



**HAL**  
open science

## Dominique Crozat UNE GEOGRAPHIE DE L'ENGAGEMENT CULTUREL

Dominique Crozat

► **To cite this version:**

Dominique Crozat. Dominique Crozat UNE GEOGRAPHIE DE L'ENGAGEMENT CULTUREL. Géographie. Université François Rabelais de Tours, 2007. tel-01120934

**HAL Id: tel-01120934**

**<https://shs.hal.science/tel-01120934v1>**

Submitted on 27 Feb 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE FRANÇOIS RABELAIS TOURS  
DIPLOME  
D'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

**Dominique Crozat**

**UNE GEOGRAPHIE DE L'ENGAGEMENT CULTUREL**

Texte de synthèse

VOLUME 3

**JURY**

Directeur d'études :

**Michel Lussault**, Professeur de géographie à l'Université François Rabelais de Tours

Membres :

**Claude Chastagner**, Professeur d'études anglophones à l'Université Paul Valéry Montpellier 3

**Isabelle Lefort**, Professeur de géographie à l'Université Lyon 2 Lumière

**Lionel Obadia**, Professeur d'anthropologie à l'Université Lyon 2 Lumière

**Jean-Paul Volle**, Professeur émérite de géographie à l'Université Paul Valéry Montpellier 3

19 Décembre 2007



Pour Esther et Rachel

Si patientes pendant la rédaction de ce livre  
« qui raconte des histoires pour de faux comme si elles sont pour de vrai »



Ont participé à cet ouvrage:

Sylvie Hammel-Tournaire (UMR 5045/FRE 3027, Mutations des Territoires en Europe) a effectué les relectures et la mise en pages avec brio, célérité et encouragements lorsque la fin était si longue

Christiane Lagarde (UMR 5045/FRE 3027, Mutations des Territoires en Europe) pour sa disponibilité et son efficacité

L'UMR 5045/FRE 3027, Mutations des Territoires en Europe et sa directrice, Geneviève Cortès, pour leur appui

Mes étudiants bordelais et montpelliérains sur qui j'ai testé ces dernières années toutes les notions et propositions que j'essaie aujourd'hui d'administrer dans ces pages

Régis Keerle (Université de Rennes 1), Isabel Pato e Silva (Université de Lisbonne), Hélène Vélasco (Université Bordeaux 3), Frédéric Tesson (Université de Pau), Mayté Banzo (Université Bordeaux 3), Jean-Pierre Augustin (Université Bordeaux 3), Elodie Valette (CIRAD Montpellier), Guy di Méo (Université Bordeaux 3), Sébastien Fournier (Université de Nantes), Yves Raibaud (Université Bordeaux 3), Jean-Paul Volle (Université Montpellier 3), Isabel Rodriguez (Université Autonome de Madrid), Tim Freytag et ses étudiants de l'Université de Heidelberg, Isabelle Garat (Université de Nantes), Laurent Viala (UMR 5045/FRE 3027, Mutations des Territoires en Europe), Eloy Mendez (Colegio de Sonora, Hermosillo, México), Catherine Bernié-Boissard (Université de Nîmes), pour leurs remarques, suggestions, discussions, appuis et critiques, même si certaines ont pu parfois me vexer.

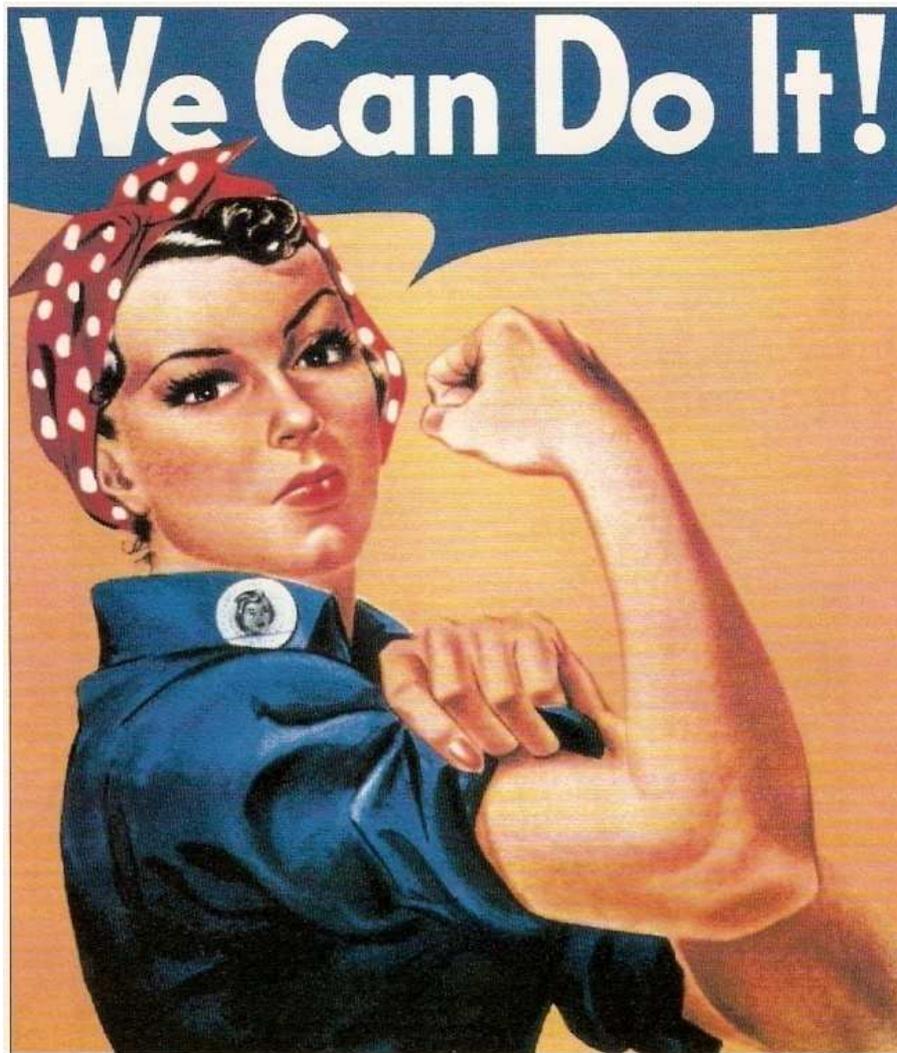
Que tous en soient remerciés



## SOMMAIRE

<b>Introduction</b>	7
<b>1<sup>ère</sup> partie</b>	
<b>Une géographie de la fluidité</b>	
Introduction	25
Chapitre 1 : Une géographie personnelle du discours des lieux	29
Chapitre 2 : La culture pour normer le social (ou la culture ça sert d'abord à faire la guerre aux pauvres)	59
Chapitre 3 : Un positionnement scientifique pragmatique mais rigoureux	87
Conclusion de la première partie	107
<b>2<sup>e</sup> partie</b>	
<b>Vers une géographie du sujet. Des identités spatialisées aux sujets situés</b>	
Introduction	113
Chapitre 1 : Archéologie : identités, identités urbaines, urbanités flexibles	122
Chapitre 2 : Un si petit monde	149
Chapitre 3 : Le microcosme psycho-cognitif et le jeu des normes discursives dans la production de l'identité spatialisée	173
Chapitre 4 : En quête de Nenita Villaran : situer les identités multiples des réseaux	213
Chapitre 5 : Transgression. Situer des corps sans limites	237
Conclusion de la seconde partie	271
<b>3<sup>e</sup> partie</b>	
<b>Une géographie de la (re)-présentation : performativité, mîmêsis et hyper réel</b>	
Introduction	277
Chapitre 1 : Inventer le monde par la performativité	285
Chapitre 2 : Le discours et ses doubles	321
Chapitre 3 : Hyper réel et <i>mîmêsis</i> : la confrontation centrale	351
Chapitre 4 : L'hyper réel, une mutation majeure de l'expérience du monde	373
Chapitre 5 : Des identités en stupéfaction permanente	397
Chapitre 6 : Une utopie spatiale en cours de réalisation	407
Chapitre 7 : Des identités fragilisées et dépendantes	421
Chapitre 8 : Contraindre	435
<b>Conclusion et perspectives</b>	461
Bibliographie	481
Tables	501

Il faut toujours se battre pour gagner le droit de rêver



Théâtre de l'Université Paul Valéry

La vignette

Travaux Pratiques - Brecht / Müller

Production universitaire - Alain Béhar

Masters Pratiques d'études théâtrales

4 mai > 18 juin

## Introduction

*Mise en contexte : construire et s'engager*

L'objectif de cette présentation est d'essayer de faire la démonstration de la pertinence d'une approche qui privilégie l'idée d'une culture active, en permanente re-construction, produit autant que vecteur de la constitution de l'identité spatiale tant des groupes que des individus, surtout ces derniers : je vise en effet une géographie vraiment humaine en ce qu'elle se préoccupe aussi des motivations profondes qui construisent l'individu en sujet, sans jamais perdre de vue les logiques englobantes profondes qui sous-tendent ce processus personnel. Mon propos est également de chercher à donner sens aux mutations contemporaines que connaissent ces modalités de construction de l'individu et des sociétés spatialisées.

Enfin, la réflexion présentée ici s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherches plus large qui court depuis 2002-2003 et dont les résultats sont étalés jusqu'à 2010 et au-delà. La période correspond à celle où les premiers résultats d'importance commencent à être diffusés ; celle des principaux développements reste à venir aussi l'objectif principal de ce travail consiste à les présenter.

Venu tardivement à la géographie et à la recherche, j'ai obtenu un DEA d'urbanisme en 1993, avant de réaliser, entre 1995 et 1998, une thèse de géographie culturelle à l'Université Lyon II Lumière : *Géographie du bal en France*. Recruté l'année suivante (1999) comme maître de conférences (géographie culturelle et sociale) à l'Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne, je me suis investi dans des programmes menés par Guy di Méo ou Jean-Pierre Augustin.

Après une transition personnelle importante durant les années 2003-2005 : arrivée à Montpellier, changement d'U.M.R. et de programme de recherches prioritaire, priorité donnée à la spécialisation culturelle, lancement de nouveaux projets, j'ai décidé de présenter cette Habilitation à Diriger des Recherches. Dès l'origine celle-ci est donc intégrée dans une réalisation plus large, et intégrée dans la phase de développement de ces nouveaux projets collectifs. Je conçois en effet la poursuite d'une réflexion personnelle déjà bien engagée et l'animation d'une équipe comme fortement liées.

Il s'agit de participer au mouvement de rénovation de la géographie culturelle et sociale française à partir d'une réflexion théorique et la mise en œuvre de méthodologies d'investigation adaptées dans trois directions dont deux sont supportées par des programmes de

recherches que j'ai fondés. C'est particulièrement le cas de *Culture, Espaces, Territoires*, créé en 2004 à l'Université Montpellier 3 dans l'UMR 5045 *Mutation des territoires en Europe* et qui a vocation d'animation scientifique dans la discipline par la création d'un pôle pluridisciplinaire régional autour des questions culturelles. La réalisation de cette ambition passe par un double mouvement :

- L'amplification d'une réflexion théorique développée à partir de travaux engagés ces dernières années et dont cette synthèse va vous présenter l'état actuel.

- La mise en place d'un cadre de travail adapté afin de gagner en efficacité et ampleur.

1- Dans cette synthèse des travaux en cours, sont questionnées l'identité et les représentations spatiales avec des temporalités spécifiques. Dans un premier temps, j'ai particulièrement mis l'accent autour de deux objets complémentaires : la production des espaces hyper réels et la performativité ; ces travaux sont en cours de finalisation. Sous l'autre angle, j'ai repris et relu des travaux plus anciens pour développer une réflexion qui sous-tend le projet d'initier une véritable géographie du sujet. Les développements autour de ce thème ambitieux sont pensés sur une durée plus longue et avec un travail plus collectif.

Ce projet d'habilitation a été retardé d'un an pour différentes raisons qui tiennent d'abord aux cadres dans lesquels nous évoluons, en particulier l'importante charge de travail induite ces dernières années par la réforme des parcours universitaires. S'y sont ajoutées des contraintes spécifiques telles que l'introduction par la section 23 du CNU d'une normalisation du parcours des chercheurs qui visent la qualification à la fonction de professeur qui m'a fait prendre conscience de la nécessité préalable de renforcer mon corpus de publications mais aussi des raisons personnelles : l'expérience de la violence de la réalisation d'une thèse de doctorat en trois ans et demi, tout en passant l'agrégation et en travaillant, m'a incité à plus de modération.

La principale raison de ce délai supplémentaire tient à la découverte, à l'étude des espaces hyper réels, qu'une reconfiguration complète des processus de production des espaces est en jeu et que la spécificité de la question imposait de déployer des outils théoriques adaptés. Ce délai m'a donc permis de développer plus précocement que prévu certains éléments de réflexion théoriques tels que la performativité (texte n°8).

2- Le développement de cadres de recherches adaptés à ces ambitions et susceptibles de porter cette réflexion au-delà de la seule réalisation de l'habilitation à diriger des recherches est passé par le lancement de deux programmes. L'un (*Périphéries métropolitaines en marche. Mobilités, innovations, urbanités*, UMR 5185 ADES, Bordeaux) était déjà opérationnel ; bien

que toujours co-responsable (avec Mayté Banzo)<sup>1</sup>, j'ai donc commencé dès 2006 à prendre un peu de recul pour me consacrer au second (*Espaces, cultures et territoires*, UMR 5045, MTE, Montpellier). J'ai créé ce dernier en 2004 à l'occasion du renouvellement du contrat quadriennal de recherches; les premières années ont permis de le définir et de commencer à structurer une équipe. Entrés depuis un an dans une phase de fonctionnement plus régulier autour de Catherine Bernié-Boissard et moi-même, l'ambition est de positionner l'UMR 5045 comme une des deux ou trois équipes de référence dans le processus de renouvellement de la géographie culturelle française, et, au-delà de cette seule discipline, contribuer à imposer celle-ci dans le vaste champ, particulièrement dynamique aujourd'hui, des études à vocation culturelle<sup>2</sup>. Malgré des objets différents, les deux programmes appartiennent à un même projet personnel puisqu'ils mettent en œuvre des réflexions théoriques et des méthodologies développées conjointement, sans hésiter à multiplier les croisements opérationnels comme le montrent les travaux présentés en annexe et le curriculum vitae.

Le contexte étant posé, les pages qui suivent proposent un éclairage spécifique sur les ambitions de cette synthèse, en insistant plus particulièrement autour de quelques positionnements constitutifs de la recherche suivis d'une présentation rapide des objets questionnés ici.

### *Hyper réel, interactivité, performativité et sujet : la promotion d'une géographie totale*

A travers la réflexion théorique engagée ces dernières années, j'envisage de développer certains aspects de la géographie des représentations. Parler de représentations ou de symboliques n'a plus guère de sens aujourd'hui, sinon les imaginer en tant que catégories génériques : nous devons nous montrer plus précis. J'explore trois domaines où cette constatation est particulièrement pertinente, plus précisément les liens que nouent entre eux les

---

<sup>1</sup> Sa précocité, la taille plus importante de l'équipe et des moyens disponibles permettent aujourd'hui à ce programme d'afficher un bilan flatteur et d'envisager une seconde phase (2008-2012) sous le nom de « Dynamique des périphéries urbaines des villes du sud de l'Europe : entre normes et innovations » avec un élargissement à l'Espagne; je reste responsable de la partie portugaise du programme.

<sup>2</sup> Cette ambition passe par diverses réalisations présentées en détail dans le tome 1 :

- Mise en place d'un séminaire de recherche
- Organisation des « Rendez-vous de Géographie culturelle, Ethnologie et Etudes culturelles en Languedoc-Roussillon : colloque international (1<sup>ère</sup> édition, Ecole d'été de géographie sociale « Imaginaires urbains », La Grand-Motte, septembre 2005 ; 2<sup>e</sup> édition, « La fête au présent. Mutations des fêtes au sein des loisirs », Nîmes, septembre 2006 ; 3<sup>e</sup> édition, « Le développement culturel : un avenir pour les territoires ? », 17-18 avril 2008, Université de Nîmes); les publications liées à ces événements sont parues, en cours ou prévues.

- Organisation et animation des *Géo-graphies de la ville*, rencontres autour d'ouvrages récents, Université Montpellier 3 Paul Valéry, Centre Du Guesclin (Béziers) : 1<sup>ère</sup> ed. avril-mai 2007 (3 séances) ; 2<sup>e</sup> ed. (mars 2008) en préparation.

- Préparation du lancement d'une revue en ligne (automne 2008)

termes de ce domaine:

- la construction collective du cliché, de l'icône, de l'espace hyper réel, etc. : représentations de représentations, discours sur le discours.
- Les modalités de construction par le sujet de ses représentations intimes du monde.
- La capacité performative des représentations, le passage de la représentation à la présentation, « *non representational representation* » (Thrift, 1996) ou, plus exactement, « *more-than-representational geography* » (Lorimer (2005 :84).

Ce questionnement débouche donc sur le projet d'initier une géographie du sujet afin de dépasser les limites de l'approche exclusivement centrée sur les identités, un peu réductrice.

Pour y parvenir, je propose d'utiliser avec pragmatisme les développements de la géographie anglo-saxonne et de l'ensemble des sciences humaines, largement plus engagées que nous dans cette voie. Ainsi j'expérimente l'adaptation de certains des outils théoriques et méthodologiques développés dans les disciplines voisines : anthropologie, sociologie, psychologies sociale et cognitive, linguistique mais avec des méthodes géographiquement explicites afin d'en exploiter toutes les possibilités et en même temps les calibrer plus rigoureusement pour la géographie. Cela n'implique pas nécessairement d'abandonner un certain nombre de valeurs propres à la géographie française (le questionnement autour du territoire par exemple) mais d'essayer de la redynamiser en ouvrant vers de nouveaux outils, objets ou perspectives au moyen d'une rénovation nécessaire.

Plus largement, il me paraît essentiel de dépasser ces problématiques postmodernes pour essayer d'envisager un questionnement plus sensible aux hiérarchies socio-économiques et importantes entre habitants, usagers et producteurs d'espace, et de manière croissante, producteurs et consommateurs (Rodaway, 1994 : 161). Ce dépassement doit en même temps tenir compte de l'évolution des modalités de production des espaces et des sociétés (Maigret et Macé, 2005).

### *Les cultures au cœur des processus de production des espaces*

Je fais donc la promotion d'une vision active de la culture, liée à des pratiques concrètes imbriquées dans un réseau de significations et de relations de pouvoir avec des répercussions directes dans les sphères de la politique citoyenne. A rebours des approches développées dans ce que l'on appelle habituellement l'école française de géographie culturelle, cette culture n'est pas considérée comme un donné, une culture substantialiste et déterministe. Il est préférable, à mon sens, de l'envisager en permanente re-construction, produit autant que vecteur de la constitution de l'identité spatiale tant des groupes que des individus. Ainsi, au lieu d'être vue

comme un objet statique et monolithique, la culture, considérée comme *événement*, supporte une définition interactive et dynamique, sur la base d'une large compréhension analytique des relations complexes de partage, domination, opposition et ré-appropriation qui caractérisent des sous-cultures qui quadrillent en tous sens les sociétés urbaines contemporaines.

Cela revient ainsi à envisager de placer l'homme au cœur d'une géographie dite humaine mais qui se limite souvent aux groupes, et sans vraiment questionner la capacité d'adaptation des individus à la multiplicité des contextes, aux incidences du mouvement qui les projette à des échelles variées, les incite à la mise en scène des territoires tout autant qu'il favorise conjointement une approche du monde qui opère par deterritorialisations et rencontres.

Car c'est bien la mutation majeure de nos sociétés : que l'on insiste sur l'idée d'un poststructuralisme (Doel, 1999), d'individualisation (Sennett, 1991 ; Beck, Giddens et Lash, 1994) ou, plus couramment, de postmodernité (Harris, 99), tout converge pour placer au centre des questionnements les liens entre identité, parcours et des « paysages » culturels actifs remédiés en permanence (Fortuna, 1999). Si je tiens à rester prudent devant certains excès des *cultural studies* anglo-saxonnes, il demeure que la géographie ne peut rester indéfiniment en marge de ce processus car, au-delà d'un changement de perspective scientifique, il s'agit en même temps d'une évolution plus large des comportements et pratiques des individus imposant la réorganisation des sociétés sur de nouveaux arrangements spatiaux encore à définir (Urry, 2005).

Il est symptomatique qu'à de rares exceptions, les ouvrages français qui questionnent cette évolution des approches scientifiques autant que des pratiques du monde ne comportent qu'un nombre réduit de géographes : il suffit par exemple de consulter tables des matières<sup>3</sup> ou bibliographies<sup>4</sup> pour se convaincre que nous sommes absents de débats qui pourtant nous concernent en premier chef : pourtant, si l'homme est complexe comme les soulignent les auteurs mentionnés ou « pluriel », pour reprendre une mise en perspective plus « classique » (Lahire), il est légitime d'envisager la pluralité des motivations qui sous-tendent chacune de ses actions dans l'espace, qui construisent ses trajectoires : car cet homme est avant tout spatial ; plus que jamais, cette spatialité est chargée de significations nombreuses qui inscrivent dans une pluralité de lieux une identité composite.

Ces trajectoires ne sont pas de simples itinéraires de vie dont seule l'évolution de facteurs structurels englobants (la fin de la guerre froide, voire plus grave, ces civilisations dont on

---

<sup>3</sup> Par exemple, *Lieux contemporains* (1999) dirigé par Younès et Mangematin, ou *L'urbain et ses imaginaires* (2003) dirigé par Baudry et Paquot (un seul géographe).

<sup>4</sup> Celle de *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, de Manola Antonioli (2003) ne comporte que six références géographiques...

voudrait nous imposer l'existence ou tout autre baliverne de même type) pourrait dessiner l'évolution ; elles doivent être comprises comme interaction permanente entre différents niveaux de stratégies elles-mêmes structurées par des récits, des positionnements en recomposition permanente : ces stratégies et discours émanent d'abord des individus qui doivent, parviennent ou désirent, selon les cas, les mettre en résonance d'une part avec des affects, des construits psycho-cognitifs qui les informent et qu'ils informent et, d'autre part des discours plus collectifs, le plus souvent idéologies territoriales ou construction de hiérarchisations sociales, qu'ils contribuent ainsi à produire et infléchir tout en les adaptant à leurs projets. En conséquence, l'individu n'est plus un *idiot culturel* (Gardiner) mais un acteur. C'est cet élargissement de la perspective qui me paraît orienter vers cinq à six mouvements majeurs de la recherche :

- Il rend nécessaire le passage de l'identité au sujet afin d'appréhender l'homme dans toute la richesse de ses motivations et dimensions : « le corps, le moi, la personne, l'identité et le sujet » pour reprendre provisoirement les catégories proposées par Pile et Thrift (1995).
- Dans l'étude de certaines notions clés de la géographie et des sciences humaines et sociales (espaces/lieux, territoires/réseaux, global/local mais aussi modèle/copie, vrai/faux, individu/société, macro-micro, pur/impur, intelligible/sensible, profond/superficiel, essentiel/accidentel, propre/parasite, originaire/dérivé, etc.), il faut dépasser ces associations purement conceptuelles dans des systèmes binaires progressivement autonomisés et déconnectés d'une réflexion globale et dont la valeur heuristique est limitée.
- Cette sortie de l'âge du binaire passe aussi par un questionnement sérieux de la représentation ; dans le modèle développé par la société occidentale, elle est la clé de la relation au réel, mise à distance du réel par le truchement de la *mimêsis*. D'autres modes de construction du réel sont aujourd'hui à envisager dont j'affirme à travers l'étude des processus de production des espaces hyper réels qu'ils sont même devenus dominants. Mais, une lucidité réflexive un tant soit peu honnête m'amène à m'interroger : les envisager comme « une fuite dans l'imaginaire » (texte n°7), c'est poser le point de vue historiquement daté d'un homme de cinquante ans et donc porteur de catégorisations antérieures à ces évolutions. Quelles lectures nouvelles proposer ?<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Est-il nécessaire d'ailleurs de toujours lui trouver un sens ? Il faut aussi envisager le signe sous différents registres, jusqu'à la gratuité : « Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. La Panthère rose n'imité rien, elle ne reproduit rien, elle peint le monde à sa couleur, rose sur rose, c'est son devenir-monde, de manière à devenir imperceptible elle-même, assignifiante elle-même, faire sa rupture, sa ligne de fuite à elle, mener jusqu'au bout son "évolution aparallèle". » (Deleuze, Guattari, 1980: 18).

- L'expérience géographique de ce sujet/acteur (géo-graphique pour en traduire la richesse discursive), bien que différente, est aussi respectable que celle du géographe professionnel et doit être questionnée comme telle. Cela nous impose un minimum d'humilité et de réflexivité dans l'expertise, mais aussi de poser l'importance de notre propre expérience géographique individuelle dans notre pratique professionnelle, nous situer comme énonciateurs : s'il n'est pas question de plaider pour que l'étude des femmes soit confiée à des femmes, celle des handicapés à des handicapés, des homosexuels à des homosexuels, etc., il demeure que les parcours individuels jouent un rôle intéressant mais aussi dont la dimension doit être signalée comme complémentaire de la grille de lecture du monde proposée<sup>6</sup> : le chercheur est un acteur doublement *situé*. Pour Derrida, le *signe* est une adéquation impossible du mot à la chose : le réel est métaphore. Toute désignation a un rôle métaphorique qui la rend automatiquement performative... il nous faut assumer que nous avons définitivement perdu notre innocence. Par ailleurs, s'il n'est plus l'expert objectif et neutre de la légende dorée du positivisme, à quoi sert le chercheur aujourd'hui ?
- La notion de culture est à réexaminer, à la fois dans une perspective longue (fin des définitions socialement sélectives entre culture nobles et vulgaires) mais aussi dans la permanence de sa réinscription individuelle à travers une multitude d'activités où elle n'apparaît pas évidente *a priori* : tout est culture mais cela ne signifie pas que tout soit à envisager au même niveau.
- Enfin, mais c'est lié à ce qui précède, dans ce monde du mouvement, où le fait de poser de telles questions suppose une mutation majeure des processus de socialisation et

---

<sup>6</sup> Dans mon cas, il n'est pas indifférent de savoir qu'avant de faire une thèse sur le bal, j'avais travaillé dans ce milieu de 1982 à 1985. Sans être déterminante, cette expérience a permis de disposer d'une réflexion construite sur une solide connaissance préalable de l'objet, m'a assuré de bonnes entrées dans les entreprises du secteur lors de mes enquêtes et des taux de réponses très satisfaisants à mes questionnaires (sans oublier que ces réponses étaient souvent plus sérieuses car on savait que je connaissais le milieu). En même temps, l'essentiel du travail, c'est la problématisation de DEA en 1992 (parue dans *l'Atlas de France, tome 5*) remise en cause dans la thèse, dix ans après avoir abandonné ce travail. Cette expérience se révèle donc surtout facilitatrice, sans qu'il soit nécessaire d'en exagérer l'importance.

Par contre, il est probablement plus important de savoir que, d'origine pauvre et rurale, je m'intéresse aujourd'hui aux trajectoires identitaires ; mon parcours social et professionnel, couplé à celui de mon épouse est nettement spatialisé (11 déménagements en 20 ans dans 4 pays différents) : je suis parti à Barcelone pour y devenir instituteur, passé ensuite à Toulouse après avoir réussi le CAPES, parti au Caire pour éviter une première affectation dans les Ardennes, revenu à Lyon pour y reprendre des études universitaires, parti à Lisbonne après le CAPES de mon épouse pour lui éviter à son tour le Grand Nord français, revenu à Toulouse lorsqu'elle y est devenue PRAG, puis parti à Lille le devenir à mon tour, avant Bordeaux comme maître de conférences, etc., etc.

Bien qu'elle soit plus pertinente, on n'exagérera pas l'importance de cette expérience: d'avoir habité à Lisbonne a orienté ma recherche vers ce pays ; mais ce séjour ne m'a pas aidé particulièrement dans les études développées par la suite. L'intérêt, par contre, est de favoriser la compréhension *intime* du processus : ma critique des approches françaises de *l'habiter*, à mon avis trop statiques et fragmentées, se fonde ainsi sur cette expérience de parcours.

territorialisation des individus, qu'est-ce qui reste stable ? quelles permanences permettent de définir un homme, une société et les forces qui les animent ? Dans l'immédiat, j'en retiens déjà une par son urgence : s'il est une idée majeure à retenir de Marx, c'est le postulat selon lequel la domination du fort sur le faible, du riche sur le pauvre s'adapte toujours, est même souvent le moteur des mutations que connaissent les sociétés. Mettre en valeur ces nouvelles modalités de domination est un de nos agendas prioritaires.

S'impose donc la nécessité d'une géographie culturelle et sociale positionnée à l'articulation des processus de construction du monde. Elle devient centrale dans la problématisation géographique, tout en se gardant bien de se considérer comme hégémonique, mais plutôt comme le milieu même au travers duquel se constituent et se débattent des changements socio-économiques, urbanistiques, aménagistes, sociétaux ou géopolitiques plus vastes.

De même, par géographie sociale, on ne doit pas entendre une géographie des problèmes sociaux. Il s'agit de viser à problématiser le fonctionnement de sociétés spatialisées. Dans ce cadre, la culture est un élément central de la construction des sociétés car elle est au centre des processus de différenciation (se situer, dire l'Autre, se dire soi-même, dire l'Autre pour se dire soi-même... alors que cette question de l'Autre semble devenue confuse), mais plus largement à l'origine de toute action. Depuis Bourdieu ou Foucault, il est acquis que la culture est instrument de pouvoir politique et social : comment lire les réorganisations de ces logiques de distinction ? La relative émancipation de l'individu ? Par quelles vecteurs et processus passent ces contrôles qui eux-mêmes s'adaptent ?

Cela permet de mieux comprendre l'idée de géographie *totale* au sens où l'entend Thrift (1996) : plutôt que la parcellisation entre des disciplines qui s'ignorent plus ou moins et des sous-disciplines avec lesquelles les rapports sont souvent encore plus difficiles, c'est l'idée d'une géographie sensible aux aspects sociaux de la culture, aux contextualisations, aux interrelations entre les éléments variés, tant matériels que plus spécifiquement culturels, idéels, qui composent les lieux. Les cas analysés dans les textes proposés comme la synthèse sont ainsi à envisager dans leur globalité active susceptible de générer des effets qui restent peu compréhensibles dans une approche spécialisée.

Cela implique aussi de ne pas chercher à distinguer la méthodologie de la théorie : l'évolution de l'une est nécessairement en interaction avec l'autre (Doise, 1992). Le plus souvent, mais sans s'y enfermer, il s'agit de travailler une micro-géographie où les apports de l'ethnologie, la sociologie, la psychologie sociale sont essentiels pour perfectionner des démarches déjà proches mais développées jusqu'alors de manière plutôt désordonnée et empirique.

Mais cette dimension *micro* n'a pas toujours grand sens et ne doit surtout pas être érigée en système : la souplesse d'adaptation aux contextes de recherches doit rester le seul principe vraiment stable ; c'est la raison pour laquelle je reprends à Thrift (1996) l'idée d'une *low theorisation*, une théorisation à basse intensité. Il ne s'agit pas, comme beaucoup le pratiquent, de justifier ainsi un refus de théoriser mais de rechercher un équilibre entre une problématisation théorique solide sans pour autant tordre l'objet concret de l'étude afin d'obtenir son adéquation à la théorie. La mise en valeur de cette souplesse sans pour autant céder sur la rigueur de l'approche est aussi un des objectifs majeurs de cette synthèse : j'espère parvenir à convaincre mes lecteurs de ma capacité à trouver cet équilibre.

Mais auparavant, j'ai annoncé que ce travail de réflexion est particulièrement poussé à travers trois objets et outils qui doivent permettre d'affiner l'étude des représentations : l'hyper réel, la performativité.

### *La production des espaces hyper réels*

A l'origine du projet d'H.D.R. je n'envisageais pas de proposer une synthèse sur travaux mais je comptais m'appuyer sur l'ouvrage en cours de rédaction au sujet de la production des espaces hyper réels. Bien que très avancé, celui-ci n'est pas terminé car certaines questions me semblent encore à travailler, pour l'essentiel celle de l'image mais aussi demeurent des incertitudes au sujet de la question de l'utopie ou encore la *mimêsis*. Je propose donc dans la dernière partie une présentation courte (au total, environ 150 pages sur les 300 à 350 que comptera l'ouvrage final) de ce livre.

Cette exploration des processus de production des espaces hyper réels se veut un regard très large, sans s'arrêter, comme c'est souvent le cas, à la seule approche de la question initiée depuis un quart de siècle par Jean Baudrillard<sup>7</sup>. Surtout, et au-delà du thème de l'identité spatiale, central dans la géographie que je pratique, il s'agit d'explorer l'évolution des rapports avec l'objet et la technique, ici à travers l'aménagement des espaces.

Nous produisons massivement des espaces qui ne sont plus de l'ordre de la représentation, bien que relevant en apparence de cette catégorie (espaces patrimoniaux, touristiques et de loisirs ; espaces commerciaux ; représentations filmiques ou télévisuelles ; jeux vidéos, ...); pour être plus précis, ces espaces ne sont plus que représentation dans le sens où ils s'affranchissent du réel qui leur donnait origine pour devenir complètement autonomes : ils

---

<sup>7</sup> Le retour à une orthographe standard de l'expression (Baudrillard utilise un tiret) marque cette distance.

deviennent une image d'espaces qui n'existent pas. Cantonnés à l'origine au domaine des médias et loisirs, ils sont progressivement devenus un des modes majeurs de production de l'espace de nos sociétés. Surtout -et c'est la principale nouveauté-, j'y intègre l'immense champ des discours à vocation territoriale : un nombre croissant d'individus maîtrise ces techniques de production d'images découplées du réel qui leur a donné origine. Cela permet de les appliquer à des lieux que l'on charge ainsi de significations qui les transforment en espaces hyper réels à vocation identitaire: le *village*, la *campagne* ou la *nature* en sont ainsi des exemples fréquents.

Centrés sur la production d'images, travaillés selon des logiques issues du marketing, ces espaces peuvent apparaître comme socialement et politiquement inquiétants. On peut y voir la réalisation d'une utopie *molle* (Sloterdjick), de *faible intensité* (Virilio) mais dévastatrice car elle finit par remettre en cause la pertinence du réel lui-même du fait de la rupture du lien que permettait la représentation : cela génère un individu sans repères (Stiegler), atteint de *psychesthénie* (Olalquiaga) et mine l'idée d'une action réelle dans la cité (Soja) car le discours politique devient communication sans action. Sous l'angle identitaire, c'est la production de l'homme et des sociétés en fonction de critères issus des médiacultures (l'ethnicité par exemple, texte n°10).

En effet, en coupant le lien entre le réel et sa représentation, c'est le discours politique qui est susceptible de perdre sa performativité, origine de toute action à partir d'un projet territorial, ou tout au moins celle-ci ne concerne plus que des représentations en cascades qui réfèrent à elle-même : on ne réalise plus que ce qui est déjà figuré et reproduit. Cela accélère le processus d'uniformisation des espaces, débuté à l'origine dans les espaces de loisirs (Eco) : parcs à thème, écomusées ou reproduction d'espaces patrimoniaux (d'ici 2010, il existera six Tours Eiffel à travers la planète). Aujourd'hui, ce processus s'étend à de multiples espaces : centres commerciaux, espaces résidentiels, espaces naturels « requalifiés », etc. Le plus inquiétant c'est que des outils de l'aménagement correspondent aux mêmes logiques : les SIG performant aussi une réalité représentée se substituant à une connaissance approfondie du terrain. Mais les décisions publiques, entendues comme mises aux normes, sont prises en fonction de ces informations, ce qui hyper réalise un peu plus les espaces.

Nourris de paysages et systèmes sociaux formatés et diffusés par ce qui n'est plus culture mais médiaculture (Maigret et Macé), chacun devient compétent pour construire cette hyper réalisation dans son quotidien (toujours le village ou la campagne). Étudiées par exemple à travers les nouveaux types de bals qui se développent rapidement en France au détriment du bal public (repas dansants périurbains, raves parties), de nouvelles formes de sociabilités et de

construction de la territorialité émergent.

Celles-ci dessinent les contours de ce qui m'apparaît une inversion de l'utopie : une utopie hyper réalisée à partir d'un modèle de cité idéale, pacifiée et socialement sélective, hermétiquement close sur elle-même, capable de formater ses habitants (et non ses citoyens) autant que ses immeubles. Il ne s'agit pas d'une métaphore de l'utopie comme dans beaucoup d'autres emplois en ce domaine (les grands ensembles d'habitat sociaux des années 1960 par exemple), mais d'un processus qui est effectivement réalisé. Les *gated communities*, *cerradas* et *condominium fechados* latino-américains correspondent parfaitement à ce modèle car un des critères majeurs de réalisation de ces espaces, c'est la sécurisation (*free risk environments* de Spring).

En effet, tout est bon pour provoquer une mise en situation de demande de sécurisation par l'instrumentalisation du risque (texte n°9), par exemple, en matière d'épidémies, le passage au SRAS puis à la pseudo-version humaine de la grippe aviaire illustre parfaitement ce glissement progressif vers l'hyper réel au moyen d'une médiatisation disproportionnée. La fonction de cette sécurisation est de mettre en place des systèmes de surveillance généralisés et, si possibles automatisés, comme l'illustrent l'instrumentalisation du terrorisme : le plan Vigipirate devenu permanent à un niveau renforcé, les contrôles biométriques et informatisés nord-américains, les réseaux de surveillance par caméras dotés de systèmes automatiques de détection d'incident (gares) et d'identification individuels (stades), etc.

La surveillance des populations couplée à un formatage accru à visée commerciale des sociétés (télé-réalité, chirurgie esthétique, consommation d'une manière générale) est destinée à réaliser un quadrillage très efficace des populations dans une logique qui accomplit *totalemment* la société de surveillance que Foucault mettait en valeur.

Aussi cette utopie hyper réelle à échelle planétaire demande donc à être rigoureusement questionnée. Envisagé comme processus socio-politique et non plus seulement sous son angle iconique et morphologique, le projet ne vise pas seulement le champ plus flou de ce qu'on nomme habituellement le virtuel mais s'efforce de proposer un balayage des enjeux des processus de leur production, des diverses approches théoriques mais aussi des modalités de réalisation, comme de leurs conséquences politiques (textes n° 5, 7 et 9) ce qui justifie le choix de l'expression *hyper réel* pour afficher clairement ce souci du concret.

Par ailleurs, il faut aussi s'interroger sur les conséquences de cette évolution pour la géographie et les sciences humaines puisque cela remet en question un certain nombre de bases de notre discipline (en particulier le rôle performatif des modèles spatiaux, la possibilité d'utiliser encore les emboîtements d'échelles, l'avenir de notions telles que le territoire) et

ramène toute action sur l'espace dans l'ordre du discours, face auquel nous restons encore assez mal armés malgré les approches déjà engagées du côté de la performativité du discours ou les prophéties auto-réalisatrices (Lussault, Mondada, Söderström ou Staszack, par exemple).

### *La performativité*

Je suis venu à travailler cette question car je manquais de matériel pour aborder les espaces hyper réels qu'on peut considérer comme la performance absolue, même si c'est un peu réducteur. Plus connu, mais encore peu utilisé malgré quelques publications majeures, cet outil me paraît un des développements les plus prometteurs de la géographie des prochaines années : pour s'en convaincre, il suffit de conseiller la lecture de la synthèse proposée par Lorimer (2005).

Dans le texte n° 8, loin de prétendre cerner définitivement le concept, mon ambition est de convaincre de l'intérêt de l'approche à partir de quelques travaux intéressants peu utilisés chez nous afin d'en cerner la genèse, le sens et les logiques. Si Lussault (2001) nous a déjà initiés à partir d'Elias, pour fournir des clés intéressantes pour la compréhension de l'action, je propose d'utiliser en particulier les développements de Butler, dont d'ailleurs l'ouvrage fondateur vient enfin d'être traduit en français<sup>8</sup>, et de revenir à Derrida : ces auteurs fournissent des entrées utiles en ce qui concerne les processus de construction de l'identité. L'entreprise demande en effet à être abordée avec un regard attentif au contexte épistémologique qui n'est pas indépendant de la diversité des modalités de réception et de mise en œuvre de l'outil. L'objectif est d'en montrer les potentialités, la plasticité ainsi que les liens qui peuvent être tissés avec d'autres outils. Dans la logique d'une réappropriation politique de ces questions, je propose en particulier de débiter tout simplement par reprendre Foucault.

Cette question est essentielle car la moindre visibilité des rôles impartis à chacun pose la question de savoir qui fait la géographie. Du performatif à la production d'espaces hyper réels, la manipulation des icônes est généralisée : jadis apanage d'un cercle réduit d'experts (dont les géographes) et de décideurs/acteurs, elle est pratiquée aujourd'hui avec dextérité et efficacité par le sujet/acteur qui met en scène en permanence son expérience du monde à travers sa capacité à jouer du réel et ses représentations (textes n°1, 5, 6, 7). Mais je reste attentif à éviter l'enfermement naïf dans cette seule dimension : les acteurs publics ont intégré avec habileté l'usage de ces outils (textes n°2 et 3) ; ils sont même les principaux producteurs d'hyper réalité. Ainsi, par exemple, discours sur les discours, la gouvernance naît de l'interaction entre ces

---

<sup>8</sup> Avec quinze ans de retard, ce qui illustre assez bien la situation des sciences humaines et sociales françaises...

régimes de visibilité, plus que d'un débat public mythifié et fossilisé. Nous devons donc éviter de négliger ses capacités opératoires, même si on peut critiquer l'abus de ce terme de gouvernance et ses emplois parfois injustifiés.

Mais, en filigrane, cela sous-tend un intérêt croissant pour l'approche de la géographie comme expérience du monde ; on en revient à l'idée d'une *géo-graphie*.

### *Le microcosme*

Le microcosme est le troisième objet théorique autour duquel j'essaie de développer une réflexion qui reste cependant encore partielle car elle suppose un important investissement bibliographique en direction de la psychologie cognitive. C'est le principal développement à venir afin de compléter le travail sur les identités spatiales. L'objet de cet ouvrage est de poser les enjeux préliminaires à une transition vers une géographie du sujet. Par rapport à la réflexion sur l'hyper réel et la performativité, il s'inscrit en effet dans une démarche globale initiée dans des durées différentes (à une dizaine d'années) avec une équipe plus nombreuse.

Cette notion de microcosme est envisagée comme cadre mental élémentaire de la reconnaissance territoriale des individus qui leur permet de normer et d'ordonner des spatialités vécues multiples et très différentes (textes n° 4 et 7). Ce modèle est bâti à partir des approches de l'*espace potentiel* proposé par Winnicott et que Belin (2002) s'efforce de synthétiser et développer.

Le microcosme fournit un référent qui évite un sentiment de dispersion. Il suppose l'existence de "modèles mentaux", préétablis et stéréotypés qui permettent à l'individu de structurer son environnement. Il ne s'agit pas d'imaginer une capacité physiologique, un inné, mais plutôt un cadrage élémentaire assimilé précocement et réarticulé ensuite au gré des expériences qui donne des éléments de structuration de l'espace. Ce n'est probablement pas un véritable modèle très abouti mais plutôt une série de schémas perceptifs reconfigurés et réarticulés entre eux dans le cadre de chaque expérience. C'est une compétence mais entendue comme la capacité à remédier le monde à chaque instant (Pile et Thrift, 1995), un objectif plus que l'application de "recettes" pré-programmées. C'est ce qui explique sa plasticité tout autant que son aisance à performer.

Cela signifie qu'il ne faut pas entendre les termes *espace* et *lieu* chez Winnicott, Watzlawick ou Belin comme seulement métaphoriques ; ils ont une existence concrète : chaque individu est porteur d'une spatialité spécifique, il est un lieu mobile où se construit en permanence cette spatialité, forme d'*habitus* extrêmement personnalisé et surtout mieux réactualisé par l'expérience du quotidien. Si je préfère utiliser l'outil de l'espace potentiel, c'est pour sa

capacité à ne pas forcer l'intention : cette notion « implique l'acceptation d'une indétermination due au fait que le dispositif est souple et modulable, qu'il s'inscrit toujours dans l'histoire des parcours qui y prennent place » (Belin, 2002 :116) sans privilégier des structurations profondes, induire de hiérarchisation automatique.

A un second niveau, cet outil me paraît permettre de répondre à quelques questions en cours de reformulation concernant la *mimêsis* : alors que les processus d'hyper réalisation créent une rupture majeure dans la relation au réel, comment se fait-il que les individus ne soient pas plus déstabilisés, conformément à ce qu'annoncent les Cassandre ? Ce questionnement concerne en particulier, la génération plus jeune qui a grandi et s'est construite dans ces univers qui mélangent des niveaux de réalité très composites et qui n'apparaît pas si perturbée dans sa spatialisation : nos étudiants ne confondent que rarement espaces concrets et virtuels, leurs capacités à spatialiser ne semblent pas très différentes des générations qui les ont précédées. Plus largement, habitués à naviguer dans ces mondes variés, la gestion des identités leur semble plus facile qu'à la génération qui a adopté cette ouverture plus tardivement.

Je postule donc une évolution des valeurs attachées à une définition différente de ces identités, mais aussi m'interroge sur les processus de stabilisation qui permettent cette capacité à transcender les déstabilisations induites par les jeux en boucle des représentations multiples en chaîne. Peut-on imaginer le microcosme comme un processus de production spatial où la *mimêsis* fonctionnerait encore ? Celui-ci serait capable d'arrimer l'homme au monde et, paradoxalement, en même temps à l'origine des processus d'hyper réalisation par le formatage dont il est l'objet et qu'il réémet en permanence.

Ce questionnement reste ouvert et demande surtout l'appui de travaux de terrains spécifiques plus systématisés et variés. Ce programme de recherches suppose une équipe ouverte et reste en gestation.

### *Organisation de l'ouvrage*

Cet ouvrage s'organise en conséquence autour de trois grandes parties :

Une première partie intitulée « Une géographie de la fluidité » poursuit et détaille l'exposé de ces positionnements et la mise en contexte de la recherche personnelle. Elle est structurée en trois chapitres qui insistent sur le souci d'une recherche ouverte. Il s'agit de positionner une « épistémologie située » (Shotter, 1993 :15), intéressée à prendre en compte la fugacité de processus spatiaux diversifiés, objets banals souvent négligés et pratiques discursives. Cette géographie culturelle nécessairement sociale est attentive aux implications politiques, mais toujours dans le souci de respecter quelques principes tout autant que

directions de recherches : constructivisme, théorisation rigoureuse mais « douce » (méfiance devant les systèmes théoriques trop finis, prudence et souplesse quant à l'accomplissement de la théorie), refus d'envisager la représentation dans son apparente simplicité.

Deux chapitres complémentaires étaient initialement prévus : une analyse des retards et difficultés qui marginalisent la géographie française et une définition liminaire d'un certain nombre d'objets que je rencontre souvent. Le premier m'a paru déplacé dans ce type d'exercice et les éléments du second sont intégrés au fil de l'ouvrage pour alléger cette présentation.

La seconde partie développe la question des identités spatialisées et pose les prémisses d'une géographie du sujet à travers un cheminement (5 chapitres) qui est à la fois chronologique, celui de mon parcours intellectuel, mais aussi logique, depuis les processus de socialisation identitaires tels qu'abordés par la sociologie goffmannienne jusqu'aux développements actuels qui s'intéressent aux identités composées, projetées dans des espaces mariant réel et virtuel, avec des parcours et positionnements qui donnent au corps une place éminente dans un foisonnement de significations complexes. Bien qu'elle soit moins avancée dans sa concrétisation finale, cette présentation précède celle de l'ouvrage sur l'hyper réel car plusieurs des études mise en œuvre sont plus anciennes, fondatrices du questionnement qui m'a amené à rechercher de nouveaux outils d'analyse ; par ailleurs, le questionnement sur l'identité est un des axes majeurs de la réflexion initiée autour de l'hyper réel et ce positionnement préalable de la question des identités me permet de concentrer le propos de la présentation de la dernière partie sur deux autres questions : la place de la mîmêsis et la dimension politique du processus d'hyper réalisation .

La troisième partie s'intéresse au dépassement de la représentation d'abord à travers ses fonctions et usages (8 chapitres). Dans les trois premiers chapitres, elle est abordée à travers le questionnement autour de la performativité et de ses modalités dans les processus de construction identitaire. Encore peu utilisé malgré quelques publications majeures, cet outil me paraît un des développements les plus prometteurs des prochaines années dans les sciences humaines et sociales, en particulier la géographie. Est ensuite questionné le double ambigu qui construit cette représentation, oscillant du virtuel (Bergson, Deleuze) à la *mîmêsis* (Derrida, Rieusset-Lemarié). Enfin, le principal développement (5 chapitres) s'efforce de présenter une synthèse des éléments majeurs de l'ouvrage en cours de réalisation sur la généralisation de la production d'espaces hyper réels, à savoir l'idée d'une inversion et d'une tentative de réalisation de l'utopie, dans une société d'ordre et donc très sécurisée afin de mieux contrôler affects et processus identitaires jusque dans l'intimité de leur formulation.

A travers ces pages, mon projet se veut très pragmatique, bien que fortement théorisé : « ma

première stratégie est de toujours garantir que le livre reste bien centré sur les processus culturels spatialisés, leurs conflits et mutations, plutôt que la promotion d'une théorie de la géographie culturelle pour l'amour de la théorie »<sup>9</sup>. Nourri d'exemples et de remises en perspectives permanentes, cet ouvrage se veut engagé dans le sens d'une implication concrète dans le monde, lucide et donc souvent dure, mais surtout pas désespérée, consciente de la nécessité de réfléchir froidement aux mutations majeures que connaissent les processus de spatialisation mais sans céder à un catastrophisme stérile. Cette approche se veut constructive, c'est-à-dire susceptible de fournir des éléments utiles à un débat politique nécessaire autour des finalités et modalités de la mutation contemporaine des sociétés.

---

<sup>9</sup> Don Mitchell, 2000 :XVI, traduction libre

## **1<sup>ère</sup> partie**

### **Une géographie de la fluidité**



## Introduction

### *Approche pragmatique et sensible de la vie quotidienne*

Le renouvellement des approches dans les sciences humaines à partir des années 1970 bouscule et rend définitivement caducs les schémas de pensée simplistes et déjà dépassés depuis longtemps sur lesquels s'appuie une partie de nos travaux ; il importe donc de participer au renouvellement de ces outils afin de se donner les moyens de penser un monde en mutation rapide.

Ce renouvellement s'appuie sur deux interrogations théoriques solidaires : la réélaboration de la notion de culture, une problématisation de l'écriture de la science qui passe par une réflexion sur l'auteur, son autorité et pose la réflexivité comme processus central (Mondada et Söderström, 1993 : 72).

En effet, si on réfère à ses usages courants, la culture n'est plus une aimable activité marginale illustrative de « l'âme des peuples », au mieux folklorique, et encore, souvent dans une définition restrictive. Il faut également cesser de la considérer comme un système idéal abstrait et organisé distingué des comportements empiriques et des habitudes ou usages. Elle n'est pas non plus seulement à envisager à travers des produits culturels : objet culturel ou, plus large, action de structuration d'un monde professionnel producteur de culture.

C'est peut-être sa définition dite souvent « marxiste » qui a le moins vieilli : la culture est idéologie et doit être envisagée dans la multiplicité de ses productions. Mais la question des liens au pouvoir et de son utilité en tant qu'instrument de contrôle des populations, plus largement de son utilité sociale reste plus que jamais d'actualité.

Il faut aussi y intégrer une réflexion sur l'élargissement du champ à considérer comme inclus dans ce terme de culture : la question de sa production mais aussi de la diffusion et réception est devenue centrale, imposant de parler de médiaculture (Maigret et Macé, 2005) plus que de culture. Surtout il s'impose de considérer la culture comme l'action concrète d'agents informés et conscients ; elle est enracinée dans des systèmes localisés de causalité qui ont des logiques propres intégrées à des jeux de pouvoir plus globaux. Enfin, cette culture n'est pas qu'abstraction : sa production, sa diffusion, sa réception/consommation s'insèrent dans des contextes spécifiques dont la compréhension est nécessaire pour comprendre la forme tout autant que le message émis par des biens culturels dont la définition est fortement expansive.

Cela permet de « repenser la notion de culture de façon non réifiée comme entité agie, et non seulement agissante. Elle participe de ce fait, plus généralement d'une volonté de rupture avec une géographie humaine conçue comme partitionnée en différentes sous-disciplines » (Mondada et Söderström, 1993 : 73). Cela permet de se viser une culture considérée comme processus actif impliqué dans la définition des contenus sociaux de l'ensemble des activités humaines.

### *Dire le monde*

Dans le même temps, se pose également la question des représentations. Le passage des « faits culturels » à des processus et l'abord des espaces, en particulier urbains, avec une approche constructiviste, amène à poser une perspective complètement différente qui rend désuète la conception d'une représentation unique et limitée soit à une simple figuration symbolique « platonicienne », soit même la pratique d'une représentation-miroir. La représentation devient discours sur soi et sur les lieux, les pratiques sont une construction discursive.

C'est ce passage à la textualité que formalise Duncan (1992) et qu'on peut reformuler pour positionner au cœur de la démarche trois questions essentielles qui ont constitué la base de mon approche depuis dix ans, sur laquelle s'appuient les développements qui suivent et que ceux-ci s'efforcent de nuancer, complexifier et faire évoluer.

- quel est le rôle de l'espace et des discours sur l'espace dans la constitution des pratiques politiques et sociales ?

- quels sont les signes idéologiques de l'espace à travers lesquels se reproduit l'ordre social ?

- de quelle forme, à travers quels intérêts et pour quels projets se construit la mémoire collective dans l'espace ?

A partir de là, il est possible d'envisager une lecture singulièrement plus riche des espaces tels qu'ils sont construits et reconstruits en permanence. Cela offre les conditions d'exercice d'une géographie pragmatique et sensible.

Il importe de présenter quelques éléments susceptibles de poser une géographie de l'implication, qui ne renie pas sa subjectivité, l'assume, et, si possible, en tire profit. Dépassant la banale question de l'empathie, cette subjectivité passe par plusieurs registres distincts, personnels mais également liés aux individus étudiés, devenus ainsi sujets. Il s'agit là de tenter une approche pragmatique et sensible des sociétés spatialisées pour envisager le sujet, un sujet spatialisé. Avec, là encore des objectifs plus ou moins spécifiques qui tiennent à mon parcours

personnel autant qu'aux contextes spécifiques, essentiellement scientifique mais aussi disciplinaire, dans lesquels se déroule l'étude.

Cette évolution épistémologique, surtout pas linéaire ni même régulière, se retrouve dans l'ensemble de la démarche progressivement développée. L'idée est celle d'une géographie *située* ; cette notion de situation doit s'entendre le plus largement possible. C'est le projet de cette première partie : définir un positionnement scientifique qui prenne en compte les différents contextes (personnel, disciplinaire, et bien sûr scientifique) susceptibles d'orienter la recherche.

L'objet des pages qui suivent est de cadrer plus précisément les conditions de l'action du chercheur dans ce contexte. *Action*, car il s'agit de proposer une *praxis*.

La question est cruciale, parce qu'elle nous force à reconsidérer comment le débat postmoderne a fondamentalement miné ce que nous imaginions être le rôle de la géographie et des géographes. J'aimerais croire que les enjeux qui émergent de ces modes modernes de concevoir le monde peuvent non seulement donner essor à de nouveaux modes de connaissance géographique [mais aussi] à de nouveaux modes de savoir qui éliminent, une bonne fois pour toutes, la distinction pernicieuse entre temps de la théorie et [temps] de l'empirie, entre théorie et pratique, de nouveaux modes de savoir qui, par-dessus tout, sont capables d'imaginer un nouveau rôle politico-stratégique pour le savoir géographique.

(Minca, 2001 : XV).

Cette ambition disciplinaire vise à nous faire dépasser les prémisses de ces vingt dernières années, à participer au passage des *cultural studies* vers une géographie réellement postmoderne, politisée et socialement impliquée : c'est mon projet dans des travaux comme ceux présentés dans les textes 2 et 10. Cela implique donc de repenser également le politique pour poser la question de notre utilité sociale : au-delà du projet personnel, c'est bien un programme d'action pour une géographie ambitieuse qui puisse contribuer au débat des sciences humaines et sociales.

Chapitre 1 : Une géographie personnelle du discours des lieux

Chapitre 2 : La culture pour normer le social (ou la culture ça sert d'abord à faire la guerre aux pauvres)

Chapitre 3 : Un positionnement scientifique pragmatique mais rigoureux



## Chapitre 1

### Une géographie personnelle du discours des lieux

#### *Une recherche située... mais à distance*

J'ai coutume de donner la thèse de Bourgois (2001) comme référence bibliographique de départ à mes étudiants de Master 2 engagés sur des thèmes un peu personnels. De fait, dans son exposé initial, celui-ci se positionne à plusieurs niveaux comme l'élément majeur et lucide de son enquête : d'abord par ses choix.

Beaucoup d'approches insistent sur la nécessaire empathie avec le sujet étudié mais en l'encadrant de telle manière que cette « empathie authentique » (Rogers, 1968 : 68, cit. in Marchan, 1993 : 3) finit par perdre toute authenticité... Tout d'abord, l'empathie est-elle nécessaire pour les spécialistes de la géographie des transports ou du commerce ? Pourquoi le serait-elle plus pour nos thématiques ? Par ailleurs, c'est un des travers de beaucoup de nos étudiants : les handicapés estiment disposer de la légitimité nécessaire pour s'intéresser au traitement du handicap dans la ville, les étudiantes aux femmes (et plus généralement aux questions sociales, à la famille, etc.) et les immigrés aux quartiers difficiles : ces logiques conduisent surtout à renforcer le caractère performatif des icônes attachées à ces groupes en construisant des assignations (Butler, 1991). Peut-on étudier les homosexuels sans être homosexuel, et si possible dans une autre logique que celle des *queer studies*. Peut-on étudier les bals sans être un danseur passionné et assidu ? Heureusement, qu'au final, il nous reste Elisabeth Tessier pour s'intéresser à l'astrologie...

La première vertu de Bourgois est de nous rappeler que, par la multiplicité et la permanence de ses choix, le chercheur est un intrus. Bourgois (2002 : 38-47) est tout d'abord étranger au quartier qu'il étudie, l'East Harlem qui occupe le Nord-Est de Central Park à New York (Bourgois, 2002 : 34). Il est surtout étranger au groupe ethnique dominant ce quartier en majorité d'origine portoricaine, alors qu'il est d'origine immigrée aussi mais française et appartient à la grande bourgeoisie blanche du « doigt de soie »<sup>10</sup>, à seulement cinq blocs de là, du côté du Metropolitan Museum, mais dans un autre monde. Sa culture autant que sa démarche l'amène à réitérer des choix qui accroissent cette distance. Venu trouver un logement bon marché dans l'East Harlem, il est encore très naïf et ignorant de la réalité de la vie des

---

<sup>10</sup> Nom donné à la pointe de Manhattan dont la population résidente constitue encore la principale concentration de richesse de la planète.

pauvres et du monde de la drogue. Ensuite, le néo-résident se transforme en chercheur, pas en dealer de crack : les finalités comme la logique de fonctionnement sont fondamentalement différentes, même en imaginant que l'un d'entre eux se pique d'écrire le récit de la vie du quartier ; c'est le chercheur qui garde le contrôle du choix des personnes interrogées, du choix des extraits, de l'organisation du récit... A un autre niveau, lorsqu'il publie son livre, ce monde a déjà disparu en partie. S'il construit une mémoire, elle est décalée, autre que celle des résidents, à moins que ces derniers ne se l'approprient ; mais cette capacité du discours d'autorité à subjuguier les autres discours est une autre affaire que nous aborderons plus loin.

Aussi, la question de l'objectivité ou, plus récemment, de la subjectivité du chercheur –, régulièrement convoquée pour servir de débat épistémologique à nos disciplines m'a toujours paru un faux problème. La notion de performativité des discours que nous traitons et ceux que nous produisons implique une référence constante à l'*ailleurité* (Derrida, 1967 : 68) qui situe leur(s) producteur(s) puis chacun de leurs lecteurs successifs hors de la structure pour que ces discours prennent sens.

Pour le dire autrement, la différence fondatrice du projet du chercheur l'amène nécessairement à décontextualiser puis recontextualiser dans sa propre logique la réalité qu'il rencontre : cette *ailleurité* est co-substantielle au processus de recherche, quand bien même le chercheur serait-il issu de ce milieu social ou ce territoire. Même si j'entreprends de démonter la construction territoriale de Saint-Paul-en-Jarez (Loire) dans les années 1960, bourg rural coupé en deux autour de « l'école d'en haut » (laïque) et « l'école d'en bas » (catholique) qui structuraient hermétiquement les relations sociales, le petit campagnard naïf que je fus n'existe plus : dès l'entrée en sixième, alors encore socialement qualifiante parce que rare, la délocalisation à la ville (Saint-Chamond), le processus de reconstruction de ce récit fondateur à travers le parcours dans l'école laïque à la française, puis l'adoption de codes professionnels spécifiques m'ont irrémédiablement propulsé hors de cette sphère.

Mais cela ne signifie pas l'adoption automatique de l'ensemble des *habitus* du milieu nouveau que je fréquente : « je ne serai jamais de leur monde ». Cela ne signifie pas non plus un désintérêt automatique pour mon milieu d'origine. Ce processus de distanciation reste complètement indépendant d'une éventuelle subjectivité qui, dans beaucoup de débats récents a été opposée à cette objectivité mythique du positivisme : pétri de convictions héritées tant de ce milieu d'origine et réinterprétées durant mon parcours, inséré dans des réseaux de pouvoir avec lesquels il faut composer, avec par exemple des logiques de financement ou de promotion telle que cet exercice, mais aussi de simples questions d'ego, je ne suis que subjectivité et dépendant d'autres subjectivités avec lesquelles je suis en interaction constante jusqu'à chercher à

produire « un cycle de crédibilité » (Latour et Woolgar, 1996 : 218) qui me positionne d'abord institutionnellement avant de pouvoir poursuivre mes travaux dans de meilleures conditions ; en géographie, comme dans la chimie moléculaire, les relations entre membres de l'équipe, les positions personnelles et les stratégies de carrière deviennent déterminantes : « meilleures sont leurs qualités de politiciens et de stratèges, meilleure est la science qu'ils produisent » (Latour et Woolgar, 1996 : 226), jusqu'à la question du coût par article qui devient déterminante (idem : 70).

Cela n'empêche pas une part de choix permanente. Pour partie induite par le contexte social, elle s'impose aux individus en leur laissant peu de marge de manœuvre (Bourdieu, 1982). Sans récuser leur importance, je préfère nuancer ce propos et valoriser la construction discursive du social à partir de Butler (1991). Elle évite de proposer un système de pensée fini, fondé par les structurations. A rebours des arguments défendus par Bourdieu (1979, 1982), la capacité de projection du performatif, cette extériorité que nous venons d'évoquer, n'est jamais déconnectée ni automatique ; l'interaction spatiale participe du pouvoir du performatif : si les pratiques et usages sociaux, ainsi le langage (Embarki, 2005), véhiculent les distinctions sociales, d'autres modèles (par exemple linguistiques mais aussi comportementalistes) moins prestigieux peuvent être préférés pour des raisons identitaires ; ceux-ci traduisent alors les divisions de l'espace entre urbain, rural, communautés, sous-cultures, etc. Leur choix impose des nécessités parfois contradictoires que les individus comme les groupes articulent en se composant un style ou une langue personnelle propre à traduire l'identité qu'ils se choisissent. Il serait vain de ne pas en tenir compte aussi dans le positionnement d'un chercheur et la définition de sa distance à l'objet étudié : je la revendique et l'assume, tout autant que l'aléa propre à la recherche.

### *Comment peut-on être géographe de bals ?*

Aborder ce qui est parfois encore nommé « culture populaire » reste difficile tant en ce qui concerne la relation aux publics étudiés que, surtout, les approches scientifiques. Durant l'hiver 1999-2000, lors d'une étude de terrain sur les spatialités exprimées dans les lotos aux confins de la Gironde et du Lot-et-Garonne, j'avais débuté assez classiquement par des entretiens avant et après chaque séance. Comme souvent, ceux-ci ne m'avaient rien apporté que de très attendu. Mieux, le fait de m'être présenté a nui un temps à la qualité de mon travail ; pensez-donc ! Un chercheur du CNRS dans les lotos du Haut-Entre-Deux-Mers, voilà qui est bien incongru. Cela m'a valu de découvrir un jour mon portrait suivi de quelques lignes dans la *Gazette de*

*Marmande*. Merci au journaliste bien intentionné mais, pour un temps, s'en était fini de ma discrétion.

Je compris alors que le mieux était de m'impliquer après m'être fait oublier sous cette identité. De retour sur ces terrains, quelques mois plus tard, j'entrepris d'enregistrer sans le signaler les propos tenus dans l'assemblée, en complétant avec des notes écrites. L'observation participante consistait donc deux fois par semaine à me rendre dans un village des environs, payer un droit de participation puis, utilisant les haricots secs qu'on m'avait donné en échange, aller m'asseoir dans un coin de salle un peu à l'écart et écouter, noter, chronométrer les temps de prise de paroles de certains participants sur lesquels je jetais mon dévolu pour la séance. Cela dura tout le printemps jusqu'au jour de début juin où une brave grand-mère se pencha sur ma feuille en me demandant : « alors vous aussi, vous les notez les numéros déjà sortis ? » Une fois de plus, j'avais perdu mon anonymat...

Quelques années auparavant, étudiant le bal, il m'avait fallu trouver des subterfuges pour pallier la même répugnance du public à répondre à des questions pendant ses temps de loisirs : le port d'un faux baladeur prétendument à l'arrêt mais vrai enregistreur en fonctionnement ou le relevé des publicités pour garagistes qui figurent sur les plaques d'immatriculation ont ainsi été des moyens d'échapper à la sécheresse des statistiques de la SACEM... jusqu'à ce que je me retrouve en fâcheuse posture sur un parking, suspecté de vol à la roulotte.

Ces méthodes d'enquête n'ont rien de vraiment extraordinaire mais les thématiques abordées m'ont simplement obligé à les rendre plus fréquentes. En toute honnêteté, ce ne fut pas toujours dans le respect le plus scrupuleux des règles épistémologiques que je m'efforce habituellement d'inculquer à mes étudiants : le fameux manque de rigueur que nous reprochent les ethnologues.

Cette allusion aux ethnologues avec qui nous partageons, jusqu'à la vanité, le même culte idolâtre du terrain, n'est pas innocente : c'est dans le cadre d'un programme développé en commun<sup>11</sup> que j'ai eu l'occasion de travailler le plus ces méthodes et pris l'habitude, constante depuis, de travailler dans l'interdisciplinarité.

Car il est difficile de travailler sur des objets comme ceux que j'ai abordés jusqu'à présent sans être constamment en butte à trois types de réactions toutes curieusement datées : l'incompréhension, la plus fréquente en géographie : que peut-on avoir à mettre en valeur dans ces « trucs » bizarres ? La critique à travers une vision de la culture très hiérarchique : pas très

---

<sup>11</sup> MSHA Bordeaux : (1999-2003) *Regards croisés d'ethnologues et géographes : Vignes et hommes en Pays Foyen*, sous la direction de Frédéric Tesson. Résultats utilisés dans le chapitre deux de la deuxième partie (*Un si petit monde*).

sérieux, c'est de la sous-culture, et enfin, l'induction militante des artisans d'une revalorisation des cultures dites populaires héritée des années 1970-80, alors même que la reprise de cette opposition entre culture savante et populaire me paraît entretenir un clivage dépassé.

Si cette dimension fut à l'origine valorisée avec des intentions souvent peu louables (Bertho, 1980 ; Martin et Suaud, 1992 ; Peterson, 1992 ; Storey, 2003 : 14) sous l'appellation de folklore, l'expression d'une « culture populaire » a elle aussi des origines très politiques : celles de l'affrontement entre intellectuels et son instrumentalisation pour le pouvoir (Chartier, 1993, cit. in Storey, 2002 : XI). Dans son acception moderne, elle apparaît au milieu du XX<sup>e</sup> siècle chez les acteurs publics et seulement dans les années 1960-70 dans le vocabulaire scientifique : dans ses lectures marxistes elle est une culture de masse, tantôt aliénante (venue d'en haut, c'est-à-dire du pouvoir), tantôt émancipatrice (également venue d'en haut mais issue d'initiatives des groupes politiques d'opposition prolétariens). A cette instrumentalisation répond une autre : celle d'être « l'Autre de la Grande Culture » (Storey, 2003 : 32). Cette guerre politique est précoce : à l'apogée du bal, dans la seconde partie des années 1940, tout le monde danse l'éphémère *atomic* mais la concurrence est rude dans les villes entre bals municipaux et bals de la cellule locale du Parti Communiste qui en fait un des éléments de sa stratégie d'implantation (Crozat, 1998 : 185).

L'opposition entre deux cultures exprimant une opposition de classe (à tous les sens du terme), « bien que [...] relativement récente est souvent présentée comme tirant son origine des débuts de l'histoire humaine » (Storey, 2002 : 32). Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour s'affirmer, les nouvelles élites s'approprient certains aspects de ce qui jusqu'alors n'était qu'une culture publique partagée et de certains développements de l'époque intégrés dans le modernisme. Lévine (1988 : 13 et sq.) montre ainsi aux USA comment Shakespeare, jusqu'alors très largement joué dans toutes sortes d'enceintes populaires (places, cafés, cirques, fêtes de villages, foires, jusqu'à des gares) est réapproprié par les élites, enfermé dans les salles de théâtre municipales sponsorisées par de généreux donateurs qui se diffusent alors massivement et passe dans le répertoire scolaire des enfants de la bourgeoisie. En France sous le Second Empire, les bals de l'Opéra s'approprient de la même manière un certain nombre de danses telles que quadrilles et polkas. Le processus sera complété vers 1905 quand les immigrants italiens et Auvergnats de Paris inventent à leur tour une musique de danse qui leur est propre, le musette (Crozat, 1998 : 77).

Dans ce contexte, méthodologiquement, il s'agit d'échapper à la tentation manichéenne induite par les données disponibles qui reproduisent généralement les logiques bourgeoises : la SACEM (Société Anonyme des Compositeurs et Editeurs de Musique) ou le Ministère de la

Culture classent leurs données en différenciant très nettement cultures savante (musique sérieuse) et populaire (musique dite « légère »). Quand on veut essayer de se montrer moderne, on invente alors des catégories (« musiques amplifiées » du Ministère de la Culture dans les années 1990) qui ne permettent pas d'échapper à cette induction. L'importance de la musique populaire dans son chiffre d'affaires a cependant amené la SACEM, plus tôt que d'autres, en particulier beaucoup d'universitaires, à nuancer le mépris vis-à-vis des formes populaires de la culture<sup>12</sup>.

S'y intéresser implique donc de toujours éviter deux attitudes (populisme ou misérabilisme) induites par le choix entre deux positions théoriques : le relativisme culturel ou la légitimité culturelle (Grignon et Passeron, 1985 : 27). Le poids de cette hiérarchisation, aujourd'hui largement dépassée (Glevarec, 2005) et depuis longtemps dénoncée comme organisatrice du travail scientifique sur les cultures populaires (De Certeau, 1978 : 24), persiste cependant, même si certains affrontements ont perdu de leur intensité<sup>13</sup>. Il demeure que le risque principal dans l'étude de pratiques peu reconnues<sup>14</sup> consiste à solliciter chez les sujets des réponses à des questions qu'ils ne se posent pas en ces termes, et souvent ne se posent pas du tout. Le résultat est alors un retour d'enquête qui ne fonctionne qu'en termes de manques ou d'absences (Hoggart, 1981 : 19) si on l'aborde sous un angle qualitatif.

Quant à l'approche quantitative, elle est encore plus biaisée et décalée de la réalité des pratiques qu'ils sont supposés aborder en accordant une foi illimitée dans les instruments officiels de production de la représentation : Bourgois (2002 : 19) se moque de la fiabilité des données officielles collectées par téléphone au sujet de la consommation de drogue. Si, avec la

---

<sup>12</sup> Jusqu'à la fin des années 1980, malgré de nombreuses exonérations partielles ou totales telles que le 14 juillet, le chiffre d'affaires produit par les droits sur les 170 000 bals annuels de l'époque était ainsi supérieur à celui que généraient les télévisions et radios, sans compter les droits que rapportaient les ventes de disques dits de variété. Cette remarque permet de réduire le scepticisme dont faisait preuve le milieu scientifique à l'égard de ces objets considérés comme secondaires : les 150 000 bals actuels (soient encore plus de 3,5 par commune, mais la moitié des communes n'en organise aucun) représentent en France la moitié de l'ensemble des événements occasionnels de fête et de loisirs collectifs diffusant de la musique (fêtes, mais aussi concerts de musique populaire comme classique, corsos, kermesses, y compris karaokés occasionnels, corridas, matchs sportifs, etc.) : cette importance rendrait regrettable de les négliger.

<sup>13</sup> D'ailleurs, aujourd'hui, à l'exception des chercheurs – mais qui les lit ? – et des responsables de marketing des grandes marques de consommation, qui se soucie vraiment de l'épanouissement culturel des classes populaires ?

<sup>14</sup> Dans mon cas, les bals, lotos, maïades, jeux vidéo sont particulièrement concernés, mais la remarque vaut aussi pour la quasi-totalité des documents que j'utilise : cartes postales, prospectus publicitaires, paroles de chansons, affiches, etc. Ces documents sont pourtant particulièrement pertinents, puisque, bien que généralement très travaillés à d'autres fins (en général marketing), ils échappent aux effets inducteurs habituels, le « sociologisme » par lequel les sujets conforment autant qu'ils pensent le pouvoir leurs réponses aux attentes supposées du chercheur. Ce souci d'accéder à ces discours en limitant cet effet de filtre est la raison du choix de tels objets de recherche et documents.

SACEM, j'ai eu plus de chance<sup>15</sup> parce qu'il s'agissait surtout d'un détournement de leur objet, il demeure qu'aujourd'hui encore, les géographes-aménageurs se croient souvent assez proches du pouvoir pour influencer sur les définitions statistiques et surtout se sentent obligés de les légitimer en en faisant un usage abusif, voire pour une partie d'entre eux, exclusif : il est encore possible de trouver dans mon entourage des collègues qui travaillent sur l'immigration à partir des données du recensement (RGP, INSEE) ou l'habitat en utilisant les déclarations de mise en chantier dans une région où les estimations concluent que plus de 10 000 foyers sont illégaux et où une étude menée par les services fiscaux pour le préfet de région concluait que les ventes de moellons destinés à la construction de murs dépassaient de 45% la quantité mise en oeuvre à partir des déclarations URSSAF...

En ce qui concerne, les cultures dites populaires, la situation est pire : on connaît la légendaire fiabilité des données diffusées par le Ministère de la Culture : ne sont ainsi comptabilisés que les festivals auxquels il participe par l'intermédiaire de ses Directions Régionales de la Culture... c'est-à-dire très peu (Garat, 2007). Et ces données ont le mérite d'exister : Amirou (2000) constate ainsi que les festivals ne sont pas comptabilisés dans les statistiques du tourisme culturel par l'Observatoire National du Tourisme car cette catégorie est limitée à la visite payante des monuments historiques et des musées... Nous retrouvons encore des catégorisations très sélectives en fonction de préjugés qui donnent une définition extrêmement réductrice et élitiste de la culture.

La solution alors souvent adoptée par le chercheur consciencieux et aveugle consiste à éluder les représentations que les sujets ont de leur pratique : c'est le cas de certaines études (Gilabert, 2005) dont l'intérêt se limite à l'entretien par le chercheur de bonnes relations avec les acteurs publics de la culture.

S'y ajoute souvent la vieille défiance de la sociologie durkheimienne, adoptée par l'ensemble des sciences humaines, pour ce qui est péjoré sous le nom de psychologisation de l'analyse : « toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fausse » (Durkheim, 1973 : 103). Le souci d'un regard poussé sur les imaginaires est supposé laisser de côté leurs spécificités sociales. Le constat de cette difficulté m'a poussé vers l'utilisation d'autres approches.

---

<sup>15</sup> Les deux tests de fiabilité effectués en 1997 avaient donné une fourchette de non-recensement par la SACEM compris entre 1 et 2% ; mais le développement de bals à caractère privatif (repas dansants périurbains), plus discrets car sans publicité et dans des salles closes, elles-mêmes plus souvent privatives, donc moins souvent déclarés, accroît progressivement cette imprécision statistique.

*Géographe post-moderne, si l'on veut...*

On comprend mieux que dans ce contexte, les outils proposés par la psychologie sociale et cognitive, l'ethnologie situationniste et plus largement les nouvelles approches utilisées par ce qu'il est convenu d'appeler le courant post-moderne soient souvent fort mal reçus : pour s'en convaincre, il suffit de lire les propos très circonspects et peu informés de Brunet dans le numéro thématique de *L'Espace Géographique* (2004) consacré à la géographie post-moderne ou, plus ancien, l'accueil par Garnier (1987 : 20) de l'espace médiatique comme un « espace second », « dérivé » qui n'intéresse que « des rapports de communication et non des rapports sociaux fondamentaux », incapables de donner à lire « exploitation économique, domination politique et assujettissement idéologique » alors même que nous verrons plus loin qu'on y réinvente l'esclavage (Rieusset-Lemarié, 1999 : note 188), les zoos humains (Blanchard, 2002 : 417), dans des espaces caractérisés par leur privatisation complète et leur vocation exclusivement commerciale (Dalet, 2007 : 7).

Dans ce contexte, coincé entre l'appellation « géographe de bals »<sup>16</sup>, les étonnements et curiosités amusées de mes collègues et les apories scientifiques d'approches biaisées ou trop inductrices, j'ai pris l'usage de naviguer de manière très souple tant en ce qui concerne les questions disciplinaires que théoriques, cueillant ici et là le matériel utile sans avoir vraiment ni la possibilité, ni la tentation de me couler dans un appareil plus complet. Liberté, solitude : la crainte d'apparaître souvent comme un électron libre difficile à intégrer dans les projets le disputant à la fierté d'une relative autonomie intellectuelle difficile à acquérir pour le jeune chercheur (mais dans nos équipes et, partant, nos carrières, bien moins valorisée que l'autonomie financière).

Le matériel nouveau proposé à la discipline est important et provient du bouillonnement des études culturelles, de la rénovation de la géographie culturelle à partir du tournant des années 1990 mais aussi de l'ensemble des disciplines ; il est cependant remarquable que cette rénovation amène la géographie anglo-saxonne à trouver une place enviable au milieu des sciences humaines et sociales qui contraste avec l'atonie conceptuelle et le peu de poids de la discipline en France. De ce foisonnement, j'avoue avoir été au départ, à la fois gourmand et effrayé : par où attaquer ? Comment parvenir à exister en France avec de telles approches ? De 1998 à 2006, j'ai ainsi vu trois de mes textes refusés par *Géographie et Cultures*, l'unique revue spécialisée du domaine...

---

<sup>16</sup> Sur France Culture, 5 émissions (hélas préalablement enregistrées), Noël 1998.

Sous l'autre aspect, j'ai retenu deux influences majeures initiales, fondatrices : Geertz pour poser le rôle central de la culture dans la structuration de la société et « la nécessité de s'intéresser aux riches qualités textuelles de la vie culturelle » (Smith, 2000 : 199), Derrida pour approfondir la dimension discursive de la construction du monde<sup>17</sup>. Ce furent des entrées décisives mais difficiles : aujourd'hui, je n'utilise qu'assez peu l'un et l'autre. Se posaient aussi quelques questions pratiques : je lis mal l'anglais et Derrida est encore plus hermétique. Surtout, Geertz s'est vite révélé dépassé par des approches beaucoup plus fines de ces phénomènes complexes.

Par contre, avec l'aide de monsieur Valentin, responsable de la géographie à la Bibliothèque Interuniversitaire de Bordeaux qui possède maintenant un des meilleurs fonds français de géographie culturelle anglo-saxonne contemporaine, quelques libraires français (madame Gauthier à La Réole en particulier), l'habitude de faire mes emplettes à chacun de mes séjours à l'étranger, l'utilisation des ressources disponibles dans d'autres disciplines plus avancées que nous (ethnologie, sociologie, communication, études culturelles et études artistiques) et une utilisation assidue des ressources disponibles en ligne, il est possible de se procurer assez facilement cette littérature.

Cette stratégie a induit des choix : concentration sur la bibliographie anglo-saxonne, ou, quand c'est possible, sur les auteurs portugais ou espagnols (Fortuna, Lopez Levi par exemple). Surtout, cela a nécessité une mise à niveau de plusieurs années avant de commencer à publier et explique le caractère récent des textes présentés. Ce travail de fond a été facilité par la difficulté à intégrer en France des programmes de recherche en géographie spécifiquement culturels avec ces logiques : cet isolement m'a laissé beaucoup de temps disponible. Cette modestie forcée<sup>18</sup> a induit un manque d'éléments concrets et de résultats de recherches qui m'a amené souvent à compléter le matériel disponible en relisant d'autres études avec ces outils théoriques nouveaux.

---

<sup>17</sup> Sous cet aspect, on considérera aussi comme acquis ce qui m'apparaît, en français, comme le texte fondateur (Mondada et Söderström, 1993a et b). Il ne s'agit pas pour moi de recréer ce qui est déjà posé mais plutôt de tenter de jouer une partition à l'intérieur d'un cadre souple d'interprétation et de pratiques.

<sup>18</sup> Pour parodier Latour et Wooglar (1996 : 70), on peut pousser plus loin encore la logique de cette synthèse en signalant qu'en termes de coût par article, la géographie culturelle dans ces conditions reste très bon marché : ceux-ci parlent de 30 à 65 000 dollars par article publié en 1975-76. La réalisation du dossier d'inscription à l'HDR m'ayant amené à mettre à jour la liste des financements reçus, je peux déclarer que les articles publiés en 2007, tous présentés dans ce dossier sauf deux, ont coûté en moyenne moins de 100 euros. Par contre, les travaux sur Lisbonne nécessitent un travail de terrain plus important et donc un investissement conséquent qui place l'article à un coût moyen (2003-2007) proche de 900 euros (Calcul effectué sur la base de l'ensemble des fonds mis à ma disposition par mes équipes CNRS respectives, MTE UMR 5045 dans le cas des textes plus culturels, ADES UMR 5185 pour le programme sur les périphéries de Lisbonne ; calculs hors salaire et hors vulgarisation dans les deux cas).

En même temps, cela induit un cycle de travail beaucoup plus théorique que je ne le voudrais. Cette attraction momentanée et salutaire ne doit pas être exagérée : elle ne correspond qu'à une mise en place, à la nécessité de se construire ses propres outils puisque, pour l'instant, ceux-ci ne sont pas disponibles<sup>19</sup> et je n'ai pas vocation ni qualité à me positionner durablement comme théoricien de la géographie française : les manques, raccourcis et parfois inexactitudes qui suivent sauront en convaincre le lecteur. Reste le fond...

- Dans les manuels (Best and Douglas, 1991 ; Harris, 2000 ; Smith, 2001), il est encore courant de distinguer poststructuralisme et postmodernisme ; on peut s'interroger sur la pertinence de distinctions qui remontent aux années 1970-80 lorsqu'à la suite de Geertz et d'un certain nombre d'auteurs se posait la question d'une remise en cause de ce qui était alors considéré comme le carcan du structuralisme. Plus commodément, certains (Smith, 2001) se contentent de classer des noms : Foucault et Derrida d'un côté, Lyotard et Baudrillard de l'autre, sans trop savoir ou archiver Deleuze... chez les premiers nous dit Doel (1999) qui y place également Baudrillard et Irigaray. Peu importe : dans une approche qui ne cherche pas la cohérence du grand système, et qui, plus loin, va insister sur la nécessité d'une théorisation douce, qui, enfin, recherche « une approche pragmatique de la culture » (Bennett, 1997 : 42), il s'agit surtout de pointer quelques idées fortes susceptibles de porter une réflexion fluide qui sera développée dans la suite de cette présentation :

- une autonomie de la culture alors même qu'elle est encore considérée dans les approches durkheimienne et structuraliste comme un produit social dérivé et, à ce titre secondaire et plus ou moins marginal.

- Cette autonomie s'accompagne d'une volonté d'éclairer les liens avec le pouvoir et la structure sociale dans des dimensions variées, sans se donner de limites qui tiendraient à un découpage disciplinaire ou l'allocation d'objets spécifiques préétablis : s'il y a une relation spatiale, un *effet* d'espace, la géographie peut être là, sans complexe<sup>20</sup>.

- La capacité à incorporer l'action territoriale ou sociale dans une compréhension large où la culture apparaît à la fois comme support et outil des logiques de pouvoir.

---

<sup>19</sup> Ou le sont tardivement : à l'automne 2004, j'ai ainsi passé deux mois à travailler, difficilement, sur *Gender Trouble* de Judith Butler (1990) avant que la traduction de cet ouvrage majeur ne paraisse en 2005...

<sup>20</sup> Cela amène à considérer qu'il n'y a plus de limite d'échelle : dans l'étude de Fournand (2007) le corps d'une femme est le lieu d'un débat social majeur et la mise en image de son fœtus est une mise à distance. Cette dimension est bien explicitée par Price (2000) à travers l'étude de l'inscription de la *frontera* comme distance culturelle au moyen de tatouages de la vierge de Guadalupe sur l'épaule des Mexicains de Californie (*portative boarder*) ou de peintures murales (*murales*). Idem pour l'organisation spatiale de la maison où l'argumentation initiale provient paradoxalement de Bourdieu (1964), pourtant en général très méprisant à notre égard.

- Une approche théorique dense et interdisciplinaire sans fermeture « ontologique » aux croisements de sens d'une discipline à l'autre et en particulier en relations avec d'autres disciplines nouvelles, marginalisées ou jusqu'alors très lointaines pour nous : communication, études culturelles, ethnologie, art, sciences du corps et du sport, linguistique, psychologie cognitive... Ces ouvertures sont bien sûr réciproques<sup>21</sup>.

- Cette ouverture s'accompagne souvent d'une démarche pragmatique privilégiée au détriment des fermetures et rigidité idéologiques ou disciplinaires ; mais ce principe sain n'est pas toujours aussi bien respecté.

- La volonté de consacrer définitivement la prééminence de l'analyse sur la description et de privilégier le décodage des textes et idéologies qui va jusqu'à la déconstruction des approches post-structuralistes. C'est cette dimension centrale qui va être plus particulièrement travaillée dans les pages qui suivent.

### *Une géographie discursive*

J'ai annoncé vouloir envisager comme centrale une compréhension du monde construite autour de discours. Cette textualité amène à fuir ce que Derrida nomme *logocentrisme* (1967 : 30) : le langage contient des distorsions et des sens multiples ; il est capable de construire l'essentiel de ce qu'il se propose de décrire. C'est donc l'acte d'écriture du discours (la *grammatologie* de Derrida) qui est au cœur de la compréhension du monde.

Cela transforme le langage en un système indépendant de l'auteur du discours coupable de croire que ses mots, parce qu'ils réfèrent à des objets concrets, ont une réelle présence ; il nomme cette illusion *métaphysique de la présence*. Ce processus autonome disqualifie partiellement l'acteur, au cœur de la réflexion géographique contemporaine, en instituant une autonomie de l'action, performativité, qui dépasse largement l'intention de son auteur car, à la différence de ce que Saussure proposait, Derrida voit une pluralité, une prolifération, de sens possibles derrière le signe, une ouverture qui ne peut se laisser enfermer dans une langue conçue comme un système clos :

L'intérêt de cette métaphore [textuelle] dans le contexte d'une reformulation nonpositiviste de la géographie culturelle est de permettre de tenir compte de la dimension du sens et de sa labilité, puisque cette analogie présente la culture sous les espèces de documents à signification instable, ouverts à des interprétations multiples. Elle conduit d'ailleurs à interroger l'autorité de l'auteur qui, dans ce modèle, ne fait que proposer une interprétation de la culture qu'il étudie : il formule des vérités partielles sur une culture plus qu'il ne prétend en dévoiler l'essence. L'observation et la description deviennent ainsi des activités problématiques et les médiations

---

<sup>21</sup> A titre anecdotique, lors d'une discussion avec Robien Recours (sciences du sport) dans le contexte de la préparation actuelle des Actes du colloque *La fête au présent. Mutations des fêtes dans le temps des loisirs*, celui-ci expliquait avoir depuis un an plus publié en géographie (3 parutions) que dans sa propre discipline (2 seulement), sans compter une autre publication en ethno-anthropologie...

de la représentation, objets de commentaires réflexifs. Le discours scientifique apparaît, lui, comme un acte créatif dont on visibilise le processus scientifique et non comme une plaque sensible enregistrant mimétiquement les « faits de culture ».

Mondada et Söderström, 1993 : 74

Cela génère trois niveaux de prise en compte.

A un premier niveau, il s'agit de considérer la multiplicité des représentations ; ces « voix divergentes » (Mondada, 2000 : 183) comprennent plusieurs strates de discours depuis l'acte de nommer jusqu'au positionnement attaché au contexte discursif : identification à l'intérieur de l'espace en question, différenciation à sa frontière, rupture à l'extérieur (Mondada, 2000 : 181). Le plus souvent, les divergences apparaissent dans la confrontation des statuts des interlocuteurs.

Pour prendre un exemple très simple et qui simplifie considérablement la portée de la pensée de Derrida, voire la contredit un peu, l'annonce de la construction d'un équipement majeur tel qu'un stade va ainsi susciter des réactions extrêmement variées selon les récepteurs. La revitalisation attendue par l'équipe municipale sera commentée en terme très négatifs par les riverains alarmés par les problèmes de stationnement, le bruit et les violences qui accompagnent les manifestations sportives. Mais, parmi eux, certains vont y voir une opportunité car ces équipements sont généralement positionnés dans des quartiers peu valorisés qui y trouveront ainsi une notoriété nouvelle. De même, derrière le terme générique trop monolithique « d'acteur », se cachent des réactions tout aussi diversifiées, de l'hostilité des services financiers ou des équipes chargées de l'entretien à l'enthousiasme des responsables sportifs et de ceux chargés du marketing de la ville. Parmi les habitants de la ville dans d'autres quartiers toutes sortes d'autres lectures peuvent s'y greffer : celle de celui qui voit disparaître le quartier où il a passé son enfance, l'écologiste attaché à la défense de la puce d'eau ou du liseron ardent qui se développent dans les friches utilisées, le rôle qu'à pu jouer cet espace dans l'histoire de la ville et les discours afférents... mais pour compliquer encore l'affaire, n'oublions pas les situations croisées : quid de l'agent municipal qui y voit l'occasion d'intégrer un projet particulièrement intéressant pour lui mais regrette en même temps le quartier de son enfance, définitivement condamné ? Quid surtout des non-dits qui constituent l'essentiel des prises de position ?

Contrairement à la critique fréquente des adversaires de ces approches, cela n'enterre pas toute possibilité d'action derrière une individualisation à outrance mais oblige à reconsidérer en permanence les configurations variées qui peuvent se dessiner et abandonner le mythe de catégories génériques (l'habitant, l'acteur public, l'acteur économique...) et envisager une immersion plus fine ; c'est, plus loin, le sens de mon plaidoyer pour une utilisation des méthodes de mise en situation développées par Althabe, valable pour la compréhension des

identités spatialisées mais aussi l'action. Cela permet de dépasser l'habituel travers, déjà dénoncé, qui consiste à associer une prise de position à un type de locuteur.

C'est le grand travers de nos formations professionnalisantes, sourdes à l'interaction, discursives et qui s'attachent, souvent à la demande expresse des étudiants qui « ne veulent pas de théorie », à une caractérisation naïve qui croit encore à la vertu de la hiérarchisation et des statuts officiels tout autant qu'à l'autorité du décisionnaire (Sfez, 1987). Cela débouche sur l'administration de *recettes* : on donne des clés de lecture automatiques du comportement de tel ou tel type d'acteur, comme si son attitude était égale en toutes circonstances et, bien sûr, strictement conforme à celle de tous ses confrères. Notre objectif doit plutôt être « d'observer la façon dont le locuteur constitue par son dire une intelligibilité et une cohérence de ce qu'il dit – en tenant compte de la dynamique conversationnelle à l'œuvre, de la séquentialité des enchaînements entre questions et réponses et de la façon dont le sens s'y élabore. » (Mondada et Söderström, 2003 : 89).

Enfin, l'indifférence apparente de la majorité des habitants n'est pas neutre non plus : pour l'avoir négligé, le maire de Saint-Paul-en-Jarez (Loire) a dû affronter en 2003 une fronde de ses administrés qui n'estimaient pas prioritaire la réfection des murs de l'église communale. Parmi eux, certains défendaient la bonne santé des finances locales destinées à d'autres usages, tandis que d'autres, emmenés par la très catholique comtesse locale, s'alarmaient de ce que la réfection du clocher s'accompagne de la remise en route des cloches pour sonner les heures.

Le maire, qui croyait avoir trouvé-là une forme d'action très consensuelle (achever la requalification d'un centre ancien fédérateur dans une commune dont la population a doublé en trente ans) a dû finalement battre en retraite devant la conjonction de tant d'interprétations divergentes qu'il n'avait pas envisagées ou avait choisi d'ignorer car la critique du coût, au demeurant limité puisque partiellement pris en charge par une subvention départementale conséquente, lui paraissait compensée par l'intérêt collectif attendu : meilleure identification du centre autour d'un monument un peu plus ancien dans un village peu doté en patrimoine ancien : « église du XIX<sup>e</sup> siècle » précise d'ailleurs la brochure de présentation municipale.

Ce type d'objet instable par la diversité discursive qu'il génère doit être abordé dans toute sa richesse :

Le langage est non seulement action, ayant une efficace [sic !] performative, mais encore inter-action, intervenant dans la construction du lien social. Ainsi les descriptions, les formulations, les gloses que le langage produit du monde l'instaurent en tant que tel, lui donnent une forme et une intelligibilité particulières en rapport avec le contexte et les fins pratiques de leur production. Il ne découle de prendre au sérieux le discours : moins par ce à quoi il renvoie, que par la façon dont, dans la particularité de sa mise en forme, de ses effets de linéarisation ou de visualisation, de sa matérialité et de ses manifestations de détail, il construit ce à quoi il renvoie.

Mondada et Söderström, 1993 : 85

### *Multiplicité des discours*

La conscience de cette difficulté par les acteurs publics débouche donc sur une inflation de la communication territoriale locale dont la principale fonction est d'essayer d'induire le ou les sens attendus de leur discours et d'en freiner la prolifération. Mais en limitant le débat elle présente un risque d'affaiblissement de la démocratie et de contradictions dans l'action, ainsi à Bayonne (Faur, 1999 : 80-82). Cela amenait un journaliste canadien à remarquer<sup>22</sup> au sujet d'un projet modifié six fois que l'effet Nimby, paroxysme de l'incompréhension et si décrié par les mêmes acteurs publics comme la paralysie de l'action publique, était un des derniers remparts de la démocratie en imposant un débat certes tronqué mais nécessaire alors qu'il est souvent court-circuité.

Mais ce n'est pas une exception, derrière l'apparence du discours se cache toujours une multiplicité d'autres sens, plus ou moins aussi valides que la signification affichée : derrière des débats et conflits comme ceux évoqués ici, combien de discours affichés seront « sincères » ? Cette catégorie n'a pas de sens en elle-même tant les variations peuvent être nombreuses, car il est probable qu'une bonne partie des non-dits de ces différents discours seront très valables également. Quant aux autres assertions, qui possède la légitimité de départager entre toutes ces légitimités légitimes ? Il ne s'agit pas d'affirmer que tous les discours se valent, mais leur pertinence est recontextualisée en permanence ; c'est la *respécification* des ethnométhodologues ;

cela revient à poser le problème de l'ordre, la société, la culture non pas en recourant à des fondations théoriques mais par rapport aux modalités pratiques au moyen desquelles des entités telles que "l'ordre", la "société", la "culture" sont contextuellement achevés par les membres eux-mêmes. (Garfinkel, 1988, parle de l'ordre « in-and-as-of-the-workings-of-ordinary-society »). Cette démarche porte à traiter les évidences de la vie sociale comme des objets problématiques d'étude, au lieu d'y voir des faits "donnés" dont il s'agit de fournir des interprétations ou des explications causales.

Mondada et Söderström, 1993 : 89

Dans le débat autour de la réfection de l'église, l'important n'est pas seulement dans le choix de ce qui mérite valorisation, mais aussi dans la définition de qui peut participer à cette définition. Et ces deux critères vont évoluer dans le dossier suivant ou même un dossier traité en parallèle. Si on reconsidère également avec une telle lecture les conflits autour de l'installation d'éoliennes, le débat apparaît d'ailleurs nettement moins irrationnel et fait surtout apparaître un questionnement bien plus riche.

C'est en ce sens que je retiens le concept de *communauté interprétative* (Fish, 1980) (texte n°8). Il désigne « l'appartenance à un même système d'intelligibilité », une entente sur les

---

<sup>22</sup> Kerry Gillespie (*Toronto Star*) dans une discussion informelle en marge du X<sup>e</sup> congrès Metropolis International, octobre 2005, Toronto.

normes où l'ensemble des discours et pratiques, leurs auditeurs et les institutions sont reliés pour produire conjointement le discours *et* sa lecture, « le répertoire permettant d'organiser le monde et ses événements ». Mais il importe d'en avoir une vision dynamique et évolutive afin de prendre en compte toute la richesse de ces discours. Ainsi, dans les bals publics, la violence, souvent hypothétique, fait l'objet de discours où s'exprime une tolérance très inégale, de surcroît souvent contredite par les réactions réelles lorsqu'elle se produit. Cela exprime des arrangements très contextualisés qui permettent au final de rendre exceptionnelles les situations où elle perturbe le fonctionnement du bal. Mais cela n'empêche pas cette violence d'être le principal argument pour transformer ces bals publics en repas dansants clos, exprimant alors la mutation vers une forme de territorialité complètement différente.

Je retrouve également cette plasticité des discours lorsque j'aborde la question de l'habitat illégal en Languedoc-Roussillon, présentée plus loin. Plus largement, c'est en ce sens que je pose la question de la production de la norme dans le cadre de la seconde phase du programme de recherches mené à Bordeaux dans les périphéries urbaines du Sud-Ouest de la France et de la péninsule ibérique.

Cette dernière remarque nous amène à un second niveau : derrière cette pensée de la complexité des actes de langage, c'est la notion même de représentation qui est remise en cause : on entre dans un monde de l'interaction et de la dynamique où, de plus, entrent en compte aussi bien les acteurs et habitants de la ville mais aussi le chercheur, capable de générer à travers l'entretien « un événement interactionnel » susceptible de participer à la « co-construction du modèle public du monde » (Mondada, 2001 : 197) : « la perspective interactionnelle implique un déplacement de l'attention, non plus centrée sur le rapport entre les mots et les choses, mais orientée vers les processus intersubjectifs par lesquels est construite une version publique du monde ; elle met ainsi radicalement en cause l'idée d'une correspondance entre le discours et sa référence présumée, en soulignant davantage les procédures d'ajustement et de négociation entre acteurs-interlocuteurs. » (Mondada, 2001 : 198). Le dire devient l'action. Mais le « faire dire » du chercheur est alors plus impliqué que jamais puisqu'il est accoucheur de la réalité des lieux et des êtres qui les habitent.

En 2003, dans le cadre d'un projet de recherche mené sur le pays de Serres, en périphérie d'Agen, avec Hélène Guettat nous nous trouvâmes amenés à interroger une néo-résidente qui débuta par une présentation très positive du choix de cette installation récente, à mi-chemin d'Agen et de la centrale nucléaire de Golfech où travaillait son époux, dans un cadre de verdure « naturel », avec un terrain beaucoup plus grand que celui qu'ils auraient pu envisager dans une zone dense, en offrant aux enfants un cadre de vie agréable et sain, etc.

Peu à peu cependant, tout au long de l'entretien (en fait, un monologue simplement relancé de temps à autre), le ton évolua et devint finalement beaucoup plus dubitatif, triste voire accablé au fur et à mesure que ce récit de soi provoquait la prise de conscience de la vacuité de cette vie : au bout d'une heure, nous avons provoqué une remise en cause du projet de vie sérieux (plus de 100 000 euros, 15 ans d'endettement) d'une famille de quatre personnes. Par pudeur, il m'a paru nécessaire de faire une fausse manœuvre et d'effacer la bande.

Dans le cadre du même projet, Claire Landat (2003) a pu mettre en valeur une autre dimension de cette capacité inductive du chercheur : cette dénomination de pays de Serres, entre Agen et Villeneuve-sur-Lot, fut créée par Deffontaines sur des bases géomorphologiques. Elle est dans un premier temps adoptée par la Direction Départementale de l'Agriculture comme base statistique, contre toute logique économique et géographique.

Dans un second temps, les travaux successifs de Di Méo qui y conduit trois études en quinze ans vont avoir pour conséquence de susciter par des séries d'enquêtes une seconde identification qui touche à nouveau élus et agriculteurs mais aussi les néo-résidents issus du processus d'exurbanisation d'Agen. Dans un contexte d'assez forte polarisation de la ville<sup>23</sup>, cela amène l'ébauche de la constitution d'une territorialité de distinction : le pays de Serre fait l'objet d'un discours où il apparaît ainsi menacé face à l'envahissement agenais alors même que cet espace en est depuis très longtemps dépendant. Au final, le processus échoue, en particulier parce qu'il s'oppose aux logiques de territorialisation, également découplées des raisonnements géographiques usuels, du Président du Conseil Général du Lot-et-Garonne, à visées plus électorales, mais le terme reste instrumentalisé comme réalité commerciale à travers le lancement d'un circuit touristique qui, jusque dans la périphérie immédiate d'Agen va placer des panneaux signalant les routes du Pays de Serres.

Si, ici, la prudence de Di Méo l'a amené à se méfier de ces effets performatifs et à ne pas trop alimenter le discours des associations de promotion du territoire qui s'étaient créées, combien d'objets territoriaux étudiés ces vingt dernières années ont bénéficié de ce type de labellisation scientifique permettant de gagner une reconnaissance universitaire et d'offrir des financements et des débouchés à des étudiants ? Nous connaissons tous des SCOT (Schémas de Cohérence Territoriale) qui sont les otages de tels échanges où les élus en charge d'un projet à la négociation délicate recherchent une caution scientifique susceptible de s'ajouter aux différents marchandages dans l'espoir d'obtenir une conclusion plus rapide.

---

<sup>23</sup> Moindre au nord de la part de Villeneuve.

De même, le mouvement de construction de Pays a permis à nombre de ruralistes de garder une légitimité scientifique en leur fournissant un objet de recherche commode qui a rencontré sur son chemin plusieurs catégories d'acteurs en mal de reconnaissance et dont la survie était menacée par le recul rapide du nombre d'agriculteurs.

Dans ce contexte de redéfinition des cadres territoriaux depuis les années 1990, l'instrumentalisation du terme de territoire par beaucoup d'élus n'a pas vraiment suscité une littérature critique qu'il s'agisse de déconstructions comme celle de Landat comme des analyses rigoureuses du processus de construction de l'idéologie territoriale (Lussault, 1993 ; 2005) ou du marketing territorial (Rosemberg, 2002). Quant aux approches spécifiquement discursives, la bibliographie en est encore plus succincte (Mondada, 2000).

A un troisième niveau, cette approche discursive permet d'aborder une dimension méthodologique nouvelle, celle de la déconstruction. Cette lecture attentive, au plus près du texte, recoupe un des deux souhaits de Geertz d'une « *thick description* » (description épaisse), c'est-à-dire « tracer d'amples conclusions à partir de petits faits mais très densément texturés » (Geertz, 1973 : 28) ; il insiste aussi sur le souci de rester à des échelles d'extrême proximité plutôt que chercher à construire des systèmes globaux pas toujours très humanisés (*idem* : 20).

Dans la déconstruction, il s'agit de considérer l'objet/pratiques textuel étudié comme incapable de se limiter à un sens et ouvert en permanence à des alternatives : que l'on songe par exemple à ces architectures industrielles, militaires ou religieuses relues comme objet de patrimoine touristique, salle de spectacle (Cartoucherie de Vincennes) mais aussi lieu d'événements festifs occasionnels ou même centre administratif voire Université (Nîmes), musée (château d'eau à Toulouse), parking souterrain (projet sous l'esplanade du Peyrou à Montpellier), studio télévisé (Fort Boyard), etc. A travers ces suppléments et traces, l'hymne à Vauban devient alors polysémique, à plus forte raison si ce site supporte plusieurs niveaux d'occupation historique.

Cela peut générer des contradictions fortes : les jardins publics s'adressent souvent à des populations très disparates selon les heures ; c'est même une des caractéristiques des espaces publics, souvent oubliée lors d'aménagements monofonctionnels : leur capacité à la polysémie. C'est encore plus compliqué lorsqu'il s'agit de gestion des flux ; ainsi les *botellónes* espagnols ou le Pont de Pierre à Bordeaux dont le réaménagement a suscité un débat (Franfor, 2003) avec, au final, la demande d'une piste pour les piétons, une autre pour les cyclistes, deux pour les automobiles, autant pour les trams, une pour les rollers... bref, cela aurait nécessité d'élargir très sensiblement le pont pour disposer de voies spécialisées où personne n'imaginait une cohabitation.

Mais les situations les plus fréquentes et les plus riches de sens pour l'analyse, du moins celles que j'aime pratiquer, sont celles où profils sociaux et *habitus* disparates se heurtent dans des discours contradictoires que portent les lieux : c'est ainsi la situation de ces adolescentes d'origine arabe<sup>24</sup> parlant fort et mal à l'aise dans leurs corps, surmaquillées et habillées selon les codes de la télé réalité, dans le hall d'un grand hôtel pour un entretien professionnel dont elles vont ressortir déçues ; on se rappelle aussi, dans le film *La haine* de Mathieu Kassovitz (1995), le discours des adolescents de la banlieue en virée<sup>25</sup> à Paris.

Dans ces cas, on retrouve l'assertion de Derrida selon laquelle diverses sections d'un même texte se retrouvent en contradiction entre elles. Excès de sens, impossibilité de trouver le sens mais nécessité de traquer cette prolifération afin d'enrichir l'analyse. Le texte est toujours plus riche que ce que son auteur comptait lui faire dire : soit qu'il renseigne sur l'auteur (dis-moi dans quelle discothèque tu vas passer tes samedis soirs et je te dirai qui tu es), soit que les usages qu'on en fait leur donnent une autre envergure : c'est le cas des espaces nonbâti (Banzo et Valette, 2007), espace à investir et où les usages sont discours, progressivement normatifs. Différents, les espaces plus ou moins monofonctionnels des aménagements commerciaux récents, sont des espaces pauvres heureusement faciles à subvertir, comme la dalle du centre commercial Euralille Europe (Kokoreff et Steinauer, 2001). C'est ainsi que j'entends l'idée d'une « géographie du rapport à l'autre » dans la société « nomade » (Knafou, 1998) : les mobilités physiques ne sont qu'accessoires, contingentes ; elles s'insèrent dans un vaste échange de sens, d'interaction discursive en ouvrant de nouvelles perspectives.

### *De nouvelles perspectives*

L'approche discursive du monde ouvre sur des thématiques et problématiques nouvelles : par la multiplication des sens possibles, la question de la *semiosis* devient extrêmement importante. Faute de temps, il n'est pas possible de présenter ici le chapitre consacré à l'image, pourtant prévu. Mais le débat autour de la question des icônes spatiales est devenu majeur dans le contexte de leur manipulation permanente par toutes sortes d'acteurs ; acteurs publics dans le cadre du marketing territorial mais aussi, de la carte postale de vacances à la maison provençale, simples particuliers qui s'attachent à se construire une identité par ce moyen.

Au-delà, c'est toute la pensée des représentations qui est à reposer : il n'est plus possible de considérer qu'à un objet correspond un signe stable et univoque. Il faut envisager la

---

<sup>24</sup> Pour entrer dans ce même jeu à un second niveau, lire *maghrébines*.

<sup>25</sup> Le terme de « virée » lui-même doit être entendu ainsi : c'est l'articulation provisoire et exceptionnelle entre deux spatialités culturelles et sociales antagoniques.

prolifération des sens possibles en se demandant quel sens va être choisi par le lecteur et comment ce lecteur construit son sens. En terme d'action spatiale, cela renverse la perspective courante : ce n'est plus à l'administré d'une commune de s'adapter mais à l'acteur de prendre en compte la diversité des réponses de ses administrés pour y adapter son action. C'est ce qu'à bien compris Augustin quand il parle d'*urbanité flexible* (2003 : 25) : un équipement ou l'aménagement d'un lieu doivent être adaptés à des usages variés selon les modalités elles-mêmes variées de leur utilisation par des publics changeants selon les heures, les périodes de l'année, quitte à créer des discontinuités dans la ville.

Mais cette diversité des réponses correspond aussi à une diversité de demandes plus ou moins formulées qui en général doivent être ramenées à la question de l'identité ; il me paraît donc essentiel de prolonger ce concept d'urbanité flexible jusqu'à la diversité des pratiques individuelles ou collectives. Elles s'adaptent à des logiques de sens qui débouchent sur la construction de trajectoires, parcours sophistiqués dans la ville : le choix des lieux de résidence, de loisir, d'une école pour ses enfants correspond à des sens donnés au parcours de vie que l'on veut se construire.

Cela induit une moindre prégnance des structurations englobantes : territoires, *habitus*. Mais, il ne s'agit pas de les éliminer comme secondaires voire inutiles, il faut essayer de comprendre comment ces structurations concourent à la construction du profil individuel, projettent et reflètent une image de soi, sont intégrés comme composants d'un choix qui va permettre d'intégrer de nouvelles informations, les coder. A ce titre, la question de l'identité ne me paraît pas secondaire mais, avec Debarbieux (2006 : 345 et sq.), peut-être faut-il reconsidérer comment celle-ci répond à une demande plutôt que comment elle s'impose aux individus.

En conséquence, le second problème qui perturbe les structurations à partir de ces approches discursives, c'est celui des ambiguïtés, peut-être hybridités<sup>26</sup> qui deviennent des caractéristiques majeures des systèmes culturels. Nous sommes tous dans des entre-deux (ou trois et plus) constitutifs. La question centrale va être de trouver où et comment articuler ces divergences, quelles contradictions se posent, etc. C'est la logique d'Appadurai que relève Debarbieux (2006 : 348) : si à un moment se développe une inscription dans un lieu, c'est qu'elle correspond à une convergence d'intérêts mais elle reste inscrite dans une temporalité précise, nécessairement toujours plus ou moins éphémère et susceptible d'être remise en cause à un moment ou à un autre. Cette remarque est valable pour l'ensemble de nos comportements

---

<sup>26</sup> Mais ce terme, comme celui d'interculturalité, me laisse méfiant car il présuppose deux états antérieurs stables, voire même dans certains de ces usages une pureté de référence que reflète bien le terme extrêmement discuté de « métis ».

spatiaux. Ainsi, le monde est en mobilité (Urry, 2005), constamment à réinterroger et sans qu'une réalité stable puisse être posée puisque, le positionnement du locuteur, cette simple reformulation ou un infime changement de contexte sont susceptibles de la faire évoluer. C'est très perturbant pour une géographie française encore en débat sur le caractère nomothétique de sa production et qui idolâtre le « terrain » sensé assurer la sécurité intellectuelle d'un réel réputé stable.

A un troisième niveau, cela modifie notre perspective de recherche : je ne me veux pas chercheur de vérité mais capable de soumettre des éléments d'analyse et proposer des lectures du monde qui n'enferment pas la réflexion. Ce logocentrisme du scientifique chercheur de vérité reste cependant l'image commune attendue de nous, tant en ce qui concerne l'expertise, l'enseignement, en particulier professionnel, la vulgarisation mais aussi de plus en plus les financements par lesquels la pression sociale sur la définition de nos recherches et leur obligation de résultats s'accroît.

A ce titre, en posant la double question des méthodes d'appropriation de l'information mais aussi de la retranscription de l'analyse, elles questionnent le sens profond de la recherche : il est vraiment possible de dire que « à partir de Derrida [début] un défi diabolique pour les artisans de la science spatiale » (Doel, 1999 : 145).

*Souplesse et rigueur des méthodologies ou comment j'ai raté mon meilleur article ou l'expérimentation des richesses et limites de l'approche discursive*

En effet, cet « écho fantôme » (Jameson cit. in Doel, 1999 : 145) qui ne promet rien de tangible, rien sur quoi bâtir dans la densité et la solidité, nous oblige à aborder le monde avec un changement d'attitude radical : le scepticisme. Cela induit des doutes sur nos outils les plus élémentaires.

Ainsi, « on peut s'interroger sur le bien-fondé du recours à l'entretien » (Mondada, 2001 : 199). En effet, à un premier niveau, « il devient difficile d'utiliser les descriptions fournies par les informateurs dans la situation d'entretien pour les rapporter à d'autres situations » (idem). Ces descriptions sont fortement contextualisées, répondent à une demande, des souhaits de l'interrogateur que l'on s'efforce autant que possible de deviner afin de le satisfaire. L'ensemble des informations données cherche une cohérence interne au propos qui est située dans l'instant et celles-ci seront forcément en rupture, même partielle, avec la cohérence interne du propos et du contexte dans une autre situation.

Aussi, à un second niveau, reprendre telles quelles ces affirmations reviendrait à nourrir son discours d'un discours tiers. Cela revient à généraliser la méfiance déjà largement partagée

dans les sciences humaines et sociales françaises devant le recours à la citation d'un pair. Dans une perspective de déconstruction, c'est le discours de l'informateur qui devient l'objet de l'enquête : on ne se contente plus d'exploiter les éléments d'intelligibilité du monde proposés mais on interroge leurs conditions de production : c'est la principale raison pour laquelle j'ai progressivement renoncé à travailler dans les bidonvilles de Lisbonne au fur et à mesure que j'investissais cette approche. Peuplés en majorité d'immigrants d'origine africaine, on y parle le plus souvent un à trois créoles difficiles à comprendre, même pour les Portugais<sup>27</sup>. Dans ce contexte, si je parvenais relativement bien à déconstruire le discours des autorités municipales, avec les habitants de ces quartiers, je dépendais trop de truchements tels que des Cap-Verdiens ayant habité Paris et étais incapable de pouvoir contrôler les conditions de production de leur discours.

Ainsi l'analyse des entretiens vise à faire émerger une série de dynamiques d'adaptation au contexte, plutôt que l'action qu'ils décrivent. Ils deviennent un élément de l'étude parce qu'ils représentent un moment important de la vie du quartier, du bidonville, etc. : celui où l'enquêté peut à la fois essayer de construire son idéal, de rassembler ses souvenirs mais aussi de deviner ce que le chercheur peut trouver d'intéressant à valoriser. C'est pourquoi ceux-ci doivent être complétés d'une observation de situations d'interaction et de co-construction de ce monde.

Mais

cette dimension meta-communicative est rarement soulevée dans les pratiques et les manuels d'interview, car ceux-ci reposent souvent sur une conception naïve et nonproblématique des processus d'inter-compréhension et préfèrent tenter de contrôler le plus possible la formulation des questions et la gestion des réponses (en prévoyant des questions non ambiguës et non polysémiques) plutôt que provoquer, au lieu de la réponse prévue, une autre question portant sur les prémisses de l'acte précédent, sur les fondements de l'interaction ou sur les modes d'accomplissement interactif de la signification.

(Mondada, 2001 : 200)

Il apparaît plus lucide d'abandonner l'espoir de réponses vraies et en même temps profiter de la multiplication de documents disponibles puisque l'utilisation de l'entretien a investi de nombreux domaines hors de la recherche qui en fait un des champs majeurs de l'interaction dans nos sociétés.

Se pose ensuite la question de la restitution qui s'avère finalement plus difficile que l'enquête : le choix a priori le plus évident de l'article dans une revue, qui impose des normes dites de publication, mais en fait de cadrage non seulement de l'article mais aussi de l'étude, dans des numéros thématiques qui cadrent l'analyse en amont, par leur thème, doublée en aval par la recherche par l'éditeur d'une cohérence entre les différents « papiers » et d'une compréhension

---

<sup>27</sup> Ainsi, à Lisbonne, les films cap-verdiens sont sous titrés en portugais continental.

facilité de la part des lecteurs<sup>28</sup>. Au final, décontextualisée, l'analyse peut apparaître difficilement compréhensible : ainsi par exemple, le chapitre où Isabel Pato (2007) présente une étude menée selon la méthode de la *photo elicitation* se révèle nécessairement elliptique et très réducteur, trahi par les conditions pratiques de sa présentation : le choix d'un document électronique de type *power point* incluant des photos et des extraits de vidéos aurait été probablement plus adapté.

Surtout, dans cette diffusion, qu'est-ce que je peux espérer attendre en terme de sens partagé de la part de mon lecteur qui aux différentes strates de construction de sens en ajoute une autre, elle-même aussi proliférante que les précédentes ? La situation semble sans issue et paraît condamner les tenants de ces approches à la paralysie ou alors les ramène à des approches classiques qui n'ont plus de discursives que le nom ; c'est la critique de Soja pour ses approches de Los Angeles (Mondada, 2000 : 47).

Quant aux études qui s'efforcent de rompre avec cette normalisation du discours scientifique (Davis dans ce cas est opposé à Soja), elles se révèlent plus riches mais incapables de donner un sens large et cohérent. Ses retours à l'échelle de l'ensemble de la ville peuvent être considérés comme des extrapolations qui restent en partie à étayer. Ainsi, duplicité et scepticisme en abyme finissent par décourager : « une écriture expérimentale post-moderne est peut-être plus difficile à mettre en œuvre qu'un discours critique sur la modernité ; le discours postmoderne épousant souvent la rationalité de son double moderne. » (Mondada, 2000 : 47).

A un premier niveau, vu les thématiques qu'il agite (discursivité, hyper réel) comment se fait-il que cet ouvrage ne soit pas construit en hyper texte afin de permettre plusieurs itinéraires de lectures ? Le modèle pourrait en être l'excellent *Landscapes of Capital* de Goldman, Papson et Kersey, (1998-2003)<sup>29</sup>, conçu comme un hyper texte simple à mettre en œuvre. Ce sera probablement le format d'édition de ma synthèse sur l'hyper réel, mais dans le cadre académique particulier de cet exercice, il m'a paru plus simple de ne pas chercher une innovation trop poussée. Un de mes projets initiaux était d'adjoindre à cette synthèse un texte

---

<sup>28</sup> Je suis pour l'instant extrêmement déçu par les revues en ligne qui n'utilisent pas les possibilités qu'offre ce média et se contentent d'adopter les modalités de diffusion des revues sur papier, parfois en les adaptant un peu (durée plus extensible pour ACME), sans offrir de véritable alternative (images animées, hyper texte...)

<sup>29</sup> Il est possible d'en apprécier les logiques à partir de la série des cartes qui structurent l'ouvrage, par exemple : <http://www.lclark.edu/~goldman/global/images/mapfour.4.html>. Cette réalisation reste relativement classique ; d'autres ajouts sont possibles : l'accès à la fiche de lecture, aux notes d'études, aux articles dans des revues scientifiques qui ont accompagné la réalisation du projet, aux sites de présentation de l'ouvrage ; c'est la logique du développement de sites de recherche d'ouvrages tels celui du médiatique Google Bêta, (<http://books.google.fr/books>) mais Francis, Dialog, RLG et les bases de l'OCLC (Online Computer Library Center : <http://www.oclc.org/default.htm>) américain ou d'autres bases bibliographiques se révèlent beaucoup plus intéressantes. Par contre, les projets interactifs restent plus complexes à manier.

de prose de taille équivalente afin d'essayer de faire aborder d'une autre manière aux mêmes rivages, tout en offrant des ouvertures plus subtiles. Par contre, dans le projet de revue culturelle en ligne que je compte lancer d'ici un peu plus d'un an, j'envisage d'inclure un manuel construit progressivement et interactif destiné à plusieurs niveaux de lecteurs : étudiants de nos spécialités, étudiants débutants ou non spécialistes, grand public. Mais la limite sera vite atteinte : cette dernière catégorie sera envisagée dans un sens très restrictif (enseignants, amateurs cultivés) car lorsqu'on connaît un peu les spécificités de la vulgarisation, on sait qu'il s'agit d'un exercice complètement différent.

Ainsi, il apparaît clairement que la question de la diffusion est particulièrement importante, capable d'influer sur tous les niveaux de la production du savoir. Mais cette évolution est encore plus importante par plusieurs types de conséquences dérivées.

En effet, le travail important de réalisation d'un hyper texte, nécessairement en équipe pour réduire des délais qui feraient perdre toute pertinence à l'étude, oblige aussi à repenser la notion d'auteur, déjà de plus en plus souvent assumée collectivement sur papier. Une réflexion autour des projets pionniers en ce sens (Bourbaki, Chadule ou l'Observatoire du Changement Social, les grands dictionnaires collectifs) est nécessaire. Cette évolution hors du projet de la Renaissance (un livre à la lecture linéaire, écrit par un auteur avec un seul propos très cohérent), déjà largement entamée, est probablement la principale évolution des modes de partage du savoir de la prochaine génération et les approches discursives contribuent fortement à son accélération.

C'est aussi la raison pour laquelle je défends l'idée qu'il faut revendiquer et assumer ce qui, plutôt qu'un *tournant culturel* dont nous aurons l'occasion de nous gausser plus loin, est en fait un tournant littéraire et, à ce titre, une *révolution* culturelle : pourquoi rester sur des débats sans issue entre empiricisme et nomothétie quand ces catégories correspondent à l'idéal d'une époque dont nous sommes maintenant très loin et alors qu'on les avait construites en nous en excluant *de facto* ? Le paradoxe est tel que pour perpétuer cette distinction, les années 1970 ont créé l'expression « sciences dures » pour mieux l'opposer aux prétentions des « sciences humaines et sociales », alors même que c'est à cette époque que la physique ou d'autres disciplines ont commencé à douter de leur imperméabilité à ce facteur *humain*, au sens riche du terme (Latour et Woolgar, 1996) et s'efforcent de se débarrasser, enfin, des dichotomisations théoriques simplettes héritées des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle qui chagrinent encore beaucoup les sciences environnementales par les ambiguïtés sur lesquelles reposent une partie de leur succès sociétal (Murdoch, 1997).

*Du bel usage de la métaphore*

C'est aussi dans cette logique que je revendique la prise en compte d'outils littéraires au premier rang desquels la métaphore : c'est la métaphore qui « en transportant l'image qui supporte l'objet vers une autre, la rend plus légère et, en multipliant sa vision, la fait moins aiguë. [...] La *metaphora*, si elle ne guérit pas, allège : c'est une *relevatio*. C'est déjà une renaissance » (Quignard, 1995 : 41). Sans aller jusqu'à Fronton, la métaphore a une existence géographique, ne serait-ce qu'à travers la performance de certaines expressions : chalandonnettes, sarcellisation, « racaille » ou le *politiquement correct* des discours de ségrégation spatiale. L'omniprésence des termes *nature* et *globalisation* n'est-il pas autre chose que le succès de métaphores particulièrement réussies ? On retrouve également dans cette catégorie l'utilisation de concepts à connotation spatiale issus d'autres disciplines (espace potentiel, champ bourdieusien, pôle...) dont l'incompréhension de la dimension métaphorique par des esprits un peu étroits valu jadis une polémique attristante par ce qu'elle révélait d'inculture chez des chercheurs pourtant ambitieux<sup>30</sup> (mais il est vrai en manque de publicité). Cette multiplicité des usages incite à prendre en compte la métaphore : pourquoi certaines réussissent-elles à s'imposer ? Pourquoi ne pas utiliser plus souvent un outil fort pratique mais considéré avec condescendance ? Ainsi, lorsque Santos (1997 : 61) affirme que « des concepts dans une discipline ne sont souvent que des métaphores pour les autres, même pour les disciplines les plus proches. », outre que, sur le fond, cette affirmation est contestable, parler de métaphore est une péjoration qui vaut condamnation de l'intérêt de l'outil et incite à l'enfermement disciplinaire.

Pourtant, « le pseudo-Hermès, le pseudo-Longin, le pseudo-Denys l'Aréopagite : j'ai pris l'habitude, dès que je vois l'adjectif "pseudo" affecter une identité, de présumer que la tradition que je cherche à réveiller est là, dans le mépris ou même le désaveu d'existence qui s'applique à la soustraire » confie Quignard (1995 : 41) avant d'ajouter « la Renaissance est une suite de pseudos ». C'est bien là que réside sa capacité créative, à l'origine de notre société : elle *figure* et, *figurant*, produit la modernité qui nous fonde : parmi les trois ordres « d'apparences » ou de signification qui se sont succédé ce dernier demi-millénaire, Baudrillard (1981) suggère que le premier est *le faux*, la contrefaçon et l'imitation ; c'est le schème dominant de la période classique, de la Renaissance à la révolution industrielle.

Ce processus de métaphorisation de la *translatio* a mauvaise presse dans nos disciplines, souvent suspectée de véhiculer des approximations non déductibles, *ana-logiques*. Je plaide

---

<sup>30</sup> Bricmont du moins car Sokal n'avait pas grande envergure.

pour son utilisation en géographie culturelle car, à un premier niveau, si une métaphore est spatiale et non temporelle, esthétique ou anthropomorphique, c'est qu'elle signifie déjà, qu'elle exprime un choix. Elle est un mode de mise en relation et doit être considérée comme telle dans l'analyse.

A un autre niveau, la métaphore est un de ces doubles du discours explicitement signifiant, elle l'accompagne, le complète et l'enrichit. S'en priver, c'est perdre une partie du sens : quand les jeunes Français dont la famille est d'origine arabe, juive ou noire des périphéries urbaines se définissent comme *blacks* au moyen de l'adoption d'une culture hyper réelle venue des quartiers de ségrégation nord-américains (texte 10), c'est une métaphorisation fortement performative. De même, la jeune fille blanche des classes moyennes qui quelques jours après un concert de *world music* passe chez la coiffeuse africaine de sa ville pour s'y faire réaliser une coiffure de tresses veut signifier le rappel d'une *ambiance* : à la fois, celle du concert, mais aussi une projection vers une Afrique iconisée<sup>31</sup>.

Mais dans les domaines d'étude qui sont les nôtres, géographie, urbanisme, etc., cette *translatio* est courante : la pose de la première pierre d'un édifice n'est pas autre chose. Mais la plupart des chantiers de rénovation urbaine sont précédés de panneaux les annonçant dans une logique discursive : la communication et le marketing urbain ne sont que métaphore (Montpellier la surdouée). Parfois, la métaphore reste pitoyablement la seule forme d'action : aux Minguettes, au début des années 1990, le passage de la future ligne D du métro avait été annoncé par des panneaux clamant « ici, dans deux ans votre station de métro ». Après le départ de Michel Noir, à l'origine de l'initiative, il a alors été décidé de stopper la ligne D à l'entrée de Vénissieux afin, comme sur toutes les lignes de métro lyonnais, d'éviter l'arrivée de la *racaille* en ville. Mais les panneaux sont restés en place plus d'un an encore, se désagréant peu à peu au même titre que les dernières illusions des habitants de ces quartiers.

Toujours à Lyon, on peut rappeler une autre prouesse de même type : en 1976, les affiches annonçaient la construction de la ZAC de Vaulx-en-Velin avec en premier plan, une rame de métro de ligne A, alors en chantier et qui devait, également, y trouver son terminus. Pour éviter ce risque, le terminus fut finalement construit au dessus du périphérique, pour un coût qu'on imagine colossal vu les conditions de réalisation (8 voies autoroutières à survoler avec des rames dont le poids cumulé avoisine les 250 tonnes). Comme à Vénissieux et Vaulx-en-Velin, la ligne B s'arrête également à deux kilomètres d'une autre icône urbaine de Lyon

---

<sup>31</sup> A ce sujet, on nuancera le propos tenu dans le prochain chapitre, la *world music* et le contexte culturel qui l'entoure (au sens très large, jusqu'à ces coiffures) construisent la seule icône positive des Africains, même si elle est aussi hyper réelle que les autres.

(Rillieux-la-Pape) alors que devant elle l'enclave ferroviaire de l'ancienne ligne de Sathonay, sur le plateau de Caluire laissait toute latitude pour construire à coût réduit quelques stations supplémentaires et que la longueur réduite de la ligne ainsi limitée à une poignée de stations induisait des coûts d'exploitation élevés.

Depuis la fin des années 1990, on construit des tramways sur ces tronçons ; mais la rupture de charge pour passer du tram au métro est un mode de ségrégation doublement discursif : par la gêne que l'on réserve à des populations jugées de second ordre (habitants des périphéries à habitat social, étudiants dans les autres cas non mentionnés), par la frontière qu'établit la plate-forme d'échange vis-à-vis des populations extérieures. Bien sûr, c'est également un excellent moyen de surveillance de ces populations : l'exemple lyonnais est parfaitement illustratif de la guerre aux pauvres que nous allons évoquer dans le prochain chapitre.

Enfin, il est important de signaler que, en général, lors de l'annonce du prochain percement d'une ligne de métro qui fait immédiatement flamber les prix de l'immobilier le long du parcours *préssumé*, la métaphore réfère à un lendemain enchanteur avec une qualité de vie présumée agréable. Outre que celle-ci reste hypothétique vu la durée importante de ces chantiers (en général, six à huit ans, parfois dix comme à Toulouse), cette métaphore va le rester pour toute la population pas ou peu concernée par ce métro, toujours importante. La métaphore reste donc à étudier plus spécifiquement pour l'outil qu'elle est : elle permet la construction d'une ville virtuelle.

### *Fluidité mais pas relativisme*

Pour terminer ce survol des conditions d'une géographie discursive, il importe d'éviter l'enfermement : ce pragmatisme doit en effet être envisagé comme bivalent et ne pas s'interdire sous prétexte d'approches dites qualitatives le recours à des méthodologies complémentaires (statistiques en particulier) tirées d'autres corpus de tradition et, au final, pas plus normatives pourvu qu'on les questionne et replace dans leur contexte de production : ce sont des discours comme les autres qui méritent déconstruction mais pas qu'on les ignore.

Cela éviterait aux approches post-modernes, les sarcasmes de Murdock (1997 : 183-84) au sujet d'études qui rassemblent un nombre conséquent de personnes dans des groupes de discussion mais répugnent à aller au-delà de « *many* » pour évaluer les différentes opinions qui se dégagent.

Si je ne suis pas toujours Bourdieu, je lui reconnais entre autres mérites d'être probablement un de ceux qui se sont révélés capables de mettre en œuvre une gamme de méthodologies des plus

complètes. Et, pragmatique, il n'hésite pas dans la *Misère du monde* (1993 : 20) à laisser ses enquêteurs libres de choisir leur panel à interroger, y compris parmi leur entourage si cette familiarité leur permet de profiter d'une plus grande confiance et franchise : aucun manuel ne tolère une telle hérésie. Au final, la qualité et la densité de cet ouvrage sont la meilleure réponse à ceux qui s'enferment dans des débats techniques puritains mais oublient l'essentiel : l'homme.

Pour conclure ce chapitre, il convient de souligner l'intérêt d'approches renouvelées auxquelles on donnera si on le désire l'appellation de postmodernes, poststructuralisme ou toute autre dénomination : la question centrale est surtout celui de leur contenu.

Leur premier intérêt est celui de remettre en cause un certain nombre de hiérarchisations anciennes et mal justifiées, qu'il s'agisse des ordonnancements disciplinaires implicites, comme de caractéristiques communes à l'ensemble des disciplines : hiérarchisations très politiques de la représentation (Bourgois, 2002 : 41) amenant à une remise en cause fondamentale de cette notion, besoin d'une réflexivité sur les démarches voire même les comportements de recherche.

A un second niveau, ces nouvelles approches suscitent un élargissement considérable du champ d'étude et une régénération des problématisations par le recours tant à de nouveaux paradigmes qu'à des méthodologies plus fines : il importe donc de bien voir celles-ci d'abord comme un approfondissement, il ne s'agit pas d'une négation de principes et usages antérieurs. Si certains changements peuvent apparaître plus « rugueux », ils ne sont souvent que tentative de mise en accord des principes (anciens) avec les pratiques ; je pense en particulier à la réflexivité qui vient d'être évoquée ou au primat de l'analyse sur la description, chassant-là une belle hypocrisie : qui se chargera de comptabiliser dans les études sur la ville, la part encore probablement prépondérante de la morphologie urbaine dont l'intérêt reste limité pour essayer de promouvoir une géographie « totale » de la ville (Thrift, 1996 ; Viala, 2006) ? Même la géographie néo-vidalienne a depuis longtemps compris que ces dimensions exclusivement formelles sont réductrices et doivent être abandonnées : la carte topographique a perdu de sa prépondérance à l'agrégation et s'est vu adjoindre d'autres lectures de l'espace afin de prendre en compte des phénomènes invisibles pour comprendre les paysages (Borne, 1994) ; si les montants compensatoires européens sont plus importants que la géomorphologie pour comprendre le paysage rural, pourquoi certaines approches de la ville persistent-elles à s'en tenir à des lectures tout aussi indigentes ?

A un troisième niveau, cela permet d'échapper un peu (restons lucides !) à l'emprise des grands récits et idéologies totalisantes que nous véhiculions en les retournant, les mettant en

perspective en tant que contenus sociaux, politiquement situés. Ce faisant, cela ramène le chercheur à une humilité bienfaisante devant son objet.

Dans l'autre sens, cette évolution n'est pas sans susciter de critique autour de ses limites et promesses mal tenues qui incitent à raison garder. Tout d'abord, ce que d'aucuns appellent l'élitisme de ces approches :

la "politique" déconstructionniste s'enferme généralement dans un discours universitaire hermétiquement clos sur la "poétique" de l'interaction sociale, ou dans des clichés consacrés à l'exploration des relations entre soi et l'autre. Bien que prompts à s'autoproclamer subversifs, les ethnographes post-modernes appuient leur contestation de l'autorité sur une critique hyperinstruite de la forme, avec vocabulaire évocateur, syntaxe ludique et voix polyphoniques, au lieu de s'attaquer aux luttes quotidiennes tangibles. Les débats posmodernes titillent certains intellectuels aliénés des riches banlieues, mais ils n'ont que peu de prise sur les crises sociales immédiates vécues par les chômeurs de l'*inner city*. (Bourgois, 2002 : 42).

Mais cet élitisme fut en son temps reproché au Bourdieu des premières grandes synthèses, devenues des classiques depuis, quand leur auteur terminait sa carrière en superbe héros/héraut de cette implication sociale immédiate...

Surtout, ces critiques (Smith, 2001 : 165 ; Bourgois, 2002 : 42) pointent le danger absolu que représente la mise sur un même niveau de l'ensemble des thèmes abordés alors qu'ils sont susceptibles de prendre une coloration tragique pour certains d'entre eux qui disparaît devant la multiplicité des « causes » à défendre. Ainsi des études *queer*, pas méprisables en elles-mêmes, mais à recontextualiser : la question de l'*outing* est centrale (Brown, 2000 : 145 et sq.) mais peut apparaître secondaire face aux drames que vivent les populations pauvres ghettoïsées des villes, voire déboucher sur un romantisme du déviant et du marginal qui est une forme de négation de leur souffrance (Zeneidi, 2005) à laquelle, dans l'ensemble, échappent les chercheurs français en ne s'intéressant ni à l'un, ni à l'autre.

A mon sens, le principal risque consiste à donner une autonomie faussée à la culture en oubliant qu'elle est en relation permanente avec le pouvoir. A ce titre, il est fondamental de se positionner entre deux écueils : celui d'une exagération qui revient finalement à réintroduire le déterminisme puissant des structures économique ou politique et une tendance à négliger cette relation. Ce processus de co-construction, d'instrumentalisations réciproques, de citations, simulations et détournements laisse toujours au pouvoir le dernier mot, mais dans des conditions qui ne sont pas inscrites d'avance, des réajustements permanents, des adaptations fortement contextualisées.

Au même titre que la déconstruction est la volonté d'une analyse plus rigoureuse, au plus près du texte, celle-ci doit s'ancrer dans une volonté de considérer le monde avec lucidité en essayant de congédier le plus possible la naïveté qui caractérise souvent encore l'universitaire. C'est ce qui fonde la nécessité de disposer de repères personnels solides, de convictions claires

et assumées : la première, c'est que cette fluidité des relations sociales ainsi mise en valeur est mieux pratiquée et profite d'abord aux plus puissants et aux plus riches (Murdock, 1997 : 190-191) ; une dimension du positionnement qu'il faut maintenant envisager.



## Chapitre 2

### La culture pour normer le social

#### (ou la culture ça sert d'abord à faire la guerre aux pauvres)

*"By 1999, the wealth of the world's 475 billionaires was greater than the combined incomes of the poorest half of humanity." (Anderson and Cavanagh, 2000 : 53)*

Ces premiers choix de stratégie de recherche sont à prendre en compte dans un paysage plus général de la société comme de la discipline qui doit amener à les orienter, les nuancer. Bien sûr, il ne s'agit pas de dresser un panorama général, sans intérêt ici, mais de cibler comment ces contingences sont personnalisées. Ce chapitre met en valeur le poids de structurations fortes (contraintes) mais veut aussi souligner comment celles-ci définissent plutôt des inflexions que des déterminations lourdes, avec des différences sensibles : si l'importance des contingences sociales débouche sur un positionnement politique, c'est parce qu'elles résonnent dans un contexte personnel sensible à ces questions et la volonté d'une mise en cohérence de la pensée développée avec la situation et l'évolution de la société.

Par contre, malgré la sévérité du tableau, les retards de la pensée française ne sont qu'un frein, ils n'empêchent pas un travail autonome de s'épanouir.

#### *Un positionnement politique*

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la question de la situation personnelle du chercheur qui, en tant que somme d'expériences en permanente remédiation, interfère nécessairement dans un certain nombre de positionnements. Mes sujets d'études ne sont pas indépendants d'un parcours individuel un peu particulier dans un monde universitaire fortement normé et socialement très homogène. Mais sous cet angle, c'est l'ensemble du positionnement de chercheur qui est concerné : si je ressens un agacement récurrent devant la propension à considérer qu'une bonne géographie des genres doit être faite par une femme, une géographie des homosexuels par un homosexuel, du handicap par un handicapé, etc., comment ne pas tenir compte d'une sensibilité accrue à certains enjeux discrets derrière des loisirs populaires négligés jusqu'à ces dernières années ? Dans quelle mesure l'évolution contemporaine des thématiques correspond-elle aux mutations sociales, en l'occurrence la relative démocratisation, qui caractérise aujourd'hui le milieu universitaire ? Pourquoi également se priver d'une aptitude à déjouer un peu plus facilement les mises en scène à destination d'un

chercheur culturellement et/ou socialement étranger ? Il s'agit-là de transformer en atout ce qui, selon le contexte, sera euphémisé en détours (retards dans le déroulement d'une carrière) ou parcours (handicaps sociaux).

Plus au fond et surtout, pourquoi nier un intérêt accru à décoder les modalités de construction de barrières sociales et spatiales dont on a soi-même eu l'occasion de souffrir ? Sans nécessairement parler d'un engagement au sens où ce terme était entendu dans les années 1960, il importe de revendiquer un projet fondamentalement radical au sens où l'entendent nos collègues anglo-saxons. Sans être révolutionnaire, c'est cependant un positionnement en rupture : le refus de reconnaître le caractère politique de nos travaux est patent dans la géographie culturelle française, alors qu'il est bien mieux assumé dans d'autres sous-disciplines, l'aménagement par exemple. Cela a pourtant conduit, voici peu, certains membres éminents de l'institution à faire la promotion de notions fort peu scientifiques mais très politiquement situées<sup>32</sup>.

#### *La construction du pouvoir au quotidien*

La mise en valeur de sens dans la vie quotidienne mobilise trois types de ressources (Murdock, 1997 : 190) : matérielles (le pouvoir politique et économique, la jouissance de temps libre et d'espace utilisable, la mise à disposition de ces activités, etc.) ; sociales (l'accès aux réseaux de relations et d'affirmation de soi, la capacité à accéder aux moyens matériels de réaliser ces activités) ; culturelles (la compétence à négocier parmi la multiplicité de discours, à manipuler images et représentations). En général, les approches postmodernes font merveille pour aborder les deux dernières, avec une forte tendance à se concentrer sur les ressources culturelles. Les approches traditionnelles, à la française, insistent au contraire plutôt sur les deux premières, en particulier les secondes dans la perspective de la géographie sociale française (Di Méo et Buléon, 2005 ; Viala et Villepoux, 2007). Pour les autres, les études se partagent entre deux approches matérielles qu'il s'agisse de la fréquente approche exclusivement institutionnelle de la culture ou de la dimension technique des réseaux, leurs dimensions sociales et culturelles étant supposées évidentes voire automatiques ainsi, par exemple, à travers le terme de geocyberspace (Bakis, 1997), la culture apparaît contingente des réseaux électroniques et non à leur origine.

---

<sup>32</sup> Dans l'hiver 2005, l'UGI (Union Géographique Internationale) et ses sections française et italienne de géographie culturelle ont organisé à Rome (avec le soutien de l'UNESCO...) un séminaire sur la notion de « civilisation », revendiquée et véhiculée dès le début des années 1990 par l'extrême-droite nord-américaine puis reprise par les mouvances proches en Europe (Crépon, 2002) à des fins géostratégiques.

Or, il apparaît essentiel de travailler les trois tableaux et surtout leurs relations ; si les approches postmodernes semblent souvent oublier que les conditions matérielles et sociales jouent un rôle central dans la culture, il convient de rappeler que c'est aujourd'hui comme hier le déterminisme majeur : les loisirs sont un des domaines où s'expriment et se construisent le plus clairement des clivages sociaux durs bien que ceux-ci ne dégèrent pas souvent en conflits ouverts. Cette omission est la principale faiblesse des approches nouvelles alors même que depuis une quinzaine d'années, les processus de privatisation n'ont cessé de se développer (Murdock, 1997 : 191) rendant nécessaire de poser la question de la croissance des inégalités culturelles : ainsi Goldman, Papsen et Kersey, (1998-2003) parlent de *landscapes of capital* au sujet des paysages travaillés par la publicité télévisée pour les grandes sociétés :

abstrait, esthétisé et décontextualisé, les signifiants des paysages sur le marché publicitaire ont été lavés des ravages du Capital – des bidonvilles et *barrios*, des files de chômeurs, des *soup kitchens*<sup>33</sup>, de l'air et l'eau pollués, ou des mesures d'austérité de FMI et des émeutes subséquentes. [...] La publicité produit un paysage imaginaire. [...] Par imaginaire, nous ne voulons pas dire que ces paysages sont complètement fictifs, mais plutôt qu'ils sont idéologiques dans le sens d'Althusser : "ce qui est représenté dans l'idéologie n'est ... pas le système de relations réelles qui gouverne l'existence des individus, mais la relation imaginaire de ces individus aux relations réelles qu'ils vivent." (Althusser, 1971 : 155). (Goldman, Papsen et Kersey, (1998-2003 :<sup>34</sup>)

Dans la publicité et, d'une manière générale les médias, le pouvoir est aussi le pouvoir économique, les deux entités se distinguent mais fonctionnent de concert. Il s'agit donc de considérer l'ensemble des dimensions d'une question centrale en envisageant l'économie comme un des outils d'exercice du pouvoir qui, en retour, lui permet de gagner les moyens d'imposer sa domination. Pour Harvey (2000), le capitalisme structure ce qu'il nomme « l'environnement construit » (*built environment*), c'est-à-dire l'agencement de l'espace social de la vie quotidienne urbaine par l'industrie, le capital, l'architecture et l'Etat. Debray (1993 : 31) propose un agencement des pouvoirs assez proche, la médiosphère, mais, à la française, il donne le rôle de coordinateur à l'Etat : un accord entre ce dernier et TF1 (ou consorts) pour construire la régulation de la société. Comme le premier, ce second modèle est intéressant car, partout, les grands réseaux médiatiques entretiennent des relations de proximité avec le pouvoir ou certains partis politiques. C'est donc une grille de lecture supplémentaire à retenir.

### *Capitalisme tardif et hyperespace*

Jameson va plus loin : le poids d'un capitalisme renouvelé dans la production culturelle contemporaine est essentiel pour la comprendre car cette implication a une finalité d'abord idéologique qu'il faut démonter, déconstruire si on le veut, pour en mettre en valeur la

---

<sup>33</sup> Incompréhensible et non traduit ; mot à mot « cuisine à la soupe ».

<sup>34</sup> <http://www.lclark.edu/~goldman/global/pagesintro/scapehome.html> (consulté le 9 août 2007).

dimension socio-politique. La culture devient une structuration majeure qui domine une infrastructure matérielle, avec un schéma finalement assez proche de la formation socio-spatiale proposée par Di Méo (1991) mais dans une logique politiquement beaucoup plus critique.

Par ailleurs, l'espace devient objet culturel central et enjeu de ces débats. Jameson voit la construction d'un hyperspace (*Hyperspace*) comme agencement culturel chargé de donner une visibilité de cette régulation des sociétés autant que contrôler les individus. Jameson (1984, 1991, 1998, 2007<sup>35</sup>) critique ainsi l'esthétisme des architectes postmodernes pour leur propension à construire le monde dans des cellules closes, des espaces autonomes et aveugles où les enjeux plus globaux ne sont pas pris en compte. Sous cet angle, il rejoint le courant français, largement représenté dans la géographie urbaine et l'urbanisme, qui s'inquiète de l'évolution du statut et de l'usage des espaces publics mais le théorise assez peu malgré quelques exceptions (Chivallon *et al.*, 1997).

A partir d'un hôtel de Los Angeles, il met en valeur que dans un cadre moderniste (un bloc de verre très ouvert sur l'extérieur), le réaménagement de l'espace construit un univers labyrinthique, sans point central structurant (foyer, *lobby*), avec des entrées latérales difficiles à trouver ; cet espace multiplie les ruptures destinées à produire des décentrement : couloirs infinis mais fragmentés en multiples segments très courts, ascenseurs et corridors qui ne mènent nulle part. Il qualifie cet espace d'*hyperspace* car, pour lui, ce type d'organisation spatiale récurrente dans l'architecture postmoderne est destiné à empêcher l'utilisateur d'avoir une vision claire de sa situation dans l'espace : ces nouveaux espaces sont même dangereux dans le sens où ils mettent en jeu notre aptitude à y naviguer et chahutent nos capacités cognitives. Ce type d'agencement nous dénie toute disposition à devenir autonomes, agents dotés de sens critiques en charge de notre destinée. Or, « nous ne possédons pas encore l'équipement perceptuel pour nous mesurer à cet hyperspace (Jameson, 1984 : 80) ».

Par ailleurs, au moyen de sa configuration spatiale, cet espace se coupe volontairement de l'extérieur et, de plus, ce refus de la cité est doublé par ses modalités de fonctionnement ; la multiplication des services internes limite l'appel à des services publics : pour Jameson, l'hyperspace est aussi « *fully self-contained* », complètement autosuffisant car clos sur lui-même, une totalité formelle et mentale.

---

<sup>35</sup> Ce texte, initialement publié dans la *New Left Review* (1984) est reproduit intégralement dans une compilation de 1998 ; mais il est également disponible en ligne sur le site de plusieurs Universités américaines. Entretemps, Jameson avait développé son propos dans un ouvrage de 1991 qui vient, c'est heureux mais vraiment tardif, d'être traduit en français. J'ai travaillé ici avec la version courte de 1984 et, plus loin (performativité et hyper réel en particulier), j'utilise les développements de 1991 (en réalité une réédition de 1992).

Ces deux caractéristiques lui paraissent en effet être les deux caractéristiques des productions culturelles de la postmodernité : je les mets en valeur plus loin à propos des nouveaux types de bals en développement rapide : *raves parties* et surtout repas dansants périurbains. Mais nous verrons aussi que les environnements sécurisés (*free risk environment*, Spring, 2004) ou les *gated communities* et *cerradas* (Mendez Sainz y Rodriguez Chumillas, 2005) ressortent de la même logique. Mais certains auteurs (Olalquiaga, 1992, Cera e Lopes, 2003), mettent en valeur que c'est toute la ville qui est structurée ainsi. Cette diversité met bien en valeur l'importance de cette structuration culturelle et disciplinaire tant de l'espace que des mentalités dans nos sociétés.

Jameson en travaille l'interprétation en analysant une œuvre de Warhol : conçue comme un écran, la toile coupe les liens avec le symbolisme, en ne proposant aucune interprétation stable : célébration du consumérisme ? Critique de celui-ci ? Fétichisme de l'objet de la part de l'artiste ? Parodie sur ce thème ? L'art postmoderne n'impose aucun sens plus important que tous les autres, tous reproduits en même temps ; ces productions n'existent qu'en tant qu'animation, jouant de la démultiplication en séries et d'une propension à valoriser la surface vide : l'art postmoderne se contente de donner à voir, sans narration, sans morale, c'est un cadre, l'exhibition toujours à interpréter par le spectateur, jamais l'artiste et qui supprime l'émotion : celle-ci ne peut venir que de l'extérieur, elle est acte de marketing.

Il propose de considérer que nous sommes entrés dans ce qu'il nomme *late capitalism*, une ultime phase du capitalisme<sup>36</sup> caractérisée par un ralentissement de la circulation des signes et symboles, doublée d'une dimension globale des flux d'informations, massifs pour leur part.

Dans une telle phase, la consommation hédoniste des images est centrale : le postmodernisme reflèterait une nouvelle économie basée sur l'image entendue comme caution culturelle par défaut de symbolique forte. Jameson voit aussi ce capitalisme tardif opérer de manière idéologique pour éviter que les individus se relient à leur histoire ou leur identité collective : c'est le sens de ce *lost in space* que Olalquiaga (1992) lui reprend ; nous sommes perdus dans l'espace, figurativement comme physiquement. Cela génère une confusion permanente des valeurs et donne une emphase excessive au superficiel.

---

<sup>36</sup> Toute traduction de l'expression est nécessairement une interprétation très idéologique : « capitalisme finissant » ou « ultime » ? « Capitalisme tardif » ? « Dernier capitalisme » connoterait peut-être moins en laissant éventuellement suggérer qu'il s'agit de la dernière version dans une progression chronologique et avant la version suivante. J'ai choisi d'adopter en général « capitalisme tardif » pour sa référence historique, celle-là même qu'il s'agit de faire disparaître dans le projet capitaliste contemporain. C'est aussi le choix de la traduction française de Jameson.

Enfin, à la différence de la plupart des critiques de la postmodernité, il ne se contente pas d'une lecture pessimiste mais propose quelques idées, certes succinctes, afin de construire une riposte à cet agencement destiné à parcelliser les sociétés : il est impératif pour lui de construire de nouvelles formes de spatialité pour échapper à la logique de ces espaces clos, il faut construire des outils critiques de lecture des artefacts culturels de cette postmodernité.

Comme Foucault, développé plus loin, la perspective proposée par Jameson se révèle extrêmement intéressante, même si elle réfère aussi à un monde qui a beaucoup évolué depuis les années 1980, confirmant cependant les pires prévisions de Jameson. Ces approches me paraissent avoir une qualité majeure : elles s'intéressent à ces questions en tant que structurations, d'une manière large, globale, comme productions culturelle, politique et sociale et non plus seulement sous l'angle d'un problème spécifique.

Il importe donc de les utiliser en les actualisant : Jameson n'avait ainsi pas fait le lien avec un outil alors encore balbutiant, l'hyper texte qui a investi l'ensemble de la production culturelle de nos sociétés et structure totalement l'internet. Production culturelle, la désorientation<sup>37</sup> que construit cette structuration hyper textuelle ou postmoderne des espaces, des individus et des sociétés dépasse le formalisme architectural pour poser en même temps la question des dispositifs, organisations mentales, *habitus* et espaces potentiels et leur genèse.

Cette question est probablement aujourd'hui la plus importante et, dans la perspective de Jameson, elle devient politique : maîtriser la capacité à garder une vision globale des sociétés, des lieux devient une émancipation capable de subvertir le projet idéologique du capitalisme. Pour l'instant, celui-ci développe en effet des outils prothétiques destinés à pallier cette désorientation, le GPS ou Google. Si la lecture géopolitique de ce dernier est bien engagée, elle est incomplète sous d'autres aspects, celle des outils techniques destinés à la navigation concrète et physique reste à faire. Or, ces outils doivent être envisagés non seulement à travers les forces sociales qui les agissent mais aussi pour les désorientations nouvelles qu'ils induisent : l'outil d'aide se révèle particulièrement pernicieux puisqu'il renforce l'incapacité des individus à développer cette aptitude. C'est le cas en matière de recherche d'informations, mais il semble également que le GPS ait cette conséquence : un spécialiste de l'espace, responsable clientèle d'une multinationale américaine, qui parcourt la moitié sud et est de la France, de Bordeaux à Strasbourg, Massif central compris, à raison de 100 000 kilomètres par an, disait ne plus pouvoir se passer du GPS dont on avait équipé sa voiture depuis peu : en quelques mois, il avait le sentiment d'avoir perdu une partie de sa compétence à s'orienter dans

---

<sup>37</sup> Avec un sens métaphorique qui renforce ce terme.

des villes qu'il connaît bien pour y passer plusieurs fois par an depuis trente ans. Ce sont des études de ce type que je compte développer dans le cadre d'une investigation du sujet car elles me paraissent répondre à des questionnements qui dépassent largement leur caractère restrictif apparent. Plus largement, ces questions autour des prothèses d'investigation de l'espace, virtuel ou réel, recourent les questions de la garantie de l'accès, socialement et politiquement très inégal, que nous allons aborder plus loin : on passe en effet d'une logique de compétence intellectuelle à une capacité économique. Ces questionnements dépassent le seul cadre des études spatiales puisqu'elles demandent une ouverture vers la psychologie sociale, les sciences de l'information et de la documentation et bien sûr l'architecture.

Il ne s'agit donc pas de se limiter à reprendre une antienne connue mais de se demander comment, à la suite de la réinvention du capitalisme dans les années 1990, à travers ce qu'on appelle la « nouvelle économie » *high tech* de la finance globale, des semi-conducteurs, des bio-technologies, des réseaux, de la conception de logiciels et de l'internet, comment les entreprises et plus largement ce qu'on peut appeler le capitalisme conceptualise ces changements pour le présenter au public afin de configurer de nouveaux centres du pouvoir ?

#### *Un renforcement de la normalisation disciplinaire*

L'analyse par Jameson de l'organisation spatiale de l'hôtel Bonaventure de Los Angeles lui permet de mettre en valeur une configuration idéologique et la totalisation qu'elle construit par le formatage relationnel comme celui des dispositifs mentaux induits. Elle concerne aussi les centres commerciaux et Lopez Levi (1999) insiste longuement sur elle : des murs aveugles sur l'extérieur, des gardes et une structure labyrinthique en particulier, tout autant que la multiplication des services internes, jusqu'à des églises dans certains *malls* nord ou sud-américains, capables, parfois, de proposer le mariage. Que l'on pense également aux aéroports qui correspondent aux mêmes logiques architecturales avec aussi le projet d'un contrôle mental des individus qui les fréquentent : les non-lieux (Augé, 1992) ne sont surtout pas des espaces neutres et secondaires, espaces techniques et marginaux, mais bien les espaces structurants nos sociétés, ses points nodaux autant que des modèles idéologiques pour l'aménagement de l'ensemble des espaces (D. Mitchell, 2002 : 78 et sq.).

Ma contribution à cette recherche se propose d'insister sur l'accélération de l'hyper réalisation du monde : à travers ces nouveaux centres commerciaux qui, bien qu'avec retard sur le reste de la planète, commencent à se répandre en France, mais aussi la convergence entre loisirs, culture, fête (Crozat et Fournier, 2005), se construit un conditionnement extrêmement efficace qui accompagne le travail effectué par cette médiasphère (Debray, 1993 : 47). Pour ma part, je

préfère parler de matrice, un des fantasmes récurrents de la science-fiction entendue comme prophétie car « les mécanismes de contrôle et de manipulation de l'espace et du temps des humanoïdes urbains gavés de médias ont atteint des degrés d'efficacité dignes des cauchemars les plus souriants de la science-fiction mais sans qu'il soit nécessaire de mettre en scène un voyage temporel de l'ordre du fantastique » (Kyrou, 2007 : 41-42). Cette allusion vise surtout la dimension utopique du projet avec un objectif clair : la construction d'un monde de consommateurs où le pouvoir pourra disparaître derrière l'acclimatation des populations à une fonction devenue « naturelle ».

dans les années 1970 et 1980, la publicité de légitimation peignait les compagnies capitalistes comme douces, amicales et bienveillantes. En d'autres termes, le capitalisme était présenté comme n'étant pas réellement le capitalisme. [...] Mais le capitalisme a changé, et les récentes campagnes [de publicité] des nouveaux arrivants tels que First Union Bank insistent beaucoup plus sur leur auto-réflexivité en tant que capitalisme. Cela ne signifie pas que ces auto-représentations du capitalisme sont plus exactes que celles qui les ont précédées. Elles doivent suggérer une ouverture audacieuse, non sur l'âme, mais la psyché du capitalisme. (Goldman, Papson et Kersey, (1998-2003 <sup>38</sup>)

Derrière le schéma ainsi dessiné, plane l'ombre de la société disciplinaire de Foucault (1975) qu'il oppose à l'ancien pouvoir souverain. Alors que, malgré un recul depuis l'apogée de la guerre froide, une importante partie de la planète, la plus pauvre, reste à des degrés divers sous l'emprise de formes de pouvoir souverain, pouvoir de la loi, les sociétés développées ont affaire au pouvoir disciplinaire, pouvoir de la norme et de la normalisation, élaboré et mis en place à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le pouvoir souverain est souvent celui d'un arbitraire violent qui insiste sur les punitions physiques, cette tyrannie reste épisodique, et se manifeste surtout en situation de transgression forte car la loi suppose le partage du permis et du défendu. Ce pouvoir est bâti sur une mise en scène publique et l'affirmation physique de sa puissance à travers une ritualisation et beaucoup de symbolisme.

A l'inverse, pour Foucault, le pouvoir disciplinaire est omniprésent, discret et rationnel ; en s'appuyant sur les techniques de régulation, de surveillance et contrôle, il opère en permanence en s'efforçant de changer les modes de pensée et de conduite au moyen de techniques qui conditionnent les corps et les esprits. Par opposition, à l'ancien régime (l'expression prend tout son sens), centralisé autour de l'unique émetteur de la loi (l'État), le pouvoir disciplinaire concentre son action dans des institutions de diffusion spécifiques nombreuses (prisons, écoles, camps militaires) positionnées dans des lieux à forte visibilité sociale mais qui permettent aussi une surveillance totale.

---

<sup>38</sup>Page « Représenter le Capitalisme : invisible et bénin ». <http://www.lclark.edu/~goldman/global/pagesintro/capitalrep1.html> (consultée le 10 août 2007).

En effet, la société disciplinaire, c'est la société de la transparence. La loi régule les actions visibles et est donc d'essence répressive, alors que la norme a pour projet d'agir sur les comportements et l'intériorité des individus et se veut incitative pour obtenir la participation, l'obéissance active d'un sujet libre ; elle permet d'établir des gradations continues, nuance une normalité que vont rechercher les sujets et qui les rendra dépendants : au contraire du monde de la loi, du pouvoir souverain (principe du pas vu, pas pris), on n'a rien à cacher on est normal.

Si le principe de ce système disciplinaire reste inchangé, il faut considérer que nous vivons un renforcement de son efficacité. Le dispositif panoptique totalitaire est probablement ce qui s'adapte le plus aux évolutions des sociétés contemporaines alors que les institutions, comme les lieux qui leur construisent une matérialisation, évoluent : la normalisation de l'habitat, déjà engagée depuis longtemps, devient systématique, le lotissement remplaçant le camp militaire comme mode d'organisation idéal de la société. Surtout, le centre commercial et les lieux de consommation (pôles de communications, stations touristiques et ville patrimonialisées...) complètent ce dispositif de mise en condition. Mais, comme le souligne Jameson (1984), il n'est plus nécessaire de recourir à des formalisations architecturales telle la fameuse prison de Bentham qui mettent en scène ce panoptisme puisque le contrôle sur les esprits passe par la désorientation et la construction de dispositifs mentaux spécifiques.

La nouveauté la plus récente, que n'avait pu prévoir Foucault, c'est que les médias proposent un espace autonome et très complet de mise en condition. Le passage de la culture à cette médiaculture (Maigret et Macé, 2005) permet un conditionnement presque permanent et complémentaire à l'école ; par ailleurs, il est aisé à normer par l'intermédiaire de son offre commerciale (les émissions *ad hoc* de la télévision bien sûr, mais aussi les sondages d'opinion, le contrôle de l'information, Windows, Google, Second Life, etc.) sans nécessiter la construction d'une architecture spécifique dispendieuse pour l'Etat (c'est le pouvoir économique qui paie les centres commerciaux). Surtout, il offre l'intérêt de tendre à l'ubiquité, accréditant facilement l'idée d'une surveillance permanente partout. Enfin, grâce à la répétition permanente de la métaphore de la globalisation/mondialisation, plus d'ailleurs qui pourrait fournir un dangereux contre-modèle ; quand on en instrumentalise un, sa présentation est dissuasive : ce sont les zones grises dont nous allons reparler.

Ainsi la métaphore de ce pouvoir n'est plus *Big Brother* mais plutôt *Little Brother* : une accommodation progressive et volontaire tant à travers la médiaculture que le consumérisme et la standardisation des modes de vie, en particulier pavillonnaires et périurbains ; on culturise la surveillance et la culture toute entière est imprégnée de cette logique disciplinaire qui pénètre

ainsi l'intimité profonde des individus : si l'on veut rester dans la métaphore, c'est une culture du Grand Frère (Zartarian et Noël, 2000 : 144).

Mais cela ne signifie pas que le contrôle disciplinaire physique soit absent : nous reparlerons de la reconfiguration urbaine par les réseaux de caméras de surveillance. A travers une série d'exemples de publicités explicites de leur page « *Discipline and punish* », Goldman, Papson et Kersey, (1998-2003 :<sup>39</sup>), montrent comment ce capitalisme « invisible et bénin » rappelle en permanence qu'il peut aussi sévir. Ils mettent en valeur une opposition constante entre deux figures qui concernent les produits, mais aussi les hommes et déterminent des lieux qui répondent plus facilement à ces normes :

constructif	non-productif
efficient	tire-au-flanc
rentable	« petite gueule » ( <i>loudmouth</i> , dont le discours n'est pas pertinent)

### *Exclure dans la zone grise*

Cette logique du 0/1 est celle de l'exclusion des non-productifs, exclusion de ceux qui se révèlent horsnorme et *indignes* de rentrer dans la matrice : ceux-là sont privés de toute représentation valorisante. Ce sont les pauvres, toujours péjorés, dont l'invisibilité est organisée selon deux logiques ; celle des pays sous-développés, marginalisés dans leur ensemble et renvoyés à la barbarie pré-disciplinaire : représentés à travers un discours où la violence est leur seule règle en punition de la série d'icônes (tribalisme, terrorisme, trafics, islamisme, prostitution des enfants, guerres civiles...) dont on les affuble.

A l'occasion, on ne répugne pas à utiliser les mêmes procédés pour les pauvres de nos pays ; c'est le cas de l'image de la banlieue comme « zone de non-droit »<sup>40</sup> (Collovald, 2001). Mais, même en ce cas, le processus est plus sélectif et efficace ; dans les pays sous-développés, on passe aujourd'hui de la marginalisation telle que la construisait la trialectique des années 1970-80 (pays développés/en voie de développement/sous-développés) à l'exclusion (pays les plus pauvres transformés en « zones grises »). Dans le cas des pauvres des pays riches, c'est la recherche de la ségrégation absolue : il faut instruire la création d'un Autre fondamentalement différent en utilisant les bons vieux outils de création du racisme ; la logique de la restructuration contemporaine de la ville américaine, « l'effet *donuts* » qu'analyse Staszak (1999) c'est bien d'instruire une « écologie de la peur » (Davis, 2006 [1997]).

---

<sup>39</sup><http://www.lclark.edu/~goldman/global/pagescapital/disciplinepunish.html>, consulté le 10 août 2007.

<sup>40</sup> Déjà à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le terme de « zone » lui-même procédait de la même logique.

Les espaces non concernés sont ignorés, représentés par des icônes exotiques ou dangereuses très dissuasives : l'Afrique, nécessairement tribale et naturelle, est résumée par quelques clichés datant de la grande époque de *National Geographic* (Perrot, 1997 ; Rossi, 2001 ; Goldman, Papson et Kersey, 1998-2003 :<sup>41</sup>), le SIDA et la pauvreté absolue ; ces espaces ont droit à l'appellation décourageante de zones grises, réputées nids à trafiquants et terroristes (Bigo, D.,1996 ; Marret, 2002) : « le lecteur trouvera ici une énumération dotée d'une information complète, de A comme "Afrique" à Z comme "Zones grises" » (Raufer, 1998)... Mais l'expression est imprécise : c'est une zone, ce qui, spatialement, n'a pas grand sens ; il n'existe jamais de « territoires gris » ni même « d'espace gris ». Les usages de l'expression « zone grise » renvoient à l'idée d'un entre-deux qui n'existe pas dans la représentation (des classes sociales chez Oesch, 2003), mal connu (dans ses effets comme ses usages, pour les médicaments anciens utilisés en auto-médication chez Caulin et Craz, 2000), éventuellement un terrain d'étude (la ville dans les Alpes, Torricelli, 1993), en transition de crise humanitaire<sup>42</sup> (Grûnewald et Teissier, 2001). En général, cet usage ramène à un danger et réfère à des espaces marginalisés, qu'il s'agisse des « zones grises de la liberté en Chine » (Quesnel, 2003 [2006]), et prend même ironiquement une dimension métaphorique lorsque « les zones grises constituent le domaine sacrifié à l'agriculture compétitive » dans l'Union Européenne (Bazin et Kroll, 2002)... Cet espace de la négation est co-substantiel au projet de réorganisation de la matrice de pouvoir.

La globalisation devient un paradigme central du débat stratégique américain alors que le "consensus de Washington" s'écroule face à une série de crises qui entament sérieusement l'optimisme néolibéral. La crise asiatique de 1997-1998 qui s'est traduite par de violents conflits (nettoyage ethnique en Indonésie, crise russe et reprise de la guerre en Tchétchénie), et l'aggravation des crises en Amérique Latine aboutit au constat d'échec du modèle de la *market democracy* supposée allier libéralisation économique et démocratisation. La globalisation a entraîné la prédation mafieuse, la corruption massive grevant les institutions politico-juridiques, et la décomposition sociale des États à l'économie "émergente". L'extension des "zones grises" (effacement des frontières interne/externe, public/privé, civil/militaire) confère aux acteurs non-étatiques une autonomie stratégique (et un pouvoir asymétrique), tout comme il oblige l'État à utiliser de nouveaux relais non – et trans-étatiques (diplomatie privée, intégration des ONG dans l'action politique et dans le "civilo-militaire"). (Bédar, 2000 : 5)

Outre que l'on pourrait ajouter à l'énumération finale les armées privées dont les effectifs explosent depuis cette époque, cette double idée de danger et de normalisation insuffisante est particulièrement intéressante lorsqu'elle s'applique au discours social au sujet des pays développés : je n'ai pas lu l'article de Oesch (2003), son propos n'apparaît pas comme inintéressant<sup>43</sup>, mais son résumé<sup>44</sup> me paraît montrer qu'une autre logique est à l'œuvre :

---

<sup>41</sup><http://www.lclark.edu/~goldman/global/pageslandscapes/africa.html>, consulté le 10 août 2007.

<sup>42</sup> « On appelle "périodes ou zones grises" le laps de temps qui relie la crise et la période post-crise. » p. 81.

<sup>43</sup> Même s'il s'agit un peu de tirer sur l'ambulance : Goldthorpe (1988[1983]) est un singulièrement dépassé.

Depuis les années 70, la structure de l'emploi a été modifiée en profondeur en Europe de l'Ouest. Cet article souligne l'expansion du secteur tertiaire et de l'emploi féminin. Dans ce contexte, nous examinons si le schéma de classe le plus influent dans la sociologie européenne, le schéma de Goldthorpe, est capable de saisir ces changements structurels. En nous concentrant sur la zone grise entre la classe ouvrière et la classe moyenne, nous discutons le problème que pose au schéma l'emploi (souvent féminin) dans les services. De plus, nous argumentons que le clivage entre cols bleus et cols blancs devient de moins en moins pertinent. Par conséquent, nous proposons un schéma modifié qui remplace, en partie, les divisions hiérarchiques caractéristiques de la société industrielle par des distinctions horizontales basées sur le critère de la logique du processus de travail (Oesch, 2003).

«... en nous concentrant sur la zone grise entre la classe ouvrière et la classe moyenne » pourquoi utiliser ce terme de zone grise ? J'en déduis donc qu'on investit un inconnu dangereux, soit qu'on transgresse cette frontière dans le sens descendant et la déqualification devient déshumanisation ; soit qu'on échappe au stupre des bas-fonds et sa perspective très hiérarchique sonne alors comme une rédemption : nous sommes bien dans le processus de création de la norme et ses gradations. Par l'emploi d'un terme habituellement utilisé dans les pays sous-développés (barbares), on crée ainsi un *no man's land* entre civilisation et sauvagerie. Ainsi, avant même que n'ait débuté la lecture, le propos en est biaisé et même contredit très efficacement dans le sens où il naturalise implicitement la rupture d'avec les sous-hommes de l'*inner class* : c'est la logique du phénomène « *chav* » que relèvent également Hayward et Yar (2006) : les médias nient ou donnent une image méprisable des pauvres parce qu'ils ne sont pas capables d'accéder à la consommation « normale ».

#### *Inclure/exclure*

Entre *lower middle class* et *inner class* se construit une exclusion évidente que nous questionnons peu et réitérons régulièrement par nos usages ou la précision du langage, crue chez les Anglo-Saxons, plus subtile en France. Car nous ne sommes pas plus vertueux que Oesch : nous écoutons et respectons, parfois même utilisons nos compétences spatiales pour anticiper le propos de l'agent immobilier qui nous signale que ce quartier où nous désirons acheter une maison est ou n'est pas en ZEP (Zone d'Education Prioritaire). En toute honnêteté, je me reconnais bien pire puisque je suis capable d'expliquer qu'acheter la maison hors ZEP m'évite d'avoir un cas de conscience devant le choix entre l'école privée et l'école laïque à la française dont je suis un pilier et modèle...

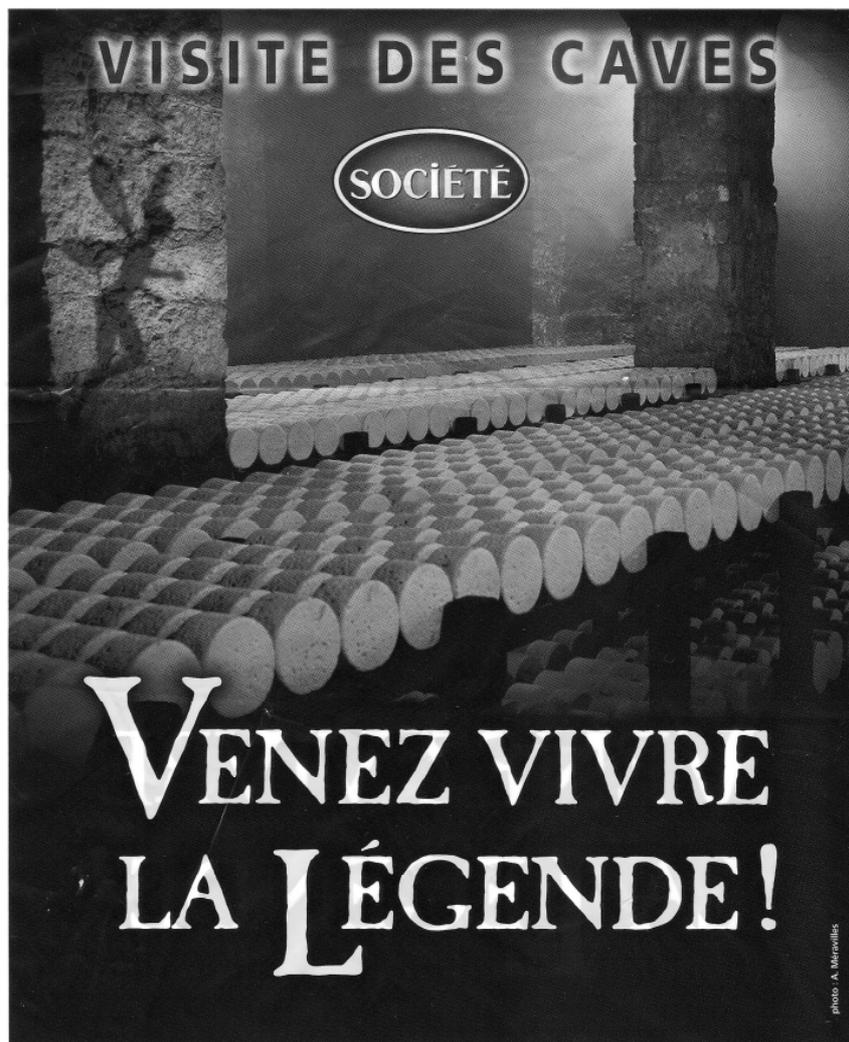
Nous multiplions ces inscriptions discrètes qui construisent un apartheid bien plus efficace que celui que ces lourdauds d'Afrikaners avaient bricolé : la libération de Mandela les a fait sortir de la préhistoire de la disciplinarisation ; aujourd'hui, la société sud-africaine est toujours extrêmement inégalitaire mais avec l'aide d'une bourgeoisie noire et la bénédiction des

---

<sup>44</sup> Fiche INIST : <http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=15376776> (consultée le 11 août 2007).

opinions internationales ; en prime, les finances publiques n'ont plus à supporter les coûts exorbitants de la police chargée de faire respecter cet ordre puisque cette fonction est en grande partie dévolue aux gardes privés des résidences individuelles, ou, comme en France, aux portiers de discothèques. La comparaison peut s'arrêter là : les conditions locales sont fondamentalement différentes. Il s'agit surtout de voir comment cette inscription s'est progressivement installée au moyen de la construction d'une gentille société de consommation.

Fig.1: du temps expérimenté : la visite des caves de Roquefort permet de vendre du fromage mais aussi un imaginaire, du Larzac<sup>45</sup> aux traditions aveyronnaises, jusqu'à cet elfe projeté sur un mur.



Source : sac publicitaire fourni dans la zone de l'aire de repos de Séverac-le-Château (autoroute A75) consacrée aux produits « des traditions aveyronnaises », 2007.

---

<sup>45</sup> Le paradoxe, c'est que pour le consommateur qui possède quelques souvenirs ou a lu les documents touristiques qui en parlent, le Larzac représente l'affrontement des années 1970 entre jeunes agriculteurs alternatifs (le terme n'existait pas encore) et l'armée : José Bové est finalement récupéré par la compagnie locale qui incarne le mieux ce qu'il dénonce (Roquefort Société est une filiale de Nestlé).

Rifkin (2000 : 130) propose de considérer une inversion majeure : de même que, plus haut, First Union Bank nous vendait sa psyché, aujourd'hui, les firmes ne se définissent plus comme des marchands de biens, de vulgaires commerçants, elles nous vendent du « temps d'expérience » ; c'est un système marketing dans lequel le client est envisagé à plusieurs niveaux successifs : dans un futur très immédiat, il faut bien sûr lui vendre ce canapé ou cette voiture. Mais le plus important, n'est probablement plus là. A un deuxième niveau, il s'agit de lui proposer de vivre une expérience à travers la consommation de ce produit : c'est la fonction des paysages islandais, argentins ou australiens des publicités pour véhicules 4X4. Consommer devient la grande aventure contemporaine (fig. 1) : capter les imaginaires permet certes de détourner l'attention de la consommation et ses aspects basement matériels (si, si, il faut payer) mais aussi de conditionner pour de nouveaux besoins que, justement, il peut proposer, souvent des services : mon banquier, comme mon assureur me proposent ainsi la télésurveillance de ma maison.

Ces produits complémentaires présentent ainsi l'intérêt d'aborder un troisième niveau : ils fidélisent une clientèle sur le très long terme qui va intégrer le système du groupe et des entreprises qui lui sont associées, représentant une offre très large dont dépend cette clientèle parce que progressivement elle est enserrée dans un réseau de significations qui sont liées et correspondent le plus précisément possible à ses besoins et désirs, souvent anticipés car bien identifiés par l'intermédiaire des différents espions qui surveillent les sites web sur lesquels elle navigue ou les commerces dans lesquels elle laisse son numéro de carte bleue ; ces adhésions sont subtiles, progressives et ludiques. Elles formatent. Ainsi, la forte fidélisation très innocente des réseaux de propriétaires de MacIntosh a permis de leur faire acheter en toute confiance des produits totalement nouveaux qu'ils ne connaissaient même pas encore. Rifkin cite parmi les exemples de création de ces pseudo-communautés liées par l'usage d'un même produit ou type de service le cas du Club des petits de *Burger King*.

Mais un quatrième niveau devient alors possible : si je peux contrôler ces imaginaires, je gagne le pouvoir. Cette domination se double d'une domination sur l'espace : dans nos villes, les espaces résidentiels sont l'objet d'une pensée au rabais, limitée à la mise à disposition d'espace à bâtir et habillée de quelques normes très standardisées certes techniquement contraignantes et capables de limiter l'initiative mais *a minima* en ce qui concerne les possibilités créatives (paysages dits méditerranéens, hauteurs, couleur de façades).

Sous cet angle, le changement de définition des normes d'urbanisation (en France, du SDAU-POS au SCOT-PLU) risque de se révéler fort décevant puisqu'il ne s'agit pas de redéfinir une ville nouvelle mais d'appliquer des normes mentales communément adoptées par l'ensemble

de la population et véhiculées par les séries télévisées américaines ou les jeux en ligne tels que *Second Life* : l'image d'une ville pauvre. Les rares véritables initiatives en matière d'urbanisme sont concentrées sur des projets de prestige en centre-ville et intégrées dans des stratégies de marketing urbain, et les espaces commerciaux.

La promotion de Venturi et de l'architecture postmoderne, c'est la démission de l'architecte, « témoignage du peu de confiance qu'ont les architectes en leur propre langage » (Fortier, 1994 : 258) : que dit Venturi ? Plutôt qu'imposer des conceptions exagérément intellectuelles et extérieures à leurs habitants, donnons-leur ce qu'ils aiment, ce qu'ils veulent : Las Vegas et les codes très standardisés de l'*Entertainment*, c'est-à-dire les normes véhiculées par les médias et patiemment apprises à des consommateurs dociles : c'est le « mieux-disant culturel »<sup>46</sup> tel que le pratiquent les chaînes de *trash TV* (télévision poubelle).

Hors des aménagements touristiques, le seul domaine où se déploient vraiment les restes d'un urbanisme, c'est-à-dire où l'acte technique et artistique accompagne le projet d'une redéfinition de la société et de ses modes de vie, c'est dans le centre commercial : ici la production de la norme de contrôle des usagers clients prime ; le geste architectural ou artistique est prié de s'adapter.

Ce pouvoir de l'économique est donc utilisé pour construire une société idéale conforme au business et éliminer ce qui le gêne. Ainsi, ce consumérisme envisagé comme culture et mode de contrôle totalitaire *soft* des sociétés permet de redéfinir aussi leur structuration selon ses logiques : la matrice est sous contrôle.

C'est ce que Baudrillard (1968, 1970) avait déjà envisagé dès la fin des années 1960 : nous vivons dans une ère où la société n'est plus basée sur l'échange de biens matériel nantis d'une valeur économique traduisible en heures de travail et profit capitalistique. Ces produits deviennent signes et symboles dont la signification devient totalement arbitraire et conventionnelle : c'est le « code », une idée empruntée à Lévi-Strauss (la culture est envisagée comme une grammaire collective de signifiants). Pour Baudrillard, dans notre société de consommation chacun s'efforce d'affirmer son identité et sa différence, expérimente le plaisir à travers achats et consommation de système de signes partagé. La consommation est un ordre de signification, un langage. Circulation, achat, vente, appropriation de biens différenciés et de signes/objets constituent aujourd'hui notre langage, le code par lequel la société entière

---

<sup>46</sup> Au milieu des années 1980, à l'occasion de la cession très contestée et dans des conditions troubles de la principale chaîne publique de trash TV française (TF1) à un groupe immobilier et de travaux publics, le ministre concerné avait justifié ses choix en utilisant cet argument.

communiqué et converse : *Les choses* de Pérec (2002[1965]) ont définitivement établi leur souveraineté.

En conséquence, cette évolution abolit les différences, d'une part entre le signe et ce qu'il symbolisait et d'autre part entre culture et réalité : cela supprime tout commentaire possible à l'intérieur de chacun des deux doublets. L'hyper réel (1981) s'est substitué partout à la réalité comme réalité produite par le code : les événements du monde réel sont toujours un peu plus l'expression matérielle de modèles et mythologies qui trouvent leur origine dans une sphère culturelle autonome : ce processus, c'est la simulation et le simulacre. Cette codification est un défi à l'action humaine, c'est la mort du social, son implosion (l'hyper simulation). En conséquence, chaque individu est amené à expérimenter le monde comme joueur dans un champ de signes, expérimenter ces mises en scène et simulacres qui se reflètent les uns les autres : c'est ce qui sera développé dans le questionnement autour de la *mimésis*.

Dans la logique de Rifkin ou Baudrillard, le pauvre souffre d'une tare irrémédiable : il ne consomme pas ou pas assez pour être pris au sérieux. Il est donc suspect de mauvaise normalisation ; la preuve : pour l'essentiel, il consomme encore afin d'acquérir des objets utilitaires, dits de « première nécessité », de véritables objets, pas des signes. Il n'accède pas au code. Il n'a donc aucune existence. La normalisation des consommateurs est acquise depuis longtemps ; c'est même l'élément qui assure le pouvoir à ce capitalisme. En conséquence, le business n'a pas besoin des pauvres : ils n'achètent rien, coûtent de l'argent en programme sociaux, c'est-à-dire en impôts, et risquent de perturber l'harmonie sociale si bien construite par cette lente mise à la norme : ils sont des intrus, mal dégrossis : pas de pauvres dans la pub pour la CNE dont la musique (la Valse n° 2 Chostakovitch) a pénétré si fortement les imaginaires : les saisons et années défilent composant un tableau idéal et harmonieux de la société française depuis trois générations. Comme dans un traitement de texte ou un jeu vidéo, on peut les effacer du discours : ainsi, dans les années 1980, les clochards sont devenus des SDF (sans domicile fixe), simple catégorie administrative, donc problème technique, pas politique ou moral.

Mais, s'il n'y a jamais de pauvres dans la publicité, ils n'existent pas non plus dans les feuilletons télévisés pour adultes et surtout les dessins animés pour enfants alors que ceux-ci constituent un des vecteurs majeurs d'incorporation de l'expérience du monde<sup>47</sup> : les animations plus réalistes privilégient les représentations de la classe moyenne périurbaine, révélant parfois

---

<sup>47</sup> Un des principaux groupes nord-américains de production de dessins animés et de matériel « pédagogique » à destination des enfants s'intitule d'ailleurs explicitement Scholastic.

le souci consciencieux du politiquement correct en matière ethnique et de handicap (*Maya et Miguel*) mais jamais de pauvreté.

Lorsqu'un pauvre apparaît dans les dessins animés japonais à épisodes qui reprennent Dickens ou *Heidi*, c'est une situation transitoire, exceptionnelle et qui incite à la charité, ou alors sublimée à travers une représentation de la vie à la montagne idyllique et toujours établie, dans des lieux et un passé assez lointain pour ne pas effrayer (l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle). D'ailleurs, lorsqu'il s'agit des dessins animés situés dans le Londres de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'héroïne est toujours une petite fille riche devenue pauvre par accident (le décès de ses parents et la captation de son héritage) ; l'exceptionnalité de cette situation (heureusement toujours réparée à la fin de la série) amène à ne jamais s'interroger sur les autres enfants pauvres que cette enfant côtoie alors dans sa déchéance, forcément provisoire.

Ainsi, progressivement, à raison de une à trois heures par jour, les enfants apprennent un monde débarrassé de ce problème gênant. Cela suppose bien sûr que les enfants des classes moyennes ne rencontrent jamais de petits pauvres, et que les processus de sélection sociale (en France, condensés dans le débat autour de la carte scolaire) par la ségrégation résidentielle sont efficaces. Par ailleurs, on peut s'interroger sur les ravages que cela peut poser pour la construction des identités des enfants pauvres privés de représentations d'eux-mêmes et précocement placés face à la réalité idéale qu'ils ne vivent pas et ne vont peut-être jamais vivre : le processus de construction des pauvres ne peut être efficace que si on instille précocement l'idée qu'ils n'existent pas afin de contribuer à créer un *habitus*.

Par ailleurs, cette dichotomie dans les représentations s'accompagne aussi de discours plus complexes. J'ai ainsi toujours trouvé très intéressant les samedi après-midi dans le centre historico-commercial de Montpellier, l'Ecusson, quand débarquent les banlieues : les jeunes des quartiers périphériques investissent les boutiques habituellement réservées aux classes moyennes. Ils y cherchent les signes des classes moyennes qu'ils connaissent, en particulier les marques de chaussures de sport et Lacoste ; le crocodile, emblème des hommes mûrs un peu chics depuis trois quarts de siècle, est devenu aussi une référence des jeunes garçons de banlieues pauvres, des « quartiers ». Ils l'investissent avec leurs propres codes, maladroits : ils sont bien les mal dégrossis que j'évoquais à l'instant. Et les voici dans les boutiques, en intrus cette fois. Un problème gênant.

La marque a réagi en proposant des lignes de mode spécifiques, nanties de publicités distinctes sur des médias ciblés distinctement avec cependant un nettement moindre enthousiasme, et investissement financier, pour cette nouvelle clientèle. Les détaillants, conseillés par la marque d'après l'un d'entre eux, ont eux aussi aménagé des espaces spécifiques dans leurs boutiques :

son magasin propose ainsi immédiatement à droite de la porte d'entrée un escalier qui descend à un sous-sol spécialisé pour cette clientèle tandis que le rez-de-chaussée garde sa clientèle habituelle. Autre élément du dispositif : bien que le sous-sol soit doté d'une caisse spécifique, l'escalier débouche en face de la caisse principale du magasin ce qui permet une surveillance efficace, et, le palier d'arrivée, est équipé de panneaux magnétiques de détection des vols propres qui doublent ceux situés à la sortie dans la rue (à un mètre cinquante) : avec une telle clientèle, on n'est jamais trop prudent. Ainsi, au moyen d'une discrète mais très efficace organisation spatiale du magasin, il est possible de tenir plusieurs discours :

- 1- aux jeunes des quartiers pauvres : « vous êtes les bienvenus, nous au moins ne vous excluons pas. Mais attention, vous n'êtes pas dans votre monde. Respectez cette tolérance. » Le recours à la tolérance est toujours un moyen efficace de créer la différence ; mais c'est une violence très dure, qui exclut irrémédiablement.
- 2- A la clientèle habituelle : « n'ayez crainte, nous contrôlons la situation ; cette promiscuité indésirable est limitée au minimum ; ils sont en bas, vous restez en haut. »
- 3- A la collectivité : « pas de problème, nous n'excluons pas cette clientèle ; d'ailleurs, regardez quels efforts nous faisons pour les accueillir. Nous contrôlons la situation, vous n'aurez pas à intervenir. »

Tout en faisant des affaires, cela permet de construire le discours de la ségrégation et de l'exclusion, le chacun à sa place sans recourir à des formes de violence physique. Mais ce n'est pas moins violent pour autant : cette violence construit intimement l'identité des uns et des autres dans une différenciation définitive. Par ailleurs, la question de la sécurité est toujours liée au « traitement social » des pauvres. Le texte n°10 met en valeur que les interventions culturelles des pouvoirs publics dans les quartiers périphériques<sup>48</sup> répondent aux mêmes logiques que les interventions en matière culturelle.

Ainsi, dimensions sociale et culturelle sont liées car la médiaculture est la condition même d'existence des individus : dans la publicité, les feuilletons télévisés ou les dessins animés pour enfants, les pauvres n'existent pas. Mais il s'agit de compléter le propos. Cette volonté de les faire disparaître de l'imaginaire est assez généralement partagée. Plus généralement, le droit à [apparaître à] l'image devient un droit d'exister : ou alors, comme toujours dans les représentations des pauvres, du *Dom Juan* de Molière aux *Deschiens* (Deschamps et Makaïeff, Canal Plus), c'est à travers une caricature qui légitime la domination qu'on exerce sur eux.

---

<sup>48</sup> Des quartiers toujours *périphériques*, même si en fait, spatialement, ils le sont plutôt moins qu'une bonne moitié de la population française, installée dans des lotissements pavillonnaires plus éloignés du centre...

L'inquiétant est dans l'évolution contemporaine ; en reprenant dans les émissions de télé réalité le principe des zoos humains (Blanchard, 2002), on instrumentalise leur création en tant qu'entité Autre ; si on se rappelle que les zoos humains du début du siècle ont eu pour utilité d'inventer le racisme, on comprend qu'il s'agit aujourd'hui de donner une existence aux pauvres mais afin de naturaliser, justifier leur infériorité et la condition sociale qu'on leur fait. Cette exclusion coexiste avec un second niveau : leur enfermement spatial dans un monde de mobilités multiples.

### *La guerre aux pauvres*

Le panorama de départ, agencement dominant dans laquelle s'insère l'action des individus, c'est l'horizon d'un monde en guerre, une guerre sociale et construite culturellement : « *a war, between the rich and poor* » (Léonard Cohen<sup>49</sup>). Don Mitchell parle de « *culture war* » (« la culture est la politique sous un autre nom », 2000 : 3) et (Goldman, Papson et Kersey, (1998-2003 :<sup>50</sup>) de « *Missing world poor* » : absence des représentations, privatisation de l'espace public remplacé par des lieux d'hétérotopie en compensation tels que les centres commerciaux ou les gares (Lopez Levi, 1999, 2002 ; Katz, 2002 : 102), construction d'un racisme qui permet de camoufler d'abord une exclusion sociale (Don Mitchell, 2000 : 6 ; Bourgois, 2002 : 16 et 60-61), etc. Elle s'insère dans le contexte plus général mais dont l'importance croît actuellement d'une « lutte des places » (Lussault, 2007 : 218) où le terme de *positionnement*, particulièrement important dans une logique de construction des distinctions sociales, perd son caractère métaphorique, pour être appliqué à la lettre.

La stratification de la société en classes dans la logique de la sociologie marxiste reste forte (Jameson, F., 1992 : 23, 1998 : 45 ; Pinçon et Pinçon-Charlot, 1997) mais elle dépend moins de la possession de l'outil de travail, devenue secondaire. Il n'est pas dans le projet d'aborder la question en détail ; mais il nous faut relever quelques idées utiles. Pour Mitchell, les deux éléments majeurs de cette guerre des cultures, qui construisent les inégalités sont la mobilité et la maîtrise des représentations, l'aptitude d'accès au discours identitaire sur les lieux. Castells (1998) dit plus ou moins la même chose en ce qui concerne l'accès à l'information, information stratégique – capacité d'anticiper les évolutions urbanistique – comme communicationnelle, c'est-à-dire le marketing personnel, la capacité de mettre en spectacle sa propre vie.

---

<sup>49</sup> There is a war, *New Skin for the Old Ceremony*, 1974, Columbia

<sup>50</sup> <http://www.lclark.edu/~goldman/global/pagescapital/worldpoor.html> (consulté le 10 août 2007).

En ce qui concerne les mobilités, il faut bien comprendre que les mobilités physiques ne sont qu'un élément, le plus visible, de l'ensemble d'une capacité au mouvement, entendue aussi bien dans la maîtrise des mutations. Au même titre que les technologies récentes du virtuel ne sont qu'un des éléments d'un processus d'hyper réalisation du monde, bien plus riche de sens, la mobilité physique n'est qu'une des manifestations de l'inégalité devant la mobilité. C'est le sens qu'il faut donner au propos de Urry (2005) : le rôle central des mobilités remet en question l'ensemble de la sociologie. Ainsi, la capacité de mobilité en termes de connaissances ou la mobilité sociale sont plus importantes que la capacité à déménager puisqu'elles conduisent la réussite de la mobilité professionnelle dont le déménagement n'est que l'indice ou le symptôme de cette mobilité profonde. Cette stratification constitue une structuration forte des destinées sociales, entendues comme parcours et non *fatum* rigidement déterminant. Pour simplifier ce survol déjà très rapide, on peut proposer un schéma qui essaie de mettre en valeur comment ces compétences spatiales et représentationnelles organisent trois niveaux de liberté.

- Les plus pauvres, les personnes âgées dotées d'une faible retraite, les sans domicile fixe, etc., ne possèdent ni l'un ni l'autre ou seulement de manière incomplète ou imparfaite ; ils vivent encore une géographie ancienne, enfermés dans le territoire (Don Mitchell, 2001 ; Zeneidi-Henry, 2002) et contraints d'adopter, comme les populations décrites par Chignier-Riboullon (2000), Costa Pinto (2001) ou Jacquemin (2004), les images toutes faites construites par les grands médias et très péjoratives à l'égard du quartier comme de ses habitants. Leur mobilité est parfois un peu plus importante, ainsi des jeunes « visibles » (Pato e Silva, 2007), mais orientée par une représentation des espaces biaisée et partielle : ainsi, souvent, l'ailleurs de leurs mobilités est-il limité à quelques icônes et des activités très formatées : la place de la Comédie et Antigone à Montpellier, les grands centres commerciaux récents et la place Martim Moniz à Lisbonne. Seuls certains parviennent à trouver cette mobilité dans l'errance mais ils se propulsent alors dans une double ou triple marginalisation (Zeneidi-Henry, 2005) qui, si elle ne les rend pas invisibles, leur donne un statut de réprouvé(e)s absolu(e)s.

- Les classes moyennes disposent d'une réelle mobilité, parfois très importante, en particulier dans les plus grandes villes, mais marquée par une forte contrainte. Dans l'autre dimension, elles peuvent ré-interpréter le discours sur les lieux produit par d'autres : c'est l'origine du succès du discours de valorisation de modèles spatiaux tels que le village, la maison individuelle, etc., car ces icônes laissent une relative marge d'adaptation. Par contre, leur capacité créative est très faible : elles sont la catégorie normée par excellence et n'imaginent pas échapper aux clichés véhiculés par la matrice : cette standardisation des

représentations est ce qui frappe dans les études (par exemple, *Le village périphérique* de Lannoy, 1996). On peut la retrouver dans la célèbre scène du roman policier *La femme du dimanche*<sup>51</sup> où Lello, employé de bureau dont la liaison homosexuelle (double transgression sociale et culturelle) avec l'héritier d'une bonne famille, Massimo, permet une confrontation de valeurs lorsqu'il lui présente des idées de vacances toutes aussi originales les unes que les autres (les icônes habituelles du tourisme) et que celui-ci en caricature la médiocrité.

En conséquence, cette catégorie de la population cible principale du projet de normalisation disciplinaire a intégré, plus ou moins consciemment, qu'elle n'a qu'une marge de manœuvre souvent très limitée et comme sa mobilité est elle-même contrainte par l'alliance entre cette normalisation et ses limites économiques, son champ des possibles entre représentations et mobilités devient destin (cf. les publicités immobilières sur « la maison de vos rêves »).

- Seules les classes supérieures disposent d'un choix réel en terme de mobilité comme de discours qui leur permet d'avoir une pratique de l'espace différenciée : ainsi à Lisbonne, la CREL<sup>52</sup> (coût élevé du péage) permet de traverser presque sans les voir (l'autoroute est surélevée) les quartiers pauvres du Nord et du Nord-Ouest de la périphérie. A quelques kilomètres de la CREL, sous l'IC 17, à la zone frontière entre Lisbonne et les *concelhos* périphériques de Odivelas et Loures, les classes moyennes, moins favorisées, traversent lentement (bouchons, embouteillages) des quartiers dont les habitants ne bougent que peu (chômage, faible qualification professionnelle, mauvaise desserte des transports en commun...). Au final, ces trois groupes se croisent sur le même espace mais ne se rencontrent pas, se voient à peine et ne vivent pas la même ville.

Ces classes supérieures sont dans l'ensemble, celles qui profitent de cette organisation : 20% de la population mondiale pour Rifkin (2000), très optimiste car il englobe ainsi dans ce total les deux tiers de la population européenne. Elles bénéficient de l'*accès*, mot magique. A un premier niveau, pour Rifkin, l'accès signifie l'usage de biens et la consommation de services indépendamment de la possession ou non de ces mêmes biens et de l'équipement qui rend des services disponibles. Les individus préfèrent de plus en plus avoir l'usage de biens et de services (leasing, locations, achat/revente permanent de la maison familiale tout au long de la vie, systèmes d'échange et journaux ou sites web de revente, etc.) et se désintéressent d'en

---

<sup>51</sup> Fruttero et Lucentini

<sup>52</sup> La CREL (à péage) et l' IC17 (gratuite) sont respectivement les 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> autoroutes périphériques de Lisbonne ; comme dans beaucoup d'autres villes, ces équipements matérialisent des frontières sociales fortes en même temps qu'ils les induisent par les pratiques différenciées qu'ils suscitent.

être propriétaires. Cela dessine les contours d'une circulation marchande sans limite et privée d'étalon par la dématérialisation de la monnaie qui en fait une abstraction utile à cette désagrégation. C'est ce qui permet l'inflation des prix de l'immobilier jusqu'à des niveaux qui apparaissent irrationnels pour beaucoup de revenus de ménages : l'achat d'une illusion, si possible revendue assez vite pour jouer la spéculation et rebondir sur une autre illusion. C'est la raison pour laquelle ces journaux gratuits de publicité immobilière distribués dans les boulangeries connaissent un tel succès : par les comparaisons qu'ils permettent, ils assurent une valeur potentielle à la maison que l'on possède qui seule suffit pour garantir une richesse toujours virtuelle.

Mais dans son modèle d'hypercapitalisme où la sphère marchande subvertit l'ensemble du social pour en devenir la norme, cet accès c'est la capacité d'être en phase avec ce monde nouveau : il ne s'agit plus seulement de moyens mais aussi de capacité à connaître ou anticiper les logiques nouvelles pour les suivre tant qu'elles permettent des affaires intéressantes et une socialisation plus riche, à tous les sens du terme. L'accès est compétence et le signe d'une qualification sociale. Il est culture et garantie de la construction du sens de toute expérience<sup>53</sup>.

Dans la société en réseau, l'intégration se fonde sur la capacité à être un point d'intersection, au contraire de l'ancienne logique qui attribuait une place dans le monde propre à chacun. Les exclus sont donc ceux qui sont retirés de cette circulation marchande des signes culturels pour le relire selon les logiques de Baudrillard : ils sont *à leur place*, selon une expression ancienne qui avait déjà cette fonction de cadrer hors du monde des *gens biens*.

C'est la principale raison d'être des *gated communities* : derrière l'invocation du principe sécuritaire, il s'agit surtout de se retrouver entre soi, quitte à ne pas bénéficier de la même qualité de vie que celle qu'on aurait pu avoir dans un autre environnement plus central (Mendes Sainz, 2002 : 69). Les prototypes de cette société sont les *people*, ceux qui accèdent à certains lieux de fête ou de loisirs très fermés car ils sont *reconnus*, non en terme de notoriété liée à une richesse ou une compétence quelconque mais pour leur image : elle *signifie* même si, au fond, c'est dérisoire. Même dérision dans l'urbanisme des « villes pastiches en *duty-free* » (Trétiack, 2005) : Joukovka, Las Vegas, Disneyland ou Dubaï ne sont que des modèles ; ce qui compte, c'est la multiplication des copies qui ont pour vocation d'intégrer ce monde du simulacre. En troisième partie, l'analyse des repas dansants, nouveau type de bal qui se

---

<sup>53</sup> Le titre de l'édition anglaise est d'ailleurs plus précis : *The Age of Access. The New Culture of Hypercapitalism, Where All of Life Is a Paid-For Experience*. (2000) J.P. Tarcher/Putnam, 312 pages.

développe actuellement dans cette logique, permettra d'aller plus loin que Rifkin dans ce qui me paraît être un projet de réalisation utopique.

Dans ce contexte, chacun cherche à se positionner pour exister. Lutte sans merci et pathétique car il ne s'agit pas seulement d'argent, mais de signes et l'inégalité en ce domaine est bien plus cruelle : d'où la nécessité de se coder d'urgence en branchant les émissions télévisées ou les sites internet chics. Mais à ce jeu, les pauvres perdent à tous coups : ils achètent avec de l'argent honnêtement gagné puisque c'est de l'argent pour posséder, de l'argent de la vieille époque ; mais cette propriété est vide car elle ne qualifie pas. Quant aux codes acquis sur ces émissions de mise aux normes, ils sont aussi toujours perdants car en retard d'une mode, d'un accès : dans les années 1980 et, pour partie, 1990, le chic branché de Canal Plus avait une longueur d'avance sur celui de TF1, c'est fini ; la connexion à *Second Life* était bien en 2005-2006, c'est ringard aujourd'hui... « Tout paraît opposer les Bécassines et les Gédéons de l'ère pré-industrielle et industrielle, enlisés dans une espèce de niaiserie sincère et tellurique, leur horizon borné par le clocher ou le bistrot de banlieue, à toute la populace *new-age* branchée, volatile, qui se flatte de caqueter électroniquement de Londres à Tokyo ou de Paris à Honolulu. » (Châtelet, 1998 : 111).

C'est ce que Rougé (2005) met bien en valeur : à Toulouse, les populations que les Anglo-Saxons nomment *lower middle class* veulent échapper aux quartiers d'habitat social et surtout à leur image très négative, à la *zone grise* ; pour ce faire, ils n'ont qu'une seule solution : se conformer à l'autre image dominante, celle du pavillon familial en périphérie. Changer d'icône spatiale doit permettre de changer de groupe social. Mais changer d'image ne les rend pas plus riches : ils doivent donc s'éloigner considérablement de Toulouse jusqu'aux limites du front pavillonnaire de la ville afin de trouver des prix à leur portée. Cela génère alors des contraintes fortes dues surtout à leur faible capacité de mobilité. Au final, la conjonction de ces deux faibles capacités à dominer mobilité et image les place dans une situation objective bien pire que celle qu'ils ont quittée car ils ne peuvent qu'adopter des modèles tous faits en s'écartant très loin de la ville.

Ces géographies diversifiées (entendues comme deux expériences géographiques des individus) sont bien illustrées par deux films portugais : *Ossos* (Pedro Costa, 2000) et *Alice* (Marco Martins, 2004). L'enfermement total des pauvres dans un bidonville fait face à la mobilité intense mais triste des classes moyennes (texte n°5). Les uns et les autres sont victimes de la stagnation économique que connaît le pays depuis la fin des années 1990 après deux décennies d'euphorie. Pendant ce temps, les 10% des Portugais les plus riches ont vu

leurs revenus doubler en à peine plus de 10 ans<sup>54</sup>. Mais le discours officiel reste « tout va bien », même lorsque se développe, comme en France en 2005-2006, une remise en cause des représentations officielles de la réalité économique (taux d'inflation, taux de chômage).

Cette crise de confiance dans les instruments de représentations officiels de la société est assez générale en Europe et Amérique du Nord et mériterait une étude spécifique sur ce qu'elle représente, tant comme remise en cause du projet démocratique qui soutenait la création de ces outils, statistiques pour la plupart, que comme réelle critique du modèle de cette hyperéconomie qui les instrumentalise. Elle permet aussi de voir à quel point l'abstraction de nos sociétés est avancée, déplaçant les terrains de revendication bien au-delà de ce que met en valeur Soja (2002).

Car derrière le parcours social se profile toujours une dimension politique : « Les grands discours narratifs ne sont pas autonomes. Ils ne naviguent pas en dehors de l'histoire. Ils se développent à partir de formations socio-politiques réelles. » (Goldman, Papson et Kersey (1998-2003 :<sup>55</sup>). C'est le sens de mon travail actuel sur l'hyper réel et du projet de recherche sur le devenir du sujet dans ce monde : réintégrer dans le champ politique ces discours collectifs (*grand narratives*) dont un des piliers de l'idéologie est de mettre en pratique ce que Fukuyama (1991) appelait la fin de l'histoire : dormez en paix, la démocratie absolue est en marche ; le bonheur est à portée de main. De fait, cet absolu est la simulation d'une démocratie ramenée à son illusion et ses rites et structurée par le consumérisme comme seul horizon. Je soutiens que nous vivons la mise en place de la plus colossale de toutes les utopies, la première utopie globale. Comme dans tous les discours utopiques, son idéologie sous-tend aussi un strict projet de surveillance et de contrôle, un *panopticon* qui lui aussi combine une échelle globale en terme de rayonnement et en même temps une efficace proximité, jusqu'à l'intimité, inimaginable même pour Foucault.

Ce schéma est celui d'une utopie globale mais pas universelle car nous sommes entrés dans l'ère des *universalismes partiels* (Sayer et Stroper, cit. in Kramsch, 1999 : 66) ; cette globalisation des comportements laisse en chemin beaucoup de monde : plus de la moitié des habitants de la planète, une forte minorité dans nos pays dits développés, en sont plus ou moins totalement exclus : ce sont eux les cibles de la guerre aux pauvres de Don Mitchell.

Mais ils n'en sont pas les seules victimes : dans nos pays, une majorité de la population rêve de ce mirage utopique, et doit se contenter d'ersatz appauvris. « La vie, la vraie » que leur promet

---

<sup>54</sup> *Espresso*, 14 janvier 2006.

<sup>55</sup> <http://www.lclark.edu/~goldman/global/pagesintro/grandnarratives%202.html> (page consultée le 9 août 2007).

le slogan d'Auchan, c'est seulement la promesse de ne pas être contraints de ne fréquenter que les supermarchés pour pauvres dans une logique où la hiérarchie du commerce reprend ces trois niveaux de structuration sociale (Metton, 1997) : les pauvres dans des espaces spécifiques avec des enseignes de forte proximité pour compenser leur faible mobilité telles que Lidl, Ed, Norma, Kiabi, etc. mais aussi tout un système économique parallèle, depuis le logement social et les centres de revente de produits d'occasion des communautés Emmaüs pour équiper la maison, aux réseaux d'achat des voitures usagées oranges ou bleues des administrations et aux urgences des hôpitaux comme service médical. Un monde parallèle, structuré par une aide sociale multiforme les tient à l'écart, socialement et spatialement, mais aussi culturellement par la multiplication de ces référents identitaires, sans que cette marginalisation ne provoque de heurts sociaux aux effets politiquement désastreux. Quand, c'est le cas avec les jeunes visibles, le discours du pouvoir construit des représentations sophistiquées qui instrumentalisent cette révolte (Texte n°8) et maîtrise assez bien les réseaux de diffusion d'information pour les ignorer (Crozat, 2006) : aujourd'hui, comme dans les mois qui ont précédé les émeutes de 2005, en moyenne, une centaine de véhicules sont toujours brûlés chaque nuit sur l'ensemble du territoire français. Qui s'en soucie ?

Fondamentalement différentes parce qu'elles ont une image sociale, les classes moyennes possèdent aussi une capacité de choix, mais souvent limités par des contingences d'abord économiques mais aussi culturelles ou liées à la faiblesse de leurs réseaux de relations sociales. Dans la hiérarchie de Metton, cela leur permet de naviguer entre des formes de commerce variées. Dans la pratique, il est difficile à une bonne partie de ces membres d'accéder souvent aux boutiques de centre-ville, trop chères, ou aux supermarchés discount, trop déclassant. Aussi, ceux-ci ne sont fréquentés qu'avec une relative et variable parcimonie. Les mêmes contradictions se retrouvent sous des formes diverses dans l'ensemble de leurs pratiques, en particulier en ce qui concerne les stratégies immobilières, fondamentales pour ce groupe : depuis la fin des années 1960, le contrat social mis en place leur promettait l'accession à la propriété comme distinction absolue des pauvres qu'ils fuyaient. Mais cet espoir est un des plus efficaces moyens de contrôle : on ne fait pas grève très longtemps lorsqu'on doit rembourser des mensualités de prêts bancaires qui représentent 25 à 50 % des revenus disponibles. L'ampleur des sacrifices exigés (15 à maintenant 50 ans de remboursement) amène aussi ces populations à défendre bec et ongles le modèle suivi sous peine de se déjuger, eux et l'ensemble de la vie qui est organisée autour de ce projet. En conséquence, sans trop rechigner, ils souffrent dans les navettes sans cesse plus longues entre leurs périphéries et

d'autres périphéries ou des centres qu'ils ne reconnaissent plus comme au cœur de leur urbanité (Lefebvre, 1986 ; texte n°5) et souvent fréquentent peu.

Dans une logique marxiste classique, l'effectif croissant sur la planète de ces populations d'entre-deux, leur bon niveau d'éducation, leur capacité à échapper à la quête de la satisfaction de besoins élémentaires des plus pauvres, pourrait laisser espérer les voir capables d'une réaction susceptible de modifier le cours de cette histoire déjà écrite. Aussi, pour reprendre les logiques proposées par Foucault (1975), si les pauvres sont contrôlés par la force dans les contrées sous-développées et des solutions mixtes qui combinent la force et les modes de régulation modernes dans les pays développés, ces classes dites moyennes ont droit à des mécanismes d'encadrement beaucoup plus subtils : le travail de l'émotion et le mirage d'une intégration totale à l'utopie. Ainsi ils existent dans le champ de la mise en spectacle sociale, bénéficient d'attentions et d'un discours en apparence intégrateur mais qui se révèle plus ou moins filouté et débouche sur des modes de vie destructeurs des identités.

Au final, seule une minorité plutôt restreinte, très urbaine et surtout concentrée dans les grandes agglomérations, bénéficie d'un système qui a enfin trouvé comment échapper à l'horreur absolue des années d'essor de la société de consommation et sa vague promesse d'un égalitarisme effrayant. Depuis une génération, la réinvention tant de modalités de distinction que des processus de restructuration d'inégalités fortes, est une aubaine. Cette situation, probablement transitoire, permet de rebattre les cartes en poussant l'avantage de ces populations au moyen de l'invention permanente de nouvelles modalités de distinctions comme de construction de la différence sociale. Ainsi, ces deux dimensions, culturelle et sociale, procèdent d'un même pas, distinguables certes mais fortement liées.

### *L'économique subjugué le politique*

Quelques idées fortes doivent cependant être pointées pour bien positionner le changement avec des mouvements historiques antérieurs : le poids des structurations, aujourd'hui beaucoup plus discursives qu'institutionnalisées, reste fort mais permet des fluidités nombreuses qui, à mon sens, empêchent de vraiment parler d'une classe dirigeante, ouvrent la porte, dans tous ces groupes à des nuances profondes susceptibles de gradations subtiles et l'estompement de frontières nettes.

Le poids des images est devenu prépondérant dans une hyperéconomie bâtie sur la logique du jeu, ce qui donne à tous ces processus un caractère aléatoire car « l'éthique du travail cède progressivement la place à l'*ethos* du jeu » (Rifkin, 2002 : 334).

Mais « le caractère participatif du jeu pur y est remplacé par une relation purement monétaire » (Rifkin, 2002 : 338) : dans le modèle hollywoodien qui s'esquisse ou « capitalisme culturel », « C'est désormais la totalité de notre existence qui est marchandisée » (Rifkin, 2002 : 188). La production connaît un changement de nature essentiel avec l'apparition des « industries de l'expérience » qui englobent le tourisme, les loisirs, les centres commerciaux devenus des espaces d'échanges et pratiques culturelles (Chivallon *et al.* 1998 ; Lopez Lévi, 1999 ; Don Mitchell, 2000) et, par glissements progressifs entre catégories d'activités, l'ensemble de l'économie.

Cette confusion entre culture et économie est extrêmement dangereuse car elle porte en elle le risque de la disparition de ce que Derrida nomme le *topolitique* : la capacité de mise en scène de sociétés territorialisées. Elle compromet la possibilité d'une différenciation entre espaces, entre individus mais aussi entre temporalités. Dans la trialectique entre pouvoir, économie et culture, la collusion actuelle, confusion organisée, la culture sert à la fois d'alibi et en même temps d'outil pour renforcer le contrôle sur les individus.

La mobilité devient le paradigme dominant de nos sociétés (Urry, 2005), mobilité physique mais aussi capacité à évoluer dans des univers variés : « le pouvoir appartiendra aux passeurs (Rifkin, 2002 : 229), aux médiateurs : ce règne de l'expert, du journaliste fait de ces figures de la mobilité sociétale « les arbitres de notre existence » (idem : 233)<sup>56</sup>. Mais dans des groupes restreints, sur des espaces à grande échelle, la multiplication de petits médiateurs du monde, ainsi, les présidents d'associations dans les repas dansants, les jeunes compétents dans des quartiers à la marge (Pato, 2004), etc., est probablement un des phénomènes les plus intéressants car il provoque une réorganisation qui, à la longue, est susceptible de modifier la texture de cette relation aujourd'hui très (trop) directe entre la matrice, médiasphère (Debray, 1993) au sens complet du terme et l'individu. La compétence accrue des jeunes populations nées dans cet univers est également susceptible d'induire des évolutions.

Cette vision du monde passablement effrayante pose la question des identités et impose la double nécessité de repenser le débat politique dans toute sa diversité (pertinence de ses institutions, contestation, représentation et représentativité politique) mais aussi de réinventer une métaphysique capable de donner une existence à des individus dont l'existence est chahutée par l'incohérence et la manipulation, souvent à finalité économique, de leurs

---

<sup>56</sup> Si en France l'universitaire, traditionnellement investi de cette fonction est marginalisé, le processus est cependant nettement moins marqué dans la plupart des autres pays industriels. Mais Davis (2006) signale que pendant les années 1990, les dépenses de l'Etat de Californie pour les prisons, en forte hausse, ont dépassé celles consacrées aux Universités, en forte baisse.

expériences du monde : ainsi du tourisme, regard superficiel sur un monde sans originalité habillé de pittoresque solvable (Augé, 1997).

A travers ces approches discursives remises en perspective, j'ai donc projet d'éviter un textualisme oublieux des enjeux sociaux et veut assumer le politique du texte. Ce « rapport tactique aux concepts » (Spivak, 1988) d'une géographie culturelle nécessairement sociale car soucieuse des dimensions politiques des espaces et phénomènes étudiés est envisagé comme une invitation à une pratique différente de la géographie qui gagne en souplesse et fluidité. La culture, définitivement débarrassée des conceptions essentialistes qui la brident encore, joue un rôle central au cœur de la construction du social sans pour autant apparaître comme hégémonique. Mais, avant de parler d'hégémonie, encore s'agit-il d'exister. C'est le problème posé à un troisième niveau de contextualisation de la recherche : définir une capacité à produire un discours scientifique de qualité sans pour autant en oublier les enjeux sociaux.

## Chapitre 3

### Quatre positionnements de base

Dans la logique des approches modernes contemporaines, je ne conçois pas une démarche scientifique figée derrière des postulats rigides auxquels certains mauvais esprits pourraient même trouver une vague tendance au religieux tout en critiquant son incapacité à produire une compréhension fine des sociétés et des individus esquivée derrière le terme valise de « complexité » : ce fourre-tout commode a offert bien des échappatoires depuis deux décennies, mais en quoi les sociétés et les individus seraient-ils aujourd'hui plus complexes qu'ils ne l'étaient voici deux ou trois siècles ?

Plus sérieusement, une approche pragmatique et sensible des sociétés spatialisées se positionne dans la société et ne recherche pas obsessionnellement une illusoire extériorité réputée *objective* alors même qu'il s'agit d'envisager des sujets, des situations, des contextes, des actions, des présences animées : la vie. Si aujourd'hui il se conçoit aisément que les papillons s'étudient dans leur milieu et non épinglés au fond d'une boîte en carton, ce mouvement intellectuel semble plus compliqué à imaginer pour l'étude des sociétés humaines. En conséquence, ce positionnement est développé dans quatre directions que je reprends en partie à Thrift (1996) : le constructivisme, la méfiance devant les systèmes théoriques trop finis, la prudence et la souplesse quant à l'accomplissement de la théorie, le refus d'envisager la représentation dans son apparente simplicité.

L'objectif est d'ajuster et mettre en mouvement une « épistémologie située » (Shotter, 1993 : 15), une géographie de la fluidité capable de prendre en compte la fugacité de processus spatiaux plus diversifiés que ceux abordés habituellement.

#### *Nécessairement constructiviste*

Il ne s'agit pas d'insister très longuement sur ce qui peut apparaître comme une évidence à la lecture des pages précédentes. L'objectif est de poser l'idée que ces lectures du monde s'insèrent au cœur d'une problématique constructiviste, c'est-à-dire qu'elles appréhendent les réalités sociales comme des constructions historiques et quotidiennes des acteurs individuels et collectifs. Ce sont donc des approches qui mettent l'accent sur l'historicité des réalités sociales tout à la fois objectivées et intériorisées : un espace vécu.

En basculant vers ces logiques, comme à travers l'utilisation des propositions de Derrida, le premier objectif est encore d'échapper aux oppositions fortes qui, trop souvent, structurent la pensée en doublets laissant peu d'espoir d'échapper à la réécriture permanente du monde selon les mêmes grilles de lecture : subjectif/objectif, matériel/idéal, individu/société, lieu/espace, individualisme méthodologique/holisme, idéographique/nomothétique, microsocial/macrosocial...

A un second niveau, il s'agit d'échapper à des lectures qui m'apparaissent encore très pré-modernes, dans le sens où elles nient l'idée que « l'être humain – et l'être humain seulement – est responsable de sa pensée, de sa connaissance, et donc de ce qu'il fait » (Von Glasersfeld, 1988[1981] : 20), soit qu'elles insistent sur l'environnement, naturel à l'origine, vaguement social depuis (galaxie des pensées behavioristes), soit qu'elles privilégient les héritages génétiques (biologistes mais aussi tous ces dangereux courants de la sociologie nord-américaines proches de l'extrême-droite qui réinterprètent le monde dans ces logiques<sup>57</sup>).

Il me paraît intéressant et utile d'essayer d'articuler les deux entrées dans cette notion.

Traditionnellement considéré comme une résurgence de la confrontation entre rationalisme (toute connaissance est fondée sur le raisonnement) et empirisme (l'expérience est la source de toute connaissance), le constructivisme radical développée par Watzlawick (1981[1998]) à partir de Piaget (et Kant) a pour première qualité de remettre en cause les positivismes (holisme, structuralisme, fonctionnalisme, etc.) et leur conception naïve d'une description objective de la réalité préexistante et de règles causales évidentes et stables au profit de l'idée d'effet, dérivant d'une action ou expérience (Watzlawick, 1981[1998] : 73-77). Si Piaget est

---

<sup>57</sup> Je pense en particulier à des gens comme Herrnstein ou Murray, relayés par des pseudo-critiques telles que celles de Hoberman, qui, à partir d'études sur les résultats de tests de QI ou d'importance de pratiques sociales (sportives surtout) différenciant fortement Blancs et Noirs nord-américains ont construit des études sur l'importance des hérédités dans différents domaines, réussite sociale et délinquance par exemple. La bibliographie de Huntington est truffée de références à des auteurs de cette mouvance et le succès actuel de ses « idées » a permis d'initier plusieurs études qui se donnent pour objectif de construire la différence entre « civilisations », dans des logiques assez proches de la construction du racisme par les études coloniales de la période 1870-1940 insistant sur l'infériorité des colonisés. Mais l'homosexualité a été également « travaillée » en ce sens.

Elles s'agrègent à un mouvement plus large où on retrouve aussi des chercheurs qui se revendiquent ouvertement du darwinisme social de Spencer. Les différents projets de fichage dès leur enfance des individus présumés délinquants potentiels (plusieurs Etats américains et Singapour les pratiquent déjà, projets britanniques, danois et français) s'appuient tous sur des études issues de cette mouvance. Entre les deux (biologistes et sociologues) se situent des projets ambigus : ainsi, la réalisation de la cartographie génétique systématique de l'ensemble de la population islandaise, initiée par une entreprise pharmaceutique nord-américaine et à l'origine d'un fichier bientôt complet dont l'utilisation demande à être suivie avec attention.

En surfant sur internet (Google scholars ou son site de recherche d'ouvrages ne sont pas très sélectifs), on est rapidement extrêmement surpris de la densité et de la bonne insertion institutionnelle (y compris des universités renommées) de ces pensées qui permet de mieux comprendre leur influence sur la pensée politique contemporaine. Par principe (l'engagement culturel que je revendique), je ne diffuse pas les références de ces études, mais les tiens à disposition.

critiqué pour avoir gardé un « penchant pour le réalisme métaphysique » (Von Glasersfeld, 1981[1998] : 27), sa conception d'une construction perpétuelle des sujets fondée sur des échanges entre la pensée et un objet cognitif forcément mouvant reste intéressante car elle permet de cibler un sujet en construction, en interaction avec le monde, toujours nécessairement subjectif. Cela induit la réorganisation permanente du système cognitif préexistant du sujet au moyen soit de l'assimilation (intégration d'éléments nouveaux et articulation avec ce système) soit de l'accommodation (ajustements) : une géographie de l'expérience devient possible avec de tels outils mais c'est aussi ce qui structure la notion d'espace potentiel que je reprends à Belin (2002) comme base du microcosme.

D'un autre côté, l'idée que « la connaissance ne reflète pas une *réalité* ontologique "objective", mais concerne exclusivement la mise en ordre et l'organisation du monde constitué par notre expérience » est aujourd'hui devenue banale : la publicité, le marketing, la communication/propagande en font un usage permanent, au cœur des processus de construction des espaces hyper réels. Cette remédiation et manipulation de l'expérience pose cependant des questions nouvelles qui perturbent fortement la construction d'un sujet autonome (Rodaway, 1995).

Cette primauté de l'expérience et l'importance de socialisations de nature aussi diverses me semble gênante pour intégrer l'idée d'un processus solitaire d'autopoïèse (Varela, 1989) dans une approche qui privilégie l'influence du contexte socio-spatial et du langage. En imposant l'idée de contexte comme centrale, cette dimension sociale amène à une autre tradition, également fort utile : l'interaction devient le processus central de la production de la réalité du monde. On peut l'envisager comme le fil structurant qui va permettre d'intégrer des entités plus larges (Berger et Luckmann, Latour, Callon, Cicourel) ou, au contraire, insister sur la prédominance de structures sociales en ajustement permanent sous l'influence des dimensions subjectives et interactionnelles (Bourdieu, Elias, Giddens).

Pour avoir longtemps privilégié cette seconde approche, très représentée dans la pensée française contemporaine (Corcuff, 2004), je suis particulièrement sensible à certains de ses outils conceptuels : en particulier l'*habitus* et le champ, la capacité réflexive des acteurs, à condition de privilégier l'idée d'une dualité structurelle, d'insister sur les interdépendances dans la configuration et les conséquences non intentionnelles de l'action, bref de donner de la souplesse à une approche qui, chez certains auteurs, laisse parfois penser que ce n'est qu'une façon de toiletter le structuralisme.

Nous verrons ainsi en troisième partie comment, à partir d'une lecture d'Althusser, Giddens (1987) et Butler (1990) jouent des partitions très différentes ; le recours à Derrida permet à

Butler d'insister sur des structures sans fondation fixée (pré discursive) et ainsi à l'action sociale d'échapper au déterminisme de superstructures tel le patriarcat. Elle souligne l'importance d'une référence rémanente du genre et de la sexualité, plus que l'action d'agents dans des contextes et performances spécifiques. Il demeure que dans le cadre de certaines études, cette approche demeure incontournable : qu'il s'agisse de la construction d'une ethnicité hyper réelle dans les banlieues bordelaises (texte n°10) ou du processus de requalification du bidonville de Pedreira dos Hungaros à Oeiras-Lisbonne (texte n°2) afin de faire éclater les structurations existantes pour pouvoir récupérer un site convoité pour ses aménités. Plus largement, est-il possible d'envisager le territoire tel qu'il est travaillé en France sans recourir à cette approche ?

Le premier groupe d'auteurs part des interactions pour essayer de dessiner les contours de fonctionnements collectifs beaucoup plus souples que les structurations des précédents. On leur doit d'avoir imposé quelques idées un temps incontournables : le langage fonde la connaissance de la vie quotidienne ; envisagée comme réalité objective, la société soumet l'individu au pouvoir ; réalité subjective, la société est l'identification à l'autre.

En même temps, dans la deuxième partie consacrée aux questions d'identité, nous verrons qu'un certain nombre d'éléments me semblent parfois des conclusions un peu rapides et à nuancer, par exemple, l'idée que l'intériorisation s'inscrit automatiquement dans une structure sociale claire, évidente : comment alors interpréter la plupart des identités en ligne ? Plus largement, il est possible de leur reprocher une faiblesse à penser la structure sociale qui n'est pas au cœur de leurs préoccupations. Par ailleurs, certains auteurs (Berger et Luckmann voire parfois Latour<sup>58</sup>) s'inscrivent dans une logique très américaine, moins facilement adaptable dans d'autres contextes : ainsi, pour rester dans le même contexte que l'exemple précédent, l'idée que la socialisation va d'un continuum du succès à l'échec. Pour eux, la réussite devient une symétrie parfaite entre réalité objective et subjective, et dans le cas de l'échec les deux réalités sont totalement disjointes : si Baker puis Goffman ont considérablement nuancé cette approche, il me paraît indispensable d'aller plus loin et abandonner cette idée de succès qui suppose qu'alors l'identité n'est pas un problème, car l'individu est ce qu'il est censé être. Mais, chez Berger et Luckmann, c'est la question de la typification, trop caricaturale, et la difficulté à intégrer la réflexivité qui me posent le plus problème. Par contre, l'idée d'une

---

<sup>58</sup> Dans *La vie de laboratoire* (1996), cette logique est régulièrement convoquée ; mais peut-être s'agit-il aussi du poids du contexte, très spécifique. Il demeure que Latour et Woolgar insistent sur l'intérêt de cette étude pour une compréhension des modalités de structuration et de fonctionnement des systèmes : mais, sauf à en donner une définition très restrictive, une famille, une association locale de type comité des fêtes ou un territoire peuvent-ils réussir ?

identité construite autour de la recherche de l'Autre, bien qu'elle-même caricaturale, est centrale et doit être étoffée.

Au final, le constructivisme est pour moi un paradigme assumé et fondateur : je dois à ces mêmes Berger et Luckmann et à Bourdieu d'avoir compris le rôle central du langage. Mais aujourd'hui, je n'imagine pas cette démarche sans un peu plus de souplesse. Par sa diversité, le constructivisme met à disposition un outillage intellectuel facile à personnaliser, ce qui n'a rien d'original et peut même apparaître comme une nécessité : la hantise de l'enfermement dans un système de pensée clos sur lui-même est probablement le principal acquis de notre époque et je revendique cette liberté.

### *Echapper à des systèmes théoriques clos sur eux-mêmes*

En effet, je me méfie des théories de la société trop bien construites ; celle-ci n'est pas « un code sous-jacent ni une surface inscrite mais plutôt des réseaux de pratiques plus ou moins extensifs dans le temps et dans l'espace qui dans chaque présence ne pointent pas seulement les absences, un des mantras communs aux post-structuralistes, mais aussi les présences dans chaque absence » (Thrift, 1996 : p. X). Derrida propose d'échapper à ces conceptions binaires mais dans certains cas lui-même doit être interprété ou abandonné pour éviter de s'enfermer dans un univers complètement atomisé où le social n'est plus qu'un foisonnement d'interactions qui se remettent mutuellement en cause.

Derrière cette prudence, sont visés aussi bien les tenants du structuralisme et du holisme méthodologique que les postmodernes prompts à enfourcher un cheval qu'ils ne quittent plus avant d'avoir épuisé l'objet de leur étude quitte à la brutaliser. Le projet de dépassement des *cultural studies* passe aussi par l'idée d'une adéquation entre les principes de rupture avec le structuralisme affichés dans le discours de présentation et les méthodes pratiquées. Au final : « déterminisme et volontarisme » (Thrift, 1996 : 65 et sq.) excessifs perturbent les productions des uns et des autres.

Je préfère privilégier une entrée par les pratiques plutôt que les concepts : le positivisme imprègne encore si bien les esprits que, dans le cadre très formaliste des articles de revues, on m'a déjà demandé deux fois de déplacer ce qui était une interprétation théorique *à partir* de la présentation du cas vers l'amont du texte. Cela donne au texte scientifique un mode de construction complètement déconnecté de celui de nos approches concrètes du monde : comme le dit Thrift (1996 : 8), en tant qu'individus, dans quelles circonstances sommes-nous capables d'affirmer que nous savons comment aborder le futur ? Adopter une logique constructiviste

revient justement à chercher à échapper à ces modes de pensée trop artificiels ; il importe donc d'aller jusqu'au bout de cette logique.

S'appuyant sur Heidegger puis surtout Wittgenstein, il en conclut (1996 : 12) que cela suppose de considérer un monde construit par des pratiques. Celles-ci sont « essentiellement dialogiques, chargées affectivement et orientées vers une re-cognition (un re-apprentissage) mutuelle » (Thrift, 1996 : p. X) : un acte spatial aussi simple que traverser la rue fait appel à la totalité des processus décrits ici. Ancré dans une expérience construite progressivement en miroir d'une des normes sociétales les plus pratiquées et les plus intimement intériorisées (le code de la route), cet acte met aussi en œuvre une capacité à réorganiser en permanence cette expérience du lieu : c'est un espace potentiel (Belin, 2005) suscitant un réaménagement permanent des *codes*, mis en œuvre, qui répond à une série de référents précocement organisés, rejoués et réarticulés dans chaque contexte spécifique : je ne traverserai pas l'autoroute, même vide, alors que, dans une rue, je passe rapidement d'un trottoir à l'autre avant que n'arrive le véhicule que j'aperçois un peu plus loin. Produite pas à pas au fil d'une série d'interactions entre expérience personnelle et *figures* variées (Wittgenstein) produites par les différents groupes sociaux dans lesquels je suis impliqué qui remédient sans cesse actualisée, la décision apparemment immédiate est en fait très construite et adaptée à chaque situation. Au-delà de ce cadre simple, il est donc difficile de la prévoir à partir d'un appareillage théorique lourd.

C'est la raison pour laquelle j'entretiens une méfiance intuitive plus que vraiment argumentée à l'égard des systèmes trop bien construits, aussi séduisants soient-ils (Bourdieu). Mais ce dernier, que j'ai le plus grand plaisir à enseigner car il me paraît politiquement indispensable de faire partager ses questionnements, ses colères et ses révoltes, en particulier lorsqu'il s'agit de former les agents de politiques socio-territoriales dont le rôle est crucial, reste à part. Contrairement à ce que prétend sa critique, il a le mérite principal d'être souple, capable de donner à sa pensée les inflexions qui lui paraissent nécessaires pour l'accorder progressivement tant à l'objet qu'il travaille qu'à son discours de citoyen : il est probable que sa mort précoce nous a privés d'une œuvre majeure.

Mais se pose chez lui le problème de l'articulation entre contexte personnel et structuration sociale dans la construction des *habitus*. Lorsque je travaille la question de la performativité, Bourdieu et Butler s'opposent avec des défauts exactement opposés ; alors que Butler ignore l'idée d'une contextualisation, dans *Ce que parler veut dire* (1982), Bourdieu ne tient compte que du contexte social qui s'impose aux individus sans que ceux-ci disposent d'une grande marge de manœuvre, même s'il annonce en tenir compte. Ainsi dans l'exemple

de la région telle qu'il la traite, celle-ci ne peut pas vraiment s'imaginer comme espace vécu, sauf si on considère que les procédés de manipulation du pouvoir structurent totalement l'individu (ce que pensait d'ailleurs plus ou moins Bourdieu à cette époque).

Par contre, si j'ai une indulgence majeure pour Bourdieu au regard de son envergure et son honnêteté intellectuelle, je me méfie beaucoup plus de Giddens dont le premier succès (1987) m'avait emballé dans un premier temps et que j'utilise encore beaucoup mais plutôt pour d'autres ouvrages (1982, 1994[1990], 2004[1992]). D'une manière générale, ses ouvrages me laissent l'impression d'une intuition de très bon aloi mais dont la théorisation ne se nourrit guère d'expériences empiriques. Mais là encore, méfiance ne signifie par refus systématique : après l'avoir éliminé, comme Bourdieu, dans la version française de ma synthèse sur la performativité (texte n°8) que je devais réduire pour entrer dans les normes de publication car l'un et l'autre me semblaient secondaires par rapport au propos que je développais, je l'ai progressivement réintroduit sous l'influence d'Isabel Pato dans la version portugaise (Crozat e Silva, 2007) car elle a su me montrer certaines qualités, en particulier pour dépasser les limites de Butler et aborder la compréhension des logiques performatives des systèmes d'action.

Je plaide aussi pour l'adaptation des outils théoriques au contexte et non la réduction de celui-ci dans une théorisation rigide : lisant *Géographie sociale et territoire* (Di Méo, 1998) alors que j'habitais Lille, j'avais été séduit par le propos tout en restant dubitatif sur sa capacité d'adaptation dans cette même métropole. Utilisant la formation socio-spatiale dans ma thèse, l'outil se révélait très pertinent pour aborder une partie des espaces ciblés dans ma typologie, mais deux types, l'un urbain et l'autre plutôt périurbain, restaient difficiles à enfermer dans ce cadre. Que faire ? Abandonner l'outil ? En utiliser un autre pour ces espaces particuliers ? Refaire la typologie pour la conformer, non aux pratiques, mais à la théorisation ? J'ai finalement choisi la seconde solution, en désaccord avec les préceptes de l'Académie des Sciences, résolument positiviste.

Thrift (1996 : 65-67) signale un problème similaire dans des situations de contexte historique différent : dans l'Europe médiévale, la notion d'individu a un sens pratiquement opposé à celle que nous utilisons aujourd'hui, gardant son sens latin : « indivisible », « inséparable ». On imagine les dégâts en cas d'utilisation inconséquente. Mais peut-on également utiliser Weber ou l'École de Francfort sans penser au contexte de bureaucratisation progressive des sociétés de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ? Dans quelle mesure le pessimisme de cette dernière est-il inséparable du contexte allemand des années 1930 ? La plus grande prudence doit donc être apportée à ces situations. Dépassant le seul contexte théorique,

cela va-t-il jusqu'à justifier toutes les situations de décalage historique, économique ou culturel majeur ? Un bidonville est-il moins scandaleux dans un pays pauvre où les conditions de vie qu'il propose sont moins différentes de celles d'une maison rurale que dans nos pays ? Le racisme de Jules Ferry dans son célèbre discours de 1885 sur le « fardeau de l'homme blanc » destiné à justifier la colonisation n'est pas conscient ; est-il moins condamnable que celui d'un de nos contemporains ? Il importe de pouvoir apprécier une marge mais sans en exagérer l'importance et d'adapter l'outil à ces contextes.

A un autre niveau, le reproche d'une théorisation fermée sur elle-même est également valable pour les séduisants ouvrages de Maffesoli (1987, 1988). Depuis vingt ans, ceux-ci ont fini par constituer des catégories à part entière du marketing commercial, laissant à d'autres le soin de travailler le terrain, qui ainsi devient illustratif et perd toute autorité à fonder la réflexion devant la capacité performative de la théorisation initiale : dans la constitution et le fonctionnement des nombreuses *communautés* et *tribus* auquel il est du dernier chic d'appartenir (cybernautes des années 1990, *bloggeurs* d'aujourd'hui, joueurs en ligne sur tel ou tel jeu, *bobos*...) quelle est la part de la formation réellement spontanée ? Quel est le conformisme devant les *phénomènes de sociétés*, expression totalement vide de sens en elle-même, que diffusent en permanence les médias ? Ici, la théorie devient système de prescriptions et perd de sa pertinence.

S'y ajoutent un soupçon et une critique : tout d'abord, j'ai toujours éprouvé une certaine perplexité devant les objectifs de Maffesoli, jamais clairement formulés. Ce discours va aussi plus loin en enfermant le monde dans un système qui atomise toute velléité de construction socio-politique et démocratique sinon sur une base micro-locale : déterministe, cette pensée de l'évolution des sociétés, reste anecdotique et n'est jamais dénonciation.

Enfin, le lecteur de beaucoup d'études est parfois confronté à des définitions de l'objet ou du thème central parfois très personnelles aux auteurs, sans que ceux-ci ne l'assument toujours clairement, comme Giddens avec l'idée de structuration. Une théorisation commune en apparence rigoureuse, voire rigide, finit parfois par recouvrir une multiplicité d'usages derrière certaines « notions-valise » : *communauté* dans le monde anglo-saxon, *territoire* chez nous. Cela suscite un agacement devant cet usage intempestif : « Le terme de communauté n'est pas seulement descriptif, mais aussi normatif et idéologique : il véhicule beaucoup de bagages avec lui » (Bell et Valentine, 1997 : 93). Ces deux termes ont en effet en commun d'enfermer la réflexion dans un univers que l'on peut trouver très travaillé, trop connoté ; leurs cas incitent à se montrer pour le moins cauteleux avec la nécessaire théorisation de notre travail.

*Une « vision modeste de l'accomplissement de la théorie »* (Thrift, 1996 : p. X)

Cette prudence ne signifie pas l'abandon de tout souci de théorisation, bien au contraire : au nom de sa spécificité, la géographie française s'est longtemps illustrée par cette apparent désintérêt<sup>59</sup> qui masquait en réalité des choix implicites et la perpétuation de conceptions conservatrices solidement étayées jadis et jamais remises en causes ni même réellement discutées. Elle y a perdu une grande partie de sa crédibilité et cela lui vaut encore sa relative marginalisation contemporaine parmi les sciences humaines. Un de mes objectifs principaux est de participer à la rénovation de la géographie qui s'esquisse afin qu'elle retrouve place parmi les sciences humaines et sociales alors même que nous bénéficions actuellement d'une ouverture disciplinaire importante.

Derrière la prudence affichée par ce titre, il s'agit de redonner goût à la fonction première de la théorie : le débat, la confrontation d'idées afin d'en dégager une proposition de cadre explicatif qui donne sens au monde, quitte à l'abandonner dès que le monde change. Conjointement, cela implique de trouver un équilibre entre deux travers également dangereux, deux excès : d'une part celui d'une théorisation bâtie sur des systèmes qui en limitent la capacité d'adaptation : si les exemples de Giddens ou Maffesoli peuvent être considérés comme représentatifs, ils sont loin d'être les seuls. Ainsi, nous avons vu que Santos (1997 : 61) estime difficile d'adapter des concepts issus d'une autre discipline. Dans le contexte contemporain d'ouverture qui s'accélère, on peut largement nuancer son propos. Il a certes le mérite d'insister sur la nécessité d'intégrer ces emprunts dans un corpus théorique solide ; mais il leur reproche de rester isolés et rendre impossible une théorisation car il entend par théorisation une mise en système complète, un enfermement du débat.

Mais, en France, le contexte est différent de celui que Thrift peut connaître : son problème peut nous apparaître secondaire car, aujourd'hui, nous n'avons plus que rarement l'occasion de lire des études qui s'attachent à respecter Lévi-Strauss à la lettre. La seconde rigidité est, par contre, beaucoup plus fréquente en France : il s'agit de la tendance à une sous-théorisation chronique. Parfois même, c'est sa démarche qui est pensée en termes désuets ou caricaturaux : « comme cela avait déjà été dit au Colloque précédent de la section 39 du CNRS (celui de 1993...), une problématique culturelle ne peut être qu'une problématique comparatiste, puisque le seul objectif qui vaille la peine est celui qui consiste à isoler l'effet proprement culturel (s'il y en a un, ce qui n'est pas toujours sûr) dans l'évolution d'une société (en gros qu'est-ce qui

---

<sup>59</sup> Malgré une évolution sensible depuis deux décennies, elle reste suspecte de débordements mal maîtrisés qu'il convient d'encadrer sévèrement : ainsi la plupart des revues françaises incluent la bibliographie dans le compte maximal des caractères autorisés, ce qui est au contraire exceptionnel dans les revues étrangères...

échappe à "l'analyse spatiale" ?).<sup>60</sup>» Il est révélateur d'une conception très datée de la géographie culturelle, surtout si on le replace dans son contexte : c'est la réponse à la défense par Béatrice Collignon d'une approche non positiviste pourtant très prudente qui est défendue dans les pages qui précèdent.

Face à ces rigidités, il semble important de réhabiliter le débat d'idées, bousculer les cadres théoriques dans l'optique d'une adéquation permanente de la recherche aux évolutions des sujets étudiés. Pour simplet et naïf que ce soit ce désir, il est essentiel car il importe de construire solidement ce débat avant toute initiative de recherche : on ne gagne pas à adopter un schéma spéculatif tout fait, un prêt-à-penser auquel ramener l'ensemble de la démarche : je ne crois pas aux visionnaires et, surtout, je déteste la ferveur religieuse et dogmatique qui les entoure ; aussi puissante soit la pensée d'un Benjamin, d'un Foucault ou d'un Clyde Mitchell, elle reste datée, en réponse à un contexte sociétal et intellectuel aujourd'hui toujours au moins partiellement dépassé et il convient de l'actualiser plutôt que chercher à adapter à tout prix le monde à ces regards : les récentes tentatives de réhabilitation de Vidal de la Blache (Sanguin, 1992) ou de Gottman ont échoué pour n'avoir pas retenu cette idée ; elles apparaissent aussi dépassées que ce souci de continuer à instrumentaliser des notions empiriquement et théoriquement dépassées telles que celle d'aires culturelles, d'interface ou même l'idée d'une seule géographie.

Ainsi, il m'apparaît essentiel de me défier tant des systèmes théoriques très (trop) solides qui ne laissent qu'une place limitée au réel, que des objets faussement conceptualisés par un appel de notes flatteur<sup>61</sup> mais où les références sont utilisées de manière partielle ou erronée et érigées en dogme réducteur : écrivant récemment avec Isabel Pato e Silva (Universidade de Lisboa) un article à quatre mains, celle-ci me reprochait une facilité de ce type et reprenait en ces termes une référence trop évasive destinée à évacuer le problème d'un trait de plume : « Par ailleurs, nous critiquons chez nous la recherche française précisément car elle tombe dans ce style d'écriture, en apparence très riche, mais, au fond, vide de sens<sup>62</sup> ». Cependant, ces faiblesses dans la discipline ne doivent pas être entendues comme le constat d'une catastrophe totale. Cela n'empêche pas de nombreux géographes français (Retailé, Chivallon, Tesson,

---

<sup>60</sup> *Cybergéo* (1998) <en ligne> <http://www.cybergeo.eu/index5331.html> (consulté le 10 juillet 2007). Il s'agit des réactions après un débat difficile lors d'un colloque destiné à définir la politique scientifique de chacune des sections et sous-sections (ici la géographie culturelle) du CNRS.

<sup>61</sup> Les principales victimes étant le (Di Méo, 1991) et le (Lussault, 1993) dont on se demande parfois s'ils ont été seulement lus.

<sup>62</sup> *"Por outro lado a academia francesa é entre nós criticada precisamente por cair neste estilo de escrita, vista como aparentemente rica, mas entendida como esvaziada de aprofundamento."*

Giband, tous ceux cités dans ces pages...) de travailler avec un réel souci de la qualité de la réflexion.

Dans un cas comme dans l'autre, il me paraît plus important d'aborder la question majeure du débat théorique car son pouvoir est en perpétuelle inadéquation (Thrift, 1996 : 30). C'est pourquoi, dans la logique d'une « vision modeste de l'accomplissement de la *théorie* » (*idem*), je me méfie des systèmes conçus comme condition impérative à la théorisation car ils supposent que celle-ci ne peut faillir, que l'inadéquation est impossible. « Ce n'est pas pour dire qu'aucun fondement [théorique] n'existe mais plutôt, que partout où il en existe un, il y a aussi une fondation, une contestation... les fondements existent seulement pour être remis en question » (Butler, 1992 : 16).

Cette théorie est une production sociale et, à ce titre, il faut au contraire l'envisager située et reprojctée comme un ensemble de sketches narratifs (Shotter, 1993), des « fictions » au sens de Foucault : les propositions de celui-ci ou Marcuse doivent être replacées dans leur contexte social, culturel, etc. il est donc évident, qu'aujourd'hui, je ne comprends pas ces auteurs comme on pouvait les comprendre dans les années 1960-70, parce que je ne transpose pas ces propos sur des situations comparables : le monde a changé, la guerre d'Irak ne suscite pas les mêmes débats que celle du Viêtnam. Le niveau de compréhension dépend aussi de celui des auditeurs, aujourd'hui plus instruits de ces questions théoriques et donc plus nombreux à pouvoir aborder ces auteurs.

Enfin, l'institutionnalisation de leurs pensées a familiarisé une part croissante de la société avec ces discours, tout en les banalisant par l'intégration à d'autres pensées : l'homme unidimensionnel a beaucoup perdu de son côté scandaleux ; c'est presque une évidence partagée par l'homme de la rue : nos sociétés sont celles de la régulation totale et « la pensée positive », comprise comme l'entendait Marcuse (1964[1968] : 195) est devenue le slogan des hypermarchés Carrefour ! Par contre, il n'est pas certain que toutes les conclusions de l'auteur de *L'homme unidimensionnel* (Marcuse, 1964[1968]) soient partagées : les émeutes urbaines de ces dernières années dans différents pays, Grande-Bretagne, Etats-Unis, France, Danemark, ne sont probablement pas la grande révolte du « substrat des parias et outsiders » (Marcuse, 1964[1968] : 280) car leur degré de conscience politique reste très faible (280).

Au final, le retour sur un tel ouvrage amène à conclure par un commentaire le qualifiant « d'ouvrage prémonitoire » ou, autre mise à distance sans appel par exemple le redoutable « cet ouvrage n'a pas pris une ride ! ». Mais cela n'empêche pas de l'utiliser soit directement (assez peu ici), soit indirectement par son rôle fondateur d'une pensée développée dans le chapitre deux.

Mais alors un troisième niveau s'impose : en revenant sur cet ouvrage que je n'avais pas ouvert depuis longtemps, j'ai eu aussi la surprise de découvrir la reconstruction progressive que j'en avais faite, intégrant des auteurs abordés ensuite pour faire évoluer cette réflexion en toute autonomie de l'auteur. Le savoir produit et régulé par cette théorie est *radial* :

La connaissance, comme la vérité, est relative à la compréhension. Notre vision populaire du savoir comme étant absolu vient de la même source que notre vision populaire d'une vérité absolue, qui est la théorie populaire selon laquelle il n'y a qu'une seule manière de comprendre une situation. Quand cette théorie populaire faillit et que nous avons de multiples manières de comprendre ou "composer" une situation, alors le savoir, comme la vérité, devient relatif à cette compréhension.

(Lakoff, 87, cit. in Thrift, 96 : p. XI)

Dans cette logique d'une théorisation souple, le concept doit nécessairement rester ouvert, « polymorphe, souple et adaptable, plutôt que calibré et utilisé de manière rigide » (Bourdieu et Wacquant, 1992 : 23). Il s'agit bien d'envisager, pour élargir le propos de Shotter (1993), une théorisation doublement *située* : d'une part, une capacité à prendre en compte de manière très pragmatique la diversité des discours et pratiques qui disent l'inégale capacité à être, à se positionner, dans le monde, dans le contexte d'un inégal accès aux ressources, économiques comme discursives. Mais, d'autre part, qui dit débat dit réflexivité, capacité du chercheur à évoluer, à s'adapter : il n'est de théorisation qui échappe à cette règle absolue. La vision hiérarchique d'une théorie normative à laquelle on ne se réfère pas mais par laquelle on se définit est extrêmement appauvrissante bien que l'usage de ce raccourci reste commun. S'il est possible de la tolérer avec une indulgence attendrie par la naïveté d'un étudiant de master découvrant la puissance de certaines pensées, cette conception trop monolithique de la théorie doit disparaître de nos pratiques. Située et reprojétée en permanence, la théorie résulte « d'une déficience de notre avoir-à-faire de concert avec le monde » (Heidegger, 1962 cit. in Thrift, 1996 : p. X) : user d'une théorie, c'est d'abord ne pas la prendre au sérieux, se donner la capacité d'immédiatement la contester, la modifier, l'adapter pour ce qu'elle représente. Car c'est sa première fonction : fournir une représentation qui donne sens. A condition, bien sûr, d'éviter aussi le double écueil d'une représentation trop simplette et d'une confiance trop naïve dans la représentation.

### *Dépasser la représentation*

Il est en effet courant d'entendre parler de « crise de la représentation » (Mondada, 2000 : 9 ; Bougnoux, 2006). Bien qu'elle soit présentée en général comme une conséquence de l'entrée dans une post-modernité discutable, plus logiquement surmodernité (Augé, 1992), Bougnoux montre qu'en fait cet affaiblissement apparu avec le romantisme est continu tout au long du XX<sup>e</sup> siècle à travers le discours artistique puis les totalitarismes : « L'ironie propre à l'histoire

et au devenir des avant-gardes fit en effet que ce rêve, "esthétique" chez Delacroix, Derain, Tzara, Breton ou Le Corbusier, rencontre et comble les vœux de la propagande totalitaire qui veut elle aussi, elle surtout, agir directement sur nos nerfs, comme cherche également à y parvenir la publicité » (Bougnoux, 2006 : 77). Si donc il y a crise, elle est surtout apparue au retour des survivants de la Shoah car s'est alors posée la question de la manière de raconter l'indicible, « une expérience impossible à transmettre » (Bougnoux, 2006 : 158).

La représentation comme outil de transmission de mon expérience ; cette approche par l'usage présente l'intérêt d'échapper aux limites d'une définition commune bâtie sur l'idée d'un miroir du réel, dépassée dès Socrate mais toujours abondamment utilisée : la plupart des utilisateurs non géographes de la carte (et même certains producteurs de ces cartes) en font cet usage.

De fait, abordé ainsi par la pratique, le problème de la crise de la représentation est donc peut-être dépassé puisqu'aujourd'hui, la publicité, par exemple, ne propose plus de transmettre une expérience : elle *l'enseigne* individuellement à chacun<sup>63</sup>, sans que personne ne s'imagine ensuite rediffuser cela sous forme de représentation, au sens aristotélicien ou nietzschéen de *défense cathartique* ; même caduque, cela nous engage dans une seconde définition : dans sa logique originelle, la représentation permet un recul vis-à-vis d'un réel qui sinon serait insupportable.

Mais aujourd'hui, l'expérience médiatisée du monde est devenue notre seul horizon :

C'est un processus de transformation dans le domaine de l'expérience géographique (rencontre personne – environnement ; localisation et organisation spatiale, caractère du lieu) par lequel le visuel est effectivement devenu hégémonique – une dictature de l'œil culturellement institué [ou construit] – et les images technologiquement intermédiées (ou "thèmes") substituent ou remplacent le dialogue multisensuel réel avec l'environnement physique.

(Rodaway, 1994 : 161)

Aussi, nous ne cherchons plus la mise à distance que procure la représentation avec la même intensité, nous voulons *être*, dans le réel : nous n'avons jamais été autant soucieux du réel alors même que la conception socrato/platonicienne de la représentation est obsolète. L'ancienne opposition réel/représentation a perdu de sa netteté et le débat est ailleurs, dans les catégories intermédiaires que nous créons à l'intérieur même d'une représentation qui, du coup perd ce statut.

---

<sup>63</sup> D'où le recours fréquent, en particulier dans la propagande politique contemporaine, au terme de *pédagogie*, généralement pour convaincre la population d'adopter des mesures impopulaires ou très idéologiquement marquées. En langue commune, cette pédagogie s'apparente donc à du « bourrage de crâne » et ne fait guère honneur à notre métier d'enseignant. En ce qui concerne la publicité, il serait également plus logique de parler d'*investissement*, au sens militaire du terme : Bougnoux (2006 : 79) rappelle que le président de la principale chaîne de télévision française déclarait en 2004 que « dans une perspective "business", soyons réalistes ; à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. ».

Le rapport des sociétés humaines à l'espace évolue dans ce cadre : à l'ancienne triangulation entre une fonction (mettre le réel à distance), usage (transmettre une expérience réelle) et description commune comme idéal naïf (être le miroir du réel) s'est substituée une confusion entre le réel et sa représentation : l'icône de la plage à cocotiers n'est plus le cadre d'une expérience agréable, mais sa garantie ; de même, le discours de présentation des SIG met en valeur qu'ils ne sont plus appréhendés comme un outil ; ils rendent capables de voir un réel plus réel que le réel, débarrassé des scories du réel ordinaire.

Cette *ère de la reproduction multimedia* (Rieusset-Lemarié, 1999) induit une société caractérisée par la multiplication de *doubles* au statut ambigu. A travers la profusion de ces doubles, *mimésis*, virtuel, simulations, avatars, artefacts, hyper réel, etc., mon projet est de contribuer à donner sens à ces catégories : nous concevons parfaitement que la chirurgie esthétique a pour fonction de créer de créer un corps qui se rapproche de la représentation idéale qu'en a le sujet ; celui-ci voit ce corps comme un discours sincère sur lui-même et va donc se *conformer* à des valeurs culturelles, c'est-à-dire une prescription sociale qui lui permettra de se faire parfaitement comprendre ; la diffusion de ces codes est assurée par un faisceau de référents (revues et émissions de télévision spécialisées, mais aussi corps des artistes, jouets tels que les poupées Barbie, etc.). Or, une opération de requalification paysagère fonctionne exactement de la même manière. Notre rôle est donc d'identifier les différents éléments du processus, les valeurs en question et les modes de diffusion de ces prescriptions sociales tels qu'ils finissent par s'inscrire à l'intérieur du paysage.

A un second niveau, cette confusion volontaire entre réel et représentation génère un malaise : avec la chirurgie esthétique, les prothèses sensorielles ou techniques d'augmentation, tout autant que la multiplication des images de ma personne, quel est mon véritable corps ? Et cela nous relie alors à la question des identités. Ce questionnement est également transférable aux espaces, par exemple les nombreuses situations de réhabilitation patrimoniale : à partir de quel moment la re-construction d'un espace va-t-elle créer un espace nouveau ? Mais c'est alors l'ensemble de la notion de territoire qui est chahutée par ces évolutions : il semble évident qu'une des fonctions principales de l'idéologie territoriale consiste justement à initier la création d'un nouvel espace ; c'est d'ailleurs la raison de l'utilisation, parfois instrumentalisation de celle-ci par les acteurs publics.

Mais à un troisième niveau, c'est une remise en cause ; si on entend le territoire comme une prise de conscience préalable à un projet puis à une action commune sur un espace donné, tout devient extrêmement confus. En marge d'un des colloques liés au forum des cultures de Barcelone (2004), Eloy Mendez Sainz remarquait ainsi que dans les villes mexicaines de la

*frontera* avec les Etats-Unis, ce sont les *gringos* qui ont apporté la notion d'espace public, auparavant, il y avait une place ou une rue ; et ces dernières ne signifiaient rien dans cet ordre de représentation ; elles étaient hors de l'abstraction des *gringos* qu'en même temps ils nient en implantant massivement des *gated communities*... De même, la *frontera* est également une mise en spectacle : pour un chicano des USA, la *frontera*, c'est nécessairement celle avec le Mexique (Price, 2000) comme projection identitaire déconnectée de la réalité du passage de la frontière, de la guerre de 1846 ou des *maquilladoras*, etc. Cette *frontera* est d'ailleurs incarnée au moyen de tatouages et devient ce que Price appelle une *portative boader*. C'est lorsque l'intégration croissante dans l'Union Européenne fit perdre l'essentiel de sa réalité politique à la frontière franco-belge de Lille que le système festif transfrontalier a connu son apogée : à Lille, « aller en Belgique », signifie aller faire la fête à une dizaine de kilomètres de la frontière. La représentation ne figure jamais, elle construit.

Mais la situation se complexifie aussi pour le chercheur. S'il est nécessairement sceptique devant l'idée classique de représentation entendue comme reflet fidèle d'une réalité aujourd'hui démultipliée (hyper réel, réalité virtuelle), cela interfère d'abord avec sa propre pratique scientifique avant même de perturber ses objets d'étude.

A un premier niveau, si la crise de la représentation perdure, c'est aussi parce que nos disciplines connaissent une crise de confiance dans cette « conception de la représentation comme miroir plus ou moins fidèle de la réalité, liée à un idéal de langage comme simple véhicule neutre d'entités qui lui préexisteraient et qu'il ne ferait que coder » (Mondada, 2000 : 9). Qu'est-ce qu'une carte aujourd'hui ? Un produit social dont nous savons pertinemment qu'il est fortement performatif : ainsi Maria Aurindo (2006) vient de montrer que le discours véhiculé par les cartes de promotion touristique dans le contexte historique et social du Portugal de la période 1911-1986 a eu une implication dans la construction des représentations du territoire mais aussi son aménagement. Déjà évoqué dans le contexte de la diffusion, le développement des SIG (Systèmes d'Information Géographique) est aussi souvent pour les acteurs un substitut commode mais pervers à une connaissance approfondie du territoire.

A un second niveau, nous vivons dans des sociétés où les individus disposent de compétences spatiales étendues. Celles-ci connaissent depuis un siècle une évolution permanente, ne serait-ce, entre autres raisons, que parce que nous sommes passés d'une société encore assez rurale à une société urbaine. Cette mutation majeure s'accompagne d'un développement de capacités tout aussi nouvelles à jouer de ces compétences : en affirmant que les individus ne sont pas des

*idiots culturels*, Garfinkel (1967), postulait contre Durkheim que les faits sociaux doivent être envisagés comme l'accomplissement pratique des acteurs. De Certeau (1980 : 172) puis Di Méo (1998), à travers l'idée peu développée de *ruse*, reprennent cette idée.

Sans détailler puisque la seconde moitié de cet ouvrage est spécifiquement consacrée à cette question, on retiendra l'idée que le sujet<sup>64</sup> est capable de changer le sens d'un lieu par le jeu de ses pratiques ; elles constituent son sens du réel, un savoir social en usage, une pensée en action. C'est une présentation plutôt qu'une représentation : à travers ce qu'il nomme *non-representational theory* ou *theory of practices* Thrift (1996 : p. X) propose de considérer qu'être devient « une manière d'être » (Nash, 2000), que les pratiques racontent l'être profond des individus. On recoupera à la fois l'*habitus* de Bourdieu, comme le *background* de Wittgenstein. Cette ouverture majeure de la géographie et des sciences humaines ne doit pas être envisagée comme une rupture mais un élargissement des perspectives : Lorimer (2005 : 84) est plus explicite en parlant de *more-than-representational geography*<sup>65</sup>. A ce titre, l'approche post-moderne doit bien être comprise comme une nouvelle étape dans la construction du savoir, ce que ne perçoit manifestement pas Brunet (2004).

Mais un troisième niveau vient alors s'articuler aux précédents qui permet d'affirmer qu'il s'agit bien d'une évolution majeure et non pas l'habituelle rhétorique du chercheur toujours persuadé de vivre l'extraordinaire refondation du monde du fait de sa proximité obsessionnelle avec son objet. En effet, les représentations d'un individu sont plus ou moins agencées en systèmes convergents et, parce que ces représentations sont socialement construites, elles s'organisent en ce qu'on appelle une culture. Or, celle-ci est donc amenée à évoluer sous l'effet de plusieurs mutations qui contribuent à affaiblir le champ de la représentation, en particulier la « passion du réel » propre au XX<sup>e</sup> siècle (Badiou, 2005) – c'est même une véritable obsession –, et la moindre importance accordée au symbolique<sup>66</sup>. Par contre, perdue ce qui confine à une

---

<sup>64</sup> Et à ce titre, tout individu devient nécessairement sujet : c'est le sens de ma démarche (et le thème de la deuxième partie).

<sup>65</sup> La lecture de cet article de recension des développements issus de cette approche est vivement conseillée pour qui veut comprendre l'ampleur du mouvement de rénovation de la discipline. C'est ce qui m'a conduit à sous-titrer la synthèse sur la performativité à paraître dans *L'Espace Géographique*, « tout un monde à s'inventer ».

<sup>66</sup> Mais je n'irai pas jusqu'à reprendre l'antienne sur « l'effondrement du symbolique » (Bougnoux, 2006 : 129 et sq.) ou, plus courant, le désenchantement du monde. D'une manière générale, j'ai tendance à croire que sous l'influence de facteurs tant sociétaux (ultramontanisme et autres piétismes chrétiens, nécessité d'ancrer dans les esprits les nationalismes et les régimes plus ou moins démocratiques nouveaux, mouvements d'extrême-droite chrétiens et/ou régionalistes, romantisme et sa valorisation, etc.) que scientifiques (Michelet/Lavisse, la première ethnologie et surtout le couple infernal Durkheim/Mauss), le XIX<sup>e</sup> siècle a exagérément survalorisé cette dimension. Le mouvement actuel, en fait démarré dès les années 1930, ne serait pour partie qu'un retour à des positions moins extrémistes. Cela n'empêche pas de pointer un affaiblissement contemporain bien réel de cette dimension, sans en faire un élément central, ni se contenter de le pleurer au détriment d'une analyse froide de ses causes comme surtout de ses conséquences.

religion de l'objectivisme ; notre société ne semble pas encore avoir enfin admis que toute représentation du monde inclut le sujet qui l'énonce ; le chercheur ne saurait s'en exclure : c'est même l'origine de ce culte du scientifique et de l'expert dans les médias, aussi idéologiquement marqués soient-ils<sup>67</sup>. D'une certaine manière, ils contribuent à construire certaines formes persistantes de symbolique, en particulier à travers des objets tels que le territoire, ou la vision de la centralité comme structurant unique et indispensable de la ville (Ascher, 1995).

Mais la principale mutation de la représentation tient au faisceau d'interactions entre ces évolutions et leurs processus de diffusion : il peut sembler évident que la généralisation de nouveaux médias depuis un demi-siècle a généré de « nouvelles pratiques culturelles qui sont le support de nouvelles formes de liens » (Maigret et Macé, 2005 : 10). Cela remet en cause les clivages anciens entre cultures (et représentations) populaires et élitistes ; quand ils persistent, cela oblige à les penser comme un acte volontaire, généralement conscient, socialement et politiquement construit. C'est la raison pour laquelle la culture ne peut plus être pensée autrement qu'en terme de médiaculture : il semble évident qu'il est impossible d'envisager la production de pétrole sans aborder aussi ses modes et voies de diffusion, son contexte géopolitique, etc., pourquoi serait-ce différent pour la culture alors même que l'essentiel de sa production est également contrôlée, directement ou indirectement, par quelques compagnies également appelées majors, que ses flux sont aussi très inégaux et dépendants de vecteurs dominants, etc. ? Mais rien de bien nouveau non plus : étudier l'importance de la bibliothèque bleue de Troyes dans la France du XVIII<sup>e</sup>, c'est nécessairement tenir compte aussi des colporteurs qui la diffusaient, de son impact social et culturel (diffusion de la lecture), de ses conséquences sur l'évolution de la société pré-révolutionnaire, du contrôle politique de son contenu, de son impact sur les modes de structuration villageoise (lecture collective, contenus qui idéalisent la société villageoise...), etc.

Cela génère aussi une approche de la représentation qui doit tenir compte du fait qu'il n'y a plus d'un côté un émetteur actif et de l'autre un receveur passif. Le propre des modes que

---

<sup>67</sup> Ainsi par exemple dans notre domaine, l'omniprésence des « chercheurs » (en fait des compilateurs de bibliographie) de l'IRI (Institut des Relations Internationales), une officine fort lucrative fondée par un député UMP (Pierre Lellouche). D'une manière générale, l'ensemble des « expertises » proposées au sujet du Moyen-Orient par exemple contribue à en donner une vision fort conflictuelle, alors que de véritables experts beaucoup plus nuancés ne sont jamais convoqués : ce fut particulièrement le cas de Gilles Kepel qui disparut des télévisions dans les jours qui suivirent le 11 septembre 2001 car il ne diffusait pas le discours annonçant une guerre des civilisations alors que son discours sur la marginalisation sociale des djihadistes dans les sociétés musulmanes (1999 ; 2004) est particulièrement pertinent pour expliquer le durcissement des derniers extrémistes, ce qu'on admet parfaitement dans le cas des Basques de l'ETA clandestin. De même, on remarquera qu'il parle *des* sociétés musulmanes et pas du *monde musulman* et autre *civilisation* dans un amalgame douteux.

diffusent les médias, c'est en effet d'être reprises, adaptées à d'autres contextes pour modeler l'ensemble de la société : ainsi, des émissions de télé-réalité ou de celles traitant de chirurgie esthétique dont l'impact dépasse considérablement celui de la seule thématique de l'émission télévisée en donnant à voir des comportements qui sont ainsi naturalisés et adoptés par une partie conséquente de la population<sup>68</sup>.

Cette évolution est au cœur de mon travail sur la production des espaces hyper réels. Que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas de la question technique, l'illusion des NTIC (*Nouvelles techniques de l'Information et de la Communication*), souvent totalement secondaire, mais bien de la mutation des pratiques spatiales des sociétés : on conçoit la moindre fête locale en fonction de sa médiatisation : ainsi, le Téléthon est devenu en une dizaine d'années un des jours de fêtes majeurs en France, la fête par excellence des périphéries pavillonnaires. L'étudiant en 2002 au Teich (Gironde), j'avais été surpris de constater que chacun des micro événements qui le composent est conçu, jusqu'au niveau local le plus immédiat, en fonction de sa médiatisation espérée, même s'il s'agit d'une diffusion dans la rubrique communale du quotidien régional ou, au mieux, une rapide mention sur les ondes de la Radio France Bleue locale. Dans cette logique, le réel n'existe qu'en tant qu'événement médiatique ; sa représentation prime sur son existence : il n'est pas surprenant que certains événements puissent être niés lorsqu'il n'en existe aucune image.

Au final, ce dernier exemple permet bien de résumer les nouveaux enjeux autour de la question de la représentation qui amènent ainsi parler de son dépassement :

- les pratiques sont à considérer comme des *présentations* situées, hiérarchisées, manipulées par leurs auteurs/acteurs qui deviennent ainsi sujets de leur propre parcours de vie.
- l'importance de la médiatisation de la représentation oblige à reconsidérer complètement à la fois le champ de la culture (tout devient culture ; la culture est l'élément majeur qui structure les comportements spatiaux) mais aussi la production des espaces, et nous contraint donc à réinventer une géographie, pour ces espaces nouveaux certes, mais aussi tous les autres, peu ou prou liés à cette dimension culturelle.

---

<sup>68</sup> A l'automne 2005, la diffusion d'une émission en partie « bidonnée » sur les délocalisations d'opérations de chirurgie esthétique en Tunisie à partir de la présentation d'une clinique fondée par un Français quelques mois plus tôt a provoqué, malgré la dénonciation d'une pratique journalistique douteuse sur France Culture et dans l'émission de critique télévisuelle de Daniel Schniderman (France 5), non seulement le succès commercial de cette clinique mais aussi l'explosion de ce secteur en Tunisie (six à huit autres cliniques de ce type auraient été fondées depuis), et plus largement le développement rapide de ces pratiques de tourisme dans une quinzaine de pays, en particulier l'Inde, la Thaïlande et le Brésil.

- la question des liens entre discours et action devient centrale : avec plus ou moins d'intensité, beaucoup d'entre eux sont performatifs. Les travaux de Lussault ou Mondada ont montré que cette performativité est une dimension essentielle de l'action urbanistique, mais il faut aussi envisager sa contribution essentielle à la production des identités individuelles spatialisées. A ce titre, elle s'intègre dans une réflexion plus large qui court comme un fil conducteur en particulier dans la deuxième partie. Mais les deux approches (la construction des identités spatialisées comme le processus contemporain de dépassement de la représentation) restent en permanence liées.



## Conclusion de la première partie

Il n'est pas question de développer très longuement cette conclusion puisque la suite de l'ouvrage a cette fonction. Il demeure que, malgré le caractère en apparence très éclaté du propos, contrainte inhérente à ce type d'exercice qui doit balayer large, j'insiste sur trois idées fortes.

### *L'engagement culturel*

La première, c'est le rôle central, mais pas hégémonique, de la dimension culturelle. Il s'agit de se démarquer de la malédiction française qui situe la géographie culturelle encore trop souvent à la marge ; à moins qu'on puisse dire que les géographes culturels français se laissent trop facilement marginaliser. La sous-discipline apparaît ainsi comme une catégorie résiduelle, décorative, par rapport aux analyses économiques dites plus sérieuses, un gentil bavardage autour d'une tasse de thé entre dames désœuvrées et vieux messieurs distingués pendant que d'autres s'occupent des choses réellement importantes...

Dans une perspective rénovée, liée aux pratiques de vie de la sphère citoyenne, imbriquée dans des réseaux de significations et de pouvoirs, la culture devient *événement*. Elle vise à permettre la compréhension des relations de domination, d'opposition, d'appropriation et de ré-appropriation qui caractérisent les strates culturelles des sociétés urbaines contemporaines (cultures, sous-cultures...). Aussi, cette géographie culturelle se refuse-t-elle à séparer le social et le culturel : la culture est au cœur des processus de structuration des sociétés et non plus évoquée comme variable secondaire.

A un premier niveau, elle est donc discours, mais aussi enjeu politique. Cela amène à proposer une économie politique de la culture. Cette réflexion sur les « *culture wars* » (Don Mitchell, 2000) vise à mettre en valeur les oppositions, conflits politiques, économiques et sociaux au sein d'une même société. Reprenant les conclusions de Foucault et Bourdieu sur la fragmentation sociale, il s'agit de multiplier les regards sur les phénomènes transversaux des sociétés (relations de pouvoir, de domination...) pour mieux saisir les modes de production et de structuration des lieux et des espaces. Les lieux deviennent contextes construits dans les rapports entre des cultures d'échelles variées, l'espace est un produit social et culturel.

En même temps, et à l'intérieur de ce questionnement plus général, le débat de la géographie culturelle contemporaine s'organise autour de trois grandes questions. La première réaffirme la *place de l'espace* dans la pensée sociale et son rôle dans la constitution des lieux : le passé, le

présent, le futur opèrent dans des espaces en mouvement qui situent le contexte et sont largement dépendants des données culturelles. La seconde porte sur la *redécouverte du sujet, de l'individu, du sensuel, du corps* comme part essentielle de l'expérience sociale, politique, historique et géographique. La troisième touche à la *redéfinition du réel* et à la position du *signe* comme référent de la représentation des choses. Elle affirme l'idée de complexité pour lutter contre l'approche naïve du réel. A cette aune, la culture est donc une catégorie d'analyse pertinente et rigoureuse au travers de laquelle se constituent et se débattent des changements politiques, sociaux ou économiques plus vastes.

### *Des pratiques spatiales situées*

La seconde idée, c'est l'importance de la pratique spatiale des individus. Cela balaie toute idée d'une représentation qui figure mais pose au contraire une présentation, présence active et signifiante, sans cesse remédiée, qui débouche sur deux développements méthodologiques et théoriques : la pratique est discours et doit être entendue comme telle. Il est nécessaire de s'adapter ; la pratique induit l'importance centrale du contexte et de l'expérience des individus. Cela remet en cause les logiques positivistes encore très présentes dans nos disciplines, surtout la géographie. Dans cette multiplication de discours, il n'est plus possible de faire l'impasse sur la prolifération des sens possibles ; il importe de demander quel sens va être choisi par le lecteur et comment ce lecteur construit son sens. Nous sommes en permanence dans le *thirdspace* (Soja, 1997), nous vivons le *thirdspace*, substance plastique qui constitue notre spatialité. Mais il convient d'enrichir le sens de ce terme.

En effet, cette installation permanente dans le discursif nous fait échapper à ce que Derrida appelle la *métaphysique de la présence*, traduite par ces doublets dévalorisant moralement le second terme, hiérarchisation exclusivement conceptuelle entre le modèle et sa copie, entre l'essentiel et l'accidentel, l'originaire et le dérivé, le profond et le superficiel, le pur et l'impur, le propre et le parasite, l'intelligible et le sensible, etc. Si des structures existent indiscutablement, elles sont sans fondation pré discursive, fixées, s'adaptant en permanence et l'action des agents doit elle-même être envisagée comme incluse dans cet environnement mouvant ; c'est une remise en perspective qui dépasse largement ce qui avait déjà été envisagé par Sfez (1987) et donne une importance croissante à la manipulation de ces discours *expérimentés*, appropriés, par les individus.

Des trois idées initiales autour de la représentation (transmission d'une expérience, mise à distance du réel, représentation de la représentation en tant que figuration élémentaire), celle de l'expérience et donc des pratiques est essentielle car c'est grâce à elle que l'objectif de tenir le

réel à distance est atteint. A priori, cela n'a rien de révolutionnaire ; même discrète, la tradition de l'étude des pratiques, souvent péjorativement ramenée à celle du banal et du quotidien, n'est pas nouvelle dans la géographie française (Chombart de Lauwe, 1959 , 1963 ; Vant, 1986 ; Frémont, 1988 ; Di Méo, 1996) ; dans les autres disciplines des sciences humaines et sociales, également : c'est une évidence en sociologie depuis sa fondation ; sans tenir compte du mouvement folkloriste, c'est plus récent en ethno/anthropologie, du moins avec nos pays comme terrain d'étude (Bromberger, 1998 ; Bourgois, 2002).

Mais, si chez les Anglo-Saxons c'est un élément moteur de la vivacité actuelle de la géographie et des sciences humaines et sociales, c'est parce que la perspective a été renouvelée pour tenir compte de la complexité de ce type de discours : il ne s'agit pas seulement de dresser un tableau des pratiques (qui fait quoi où) mais bien de comprendre en quoi cette pratique modèle progressivement les identités, construit patiemment ou plus rapidement de nouveaux arrangements spatiaux : ainsi dans l'étude de Pasquier (1999), la question n'est pas de savoir si les jeunes filles du début des années 1990 regardaient le feuilleton télévisé *Hélène et les Garçons* ; c'est certain. Mais il s'agit de voir comment s'organise cette pratique, en quoi elle contribue à la restructuration des relations garçons/filles (entrée dans l'adolescence comme transition vers la surmodernité), modèle les comportements et surtout comment la médiatisation subvertit toute culture et la transforme en médiaculture : c'est « la culture comme activité sociale » totale (Pasquier, 2005).

#### *Vers une société totalement disciplinaire*

La troisième idée est que si cette importance des pratiques signifie l'assomption de l'individu comme acteur et sujet de son propre destin, faisant perdre à ce dernier l'essentiel de sa dimension de *fatum*<sup>69</sup>, il s'agit de ne pas perdre de vue que cette capacité d'action reste fort inégale. Le pouvoir, dans ses dimensions politiques comme économiques s'est très bien adapté et se permet même de pousser au changement, sûr de sa maîtrise des évolutions en cours. La mutation en cours est celle du passage définitif à une société moderne, c'est-à-dire régulée de l'intérieur, disciplinée, autour d'un projet utopique dont est entreprise la réalisation à une échelle globale. Cette géographie culturelle est donc nécessairement sociale, car elle a pour vocation de comprendre les mécanismes de fonctionnement et régulation des sociétés spatialisées. A ce titre, cela induit aussi deux développements : comme les situations étudiées,

---

<sup>69</sup> C'est même une des raisons de la demande sociale de sécurité (voir en troisième partie le *risk free environment*), mais aussi de comportements identitaires variés, telles les conduites à risque (Le Breton, 1996) et autres cultures de l'exploit.

toute recherche est située et doit être assumée en tant que telle. Enfin, l'action (acteurs publics comme individuels) et la construction des identités spatialisées des individus sont interreliées.

Je souscris donc à l'objectif de Thrift (1999) ou de Viala (2005) de produire une géographie *totale*, c'est-à-dire capable de mobiliser et d'articuler l'ensemble des perspectives théoriques et donc méthodologiques, des niveaux d'échelles, d'aborder de nouveaux objets, toujours compris comme des expositions et des manifestations, à forte incidence sur nos sociétés. Ma contribution n'est donc que modeste puisque dans cette perspective cela induit qu'un travail d'étude personnel devient sinon improbable, du moins difficile : vu la densité des appareils théoriques à maîtriser, ces initiatives doivent être envisagées comme collectives.

C'est cette diversité des approches que je veux essayer de mettre en spectacle dans les deux parties qui suivent. Dans un premier temps, il s'agit de s'intéresser aux modalités de construction des identités spatialisées, avant de revenir au dépassement des représentations dans la perspective de remodeler les conceptions spatiales et d'assurer leur mise en œuvre.

**2<sup>e</sup> partie**

**Vers une géographie du sujet :  
Des identités spatialisées aux sujets situés**

Introduction

Chapitre 1 : Identités, identités urbaines, urbanités flexibles...

Chapitre 2 : Un si petit monde : complexes identités territoriales

Chapitre 3 : Du microcosme à l'hyper réel : procédures de mise à distance identitaires au moyen de la frontière

Chapitre 4 : En quête de Nenita Villaran : situer les identités multiples des réseaux

Chapitre 5 : Transgressions. Situer des corps sans limites

## Introduction

### *Passer des identités au sujet*

La question de l'identité est importante dans les sciences humaines, et la géographie n'échappe pas à ce questionnement. Cela suscite un débat récurrent qui amène parfois à douter de sa pertinence comme de sa valeur heuristique dans certains contextes spatiaux où on l'instrumentalise particulièrement : c'est souvent le territoire où cela « revient à évoquer la contribution d'un lieu érigé en territoire à la formation d'une identité personnelle » (Guerrin-Pace et Guermond, 2006 : 289). Face à ces doutes, il paraît aujourd'hui essentiel de découpler les deux notions et distinguer l'identité d'une entité géographique et le caractère spatial des identités individuelles ; cette perspective essentialiste revient à considérer que tous les individus d'un espace donné sont assimilés dans une même entité constituante qui devient ainsi communauté, entendue française avec sa définition restrictive et très péjorative.

Les dérives de la recherche et la hiérarchisation de ces communautés en référence à « l'âme des peuples » ne sont plus très loin : « l'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite. On ne peut se représenter le peuple grec ailleurs qu'autour des mers helléniques, l'Anglais ailleurs que dans son île, l'Américain ailleurs que dans les vastes espaces des Etats-Unis. [...] L'homme a été chez nous le disciple longtemps fidèle du sol. L'étude de ce sol contribuera donc à nous éclairer sur le caractère, les mœurs et les tendances des habitants. » (Vidal de la Blache, 1907, avant-propos) : les Bretons sont têtus, les Auvergnats avarés, les Corses paresseux et les Italiens amoureux ; sur ces logiques, cette époque invente dans les zoos humains un racisme rationnel (Bancel *et al.*, 2002 ; Garrigues, 2003).

D'un autre côté, on ne doit pas exagérer ce travers qui ne saisit que les chercheurs qui veulent bien s'y laisser glisser : j'ai toujours abordé la question des identités territoriales comme l'histoire du débat d'une norme dont le discours se diffuse à travers des rites et procédures qu'il est intéressant d'étudier, au même titre que les transgressions permanentes de cette norme identitaire : c'est l'objet du chapitre 2.

A l'inverse, l'identité est partout si on ne se limite pas à l'idée d'identités territoriales constituante des identités individuelles mais que l'on considère que les identités sont des revendications d'individus en quête d'existence en même temps que les structurations fluides et involontaires, parfois même inconscientes qui ordonnent nos actions (Butler, 1990 ; Pasquier, 2005). Cela n'a rien de révolutionnaire puisque cette conception s'est imposée depuis près d'un demi-siècle (chapitre 1) tout en évoluant progressivement vers la mise en valeur des aptitudes

du sujet à s'émanciper de ces discours pour jouer des partitions personnelles qui interprètent et subvertissent ces inscriptions identitaires (chapitre 3) puis finissent par jouer de celles-ci dans des représentations sans cesse plus éloignées de la configuration originale (chapitre 4).

Des deux thèmes de ma recherche, voici donc celui au plus long cours. Il court depuis une dizaine d'années à partir du questionnement des identités territoriales. Dans la logique de la mise en perspective d'une géographie du sujet, il va être central dans les dix années qui viennent, sinon même jusqu'à la fin de ma carrière, car progressivement s'est imposée la nécessité de délaissier une dimension exclusivement identitaire intéressante mais limitée puisque, en fait, périphérique à d'autres thématiques. J'en retiens deux : celle du territoire où nous venons de voir qu'elle pose un certain nombre de questions et n'apparaît pas toujours indispensable, voire est embarrassante (Debarbieux, 2006) ; par ailleurs, l'identité peut être considérée comme un dérivé, souvent restrictif, de la thématique du sujet.

Cette dernière a pu sembler un temps secondaire ou dépassée : nous avons vu que Baudrillard (1968, 1970) centre le regard des sciences humaines sur l'objet, justement à la fois pour échapper à l'omniprésence du sujet depuis près de deux siècles, mais également pour penser l'avènement de la société de consommation entendue comme une objectivation systématique doublée d'une réification de toutes choses, y compris l'humain (Pérec, 1964). Ce basculement est à l'origine d'une grande partie du travail de la pensée post-moderne.

Peut-on risquer d'en caricaturer grossièrement le propos en disant que c'est probablement une des raisons pour lesquelles c'est la question de l'identité (homosexuelle, féministe, ethnique, puis, en France et certains pays hors du champ anglo-saxon, territoriale) et non celle du sujet qui a été aussi développée dans les études culturelles au point de susciter la création de sous-disciplines fortement interdisciplinaires et spécifiques à chacune des ces grandes identités ? Il est certain que, sans ces mises en perspectives, les *cultural studies* n'auraient probablement pas eu un grand rayonnement.

Pendant quelques années, j'ai progressivement évolué dans cette direction en soulignant l'intérêt d'une entrée pragmatique par les modalités de spatialisation de l'identité. Au final, cela a déterminé trois niveaux, et trois époques d'appréhension de l'identité :

- par l'urbanité
- par la relation local/global
- par les limites que l'individu devenu sujet se construit

En effet, il apparaît important de s'intéresser aux évolutions contemporaines (post ou hyper modernité) qui font exploser les cadres conceptuels traditionnels et dessinent le modèle d'un sujet dont l'identité a des contours flous en constante réévaluation et redéfinition. Car le

problème de la plupart des impasses à ce sujet, c'est bien qu'elles recherchent des stabilités et des totalités quand il n'y en a pas. Chercher à définir le sujet par son essence est donc une erreur complète dans un monde marqué par des processus en cours d'uniformisation des normes comportementales, physiques et mentales au moyen d'une consommation standardisée à l'échelle de la planète. C'est l'erreur de Relph (1981 : 13)

Nous sommes décrits dans d'innombrables livres par des architectes et des historiens dans des villes devenues d'informes tumeurs malignes, et dont les prétentieuses tours de verre et d'acier en leur cœur manifestent toutes les qualités esthétiques de boîtes de carton couvertes de papier millimétré. Ces blocs de bureau sont en apparence réoccupés chaque jour par des armées d'hommes et de femmes en organisation *clonesque*, venues des *blandsapes*<sup>70</sup> suburbains dans lesquels vit une race de *surburbanites* uniformément insipide, tentant de satisfaire ses tendances matérialistes pour le dernier modèle de magnétoscope, un voyage organisé pour l'Espagne, ou, en dernière instance, l'ineffable saveur du cent-millionième hamburger.

Les légumes lobotomisés qu'il décrit existent bien ; ils sont nombreux mais ils ne constituent pas, loin sans faut, la totalité de ce qui est resté une humanité au sens riche du terme par sa capacité de choix, aussi dérisoire et formaté soit-il. En effet, s'il n'existe guère de modèles vraiment alternatifs, les individus disposent cependant du choix, comme identité secondaire, affichage d'une spécificité, ou mise en scène de leur capacité (au moins fictive) à ne pas se laisser totalement subjugué par l'identité dominante, d'une multitude de choix identitaires partiels.

Quand il devient impossible d'échapper à ces processus de décérébration, de clonage dans la vacuité, on se positionne aux marges. C'est logique. Cette fuite dans l'imaginaire (texte n° 7) ne doit pas être entendue comme celle d'une minorité car, peu ou prou, dans les sociétés de consommation, la plupart des hommes sont concernés : la marge est celle de l'espace de liberté que nous créons dans le cadre de normes multiples mais étouffantes. Tolérance si l'on veut, elle est ce qui permet d'affirmer une différence, réelle ou simplement jouée dans le cadre d'une autre norme identitaire ; souvent dérisoire, ainsi de la multiplication des tatouages ou d'une attitude ambiguë vis-à-vis de la consommation, « entre immersion et sécession » (Cova et Cova, 2003), elle réfère, donne une illusion de ce que pourrait être l'individu s'il avait choisi cette autre norme ou l'avait maîtrisée : Manzini et Jégou (2003), nuançant Rifkin, voient ainsi dans les logiques de l'accès l'amorce possible d'un processus d'émancipation hors de l'hyperconsommation stérile et aliénante.

En conséquence, il faut d'abord saisir ce sujet par les limites qu'il se donne ou se voit contraint d'adopter. Il m'est progressivement apparu qu'il n'est donc possible que de l'envisager dans

---

<sup>70</sup> « Paysages insipides » nés de la standardisation urbanistique que Relph définit comme un géotype caractéristique des périphéries pavillonnaires ; on les retrouvera en dernière partie comme produits et vecteurs de la normalisation hyper réelle.

cette mobilité constitutive. La mobilité est une compétence à manier les identités ; elle est la seule, la vraie mobilité, celle qui motive les autres, plus visibles, plus physiques ou concrètes, mais toujours dépendantes de ce processus initial de mise en spectacle de soi pour soi et pour les autres.

C'est avec cette logique qu'il m'apparaît nécessaire aujourd'hui de revenir au sujet, mais en délaissant les perspectives vidalienne de la géographie culturelle française, géographie humaniste dévoyée. Ce n'est pas non plus celle des études culturelles anglo-saxonnes ; il convient de les dépasser, c'est-à-dire en n'oubliant pas tout ce qu'on leur doit, en particulier en termes de méthodologie et d'interdisciplinarité. Le sujet qui s'esquisse alors vit dans l'interaction, c'est un sujet politique, un sujet en négociation de sa norme, mais dans un contexte de très forte contrainte qui donne un caractère d'urgence, de fébrilité à ce qui est vraiment un projet, malgré son caractère dérisoire dont il ne faut pas se gausser, reconfiguré en permanence. Cette nécessité, souvent maladroite et douloureuse, est indispensable et c'est elle qui permet de croire aujourd'hui encore à une humanité du sujet.

Contrairement à beaucoup de discours qui insistent sur une prétendue vacuité de ces tâtonnements identitaires, et concluent à une « humanité assiégée » (Guillebaud, 2001), je reste plus mesuré et tiens à nuancer ce catastrophisme de deux remarques : cette approche ne doit pas abandonner un nécessaire respect devant la maladresse, la douleur, le caractère très fragmentaire de ces tentatives de gagner, *grignoter*, quelques instants de liberté ; elles restent souvent illusoires mais jamais ridicules. C'est au prix de cette volonté d'écoute, qui n'empêche pas la sévérité de l'analyse, qu'il est possible d'imaginer réinventer un véritable humanisme : dans les interconnexions multiples de l'adhésion à des réseaux auprès duquel « notre entendement individuel, celui dans lequel nous sommes encore emprisonnés, semblera rétrospectivement infime » (Guillebaud, 2001 : 212), je vois l'esquisse de formes de socialisation nouvelles en cours de définition permettant d'envisager échapper à la perspective désindividuelle de « la fourmilière » (Stiegler, 2003).

Des réseaux en ligne, aux fonds de pensions ou la télé-réalité, je ne crois guère au discours sur l'individualisation totale : c'est le social qui se recompose. Car, et c'est ma seconde remarque, les spectateurs-acteurs de ces processus ne sont, au fond, pas si totalement dupes et vides de sens :

... l'émission *Loft Story*, dite de « télé-réalité » (c'est-à-dire mettant en scène des candidats issus du public dans des conditions d'épreuves supposées révéler la vérité des conduites et des sentiments), ne doit rien à la naïveté supposée du public quant à la « réalité » montrée par un dispositif ostensiblement mis en scène, mais au « réalisme » de la manière dont une certaine jeunesse pouvait ainsi trouver support à la « prise en charge » de ses inquiétudes. En dépliant l'avatar médiaculturel *Loft Story* (son dispositif, les relations à son public), on peut montrer, grâce au concept de mythe proposé par Edgar Morin, que l'émission situe le ressort central de son dispositif au cœur des préoccupations sociales et professionnelles de nombreux jeunes Français, à travers la mise

en scène ludique des catégories de la compétition et de l'exclusion. Et que ce succès médiatique souligne d'autant plus l'échec politique à prendre en compte et à traiter cette précarisation. »

(Macé, 2006 : 123-124)

Ce « mythe d'une compétition sans perdant » (Macé, 2006), cette « idéologie du bonheur » (Guillebaud, 2001 : 339) peuvent apparaître comme un projet de société intéressant s'il est possible de l'infléchir pour donner un vrai sens à cette ambition ; sur le fond, ils ne sont pas si éloignés du projet des sociétés occidentales développées après la Seconde Guerre mondiale. C'est le travail des politiques mais également le nôtre, qui avons soit démissionné et délaissé ces thèmes de réflexion, soit considéré que le futur n'était pas jouable. Or, je développerai plus loin l'idée selon laquelle nos catégories sont datées, essentialistes et considèrent l'identité comme un état, stable et plus ou moins immuable. Les générations montantes vont nécessairement proposer des conceptions plus mobiles, plus fluides aptes à prendre en compte une diversité et une fugacité des identités indispensables à notre époque. Cela va donc changer la donne assez rapidement : les doctorants actuels font partie de cette génération bien moins effrayée, tétanisée par le futur qui se dessine et capable de l'adapter à ses idéaux.

Concrètement, je conçois cette question avec une approche prudente : s'il s'agit de dépasser la première vraie réflexion synthétique sur la question (Pile et Thrift, 1995), c'est avec modestie ; celle des moyens (équipe en particulier) dont je dispose, limités. S'impose dans l'immédiat la nécessité de circonscrire à une double entrée en particulier en direction de la psychologie cognitive : émotions et affects dans la construction de la spatialité, et renouvellement de la pensée de la structuration de ces spatialités. Cette approche est pragmatique parce que, lucidement, c'est ce qu'il est le plus facile de marier avec mon intérêt à poser un individu situé, c'est-à-dire politiquement construit, politiquement étant compris comme socialement inséré dans un réseau de significations et de relations de pouvoir. Cette double entrée me paraît pouvoir déjà faire évoluer la géographie depuis des positions figées.

### *Construire une recherche*

Mais l'intérêt de cette deuxième partie n'est pas seulement dans son contenu ; sa construction est importante car elle me permet de bien situer ma recherche. Tout d'abord, pour les raisons qui viennent d'être évoquées, elle se veut la moins aboutie, souvent prospective : il s'agit de tenter une première synthèse avant d'envisager un développement plus complet. C'est la raison pour laquelle elle me paraît avoir sa place dans ce type d'exercice : à la fois parce qu'elle annonce et préfigure le mieux la recherche qui va être développée dans les années qui viennent,

mais également pour sa capacité à présenter un cadre théorique et méthodologique initial, un ordre de bataille et à ce titre s'esquisser en compétence.

Par ailleurs, si elle positionnée à ce stade de la présentation, c'est également pour des raisons chronologiques (le travail sur l'identité précède celui sur les représentations), mais aussi parce qu'un certain nombre d'éléments ont été progressivement intégrés dans les développements sur la question des représentations et sont donc nécessaires à leur présentation.

Enfin, et c'est le principal, dans les pages qui suivent on trouve un cheminement, une archéologie progressive de l'approche de cette question. Dans un premier temps (le chapitre 1), j'ai essayé de tenter de mettre en valeur une première phase de l'approche des identités où la question me paraissait centrée presque exclusivement sur le lien puissant qu'elles entretenaient avec les dynamiques sociales locales. Jusque vers 2003-2004, j'ai donc travaillé en ce sens un certain nombre de situations : les identités nouvelles qui se dessinent dans le rural sous influence urbaine, les périphéries urbaines, les situations d'exclusion liées au processus de relogement des populations vivant dans les bidonvilles de Lisbonne.

Progressivement, à la fois devant la difficulté à vraiment aboutir à une reconstitution satisfaisante, la perplexité à utiliser ces lectures pour certaines situations plus complexes (les sorties transfrontalières à Lille, les territorialités construites autour de l'articulation entre local et global dans le milieu viticole de Sainte-Foy-la-Grande) mais également la découverte de nouvelles grilles de lecture proposées tant par l'ethnologie que les approches post-modernes, il m'a paru nécessaire d'évoluer.

Ce premier chapitre et, pour partie, le suivant sont donc une reconstruction. A ce titre, c'est un discours sur soi qui exige toute la prudence nécessaire devant les mises en scène de ce type. Relativement honnête, c'est-à-dire dépouillé de toute illusion novatrice puisqu'il montre bien comment se sont télescopées des visions parfois contradictoires, il ne se prive pas des coquetteries que nous nous employons à relever dans les discours des autres, ne serait-ce que par la mise en ordre qu'il s'autorise.

Pourtant, ces processus de transition sont bien moins linéaires qu'il n'y paraît. Ainsi, la première et principale rupture est la présentation effectuée en juin 2003 devant l'Association des géographes français, publiée ensuite dans le *BAGF* (texte n°1) ; j'ai alors introduit les notions d'événement, de contexte ainsi que l'hyper réel pour appréhender les territorialités festives. J'avais cependant présenté la semaine précédente à Poitiers dans le cadre du colloque sur les frontières entre rural et urbain, un travail beaucoup plus « classique » sur les mêmes objets, utilisant des documents communs et même une dizaine de lignes de copié-collé réparties dans deux passages. Je n'ai pas été touché par la grâce post-moderne sur le chemin de

Poitiers : ces deux textes écrits en parallèle n'ont pas non plus été au cœur d'une stratégie sophistiquée destinée à donner aux bouseux du rural poitevin un discours déjà entendu et aux branchés parisiens les dernières novations : globalement, malgré la présence d'un important contingent de doctorants ouverts et sympathiques à Paris, les publics des deux manifestations avaient des profils plutôt inverses. Il s'agit plus probablement d'une adaptation à des contextes de diffusion différents et de leur capacité à normer le débat : d'un côté (Poitiers), un cadre plus strictement délimité par le thème du colloque et des organisateurs sérieux et attentifs à ce que celui-ci soit respecté ; de l'autre, une présentation assez libre au milieu d'un groupe de représentants de la géographie sociale bordelaise<sup>71</sup> où chacun essayait de diversifier un peu son propos. Le besoin d'être cohérent, lui-même très construit par une éducation académique normative, a fait le reste. Probablement. Car cette explication est elle-même une reconstruction postérieure dont je ne garantis pas l'absolue pertinence. A-t-on jamais vraiment conscience d'une rupture dans un processus intellectuel qui demande une maturation progressive ? Ce fut alors peut-être le cas durant l'été 2002 avec la lecture de Rodaway (1994) dans un chalet perdu du plateau de Millevaches : dans ses deux derniers chapitres, il y propose une utilisation très stimulante de l'hyper réel reprise à Baudrillard qu'une décennie auparavant je n'avais pourtant pas retenue ni à la lecture d'Eco (1985) puis celle dudit Baudrillard (1988) ni même encore deux ans plus tôt, à celle des articles de Chivallon (1998) et Gravari-Barbas (1999). Toutes ces lectures s'agençaient cependant progressivement dans un dispositif intellectuel où l'ouvrage de Rodaway devenait déclencheur. Cette lecture venait en effet compléter d'autres lectures récentes à la fois sur le questionnement de la représentation (Thrift, 1996, 1999 ; Nash, 2000) mais aussi le contexte (Liebes et Katz, 1990) et les temporalités (May et Thrift, 2000). Je peux proposer l'idée d'une percolation, d'une maturation lente qui finit par réagir tant sur une culture à plus long cours (justement Eco et Baudrillard mais aussi Bourdieu, Foucault par exemple) que par interaction avec d'autres lectures récentes, restées non sans écho, mais difficiles à articuler aux approches de l'environnement scientifique.

Car se pose une dernière question : comment trouver une réponse à des questionnements qui, sans être révolutionnaires, sont relativement novateurs dans une petite université française ? Durant mon travail de thèse, j'avais eu le sentiment d'une grande solitude. J'attendais de trouver dans le cadre d'un laboratoire un environnement plus collectif. J'avoue que ces dernières années, j'ai dû un peu déchanter. S'efforcer de développer une géographie culturelle qui ne soit pas trop passéiste expose, en France, de choisir entre deux termes d'une alternative

---

<sup>71</sup> Guy di Méo, Jean-Claude Hinnewinckel, Eva Bigando, Frédéric Tesson.

pas très satisfaisante : soit travailler collectivement dans des programmes plus « classiques » et essayer d'y développer des approches transversales susceptibles d'enrichir le débat. Mais on se retrouve alors sur des objets ou des thématiques difficiles et pas toujours enthousiasmantes, aussi sympathiques et eux-mêmes motivés que soient les collègues avec qui on embarque pour ces contrées un peu étranges et auprès de qui on passe rapidement pour un gentil cosmonaute égaré. Faute d'échanges très pointus, on progresse peu.

L'autre versant de l'alternative, c'est de s'assumer solitaire et développer une réflexion qui repose complètement sur la bibliographie et très peu sur les échanges. La première difficulté est très concrète : les financements de la recherche reposant sur des programmes collectifs très généraux, il devient encore plus difficile de fréquenter les colloques. J'ai pu l'expérimenter dès 2004 lors du colloque de Cologne où, bien que seul Français retenu avec Paul Claval, je n'ai pu aller. Au total, et malgré le soutien récurrent de l'UMR ADES (2003-2007) complété depuis 2005 par celui de l'UMR MTE, cela représente depuis le début de la décennie six ou sept manifestations dont la moitié d'excellent niveau international.

Si, comme dans mon cas, on ne dispose pas d'une solide capacité à théoriser, manipuler concepts et idées absconses, cela devient extrêmement stressant : faute d'avoir pu trouver à débattre et me faire relire, j'ai mis deux ans avant d'oser vraiment présenter mes développements sur l'hyper réel, et encore, pas dans ma discipline de rattachement mais avec des sociologues, dans une revue de sciences de l'information brésilienne ; les six géographes français à qui j'ai soumis mon texte sur la performativité ne m'ont renvoyé qu'une vingtaine de lignes de remarques, pour l'essentiel de la part de Régis Keerle (Université Rennes 2). Quant à la question des identités, le choix de présentation qui suit vise à illustrer cette difficulté et les tâtonnements que cela suscite.

Cette période est probablement terminée car, peu à peu, je me suis constitué un réseau avec qui il est possible d'échanger, écrire en commun, pouvoir obtenir des informations bibliographiques. Je remercie donc Isabel Pato e Silva (Universidade de Lisboa), Sébastien Fournier (Université de Nantes), Isabel Rodriguez (Universidad Autonoma de Madrid), Eloy Mendes (Collegio Mexicense, Sonora) et Yves Raibaux (Université Bordeaux 3). S'y ajoute le petit groupe motivé avec qui nous développons à Nîmes, le rendez-vous annuel autour des questions d'espace et de culture, appelé à devenir un événement important si nous réussissons l'édition de cette année : Catherine Bernié-Boissard, Laurent-Sébastien Fournier et Claude Chastagner.

Je remercie également mes étudiants à qui je dois des ouvertures importantes : Yvonne Galli dont la réflexion sur le rôle des émotions dans les processus de construction des espaces m'a

amené à envisager concrètement la question du sujet ; François Aussaguel pour m'avoir convaincu de l'intérêt de la notion de scène que j'avais sous-estimée puis, actuellement, pour les perspectives que semble offrir la notion de ritournelle qu'il est allé chercher chez Deleuze. Plus globalement, je remercie cette petite foule d'étudiants plus anonymes, de la première année au master 2, avec qui j'ai pris l'habitude de tester mes derniers développements : le microcosme dès 2003 à Bordeaux, l'hyper réel et la performativité à Montpellier depuis 2005. Enfin, dans un travail où mon principal atout est de mettre en jeu une bibliographie conséquente, j'ai aussi de très bonnes relations avec des bibliothécaires sérieux, compétents et motivés : à Bordeaux Valentin Fournier<sup>72</sup> à la BIU, Carlos Jenart à la bibliothèque de la Maison des Suds ; à Montpellier, Sylvie Hammel à la bibliothèque de l'UMR MTE, madame Benichou (Sociologie), messieurs Niementchinsky (géographie) et Bened (sociologie de la culture) à la BIU, sans oublier l'efficacité du service de prêt interbibliothèque, capable de faire venir une thèse (Hillis) depuis une université inconnue du Middle West en à peine une semaine. Reste un dernier niveau : le hasard et les contingences ; si la bibliographie traitée dans cet ouvrage est conséquente, elle reste partielle et surtout dépend de facteurs bien moins maîtrisés que ne le laisse entendre la synthèse qu'ils autorisent. En effet, la littérature en langue anglaise n'est pas toujours facile à trouver, en particulier les revues jusqu'à ces deux dernières années avec la multiplication des abonnements en ligne. Cela suscite donc des omissions. Par ailleurs, engagé avec un anglais médiocre dans une lecture difficile et donc lente, j'ai négligé souvent les auteurs français. Enfin, le fait de travailler avec un auteur de prédilection (Thrift pour toute la période qui va jusque vers 2005-2006) amène à suivre ensuite de préférence sa bibliographie. Ces facteurs sont probablement très importants dans les choix effectués.

Ces remarques mettent assez bien en valeur la nécessité d'une réflexivité minimale sur les tribulations de notre production, sans trop s'illusionner sur son efficacité. Dans ces conditions, une prudence et une humilité bien plus grande apparaissent aussi nécessaires sur le terrain vis-à-vis des discours que nous pouvons recueillir et analyser : notre capacité à extrapoler à partir de détails insignifiants mais conformes à nos souhaits est probablement un des moyens les plus fréquents de faire avancer la connaissance et donner sens au monde.

---

<sup>72</sup> Grâce à lui, Bordeaux possède un des meilleurs fonds de géographie post-moderne anglo-saxonne de France, utilisé essentiellement par les ethnologues et spécialistes d'études culturelles.



## Chapitre 1

### **Archéologie : identités, identités urbaines, urbanités flexibles**

#### *Les pratiques au cœur de l'urbanité*

L'idée d'aborder la question de l'identité par l'urbanité remontait au début des années 1990 et répondait à une logique défendue par André Vant et François Tomas dans l'excellent DEA *Villes et Sociétés* des Universités lyonnaise et stéphanoise. En gros, la diversité des interrelations que suscitent les villes oblige les individus à se définir par rapport à des structurations fortes induites en particulier par l'action des acteurs à travers des aménagements qui définissent et norment différents types<sup>73</sup> de rapports à la ville dans sa globalité mais également rapports inter individuels.

De fait, à la notice « urbanité » du dictionnaire de Lévy et Lussault (2003), ce dernier n'aborde la question que sous l'angle de l'urbanité des espaces : « caractère proprement urbain d'un espace » ; seuls ces derniers pourraient mériter qu'on les qualifie d'une urbanité qui, m'apparaît ainsi restrictive si les pratiques des habitants ne sont pas prises en compte : c'est d'ailleurs sous cet angle que le discours commun reconnaît ce terme. En général, lorsque l'on s'aventure sur ces terres, la question est de savoir si on mesure vraiment des formes d'urbanité ou s'il s'agit d'une convergence de données statistiques (Racine, 1994). Comment en effet, expliquer, que bien que nanties selon leurs critères de caractéristiques équivalentes deux villes ne connaissent pas le même fonctionnement ?

On peut, à la limite l'expliquer, si on sort de la théorie systémique qui sous-tend cette acceptation, par une différence d'idéologie territoriale et d'autres éléments eux-mêmes moins facilement quantifiables susceptibles de mettre en valeur la diversité et les qualités organisationnelles des villes : c'est l'approche de Lussault qui évoque l'existence d'un capital urbain au sens où Bourdieu parle de capital culturel<sup>74</sup>.

Mais on ne résout pas toutes les inconnues attachées à ce terme. Ce sont surtout les inégalités à l'intérieur de la ville qui doivent être prises en considération : il semble évident que pour un clochard ou un cadre supérieur l'appréciation de l'urbanité est fort différente. Des

---

<sup>73</sup> Au sens fort de l'expression : une véritable typologie.

<sup>74</sup> Le retour marqué ces dernières années à la notion de capital social chez les Anglo-Saxons amène souvent à proximité de cette notion d'urbanité par un détour de sens : la capacité d'intégration urbaine des immigrés est souvent abordée ainsi ; voir la synthèse des travaux proposée par Malheiros (2004).

études récentes s'attachent à ces questions (par exemple, Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989, 1997 ; Zeneidi, 2002). Mais entre deux cadres supérieurs habitant le même quartier, les parcours de vie sont souvent assez différents pour susciter des appréciations distinctes sinon antagonistes : l'étude des structurations atteint rapidement des limites.

C'est la raison pour laquelle, faisant appel aux sciences humaines et sociales, en particulier l'ethnologie, la sociologie et la psychologie sociale, je propose d'envisager cette urbanité dans une acception plus proche du sens commun. Ainsi, dans le même champ sémantique, on parle également de civilité, étymologiquement considérée comme une caractéristique des individus qui fréquentent la ville, une *modalité* d'appréhension de la ville. A ce titre, cela nous relie à la fois aux pratiques de l'espace mais surtout à la question de l'identité. Comment se construit-elle ? A rebours d'autres auteurs, moins novateurs que ceux qui contribuent au dictionnaire déjà cité, cette question de l'identité doit nécessairement être envisagée comme multiple, évolutive, ce qui nous ramène à la flexibilité. Dans cette première période de ma recherche, l'objectif me paraissait d'essayer de voir comment les espaces sont perçus, pratiqués, et adaptés pour tenir compte de cette fluidité des inscriptions urbaines des individus.

L'idée initiale de développer quelques points cruciaux mis à jour dans deux excellentes thèses belges (Lannoy et Montulet) m'a obligé à rechercher comment articuler des entrées très diverses sur la question et qui me paraissaient toutes insuffisantes à elles seules, souvent du fait de l'importance de leurs présupposés idéologiques et leurs traductions théoriques et méthodologiques. Au sortir de cette revue (2004), cela m'a amené à renforcer cette conviction que l'urbanité ne dépendait pas des espaces mais des pratiques de ces espaces développées par leurs habitants.

C'est à cette époque que j'ai complété la proposition d'Augustin (Augustin, 2003 : 25) en inversant sa perspective : parler d'identité flexible, c'est certes référer à la capacité des acteurs de mettre à disposition des équipements aptes à satisfaire en un même lieu des demandes très diversifiées, mais c'est surtout pointer la diversité des parcours et la capacité d'adaptation des individus à des contextes extrêmement variés et surtout imprévisibles, donc non aménageables : par exemple, personne n'avait imaginé des formes de rassemblements tels les *raves parties* ou les *botellones* espagnols ; aujourd'hui, leur diversification montre une réticence devant les tentatives d'action publique destinées à les prendre en compte. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours gardé une grande méfiance devant la notion d'habiter, trop statique à mon goût, par les connotations qu'elle introduit plus que les développements habituels autour de cette question, souvent heureusement plus proliférants.

Par ailleurs, on va voir que l'entrée sur l'urbanité pour répondre à la question de l'identité se révèle insuffisante malgré la découverte des quelques méthodologies de travail intéressantes.

### *Des identités nécessairement multiples*

Un premier niveau de définition pose que l'identité est la « relation d'un opérateur à sa propre singularité » (Lévy, 2003). Concernant les individus, les groupes comme les lieux, ce qui est *a priori* plutôt hétéroclite, ces termes demandent donc quelques précisions liminaires au sujet de cette identité :

- Le latin *individūus*, « ce qu'on n'a pas séparé, qui se trouve réuni », pose l'individu comme in-divisible : c'est d'ailleurs la racine à l'origine du français *vider* ; si apparaît l'idée d'une individualisation au sens où nous l'entendons, c'est un usage rare (les stoïciens et Cicéron) et limité aux atomes (*corpora individua*). Longtemps exclusivement utilisé pour désigner un groupe unitaire (communauté, famille, parfois même patrie locale), ce sens est resté dans l'expression juridique *indivis*. Outre les contresens historiques, cela a pour conséquence de nous ramener à deux idées : la notion d'individu en tant qu'unité pensante et d'action autonome est tardive (Murdock, 1997 :181) et elle est conçue comme le plus petit dénominateur d'un ensemble plus vaste (la communauté, politiquement la nation face au citoyen) ; ce sens, repris en statistique, ne fait jamais abstraction de l'ensemble dans lequel il est inclus.

- Contrairement à ce que pourrait laisser croire son titre, *Soi-même comme un autre* (1990), Ricoeur ne pousse pas le rapprochement logique avec *identique* jusqu'à le comprendre comme insistance ou, à l'inverse, absence de similarité avec autre chose, l'Autre (individu) ou Ailleurs (espaces) ; si la relation à l'autre est inséparable de l'identité (Watzlawick, 1998), elle n'est pas ici abordée directement : le terme vise plutôt à désigner « le redoublement de cette singularité par un discours, une conscience, un sentiment d'appartenance. » (Lévy, 2003). L'identité est donc nécessairement sociale ; elle implique les représentations et suppose un minimum de réflexivité.

- toute identité suppose des choix, une hiérarchisation : les lieux et les individus ne se valent pas tous, puisque je peux leur accorder une inégale importance ; l'ensemble de ces valorisations, et les détestations qui les accompagnent, est un mode de définition de l'identité.

- il n'est pas toujours facile, et même possible d'utiliser un appareillage théorique commun pour chacun des trois types d'objets concernés (individus, groupes, lieux). Mais des liens forts rendent vaine une approche distincte : si un lieu possède une identité spatiale,

l'individu également. Cette relation spécifique aux espaces contribue également à définir sa relation aux groupes : d'une certaine manière, il est inutile de parler d'identité socio-spatiale, c'est une évidence. Le plus important est bien de voir comment elle se construit.

- s'intéresser aux identités, c'est donc accorder une importance particulière aux représentations, aux discours (Ricoeur, 1990) et aux pratiques normatives, les considérer comme éléments déterminants (Lussault, 2003). Dans ce contexte, parler d'identité spatiale, c'est forcément aborder la question des idéologies territoriales.

- La flexibilité suppose un mouvement, des changements : on laisse donc de côté l'idée d'un être stable ; cela même dépasse l'idée finalement assez pauvre de *l'homme pluriel* de Lahire (1998). Répétons donc que cela implique que toute identité est nécessairement flexible. On s'attachera donc à définir de manière précise les conditions dans lesquelles l'expression garde sa pertinence.

Ce dernier point nous oblige donc à nécessairement complexifier notre approche : à rebours de ce que véhicule le discours commun et certains courants attardés de la géographie culturelle, on ne peut plus se contenter d'une culture héritée et définitivement déterminante (cultures nationales, civilisations, aires culturelles) : sauf à vouloir envisager la promotion du racisme, *l'âme des peuples* n'existe pas, sinon comme élément du discours d'une idéologie territoriale et donc susceptible de toutes les manipulations (aujourd'hui en général extrémistes : néo-conservateurs américains, islamistes, extrême-droite nationaliste européenne, en particulier française, padaniste italienne, mais aussi ivoirienne, hindouistes indiens, nationaliste russe ou japonaise, etc.).

On va donc s'attacher à caractériser cette diversité identitaire, s'interroger sur la possibilité de définir ses modalités. Commençons par essayer d'abord de mettre en valeur cette diversité au moyen de deux excellentes thèses belges.

### *Multiplicités identitaires et discours*

Lannoy (1996) s'intéresse à l'évolution des catégories binaires qui fondent notre compréhension des espaces : ville/campagne, centre/périphérie, urbain/rural. Ces catégories trop simplistes se heurtent à l'évolution récente (mais également plus ancienne) des espaces périphériques des villes devant les mouvements d'exurbanisation. Pour les étudier, Lannoy analyse le cas d'un village devenu ville de la périphérie de Bruxelles : comment ce qui n'est qu'une banlieue devient-elle le *village périphérique* ? Il montre comment celui-ci se construit par une spatialisation du quotidien et une évolution des représentations sociales. Sa méthode est simple bien que relativement novatrice en ce domaine : il écoute.

Il écoute comment les populations ancienne et nouvelle intègrent chaque moment important de sa progressive urbanisation. Il écoute comment les nouveautés sont progressivement incorporées dans un récit collectif. Surtout, il est intéressant de constater que anciens comme nouveaux résidents finissent par tenir un discours commun au sujet du « village » alors que leurs parcours de vie sont nécessairement différents. Les uns (les « anciens » résidents) défendent la permanence du village qui n'en est plus un puisque :

- sa population ne cesse de grossir jusqu'à atteindre plusieurs milliers d'habitants,
- la majorité des actifs partent chaque matin travailler à Bruxelles et ses périphéries,
- l'évolution de la commune amène à construire des logements à caractère social destinés à

des pauvres « exurbanisés », c'est-à-dire qu'on a là une autre forme d'expansion urbaine. Après les classes moyennes supérieures et « moyenne-moyenne », venues plus ou moins de leur plein gré (mais il ne faut pas sous-estimer l'action de certains acteurs tels que les promoteurs immobiliers), on assiste maintenant à l'envoi de populations à qui on demande moins leur avis.

- Surtout cela modifie le projet implicite (mais jamais formulé directement) qui est celui des populations déjà installées (anciennes comme nouvelles) : le maintien du cadre fictif du village.

Comment cette convergence des discours est-elle possible alors que tous contribuent par leur action (vente de terrains, décision de les classer comme constructibles pour les uns, achat et installation pour les autres) à éloigner la réalité de cette image du village ? Comment peuvent-ils avoir un discours commun alors que leurs actions sont également divergentes, les « nouveaux » plus si nouveaux s'efforçant de limiter l'expansion en bloquant les tentatives de classement comme constructibles des terrains agricoles par les plus anciens résidents ?

C'est parce que ce récit n'est pas seulement racontars, discussions oiseuses : il conditionne les relations qu'entretiennent les habitants, relations mutuelles comme implications personnelles dans la vie collective. Ce récit débouche donc sur une idéologie territoriale car il médiatise, met en lumière certains éléments communs et contribue à en donner une vision également commune, même si cette vision est décalée de la réalité objective : c'est ce qui permet de faire fonctionner cette communauté en mutation majeure sans crise.

Au-delà de son aspect collectif, chacun adhère à titre personnel à ce discours : tous les résidents (les nouveaux souvent plus que les anciens) se sentent dans un village. Or, la majorité d'entre eux mène une vie qui est différente car très urbaine : ils sont ce que les Belges appellent des navetteurs ; tout dans leur vie contredit ce sentiment profond, intime, de leur identité. Autre

surprise, ce même discours est assimilé par des habitants dont les vies sont parfois très différentes.

Pour essayer de mieux comprendre cette capacité à surmonter ces divergences, on doit d'abord faire appel à l'autre thèse, celle de Montulet (1998). Si la question se révèle difficile à aborder de front, on peut en effet l'envisager par ses facteurs, en particulier les mobilités, puis ensuite les processus de différenciation.

Les mobilités (ici, celle à long terme de l'installation résidentielle et celle à court terme, quotidienne, de la navette ou d'autres parcours de travail ou même de l'absence de navette) peuvent être considérées comme le structurant majeur des identités (Virilio, 1984 ; Retaillé, 1992) ; mais plutôt qu'énoncer que ces dernières se perdent dans les limbes d'une complexité qui semble surtout traduire la fragilité et l'angoisse du chercheur déstabilisé, on peut s'interroger sur les modèles proposés. Celui que défend Montulet propose une approche des conceptions de l'espace de vie des individus selon deux logiques (le type de référence au lieu et les dynamiques individuelles) qui induisent quatre types de mobilité et partant quatre types de structuration identitaire (fig. 2).

Fig. 2 : Types et figures de mobilités spatio-temporelles

	Dynamiques	
Structures	Tendant à la permanence durée	Tendant à l'éphémérité instantanéité
Délimitée Référant au lieu	Mobilité "sédentaire" <b>Le provincial</b> Toute expérience s'effectue en référence au lieu. (la mobilité extérieure au lieu relève de l'excursion)	Mobilité "microcosmique" <b>Le citadin</b> L'expérience du <i>monde</i> s'effectue dans un espace clos qui rassemble les particularités de différents nœuds. Dès que l'acteur bouge dans cet espace pensé totalement, il change de monde
Réticulaire Référant à l'étendue	Mobilité "incursive" <b>Le voyageur</b> Parcourant l'étendue du monde, l'acteur découvre la particularité de lieux. Il "prend le temps."	Mobilité "kinétique" <b>Le businessman</b> L'acteur évolue dans l'étendue des relations éphémères. Il "gagne du temps".

D'après Montulet, 1998

Malgré ses imperfections et sa trop grande simplicité, ce modèle présente l'intérêt de fonctionner à différents niveaux d'échelles, tant en ce qui concerne l'intensité des déplacements que leur ampleur : les niveaux spatiaux à considérer ne valent que par la position de départ des individus, position sociale, culturelle et économique ; en effet, vu d'un quartier ou d'une petite ville, l'ampleur du mouvement considéré va concerner des distances bien moindres que pour un habitant de New York. Mais, même là, le film *Smoke* (1996) de Paul Auster oppose un enracinement très local au cliché habituel de la mobilité planétaire en filmant la vie d'un

quartier depuis chez le buraliste du coin d'une rue anonyme de Brooklyn<sup>75</sup>. Cette fluidité permet le télescopage de parcours très diversifiés : les stars planétaires Jim Jarmush ou Lou Reed, prototypes du businessman de Montulet, y interviennent, en assumant leur identité de New-Yorkais. C'est-à-dire qu'ils montrent la capacité à transgresser le modèle identitaire qui les fait vivre et les rend célèbres et s'adapter à un autre modèle qui réfère au lieu dès qu'ils quittent ce rôle. Les deux identités leur sont *naturelles*, elles s'articulent de la même manière que le navetteur bruxellois devient le plus sédentaire des provinciaux dès qu'arrive la fin de semaine. Comme Lou Reed, il peut alors changer de discours avec le plus parfait aplomb puisqu'ils sont *parfaitement sincères* dans l'un et l'autre.

Le discours sur la ruralité dans les villages de plus lointaine périphérie, le *périrural* de Granié (1997), est ainsi produit dans les fêtes de fin de semaine par des individus dont les modes de vie sont aux antipodes le reste de la semaine, qui s'opposent également par leurs parcours de vie mais se rejoignent dans l'instant où ce discours est prononcé : le bal du *village*, la fête de la batteuse ou même carrément celle de la ruralité (Crozat, 2006b). On peut donc compléter Montulet en proposant de considérer que le contexte n'est plus un environnement, un déterminant statique, mais devient un facteur actif de construction de cette rencontre entre des identités divergentes. L'événement festif (ou le passage chez le buraliste) est donc convoqué comme point central d'une nécessaire convergence entre mobilités identitaires différentes.

C'est ce que plaide Urry (2000)<sup>76</sup> qui demande une complète remise à plat de la sociologie à partir de cette idée que les mobilités restructurent l'ensemble des liens sociaux, y compris ceux réputés les plus stables. C'est en effet

- l'articulation des discours relatifs à ces parcours qui les transforment en trajectoires au sens le plus large possible
- un déplacement physique régulier ou exceptionnel qui dessine l'espace de vie ; mais aussi l'évolution sociale et spatiale des individus tout au long de leur vie selon leur âge et leur situation familiale, comme leur niveau social.

L'identité s'est toujours construite ainsi, excepté en ce qui concerne la dimension proprement physique de la relation entre temps et espace qui a progressivement accru la capacité de projection, la mobilité des populations n'était pas dérisoire et pouvait déjà être

---

<sup>75</sup> Tout en plaidant pour la fonction sociale du buraliste en pleine guerre anti-tabac aux Etats-Unis ; cette référence à la structuration communautaire, devenue depuis un souci majeur dans le pays, n'a finalement pas fonctionné.

<sup>76</sup> Cet ouvrage a été traduit en français en 2005 mais avec un titre qui atténue l'ampleur du propos.

interprétée ainsi. Mais cette mobilité a longtemps suscité (et suscite encore<sup>77</sup>) de la méfiance : « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Elle était relayée par un discours de légitimation scientifique très essentialiste qui peut encore être utilisé dans le contexte historique de ces époques mais se révèle dépassé aujourd'hui. Pour justifier non leur abandon, mais la minoration de leurs apports, on peut en évoquer rapidement les logiques avant d'aborder d'autres aspects de cette construction de l'identité (et d'autres outils) qui tiennent compte de la multiplicité des interactions.

### *Quelles identités ? Des réponses trop essentialistes*

Nous ne pratiquons pas les lieux avec la même liberté ; nous n'exprimons donc pas la même urbanité selon les situations. Ainsi, nous travaillons où nous le pouvons, nous disposons d'un peu plus de liberté pour choisir le lieu où habiter mais encore est-ce limité par la pression foncière et celle des stratégies de distinction qui réduit les possibilités, nos moyens, la distance au travail, nos goûts ; la distinction pousse aussi à éviter si possible certains quartiers (cf. les stratégies de contournement et d'évitement de la carte scolaire), etc. Par contre, lorsqu'il s'agit de loisirs, nous disposons généralement de beaucoup plus de liberté, mais celle-ci est nuancée par divers facteurs qui tiennent encore à certains des facteurs évoqués à l'instant mais aussi à des stratégies de distinction plus collectives... Notre identité spatiale est donc très composite. On peut donc l'envisager à cinq niveaux, eux-mêmes complexes et également en construction / re-construction permanente :

1- le premier niveau est en fait un substrat : c'est le Moi freudien, mais il faut l'envisager comme traversé de conflits permanents entre le Ça, porteur de tous nos désirs refoulés et le Surmoi, siège des normes et des interdits sociaux que l'on retrouve transversal à différents niveaux (Freud, 1922). C'est ce qui nous donne un sentiment très subjectif et constamment réaffirmé d'unité personnelle et en même temps de continuité temporelle qui précéderait et déterminerait la pensée et l'action. Bien sûr, cette stabilité est illusoire : contrairement à ce qu'affirme un psychologisme de café du commerce, tout n'est pas « joué à cinq ans », voire « à la naissance »... nous reconstruisons en permanence cette identité « jamais installée, jamais achevée puisque l'environnement du Moi est mouvant » (Erikson, 1978 :84).

---

<sup>77</sup> Sans aller jusqu'à évoquer les divers passeports intérieurs inventés ces derniers siècles pour contrôler les populations mouvantes (France, URSS, aujourd'hui encore en Chine), on peut considérer que cela reste une des structurations institutionnelles qui peinent à évoluer, des SDF, sans domicile fixe et donc exclus de la cité, aux pénalisations des fonctionnaires mobiles dans diverses administrations nationales françaises, l'Education en particulier, au bénéfice des agents stables.

2- La culture substantialiste, héritée, englobante, envisagée comme totalité, et d'ailleurs au milieu du XX<sup>e</sup> siècle support conceptuel des totalitarismes :

Le mode de pensée substantialiste qui est celui du sens commun – et du racisme – et qui porte à traiter les activités ou les préférences propres à certains individus ou certains groupes d'une certaine société à un certain moment comme des propriétés substantielles, inscrites une fois pour toutes dans une sorte d'essence biologique ou -ce qui ne vaut pas mieux- culturelle, conduit aux mêmes erreurs dans la comparaison non plus entre sociétés différentes, mais entre périodes successives de la même société. (Bourdieu, 1994 : 18)

Reprenant de nombreux éléments de la culture chrétienne mise en place entre le XII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, cette culture s'est construite sur deux siècles (cf. l'éducation civique de l'école dite *Républicaine*, les zoos humains). C'est la culture nationale, ou plus souvent invoquée la civilisation mais qui est aujourd'hui soit dépassée (Braudel, 1993), soit idéologiquement suspecte (Huntington, 2000). En fait, cette culture s'est révélée bien moins déterminante que ne l'avaient pensé les ancêtres géographes (Vidal de la Blache, Ratzel puis l'école du *Landschaft*, Gottmann) depuis que Bastide (1971) a montré qu'on doit l'envisager comme un carrefour entre des cultures variées et que la notion la plus importante est celle d'acculturation, mettant en pièces toutes les conceptions racistes de pureté culturelle, de métissage, etc. Son rôle reste cependant important car c'est une entrée majeure dans la production permanente de normes culturelles et spatiales tout autant que des justifications majeures des conflits dans la société : sans vraiment les prendre au sérieux, on doit écouter et déconstruire ces discours. En même temps, elle reste incapable de penser l'urbain qui est justement la confrontation des diversités.

3- La culture sociale : c'est l'ensemble des processus que Bourdieu (1979) décrit derrière la *distinction* et en particulier la production de l'*habitus*. La combinaison entre capitaux économique et culturel (comprenant aussi bien une culture plus facilement définie que la maîtrise des codes et normes sociaux) permet à chacun de se situer par rapport à un « profil ». Il est évident que, même si Bourdieu récuse tout rôle à l'espace, celui-ci joue un rôle parfois majeur : l'environnement, en particulier social, de tel ou tel autre quartier n'est jamais neutre sur les individus et apporte une culture spécifique ; c'est même la distinction qui joue ce rôle. Ainsi, la conscience commune de ce rôle de l'espace constitue le principal moteur de la promotion immobilière et justifie la plupart des écarts de prix dans la ville.

Cette vision, plus pertinente car plus précise que celle qui ne tient compte que du rôle des héritages englobants, se révèle cependant tout aussi déterministe : elle n'imagine pas ou seulement à la marge la possibilité d'une évolution sociale : le « nouveau riche », critiqué pour son « mauvais goût », ou les enseignants, impliqués dans des réseaux de relations, des usages, des pratiques sociales décalés sont les exceptions qui confirment la règle ; c'était d'ailleurs l'objectif de son auteur et d'autres études (Pinçon et Charlot, 1989 ; 1997) : expliquer la

relative permanence des stratifications sociales et leurs modalités de reproduction. En même temps, si elle permet ainsi d'échapper à la grande faiblesse de l'analyse freudienne qui rejette dans un environnement flou (le Surmoi) tout ce qui est institution et rapports sociaux, elle n'est toujours pas plus satisfaisante pour caractériser finement les rapports entre ces trois premières catégories. Les strates suivantes nous permettent de montrer le rôle dynamique de ces relations entre éléments disparates et d'échapper ainsi à ces trois déterminismes totalisants, inventant un véritable individu.

### *Tracer les fluidités identitaires*

S'impose la nécessité de nouvelles approches qui tiennent compte de la multiplicité des mobilités et des interactions et permettent d'échapper aux structurations englobantes fortes : l'*habitus* comme une lecture rigide des mobilités ne permettent pas d'échapper aux pesanteurs de lectures massifiant l'approche avec la légèreté d'un corpus statistique de l'INSEE. Comment aborder les identités dans leur dimension individuelle ?

En effet, pour reprendre le cas de nos périphéries, l'idée d'une structuration des parcours selon l'âge, un temps posée comme une nouvelle norme (Bauer et Roux, 1976 ; Bergeron, 1992), semble aujourd'hui dépassée : les classes moyennes européennes se construisaient des itinéraires de vie, naissance au centre ville, départ dans un pavillon de la périphérie (souvent à la naissance d'un second enfant), retour en ville pour venir faire ses études supérieures, y fonder à son tour un couple puis une famille avant de partir à nouveau en périphérie jusqu'après le départ des enfants, souvent à la vieillesse, retour en ville pour se rapprocher de ses services de proximité avant un nouveau départ dans une maison de retraite en périphérie à la grande vieillesse. A mesure que ces périphéries se sont équipées, ces logiques de déplacement ont perdu de leur intensité.

Mais ces itinéraires peuvent être compliqués et accélérés par d'autres éléments : l'installation ici ou là va dépendre du niveau social atteint mais aussi tenir compte des accidents de vie : le divorce est le plus fréquent ; il précipite assez souvent l'initiation d'un autre cycle (retour en ville si l'on n'a pas d'enfants, installation en périphérie si c'est le cas) ; combiné au chômage, autre accident de vie majeur, c'est la principale cause de marginalisation et clochardisation (et donc généralement de retour au centre). Ailleurs, en Afrique, ces cycles de vie sont de toute autre nature et font alterner des allers-retours entre le village d'origine et la ville, mais aussi depuis les bidonvilles qui accueillent les immigrés récents et des quartiers plus ou moins huppés.

Ailleurs, à Madrid, la progression est sociale et traduit, du sud vers le nord, l'intégration progressive des immigrés (Janoschka, 2006). Dans tous les cas, on est loin de l'uniformité. Elles sont compliquées par certains éléments qui tiennent en propre aux individus : le goût pour tel quartier plutôt que tel autre, la présence d'une vieille mère ici ou là qui amène à s'installer à proximité, le travail dans telle entreprise dont on essaye de se rapprocher, le marché immobilier du moment, jusqu'à d'autres éléments plus personnels encore : dans les grandes villes des Etats-Unis dès les années 1970-1980, depuis dans le monde entier, y compris des villes parfois de taille moyenne, les quartiers gays sont un éléments de structuration de la ville, renforçant souvent une centralité qui peut apparaître menacée (Knopp, 1995 ; Rothenberg, 1995 ; Perlongher, 1999 ; Blunt and Wills, 2000 ; Dasha y Alvarado, 2004 ; Lòpez-Lòpez y Sànchez-Crispin, 2004 ; Sànchez Suarez, 2004).

Pourtant, dans le discours commun, héritier du substantialisme, y compris parfois des auteurs tels que Sennett (1990), la diversité des expériences est un puissant facteur de dilution du lien social. Cela suscite la question de savoir comment se réalise l'articulation des parcours personnels de l'ensemble de la population, pourtant si hétérogène, dans une idéologie territoriale cohérente. « Comment formuler un *être ensemble* et parvenir à un minimum de cohésion sociale et culturelle ? » est ainsi une des demandes sociales majeures qui nous est soumise. Quand celle-ci est réputée fonctionner un peu mieux, cela suscite des paradoxes forts : le rural incarne alors la stabilité alors qu'aujourd'hui ses populations sont plus mobiles que jamais... Cette idée de stabilité fait rêver, quand la mobilité, une fois encore apparaît à l'origine de tous les maux. Mais à rester ainsi dans les explications englobantes et trop rapides, on ne propose que des illusions. Aussi pour répondre à ces questionnements sur la dimension individuelle et les parcours des sujets, il est possible d'utiliser deux autres dimensions théoriques travaillant à deux autres niveaux de l'identité.

4- Les ethnologues promoteurs de la culture situationnelle posent en effet l'idée que la ville est éclatée par essence et critiquent la représentation de l'urbain comme une totalité socio-spatiale. Par ailleurs, en s'efforçant d'être lucides sur leurs pratiques, ils posent que les approches des chercheurs ne sont pas neutres, qu'elles s'enracinent dans des choix qui traversent la société en matière de politique économique, sociale, d'aménagement de l'espace très précis ; à ce titre, ils dénoncent deux tendances qui chez certains auteurs (Ascher par exemple) s'articulent parfaitement : d'une part, l'influence exagérée de la sociologie individualiste (Boudon) dans la vision d'une ville structurée par des flux économiques et qui se résume à des individus isolés, voire atomisés, développant des stratégies exclusivement personnelles réputées libres et personnelles. Par ailleurs, ils récusent également le caractère

holiste des théories du social qui sous-tendent les visions de la ville comme non-ville, ville de ségrégations, territorialement parcellisée : dans de nombreuses études de la post-modernité depuis Giddens, on imagine nécessaire l'adéquation entre une culture et une organisation sociale qui sous-entend une relation plus ou moins fusionnelle ou symbiotique : les caricatures du rural ou du quartier en sont des modèles.

Ce faisant, ces analyses situationnelles définissent un modèle qui, à l'intérieur de cette ville réellement fragmentée, essaie d'y faire émerger le mouvement, des formes d'interactions, de convivialité, des actions dans la ville, bref, une urbanité mais fluide, souvent partielle, par bribes et rarement constante : d'un contexte à l'autre (travail, loisir, famille...), le même individu est susceptible de changer de mode d'interaction : on est bien dans l'urbanité *flexible* parce que d'abord adaptative. L'homme est en effet foncièrement d'abord un champion de l'adaptation à des contextes variés. La culture devient alors un réservoir d'expériences passées dans lequel l'individu puise des éléments très divers et changeants selon les situations.

5- L'approche transactionnelle s'efforce aussi de dépasser les limites de la psychanalyse (l'ensemble de la société se trouve réduit à un surmoi bien tenu). Sociologues et psychologues sociaux proposent un modèle de compréhension général de l'identité dans lequel l'activité avec d'autres a pour finalité de permettre à l'individu d'être identifié. Il va alors accepter ou refuser les identifications (les étiquettes, *label* en anglais) qu'il reçoit des autres. Mais cela suppose aussi des conséquences très différentes selon les choix qui sont faits : on distingue le processus d'attribution de ces étiquettes comme distinct de son intériorisation. Cette dernière étape met en correspondance des identités sociales réelles (le discours des autres sur soi) et intimes (l'image de soi).

Valable pour les individus mais facilement extrapolable pour les groupes, cette approche fortement prédictive ne prend peut-être pas assez en compte les trajectoires évoquées à l'instant. On s'efforcera donc en fin de chapitre de trouver les termes d'une articulation, à défaut d'une synthèse, de ces éléments en reprenant *in fine* les pistes proposées par la psychologie sociale (Tajfel, 1982 ; Valera, 1999). Dans cette théorie, identités individuelle et collective, pratiques et inscriptions dans des lieux variés doivent être comprises comme un tout à l'intérieur duquel l'un est articulé à l'autre. Mais auparavant, il importe de reprendre plus en détail chacune de ces deux ouvertures en débutant par l'approche transactionnelle avant d'envisager la culture situationnelle.

*Dualité d'une identité nécessairement sociale*

Il convient d'insister sur les allers-retours entre ces deux facettes de l'identité, individuelle et collective. Les autres approches évoquées en amont ne nient pas le caractère social de l'identité ; au contraire, certaines<sup>78</sup> n'hésitent pas à nier l'individu dans le cadre envahissant d'une culture englobante.

Pour échapper à l'impasse de la psychanalyse qui réduit l'ensemble des institutions et rapports sociaux à un vague environnement très indéterminé (Surmoi), il est proposé de considérer que le processus de socialisation est fondamentalement identitaire : l'identité devient alors « le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions » (Dubar, 1995 : 111). En introduisant ainsi la dimension vécue au cœur de l'analyse, elle permet de renverser la construction de la psychanalyse et de placer la dimension collective au cœur de l'identité individuelle, d'installer le Soi « dans le social lui-même » tout en restant une expression individuelle, on l'articule en *mondes vécus* dialoguant avec les *mondes exprimés* des individus. C'est ce que le langage commun désigne par l'expression « se reconnaître dans.. »

Fig. 3 : Catégories d'analyse de l'identité (d'après Dubar, 1995 :116)

Processus relationnel	Processus biographique
Identité pour autrui	Identité pour soi
<b>Actes d'attribution</b> « Quel type d'homme ou de femme vous êtes » = dit-on que vous êtes	<b>Actes d'appartenance</b> « Quel type d'homme ou de femme vous voulez être » = dites-vous que vous êtes
Identité-numérique (nom attribué) - générique (genre attribué)	Identité prédicative de Soi (appartenance revendiquée)
Identité sociale « virtuelle »	Identité sociale « réelle »
<b>Transaction objective</b> entre identités attribuées/proposées identités assumées/incorporées	<b>Transaction subjective</b> entre identités héritées identités visées
Alternative entre coopération-reconnaissance conflits- non reconnaissance	Alternative entre continuités → reproduction Ruptures → production
« Expérience relationnelle et sociale du POUVOIR »	« Expérience des stratifications, discriminations et inégalités sociales »
Identification à des institutions jugées structurantes ou légitimes »	Identification à des catégories jugées attractives ou protectrices
Identité sociale marquée par la dualité	

Pour cela, partant d'Habermas, afin de prendre en compte l'environnement culturel, Erikson (1968) propose une théorie générale de l'identité comme espace-temps générationnel. Il distingue les actes d'*attribution* (désignation externe) des actes d'*appartenance* (expression

<sup>78</sup> L'approche substantialiste en particulier, mais c'est finalement également vrai du Bourdieu de la première partie de sa carrière, et tel qu'on l'a schématiquement présenté ici.

personnelle). Les uns et les autres se définissent par rapport à des catégories de toutes sortes (ethniques, institutionnelles, professionnelles, mais aussi plus personnelles : liées au caractère ou tout autre critère générique, etc.) disponibles socialement. C'est l'articulation de ces identités qui va permettre à l'individu d'accepter ou refuser les identifications qu'il reçoit des autres dans un processus permanent de va-et-vient.

Pour reprendre le cas étudié par Chignier-Riboulon (2000), la véritable transgression n'est pas dans l'acte lui-même, postérieur et induit, mais plutôt dans l'image, l'étiquette (*labelling* chez les Anglo-Saxons) que les autres ont commencé à porter sur ce groupe de jeunes visibles. Chignier-Riboulon distingue deux groupes composant ces « autres » : les populations extérieures au quartier, groupe dans lequel on retrouve l'ensemble des acteurs publics pris au sens large, susceptibles d'accéder aux médias et de jouir ainsi d'un droit à l'influence sur la ville et le quartier, jusqu'à l'opinion nationale. Son discours est prépondérant.

Le second groupe est celui de la population du quartier qui reprend ainsi ce discours externe mais, parce qu'elle dispose d'une information de bonne qualité, l'argumente tout en escamotant complètement le reste de son expérience locale, plutôt positive. On a ainsi l'idée d'une manipulation des discours par les producteurs de réalité médiatique au détriment du réel expérimenté au quotidien par les populations concernées : c'est cette contradiction qui est incarnée par le personnage du film *La crise* (Coline Serreau, 1992) joué par Patrick Timsit : il s'affirme raciste alors qu'on découvre qu'en fait il vit sans difficulté dans un milieu marqué par la mixité ethnique : la solidarité est nécessaire dans une situation de survie généralisée à l'ensemble du quartier car en fait, le vrai problème, social, est volontairement masqué par ce discours raciste et de l'insécurité. Par ailleurs, en focalisant progressivement du groupe à l'individu, ce discours met en valeur le caractère généralisant du processus. Nous verrons plus loin comment les jeunes visibles intègrent également ce discours.

De la même manière, mais dans un sens inverse, Dipankar Gupta (2000) montre qu'aujourd'hui les castes indiennes évoluent d'un système hiérarchique socialement inductif vers une définition identitaire où elles servent de plus en plus à marquer une différence d'avec les autres et que cette différence est fièrement revendiquée, même dans le cas de castes d'intouchables : « il n'y a pas de caste qui n'ait une haute opinion d'elle-même ».

Le plus difficile va être d'apprécier les nuances sur lesquelles se construisent les refus comme les acceptations d'étiquetage. Le mécanisme d'attribution ne peut en effet se distinguer des systèmes d'action dans lesquels l'individu est impliqué ; il va donc résulter de rapports variables entre individus dans les groupes qui expriment souvent des rapports de force, ainsi la dureté des surnoms donnés à certaines personnes, certains groupes (racaille) ou les discours de

qualification de certains quartiers. Ce processus suscite une fluidité qui débouche sur ce que Goffman appelle des identités sociales « virtuelles ». De même, l'étude de l'incorporation des identités ne peut se dispenser de celle des trajectoires sociales au moyen desquelles et dans lesquelles les individus se construisent des "identités pour soi" (Dubar), identités sociales *réelles* pour Goffman : « l'histoire qu'ils se racontent sur ce qu'ils sont » (Laing, 1971, cit. in Goffman, 1979) ; on distinguera cette présentation de soi de la mise en spectacle qui est étudiée dans la dernière partie de cet ouvrage ; il n'y a pas à l'origine de filtre ou réécriture médiatique. Mais on devine que celle-ci est venue s'immiscer facilement dans un tel processus ; c'est ce qui est mis en valeur dans les textes n° 2 et 10.

Bien sûr, les groupes de référence définis pour un individu dans chacune de ces deux catégories peuvent diverger ; la seconde est essentielle puisque, malgré l'importance de notre vie sociale, le plus important reste l'idée que nous avons ou essayons de donner de nous-même, mais il convient de ne pas négliger pour autant le retour du discours d'autrui. Galli (2006 : 70) montre ainsi comment à la suite d'un choc émotionnel fort né d'une insulte, un handicapé change complètement l'identité qu'il attribue à la Place de la Comédie de Montpellier : de lieu de socialisation et de valorisation de soi, elle devient un espace dangereux et dégradant pour son image de lui-même.

Le plus intéressant probablement est que des divergences entre ces deux instances naissent des stratégies identitaires, destinées à essayer d'harmoniser ou au moins réduire l'écart entre l'une et l'autre. Ces stratégies sont elles-mêmes doubles : sous forme de transactions externes, elles ont pour fonction d'essayer « d'accommoder l'identité pour soi à l'identité pour autrui ». Les transactions internes sont balancées entre les identités héritées qu'on essaye de préserver et le désir de se construire de nouvelles identités visées : c'est la tentative permanente par l'individu d'assimiler l'identité pour-autrui à l'identité pour soi (processus d'équilibration chez Piaget). Cette double transaction permet de construire des configurations identitaires. Elle est négociation identitaire et donc processus communicationnel complexe, qui dépasse les inscriptions communautaires ou sociétales pré-inscrites : c'est elle qui autorise des parcours individuels autonomes à l'intérieur d'un groupe dont les assignations identitaires sont communes.

La mise en pratique de ce schéma de construction de l'identité passe par des mécanismes, parfois communs en particulier la typification, le plus souvent propre à chaque processus. Bien étudiée par Berger et Luckman (1986[1966]), et malgré les critiques que j'ai pu formuler plus haut, c'est un outil intéressant quoique sommaire. Elle suppose l'existence d'un nombre limité de modèles socialement significatifs pour réaliser des combinaisons cohérentes

d'identifications fragmentaires. C'est le second domaine d'entrée important des remédiations sociales et probablement celui qui autorise le plus à parler d'un passage de la culture aux médiacultures ; qu'on se rappelle par exemple le rôle des dessins animés pour enfants. Mais nous sommes aussi de grands passeurs de ces typologies toutes faites, surtout par l'intermédiaire de ce que nous proposons à nos collègues de l'enseignement primaire et secondaire. C'est la raison pour laquelle je milite pour une réflexion plus poussée sur la formation des enseignants et des actions de vulgarisation plus fréquente dans leur direction.

En effet, la typification est diversifiée selon le champ analysé (religieux, politique, professionnel, etc.) et est souvent relayée par des catégories plus synthétiques telles que les catégories socio-professionnelles (CSP) de l'INSEE, les classes et catégories sociales en général, souvent surtout à base professionnelle et/ou scolaire. Le travail reste le critère de définition majeur : on retrouve la prééminence de l'emploi et de la formation dans la plupart des processus intervenant dans la formation de l'identité. Mais le processus doit être nuancé et distinguer formation, identité (professionnelle) de base, trajectoire d'emploi qui permettent à l'individu et au groupe de disposer de trois critères de typification ; dans un nombre croissant de pays et pour la partie la plus aisée de la population, s'y ajoute la rémunération qui classe dans une progression réputée vertueuse. Mais on peut aussi la lire à travers des codes sociétaux différents ; c'est ainsi à cela que servent les icônes du rasta, de la blonde et du rocker, ou le mariage tel qu'il est analysé par Berger et Kellner (1986[1966]) ou Segalen (1976).

Dans leur configuration précise, ces typifications sont relativement changeantes (avec des temporalités très différentes : exemple de la famille) mais, sauf exception, les appellations sont stables : l'individu (mais aussi le chercheur qui l'étudie) doit donc veiller à rester prudent dans les apparentes homogénéités, en particulier en ce qui concerne le processus identitaire biographique, évidemment sujet à des ré-interprétations permanentes. De même, en ce qui concerne le processus identitaire relationnel, où l'investissement personnel de l'individu suppose d'aborder cette socialisation secondaire en tant qu'acteur de sa propre identité (De Singly, 2000 ; 2006), échappant ainsi en partie au poids des structurations fortes de la socialisation primaire (la règle comme norme à laquelle il ne devrait pouvoir échapper) ; celle-ci se construit dans une modulation permanente selon trois critères :

- le champ d'investissement
- les normes de comportement relationnel
- les valeurs que produisent ces deux derniers

Ainsi, pour chacune d'elles, Dubar (1995) distingue couramment quatre modèles de relations au travail (retrait ; fusion ; négociation ; affinité) mais selon les contextes (vie

associative, familiale ou travail) on peut proposer des lectures plus complexes. Ces modèles de relations sont particulièrement importants dans la compréhension des stratégies identitaires : la retrait est souvent associé à une opposition, les relations fusionnelle et affinitaire sont plus souvent liées à des stratégies d'alliance, mais selon des modalités différentes bien sûr, notamment en ce qui concerne la polarisation sur le collectif.

Méthodologiquement, ces dimensions et les modèles relationnels associés sont très souvent utilisés dans les enquêtes et études. Relativement faciles à mettre en oeuvre, ils présentent néanmoins l'inconvénient d'être assez normatifs. C'est la raison pour laquelle les approches proposées par les ethnologues de la culture situationnelle sont plus riches, sans pour autant écarter la normalisation qu'amène l'analyse.

A partir de ces ouvertures, Sainsaulieu (1992) propose quelques hypothèses générales :

- l'investissement privilégié dans un espace de reconnaissance identitaire dépend étroitement de la nature des relations de pouvoir dans cet espace et de la place qu'y occupent l'individu et son groupe d'appartenance. C'est ainsi ce qui permet aux discours d'assignation d'une identité ethnique hyper réelle dans les périphéries urbaines d'être efficacement performatifs (texte n°10) mais aussi à travers les représentations dominantes dans la société (texte n°5).

- on peut (on doit ?) distinguer deux échelles de temporalité majeures entre le processus biographique, construction dans le temps long (ce qui n'empêche pas les évolutions parfois assez rapides sous l'effet de changements majeurs) alors que le processus relationnel est au contraire une reconnaissance à un moment donné et dans un espace déterminé de légitimation des identités associées à des compétences, des savoirs, des images de soi ; mais dans leur cas, il importe d'insister sur le fait que cette relative brièveté est compensée très efficacement par les processus de répétition (la ritournelle de Deleuze telle que développée par Aussaguel (2007 : 58 et sq.) ou l'itérativité de Derrida dans l'utilisation qu'en fait Butler (2005 [1991])). L'articulation de ces deux processus est proposée et exprimée par les individus dans les systèmes d'action.

- L'articulation de ces deux processus représente une projection de l'espace/temps identitaire d'une génération ; elle est confrontée aux autres dans son cheminement biographique et son déploiement spatial : que l'on songe à l'expansion pavillonnaire périphérique des grandes villes constituée d'une multiplication de trajectoires identitaires individuelles ; l'apparente similitude, réelle, n'est cependant pas une duplication du fait de cette individualisation. Les formes sociales de cette articulation constituent les trajectoires des individus constituées de la matrice des catégories structurant l'espace des positions sociales

(haut/bas ; dans et hors de l'institution qui sert de référence) mais aussi de sa temporalité (stabilité/mobilité ; continuité/rupture) articulées au projet individuel qu'ils structurent. Aussi, les politiques visant à freiner cette expansion périphérique échoueront tant qu'elles ne prendront pas en compte cette dimension identitaire, centrale dans le processus.

On peut donc conclure que l'identité sociale ainsi définie n'est pas transmise d'une génération à l'autre ; elle est une re-construction de chaque génération sur la base des catégories et positions transmises par la génération précédente, elles-mêmes progressivement réévaluées et ensuite intériorisées. Si cette approche me paraît intéressante pour ce qu'elle autorise en terme de lecture de la capacité de structuration externe de l'identité des individus, je reste cependant critique devant sa relative rigidité et en même temps faible capacité à analyser le passage à l'individualisation : derrière le terme d'intériorisation se cache un monde et ce raccourci suscite le risque d'une lecture qui conclurait à l'automaticité, ce qui est rien moins qu'évident : tous les jeunes de périphérie urbaine ne sont pas des rappers et ne se conforment pas à l'icône de la *caïëra* (racaille), pas plus que le projet pavillonnaire ne suscite une unanimité totale chez les couples des classes moyennes, même quand ils s'y conforment en apparence. Les stratégies identitaires déployées par les individus (du moins dans les espaces, communautés et institutions où ils jouent un rôle réel) sont l'autre grand vecteur de construction de l'identité sociale. Il s'agit donc de se donner les moyens de pouvoir les étudier.

### *Prendre en compte les trajectoires*

Avant même de développer la suite de la présentation de cette approche d'une culture situationnelle, se pose la question de la méthodologie. Cette culture, comment la mettre en valeur sans perdre la richesse de cette information essentielle mais extrêmement volatile ? Quelle pertinence peut avoir l'observation alors qu'on postule que la reproductibilité est impossible puisque deux contextes à peine différents ou deux expériences semblables à des périodes différentes vont générer des réponses qui ne seront pas nécessairement les mêmes ? Plus concrètement, qu'est-ce qui, en effet, fait la qualité de vie d'un quartier sinon le salut de certains habitants qu'on croise à ce moment-là, la capacité à trouver des relations festives ou d'entraide, bref, des éléments fugaces et plus ou moins dérisoires ? Comment même observer alors que la seule présence de l'observateur est susceptible d'induire une perturbation qui fausse l'analyse ?

Pour cela, les stratégies de recherche développées s'appuient sur la micro-ethnologie du quotidien afin d'essayer d'identifier ce qui est nommé une *situation* susceptible de mettre en valeur des récurrences susceptibles de produire des éléments solides pour une analyse plus

générale. On devine que cette approche situationnelle que je reprends à partir de trois bases et trois noms (Evans-Pritchard, Mitchell, Althabe) est critiquée pour cette faiblesse originelle, cette tare dans un monde positiviste, qui fait pourtant son originalité.

Dès le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Evans-Pritchard travaille en Afrique sur la parenté et les systèmes politiques ; il montre qu'un même groupe ethnique peut avoir plusieurs logiques de jugement et d'action qui se différencient selon la situation. Il parle de «sélection situationnelle ». En France, Balandier (1982) approche la colonisation avec la même souplesse de vue qui présente l'intérêt de contrer toute velléité de racisme, uniformisant par principe.

Clyde Mitchell va passer des sociétés tribales ou coloniales africaines à la ville. Il met en place deux notions-clés : la *situation* dans sa cohérence interne et le *setting* (le cadre, l'agencement des contraintes). Ce cadre social est constitué de l'ensemble des contraintes globales susceptibles de déterminer tel ou tel aspect de la situation : cela commence avec la densité, les conditions de plus ou moins forte hétérogénéité ethnique, régionales, le système politique et administratif, la structuration économique, les ségrégations de l'espace urbain, les différenciations économiques, etc. Althabe<sup>79</sup> va s'attacher à le définir avec plus de précision et l'élargir un peu en parlant des « modalités à travers lesquelles les régulations de la société globale travaillent au niveau micro-social ». A ce titre, et c'est son intérêt majeur, on peut parler de structuration souple, puisque celle-ci est fortement modulée par le contexte. Mais le principal élargissement par rapport à la géographie que nous pratiquons vient du regard porté à la situation, pertinent car extrêmement rigoureux.

La situation existe par la volonté du scientifique qui décide d'isoler un événement (ou un ensemble d'événements) qu'il va analyser. Il commence par poser quelques éléments de traduction (*shared meaning* ; interprétation *emic* ; Althabe (1990) parle de cohérence des modes de communication), c'est-à-dire un cadre cognitif de cette situation qui va permettre

- 1- de valider son choix en montrant qu'il est pertinent pour l'ensemble du groupe (sinon on risque de généraliser à partir d'un cas particulier non représentatif) ;
- 2- de vérifier que lui-même et ses lecteurs comprennent bien ce qui se passe.

Par ailleurs, il s'agit d'être bien conscient que d'un contexte à l'autre, le passage d'un point à l'autre est nuancé : la contrainte imposée par le *setting* est inégale selon la structuration de l'espace (cadre ouvert ou fermé : la plage, une église), du groupe (la population d'un quartier, un club de sport, une association fermée). Par ailleurs, certains lieux accueillent des

---

<sup>79</sup> Dans cette synthèse rapide, je travaille avec deux références majeures : un texte personnel de Althabe (1990) et l'excellent travail collectif de 1992 (Althabe, Fabre et Lenclud, 1992) qui permet de donner de l'ampleur au propos théorique.

situations différentes selon les heures (jardin public), les jours (cf. le marché aux puces) ou l'engagement des acteurs (un stade qui accueille un concert, les places du Capitole de Toulouse ou de la Bastille un jour de manifestation contre Le Pen, de rassemblement de motards et le 14 juillet, etc.).

Dans les années 1970-80, Althabe va ajouter un troisième élément-clé : la relation entre plusieurs situations qui sont susceptibles d'interférer avec des effets réciproques. Il travaille dans des cités HLM de Nantes et de la région parisienne mais également dans des lieux plus variés à Madagascar. C'est-à-dire qu'il va étudier le contexte immédiat dans lequel s'insère la situation étudiée : un conflit entre deux groupes pour une question de bruit tardif le soir, va nécessairement faire rejaillir d'autres « histoires » du quartier, de vieilles rancunes ; le contexte joue donc un rôle ; il peut-être direct ou médiatisé par une personne, une institution : l'appartenance à la même association sportive de deux personnes qui lancent un projet de resto du cœur va nécessairement avoir des répercussions et sur le projet et sur l'association. De même, si les bals de village permettent la rencontre d'habitants ayant des modes de vie complètement divergents, il en reste nécessairement quelques autres liens ; en conséquence, même si le chercheur ne souscrit pas aux discours euphoriques tenu dans ces moments qui prétendent généralement à la fusion, il doit tenir compte de :

- ces évolutions du contexte,
- leur nécessaire progressivité,
- souvent, leur forte individualisation car entrent en jeu les événements passés qui ont déjà modifié le cadre relationnel mais de manière très inégale dans le jeu varié des expériences.

Pour donner sens aux interactions quotidiennes, il est nécessaire de prendre en compte tous ces éléments.

Ainsi, à Revens (Ouest du Gard)<sup>80</sup>, une de ces nombreuses petites communes rurales isolées où la trentaine de résidents secondaires inscrits sur les listes électorales sont devenus théoriquement majoritaires sur la douzaine de résidents permanents, malgré des résultats en apparence tranchés lors des deux derniers scrutins, les élections municipales ne suscitent pas de grand conflit et surtout pas ceux que l'on pourrait attendre : comme dans le cas de la périphérie urbaine bruxelloise étudiée par Lannoy (1995), l'ancienneté de l'enracinement de ces néo-résidents devient le critère de différenciation majeur car elle suscite des alliances qui scindent en deux le groupe numériquement majoritaire. S'y ajoute le poids des parcours individuels : parmi ces présents-absents (Kayser, 1990), les émigrés qui possèdent une attache originelle au

---

<sup>80</sup> Etude non publiée.

village se rangent souvent (mais pas toujours) à l'avis des résidents permanents. Comme ensuite s'y ajoutent les situations personnelles (conflit ancien entre deux familles et différents récents) et projets<sup>81</sup>, les affinités individuelles, aucune stratification d'un groupe en recomposition permanente n'est acquise d'avance.

Althabe insiste en effet sur la nécessité impérative de tenir compte du temps : on entre et on sort d'une situation, elle est inscrite dans une temporalité précise, elle est événement, parfois facile à définir (une fête de quartier, un autre rite ou une cérémonie), plus difficile dans d'autres cas : un conflit de voisinage, la vie d'un square, l'arrivée d'un promoteur immobilier ou d'une entreprise d'installation d'éoliennes, voire des changements plus subtils encore : ainsi, l'exemple des clients de la ligne de bus qui attendent, gênés, devant un sex-shop et détournent les yeux avec ostentation afin de bien montrer qu'ils ne sont pas concernés (Baudry, 1997), ou l'évolution progressive avec l'âge des conceptions d'un groupe de résidents ; le plus souvent, c'est la combinaison de plusieurs éléments qui, reconfigurant d'un côté le contexte de proximité et de l'autre le cadre élargi de la société englobante, interagit avec d'autres modifications personnelles aux résidents ou un événement, même dérisoire : à Béziers, la modification du rythme des tournées de ramassage des ordures ménagères a provoqué un enchaînement de débats sur la localisation des poubelles à proximité d'une rue privée trop étroite pour permettre le passage d'un camion-benne ; au final, cela a amené les résidents à constater que la situation de « micro-république » (selon un des résidents) qui caractérisait cette rue depuis les années 1970 avait évolué du fait du vieillissement d'une partie des résidents, solidaires par leur ancrage ancien et leur statut fréquent de retraités de la SNCF, et de l'arrivée d'une population nouvelle de familles de cadres poly-actifs désireux de trouver les solutions les moins contraignantes. En même temps, en suscitant un débat parfois vif, cela a entraîné une redéfinition des relations dans la rue, l'émergence de leaders-animateurs nouveaux qui se positionnent comme futurs remplaçants de ceux qui dominent actuellement. L'événement a paru assez important à tous pour donner une ampleur sans précédent à la fête annuelle (juin) de la rue. Cette banalisation aurait dû apparaître nécessaire depuis plusieurs années, c'est l'événement qui l'a catalysé. Ainsi, le caractère particulier de cette urbanité se perpétue mais s'adapte aux évolutions des différents niveaux du contexte.

---

<sup>81</sup> Le cas complexe de l'émigré qui installe un camping dans sa maison de famille devenue résidence secondaire est typique de ces mélanges qui chahutent les idées préconçues du chercheur : tantôt dans un camp (il est chasseur), tantôt dans l'autre (la préservation du paysage menacé par les constructions agricoles) mais en l'envisageant sans problème boisé alors que les Lyonnais, Montpelliérains ou Parisiens veulent lui préserver son ouverture, etc.

*Dire la ville/se dire dans la ville*

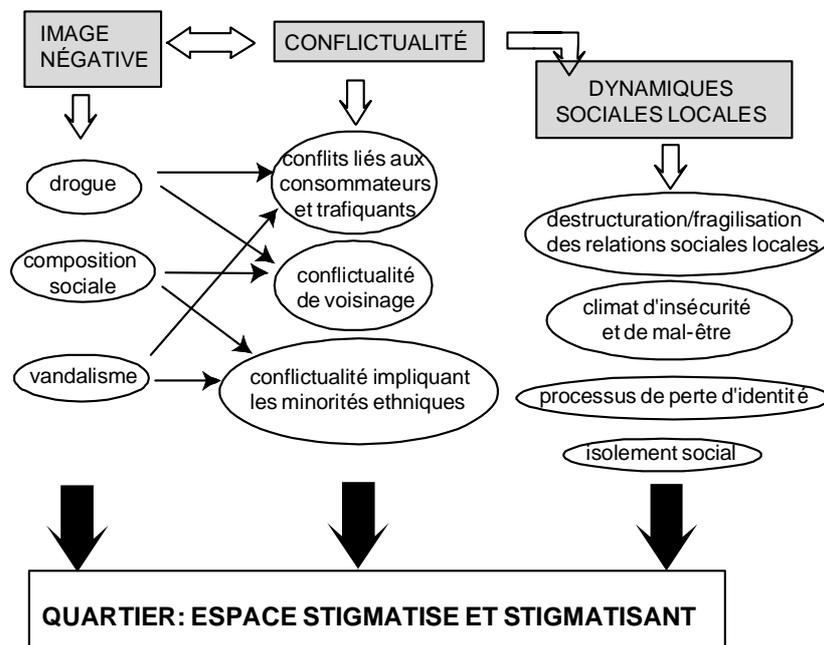
Ces « espaces-temps d'interactions intellectuellement cohérentes, contextualisées par leurs relations à d'autres espaces-temps d'interactions » (Agier, 1999 : 15), plutôt qu'une opposition entre « ville-bis » et « la ville générique » (*idem* : 155), définissent simplement une urbanité résidentielle qui échappe à la sécheresse d'une représentation de la ville qui ne s'invente l'urbanité qu'à travers ses structures matérielles, institutionnelles destinées à des « usagers », la caricature d'une « ville de l'aménageur ». L'intérêt de cet outil permet une synthèse de l'expérience de la citadinité plus fluide, flexible et donc bien plus fidèle à la réalité de ce que les habitants vivent au quotidien. Cette urbanité devient complètement flexible. Comme dans l'exemple de la dalle de Euralille (Kokoreff et Steinhauer, 2001), on y met en valeur les institutions et autres monumentalités mais aussi les stratégies proliférantes et invisibles de réinvention de la ville. Dans le même temps, il n'est pas toujours possible de se montrer aussi optimiste qu'Agier : les situations qu'il présente ne sont souvent que des adaptations à la marge à des situations très contraintes par le *setting*. Sous cet angle, Althabe (1994, 2000) est plus lucide.

Il importe donc de ne pas abandonner la question centrale de la capacité de structuration des groupes spatialisés, reliée également à celle de l'innovation sociale. Mais la production des inégalités reste un des enjeux majeurs. Ainsi, dans le cas des inscriptions d'origine étrangère, plutôt que parler de communitarisme, il semble préférable d'évoquer l'idée de *réseaux d'appartenance* ethnique, avec en même temps une grande prudence sur ce dernier terme : parce qu'elles génèrent une différenciation forte des espaces, les périphéries sont lieu de rencontres intellectuelles (multiculturalisme) en relation avec une ethnicisation de certains espaces.

Dans l'étude réalisée à Bordeaux (texte n°10, valable également pour la situation présentée dans le texte n°2), celle-ci est manipulée par les acteurs publics en écho aux manipulations plus larges, venues d'une culture médiatique mondialisée et, parfois, européenne : depuis les émeutes de 2005, le modèle du jeune Français de la banlieue, composé d'une médiaculture à base américaine et adapté aux contextes spécifiques tant national que micro-local, s'exporte très bien. Ainsi le travail déjà mentionné de Chignier-Riboulon (2000) sur les jeunes visibles des quartiers stigmatisés part de cette idée. Ces jeunes ne rencontrent qu'un seul discours à leur égard, reformulé par les habitants du quartier, mais toujours très négatif, et finissent par l'adopter : ils sont la « caïera » (*racaille* en verlan) ; à partir de là, ils calent leur comportement sur ce type d'individu et s'efforcent d'y ressembler.

De même, Costa Pinto et Gonçalves (2000 et 2001) montrent dans le cas des nouveaux quartiers lisboètes de relogements destinés aux populations des bidonvilles que le traitement social a paradoxalement pour résultat d'accélérer la déstabilisation des relations sociales (figure 4). En réalité, celle-ci (texte n°3) est initiée dès l'amorce du processus de relogement et renforcée par l'éclatement des solidarités existantes du fait du relogement dans des quartiers différents : elle légitime l'invention de nouvelles ségrégations prédictives (Barata Salgueiro, 1997), établies autant sur l'affichage de processus de distinction tel que l'analyse Bourdieu, que par le renforcement de la déstabilisation que produit la mise à l'écart due à ces processus.

Fig. 4 : Articulation entre images négatives, conflictualité et insécurité ; leurs conséquences sur les dynamiques sociales locales.



d'après Costa Pinto et Gonçalves, 2000

Cette image négative va rester durablement accrochée au quartier, même si sa situation évolue, s'attache à ses habitants, contribue à les définir : les limites du quartier peuvent varier, son statut officiel évoluer, sa valorisation économique s'accroître considérablement, mais ses habitants vont, pour partie, conformer leur construction identitaire à ce modèle, malgré les adaptations dues à leur parcours personnel : c'est parfois leur arrivée après la mutation ou sinon des changements importants de leurs trajectoires de vie (Pato e Silva, 2004), ou quelques initiatives toujours à la marge mais fortement valorisées par ce besoin de se donner identité dans une ville qui la nie (Skelton, 2000 ; Pato e Silva, 2007).

A partir de ces approches on peut donc proposer certains positionnements de recherche :

- tout d'abord rester prudent avec l'idée de *suburbanité* et d'autres termes englobants de ce type car susceptibles d'induire une trop forte détermination des lieux de résidence sans tenir compte ni des choix individuels ni des stratégies spatiales des individus-acteurs, ni même de structurations qui dépendent d'autres logiques. Bourdieu souligne que les divisions spatiales deviennent des principes de division qui organisent la vision du monde social. Il importe de rappeler que les grands programmes de réhabilitation ou d'aménagement ont d'abord une traduction très personnelle.

- On lui préfère la notion d'*urbanité flexible* (Augustin, 2003 :25) mais élargie pour viser la tentative d'adaptation entre les régulations normatives souples auxquelles réfère Augustin et les stratégies individuelles ou *différentielles*, dans une perspective plus sociale et culturelle.

- Ces deux termes présentent l'intérêt de reprendre et préciser le concept d'*identité sociale urbaine* (Valera, 1999) en insistant plus sur l'importance et la diversité des interactions tout en lui gardant sa forte capacité opérationnelle. L'utilisation de ce concept issu de la psychologie sociale permet d'exprimer clairement le souci de ne négliger aucun apport.

- Surtout, la théorie de la catégorisation sociale (Tajfel, 1982) permet de mettre en valeur que la structuration de certaines catégorisations sociales inclut le sentiment d'appartenance à des espaces concrets significatifs pour le groupe avec des territorialisations évolutives selon les trajectoires des individus mais aussi les mutations des valorisations des espaces. Elle fournit un référent souple (être du 9-3 ou de la Paillade) qui va être réinterprété ensuite tant par le sujet que l'ensemble des producteurs de discours extérieurs. Elle permet aussi souvent un raccourci identitaire pratique pour se dire ou, stigmatiser/valoriser qui laisse ensuite la liberté des interprétations plus personnelles.

Il reste en effet à envisager ces formes de fluidité plus importantes introduites par les jeux d'échelle et, en même temps, les pratiques. Car au-delà des discours d'affichage, la pratique produit un second niveau de discours qui autorise souvent beaucoup de liberté avec les référents que nous venons d'évoquer.

## Chapitre 2

### Un si petit monde

#### *Télescopages*

Thénac (Dordogne), 10 septembre 2003, un carrefour de chemins vicinaux à la sortie du village ; aucun panneau mais nous ne sommes pas perdus puisque deux moines bouddhistes d'origine asiatique en promenade nous renseignent : « *the road to Sainte-Foy-la-Grande ? This one* ». Chacun propose sa route mais qu'importe que leurs renseignements divergent : toutes deux mènent sur la départementale. Nous revenons d'une visite de la cave de monsieur Charles R.I. Martin, un Gallois marié à la fille d'un viticulteur sud-africain, installé ici depuis près de dix ans après une formation qui l'a amené à des pérégrinations dans les vignobles australiens et californiens. Il vend en particulier un vin de cépage (Merlot) appelé *Mes couilles en or* à l'étiquette intégralement en anglais et au goût lui-même très international qui se joue des normes strictes de l'AOC Bergerac plus clairement identifiable dans laquelle s'insère une partie de sa production. Il revendique cette liberté et travaille ses relations avec une clientèle très largement internationale sur son site internet bilingue mais traduit de l'anglais dans un français parfois approximatif<sup>82</sup>. Il n'est pas isolé puisque, avant lui, d'autres Anglais se sont rendus célèbres dans les environs dont Charles Rhyman au château La Jaubertie.

En quelques minutes, Thénac, village un peu endormi aux périphéries de trois départements (Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne), se révèle finalement très inséré dans la *glocalisation* (Swyngedouw, 1997). Cet ancrage au local qu'on articule en même temps dans des dimensions beaucoup plus larges, *a minima* régionale (l'Europe) ou carrément même mondiale : « en injectant littéralement le local dans le global (et vice versa) le concept de glocalisation déclenche un débat perturbateur pour la conception répandue [selon laquelle] globalisation et ancrage dans le local, rendus par les expressions plus idéologiques et partisans de mondialisation et localisme, sont des processus ou des manières de penser séparés et opposés. » (Soja, 2000 : 199)

---

<sup>82</sup> [www.la-colline.com](http://www.la-colline.com) et [Bullocks@lacolline.com](mailto:Bullocks@lacolline.com), consulté le 24 août 2007.

Au sujet des cuvées « Mes couilles en or » et « Mes couilles of chien » voir les pages [www.la-colline.com/fr/vintagereports.htm](http://www.la-colline.com/fr/vintagereports.htm) et [www.la-colline.com/perssarticles.htm](http://www.la-colline.com/perssarticles.htm)

Mais, de moines bouddhistes en viticulteur gallois, cette histoire peut commencer à manquer d'*authentiques* Périgourduins et/ou Foyens<sup>83</sup>; une dangereuse invasion anglophone ? De fait, ce mouvement est partagé par d'authentiques autochtones et n'est pas si singulier. Il oblige surtout à revisiter les catégories attachées à l'identité : très impliqué dans la vie locale depuis plusieurs années, Charles R.I. Martin ne se pose pas de question sur l'harmonie de ses affiliations ; elles sont évidentes. Il est aussi devenu autochtone.

L'assimilation de l'identité et du local se donne comme un des paradigmes forts de notre époque. On pense l'identité comme nécessairement locale face à une déterritorialisation qu'incarne l'épouvantail d'une mondialisation tout aussi nécessairement impersonnelle ; les territoires du même, s'opposent au monde de l'altérité hostile ou pour le moins destructrice. Un résumé aussi rapide est peut-être un peu caricatural mais communément partagé y compris dans la littérature scientifique. Si, d'aventure, on pense à nuancer cette vision, c'est pour insister soit sur la *contradiction* d'un José Bové (Martin, 2000)<sup>84</sup> utilisant l'altermondialisme pour lutter contre la mondialisation ou, plus subtilement, insister sur le rôle « d'élites » « jouant » la médiation en articulant ces deux dimensions qui restent cependant hiérarchiquement positionnées l'une par rapport à l'autre (Santos, 1997 ; Scott, 2001).

Mais qu'on ne se méprenne pas : nous vivons dans un monde parcouru, construit par les mobilités des hommes, très diverses peut-être, au demeurant toujours importantes. Elles sont trajets entre le dehors et le dedans, jusqu'à donner une dimension géographique à l'intime, mais la dernière dimension n'est jamais absente, elle réfère toujours avec exactitude : de la fenêtre, Charles R. I. Martin montre le vallon au pied de sa colline : « la frontière est là », dit-il. Cette frontière entre Lot-et-Garonne et Dordogne, est la seule qu'il mentionne tout au long de la dégustation.

Il est nécessaire de s'intéresser à d'autres approches susceptibles de mettre en valeur le caractère dialectique du local et du global dans la construction des identités tant de l'individu que du collectif. Il s'agit donc de proposer dans un premier temps la prise en compte d'un *tiers espace*, susceptible d'articuler ces deux extrêmes en élargissant le point de vue et l'imagination des géographes (Soja, 99), puis son dépassement. On peut l'envisager en confrontant quelques figures du monde viticole foyen aux approches théoriques pour tester la validité de ces dernières. Il ne s'agit pas d'envisager de se montrer exhaustif ; d'autres s'en chargent (Simard,

---

<sup>83</sup> Habitants de Sainte-Foy-la-Grande, dans le rayon de laquelle a été menée l'enquête (2002-2003, UMR 5185 ADES) qui sert de base à ce chapitre.

<sup>84</sup> Mais le propos se révèle beaucoup plus nuancé que ne le laisserait supposer le titre et sa problématisation ; à comparer, à la même époque, avec un portrait construit sur la même opposition mais bien moins subtilement argumenté ni finement renseigné de F. Grosrichard dans *Le Monde*.

2000) mais plutôt de confronter la validité opératoire de quelques éléments théoriques à des situations très concrètes. Pour ambitieuses qu'elles soient dans le contexte intellectuel évoqué à l'instant, on peut considérer comme insuffisantes la plupart des approches théoriques, ce qui va à terme m'amener à proposer de dépasser ce concept. Cette réflexion ne se veut surtout pas démonstration, ce qui n'empêche pas la conviction du propos. Ce faisant, cela nous amène aussi à nous interroger sur la qualité de l'acteur et ainsi sur l'importance des pratiques socio-spatiales dans la définition des cadres de référence. En même temps, pour échapper donc au risque d'une connotation trop exclusivement idéologique, nous préférons donc le terme de globalisation à celui de mondialisation.

*Sur quelques variations autour du local-global : un débat stérile ?*

L'opposition entre local et global est finalement relativement récente et très politique (Crouzet, 2003). Elle prolonge le débat véritablement binaire de la géographie qui tient plutôt dans le balancement entre espace et lieu, avec une confusion entre local et lieu dont Lussault (2003) souligne l'ambiguïté. Pour Michel de Certeau (1980), l'espace a une définition géométrique basée sur la prise « en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles ». Contexte socio-spatial où la distance n'est plus pertinente (Lévy, 1994), le lieu apparaît plus intéressant si on l'envisage comme « l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence » (De Certeau, 1980). Le travail du géographe serait alors de comprendre les logiques et modalités de cette coexistence, de cette mise en ordre. Milton Santos (1997) ou Guy Di Méo (1991 ; 1998) parlent de norme : le géographe travaillerait sur les lieux, laissant l'espace au géomètre, au météorologue, au philosophe et au poète ? Pourtant tous se prévalent de la double vocation et sont "topographes et topologues" (St-John Perse) ; c'est aussi ce que dénoncent certains dans la discipline (Pumain, 2003) : le manque de clarté sur les objectifs, critique valable aussi pour la capacité à multiplier des définitions d'une même notion plutôt qu'en créer une neuve pour éviter les confusions.

Cette opposition entre les *logiques* de l'espace et *l'esprit* des lieux (Lévy et Lussault, 2000) n'est pas notre propos ici, même si elle pourrait demander à être parfois nuancée puisqu'elle nous ramène au débat idéologique local-global, aux rapports complexes entre l'"ubique et le local" (Guibert, 1997) : on reste dans le même module manichéen, l'âme ne valant que pour l'un, l'autre restant loin du cœur dans des périphéries glacées du pensable. Tout n'est plus alors que question de point de vue : on peut se situer depuis le global, ce qui amène à envisager une proxémie (Hall, 1971), dont on interroge l'utilité (Veltz, 1995) afin de

fonder l'étude de cette dimension localisée de l'humain, cette "réinvention" du local qui confère un « rôle *technique* à la proximité » (Veltz, 1995 : 114) sans avoir pour autant résolu le hiatus qu'on envisage nécessairement gigantesque entre les deux. A l'inverse, on pointe ici ou là les limites de la globalisation (Scott, 1997) : c'est la globalisation qui devient un concept émergent (Kilminster, 1997) et l'idée d'une culture globalisée laisse sceptique (Street, 1997). Tout au plus, peut-on envisager quelques slogans peu productifs (*Think globally, act locally*), ou l'appel à un autre binôme infernal : territoire-réseau, tout aussi stérile s'il reste dichotomique.

Au final, l'impression d'un tableau confus qui tient à la diversité des définitions données aux notions, diversité des expériences des chercheurs qui rejaillit, mais par des sous-entendus évidents, sur leur discours académique sous la forme de valorisations implicites très variées et ressortent alors souvent de choix qui en deviennent assez idéologiques. Cette diversité est somme toute assez logique mais demanderait à être plus assumée et clarifiée. Cela permettrait de se concentrer sur l'essentiel : le caractère foncièrement très plastique de ces inscriptions mais aussi la difficulté à l'intégrer dans nos catégories scientifiques, beaucoup trop rigides dans ce contexte.

C'est pourtant ce processus qui demande à être éclairci en permettant de reformuler les termes d'un débat devenu stérile et d'introduire un échelon intermédiaire médiateur : la région. La géographie campe depuis longtemps sur deux ambitions apparemment contradictoires. Elle vise d'abord à contribuer à la compréhension de la condition humaine, à généraliser à partir de la nature de la vie sur notre planète. En termes d'échelle d'analyse, cela se traduit souvent par un regard global. Cela influe aussi sur le type d'approches théoriques développées : la recherche de processus géographiques et même parfois de lois universellement applicables. Par ailleurs, la géographie a toujours été intéressée par le spécifique. Cet intérêt a été particulièrement exprimé par la longue tradition de la géographie régionale ; mais ici la région constituait souvent d'abord le cadre dans lequel enfermer commodément une multitude d'études locales : pour les non-géographes, rappelons que c'était l'impératif académique de la régionalisation qui consistait à découper des unités et sous-unités toujours plus petites, une tradition encore pratiquée par les guides touristiques, souvent restés dans une géographie très vidalienne.

A différents moments de l'histoire de la géographie, ces deux ambitions (généraliser et comprendre le spécifique) se sont retrouvées en opposition suscitant des débats enflammés sur la direction à donner à la discipline. Depuis une trentaine d'années et Frémont en particulier, on les reconnaît comme complémentaires et interconnectées, constitutives de l'imaginaire

géographique : cela a renouvelé la géographie régionale. Après tout, virtuellement, aucune région n'est totalement isolée du reste du monde. Surtout, il serait simplet d'imaginer une alternative entre des théories, des lois, des modèles à vocation universelle (ce qu'on appelle caricaturalement une géographie nomothétique) et une géographie régionale spécifique, non généralisable (qu'on réduit à l'idée d'une géographie idiographique). Les études sur des lieux ou des régions particuliers sont à la fois informées par des théories générales et informent celles-ci ; on va le revoir plus loin.

En même temps, la région n'est plus la dimension unique et privilégiée du local : des espaces toujours plus réduits ou au contraire partiellement ou totalement dispersés sur des aires beaucoup plus vastes, voire la planète, peuvent être proposés : si Malte ou le Pays Basque correspondent assez bien à cette dimension, il est nécessaire de prendre en compte tant les diasporas et leurs puissantes associations que, dans le dernier cas, l'ouverture des frontières avec la France voisine. Cet éclatement est compliqué encore par l'irruption des territorialités plus ou moins virtuelles : ce sont, par exemple, les scènes musicales, *a priori* assez régionalisées à l'origine, telles que celle de la samba brésilienne ou la *country music* et aujourd'hui dans une configuration mondiale directement par le tourisme culturel (Vaillant, 2007) ou les réseaux en ligne (Lee & Peterson, 2004).

Surtout, les modes de construction du lien social évoluent et tendent à privilégier des inscriptions plus sociales et moins clairement spatialisées (Ascher, 1995 ; Crozat, 1998). Pourquoi, alors même que les habitants s'organisent dans une spécification des comportements selon leur degré d'inscription dans des structures régionales (généralement métropolisées), reprennent-ils à leur compte des éléments spécifiques au voisin afin de les transformer en identité collective malgré la diversité des parcours, des expériences, des vécus au niveau local ? Pour le dire autrement comment dans le cadre régional, la diversité locale peut-elle créer une identité ?

Elle est, d'une part, structurée, hiérarchiquement organisée dans le réseau urbain de la métropole et d'autre part revendiquée, assumée, brandie comme une oriflamme et souvent travaillée par le marketing territorial : un temps, la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur avait fait sien le slogan « Ma seconde patrie ».

Pour redonner une unité pas très évidente (et marginaliser la Lozère de son prédécesseur), Georges Frêche, à peine élu président de la région Languedoc-Roussillon (2004), voulu en changer le nom pour celui de Septimanie. Outre la référence à l'histoire dans une reconstruction hyper réelle dont il est spécialiste, l'intention était de donner une cohérence au ruban côtier. L'alliance entre les régionalistes (occitans mais surtout catalans) et la droite

intéressée à garder une relative parcellisation qui la conforte dans ses bastions fit échouer un projet vu comme susceptible de favoriser une domination excessive de Montpellier. Depuis, un second discours émerge, plus restrictif mais également considéré comme une machine de guerre contre les particularismes locaux : l'idée d'une métropole languedocienne qui, du Rhône à la vallée de l'Hérault, regrouperait un million d'habitants. Outre que son existence géographique en tant que véritable métropole reste à prouver, sa réalité est finalement surtout assurée par la crainte qu'elle suscite, à l'intérieur du cadre ainsi défini comme à ses marges : depuis 2004, processus de rapprochement historique entre Narbonne et Béziers, en 2007, menace de créer un département de l'Orb pour échapper à la marginalisation supposée des espaces non concernés et s'opposer à ces rapprochements. A l'intérieur, le pouvoir central parisien relaie grâce à l'action du préfet une droite locale malmenée par l'écho relativement favorable des populations à cette représentation en combattant tous les projets d'élargissement de Montpellier en communauté urbaine, pourtant assez logiques, et en favorisant les dissidences à l'intérieur de la communauté d'agglomération. Au final, l'invocation du local pour promouvoir ou au contraire miner les logiques de mise en cohérence territoriale restent toujours des instrumentalisation.

De la même manière, le discours sur le lien systématique entre territoire et réseau fait l'impasse sur cette contradiction : vingt ans avant Montpellier et pour les mêmes raisons, Lyon a réussi à faire basculer les représentations de Rhône-Alpes pour essayer d'acquérir une dimension européenne qui reste surtout l'effet d'un regard volontariste. Cette identité ressort donc d'abord de l'ordre du discours, idéologie spatiale en cours de construction par ses acteurs (les élus en particulier) : cette instrumentalisation oblige à prendre en compte les pratiques des habitants, elles-mêmes souvent très diversifiées, pour donner de l'épaisseur au phénomène, le transformer en processus. Mais on reste frustré car cela ne résout pas l'interrogation profonde suscitée par cette contradiction devenue double (du local vers la région ; de la région vers le global) : ces hiérarchisations ne correspondent pas à une logique indiscutable : Lourdes ou Las Vegas, pour prendre des exemples très différents, n'ont pas besoin de relais régional pour être impliquées dans la mondialisation. C'est peut-être bien aussi parce qu'un autre niveau spatial est susceptible de se substituer à la région ou du moins de la marginaliser partiellement pour donner aussi sens au local : ce global que l'on présente pourtant généralement comme la dimension infinie dans laquelle viendraient se dissoudre les identités : *the local matters, global visions* des Anglo-Saxons (Crang, Entrikine) ...

### *Articuler local et global*

C'est ce que Santos (1997) propose d'essayer de relier : il distingue d'un côté un ordre mondial qui viserait à imposer une rationalité unique à chaque lieu. Pour lui, il ne s'agit pas d'un espace qui couvrirait la totalité de l'espace terrestre, mais plutôt d'espaces de la globalisation réunis par des réseaux d'où se spatialiseraient, se diffuseraient, des vecteurs techniques, informationnels, sociaux, politiques et culturels. Il parle alors « d'action déterritorialisées, *télé-agies*, séparant géographiquement la cause efficace et son effet final ». C'est ce que l'on retrouve lorsqu'une multinationale anonyme et mal localisée (d'ailleurs est-ce réellement important ?) poussée par des actionnaires aussi anonymes et encore plus mal localisés (en particulier dans le cas d'un fonds de pensions) décide de supprimer 20 000 emplois en fermant une dizaine d'usines éparpillées entre Brive-la-Gaillarde et Kalimantan. On retrouve encore le même phénomène derrière le *Bruxelles* des récriminations anti-communautaires, le droit d'ingérence, les ONG, ou un effet de mode global : qui achète les disques de Céline Dion au succès *planétaire ? Tout le monde* ; mais ce n'est pas vous, ni moi (Street, 1997). « Le monde, donc, n'est qu'un ensemble de possibilités dont la réalisation dépend des opportunités offertes par les lieux » (Santos, 1997).

Il faudrait ainsi envisager ce monde selon la métaphore de Pascal : une sphère infinie dont le centre est partout. C'est l'idée que tente de reprendre Sloterdijk (2001) avec un résultat décevant : nous construisons une territorialité (il n'emploie pas le terme) qui constitue un de ces centres ; mais chaque individu ne possède qu'un centre dans cet ensemble, ce qui laisse au modèle une puissance opératoire limitée et peu novatrice, d'abord parce qu'elle oublie l'importance de quelques centres alors même que l'essentiel de la planète reste à l'écart. Ce manque de géographie en revient à nier le politique et les inégalités.

La seconde critique vient ensuite de la pauvreté d'une conception qui escamote toute capacité de projection physique et surtout intellectuelle de l'individu, ramené à un espace éthologique plus que géographique. C'est la critique que l'on peut faire de la notion géographique d'espace vécu telle qu'elle est mise en valeur par la plupart des études : comme si dans un monde informé et instruit, l'homme était pour l'essentiel incapable d'envisager l'espace à plus d'une quarantaine de kilomètres de chez lui<sup>85</sup>. Or, pour les assidus de l'émission de télé-réalité *Koh Lantah*, cette île des Philippines (mais pour eux cela n'a aucune importance) participe de leur espace vécu au même titre que l'appartement du *Loft* (construit dans un studio de la Plaine Saint-Denis). L'importance des dons lors du tsunami de 2005 révèle que la

---

<sup>85</sup> C'est-à-dire la distance quotidienne que parcourt un chasseur de Sarawak ou Bornéo...

médiatisation a réussi à faire entrer Sumatra et ses environs dans l'espace vécu de millions d'habitants de la planète, pour l'en faire ressortir à la catastrophe suivante.

Déjà, en ethnologie, Sansot, sans d'ailleurs être très convaincant sous cet aspect, avait placé dans le quartier (1973) puis à un niveau inférieur (1995 : 46-48) une dimension qui permet de contenir le *chez-nous* au sens d'une expérience vécue et se révèle alors très partiel et partiel à l'étude : les Marseillais connaissent seulement une rive de la Canebière, les Montpelliérains sont incapables de trouver l'itinéraire d'un village intégré depuis dans la couronne périurbaine. Par contre, grâce au jeu vidéo *GTA Miami vice*, des millions de pratiquants maîtrisent bien le plan de Miami, sans avoir jamais mis les pieds dans la ville (Valentin, 2007 : 18). Mais sans invoquer seulement des technologies récentes, il faut rappeler que, dès l'introduction de l'enseignement de la géographie à Londres au XVI<sup>e</sup> siècle puis chez les jésuites français lors de la réforme de 1604, l'objectif est de développer cette capacité de projection (Carmona, 1984) : aujourd'hui, dans le cursus primaire et secondaire, un élève étudie trois fois l'espace monde (CM2, 3<sup>e</sup>, Terminale) et le plan de Manhattan figure dans tous les manuels de terminale.

D'une certaine manière, ramener l'espace vécu au local comme référence identitaire majeure, c'est aussi éliminer comme non valide une partie de l'expérience des lieux d'un tiers des habitants de la France : *a minima*, deux millions d'immigrés venus de l'Union Européenne, trois ou quatre hors-Union Européenne, et huit à dix millions de personnes qui résident dans une autre région que celle où ils ont passé leur enfance, sans parler des résidents secondaires... Mais on peut remarquer que cette conception localiste qui présuppose l'exclusivité de l'identité locale était déjà dépassée à l'époque de sa formulation, fin XIX<sup>e</sup>, alors qu'une proportion au moins aussi importante des Français s'était déplacée pour gagner les villes industrielles.

Pour poursuivre cette déconstruction du local, dans la bibliographie comme le discours commun, le local assimilé aux lieux est donc le banal, le quotidien qui apparaît comme une référence pragmatique face du monde dont il reçoit les sollicitations et qu'il s'efforce d'articuler avec les éléments de différenciation qui constituent fondamentalement cet espace particulier ; il compose la formation socio-spatiale mais pas seulement : c'est le territoire et son usage dans un moment précis. Cet usage suppose la production permanente de normes juridiques certes, mais aussi coutumières, plus ou moins formelles et en constante réévaluation. Celle-ci consiste à trier, à adapter, les normes globales pour infléchir progressivement son fonctionnement mais selon un rythme toujours relativement lent (Santos, 1997) ; ce travail est l'apanage des dirigeants politiques locaux qui retrouvent là une dimension d'interface dévolue jadis aux notables. Plus que des conflits, il s'agit en général de décalages entre les deux, le

temps que les lieux accommodent ce qui les atteint « d'en haut »<sup>86</sup> ; c'est aussi la perspective courante dans le discours scientifique « rebelle » (Zaoual, 1998) comme celui des mouvements alternatifs qu'il relaie souvent, afin d'envisager une rupture fondamentale, une mutation susceptible de faire passer de « l'*homo æconomicus* à l'*homo situs* » (Zaoual, 1998) destinée à humaniser l'économie, conçu comme macromodèle déconnecté d'un réel seulement perceptible à une échelle de proximité. Cette approche de Santos, au demeurant largement représentatif de beaucoup de discours géographiques, appelle trois remarques et une critique :

- dans ce contexte, l'expression *village global* est une absurdité géographique. Elle ne trouve d'utilité que parce qu'elle sert à essayer de masquer le conflit entre ces normes d'échelle. Plus profondément, elle nie la complémentarité qui s'organise entre ces deux niveaux.

- Par ailleurs, il serait réducteur d'imaginer opposer le réseau (global) au territoire (local) : le réseau est aussi local, c'est même une des conditions essentielles de son fonctionnement et de sa pérennisation : le nier c'est faire fi de la mobilité des individus ; mais ce reproche vaut pour la plupart des approches qui encensent ce local devenu celui d'une vision immobile et qui finalement entretiennent une conception de l'identité très essentialiste, héritée.

- Ensuite, entre les deux on trouve une infinité de cadres intermédiaires : la formation sociale nationale est le plus important car elle produit des normes nombreuses et essentielles au fonctionnement des sociétés. Il amène aussi à prendre en compte des éléments variés, sinon disparates qui contribuent à le structurer : pouvoir, idéologie (on parle aussi de culture), économie, infrastructures et équipements..., variables selon le contexte et le plus souvent mieux adaptés à un des cadres d'échelle différente que l'on vient d'évoquer. Or, la condition de définition d'un concept est justement qu'il soit valable dans des circonstances variées...

- Enfin, on peut critiquer Santos en ce qu'il propose un modèle où l'individu est agi (*télé-agi*, dit-il) par le global positionné comme une sorte d'universel immanent (l'effet de mode comme événement ; l'effet de monde comme symptôme) ou s'efforçant d'apparaître comme tel (le marché qui dicterait la fermeture d'une entreprise). A ce compte, la

---

<sup>86</sup>En choisissant d'essayer de dépasser une telle formalisation, l'expression elle-même n'a plus de sens, sinon social et politique : mais, pour anticiper déjà une critique formulée plus loin à l'égard de Giddens, n'est-il pas un peu daté et vain d'essayer de confondre articulation des échelles spatiales et hiérarchisation de pouvoir ? C'est un peu ce qu'on peut reprocher aussi bien à Don Mitchell critiquant Geertz (il ferait fi des logiques de pouvoir), qu'à Santos (page suivante) ou aux altermondialistes (l'idée d'une entité supranationale dirigeant le monde et imposant sa volonté à chaque lieu selon une cascade de relais nationaux ou régionaux). Il ne s'agit pas, bien sûr, de vouloir à tous coups dépolitiser le débat mais d'essayer de poser une analyse débarrassée de certaines de ses scories et diabolisations qui en occultent les vrais enjeux.

complémentarité entre le local et le global apparaît plutôt comme une sujétion qui rappelle les critiques caricaturales évoquées plus haut.

### *Dépasser l'opposition local-global*

L'analyse de Clifford Geertz (73 ; 83) offre donc une perspective plus intéressante : il met en valeur des mécanismes de globalisation ressemblant beaucoup à ceux qui dominent à une échelle internationale mais qui opèrent à des échelles très intimes, d'une définition bien supérieure à celle de la nation voire même de la région.

Geertz insiste sur la capacité des hommes à transformer toute nouveauté à travers le double filtre d'un système de pratiques mais aussi de significations, la relation entre un universel qu'il voit homogène et un local/communautaire hétérogène peut être appréhendée par le chercheur en articulant connaissance du local et "interprétation culturelle". L'approche par les lieux permet de conjuguer « le plus local des détails et la plus globale des structures globales, en sorte qu'on arrive à les voir simultanément » (Geertz, 86 : 88 in Staszak, 2001).

Dans une scène musicale (mais l'outil fonctionne aussi parfaitement avec les labellisations territoriales de produits agricoles), beaucoup de processus locaux sont nécessairement reliés au global et surtout se développent avec les mêmes stratégies : elles sont translocales (Bennett & Peterson, 2004 ; Aussaguel, 2005 : 45). Elles réfèrent au global dans une construction très locale, les deux dimensions étant inextricablement liées.

Par ailleurs, je suis tenté, à la suite de Giddens (2004[1992]), de pousser cette définition du local jusqu'à l'intime : en élargissant en effet son propos, il est possible de voir qu'il est devenu espace public globalisé, offert à la vue (l'affichage banal de mon CV ou d'une petite annonce sur EBay) et impliqué dans des stratégies globales qu'il les subisse par l'impact direct croissant de décisions de délocalisation (la compétition de rentabilité avec un atelier tchèque ou chinois, le télé-appel depuis le Sénégal pour me vendre un service de proximité) ou les suscite : la chirurgie esthétique « pour tous » au Brésil ou en Tunisie, la pornographie mondiale qui se moque des réglementations nationales et m'amène à la maison des petites filles russes ou argentines dénudées, des partenaires de jeu en ligne sur toute la planète, le Danois qui m'a vendu un exemplaire d'occasion de Jameson arrivé quatre jours plus tard à la maison... Comment penser le local autrement qu'inséré dans des comparaisons que chacun peut faire qu'il s'agisse de distance-temps ou de coût : en moins de cinq heures, il est aujourd'hui aussi long d'effectuer le trajet Béziers (ou Saint-Etienne ou Lannion)/Le Caire (ou Dakar ou Moscou) que Béziers/Cahors (211 km), Saint-Etienne /Saugues (Haute-Loire, 143 km), Lannion/Saint-Nazaire (187 km) par le train. De même, l'installation de dix à quinze millions

de retraités nord européens sur tout le Sud de l'Europe (Janoschka, 2004) et une partie du Maghreb met en valeur des citoyens informés et compétents.

Mais si une partie de la proposition de Geertz est donc aujourd'hui banalisée, d'autres aspects ont gardé leur capacité prospective : il est certain que la culture est aussi un système de pouvoir et de domination ; pour Geertz, elle n'en est pas pour autant le fidèle reflet : une autonomie est envisageable du fait de ce pouvoir d'interprétation qui donne sens. On aborde ainsi la pensée contextuelle (Thrift, 1983 ; 1996). Pour la présenter dans le cadre de cette réflexion, prenons l'exemple de la célèbre étude de Katz (Liebes et Katz, 90) sur la diffusion de la série américaine *Dallas* à la télévision israélienne :

- les immigrants récents de ce qui était alors l'URSS affirment ne pas la regarder (même si c'est faux) et la fustigent comme une propagande capitaliste américaine. C'est un regard en terme idéologique.

- La classe moyenne des kibboutz, au contraire, a une approche plus psychologique ; elle se concentre sur les protagonistes et essaye de comprendre leurs motivations.

- Les sépharades arrivés d'Arabie ou d'Afrique du Nord mettent l'accent sur les péripéties de l'intrigue, et voient la série comme une saga familiale épique.

- L'étude complémentaire effectuée au Japon met en valeur que l'échec de cette série tient à sa dévalorisation de la structure familiale, mais aussi au contexte de sa diffusion (à une heure tardive).

La signification de *Dallas* était<sup>87</sup> dépendante du contexte et ses significations avaient des géographies locales très précises. On retrouve les mêmes caractéristiques contextuelles en économie dont on présente pourtant les principes et le fonctionnement comme parfaitement universels et justement mondialisés ; celles-ci sont le plus souvent liées à des enracinements dans la culture locale (Tao et Ho, 1997 ; Thrift, 2004).

Aussi, Geertz, pose que les situations d'alternative entre global et local sont relativement rares. Celles-ci se résumeraient à deux malédictions contradictoires et stériles : la dilution de l'individu dans un système global/universel désenchanté car incapable de penser le particulier ou la fusion organique dans une communauté qui détermine les inscriptions sociales transformant l'identité en fatalité.

Or, aujourd'hui, ni l'un ni l'autre n'existent vraiment : s'il existe des *patrons* (au sens où l'entendent les couturiers) universalistes, ils restent très flous et très dépendants des

---

<sup>87</sup> L'imparfait est de mise car il est évident que l'évolution sociale et historique du monde comme d'Israël a modifié les systèmes d'interprétation. Aujourd'hui, elle serait probablement abordée à un autre niveau mêlant second degré et nostalgie.

adaptations locales tout autant que des contextes de leur perception par les sociétés locales et les individus qui amènent ces derniers à ne choisir que ceux qui correspondent à leur systèmes culturels. Par ailleurs, il est difficile d'imaginer de véritables communautés fusionnelles<sup>88</sup>; ce modèle aujourd'hui n'existe plus, sinon en tant qu'idéologie territoriale ou « communauté imaginée » (Anderson, 1983) : la communauté devient symbole et fiction. Cela n'empêche pas que les sentiments identitaires et subjectifs d'appartenance et de reconnaissance donnent lieu à des projections nostalgiques idéalisant ces formes communautaires afin de donner sens à des sociétés inscrites dans la fragmentation et les discontinuités.

S'ils ne récusent pas Geertz sur le fond, Sennett (1990) ou Don Mitchell (2000) en font une lecture nettement plus pessimiste. Ces fragmentations et discontinuités contribueraient à la production d'identités complexifiées et en même temps appauvries par la déterritorialisation induite par la globalisation culturelle ; les cas étudiés dans cette étude doivent cependant nuancer ce pessimisme : les individus composent à partir d'une palette de possibles très large, quasi infinie, des paysages culturels très variés qui donnent sens à leur vie, de manière probablement aussi (in)satisfaisante que celle que connurent leurs ancêtres : de Balzac à Flaubert, un des thèmes les plus classiques de la littérature (ou du cinéma) nous présente d'ailleurs des individus souvent amers et contraints par des univers trop étroits.

Dans les mêmes logiques de construction du sens, la proposition d'une théorie de la structuration de Giddens (1987) peut, au moins indirectement, être vue comme une tentative de clarification de cette relation entre universalisme/globalisme et localisme/particularisme, au moins au travers de ses effets politiques. Giddens s'efforce de proposer un super-ordonnement destiné à donner cohérence à une société de fragmentions et discontinuités. Il suggère d'envisager la structuration sociale comme assise sur la compétence des agents pour créer, à travers l'action, des « propriétés structurelles » qui, à leur tour, orientent à tout moment la conduite et la compétence propre des individus. De cette relation mutuelle entre capacité d'action et structure d'un côté, production et reproduction de l'autre, les individus et les groupes retirent des compétences pour gérer leur résistance à la « décaractérisation culturelle » en mobilisant les types variés de recours qui découlent du propre processus de déterritorialisation de leurs pratiques.

---

<sup>88</sup> Si elles ont jamais vraiment existé ailleurs que dans les rêves utopiques des intellectuels et chercheurs qui les étudiaient ... on sait que les reconstructions rousseauistes ont été nombreuses à certaines époques. Qu'on se souvienne également des travaux de Le Play. Aujourd'hui, un chef de tribu amazonienne ou un *headman* namibien (Cornu, 1999) qui veut défendre son territoire contre des projets d'aménagement jugés gênants commence par prendre l'avion pour la Norvège ou les Etats-Unis afin de plaider sa cause car son identité y sera mieux comprise et défendue.

C'est l'idée d'une adaptation continue, faite de rétroactions permanentes à un environnement changeant. Cela permet l'acquisition de compétences mobilisées pour la protection de l'identité des sujets devenus des agents ; cependant, cette approche suscite les mêmes remarques que celles formulées à l'égard de Geertz : pour se concrétiser, la structuration de Giddens suppose une subjectivité des acteurs à géométrie variable et assez malléable pour être adaptée, en conformité avec les circonstances, les exigences de la vie des sujets et des groupes. Ce n'est certes pas faux ; les individus sont infiniment plus souples que ne l'imaginent beaucoup de nos modèles ; de là à croire que cette capacité concerne tous les individus et toujours *en phase* au bon moment, c'est un peu naïf. Mieux, pour Sennett (1991), la question paraît résider dans le fait de savoir jusqu'où il est légitime d'attendre que les sujets effectuent une auto-définition de leur propre soi-même de façon à l'entraîner avec compétence *en même temps* que les protagonistes de communautés simultanées et multiformes, communautés locale, régionale, nationale ou internationale qu'il fréquente.

D'ailleurs, par la suite, Giddens (1994) va évoluer vers l'idée d'un sujet beaucoup plus autonome des structurations : très réflexif, il est amené à prendre des décisions en permanence qui l'obligent à redéfinir sans cesse son identité et la relations aux groupes et aux lieux qu'il fréquente dans le contexte d'une globalisation dont les manifestations sont omniprésentes dans sa vie quotidienne, jusqu'à son intimité.

### *Etre sujet dans la globalisation*

Que deviennent nos vigneron des confins de la Gironde et de la Dordogne ? Vu d'un village du Sud-Ouest, Thénac par exemple, le global peut très bien se confondre avec le national de nos catégories spatiales (la fermeture des services publics en zone rurale) ou l'Europe (la réforme de la PAC). C'est même parfois le département qui joue ce rôle : les AOC viticoles introduisent des frontières économiques mais aussi identitaires fortes : l'appartenance à l'aire du Bordeaux, en l'occurrence la Gironde, détermine une aristocratie<sup>89</sup> parmi les vigneron mais qui joue aussi un rôle majeur, supérieur aux qualités intrinsèques du vin, lorsqu'il s'agit de s'adresser aux consommateurs. Cependant, la dimension véritablement globale est la plus spectaculaire et finalement très présente. Cette multiplicité est utilisée par

---

<sup>89</sup> La remarque vient d'un producteur de Montravel, dynamique appellation dordognote, seulement séparée de la Gironde et du Bordeaux par la Dordogne et qui en signale « l'injustice ». La présence d'une appellation Bordeaux de moindre prestige (le Bordeaux-Sainte-Foy-la-Grande) et, au début des années 2000, les qualités humaines des rénovateurs de cette appellation limitent cependant les problèmes de relations et permettent des collaborations dans un monde viticole en crise.

les acteurs comme une fluidité qui permet le télescopage de parcours individuels tous très spécifiques et largement ouverts au global, jamais repliés sur le local.

Dans le discours commun, la diversité des expériences est un puissant facteur de dilution du lien social : l'homogénéité, complétée par l'idéologie de l'enracinement, est parée de vertus et ce discours produit un racisme très développé un peu partout en Europe, dans les pratiques des habitants, les discours politiques (France, Pays-Bas, Pologne) et administratifs : le dispositif mis en place par les accords de Schengen comme les appareils réglementaires discriminatoires nationaux sont d'abord destinés à produire cette homogénéité. Dans la pratique, ces discours sont complètement décalés de la réalité des groupes humains localisés. Mais cela n'empêche pas les vigneronns de Sainte-Foy-la-Grande de tenir un discours qui fait un usage d'autant plus important du local que leurs pratiques sont plus insérées dans la mondialisation.

Partout, se pose donc la question de savoir comment se réalise l'articulation des parcours personnels de l'ensemble de la population, pourtant si hétérogène, dans une idéologie territoriale assez cohérente. Comment reformuler un "être ensemble", parvenir à un minimum de cohésion sociale et culturelle ? Nous avons déjà signalé le paradoxe d'un rural réputé stable et enraciné alors même qu'il n'a jamais été aussi mobile. En ville, la question de cet ancrage et stabilité illusoire des populations dans le quartier a depuis longtemps été réglée (Benoit-Guilbot, 1986). Le maintien d'une idéologie territoriale insistant fortement sur cette idée dans les campagnes explique qu'au contraire cette valeur soit restée importante. En conséquence, il n'est pas surprenant de voir comment les discours s'y conforment.

Pourtant, les acteurs étudiés s'inscrivent en fait dans plusieurs mobilités et rapports à l'espace de référence (Sainte-Foy et environ) : ils ont des personnalités identitaires (la subjectivité identitaire des agents de Giddens, 1994) qui articulent et assument mouvements et structures en apparence contradictoires : avec des expériences différentes, Charles Martin comme Pierre Charlot, exploitant installé à Saint-André-et-Appelles (Gironde), peuvent l'un et l'autre revendiquer en toute simplicité un ancrage fort et référent au lieu et fonctionner dans l'instantanéité du monde en véritable businessmen internationaux qu'ils sont... Ils se présentent comme *vigneronns* et non viti-vinificateurs quand leurs employés ont des titres plus techniques mais, dans l'entretien, déclinent très vite quelques destinations lointaines de référence qui leur garantissent ce statut international. Et le hiatus n'est pas un problème pour eux... même si au-delà de l'affichage, dans l'intimité du quotidien, les deux ne sont sûrement pas toujours aussi

évidents à concilier. Il demeure que cette relative simplicité à se présenter comme paradoxal<sup>90</sup> contraste avec une inquiétude évidente des chercheurs, déstabilisés par la remise en cause de leurs catégories.

Dans la littérature, ceux-ci insistent lourdement sur l'idée que l'identité fragmentée et la capacité des sujets à transcender les lieux comme le fait d'être et vivre en même temps dans (et à travers) des espaces et temps identitaires, constituent le défi du présent continuellement prolongé que nous vivons. Cela suscite deux remarques : cette capacité se révèle à l'usage du terme plutôt pensée comme *condition*, ou état, ce qui dénote une incompréhension profonde des processus que l'on s'efforce de décrire car le facteur temporel n'est pas intégré : l'identité reste dans la durée, immuable. Par ailleurs, en tant que succession de moments, cette fragmentation s'insinue comme sens de la vie sociale : ordre et chaos « cohabitent entre eux et avec nous dans cette gestion démocratique de l'incertitude de la culture et des identités simultanément hétérogènes et spécifiques, homogènes et globales » (Fortuna, 1999). Notons cependant que cette simplicité n'empêche pas de rencontrer chez l'un et l'autre *vigneron* une certaine fierté de cette ouverture, preuve d'une conscience dont doutait Sennett (1991).

Le cas de Pierre Charlot<sup>91</sup> est parfaitement représentatif de cette ouverture complémentaire et constitutive de l'ancrage au local. Il s'articule sur trois niveaux d'échelle dont deux dominant : le global (l'Europe surtout) et le local (son exploitation, le territoire de délimitation de l'appellation d'origine contrôlée Sainte-Foy-la-Grande) ; la dimension régionale, essentiellement le cadre départemental, support de l'appellation Vins de Bordeaux ne joue un rôle important qu'à partir de la fin 2003 et la prise en main par Pierre Charlot des destinées de l'appellation Sainte-Foy-la-Grande avec le projet de la dynamiser.

Il s'agit en effet de la plus petite et la moins prestigieuse des huit appellations qui constituent l'ensemble des Vins de Bordeaux. Longtemps partie constitutive d'un espace viticole centré autour de Bergerac, ces liens ont été brutalement coupés par un acte administratif qui, au mépris de toute géographie, limita en 1908, l'utilisation de l'expression *Vins de Bordeaux* au seul département de la Gironde. Mais des attaches fortes de part et d'autre des limites des trois départements sont restées la règle pendant longtemps : le fondateur de la maison de courtage Guiraud de Sainte-Foy-la-Grande est ainsi originaire du Lot-et-Garonne et

---

<sup>90</sup> Au sens originel et exact du terme : qui transcende la règle ; ce qui autour de Sainte-Foy-la Grande ne signifie pas rareté et donne sa pertinence méthodologique à l'utilisation de ces cas, peut-être un peu plus spectaculaires mais finalement très représentatifs.

<sup>91</sup> Les éléments utilisés dans les pages qui suivent proviennent d'entretiens effectués directement avec les membres du programme précité de la MSHA de Bordeaux, ou d'une relecture des retranscriptions d'entretiens effectués par Isabelle Techoueyres et Chantal Crenn dans le même cadre.

possède des parcelles dans les deux départements. Par ailleurs, le manque de vitalité de l'appellation contrôlée Sainte-Foy-la-Grande, la difficulté à fédérer l'ensemble des viticulteurs de la zone en question (beaucoup préfèrent vendre leur vin comme Bordeaux supérieur pour éviter les contraintes liées à l'AOC), et le dynamisme des viticulteurs de Bergerac (AOC Montravel, Monbazillac et Pécharmant) comme Lot-et-Garonnais (AOC Duras) ont limité le décalage induit par cet effet de frontière.

L'ancrage local est revendiqué en permanence : lorsqu'on arrive chez Pierre Charlot, aux Chapelains (commune de Saint-André-et-Appelles) la table du salon est couverte de vieux registres et d'une grande Bible : les acteurs dynamiques du marché du vin local se revendiquent comme protestants, ce qui est une façon d'insister sur l'ancienneté de cet ancrage local. On s'empresse d'ailleurs de nous signaler que la présence de la famille Charlot aux Chapelains est attestée avec certitude depuis 1600, mais ce nom figure sur des registres paroissiaux dès 1384. Mais immédiatement cet ancrage réfère à un événement à la dimension globale : à la fin des années 1990, au moment où il est parvenu à asseoir sa réputation internationale, il a dû affronter les avocats suisses de la famille de Charlie Chaplin et dû prouver la légitimité de l'utilisation de ces patronymes. Outre la simple coïncidence, cela nous emmène sur le terrain de la marque, transformation majeure de la dénomination dans le monde post-moderne.

Cet ancrage historique se nourrit à un second niveau : dès les années 1930, son grand-père, puis son père dans les années 1950, furent les promoteurs de la création de plusieurs caves coopératives de l'Entre-Deux-Mers. Maire de son village, résistant et fusillé, il a doté sa famille d'une forte notoriété dans tous le Nord-Est de la Gironde. Le changement de stratégie de son petit-fils qui abandonne la cave coopérative pour produire en château et tenter une ouverture réussie à l'international est donc une rupture majeure.

Comme Charles Martin, Pierre Charlot est un producteur moderne, à la pointe des techniques de vinification qu'ils importent d'Australie ou des Etats-Unis : il fait partie de ceux qui, parmi les premiers ont adopté la micro-oxygénation pour améliorer la qualité de la vinification. Mais chez l'un comme l'autre, l'exploitation est installée dans des bâtiments anciens parfaitement restaurés qui en appellent au patrimoine.

Le discours qu'il tient réfère en permanence au terroir et à l'ancrage dans le local à trois niveaux : sur ses étiquettes et prospectus publicitaires qu'il conçoit et réalise lui-même, dans son discours professionnel vis-à-vis de ses homologues et employés, devant les chercheurs. Bien rodé et convaincant, ce discours s'adapte à ses interlocuteurs variés, sans excès caricatural, mêlant à cette référence local et patrimoniale un plaidoyer tout aussi convaincant

sur la nécessaire adaptation intelligente à la modernité. De fait, il reconnaît que l'an dernier, pour la première fois depuis plusieurs années, il a taillé lui-même la vigne : par solidarité, chez la veuve d'un autre viticulteur décédé. Chez lui ? Ce sont les employés. Même s'il suit la vinification d'assez près, ce n'est pas lui qui assure l'essentiel du travail.

Lui est trop occupé, en déplacement en moyenne trois à quatre jours par semaine pour vendre le vin, généralement assez loin : il exporte en Suisse, Scandinavie, Canada et Grande-Bretagne l'essentiel de sa production et vend aussi par Internet sur le site d'un traiteur qui propose des repas complets dans la région parisienne. Son ancrage au local est donc avant tout dans l'enracinement historique de sa famille<sup>92</sup>, l'activité collective auprès de la confrérie des vins de Sainte-Foy-la-Grande et du syndicat de l'AOC, et reste assez peu directement impliqué dans l'activité agricole immédiatement productive.

L'étude a aussi travaillé auprès des employés du secteur viti-vinicole de Sainte-Foy-la-Grande, complétant d'autres travaux déjà réalisées par les ethnologues de l'équipe. Une moitié d'entre eux est venue du Maroc dans les années 1970. Des étrangers, réputés et clairement identifiés comme tels : ils sont des *Arabes*, les prototypes de l'étranger dans la France de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. De fait, c'est une population composite ; si hommes et femmes de la première génération exercent les activités sans qualification, leurs enfants, nés à Sainte-Foy, parviennent assez souvent à obtenir des emplois plus techniques. Mais en général, dans la plupart des exploitations, ce sont les employés d'origine française plus ancienne qui exercent les tâches qualifiées. Pour les enfants de Marocains peu qualifiés, la progressive mécanisation et la concurrence des saisonniers venus d'Europe de l'Est provoquent un chômage important.

Cette population se concentre à Sainte-Foy et Port-Ste-Foy, de l'autre côté de la Dordogne ; plus urbaine, elle s'oppose à ses employeurs dispersés dans la campagne, et aux autres employés, souvent installés dans la périphérie pavillonnaire de la petite agglomération ou les villages des environs. Elle a progressivement constitué un réseau de services : mosquée, épicerie, boucher hallal, etc. Les vacances au bled restent la grande occasion de voyage, mais, comme ailleurs, l'antenne satellite est venue compléter dans les années 1980 le paysage urbain des quartiers d'immigrés.

Au final, cette population est donc elle aussi insérée dans une double dimension spatiale qui marie un fort ancrage local et une ouverture globale : qui taille les vignes et construit ainsi

---

<sup>92</sup> Ce n'est pas un détail puisque ce type d'enquête met souvent en valeur que les plus dynamiques sont souvent des nouveaux venus.

le paysage, patrimoine hérité réputé élément majeur de l'identité locale<sup>93</sup> ? Qui habite dans les quartiers anciens dont la valeur patrimoniale fait la fierté de la ville ? Qui passe le plus clair de son temps ici ? Les Arabes, eux-mêmes proclamés étrangers. Qui parle encore avec l'accent occitan ? Les Arabes nés ici alors que leurs employeurs, partis faire des études supérieures, l'ont perdu depuis longtemps, parfois plusieurs générations.

Mais ailleurs que dans la vigne, les rencontres restent rares : le marché du samedi matin, le *fast food*, élément d'urbanité majeur des petites villes et lui-même relié au global. Depuis l'apparition d'une enseigne bon marché, le supermarché n'est plus un lieu de rencontre important ; cafés et restaurants ont toujours été sélectifs. Les écoles restent un lieu de rencontre ambigu : le primaire du centre de Sainte-Foy est placé en ZEP, collège et lycée cultivent une mixité trompeuse puisque les parcours scolaires ne sont pas identiques et que l'enseignement privé fait le plein de petits blancs de milieux relativement aisés.

Deux mondes se construisent donc sans grand lien où les identités sont structurées conjointement par ce double ancrage entre le local et le global. A rebours de beaucoup d'affirmations, ce global n'est pas si déstructurant : la mère de Pierre Charlot insiste avec fierté sur les compétences linguistiques et les nombreux voyages d'affaires de son fils ; lui-même ne se plaint pas et trouve sa vie intéressante, même s'il dit qu'il aimerait passer plus de temps chez lui. Ce qu'il a réussi à faire maintenant qu'il s'est assuré une clientèle. Mais il avoue n'être pas mécontent de repartir régulièrement pour échapper un peu aux complications de sa vie sociale de notable local.

Au centre, cette identité est plus complexe : les drapeaux marocains et même algériens fleurissent quand les équipes de football de ces pays connaissent le succès. Le voyage au bled a perdu de son prestige mais reste valorisé dans la communauté. Certes, ici comme ailleurs, quelques voitures ont brûlé à l'occasion traduisant un malaise et l'insertion dans un vécu plus national que local. Surtout, la globalisation passe maintenant par la culture *ethnique* du rap et du hip hop, la fabrique de *blacks* (texte n°10). Cette ethnicisation hyper réelle de l'étranger devenu français réfère à des environnements urbains nord-américains complètement différents de ceux de Sainte-Foy, réputé *pôle rural* pour l'INSEE<sup>94</sup>. Mais qu'importe, on joue de ces paysages comme référence identitaire d'une manière qui, finalement n'est pas si différente de

---

<sup>93</sup>A cette époque, le site internet du Syndicat viticole Sainte-Foy-Bordeaux présente des « vigneron indéfectiblement attachés à une terre sur laquelle ils reconduisent, jour après jour, les gestes d'une tradition ancestrale de la qualité ». Il insiste aussi sur la « douceur du paysage et du mode de vie qui privilégie la convivialité des rapports humains ».

<sup>94</sup> 3 000 habitants dans la commune de Sainte-Foy, une quinzaine de milliers sur la zone polarisée à cheval sur les trois départements.

celle de Pierre Charlot qui joue de ceux de la campagne dordognote qu'il va vendre sur ses prospectus publicitaires et étiquettes. Et l'une et l'autre icône performant : les propriétaires vigneron sont systématiquement associés à l'établissement de la charte paysagère qui vise à les conformer à ces clichés. Le maire a fini également par installer un *street game*, terrain de jeux puissamment grillagé qui réfère aux paysages de ces quartiers nord-américains ségrégués. Les clivages sociaux restent prégnants même à travers ces reconfigurations paysagères : alors que dans la campagne, les bâtiments non restaurés deviennent rares, en ville, cette restauration s'est enfin engagée avec comme acteurs principaux la municipalité et l'Office HLM car les initiatives privées restent rares.

### *Dépasser un retard méthodologique*

Au final, on est donc déjà loin de l'opposition entre local et global strictement binaire courante, à savoir deux mondes entre lesquels il faut choisir son camp. Durant les années 1970 et 1980, ce conflit conceptuel a partagé les spécialistes de science urbaine, de géographie régionale et du développement. On la retrouve dans la lecture exclusivement phénoménologique de la construction des identités, parfois en s'appuyant sur des auteurs plus nuancés (Simard, 2000, citant Di Méo, 1994). L'absence de dichotomie marquée entre global et local se retrouve aussi en matière culturelle : contre Santos, Ullán de la Rosa (2001) réfute l'idée que les niveaux de l'infrastructure, du socio-politique et de l'éthico-axiologique de la culture seraient la spécificité exclusive d'un global et pousseraient ainsi à l'uniformisation. A l'inverse, le local se réserverait le niveau formel et esthétique des symboles et icônes, en particulier paysager (Fortuna et Peixoto, 2002). Les cas étudiés ici montrent une bien plus grande complexité et surtout imbrication des jeux de représentations : d'ailleurs, le bled, c'est une référence globale ou un local lointain ? toute la question du statut et de l'identité du migrant est posée à travers cette question, mais on n'a pas prévu de la poser au sujet des descendants de ce migrant...

Il faut attendre la dernière décennie pour qu'émerge une perspective novatrice plus nuancée qui cherche une recombinaison des termes de l'approche (Soja, 2000). Mais qualifier de concept le terme de glocalisation est probablement exagéré ; comme par exemple la rurbanisation, il ne s'agit que d'un de ces hybrides transitoires qui permettent de changer les positions d'une réflexion bloquée afin de lui donner le temps de définir et construire un nouvel appareillage conceptuel plus satisfaisant car analytiquement plus précis. La revue proposée au début montre que ce n'est pas superflu : le dictionnaire de géographie dirigé par Lévy et Lussault (2003) n'a ainsi pas prévu d'entrée spécifique pour ce thème majeur de la réflexion

disciplinaire : c'est l'entrée *mondialisation*, souvent très connotée, qui aborde la question ; *global*, *global change*<sup>95</sup> et *globalisation*, probables victimes d'un souci de parler national, ne sont même pas traités. « *Changement global* » réfère chez nous à l'évolution climatique. Il est pourtant regrettable de faire ainsi l'impasse sur l'approche « globale » de la globalisation telle que la conçoivent les Anglo-Saxons : environnementale, économique et culturelle, provoquant ainsi un renouvellement heuristique particulièrement bienvenu : il serait ainsi stupide dans cette étude sur les rives de la Dordogne de distinguer mondialisation culturelle et économique. En France, on aborde la question sous l'angle d'une hiérarchisation (du local au global), qui suppose en général un passage par quelques échelon intermédiaires, et presque uniquement par l'économique. D'ailleurs, depuis Simard (2000), le terme de *glocalisation* n'apparaît guère dans la littérature. Cela permet également de sortir du piège de la dénonciation/diabolisation-construction de l'objet mondialisation (Mohan, 2000) et ses avatars tels que le multiculturalisme (Taylor, Kuper, 2002).

Ce concept transitoire, probablement pas concept de travail, de *glocalisation* nous permet donc

de repenser lieu, local et localisation dans l'idée que si nous pensons et agissons toujours à une échelle locale, nos actions et nos pensées sont simultanément dans une perspective urbaines, régionales, nationales et globales qui affectent et sont affectées, souvent jusqu'à des situations dérisoires, par l'entière hiérarchie des échelles spatiales dans lesquelles nos vies sont enracinées. En même temps, repenser la globalisation amène à reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un processus qui opère exclusivement à une échelle planétaire, mais qui est constamment localisé de différentes manières et avec des intensités variées à chaque niveau d'échelle de la vie humaine, du corps humain à la planète. Dans ce sens, chaque endroit du monde contemporain, qu'il soit dans Los Angeles ou en Antarctique est globalisé –et en même temps urbanisé, régionalisé et nationalisé, bien qu'avec des intensités très variables. (Soja, 2000 : 199-200).

Le principe n'a rien de bien nouveau en soit ; ce qui change, et justifie le concept de *glocalisation*, c'est sa mise en œuvre :

Le nœud, n'est pas en conséquence, dans la priorité théorique et empirique du local ou du global dans la construction de la vie quotidienne, mais consiste plutôt à déterminer comment le local, le global, et d'autres niveaux d'échelle pertinents (bien qu'ils changent en permanence) sont le résultat, le produit de processus de changements socio-spatial. En d'autres termes, l'échelle spatiale est ce qui doit être compris comme production ; un processus qui est toujours profondément hétérogène, conflictuel et contesté. Les échelles deviennent l'arène et le moment, à la fois discursif et matériel, où les relations de pouvoir socio-spatiales sont contestées et où des compromis sont négociés et posés comme norme. (Swyngedouw, 1997 : 140).

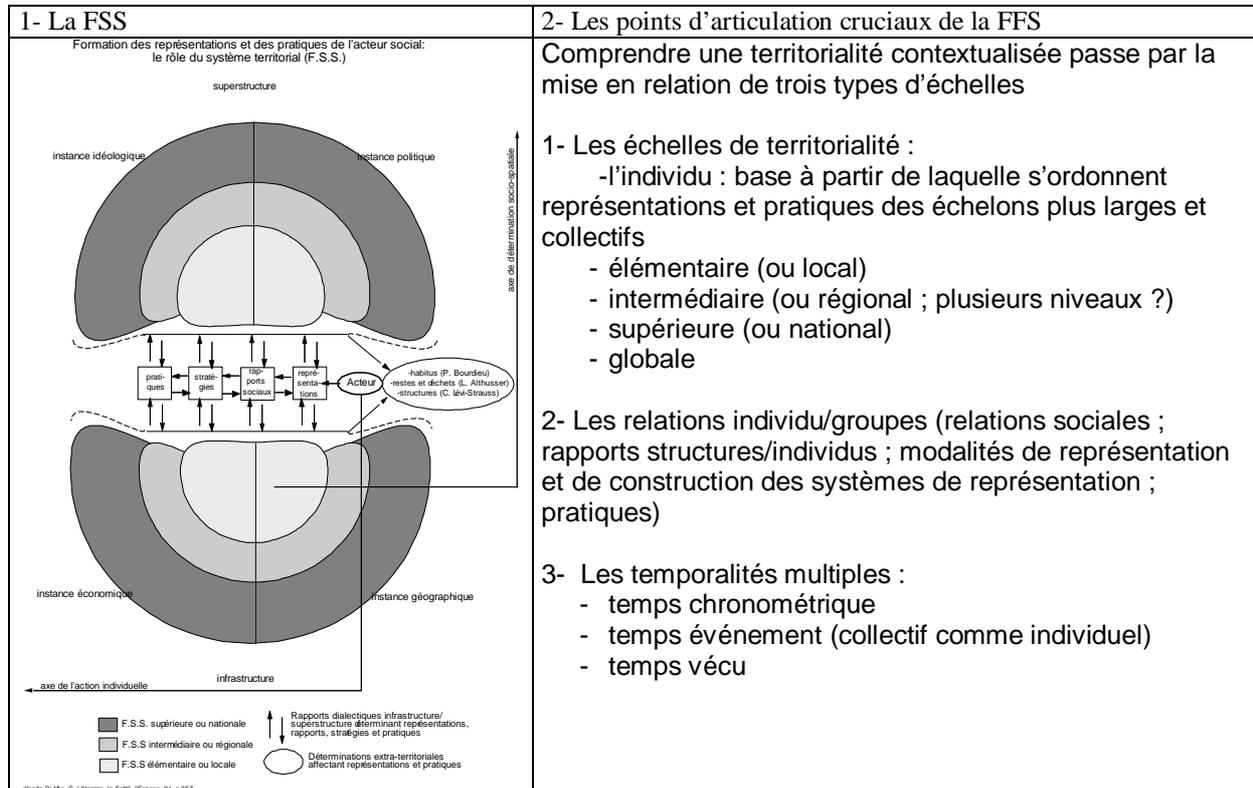
A rebours des critiques de certains (Pumain, 2003), cela amène ainsi Soja à limiter l'importance du local comme du global dans la construction des espaces, y compris à Los Angeles pour introduire d'autres niveaux d'échelle, entre autres régionale. Je suis moins

---

<sup>95</sup> Expression qui ne possède même pas de traduction précise en français (*changement global* référant chez nous à l'évolution climatique), ce qui montre bien le décalage conceptuel et heuristique.

catégorique : comme pour les jeunes de Sainte-Foy-la-Grande, les cas développés plus loin posent souvent plutôt l'impact direct de cette globalisation dans la construction des identités proches, bien moins informée, bien plus manipulée que ne l'affirme un Giddens (1994[2004] : 156) très optimiste.

Fig. 5 : Représenter l'identité territoriale contextualisée des individus à partir de la FSS de Di Méo.



Dans cette logique, on peut donc affirmer que la territorialité n'est pas spécifiquement locale, ni collective : elle est d'abord et surtout dans une double articulation des échelles et des inscriptions collectives. Dans l'outil de Di Méo (1998), derrière l'apparente simplicité de la classification en quatre instances qui a fait le succès de la Formation Socio-Spatiale (FSS) (fig. 5), le plus important me paraît être la relation entre les différents niveaux d'échelle concernés, souvent oubliée par ses utilisateurs : les cinq ou six niveaux de territorialité superposés (plutôt que les trois proposés), les cinq à sept niveaux de socialisation du sujet (compliqués par la variété des modalités des processus impliqués), les trois niveaux de temporalité : la représentation graphique en devient impossible puisqu'aux deux dimensions de la cartographie initiale des quatre instances s'ajouterait une dimension nouvelle pour chaque jeu d'échelle. Mais il s'agit alors d'impulser l'idée que le processus est fondamentalement individuel, même si la plupart de ces niveaux de territorialité sont collectifs, et contextualisés : au-delà de ces éléments de structurations eux-mêmes en adaptation, cette territorialité est un processus de

construction identitaire contextualisé et en reconstruction permanente. Ce qui compte dans le territoire n'est pas le cadre de la structuration mais d'abord ce qu'en font les sujets. Certes, en fait, à travers cette territorialité vécue, ils adaptent aux circonstances deux ou trois schémas de base très plastiques et les relations qu'ils entretiennent avec chacun de ces éléments sont faites d'agrégations autant que de mises à distance très précises (Hart, 94 ; Pile et Thrift, 95) : « l'individu privé d'aujourd'hui se définit d'abord par sa déliaison fondamentale d'avec la société. La politique l'intéresse dans la mesure où elle offre une scène à sa singularité identitaire »<sup>96</sup>.

Dans cette logique, l'identité devenue processus implique une construction par attraction et répulsion, à travers des pratiques et des représentations soit d'intégration des acteurs sociaux en situation d'appartenance ou de référence, soit de fixation de frontières et de distances sociales ; parce que spatiales, la transgression des premières est plus aisée et même valorisée que celle des secondes. Le processus de formation des identités sociales les fait résulter non seulement de la rencontre, mais aussi de la création d'acteurs collectifs ancrés localement et valorisés en priorité. Il serait donc complètement faux de parler d'individus déterritorialisés : la capacité à ajouter une telle communauté de références à son bagage identitaire constitue le capital majeur dont jouissent des sujets qui y gagnent ainsi une aisance particulière à transcender les différentes échelles de spatialité (Appadurai, 2001) pour se construire « un "paysage" à géométrie variable combinant les divers champs de la vie sociale (ethnoscape, mediascape, ideoscape, etc. » (Debarbieux, 2006 : 347). Ce processus se lit également en termes diachroniques ; il se nourrit « de trajectoires sociales incorporées aux agents, de la position occupée par ceux-ci dans la structure sociale (dans la mesure où elle détermine et configure des contextes de sociabilité et de socialisation durables) et de projets qui, en fonction des coordonnées structurelles pré-définies, sont en permanence formulés socialement » (Ferreira et Guerra, 94). Il est probablement possible d'aller plus loin et se demander si, nos sociétés n'intègrent pas ces logiques que Retailé (2005 : 195) évoque pour les sociétés sahéliennes, « sociétés de l'éphémère » du Sahel : « c'est l'actualisation qui fait lieu. Du coup, si chaque lieu est unique, il est aussi circonstanciel ».

Ainsi mise en perspective, cette identité territorialisée et contextualisée des individus devenus sujets, c'est la dimension consciente de la carte de Deleuze et Guattari (1980 : 21), bien loin de la carte du géographe qui prétend parfois toujours au calque (Guermond, 1998 ;

---

<sup>96</sup> M. Gauchet, cité dans *Libération*, 7/11/03

Bord, 2006). C'est cet individu que nous nous proposons d'étudier dans la suite de cette plongée progressive dans la géographie du sujet : comment ce sujet, post ou hyper moderne, peu importe pour l'instant, joue-t-il de ce phantasme de capacité stratégique finalement constitutive ? Cette capacité à jouer dans des dimensions si différentes, ne supprime pas le recours ni l'importance des limites, devenues frontières dans leur lecture identitaire ; pas plus qu'elle ne supprime la nécessité de les transgresser, ce qui impose une réflexion spécifique qui va permettre d'aborder le second niveau, bien moins conscient : celui de la compréhension du réel et son articulation avec l'imaginaire.

.



## Chapitre 3

### **Le microcosme psycho-cognitif et le jeu des normes discursives dans la production de l'identité spatialisée**

*Un même terme pour une notion hétéroclite et indispensable*

Après avoir mis en valeur l'intérêt et les limites d'une approche de l'identité par la relation à l'Autre (Urbanité) puis l'articulation local/global, une troisième dimension constitutive semble nécessaire : celle des limites spatiales qui *a priori* semblent nécessaires à l'individu pour construire un projet identitaire. De fait, le pluriel est nécessaire car il apparaît que cette identité spatialisée articule deux types de limites, elles-mêmes appuyées sur un jeu d'échelles complet qui dessine au final un paysage complexe.

Limites et frontières sont des objets majeurs de la géographie, dont la distinction est une de ses légitimations scientifiques (Gay, 1995). Ici, nous allons surtout parler de frontières en considérant que la dimension très subjective des limites considérées et leur caractère impératif pour l'individu leur donne un caractère culturel évident<sup>97</sup>. Si plusieurs frontières géopolitiques sont considérées, ce n'est donc pas indispensable puisque tant à travers leur dimension cognitive que leurs représentations, ces ruptures deviennent des nécessités : d'ailleurs, dans le principal terrain d'étude des pages qui suivent, la frontière entre Lille et la Belgique (texte n°4<sup>98</sup>), peu évoqué jusqu'à présent, la dimension géopolitique est secondaire, marginalisée par les pratiques identitaires des individus : ici, l'autonomie du sujet va jusqu'à remettre en cause 25 ans de diplomatie novatrice et volontariste...

---

<sup>97</sup> Cette réflexion liminaire est destinée à initier une recherche transversale et interdisciplinaire de la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier (France) par l'équipe MTE (Mutations des Territoires en Europe, UMR 5045, CNRS-Universités de Montpellier 3 et Perpignan) où je m'efforce de mettre en œuvre les avancées proposées par les sciences cognitives, la psychologie sociale mais aussi l'ensemble des sciences humaines et sociales intéressées à ces questions.

Ce texte est la reprise largement développée de la version française d'une communication présentée à Bruxelles au V<sup>o</sup> Congreso Europeo CEISAL de latinoamericanistas, abril 11-14 de 2007, LAS RELACIONES INTERCONTINENTALES ENTRE EUROPA Y LAS AMÉRICAS EN EL SIGLO XXI: EXPECTATIVAS Y DESAFÍOS, atelier MIGG01 *Fronteras, Identidades y Culturas en un mundo globalizado: El desafío de repensar conceptos centrales del estudio de migraciones intercontinentales* (Isabel Rodríguez, Mickaël Janoschka) : Del microcosmos al hyper real: los procedimientos de puesta a distancia identitaria por medida de la frontera en las sociedades contemporáneas.

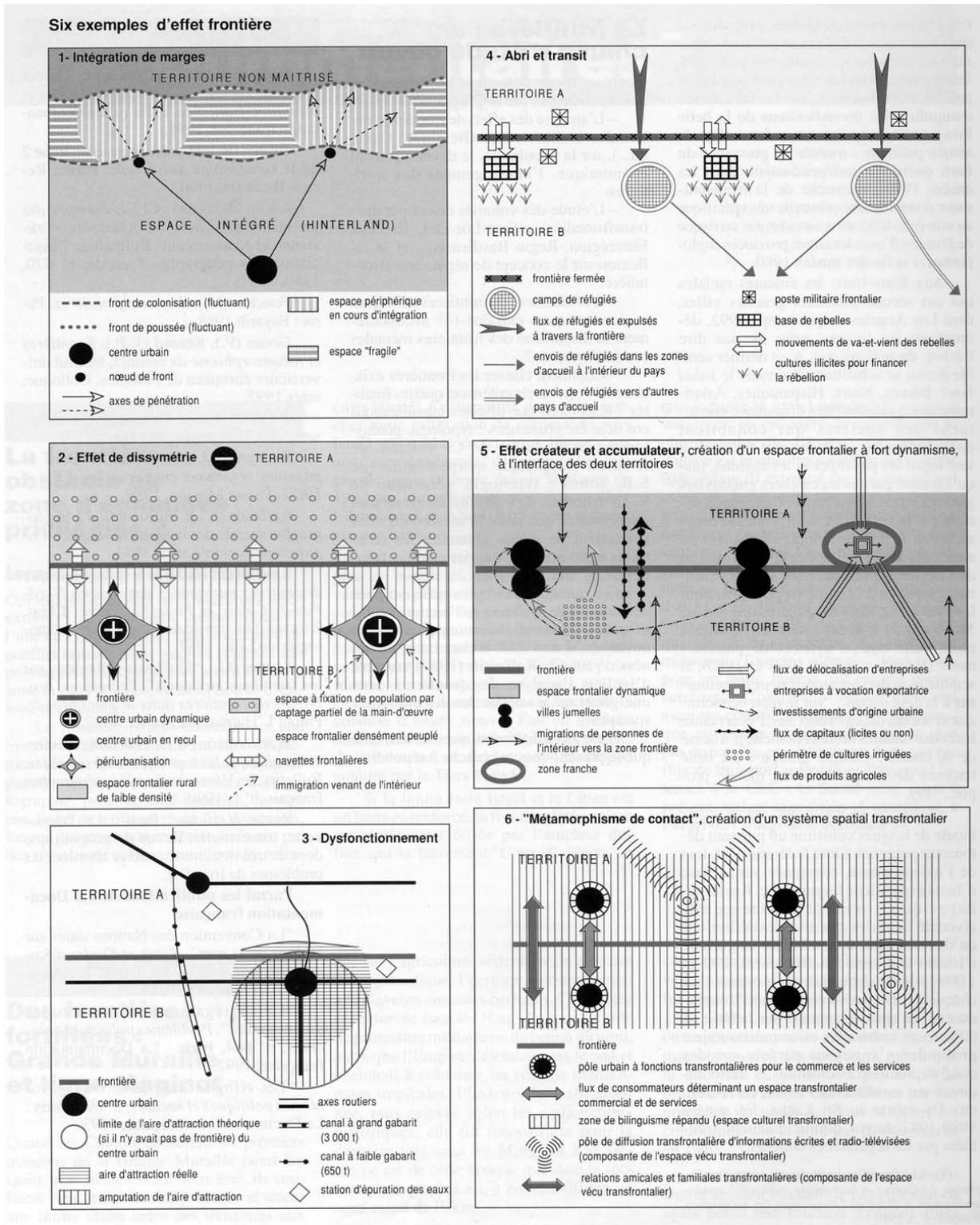
<sup>98</sup> Il est possible de compléter ce texte et les éléments présentés dans ce chapitre par :

Crozat, D. (2001) « Bars, boîtes et pralines. La permanente reconstruction d'une frontière entre Lille, la Belgique et le Nord de l'Europe à travers les sorties ». *Hommes et Terres du Nord*, n°4-2001, pp. 230-242.

Relativement ancien et de surcroît peu théorisé, il offre cependant une description plus complète du terrain analysé, allégée surtout dans le texte n° 4 mais aussi ce chapitre.

De fait, la frontière est un objet très diversifié. Derrière ce terme unique se cachent des usages et des structurations variées : Renard et Picouet (1994) proposent une typologie des modalités de structuration fonctionnelle des frontières en ciblant six processus (fig. 6) :

Fig. 6 Six approches fonctionnelles de la frontière



In Renard et Picouet, (1994)

- l'intégration des marges (y compris le modèle de la *frontier*)
- les effets de dissymétrie
- le dysfonctionnement
- l'abri et le transit
- l'effet créateur et accumulateur (création d'un système frontalier à fort dynamisme à l'interface des deux territoires)

- le « métamorphisme de contact » (création d'un système spatial transfrontalier)

C'est déjà un objet que l'on peut qualifier d'hétéroclite, même si n'est pas prise en compte l'approche qui est la mienne qu'on pourrait imaginer qualifier de « transgression identitaire » en acceptant l'idée d'une fonction vitale constitutive de l'homme. Une telle diversité derrière un même terme suppose en effet un *besoin* profond de garder son unité à la notion. Me plaçant sous l'angle de l'individu et ses rapports aux lieux, cela m'amène à l'envisager à la fois comme structuration mentale, construit cognitif, et en même temps une représentation hyper réelle à travers ses usages sociaux, en particulier identitaires, en essayant d'articuler l'un à l'autre.

Dans cette réflexion déjà ancienne sur la notion de frontière (textes n°3 et 4), je me place en amont des questionnements usuels : « pourquoi une frontière ? Pourquoi un *besoin* de frontière ? ». Cela m'amène à postuler l'existence d'une structuration mentale élémentaire susceptible à la fois de construire un espace sécurisé indispensable aux individus et en même temps de fournir un cadre de référence dans la relation à l'Autre ou l'adaptation à des lieux nouveaux. La frontière du *microcosme* ainsi défini se révèle protectrice pour permettre la structuration des identités individuelles et plastique pour favoriser l'adaptation permanente à des contextes variés.

En aval, la demande porte sur « quels discours de la frontière ? » ; ces discours clairement formulés, postures ou usages signifiants, sont capables de répondre à un besoin de frontière et donc de nous informer sur la réalité de cet objet d'abord mental. En même temps, on en tire logiquement que ces définitions mouvantes de la frontière sont un outil efficace de compréhension des logiques de structuration des sociétés spatialisées dans leur ensemble.

Par ailleurs, le statut officiel des frontières considérées m'intéresse peu : toute limite peut être considérée à partir du moment où un discours et/ou un comportement des individus à son sujet est susceptible de déboucher sur la *qualification* de frontière. Cette approche transversale de l'objet frontière explique que j'utilise dans ma réflexion des travaux sur des frontières juridiques, nationales et/ou étatiques, mais aussi d'autres situations qui relèvent des mêmes affects et désirs sociaux que ceux mis en valeur par l'objet officiel de la frontière : aujourd'hui, à Lille ou Strasbourg (Sélimanovski, 2004), mais aussi dans les *cerradas* latino-américains, les clivages sociaux déterminent des frontières plus effectives, concrètes que les frontières

nationales, souvent très fluides, voire ouvertes, mais, en même temps, cette ouverture, même officiellement proclamée et juridiquement réelle, n'est jamais totale dans les usages.

Cette approche aborde au préalable la question des idéologies territoriales et de l'Autre, avant d'envisager le modèle du microcosme et déboucher sur les pratiques discursives, la contextualisation jusqu'à l'hyper réel. En même temps, cette progression depuis les usages collectifs jusqu'aux logiques individuelles est aussi parcours du territoire à la trajectoire.

### *Frontière et idéologie territoriale*

Des travaux nombreux (Debarbieux, 1988 ; Di Méo, 1991; Lussault, 1993) semblent donner pour acquis que le territoire n'existe que parce qu'un discours collectif le reconnaît, le désigne, le définit et donc le construit. C'est une idéologie territoriale qui articule en permanence deux niveaux de discours. L'idéologie territoriale donne une homogénéité au territoire soit parce qu'elle uniformise, standardise une action sur l'espace (rôle de la loi et de toutes les normes territoriales), soit parce qu'elle désigne, pose les éléments d'une configuration commune à laquelle s'identifient les sociétés qui l'habitent : paysage(s), configuration économique ou physique, pratiques spatiales spécifiques, etc. qu'elle valorise au détriment d'autres découpages de l'espace qui auraient pu avoir la même pertinence mais n'ont pas été retenus.

La frontière peut donc trouver une première définition : la limite de l'action d'un double discours commun. Cette conception est la plus fréquente dans les modèles du discours scientifique et de l'aménagement. Elle insiste sur l'idée d'une construction centrée et, jusqu'à Renard et Picouet (1994), la plupart des modèles n'imaginent pas la penser ; elle est toujours contingente à une centralité (Lefebvre, 1986), et d'une certaine manière résiduelle et anecdotique : ainsi il n'existe pas d'entrée « frontière » dans le *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* (Merlin et Choay, 1988). Même dans la revue de géopolitique *Hérodote*, la frontière est rarement abordée comme objet conceptuel. Pourtant, l'ouvrage majeur de Raffestin sur cette question date de 1974...

Or, la frontière est un élément constitutif du territoire. Pour des raisons pratiques tout d'abord. Si, plus ou moins conscients, acteurs institutionnels comme scientifiques manient assez bien les outils de production des idéologies territoriales, ils sont confrontés à la durée importante de leur mise en œuvre : souvent au moins une génération, car ils dépendent de la stabilité de la structuration mentale des individus et l'évolution lente des *habitus* territoriaux. Pragmatiquement, la frontière est donc choisie pour donner un cadre mental et fonder rapidement le territoire : Romulus et son sillon, la plupart des récits fondateurs font appel à ce type de construction, et questionnent la distinction entre *terma* et *finis* (Halba, 2005).

La seconde raison en découle : avant même d'envisager un discours homogénéisant sur l'espace participant au territoire, celui-ci doit être différencié d'avec un Autre et son Ailleurs qui deviennent des éléments fondateurs : il est fréquent et plus facile de se définir par ce qu'on n'est pas avant d'aborder la construction de quelque chose de cohérent. Qu'importe que ce soit généralement une reconstruction *a posteriori* : c'est un positionnement, un discours et c'est à ce titre qu'il doit être analysé ; la frontière devient active et précède la construction du centre, posée comme un ordre chrono-logique ; c'est aussi le premier niveau de sa temporalité, le plus évident : inscrite, enracinée dans le temps long de l'histoire, elle devient une évidence fondatrice cohérente.

Par exemple, Bordeaux possède un quartier sans nom. Cette situation exceptionnelle amène d'abord à utiliser l'appellation des trois quartiers qui le bordent pour le définir (Bacalan-Chartrons-Grand Parc). Lorsqu'au début de la décennie débute une requalification importante de cet espace, des associations qui y sont implantées commencent à essayer de lui donner une identité propre, mais toujours pas de nom (Tournier, 2001). Aussi, elles insistent sur les limites du quartier, car, travaillant sur le social dans un espace pauvre et mal desservi par les transports en commun, elles évoquent les quartiers voisins comme des "frontières" et dénoncent un "enfermement".

### *Clôtures*

Cette dimension territoriale de l'internement est fréquente ; elle pose une question essentielle : la seule présence de frontières, sans idéologie spatiale, fait-elle le territoire ? Les espaces définis par leur clôture sont nombreux et suscitent attraction ou répulsion : ils ne sont pas des lieux comme les autres. Il peut ainsi sembler choquant de discuter pour savoir si les barbelés d'Auschwitz étaient des frontières. Pour le dire autrement, la prison est-elle territoire ?

C'est la question que posent Hoyaux (2004) ou Razac (1999) : sous le nazisme, pouvait-on *habiter* un camp de concentration ? Sous cet angle, la frontière délimiterait<sup>99</sup> la dimension spatiale du *dasein* heideggérien, à l'origine de notre notion d'espace vécu. Mais Hoyaux estime nécessaire une double idéologie : celle du territoire, élément fondamental de sa structuration, celui qui lui donne sens, mais aussi la construction idéologique de l'individu. Comme Razac, Hoyaux conclut que ces deux conditions ne sont pas réunies pour parler d'habiter l'univers carcéral, en particulier dans des conditions aussi extrêmes : la déshumanisation supprime toute

---

<sup>99</sup> On en revient au sens étymologique du terme, le *finis* latin : délimiter pour définir.

idée de territoire et de frontière. On peut en tenter une archéologie en revenant aux origines de ce processus de rationalisation de la négation de l'homme.

Razac (1999 : 52) introduit l'idée que le barbelé, devenu l'icône de cette frontière absolue, sépare radicalement le camp de la société « normale » : tout y devient possible. A ce titre, la frontière de l'univers carcéral est celle séparant la civilisation ou l'humanité de la barbarie, elle protège la culture de sa négation ; fondamentalement, elle n'apparaît pas différente de la Grande Muraille des Chinois et du mur d'Hadrien en Bretagne romaine ; mais il faut cependant introduire une nuance radicale.

Une telle clôture est toujours « politique » dans le sens où elle « délimite un extérieur polarisé comme menaçant et un intérieur polarisé comme rassurant » (Razac, 1999 : 66). L'invention du barbelé dans l'Ouest américain vise ainsi à maximiser le rapport efficacité/matière en termes de coût d'aménagement de l'espace. Mais c'est aussi un outil destiné à maximiser le rythme de changement de système socio-spatial en déstructurant très rapidement le semi-nomadisme pastoral des cow-boys et ce qu'il restait du nomadisme cynégétique indien : les barbares restent dehors et ce terme ne distingue plus le culturel de l'économique.

Pour Razac, le barbelé introduit une série de changements politiques décisifs : délimitation et surveillance sont désormais connectées pour produire une industrialisation de l'exclusion et l'inclusion, généralement à caractère social. Au même titre que le *panopticon* de Bentham (Foucault, 1975), presque contemporain, la société de la modernité se donne des moyens de contrôle qui encadrent efficacement la population : on ne cherche pas à réduire par la force les marginaux, on les exclut dans une marge matérialisée où ils sont condamnés à l'étiollement progressif ; mais c'est aussi le projet du goulag, une extériorité absolue. Sous des formes variées, cette logique va lui survivre : équipée électroniquement, la frontière du *condominio fechado* brésilien ou du *cerrada* mexicain (Mendez Sainz et Rodriguez Chumillas, 2005) reste dans cette logique. Mais on peut dépasser Razac en signalant que d'autres dispositifs contemporains tels que la biométrie ou plus simplement l'accès à la carte de crédit, à terme support de nombreux autres services, prennent le relais technique du barbelé pour construire cette exclusion, sans nécessiter le besoin de délimiter un espace très précis.

En même temps, Razac souligne que le camp de concentration inverse le rapport intérieur/extérieur renforçant « une intensification de la brutalité du pouvoir » (Razac, 1999 : 75) : après avoir été construite mentalement par les zoos humains qui visent à inventer le racisme sur des bases modernes et rationnelles (Bancel *et al.*, 2002), cette distinction fondamentale est mise en application rationnelle dans le camp ; celui-ci construit des « dispositifs de séparation entre ce qui doit vivre et doit mourir [...] entre ceux qui restent des

hommes et ceux qui ne sont plus que des corps » (Razac, 1999 : 78) ; cette déshumanisation que pointait Hoyaux est fondamentalement ce qui empêche de faire de cette séparation une véritable frontière : « avec le camp, la forme géométrique extrême de la violence est trouvée en fermant l'extérieur sur lui-même. [...] lieu/non-lieu du règne extrême de l'arbitraire et de la mort. » (Razac : 1999 : 76).

### *Le projet totalitaire contemporain*

En ce sens, la filiation majeure s'établirait alors avec les processus de désindividuation à l'œuvre dans les sociétés contemporaines hyper réalisées (Olalquiaga, 1992 ; Stiegler, 2004 ; Crozat, 2006) : la négation ultime d'un homme prisonnier de la médiatisation totale du monde, la fin de la culture (texte n° 9) car, s'il ne s'agit plus d'une déshumanisation complète d'un groupe racial qui confère à ce processus son caractère d'horreur absolue, c'est le projet, certes moins grave mais extrêmement dangereux par sa nature, d'une différenciation entre inégales humanités sur des critères sociaux camouflés derrière des alibis culturels.

Car l'accès à la carte de crédit ou contrôlé par la biométrie, surtout si elle est support d'autres services, remplace et améliore l'outil technique du barbelé pour construire une exclusion autrement plus grave qu'il n'y paraît : disparaître de la base de données, être déconnecté, c'est cesser d'exister économiquement, socialement et culturellement, devenir transparent. Quand on sait qu'en France, actuellement, la principale utilisation de la biométrie concerne les restaurants scolaires pour supprimer les resquilleurs coupables de ne pas payer la cantine et manger avec la carte des autres, on mesure bien l'acuité de la remarque : la guerre aux pauvres bat son plein.

A ce titre, c'est une individualisation **et** individuation de la frontière ; si elle n'énonce pas une spatialité aussi évidente que le barbelé, elle reste spatialisée : des autoroutes aux discothèques, et, sans le dire explicitement, aux Universités, les « espaces VIP » se multiplient et la construction sociale des clivages territoriaux se renforce, devenant la principale modalité de délimitation des individus. La transformation d'une inégalité sociale en qualité de l'individu, c'est-à-dire la naturalisation des inégalités, débouche donc sur la construction de sous-hommes ou, plus exactement, distingue ces hommes restés banalement ordinaires, *normaux* selon les critères de la modernité, des hommes augmentés, surhommes construits :

- physiquement par l'adjonction de prothèses techniques variées et l'augmentation de soi (le culturisme mais aussi la disposition de logiciels ou d'accès à des réseaux offrant des capacités de travail accrues)
- psycho-cognitivement par la construction d'un capital culturel et d'une confiance en sa supériorité

- socialement par l'accès différencié aux lieux et ressources sociales, par une mobilité entendue comme capacité de projection de soi.

En même temps, dès le XX<sup>e</sup> siècle, un des soucis des promoteurs de ces camps et processus de déshumanisation a été de faciliter la gestion de cette sélection : dans beaucoup de camps, les nazis faisaient appels à des repris de justice et des gardes recrutés dans les pays conquis, des Ukrainiens et Hongrois en particulier. L'objectif était de supprimer l'interaction directe : cela répondait à la fois au projet idéologique (pas d'interaction possible avec des non-humains) mais aussi à un souci d'efficacité : en supprimant le face-à-face direct, on facilite l'action de leurs agents qui pourraient être troublés par un reste de morale mal éradiquée.

Les processus techniques mis en place aujourd'hui améliorent ce système : déconnecter de la base de données, depuis un bureau où l'individu n'apparaît que sous la forme d'une ligne sur un écran, est beaucoup plus facile, qu'aller à l'entrée de la cantine lui signifier qu'il ne passe pas ; il est même possible d'automatiser complètement le processus. C'est le perfectionnement de tendances déjà sous-jacentes dans le projet bureaucratique des Etats de la modernité (Kafka) qui permet à de petits fonctionnaires de participer à l'horreur en toute bonne conscience.

Enfin, c'est un élargissement du modèle disciplinaire de Foucault : il ne s'agit plus de supprimer le déviant, ce qui est lui reconnaître une humanité, mais le sous-homme, par essence différent. On en revient donc, comme sous le nazisme, à des logiques de sélections entre catégories d'hommes qui s'effectuent sur des bases collectives.

Ce processus de mise en place d'une humanité secondaire est complété par un confinement à l'écart dans la zone grise : spatialisée, celle-ci n'est pourtant pas homogène ; tant à l'échelle d'une ville que d'un continent, elle est fragmentée en espaces de tailles variables, mêlés à d'autres espaces plus favorisés, voire riches. C'est ainsi le cas de la cité de relogement d'anciens résidents de bidonvilles des *Navegadores* à Oeiras, en périphérie de Lisbonne, installée sur un espace explicitement appelé *Desierto*, qui bien qu'à quelques centaines de mètres de la technopole *Taguspark* fort bien desservie, se révèle complètement enclavée et déconnectée du reste de l'agglomération (texte n°3). Mais entre eux, ces fragments de zone grise sont eux-mêmes hiérarchisés : il est préférable d'être localisé à Abidjan que dans la brousse lointaine de l'Angola qui peut elle-même sembler un paradis par rapport aux rives du lac Kivu au Congo...

#### *Nuancer l'horreur*

Paradoxalement, dans l'affreux catalogue des espaces définis par leur clôture, il n'existe pas que des machines à exterminer et certaines icônes apparaissent, non pas anodines, mais moins

menaçantes : dans le *township* sud-africain ou le ghetto, la volonté de séparer deux espèces différentes par essence et hiérarchisées demeure mais on en reste au « développement séparé ». Plus qu'une véritable annihilation, une solution finale qui relève encore de la science fiction, et apparaîtrait contre-productive pour les gestionnaires qui contrôlent bien la situation, c'est vers ce modèle que tendent nos sociétés avec la mise en place de villes organisées pour des populations socialement distinguées par les lieux de consommation.

Par ailleurs, la population concernée, comme celle de l'entité plus large dont elle est exclue, se reconnaît une relative homogénéité fondatrice autour d'un caractère commun ; par opposition, c'est la diversité ethnique qui amène certains (Veillard-Baron, 1994) à dénier aux espaces périphériques pauvres des grandes métropoles françaises l'appellation de ghetto malgré leur enfermement tant spatial (mobilités réduites) que social (trajectoires) et leur assimilation fréquente à un prototype ethnique qui ne réfère plus automatiquement (du moins dans les relations avec l'extérieur) à la nationalité mais à une ethnicité recomposée et hyper réelle référée à des espaces (*Inner city* des villes américaines ; banlieues françaises) et médiatisée.

A ce titre, ces espaces peuvent donc apparaître comme des catégories intermédiaires, sans qu'il soit possible de reconnaître le statut de frontière à leur séparation : le ghetto a une clôture, une barrière, pas une frontière ; à un niveau diplomatique, les limites des Bantoustans sud-africains ou même de la Chypre turque n'ont jamais obtenu de reconnaissance internationale : si ces ruptures réfèrent bien à l'idée d'une société autonome, l'exagération de cette autonomie non voulue et l'impossibilité de liens avec l'extérieur en tant que référence constitutive du groupe intérieur empêche la constitution d'une société.

A ce titre, le monastère, même s'il n'utilise pas ce terme, pourrait donc s'y référer : d'une part la rupture d'avec l'extérieur est volontaire et la sortie en est théoriquement possible. Par ailleurs, le groupe ainsi isolé a une forte cohérence interne (la règle complétée de l'histoire du lieu fait office d'idéologie territoriale), participe d'un projet de construction individuante de ses membres et reste inséré dans des ensembles englobants (réseaux monastiques de l'ordre, liens économiques avec les espaces environnants).

Se pose cependant la question du *closet space*, le réduit homosexuel. Je préfère cette traduction de *closet* à celle de *placard*, certes plus usitée dans les milieux *gay*, mais qui réfère trop à l'idée d'une victimisation, mise à l'écart totalement subie. En effet, dans sa définition détaillée, Brown (2000) souligne que, fortement performative, cette métaphore structure l'identité homosexuelle et se révèle plus efficace que la ségrégation produite par les sociétés à leur égard pour provoquer leur mise à l'écart : c'est un lieu concret (un bar, généralement discret) mais aussi des attitudes qui perpétuent l'allusion permanente à un contexte qui survit à la répression

aujourd'hui plus ou moins disparue. Le réduit est donc aussi métaphore des interrelations que le sujet entretient avec les contextes spatiaux et sociaux dans lesquels il existe. L'enfermement du réduit est donc aussi définition de soi, une normalisation disciplinaire qui correspond parfaitement à l'action de ce *panopticon* que Foucault (1975 : 185) décrit comme une « pénalité perpétuelle » destinée à standardiser les individus mais aussi les comparer, les différencier et les exclure : son action la plus influente provient de la construction dans les esprits des individus concernés de leur propre exclusion ; pour être efficace une marginalisation est d'abord intériorisée. Par sa mise en scène, même sa transgression (*l'outing*) valorise la métaphore qu'elle prétend ainsi nier.

Cette nouvelle dimension introduit donc l'idée que la norme collective qui définit la frontière dépasse la seule idéologie territoriale du groupe concerné et est aussi produite, souvent imposée, par une société englobante, mais d'abord au moyen d'une intégration intime de cette norme. L'affaiblissement des ségrégations spatiales à base sexuelle ou raciale accompagne le renforcement de celles qui sont construites sur la différenciation économique : de *clivages*, ils deviennent les frontières les plus hermétiques.

Ainsi, la diversité proliférante des réduits et espaces définis par leur clôture, ne signifie pas qu'ils sont tous équivalents : si la clôture est élément central et constitutif, c'est la qualité de la structuration de la société, quand elle parvient même à devenir société, qui détermine l'existence ou le statut de frontière ; si les groupes humains n'y parviennent pas, comme dans le camp de concentration, le passage de la frontière devient impossible ; par son caractère d'exception, le cas du camp d'extermination de Sobibor le révèle *a contrario* : les révoltés y constituent une société avec ses spécialisations, nécessaires pour pouvoir assassiner les gardes et finalement s'enfuir, recréant à cette conditionlà, une frontière. Les Allemands l'ont bien compris qui, peu après cette évasion, fermèrent le camp devenu une insupportable et dangereuse anomie.

Mais l'ambivalence de la frontière ne la limite pas, en tant que figure de l'extérieur, à ce rôle de barrière. Suivant les mêmes processus d'intégration individuelle de la norme que dans le cas des homosexuels, pour l'habitant, la frontière est indispensable comme miroir, pour s'inventer, s'extraire de sa singularité stérilisante, son exception dangereuse. En effet, l'interrogation sur l'habiter pose déjà la question de l'identité et de l'altérité.

*Produire l'Autre « comme dimension constitutive de soi »*

L'analyse détaillée de la figure de l'Autre est encore rare dans la géographie, surtout française (Laplace, 2000). Il est pourtant indispensable de comprendre comment se construit cet Autre, afin de se construire soi-même.

La théorie de la catégorisation sociale de Tajfel (1982) soutient que l'identité sociale, fondée sur l'appartenance d'un individu à un certain groupe ou à une certaine catégorie sociale, implique la perception des ressemblances avec son propre groupe et en même temps des différences face aux autres groupes. A partir de là, Valera (1994) propose le concept d'identité sociale urbaine : à travers l'interaction symbolique qui s'effectue entre des individus qui partagent et qui s'identifient à un certain espace urbain – un système de significations socialement élaborées et partagées – se structurent certaines catégorisations sociales qui incluent le sentiment d'appartenance à des espaces concrets significatifs pour le groupe.

Ainsi, en répondant à la question « d'où suis-je ? », l'individu définit son identité sociale en référence à un territoire très précisément délimité : comme dans les appellations qui réfèrent à l'outre-Manche, l'outremer, ou l'outre-Quévrain, la frontière me donne sens (Pol et Valera, 1999) puisque au-delà vivent des *aliens* que je ne comprends pas ou mal et qui ne répondent pas aux mêmes normes. Mais peut-être est-ce un peu tranché, soit que l'échange se révèle inégal, soit que des catégories intermédiaires existent, par exemple, mais pas seulement, ces passeurs auquel réfère Rifkin (2002) comme détenteurs d'un rôle social majeur dans nos sociétés. Cette distinction fondatrice fonctionne cependant dans les deux sens : depuis l'intérieur comme l'extérieur. Cela ne signifie pas qu'il y ait une totale réciprocité, chaque sens de cette circulation de sens peut définir des modalités concrètes spécifiques.

Dans le quartier de la prostitution d'Alicante, si clairement identifié qu'il devient *el barrio*, Hart (1994) montre comment ces frontières fonctionnent de manière à la fois fluide mais aussi très précisément strictes et adaptées à l'identité, au statut des individus : le franchissement de la frontière d'*el Barrio* transforme radicalement l'identité des petits bourgeois qui quittent leur anonymat pour devenir ainsi des clients et des initiés, fondamentalement différents, même s'ils ne "consomment" pas. Par contre, lorsque les prostituées quittent *el barrio*, elles n'abandonnent pas leur statut et génèrent des perturbations dans le monde à double identité des clients jusqu'après leur mort (l'enterrement de l'un d'entre eux). La frontière donne existence : elle ségrège mais permet aux habitants des quartiers *gays* des villes anglo-saxonnes (Rothenberg, 1995), aux clients comme aux prostituées d'Alicante de devenir des acteurs de leur propre destin entendu comme processus sociétal spatialement inscrit articulant pouvoir,

connaissance et expérience individuelle qui structure les esprits et les corporalités (Foucault, 1982 ; Brown, 2000) : *el barrio* devient ainsi un microcosme fondateur très sécurisé.

Transgressée, cette frontière est aussi exotisme ; c'est celle d'une confrontation qui me donne existence en prenant conscience de ma différence. C'est la logique du développement des guinguettes parisiennes (Gasnault, 1986) : à l'origine le ginguet (aigre, ginglard) est le vin de mauvaise qualité produit sur les terrasses alluvionnaires autour de Paris. Bien que sévèrement concurrencé par le développement du commerce du vin du Midi qui entraînait directement jusqu'à Bercy, de meilleure qualité mais plus cher puisqu'il supportait les droits d'octroi, cette production va connaître un sursis en se vendant dans des établissements situés au-delà des barrières d'octroi. Ceux-ci échappaient aussi à diverses réglementations parisiennes de police des mœurs et, surtout, ne suscitaient pas trop de curiosité du fait de leur éloignement et leur confinement sur des péniches désaffectées.

Au moment où se développe une ségrégation spatiale horizontale entre riches et pauvres, rejetés en banlieue (Perrot, 1991), c'est aussi l'occasion d'une rencontre facilitée avec ces pauvres ségrégués. On cherche la canaille : malfrats parisiens qui retrouvent un temps leur milieu d'origine, prostituées à temps partiel des périphéries ouvrières, ouvriers en « goguette », dont le sens fit rapidement analogie avec guinguette. Plus largement, on définit ainsi une marge morale qui distingue ce temps extra-ordinaire au moyen d'une extra-territorialité que l'on retrouve aujourd'hui dans diverses formes de tourisme sexuel ou alcoolique (voir infra le cas de Lille). De fait, la plupart des guinguettes ne proposaient que de la danse, une danse nettement moins normée que celle des milieux bourgeois puisque l'accès à la ressource féminine et la promiscuité physique étaient facilités (Baril, 1964 ; Dubois, 1997) ; le plus souvent, le dévergondage se limitait à une danse au corps à corps quand les danses bourgeoises accroissent alors la distance entre partenaires<sup>100</sup>. Ce plaisir plus ou moins toléré et surtout caché dans une société peu permissive devient un moyen de construire par comparaison une identité : s'encanailler ce n'est pas se mélanger, se confondre, et cela reste, par principe provisoire (sinon c'est la déchéance). Ces bourgeois venaient aussi y chercher le regard d'envie et la conscience d'être supérieurs.

Sans l'Autre, le sujet n'existe pas, court le risque d'une dissolution dans l'isotropie, l'uniformité globale, une catégorie du néant (Pile et Thrift, 1995) : c'est bien ce qui effraie derrière le discours de la mondialisation ; véhiculant l'idée d'une uniformisation des individus

---

<sup>100</sup>La valse n'a pas encore été empruntée aux milieux populaires par les bals bourgeois (bal de l'Opéra); elle restera d'ailleurs scandaleuse pendant une bonne décennie (Hess, 1989).

dans une vaste classe moyenne mondialisée, il marque qu'une limite est atteinte qui interdit de s'inventer un Autre, même plus ou moins fantasmé ou fictif, un Ailleurs, sinon extra-terrestre ou divin... à moins que, à la suite de l'extrême droite nord-américaine, on ne s'efforce de reconstruire ces différences en instrumentalisant une vision dépassée et essentialiste de la culture dans le projet de guerre des civilisations.

A ce titre, ce discours de la peur se veut fondateur. *Le choc des civilisations* (Huntington, 1996) est une géopolitique déguisée est présentée comme une théorie scientifique avec deux objectifs principaux : « Savoir de qui nous devons avoir peur » (Crépon, 2002 : 66), et accréditer « l'idée qu'il n'y a pas de politique sans désignation de l'ennemi » (Crépon, 2002 : 75). On passe ainsi à une « *ethnopolitique*, une analyse du monde où le territoire de l'État est remplacé par les frontières des groupes d'identité, mais où ce qui importe toujours c'est la justification du rapport de force [...]. La géopolitique et ses avatars sont alors des armes de guerre qui tentent de se faire passer pour des grilles de lecture du monde » (Dagorn, 1999 : 306). Paradoxalement, cela a pour résultat de « globaliser l'objet de notre peur » (Crépon, 2002 : 66) : la théorie du « choc des civilisations » fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice : en instrumentalisant l'angoisse diffuse et proposant une vision faussement opérationnelle du monde qui joue sur les aspects les plus élémentaires de la réflexion identitaire, refuse la complexité de la relation à l'autre, la théorie du « choc » doit permettre de donner un sens aux événements (Retailé, 1998) et devient un élément fondamental de la création de ce « choc ». La ligne de contact entre civilisations (Ex-Yougoslavie, Nigeria, corne de l'Afrique...) selon Huntington n'est pas une frontière mais un front : l'échange est impossible ; la construction de ces ruptures entre civilisations est d'abord un « outil de propagande servant de justification aux rapports de force » (Dagorn, 1999 : 306).

#### *Pratiquer la frontière pour lui (se) donner existence*

Au-delà de ces excès, ce discours marque bien l'évolution depuis l'idée d'une frontière linéaire à une région frontalière puis à une abstraction de la frontière : seule compte l'idée qu'elle existe. On retrouve là Giddens : les pratiques des individus deviennent alors essentielles, permettent tant la structuration des lieux que la construction des identités individuelles. A partir des pratiques qui la sous-tendent, on peut proposer trois modalités principales de construction de la frontière, elles-mêmes diversifiées, essentiellement selon des critères sociaux-économiques et d'âge des individus qui la pratiquent : en effet, la spécialisation des sorties correspond à trois époques de la frontière (Crozet, 2001) :

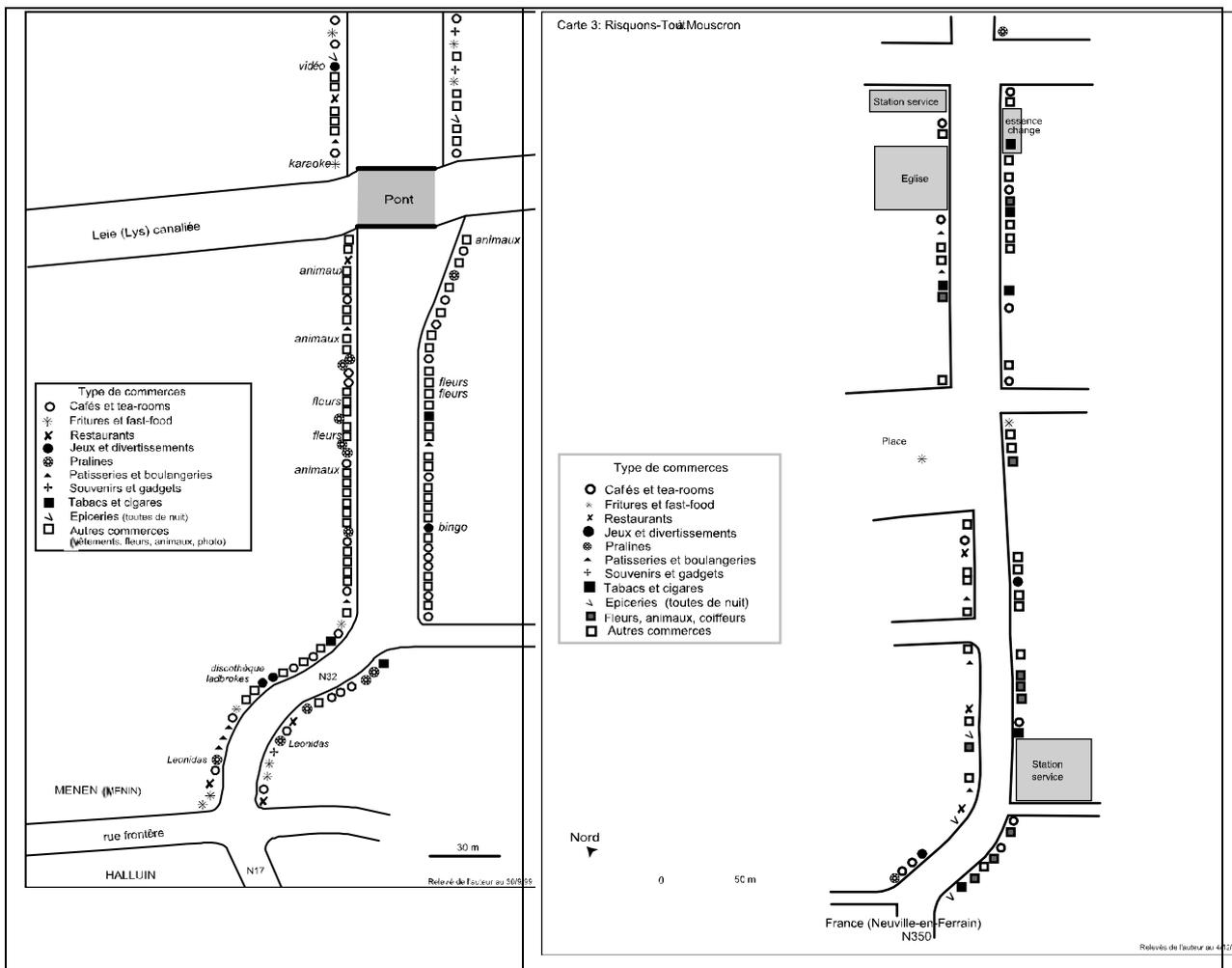
1- *la frontière exotique* : on va voir comment est l'Autre ; une éducation profondément intériorisée de frontière-barrière sépare deux nations aux cultures caractérisées. On y recherche quelques clichés sur l'Autre, le voisin, l'étranger proche, le *forain* (Karnoouh, 1972), assez proche pour ne pas effrayer, assez différent pour permettre de mieux comprendre sa propre spécificité et lui donner un contenu symbolique, une représentation. La réelle fluidité croissante des passages, en particulier dans l'Union Européenne, n'est pas complètement assimilée ; c'est l'origine de l'installation partout dans le monde d'un espace touristique particulier dans les quelques premières centaines de mètres après la frontière : on y cherche un avantage économique qui ressort de la frontière contractuelle, mais on veut aussi voir à quoi ressemblent ces *aliens*.

2- *la frontière contractuelle* : c'est l'exploitation des différences de taxation ou de législation entre chacun des deux espaces, elle correspond à l'espace de compétition économique de l'Europe des années 1980. C'est une frontière d'usage plus qu'identitaire ; aussi, souvent, la recherche d'un dénominateur commun à l'ensemble de ses acteurs amène à refuser les clichés différentialistes dans l'affirmation d'un modèle très international qui puisse constituer un discours commun : Dubaï en est le prototype ; tout l'espace de la cité y devient frontalier, du moins sa partie internationalisée et mise en spectacle essentiellement dans des *malls* en *duty-free*. Dubaï devient alors la frontière entre des espaces non contingents puisque reliés presque uniquement par l'avion. A ce titre, l'imaginaire frontalier vient aussi jouer un rôle dans la constitution de cet espace.

3- *la frontière identitaire* : imaginée, patrimoniale, donc en construction permanente, c'est la frontière assumée comme élément constitutif de soi. Elle permet de se définir vis-à-vis de l'extérieur tout autant que de l'intérieur : les entités locales reprennent un discours sur l'individuation auparavant limité aux minorités. C'est ainsi l'Europe nouvelle des territoires qui se met en place : sans s'embarrasser des anciennes lignes de délimitation, très atténuées, la frontière redessine des partages de l'espace à une échelle régionale. On y reconstruit des différences circonscrites dans la sphère du culturel, de l'intangible, des représentations. Comme dans le cas précédent, la matérialité de la frontière devient secondaire ; elle est conséquence, produit, mais surtout pas causalité. Il demeure que, bien que souvent devenue hyper réelle à force de médiatisations successives, elle n'en garde pas moins une existence.

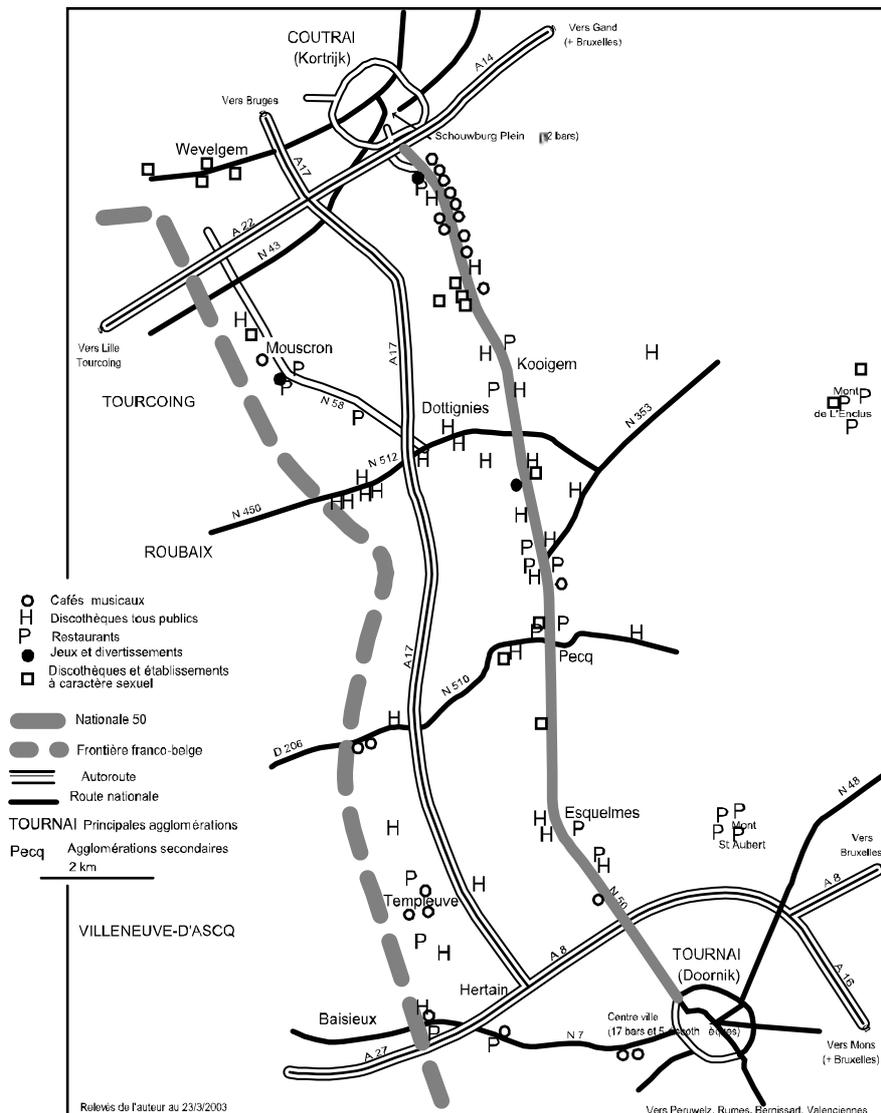
Le cas de la frontière avec la Belgique à l'intérieur de l'agglomération de Lille est intéressant : depuis longtemps réputée ouverte et quasiment abolie, elle reste encore frontière contractuelle malgré l'atténuation des écarts de prix et l'uniformisation des consommations. Elle est traversée facilement lorsqu'il s'agit d'aller acheter cigarettes, essence ou meubles belges ; dans l'autre sens, foires aux vins, soldes et braderies françaises suscitent les mêmes mouvements importants. Mais, dès qu'on aborde la question du travail, les relations sont bien moins intenses et même en léger recul (Vandermotten, 1998). D'ailleurs, elle garde sa dimension symbolique : dans les années 1990, l'équipe de football belge de Mouscron gagna le droit de jouer la coupe d'Europe. Comme son stade ne répondait pas aux normes exigées à ce niveau de compétition, la Communauté urbaine de Lille, Lille-Métropole, lui proposa son stade à Villeneuve-d'Ascq, à 10 kilomètres. Ce que l'équipe accepta dans un premier temps avant que le gouvernement belge n'impose le stade de Bruxelles, à 80 kilomètres avec une liaison autoroutière incomplète. Si les projets entre communes de départements voisins sont rares, on imagine que les frontières nationales soient encore plus difficiles à transgresser, jusqu'à l'absurde...

Fig. 7 : Deux frontières exotiques encore vivaces : Ménin et Risquons-Tout (Tourcoing/Mouscron)



Par contre, en ce qui concerne les loisirs, plus que jamais, on « passe en Belgique » (Crozat, 2001) ; devenue essentiellement frontière identitaire, elle est transgression (Foucault, 1974), élément de valorisation de la rupture festive dans un continuum temporel. A un premier niveau, la frontière exotique est la plus anciennement pratiquée ; on peut considérer comme un paradoxe qu'elle perdure puisqu'une partie notable de la conurbation lilloise est en Belgique. Pourtant, une vingtaine de passages frontaliers dont la moitié importants continuent de proposer un aménagement spécifique de l'espace (fig. 7).

Fig. 8: la frontière et la fête en périphérie belge de Lille : manquent la musique *free*, installée à proximité d'Ypres (Ieper), au nord-ouest, tandis que les établissements destinés aux homosexuels sont plutôt localisés à Peruwelz, au sud-est.



Cette frontière fonctionne surtout avec la fête. Une fois en Belgique, on reste près de la frontière (fig. 8) entre Français dans des établissements souvent à capitaux français, direction française, employés français... Mais dans ces discothèques géantes, l'industrialisation de la fête

est ouverture vers l'espace-monde à travers la standardisation de la musique, de la décoration et de l'animation (*gogo dancers, drag queens*). Les cafés musicaux proposent un autre modèle international : la rusticité de la décoration doit évoquer un « esprit rock » ou vaguement cowboy. Garantie d'une fête véritable, « aller en Belgique » recrée une frontière hyper réelle marquée par une norme spatiale internationale, sans référence ni à la Belgique, ni à la France, balisée par l'usage de l'anglais pour définir types de musiques et identités.

Second niveau d'hyper réalisation, cette frontière peut perdre toute matérialité et devenir un moment, un espace-temps. Courante dans le tourisme îlien, cette rupture joue sur une frontière matérialisée par des non-lieux (Augé, 1992) : gares, aéroports, autoroutes, etc., offrent une rupture des sociabilités ordinaires, un espace où les possibilités d'individuation par la construction d'un espace vécu sont suspendues au profit de normes propres au non-lieu, bâties sur la force, généralement économique, et les logiques de gestion rapide des flux qui les traversent. Une fois ce transit effectué, de nouvelles normes, réelles ou figurées, permettent de se croire ailleurs.

En effet, à Lille, la valorisation festive de la frontière est mise au service du développement touristique (PLA Lille, 1999) ; mais elle n'est pas destinée seulement aux Belges, il est imaginé une autre dimension complètement déconnectée de la frontière historique : la frontière devient le hiatus spatial et temporel du trajet en TGV depuis les principales villes d'Europe du Nord et d'Angleterre, ce qui crée une frontière avec Paris et Lyon...

Complément à un tourisme d'affaires ou culturel, cette offre de fêtes et sorties est surtout motivée par le désir d'attirer une clientèle nouvelle (européenne, jeune et plus populaire) en jouant sur le différentiel de prix. Les marchés prioritaires sont clairement définis (PLA Lille 1999 : 142) :

- 1- Marché anglais (Londres, Kent)
- 2- Marché belge (Bruxelles, Anvers)
- 3- Marché français (Ile-de-France, et la moitié Nord-Est du pays jusqu'au bassin lyonnais)
- 4- Marché allemand (Cologne et la Ruhr)

En vendant une différence d'image, Lille se positionne ainsi au centre d'un espace accessible directement en moins de trois heures de train à grande vitesse (300 à 700 kilomètres) Devenue "Ailleurs Outrefrontalier", la frontière n'est plus essentiellement périphérique. Il est même économiquement préférable qu'elle définisse un centre puisqu'elle permet de disposer d'une aire d'attraction plus importante. C'est une aire : a-politique et identitaire, sa promotion comme

idéologie territoriale ne nécessite pas un bornage précis le long d'une ligne qui la figurerait ; le hiatus spatio-temporel introduit par le trajet sans halte intermédiaire en tient lieu.

Ainsi, parallèlement à l'atténuation progressive des frontières entre pays de l'Union Européenne, émergent deux frontières vécues à des échelles différentes : la première, avec la Belgique proche est destinée à alimenter l'imaginaire spatial des populations locales ; la seconde est celle des classes moyennes-supérieures d'une grande moitié Nord de l'Europe occidentale.

Ainsi l'étranger (le *forain*) est « un autre moi-même » (Karnoouh, 1972) : profondément, je sais bien que l'étranger, là-bas, au-delà de la frontière, me ressemble beaucoup ; je le connais, je le côtoie ; c'est peut-être moi-même dans un autre contexte, à un autre moment de la journée, sous une autre identité, tel monsieur Ventura dans l'étude de Hart (1994) ou les jeunes Lillois. Pour se construire, l'individu a besoin d'une prise de distance : « Le lieu implique mémoire, rêverie... l'imaginaire... le lieu implique aussi déplacement, être ailleurs, devenir un étranger. » (Wollen, 80 in Rodaway, 94). Alors que la réduction de cette distance est au cœur du projet européen, on s'aperçoit de la difficulté à y parvenir tant ces cristallisations structurent durablement l'organisation des territorialités locales et des mentalités.

Le discours sur la frontière permet de définir un positionnement identitaire et ce lieu devient contexte (Sack, 1997). Il est structuré par des processus de mise à distance de cette population étrangère *foraine* que l'on retrouve dans la plupart des activités sociales : ainsi, dans la moyenne vallée de la Garonne, la géographie de la salle de loto<sup>101</sup> (bingo) oppose au centre les membres de l'association organisatrice, en général dirigée par des habitants « de souche » ou plus anciennement installés, aux habitants récents du village ou du quartier ; enfin, aux limites de la salle, se trouvent les étrangers *forains*. En fonction de cette *position*, se déploie aussi une occupation très précise de l'espace sonore (niveau, fréquence et durée des interventions). Des plaisanteries à connotation spatiale fusent souvent à l'égard des étrangers chanceux. Il n'est pas rare que les mêmes acteurs se retrouvent la semaine suivante dans une commune voisine ; les rôles et les postures sont alors inversés en fonction de la position de chacun (texte n°8). Dans les bals publics, ce mode de fonctionnement permet une mise en ordre du monde (c'est-à-dire du village) dont on va voir qu'il répond au besoin profond d'ordonnement du microcosme.

Plus complexe, la construction des limites du quartier de Fernão Ferro, en périphérie sud de Lisbonne (Pato e Silva, 2004) met en valeur un autre aspect : l'importance d'une structuration pré-logique des sujets, un acquis précoce aux limites du subconscient. A Fernão Ferro, chacun

---

<sup>101</sup> Pour plus de précisions, voir la présentation détaillée dans le 1<sup>er</sup> chapitre de la 3<sup>e</sup> partie.

en fonction de ses parcours quotidiens et de vie, ses trajectoires, construit une limite différente, y attache une importance plus ou moins grande : il s'agit de cette identité sociale urbaine présentée plus haut (Pol et Valera, 1999), une urbanité *flexible* (Augustin, 2003 : 25). Mais, finalement, tous ces habitants se comprennent malgré cette diversité car l'ensemble de la population dispose de deux niveaux de lecture communs : le premier, c'est la construction collective, le territoire et son idéologie territoriale, importante dans cet exemple d'un quartier informel en cours de légalisation ; le second, à la limite de la conscience, pas vraiment formulé avec clarté, évoque le microcosme.

### *Les frontières du microcosme*

Je postule donc qu'il existe une structuration mentale élémentaire des individus qui leur permet d'ordonner ces spatialités si différentes. Dépassant l'idée de *médiance* (Berque, 1990) et en les dispensant de la construction immédiate de *haut-lieux* (Debarbieux, 1995), elle fournit un référent qui permet d'éviter un sentiment de dispersion. Elle suppose l'existence de « modèles mentaux », préétablis et stéréotypés qui permettent à l'individu de structurer son environnement (Félonneau, 2003). Il ne s'agit pas d'imaginer une quelconque capacité physiologique, un inné nébuleux, mais plutôt un cadrage élémentaire assimilé précocement (Sibley, 1995) qui va donner des éléments de structuration de l'espace. Il est probable que ce n'est même pas un véritable modèle très abouti mais plutôt une série de schémas perceptifs reconfigurés et réarticulés entre eux dans le cadre de chaque expérience. Ces processus mis en valeur par les cognitivistes sous le terme de dispositif (Watzlawick, 1998) restent encore à explorer en termes d'expérience géographique.

Tout d'abord, le microcosme est compétence mais entendue comme capacité à remédier le monde à chaque instant, plus que l'application de procédés préprogrammés (Pile et Thrift, 1995 :) : « cette mystérieuse propriété qu'auraient certaines occurrences, en se détachant de manière particulièrement forte, de forcer la réorganisation de leur contexte, de façon à ce que celui-ci ne puisse plus être appréhendé que comme les annonçant » (Belin, 2002 : 233). C'est ce qui expliquerait sa plasticité tout autant que son aisance à performer : depuis Derrida (1972), il est acquis que la performativité n'est possible que dans un contexte de normalité mais que ce contexte normatif n'a pas de fondation, d'essence ou de centre. Cela n'empêche pas ce microcosme d'être très stable ; Vitrac (2002) met en valeur que, malgré un accroissement sans précédent de la mobilité des ruraux ces trente dernières années, l'aire d'attraction du public des bals reste stable délimitant ainsi une frontière importante, espace vécu ou mésoterritorialité, à quinze ou vingt kilomètres du village ou de la petite ville.

Par ailleurs, ces schémas mentaux ou dispositifs fonctionnent comme adéquation à une image du monde : échappant définitivement à la pauvreté de la notion de représentation, ils deviennent alors espaces potentiels (Belin, 2002). Dans cette logique, l'imaginaire ne s'oppose plus vraiment au réel. C'est une grammaire du monde, cet « environnement qui permet la relaxation provisoire et partielle des urgences du réel » (Belin, 2002 : 168) devient un moyen pour fuir l'anxiété du réel, une série de biais et de combinaisons, la mise en place d'un dispositif d'adaptation du monde entendu comme regard sur le monde. A partir de Winnicott, Belin propose l'idée que le sujet produit des images de plus en plus sophistiquées, conçues dès l'origine comme des machines performatives (elles ont pour fonction d'admettre le réel mais aussi de le modifier).

Ce dispositif permet « un rapport actif aux choses, qu'on prend à bras-le-corps, qu'on met en forme » (Belin, 2002 : 169) pour s'orienter dans le monde : « il ne s'agit pas de connaître pour connaître, il s'agit toujours de connaître pour être, pour agir, rétablir les aires de jeux ; ou, pour le dire encore autrement, l'activité de connaissance prend place au sein d'un projet sur le monde, elle n'a rien de gratuit. » (*idem*).

Le sujet développe des stratégies d'adaptation permanente de ces images à l'évolution de son réel, ou plus exactement des divers niveaux de réel à la construction desquels il collabore selon les niveaux de symbolique qu'il met en jeu. Cette potentialisation du réel au moyen de la mise au point d'une « logique dispositive » de l'expérience ordinaire réactualisée en permanence (Derrida, 1972 ; 1990) ou Butler (1990) est manipulation des icônes, processus créatif collectif qui réfère et réagit, devient performatif et rend le monde habitable ; signe ou système de signes, l'image de l'imaginaire construit en effet un espace potentiel nécessaire « qui n'est pas seulement cette aire où s'enracine l'expérience individuelle ; c'est également le lieu où s'opère la transaction sociale, où trouvent à s'installer les figures de l'intersubjectivité humaine. » (Belin, 2002 : 64).

Méthodologiquement, cela amène à dépasser une limite de l'ethnométhodologie qui distingue soigneusement temps quotidien et temps historique pour « les traiter comme des entités mutuellement exclusives pour se concentrer sur les procédures locales de constitution de l'espace cognitif. » (Belin, 2002 : 116). Dans l'approche du microcosme, il nous faut penser ces deux temporalités de concert, quitte ensuite dans l'approche d'autres niveaux de territorialité à les segmenter pour mettre en valeur d'autres éléments.

Cela signifie qu'il ne faut pas entendre les termes *espace* et *lieu* chez Winnicott, Watzlawick ou Belin comme seulement métaphoriques ; ils sont une existence concrète : chaque individu est porteur d'une spatialité spécifique, il est un lieu mobile où se construit en permanence cette

spatialité, forme d'*habitus* extrêmement personnalisé et surtout mieux réactualisé par l'expérience du quotidien. Si je préfère utiliser l'outil de l'espace potentiel plutôt que cet *habitus*, c'est pour sa capacité à ne pas forcer l'intention : cette notion « implique l'acceptation d'une indétermination due au fait que le dispositif est souple et modulable, qu'il s'inscrit toujours dans l'histoire des parcours qui y prennent place » (Belin, 2002 : 116) sans privilégier des structurations profondes, induire de hiérarchisation automatique.

Certes, ces éléments majeurs existent, jouent un rôle plus important et j'insiste dans ces pages pour qu'on ne les néglige pas, mais en se gardant de l'automatisme ; ils ne motivent pas l'action nécessairement où on les attendrait, pas avec la même intensité dans deux parcours similaires, n'interviennent pas en permanence et l'arrangement qu'ils organisent n'intervient pas deux fois dans les mêmes configurations : c'est cette flexibilité sur laquelle insiste Isabel Pato dans le quartier d'habitat illégal de Fernão Ferro, au sud de Lisbonne (2004). Sans compter qu'interviennent également beaucoup de hasards : ce jour-là, j'étais là, ou alors l'agent immobilier venait de voir passer cet appartement en recensant ses fiches. Cette catégorie de hasard n'est jamais aléatoire, elle dépend des éléments qui précèdent qui permettent de l'exploiter voire même la provoquent<sup>102</sup> et doit être considérée comme une alternative supplémentaire.

Dans cette logique, on comprend mieux également la *portative boarder* (Price, 2000) : elle est la frontière microcosmique des *chicanos* de Los Angeles arborant avec fierté des tatouages de la Vierge de Guadalupe (Mexico). Le port d'une copie du maillot de l'équipe nationale de football algérienne ou marocaine pour un descendant d'immigré venu de ces pays est aussi très signifiant, sans compter que s'y greffe une dimension maghrébine réelle puisque, selon les aléas des différentes compétitions certains peuvent changer de maillot d'une année sur l'autre. Cela peut aller jusqu'à l'entretien deux ou trois générations après l'installation dans le nouveau pays de conflits ou antagonismes hérités, malgré des contradictions : lors d'une conférence-débat que j'avais donnée en 2005 sur ces thématiques, un professeur d'un collège montpelliérain expliquait que les relations entre petits-fils d'immigrés algériens et petits-fils de harkis restaient marquées par la guerre coloniale : si les conflits ouverts sont rares, on se

---

<sup>102</sup> J'insiste sur cette importance du hasard toujours plus ou moins provoqué : pour chacun de mes séjours à l'étranger, j'ai au préalable envoyé 40 à 80 candidatures à des emplois dans une trentaine de pays. Chaque fois, cela s'est soldé par trois ou quatre propositions, entre lesquelles un véritable choix a eu lieu. Mais pas toujours aussi réfléchi : en 1989, j'ai choisi Le Caire plutôt que Mexico car mon interlocuteur, croyant bien faire, m'a signalé qu'il pouvait me trouver une colocation dont la perspective m'a effrayé... En 1994, j'ai délaissé un poste très généreusement rétribué à Moscou, car, ce jour-là dans *Le Monde*, plié en quatre sur un coin de mon bureau, un petit article en bas de page économique titrait que l'inflation en Russie était tombée à 9% ; le reste de l'article précisait qu'il s'agissait d'une inflation mensuelle. Mais ces critères de choix étaient toujours secondaires, marginaux, permettaient d'éviter beaucoup d'atermoiements entre chacun de ces paradis supposés.

fréquente peu ; mais cela n'empêche pas les descendants de harkis de porter le maillot national algérien quand cette équipe a du succès...

Dans les deux cas, on n'affiche pas réellement ce lieu lointain et imagé, mais le conflit entre deux spatialités divergentes, le sentiment d'être dans un troisième espace, *thirdspace* (Soja, 1997) qui articule le rejet ou la perte plus ou moins fort des deux espaces de référence, la difficulté de faire cohabiter deux cultures qu'on porte en soi, où plus généralement la référence personnalisée à d'autres espaces. Chaque individu remédiate en permanence une expérience géo-graphique, mémoire vive des lieux, d'une vingtaine d'espaces majeurs (en général, ses lieux de résidence successifs) et probablement trois ou quatre fois plus d'espaces secondaires qui s'articulent en trois grandes catégories qu'il ne faut pas entendre comme une typologie dotée de qualités spécifiques, mais seulement un classement descriptif en groupes qui restent hétéroclites :

- les lieux d'une histoire, depuis la Margeride et l'émigration à Paris de mon père, leur légende dorée, jusqu'aux lieux de structuration de mon enfance, le village de la Loire où j'ai posé les bases de ma spatialité personnelle, mais également les lieux de condensation symboliques de cet environnement : l'école laïque ou l'entrée en sixième dans un lycée de cette époque.

- Le second groupe de lieux dits du quotidien est aussi, à mon avis celui d'une histoire immédiate car elle n'a pas encore fait l'objet d'une reconstruction trop importante. C'est aussi le lieu d'une construction de sens multiples qui font système, sont en interrelation ; on peut le rapprocher d'un habiter Heideggérien tel que les géographes l'utilisent habituellement. A condition de lui donner fluidité ; je n'habite jamais un lieu mais simultanément plusieurs avec des intensités inégales qui interviennent de manière variable : habiter n'est pas un état mais une compétence qui s'exerce sur la durée et fait donc intervenir une importante quantité d'expériences passées, pas nécessairement toutes personnelles : les amis et voisins « qui font profiter de leur expérience », tout un pan de l'économie culturelle qui vit de cette diffusion<sup>103</sup>, des représentation – ou souvent préjugés – sociaux, et les hasards évoqués plus haut.

- le troisième est la multiplicité des expériences réelles, imaginaires, médiatisées... secondaires qui interviennent dans cette composition : deux mille français se marieraient chaque année à Las Vegas ; chaque fois que je vois une cigogne, je pense à un vol de migrants qui s'était arrêté au printemps quelque part en Anatolie dans un endroit dont j'ai oublié tout le reste y compris le nom ; le café du commerce commente l'évolution des sondages... Mais les films et

---

<sup>103</sup>Les plus évidentes sont l'édition d'architecture, la presse de jardinage, décoration, bricolage, les revues locales et régionales ; mais s'y ajoute toute une acculturation bien plus importante venue de toutes sortes de sources.

séries télévisées jouent un rôle important à l'acculturation à certaines formes d'urbanité : chacun connaît l'anecdote racontée dans les années 1980-90 par les policiers français qui arrêtaient régulièrement des gens qui leur annonçaient leur intention de « ne parler qu'en présence de leur avocat », contrairement à la loi française de l'époque. Surtout, cette expérience jouit de deux caractéristiques importantes : elle se distingue de la précédente par une mise en système beaucoup plus limitée. Par ailleurs, elle est devenue équivalente à toute autre expérience réellement vécue, ce qui sera rediscuté plus loin, tant pour l'importance de ces processus de simulation que la capacité à performer en hyper réel.

Pour nous, spécialistes de l'espace, ce schéma mental microcosmique correspond à deux besoins spécifiques :

- Le dispositif est capacité. Il permet d'articuler entre elles les territorialités multiples et complexes qui caractérisent tout individu. Le sujet les réorganise, leur donne une cohérence commune, qui constitue son identité socio-spatiale : dans le jeu des multiples dimensions symboliques qui construisent ces territoires, il s'efforce d'adapter un langage qui donne sens car « il existe une connivence étroite entre la jonglerie symbolique et l'émergence de l'individu critique moderne. Plus le monde se code, se décline en modèles, plus l'individu devient le lieu de l'unification, du geste symbolique » (Belin, 2002 : 168). C'est ce que disent Pile et Thrift (1995 : 5) en inversant la formulation avec une nouvelle métaphore géographique : dans cette cartographie du sujet, « les coordonnées – telles que le corps, le moi, l'identité, la subjectivité – semblent nous dire qui est l'individu, à quoi il ressemble, si nous l'aimons, mais tout cela dépend du type de carte sur lequel nous plaçons ces coordonnées ».

- Le dispositif est au centre du processus d'interaction. Il permet d'établir un lien avec les cadres spatialisés des individus qui l'entourent, de comprendre ce qu'ils entendent derrière un certain nombre de référents spatiaux. Comme il est difficile d'entrer dans le détail de la construction des idéologies territoriales : trop diverses, trop complexes pour vraiment coïncider entre elles, le sujet n'en garde que quelques bases éminentes et rapidement transmissibles qui les symbolisent. La frontière est un élément majeur, idéal pour une mise en ordre car au-delà de ses fonctions officielles, elle simplifie la vie et cette conception du monde se partage facilement. En 2003, dans un entretien télévisé, Théo Klein, président d'une association juive française, estimait que le mur-frontière en construction en Israël n'est pas vraiment destiné aux Palestiniens mais plutôt aux Israéliens. Si la plupart d'entre eux se doutent que les attentats ne disparaîtront pas, le mur les fascine car il leur donne espoir de refonder un projet collectif et avoir une idée simplifiée de leur territoire : « vous voyez bien que les problèmes des frontières,

c'est la définition même d'Israël en tant que nation » et il ajoutait à propos de la frontière « il faut avoir des idées simples, des idées claires et équilibrées ».

Dans une telle reconfiguration, au-delà de son apparente rigidité, la frontière apparaît donc très plastique : « les délimitations officielles, contestations et conflits géopolitiques, les fermetures et ouvertures peuvent être considérés comme un spectacle mis en jeu par dessus un vaste théâtre de circulation matérielle et idéologique qui est profondément répétitif, citationnel et mimétique » (Price, 2000). Il en résulte que le substrat vivant où s'ancre la frontière dépasse largement les « agitations tragi-comiques et les gesticulations géopolitiques » (Price, 2000) et leur survit même lorsqu'elles ont disparu. C'est la *carte* de Deleuze et Guattari (1980) pas celle d'une géographie élémentaire ramenée au *calque* qui participe d'une vision dépassée de la représentation car

dépendant d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature. Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. La Panthère rose n'imité rien, elle ne reproduit rien, elle peint le monde à sa couleur, rose sur rose, c'est son devenir-monde, de manière à devenir imperceptible elle-même, asignifiante elle-même, faire sa rupture, sa ligne de fuite à elle, mener jusqu'au bout son "évolution aparallèle".

(Deleuze, Guattari, 1980 : 18).

Microcosme, espace potentiel, la *carte* donne l'intelligence d'un lieu comme moteur de sa production, espace transcendé par la pratique qui donne identité (Agier, 1999) :

Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui-même, elle le construit. Elle concourt à la connexion des champs, au déblocage des corps sans organes, à leur ouverture maximum sur un plan de consistance. Elle fait elle-même partie du rhizome. La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale.[...] Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours « au même ». Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une « compétence » prétendue.

(Deleuze et Guattari, 1980 : 20).

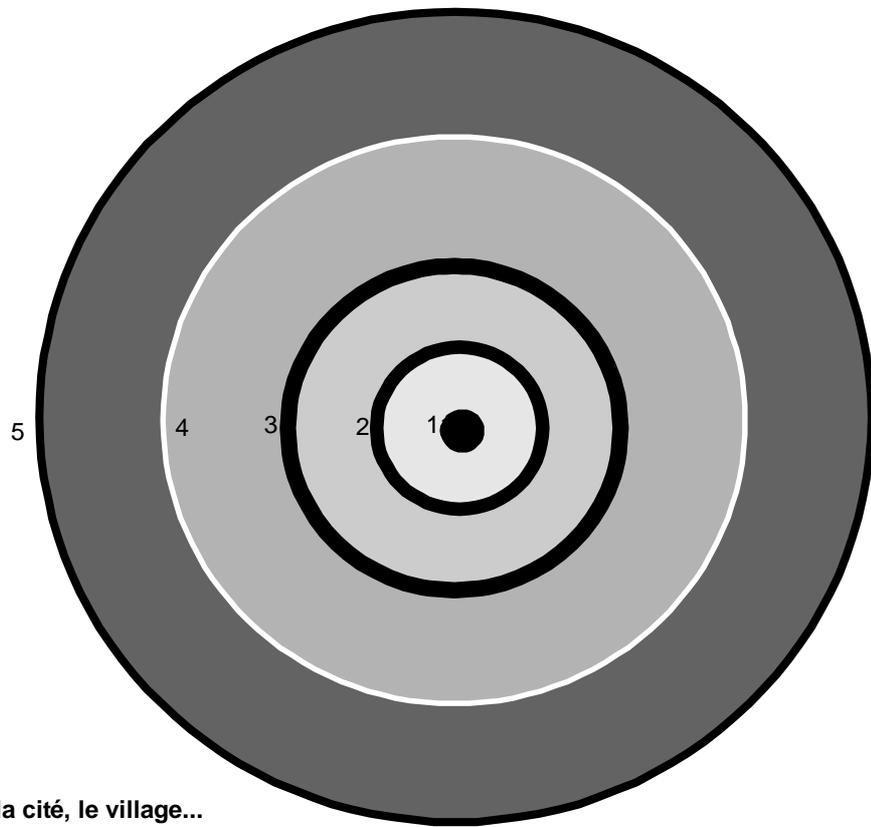
### *Le modèle du microcosme*

Du village à l'Etat-nation, ce modèle empirique d'organisation du microcosme (fig. 9) fonctionne à plusieurs niveaux d'échelle. Il propose de considérer que les relations à l'espace fonctionnent selon la même logique microcosmique quelle qu'en soit l'échelle.

Chaque société s'organise autour d'un lieu central marqué par un arbre cosmique (Eliade, 1979) ou une montagne primitive : totem, zigourat, clocher, minaret, beffroi, Tour Eiffel ou gratte-ciel du Central Business District (CBD) marquent le point central à partir duquel s'organise le monde. Il a souvent une fonction défensive secondaire. Mais il est d'abord symbolique : dans le Sud-Ouest de la France, après les élections locales, la fête de la maïade rassemble les habitants du village ou de la petite ville pour planter devant chez leurs élus des pins pavoisés en bleu-blanc-rouge (fig. 10). Cet arbre cosmique devient très politique et surtout organise la sociabilité : pas d'urbanisme sans centre (Lefebvre, 1986). Son importance explique que beaucoup de civilisations (dont les chinoise et indienne) y installèrent un cinquième point

cardinal. C'est aussi probablement la raison de la difficulté des spécialistes de la ville à dépasser le modèle centre-périphérie, même s'il fonctionne mal.

Fig.9 Le modèle du microcosme : un espace potentiel, organisation psycho-cognitive du monde



**Le territoire, la société, la cité, le village...**

- Arbre cosmique; le coeur monumental de l'espace sacré; sanctuaire ou acropole (souvent)
- Le Centre: espace sacré, espace politique
- L'espace approprié par la société, son territoire

**L'étranger, l'Autre (d'ap. Karnoouh, 1972)**

- L'étranger proche et connu; ennemi intime ou allié (le *forain*; anglais *foreigner*; espagnol *forastero*)
- L'étranger lointain et étrange; le barbare, le hun voire le monstre (le *horsain*; espagnol *extrano*; anglais *stranger*)

**Les frontières**

- 1 Limites du territoire
- 2 Limite du centre; frontière politique ou clivage social
- 3 La frontière du territoire; la plus problématique: conflits, échanges économique; souvent ceinture verte périurbaine
- 4 La limite du monde vraiment connu: la géographie devient légende
- 5 Le bout du monde, *finis terrae*

Ce centre est un cœur, la métaphore est permanente, parfois institutionnalisée, ainsi le programme « cœur de ville » de Montpellier destiné à permettre aux représentations du centre de dépasser les limites du centre historique afin d'élargir le centre ou l'emblème de la région Nord-Pas-de-Calais qui veut insister sur la centralité européenne de la région. C'est l'idée d'un

tout : Paris est la France. C'est aussi ce qui explique la difficulté à penser la possibilité de centralités secondaires, en particulier dans les périphéries urbaines.

Fig. 10 La maïade à Loupiac-de-la-Réole (Gironde) : l'arbre cosmique s'adapte à la démocratie et se déplace au gré des élections ; à travers la figure du maire, la communauté se dit et produit sa norme territoriale



D'une manière générale, en Europe au XX<sup>e</sup> siècle, pour tenir compte des mobilités nouvelles, on passe d'une idée de convergence et structuration par le centre à celle d'un processus centre-périphérie (Adell et Capodano, 2001) dans une opposition envisageant le dépérissement du territoire dans ces *confins*, l'abâtardissement de la centralité, sous-entendue comme civilité. Espace du symbolique ancré dans la mémoire collective, le centre s'oppose au monde neuf de la périphérie. En même temps, le centre est individualisation face à la répétition infinie et l'ubiquité des espaces de périphérie : la marche du Désert des Tartares, les premiers contreforts du Massif central (Montaigne, 1974) comme les périphéries pavillonnaires contemporaines sont des espaces de la monotonie, paysagère (Adell et Capodano, 2001) mais aussi identitaire : péjoratif, Relph (1981 : 13) évoque les « suburbanites » une peuplade étrange de clones qui l'habite, nourrie de hamburgers et télévision. Paradoxalement, ce mot est passé dans l'anglais courant en assumant ces choix.

Cette conception intègre automatiquement les périphéries comme un espace de marge, réserve d'espace autant que lieu d'abaissement de la capacité à normer du centre ; c'est ce qui en fait un espace de rejet : contraint en tant que lieu où se réfugient les marginaux expulsés de la ville : pauvres, prostituées médiévales en bord de rivière (le bordel) et aujourd'hui *lower middle class* pavillonnaires expulsés à 40 ou 50 kilomètres du centre des grandes agglomérations ; mais on y retrouve aussi le rejet volontaire de ceux qui fuient la ville : l'ermite jadis, aujourd'hui le riche qui veut se mettre à l'abri de la foule *vulgaire* dans sa villa lointaine d'un lotissement clos et socialement très sélectif. Cette périphérie du territoire est un espace sous-équipé même si le souci de l'acteur politique va être souvent de construire l'homogénéité : c'est l'origine du discours sur la ligne Saint-Malo-Genève en France, destiné à

renforcer la cohésion nationale (Chartier, 1984), ou des efforts d'équipement contemporains des périphéries (les programmes GPV, Grand Projet de Ville, ou PIC Urban par exemple): l'enjeu est de les faire accéder à la culture, culture scolaire et normative du centre dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, urbanité aujourd'hui : c'est toujours une volonté de distinguer ces espaces de la barbarie qui court au-delà de la frontière et avec laquelle ils se confondent. Barbare ou sauvageon des banlieues, l'habitant de cette limite se retrouve toujours entre deux discours d'une alternative qui le péjore : bon à civiliser pendant un siècle, l'abandon fréquent de ce principe aujourd'hui le place en zone grise : rejeté de la société disciplinaire de Foucault ou de la société des mœurs d'Elias (1975), il est bon pour une politique répressive « ancienne » comme celle de Giuliani à NewYork dont on se moque qu'elle soit inefficace puisque tout est dans l'affichage du symbole (Bourgois, 2002 : 23-24).

Dans tous les cas, c'est un espace qu'on voit peu, mal, qu'on ne veut pas vraiment voir, et qui suscite soit une absence de discours, soit une inversion du discours de valorisation. Cet réserve d'espace rend l'extension urbaine possible mais dans un univers dangereux et dans des conditions inquiétantes (avec la *zone* parisienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville devient *tentaculaire* ; l'expression est restée) et toujours un discours péjoratif qui connote l'ensemble du vocabulaire : les confins ou le *banlieusard* ; même les rares valorisations qu'en donnent certains (les *invasões* brésiliennes, les *colonias* mexicaines) sont pour les autres l'expression d'une dangereuse dépossession des propriétaires par des pauvres grouillant de toute part et sans vergogne. Mais, malgré le discours commun qui en fait souvent un *far west* fondamentalement anémique et dangereux<sup>104</sup>, cela reste toujours un espace sous domination, économique ou militaire, culturelle ou sociale : c'est la *banlieue* ou la marche médiévale. Le stigmatisme permet l'identification des sauvages des confins, mais ils restent à l'écart oscillant entre le contrôle et l'oubli.

Mais il ne faudrait pas imaginer que ce seul gradient ordonne le microcosme ; cette logique se superpose à une structuration symbolique qui est celle de la reconnaissance de l'Autre. Autour de ce centre, le monde s'organise en cercles concentriques selon une intensité de reconnaissance décroissante : cela détermine une série de frontières d'importance inégale. La première ville de Bagdad, comme aujourd'hui Pékin ou Tokyo sont conçues autour d'un palais impérial sacralisé et plus ou moins inaccessible : c'est la frontière la plus hermétique. Le plan

---

<sup>104</sup> C'est en particulier le cas récurrent de la ville à chaque époque (Perrot, 1991 ; Dubois, 1989 ; Adell et Capodano, 2001, la couverture médiatique de la révolte urbaine de 2005).

radiocentrique de beaucoup de villes correspond ainsi autant à des besoins cognitifs que symboliques ou pratiques.

Cela explique aussi ce malaise suscité par les villes où ce cœur du territoire n'émerge pas avec autant de netteté, par exemple le cas sans cesse réitéré de Los Angeles, ou dans les périphéries récentes de beaucoup de nos métropoles, perturbées par l'émergence de ce qu'on appelle, peut-être par erreur si on adopte cet outil théorique, des centralités secondaires : elles ne sont secondaires que parce que leur existence trouble l'ordonnement cognitif de notre spatialité ; si nous voulons respecter vraiment les modèles théoriques proposés, toute centralité est principale, majeure quand bien même la ville comporterait vingt centres. Notre travail n'est plus de décrire l'organisation spatiale du territoire mais d'envisager vraiment les modalités de relations entre ces centres. Si cela ne paraît pas possible, alors, il faut envisager une évolution de ces modèles qui consacrent la primauté du centre.

Dans les villes anciennes, l'autre limite principale était matérialisée par des remparts ; depuis, les autoroutes périphériques<sup>105</sup> jouent souvent le même rôle distinctif plus que défensif. Dans la Bagdad médiévale, des murs marquaient le passage de toutes les frontières internes à la cité (Lombard, 1971). C'est là que, souvent, la ville contemporaine à l'aménagement planifié situe la ceinture verte, déjà présente dans les contes pour enfants. La ville symbolique traduit ainsi, par une référence à la nature sauvage qui encerclait la cité primitive, ce désir d'accorder le schéma cognitif et l'organisation concrète du monde : bois sacrés de la Grèce antique, aujourd'hui grands parcs aux statuts multiples et ambigus à Paris, Londres, Madrid ou Lisbonne.

Mais, cette gradation progressive est aussi relationnelle. En reprenant Karnoouh (1972 et 1973), on peut ainsi distinguer entre deux groupes d'étrangers : dans les bals publics, si le *forain* est un Autre de référence, le *horsain* n'existe pas vraiment ; c'est le touriste. Parisien ou Allemand, il est inconnu, ignoré, car trop différent puisque incapable de comprendre les rites qui se jouent devant lui, étranger car étrange<sup>106</sup>. Il ne peut donc fournir en retour d'interaction susceptible d'aider à la construction des identités. A ce titre, il est étranger aux enjeux importants qui sont mis en spectacle devant lui et ne saurait être l'objet d'hostilité : les bagarres du bal, comme la plupart des guerres, ont pour protagonistes des *forains* (Crozat, 1998). Faut-il

---

<sup>105</sup> Appelés significativement *ring* dans beaucoup de pays, mais aussi *Cínturon* dans les pays hispaniques, *Boulevard de ceinture* (Paris)...

<sup>106</sup> On lui vole parfois jusqu'à son identité tant son existence est niée : lorsque on entend héler le Parisien ou le Toulousain, il ne s'agit jamais d'un touriste mais du rite de réintégration dans le groupe d'un présent-absent (Kayser, 1990) de retour au pays pour la fête. Ces termes de forain/horsain proposent une alternance intérieur/extérieur. A la concordance forain/*forastero/foreigner*, s'opposerait donc étranger/*extraño/stranger* pour définir ce horsain.

aller jusqu'à expliquer ainsi, en périphérie des grandes villes françaises, le besoin fréquent des intercommunalités d'opposition à l'intercommunalité structurée par la ville centre (Engel, 2002) ?

En s'éloignant du territoire, on passe progressivement de la géographie à la légende puis à l'indicible. Par étapes balisées de frontières, l'intensité de la puissance symbolique décroît jusqu'au bout du monde : comme dans le film *Les dieux sont tombés sur la tête* (Uys, 1981), celui-ci est très souvent matérialisé, localisé avec précision, ne serait-ce que par les trois *finis terrae* européens, parfois dès la deuxième frontière : Saint-Paul-en-Jarez (40 km de Lyon, 5000 habitants) possède une « Rue du bout-du-monde » ; à Cascais (périphérie de Lisbonne, 170 000 habitants), c'est un quartier de bidonville qui porte ce nom (*Fim do Mundo*) au-dessus de la cité balnéaire chic d'Estoril.

Ce modèle de travail du microcosme reste perfectible car trop simple. Il permet d'expliquer comment les individus donnent une cohérence aux différentes strates de leur territorialité. Cadre mental de référence, il sécurise en ordonnant le monde : sa souplesse favorise l'adaptation à des contextes spatiaux, temporels et sociaux très variés. Il est construit autour d'une sublimation du territoire que l'on peut, en attendant de fournir une analyse plus complète et plus complexe de cette logique dispositif, réduire au substrat de l'idéologie territoriale : le dénominateur commun qui motive un discours sophistiqué et le code minimal d'intercompréhension pour qu'un projet urbain ou national puisse se déployer. Modèle cognitif, il doit donc, pour trouver une matérialisation immédiatement perceptible, proposer des frontières nettes, réputées strictement marquées, même si leur définition concrète, comme les usages qu'on en fait, sont très fluides. Mais, plus que les discours clairement formulés, ce sont les pratiques de la frontière qui la disent avec le plus de netteté.

#### *Pratique et affirmation identitaire*

En effet, pour éviter de construire un modèle de culture essentialiste stérile et afin de garder au modèle son efficacité opérationnelle, il est essentiel d'envisager ces modalités de structuration de la frontière comme fluides dans la logique mise en valeur par Giddens (1987) : pour lui la structure sociale n'est surtout pas extérieure à l'homme, elle ne s'impose pas à lui, ne détermine pas directement son action. Cette structure est tout autant antérieure à l'action de l'individu (condition de sa réalisation) que postérieure (produit de son action) ; cet outil convient parfaitement au géographe : la frontière est à la fois le produit d'une société, i.e. des comportements géographiques des acteurs, en même temps qu'elle détermine pour partie les

comportements : elle devient l'espace expérimenté en tant que "cadres dans lesquels s'effectuent l'interaction, [...] essentiels pour spécifier sa *contextualité*" (Giddens, 1987 : 43). Par ailleurs, il y associe les croyances, entendues comme compréhension cognitive autant que savoir primaire et phénoménologie du monde social. En retrait par rapport au modèle psychocognitif de l'espace potentiel ou aux développements de Butler (1990), cela l'amène à poser la notion de "conduite", *habitus* bourdieusien, *ethos* de classe qui renforce une trajectoire sociale ; bien argumentée de nombreuses études de cas analysées finement chez Goffmann, cette notion reste à mon sens sous-théorisée. De fait, si cette dimension distinctive est loin d'être absente, en particulier dans le cas des loisirs, socialement très différenciés, cela m'apparaît un peu réducteur.

Butler choisit de creuser la relation aux structures à travers un continuum entre détermination structurelle et personnelle ; cela me paraît permettre un regard plus fin sur les manières selon lesquelles la subjectivité est reproduite dans le temps et dans l'espace, construisant ainsi une identité évidente qui n'est plus une situation figée, un état, mais « produite et contrainte dans l'exécution de pratiques régulatrices de contraintes sexuées » (Butler, 1990 : 24). Les agencements de la subjectivité sont ainsi reproduits autant à travers les pratiques discursives qu'à travers des pratiques régulatrices chargées de pouvoir. « Le genre est la répétition stylisée du corps, un ensemble d'actes répétitifs insérés dans une structure extrêmement rigide qui fige le temps pour produire une apparence de substance, une façon d'être naturelle. » (Butler, 1990 : 33).

Ainsi, cela transforme les individus en agents qui créent les conditions dans lesquelles ils sont conditionnés : pour échapper aux discours essentialistes qui posent des catégories *a priori*, Butler adapte la performativité aux études de genre. Cela permet de saisir la spatialité complexe des actes de langage et mettre en valeur le caractère social de la construction des identités. Comme Giddens, elle voit des structures sans fondation fixée ou pré discursive, mais insiste sur l'idée que la répétition, souvent en fait l'itérativité et l'allégorie tant du discours que de la culture environnante, permettent l'*incorporation* de ces normes discursives. A travers le choix d'un comportement transfrontalier (aller dans un bar précis, dans une tenue précisément choisie), les acteurs l'adoptent comme identité, c'est-à-dire choisissent parmi une série de figures quelle norme de pouvoir à laquelle ils se soumettent. Cette approche n'a pas à être limitée au genre mais s'adapte bien sûr aussi à l'ensemble des marqueurs identitaires et permet de mieux comprendre les modalités d'expression de l'espace potentiel.

Que l'on suive Giddens ou Belin et Butler, dans tous les cas, la pratique différenciée de la frontière devient discours de soi et sur soi : à Lille, les sorties transfrontalières dans des

restaurants et établissements à caractère sexuel belges (fig. 8) concernent une population plus âgée et surtout socialement plus élevée que dans les discothèques tout public ; dans les discothèques tous sont assez jeunes, avec cependant des variations importantes d'un établissement à l'autre, même quand ceux-ci proposent plusieurs salles et types de musique<sup>107</sup> ; mais le niveau culturel et social de la clientèle des établissements « tout public » est moindre que celui des clients des bars rocks ou des clubs homosexuels de Péruwelz...

Dans une ville nonfrontalière, les mêmes processus sont à l'œuvre, mais moins évidents à identifier pour les sujets en quête de miroirs identitaires, plus difficiles à mettre en valeur pour le chercheur ; ici le cadre mental qu'offre le microcosme cristallisé dans la frontière est un support privilégié de cette expérience de construction des identités et, bien que ténues dans les normes officielles, les frontières restent matérialisées par des nuances et traditions locales en matière d'aménagement qui identifient clairement les espaces où le chercheur peut dessiner sa simplification du monde : on comprend pourquoi une frontière disparue se perpétue si facilement, permettant à un district spécialisé de fonctionner qui, à son tour, va pouvoir proposer une offre conséquente qui en renforce l'attrait. Parfois plus discrets, ces phénomènes peuvent être aussi plus mobiles dans d'autres villes car la force d'attraction de la frontière ne s'y exerce pas avec la même puissance : à la fin d'un cycle de vie, un autre quartier peut facilement le remplacer. Ici, la prégnance de la frontière lui assure une prééminence qui va lui donner plus de temps pour s'adapter et évoluer car cet espace ne sera pas en concurrence aussi forte avec d'autres. Mais, pour revenir au chercheur, ces cycles de vie seront plus faciles à étudier dans d'autres espaces (Spring, 2004 ; Schyma, 2007).

Ainsi, la société (et les lieux de la société) dépend des agents conscients, compétents et en même temps fortement socialisés qui la construisent. Cela permet de valoriser l'idée d'une intégration sociale qui s'opère en grande partie par des actions de routines très quotidiennes qui mettent en relation différents acteurs selon les mêmes modalités, des situations de co-présence plus souvent qu'une véritable interaction ; mais ces présences sont autant de discours en résonance : il est possible de reprendre la formule de Lacan « le Moi comme fragment d'un discours » ; la représentation de Soi est intégrée aux valeurs du groupe, s'inscrit en creux et épouse ses rythmes : car les temporalités jouent un rôle majeur dans ces pratiques.

---

<sup>107</sup> La Bush va jusqu'à proposer un parking à mobylettes à sa clientèle.

*Frontière-événement et temporalités multiples*

En effet, ces actions routinisées opèrent en tant que « modèles régularisés de relations sociales conçues comme des pratiques reproduites » (Giddens). Ses respirations construisent en conséquence des espaces très contrastés selon les moments de la semaine et du jour mais surtout les insèrent dans un ensemble beaucoup plus vaste si on s'intéresse aux pratiques identitaires.

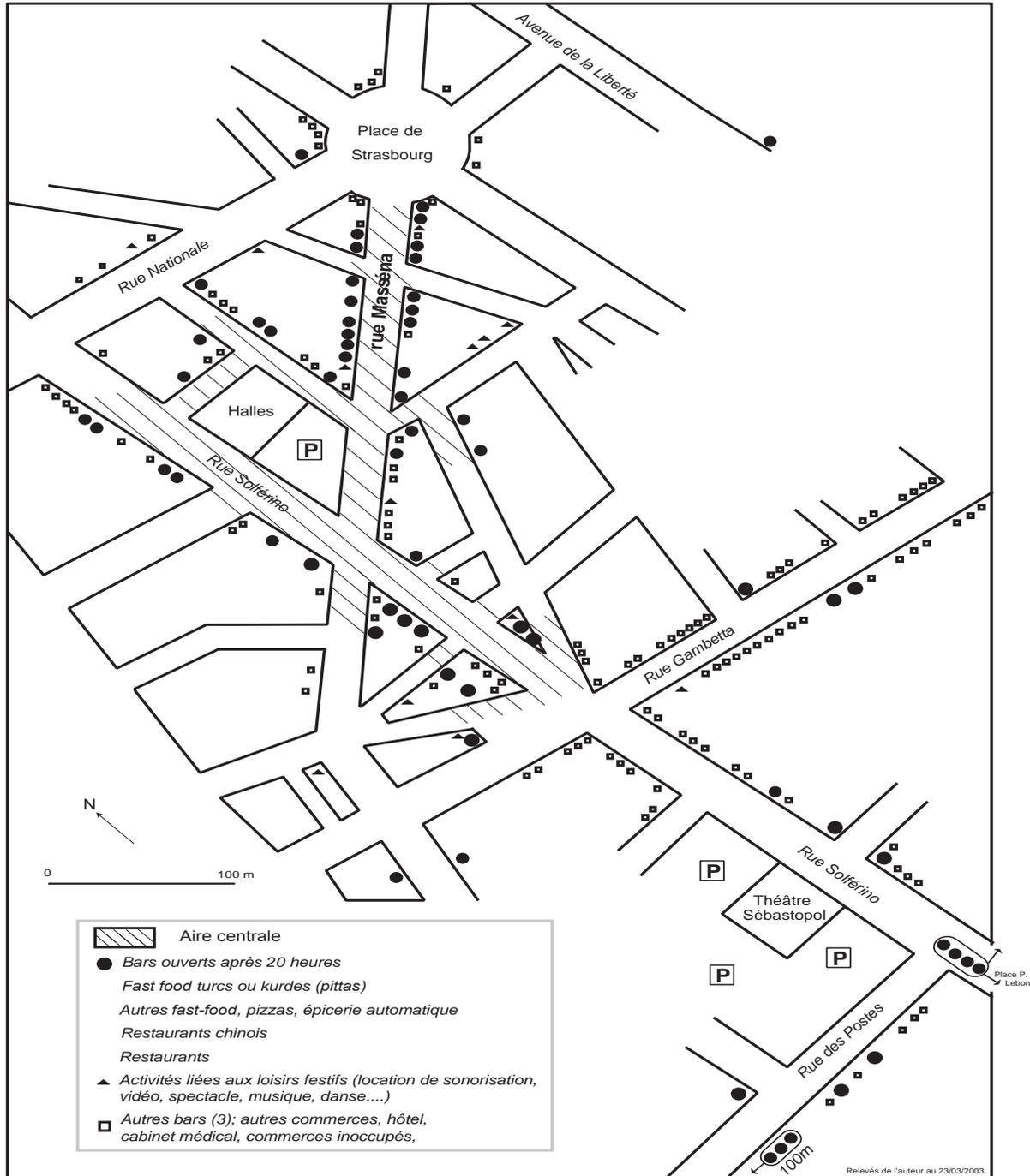
Ce système de loisirs transfrontalier est construit à travers des temporalités multiples : la semaine, on ignore la frontière qui n'existe plus ; bars et discothèques sont fermés. La frontière retrouve une réalité le week-end ; mais la frontière *exotique* est surtout pratiquée dans l'après-midi du samedi et du dimanche, les bars en soirée, la discothèque, tard dans la nuit et souvent le matin (les *afters*).

Ce rythme très contrasté ne signifie pas que cet espace festif de la nationale 50 est secondaire ou marginal, au contraire. Comme toute fête, la fête transfrontalière transforme en événement un instant contextualisé, distingué du continuum d'où il émerge. Dans un monde marqué par un déplacement de perspective qui amène l'appréhension de l'ensemble du réel à adopter une telle perspective (Virilio, 1996), cela l'insère dans un réseau de pratiques qui organisent l'ensemble de la vie sociale de l'individu (texte n°1). La fête transfrontalière appartient à ces moments d'abandon provisoire du temps de l'horloge (*clock-time*, Loy, 2001) pour le remplacer par le temps de l'événement (*event-time*). Surtout, la construction d'une identité, autant que sa vocation de fête du corps y ajoute l'idée d'un temps vécu fondateur (*time-being*). Mais la fête transfrontalière est un, voire deux (avec le passage dans un *after*), des temps d'un rythme plus large puisqu'elle intègre deux ou trois phases, un peu plus si on y insère les moments de préparation domestiques puis collectifs : si le *botellon* n'existe pas ici sous la forme espagnole, de petits rassemblements dans les appartements permettent de dresser le plan de soirée et de débiter l'alcoolisation de la soirée. Pour les plus jeunes, ce moment est souvent extérieur : après avoir effectué quelques emplettes dans un supermarché (souvent ici celui de la place des Halles), on se rassemble dans un square ou une entrée d'immeuble pour consommer une bouteille (vodka-coca) ou plus (bière). Les uns et les autres y ajoutent encore l'inévitable passage chez le marchand de *pitta* (sandwichs orientaux), dont près de dix échoppes sont présentes dans le quartier des Halles-Masséna, à Lille.

Ainsi, cette fête s'étire sur une douzaine d'heures mais dans des lieux variés : après ces prémisses, elle s'installe dans différents bars du quartier des Halles, un des principaux districts de bars en Europe (fig. 11), puis une ou deux discothèques belges : ainsi, la ville de nuit donne ici un double sens à la métaphore de la frontière (Gwiazdzinski, 2005). Mais comme cette fête

n'est pas homogène puisque les clients des bars français ne partent pas automatiquement danser en Belgique, ne vont pas dans les mêmes discothèques, ni sur la durée<sup>108</sup>, ni avec la même assiduité d'une semaine sur l'autre, l'identité de chacun devient *trajectoire*, construite de l'ensemble des virtualités de lieux fréquentés à un moment précis.

Fig. 11 : Masséna-Les Halles : une exceptionnelle concentration de bars qui permet aussi de disposer d'une offre intéressante à destination des touristes visés dans le projet de développement touristique de Lille.



<sup>108</sup> Sous cet angle, c'est le passage par un *after*, après 6 heures du matin jusque dans l'après-midi, qui est probablement la principale différenciation temporelle. Mais la récurrence des parcours d'une semaine à l'autre joue un rôle plus important puisque c'est ce qui classe la clientèle en deux groupes en distinguant (avec le sens fort de ce terme) les habitués des autres.

C'est un des intérêts de s'appuyer sur cette double structure très importante (Masséna-Les Halles à Lille et la Nationale 50) : les stéréotypes de cette identité hypermoderne ne sont pas très nombreux, mais l'importance des choix possibles, dont surtout le principal, passer ou non la frontière, permet de donner l'illusion d'une individualisation en limitant, si on le désire, les rencontres ou au contraire, en choisissant les points de focalisation du moment pour exister, d'être vu où il faut être vu.

La frontière n'existe que par la conscience de valoriser ce passage : nous avons vu que même la contiguïté spatiale n'est plus nécessaire. La compréhension géographique prend sens à travers des interrelations complexes, des réseaux présents et potentiels opérant au sein d'un espace contextualisé : on va au bar ou en discothèque en groupe dans un lieu susceptible de varier puisque sensible à la mode.

Dans le court terme, cette variation dépend d'abord de l'éventualité que le portier vous refoule<sup>109</sup>. Un des marqueurs identitaires majeurs dont les pratiquants soulignent souvent l'importance est la capacité à éliminer cet aléa et s'assurer de toujours entrer ; au même titre que le passage à la télévision, cela vous distingue des autres, vous assure une identité évidente puisque vous êtes *reconnu*. La principale frontière identitaire est bien là, à l'entrée des discothèques. Avec la majeure partie des fêtards, même s'ils sont rarement refoulés, le portier fonctionne dans une autre logique que la leur et sa décision est liée à d'autres facteurs : affluence, densité de femmes, couleur de peau, alcoolémie apparente des clients... chaque lieu devient donc le siège d'une expérience unique car dépendante d'un contexte précis et de surcroît doté d'un aléa qui prend des allures de *fatum* puisqu'il est aussi jugement qui compromet la construction de cette identité : on donne à l'homme qui prend la décision parmi ceux qui gardent l'entrée le nom de *profileur* : en un coup d'œil, il doit décider qui est *in* et qui est *out* et la métaphore prend alors une dimension physique très concrète.

Dans ce contexte, on peut reprendre à la lettre l'idée de Thrift (1996) selon qui, contextualisées, les pratiques constituent le sens du réel, une pensée en action, une *présentation* plutôt qu'une représentation des individus. Elles sous-tendent ainsi une intelligence primordiale de l'action humaine, une capacité, bâtie sur cet espace potentiel dont la dimension spatiale serait le microcosme. *Habitus* ou *background* chez Bourdieu et Wittgenstein, on revient à une même idée : être devient une manière d'être. Dans ce sens, les pratiques racontent l'être profond des individus.

---

<sup>109</sup> Dans la plupart des discothèques, le dispositif de filtrage à l'entrée est extrêmement développé : quatre à huit portiers, barres de régulation des files, portiques détecteurs de métaux, fouille systématique des sacs et souvent fouille à corps.

Cette transformation des individus par les lieux dans des temporalités précises événementielles induit l'assimilation des lieux à une *ambiance*, un style de vie qui leur donne personnalité : la frontière discursive est performative. Une telle assimilation bascule facilement dans l'hyperréel à force de citations et de reconstructions ; sa réalité (l'aménagement d'un parking à Lille près de la rue Masséna, d'une voie d'accès rapide en Belgique) ne disparaît pas, mais elle est un support, une infrastructure nécessaire, adaptée à son fonctionnement et doit être elle-même évolutive pour répondre à cette urbanité *flexible* (Augustin, 2003 : 25) avec toutes les difficultés induites par le caractère volatil de ces localisations d'une temporalité bien différente de celle des équipements lourds qu'elles demandent.

*D'autres frontières, les mêmes fugacités territoriales*

Ainsi, la culture en (re-)construction permanente de ces loisirs n'est qu'événementielle et allusive. Cela induit une extrême volatilité des lieux à la mode, des changements de noms des établissements, de propriétaires. Surtout cette frontière est mouvante : à la même époque (années 1990), alors que se renforçait la spécialisation belge dans les discothèques entraînant la fermeture de près du quart des établissements de la région lilloise, la zone de concentration des bars de début de soirée (dite familièrement dans la région « Rue de la soif ») effectuait un déplacement inverse depuis la Schouwburg Plein à Courtrai (Kortrijk), en Belgique, vers la rue Masséna à Lille. Cela a modifié la chronologie de la circulation frontalière et les conditions de conduite (alcoolémie) : la soirée débute à Lille, puis, vers 2h du matin, on passe en Belgique. Mais, après une phase de développement maximal à la fin des années 1990, ce système transfrontalier récent ne se développe plus depuis deux ans : il va probablement évoluer, peut-être en changeant de lieux, dans les prochaines années. La permanence de ces établissements comme des espaces qu'ils construisent n'est jamais assurée : on est dans la contextualité, l'inscription fugace d'une réalité dans l'espace n'est que provisoire car elle dépend d'une conjonction d'éléments facilement déplaçables, toujours liés à des discours de valorisation (réputation, mode, flux financiers très volatils car assurés d'un retour rapide sur investissement).

De la même manière, la N50 affronte une double concurrence : en France, les bars de Lille proposent maintenant de la danse tandis que des établissements de grande taille aux normes et style internationaux se sont installés jusque sur les parkings d'hypermarché : ainsi le Macumba d'Englos qui appartient à une chaîne spécialisée dans les établissements frontaliers.

Par ailleurs, les établissements *techno*, offrant parfois des salles de danse et à vocation de détente sexuelle (le Lagoa à Menen), se localisent plutôt en Flandres, plus loin de la frontière,

vers Ypres ou autour de Gand (le Cherry Moon à Lokeren) voire en direction de Bruxelles (le Cube à Bernissart, la Nova à Gaurain-Ramecroix), à Bruxelles même (la Fuse), voire Anvers (la Rocca à Lier). La diffusion de ce district de la fête concerne aujourd'hui surtout le Sud de Tournai (Rumes, Péruwelz, Bernissart). D'une manière générale, on s'écarte de plus en plus loin de Lille (l'Oxxo à Sémeries annonce 1h20 de trajet) : la majeure partie de la Belgique devient frontière.

En même temps, l'image de cet espace s'est dégradée : à la suite d'un incendie voici quatre ans (fig. 12) et de quelques autres incidents sérieux (tentative de hold-up au Spicy, bruits récurrents de racket et de blanchiment d'argent sale à travers ces investissements), les accusations de noyautage de ces établissements par la pègre française ont redoublé. Ainsi la frontière immédiate est en position de faiblesse pour affronter cette concurrence croissante toujours plus lointaine. Bien que leur présence soit massive, ces établissements ne disposent d'aucune structure de coordination susceptible d'initier une réponse collective. Pour expliquer l'origine de ce type de structuration, on a affaire à une multitude de stratégies individuelles qui exploitent des opportunités réelles ou supposées plus globales avec la bienveillance, ou du moins le laisser-faire des autorités locales. C'est ce lien de dépendance vis-à-vis de niveaux d'échelle beaucoup plus larges (au moins celui de l'Union Européenne), couplé à une mauvaise imbrication avec le local qui peut expliquer la fragilité du secteur : les investissements peuvent se reporter facilement ailleurs. Malgré l'ancienneté de la tradition de passage de la frontière pour y trouver des loisirs (des restaurants dansants dès l'entre-deux guerres ; les premières discothèques dans les années 1950), cela n'a pas suscité un ancrage aussi fort que la frontière *exotique*, tant auprès des populations qui accueillent que de la clientèle française.

Fig. 12 : Les décombres de l'Axiome incendié



D. Crozat, 2003

Enfin, le brouillage entre les types de discothèques est croissant : le long de la N50, les dernières installations d'établissements à clientèle jeune, se sont faites en Flandres ou dans le prolongement méridional de cet axe festif (Rumes, Péruwelz, Bernissart) ; par ailleurs, comme le Lagoa, beaucoup d'établissements *techno* proposent eux aussi des salles de plaisirs, même si l'affichage échangiste ou la prostitution semblent absents : on est dans une logique de satisfaction totale des corps. C'est cette logique du désir qui a aussi suscité le déplacement du marché de la drogue depuis Lille-Sud vers ces lieux. Mais lui-même est travaillé par les jeux d'images et la mise en spectacle.

Remarquons également que les sorties sont probablement le flux transfrontalier qui mobilise la plus importante population. Or, aussi liées que puissent l'être les deux parties de la zone transfrontalière et malgré cette tendance à l'élargissement, cela en révèle la faiblesse : par définition, même fréquente, une sortie garde un caractère exceptionnel... Dans le cas du projet lillois d'attraction touristique festive, qui n'a d'ailleurs pas suscité la marée humaine attendue rue Masséna dont la clientèle reste d'abord régionale, les sous-entendus sont plus complexes.

Par ailleurs, cette organisation des sorties s'insère dans une quadruple évolution régionale qui doit être prise en compte :

- la constitution d'une véritable agglomération métropolitaine avec l'affaiblissement de Tourcoing et Roubaix face au renforcement de Lille.

- la difficulté du Nord-Pas-de-Calais à s'insérer dans le jeu complexe des relations entre la Wallonie et les Flandres belges<sup>110</sup>.

- Après trente ans de repli, le retour comme acteur de la région Nord-Pas-de-Calais dans l'énorme ensemble qui ceinture la Mer du Nord.

Ces deux derniers aspects ne sont en général abordés que sous des angles économiques ou institutionnels qui ici se révèlent réducteurs.

- L'affirmation identitaire : la frontière est discours sur l'autre pour se dire soi-même. Le fier retour du *chtimi*, devenu *chti*, est incontestable et très travaillé. Mais, les Flandres restent partiellement étrangères et très spécialisées (techno, sexe) : les sorties sont prépondérantes sur l'espace francophone. Rue Masséna, les voitures belges ne sont pas rares mais le Flamand est exceptionnel. *A contrario*, c'est l'explication du moindre développement de la frontière *exotique* dans l'Est francophone. A Menin (Menen en fait), on recherche une différence de langue, même si les commerçants sont bilingues voire Français.

---

<sup>110</sup> Ainsi la principale inflexion mise en valeur le long de la Nationale 50 correspond à la limite entre Flandres et Wallonie, avec pourtant la même législation en matière de loisirs sexuels de part et d'autre.

Le terme de *sortie* justifie donc doublement son étymologie : on échappe aux lieux du quotidien, on quitte le territoire national qui les renferme. Mais la sortie n'est pas l'aventure ; on reste dans un étranger proche peu perturbant : on passe la frontière pour l'achat de quelques pralines, pour fréquenter une discothèque conçue selon un standard international qui passe des musiques internationales dans une langue internationale (Bouillin-Darteville *et al.*, 1991), on boit les mêmes bières belges, françaises et souvent irlandaises dans un type de bar que l'Europe de l'Ouest exporte dans le monde entier. Même en cours d'estompage, les limites nationales fournissent un cadre structurant utile quand se diluent les limites administratives internes à l'agglomération. Par ailleurs, si la globalisation que symbolise l'Union Européenne progresse, je passe encore la frontière pour m'assurer du dépaysement, c'est-à-dire que j'existe encore par rapport à un espace de référence, mon *chez-moi*.

La frontière se maintient aussi comme atout de développement après avoir été un cul-de-sac. Paradoxalement, la France du Nord se présente à ses riches voisins comme un *Sud*, plus gai et en même temps plus pauvre et bon marché. Au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, le Nord français était prospère et les Flandres misérables ; après la crise économique et identitaire de ces trente dernières années, cela revient ainsi à assumer un renversement complet de la représentation historique de la frontière.

### *Conclusion*

Ainsi la frontière n'existe que parce qu'elle correspond à ce que Giddens appelle un système social, défini comme double :

- un espace-temps étendu, sans conditions de co-présence. Son organisation en différents lieux articule intégration sociale et systémique.

- un autre espace-temps parallèle, des lieux ou modèles régularisés de relations sociales construits et reconstruits en permanence par l'acteur en situation de co-présence. Discursif, il articule un jeu de pratiques pour construire à partir d'une iconisation des représentations des frontières qui ont de moins en moins à voir avec la réalité géopolitique et militaire à l'origine de cette notion.

Je lui ajoute une seconde face avec le microcosme, structuration cognitive pré-logique, substrat de la relation à l'espace qui donne une plus grande importance à l'individu. Mais la fluidité que permet ce double ne signifie pas l'abandon de toute référence à ces définitions plus anciennes : ces frontières, susceptibles d'être partout, y compris au centre de n'importe quel pays, sont identitaires et, à ce titre, elles peuvent parfaitement être des frontières nationales, à condition que le sujet qui les pratique recherche à travers cette identification nationale une

remédiation qui lui soit utile. Mais elles peuvent aussi référer à toutes les inscriptions possibles que le sujet est susceptible de désirer ; la frontière traditionnelle n'est alors qu'une référence particulièrement efficace parmi d'autres, un support, pour construire l'idéologie territoriale qu'il s'est choisie.

Le recours à ce modèle sur d'autres terrains d'études, que j'appelle de mes vœux, permet ensuite de proposer un outil d'analyse des identités territorialisées qui se construisent autour de la frontière : dans une telle construction, tout changement de pratiques induit un changement de type de frontière ; c'est-à-dire de norme territoriale. En effet, dans le cas développé ici, la frontière, la fête et les loisirs sont systèmes de signes et syntaxe. L'individu instrumentalise et pervertit les objets et les pratiques dont il s'empare : la médiation de l'objet-signe (Baudrillard, 1968) au moyen de la réflexivité et du temps rend la pratique de la frontière allusive et lui confère le statut d'affirmation identitaire. Le passage de la frontière reste un acte de consommation.

L'éventuelle matérialisation traditionnelle de la frontière (le poste de douane, le panneau indicateur, le nom d'un lieu-dit qui réfère aux contrebandiers anciens) n'a plus qu'une valeur icônique et n'est plus indispensable. L'intérêt de cette frontière devenue hyper réelle réside dans son abstraction définitive : la médiatisation des discours de la frontière construit des identités normées selon des codes qui ne réfèrent plus aux cultures des pays concernés, mais à des référents internationaux (les discothèques) et des clichés touristiques (cas du projet lillois). Ses matérialisations réelles, introduites par des clôtures effectives, sont sociales et identitaires comme dans le cas des vigiles à l'entrée des discothèques ou ce qu'on retrouve dans d'autres contextes tels les lotissements clos. Mais la frontière des *cerradas* est aussi hyper réelle puisqu'elle joue sur des standards internationaux qui mettent en scène une société idéale complètement déréalisée. C'est cette dématérialisation progressive des identités qu'il s'agit d'étudier maintenant.



## Chapitre 4

### En quête de Nenita Villaran : situer les identités multiples des réseaux

Je suis obsédé par Nenita Villaran. On le serait à moins : c'est une veuve, encore jeune et riche, qui m'écrit personnellement pour me demander de l'aide et m'offrir en échange une très grosse somme d'argent. Qui est-elle ?

#### *Scammeurs africains*

Ma première obsession est celle de la multiplication des courriers : il s'agit des *scams*<sup>111</sup>, ces mails qui nous parviennent par dizaines, généralement d'Afrique, et comportent différents messages qui ont en commun de faire miroiter un énorme profit facile tout en aidant la veuve et l'orphelin.

#### *Doc. 1 : Un courrier de Nenita Villaran*<sup>112</sup>

Cher Ami,

Je suis Madame Nenita Villaran, une citoyenne de la Philippine, veuve, et héritière légitime de l'ancien Ministre des Finances qui a été assassiné par l'ancien président Joseph. E en Philippine.

J'ai hérité une somme totale de 20 millions de dollars de mon mari<sup>113</sup>. La pression de la famille de mon mari après son décès sur cet argent m'a obligé à m'enfuir. J'ai été obligé de dissimuler l'argent dans une valise que j'ai déposé dans une société de sécurité dans mon pays sous un arrangement secret, comme étant un trésor de famille.

Ceci signifie que la compagnie de sécurité ne connaît pas le contenu de cette valise qui a enfin de compte été expédiée des Philippines vers la Côte d'Ivoire sous une couverture diplomatique.

Je voudrais vous demander une assistance qui se réduit au fait que je ne veux pas que le nom de la famille de mon ancien mari soit impliqué dans cette affaire de peur de me faire retirer cet héritage par sa famille.

Je vous fais savoir que la déclaration d'envoi du colis a été autorisée par la compagnie de sécurité et cela et seulement par le biais de mon représentant à l'étranger, bien que je n'en ai pas.

De ce fait, je vous serai gré de contacter la compagnie de sécurité comme étant mon associé.

Après avoir reçu la preuve que vous êtes mon représentant, la compagnie vous transférera la valise diplomatiquement. Et aussitôt que l'agent Diplomatique d'expédition a approuvé le chargement et vous dit la date d'arrivée de la valise, vous récupérerez votre commission qui sera de 15 % du montant total se trouvant dans la valise et cela instantanément, avant même que je pense à me faire soigner si bien sûr, Dieu me permet d'être encore en vie lorsque la malette sera récupérée car je souffre énormément d'un problème rénal.

Une fois ayant pris connaissance de cette affaire qui s'avère juteuse dans les deux sens, c'est-à-dire autant pour vous que pour moi, je vous demanderez de me répondre de sorte à ce que nous puissions prendre contact pour pouvoir récupérer ma valise et pouvoir même être associé dans un avenir proche car je compte faire des investissements dans votre pays avec cet argent.

Cordialement,

Madame Nenita Villaran

respond a [nenita\\_villaran04@yahoo.fr](mailto:nenita_villaran04@yahoo.fr)

[Mais message envoyé avec l'adresse: [nenitavillaran3002@hotmail.fr](mailto:nenitavillaran3002@hotmail.fr) le 03/07/2007 14:07]

<sup>111</sup> Arnaque, en anglais. Présentation et définition officielle sur le site du Ministère des Affaires étrangères, en particulier le cas Nenita Villaran (<http://www.ambafrance-ci.org/IMG/arnaque15.pdf;file:///I:/Travail%20Abidjan%202006-02-10/FSLT%202006.02.10/arnaque15.htm> [28/02/2006 23:07:30])

<sup>112</sup> Ce type de messages est souvent rempli de fautes de français ; dans l'ensemble de ce chapitre, je ne corrige rien pour toutes les citations.

<sup>113</sup> En fait, selon les messages (le seul cas Villaran présente six ou sept versions différentes), cette somme varie de 10,5 à 12 ou 20 millions de dollars.

Car, parmi les 125 types de *scams* recensés par le site web anglais spécialisé Scamorama<sup>114</sup>, une grande partie insistent sur deux éléments simples : ce sont de pauvres orphelins d'une personnalité africaine décédée. Juste avant sa mort, cette personnalité a réussi à cacher une importante somme d'argent. Ils sollicitent l'aide de l'internaute pour la récupérer ou, plus exactement, la blanchir car son origine est généralement douteuse, moyennant une commission de 10 à 20% du montant total. « Jusque-là tout reste malheureusement très crédible, la plupart des personnalités africaines importantes de ces dernières années ayant eu tendance à se constituer, illégalement, un bas de laine important. » (Attar, 2005)

### *Réactiver les clichés médiatiques d'une Afrique chaotique*

C'est la seconde obsession : cette accumulation d'injustices fait écho à la violence que véhiculent les médias comme seule vision de la société africaine. Cette zone grise s'oppose à la reconstruction hyper réelle (Perrot, 1997) d'une nature vierge à préserver contre une société prédatrice africaine ignare (Rossi, 2001). Dans les deux cas, cela entretient et rénove l'image raciste d'une Afrique peuplée de sauvages qui dépend de l'aide occidentale : contingents onusiens, ONG, experts environnementaux ou en développement, chargés de remettre un peu d'ordre dans ce monde inférieur, sous-monde qui valorise le mien : le vieux schéma marxiste relayé et rénové par la géographie critique nord-américaine insiste plutôt sur le statut de victimes de ces Africains et autres néo-colonisés (Smith, 2001 : 37) au moyen d'une production culturelle qui prend le relais de la violence brute de l'époque des Empires.

Or, ces messages mettent en valeur que au moins une partie de ces populations participent de la construction de ce monde et, avec Bhabha (1990 : 4), il s'agit aussi de voir que les sociétés post-coloniales ont rompu ce lien binaire pour construire ces ambivalences et ambiguïtés au cœur même des nations décolonisées. A un second niveau, apparaît aussi la capacité du sujet à jouer avec la norme identitaire, à la subvertir : puisque tu dis que je suis affreux, et bien je vais l'être ; regarde-moi et regarde comme ces Africains sont méchants. Mais il ne s'agit pas seulement d'une intégration des identités d'assignation vues dans le chapitre 1 : l'acceptation apparente de cette identité est un moyen de les tourner ; l'autonomie du sujet apparaît ainsi totale. Il restera ensuite, en fin de chapitre, à envisager un troisième niveau : la dimension plus

---

<sup>114</sup> <http://www.scamorama.com>: « 125 letters below introduce the literary genre of the Lads from Lagos. ». Dès 2002, plus de 150 variantes répertoriées selon le site Hoaxbuster. Fraudwatchers.org (<http://www.fraudwatchers.org/forums/archive/index.php/t-8418.html>) répertorie 419 types de fraudes de ce genre dans sa base de données. Le meilleur répertoire en français reste celui du CIRAD Auvergne (823 messages) <http://auvergne.cirad.fr/mail-archive/listes/alea/0053.html>. Tous ces sites consultés entre le 11 et le 15 juillet 2007.

proprement psychologique ; où vivent et comment peuvent se définir des individus qui se projettent en permanence par delà les frontières dans des identités multiples et fictives ?

Ainsi donc la production de cette domination occidentale sur l'Afrique ne dépend plus seulement des structures politiques, économiques et médiatiques, mais d'un discours intériorisé et reproduit aussi par une partie des populations qui en sont les victimes qui doivent donc reconstruire un autre discours d'eux-mêmes pour échapper à cet enfermement (Bhabha, 1990 : 291-322). Au même titre que l'orientalisme a cimenté depuis un siècle et demi la domination occidentale au moyen d'oppositions binaires (Saïd, 2000), l'Afrique noire est aujourd'hui structurée par ces discours (un Africain est forcément un « pauvre Africain ») et la commisération qui l'accompagne trouve ici un miroir commode qui la justifie.

« [...] Mohamed Abacha, fils du défunt Président nigérian qui me proposait 20% de 12 millions de dollars mis de côté par son père sur un compte particulier en Suisse. [...] J'ai reçu un mail très franc de Mohamed Kone, fils d'un riche marchand de cacao de Côte d'Ivoire tué par de méchants rebelles, qui doit transférer une mallette contenant 5 millions de dollars, [...]. L'instabilité actuelle de la Côte d'Ivoire est propice au développement de ces arnaques en rendant plus crédibles les détournements d'argent. Daniel Sankho, fils de l'ancien Directeur des Mines de Sierra Léone a 19 millions de dollars dans deux caisses et me laisse 15% pour l'aider à fuir la Côte d'Ivoire où il a trouvé un refuge précaire, Jean Camara, fils lui aussi d'un riche négociant de cacao m'a choisi, inspiré par Dieu, après avoir beaucoup prié ! (Je n'ai pourtant pas un nom très catholique...) et il me laissera aussi 15% de ses 12,5 millions de dollars.»

(Attar, 2005)

Ainsi, ce ne sont pas ces affreux dictateurs ou exploiters des pauvres bougres d'Africains ou d'une nature menacée par leur cupidité qui me demandent de l'aide mais leurs enfants, ou, mieux, comme Nenita, leur veuve, « en résidence surveillée » (Villaran, 2005#2). Elle agite une autre icône propre à l'ensemble du Monde en développement : la femme opprimée par une famille clanique dominée par les hommes. Ce type d'analyse entretient l'idée d'une action sociale très déterminée par des structures où le patriarcat reste le ressort de l'oppression féminine (Walby, 1990), même si des travaux récents mettent d'ailleurs en valeur par des approches différentes qu'il faut fortement nuancer le poids de ces structurations (Butler, 1990 ; Louargant, 2003 ; Acherar, 2003). Ainsi à travers la réactivation de ces trois icônes, mes fantasmes de l'Autre Monde sont confirmés : c'est un Ailleurs définitivement étranger<sup>115</sup>, une zone grise à éviter mais pour laquelle il n'est pas interdit d'avoir de la pitié et être charitable, si possible par l'intermédiaire d'une ONG bien de chez nous.

### *Le gentil occidental au secours du désordre du monde*

Cela débouche sur la troisième obsession : je suis un mec bien face à cette sauvagerie.

« Mariam Mohamed de Sierra Léone et James Yoko, toujours dans le cacao à Abidjan, mettent en avant leur jeune âge et leur besoin d'avoir un associé plus expérimenté en Europe pour gérer les fonds, c'est me faire là un bien

---

<sup>115</sup> « Un pays de sauvages », dixit le discours commun.

grand honneur, ma femme n'a pas la même confiance en moi pour la gestion de notre patrimoine. Gloria N'guessan, ex Secrétaire particulière de feu le Général Gueï, m'a contacté, quant à elle, par l'entremise de Missions humanitaires qui lui auraient dit le plus grand bien de moi (je ne sais pas comment elles le savent, mais c'est vrai que je suis quelqu'un de bien). Elle a récupéré 8 millions de dollars lors de l'assassinat de son patron et elle m'en laisse généreusement 25% (c'est mon côté humanitaire qui la pousse sans doute à être aussi généreuse...). La plus riche était une des anciennes épouses de Mobutu qui devait récupérer 100 millions dollars, pourcentage à négocier. A ce niveau la tentation est forte... » (Attar, 2005).

Il s'agit d'accréditer l'idée que cet argent dont la possession présumée est moralement très discutable peut me revenir sans état d'âme, bref, justifier mon goût du gain facile et nettement moins regardant que les jugements de valeur rapides qui faussent ma vision de l'Afrique et du monde en développement : je ne le fais pas pour m'enrichir mais pour aider cette pauvre femme à échapper aux frères de son mari (VillaranBrandeau, 2005#2). D'où une utilisation récurrente à ce niveau individuel des ONG puisqu'elles fournissent à une échelle mondiale cette même caution morale (VillaranBrandeau, 2005#4, 5 et 6) : ce qui serait impardonnable chez moi, en Europe, devient beaucoup plus tolérable, voire valorisant parce que c'est en Afrique. Les messages 4, 5 et 6, échangés entre Julia Brandeau (sous le pseudonyme de Arturo Salgan) et Nenita Villaran, tournent autour d'activités liées à une ONG, devenue un acteur banal, normal, de la vie africaine au même titre que l'acteur politique ou économique.

Cette caution morale obtenue, cela permet une relation très vite personnalisée : Julia Brandeau (2005) insiste sur la rapidité avec laquelle dans les échanges avec les scammeurs, on passe au tutoiement. Dans les deux sites de traqueurs de scammeurs (Nigeria419 et Scamorama) où j'ai suivi des échanges avec ces derniers, la technique utilisée pour les appâter consiste presque toujours en une personnalisation avec la construction d'une identité fictive du traqueur. Elle répond dès le message d'origine à l'identité fictive très personnalisée introduite par le scammeur. S'ensuit dans les échanges de mails en cascade, un jeu de faux semblants, faux atermoiements, difficultés fictives qui, bien que ralentissant le processus de négociation, consistent à créer une confiance selon des modalités surprenantes pour le monde des affaires (les sommes en jeu ne sont jamais inférieures à 5 millions de dollars).

Ces déclarations sont toujours mariées à des difficultés inhérentes au contexte dangereux de l'Afrique et au contexte spécifique de la victime/demanderesse fictive : « je ne peux vous parler librement ce soir » (Allison Brent in Scamorama, 2005), « je ne peux absolument pas prendre le risque de communiquer avec vous au téléphone je suis sur écoute » (Nenita Villaran, 2005#2). Complétée parfois de menaces voilées, cette justification obsessionnelle de la sécurité permet de garantir la discrétion.

Mais elle introduit aussi, pour le géographe, une dimension intéressante du rapport au global tel qu'il se dessine à travers le cyberspace : celui-ci possède la capacité d'une intimité

totallement nouvelle par rapport aux approches plus classiques de cette dimension : traditionnellement, l'intime était justement l'apanage du local ; le global était le vaste monde dans lequel le « je » n'existait plus en tant qu'individu doté d'une personnalité ; je le parcourais en me conformant à des codes de comportements dont, pendant longtemps, les guides et les revues de voyage ont eu l'apanage<sup>116</sup> ce qui a suscité une critique vive à partir des années 1970 avec la promotion de savoirs situés qui remettent en question l'idée prétentieuse et impérialiste (Spivak, 1988 ; Rothenberg, 2001 : 122-123) d'un savoir universel (Merrifield, 2001 : 139).

L'évolution du regard du chercheur marque bien « la mutation de "l'être géographique" (Mattless, 1995 : 386) à l'intérieur duquel les catégories du *matériel*, du *sémiotique*, de l'humain et du non-humain demandent des révisions ontologiques, se poursuit dans des travaux où les thèmes d'identité, sexualité, psychologie, politique, enfance, voyages et art sont mis en relation au moyen de métaphores comportementales, de corporalité et de localisation spatiale.

(Kramsch, 1999).

Or, il ne s'agit pas seulement du passage à un (mal nommé) « paradigme post-moderne » mais bien d'une évolution plus profonde des modes d'habiter la planète. Ces nouvelles pratiques en ligne marquent l'introduction de certaines formes de relations très égalitaires. Le discours de l'indigène africain apparaît ainsi très complexe puisque, après avoir repris d'un côté (obsession 2) la version actualisée des icônes traditionnelles et racistes de l'occidental, il sait aussi se placer dans une relation de proximité et de complicité avec lui : « [...] attendre que la valise soit en sécurité avec vous avant de vous rejoindre discrètement. [...] mais de grâce j'ai besoin de votre discrétion totale pour la sécurité des fonds et vous aussi votre sécurité. sachez aussi que c'est toute ma vie que je remets entre vos mains alors prenez en bien soin. » (Villaran-Brandeau, 2005 :#3).

Ce faisant, deux dimensions nouvelles de mon obsession pour Nenita Villaran en découlent : ces pratiques nous placent dans un monde où les jeux d'échelle sont réellement joués, perturbant les habituelles hiérarchies sur lesquelles nous construisons notre savoir et notre légitimité de géographes. Par ailleurs, cette proximité très individualisée nous positionne dans une référence permanente à la sensualité.

### *Jouer de l'articulation local-global*

La quatrième obsession est probablement la plus évidente à la première lecture des scams : leur projection dans le quotidien de quelques villes africaines est articulée en permanence avec une ouverture globale très forte. Nenita Villaran se présente comme Philippine, mais Nigeria419 signale que ses premiers messages venaient d'un site gratuit argentin, avec déjà la référence à

---

<sup>116</sup> Et qu'ils continuent de diffuser : qu'on songe aux pages consacrées au bakchich dans la plupart des guides consacrés aux pays sous-développés. A lire comme des documents particulièrement intéressants sur la culturalisation des comportements.

la Côte d'Ivoire. De même, beaucoup de scams francophones transitent par des sites italiens (Virgilio.it ou tiscali.it en particulier), mais ils possèdent également des adresses françaises : yahoo.fr et hotmail.fr dans le cas du message de Nenita. Par ailleurs, un rapide examen des « environ 13 700 documents » relevés par Google après une recherche menée le 11 juillet 2007 semble montrer que, outre des versions française et anglaise de son message, il existe aussi des interlocuteurs allemands et même norvégiens...

Frappante est donc également la rapidité de l'expansion : il ne semble pas que des messages à son nom soient antérieurs à 2005, mais la centaine de mentions relevées dès mars 2005 par J. Brandeau a, deux ans plus tard, été multipliée par 130 !

Ce type d'escroquerie est antérieur à Internet ; « dans les années 80 c'était par courrier ou télécopie que ces missives étaient envoyées aux naïfs (en leur promettant l'achat de pétrole brut à des prix défiant toute concurrence (!))... Apparue au Nigeria, son succès a vite franchi les frontières des pays limitrophes, expliquant parlà même le nombre important de ces mystérieuses propositions alléchantes. De là à penser qu'un grand nombre de naïfs en ont fait les frais ... » (Guillaume/Hoaxbuster, 2002). Internet et l'accès au cyberspace permettent donc d'abord une démultiplication et une accélération de ces « échanges ».

Ce secteur de l'économie informelle est d'abord développé au Nigeria avant de trouver un relais francophone efficace en Côte d'Ivoire. Cette origine vaut donc à ces scams l'appellation de fraude nigériane et les multiplications des références à ce pays, jusqu'à des manifestations qui auraient été organisées « devant la Maison-Blanche le 11 octobre 2001 et devant l'ambassade du Nigeria aux Etats-Unis le 12 du même mois » (Guillaume/Hoaxbuster, 2005). L'obstacle linguistique reste donc à l'origine de la principale rugosité empêchant une globalisation totale et suscite une délocalisation : 102 des 125 lettres mentionnées dans le site anglais Scamomania viennent du Nigeria, les autres du Sierra Leone. Les 1 665 noms recensés sur la liste des « escrocs francophones » du site Nigeria419<sup>117</sup> comportent pour les trois quarts d'entre eux des éléments qui les rattachent à l'Afrique de l'Ouest, francophone ou anglophone. Mais on y retrouve aussi, par ordre d'importance décroissante, des noms à consonance hispanique, arabe, anglaise/américaine, chinoise, française, slave/russe.

D'autres origines, avec des spécificités régionales sont ainsi fréquentes : depuis 2006, les messages de Canadiens atteints d'une maladie incurable se multiplient ; en général, il s'agit de transmission d'entreprises, le plus souvent installées en Afrique de l'Ouest : comme pour un

---

<sup>117</sup> Ce recensement n'est sûrement pas exhaustif : sans recherche spécifique, figurent à ce jour dans la corbeille de mon logiciel de réception de messages 4 autres noms dont 3 africains et un pseudo canadien (mention de la Côte d'Ivoire).

certain nombre de messages venus d'Espagne, cette délocalisation plus ou moins fictive correspond à la même recherche d'exotisme que le recours à la pseudo nationalité philippine de Nenita Villaran afin de brouiller les pistes.

Ils coexistent avec des messages de Chinois invoquant des motifs politiques à leur demande d'aide et se singularisant parfois en proposant l'évasion de pièces d'antiquité. Les Russes sont spécialisés dans les offres de mariage (Yuliyasha, 2006), photos suggestives à l'appui dès le deuxième ou troisième échange. Après avoir envoyé le 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> message en cyrillique, ils ne s'agit que d'une « simple » demande d'argent pour la traduction du courrier, d'un coût moindre que les arnaques africaines mais répétée aussi longtemps que dure la relation épistolaire. Ces messages semblent réellement venir de Russie, ce qui dénoterait dans ces deux derniers cas de réels foyers d'émission secondaires, comme dans le cas des Chinois. D'ailleurs, la plupart des filtres anti-spam, proposés par des entreprises anglo-saxonnes, sont programmés avec le blocage automatique de tous les messages venus de Chine et d'Afrique. Cela détermine des zones d'ombre à l'échelle de la planète, qui font ainsi l'objet d'un ostracisme surprenant : les inégalités numériques ne tiennent pas seulement à des considérations économiques et sociales mais sont organisées, zones grises.

Cette ouverture au monde révèle une bonne gestion des adressages ce qui concerne les champs linguistiques : si la plupart des spams (publicité insistante pour une vente réelle<sup>118</sup>) sont en anglais, je n'ai à ce jour reçu qu'une poignée de scams de ce type en anglais (surtout d'origine russe) pour une moyenne d'une vingtaine de spams et scams reçus chaque jour ; après une rapide enquête, il semble que ce soit également la règle dans mon entourage. Pourtant, 25 des 32 réponses à ma question provenaient d'universitaires, plutôt engagés dans des réseaux internationaux. Pour tous, les deux seules exceptions notoires (3 à 5 messages chaque jour) sont celle des loteries, linguistiquement plus variées mais où l'anglais devance nettement le français et dans une moindre mesure, l'espagnol et même l'italien. De même, les tentatives d'escroquerie proposant l'achat du droit de concourir<sup>119</sup> pour la *green card* américaine (j'en ai

---

<sup>118</sup> Viagra (très fréquent) ; cartouches d'encre et papeterie ; développement de photographies ; logiciels divers ; livres et catalogues d'éditeurs ; revues ; photographies pornographiques ; services commerciaux ; soins proposés par une esthéticienne de Lyon ; réservation d'hôtels, achat de billets d'avion et promotion touristique ; le dernier roman en ligne de la maison d'édition POL (plus de trente épisodes) ; la revue en ligne *American Leisure Mag* ; animaux exotiques (deux fois) et même chariots élévateurs (français)... par contre « l'invitation pour le sommet des ONGS au Canada » de la « fondation pour la coopération et du développement », avec voyage sponsorisé par une multinationale pharmaceutique, reçue maintes fois et rediffusée par nombre de collègues était un scam.

<sup>119</sup> En fait totalement libre ; ce qui montre bien le niveau de crédulité sur lequel les escrocs peuvent compter qu'on retrouvera dans l'évolution des relations entre Nenita Villaran et sa pseudo victime et sur lequel le correspondant de Hoaxbuster insiste : la permanence et l'intensité de ces messages laisse supposer que l'appât fonctionne assez régulièrement pour continuer de se donner la peine d'un tel effort. Les sites ne mentionnent qu'un nombre limité

reçu une trentaine en quatre ans) sont en anglais et proviennent souvent réellement des Etats-Unis. Pourtant, les pays d'Amérique du Nord pratiquent une chasse plus intense qu'ailleurs contre les auteurs de scams : le site web Supersurge signale ainsi des cas d'arrestation aux Etats-Unis et Canada<sup>120</sup>, mais il semble que cela reste rare.

*Doc. 2 : Une impunité qui n'est pas totale, surtout pour les Nigériens*

<p><b>ESCROC CAPTURE A ABIDJAN</b></p> 	 <p>ESCROC CAPTURE. DES MARQUES VISIBLES DE VIOLENCE</p>
<p>Abidjan, Cote d'Ivoire (PANA) - Un ressortissant nigérian vivant en Cote d'Ivoire et qui s'était fait servir plus de 2 milliards de FCFA auprès de différentes banques ivoiriennes, a été appréhendé par la police, à Abidjan dans un Cyber-café, pendant qu'il mettait au point des stratégies visant à soutirer des sommes importantes sur des comptes bancaires appartenant à de riches personnalités à travers le monde, a révélé la télévision nationale. Alexander Peter alias Roger, considéré par la police judiciaire ivoirienne, comme le cerveau de l'opération portant sur la bagatelle de plus de 2 milliards de FCFA, s'était également servi du nom du Trésor public ivoirien ainsi que de celui de Charles Diby son directeur général, pour réussir ses coups fumants.</p> <p>Appréhendé dans un Cyber-café de Treichville, un des quartiers populaires de la capitale économique ivoirienne, il est passé aux aveux, affirmant que ses méthodes consistaient à placer le logo d'un établissement financier factice dénommé Banque commerciale ivoirienne (B.C.I) sur la photo scannée d'un superbe immeuble localisé à Abidjan.</p> <p>«J'élabore un prospectus avec les noms et les adresses des principaux dirigeants des banques et établissements financiers implantés en Côte d'Ivoire que je présente comme étant les actionnaires les plus en vue de la B.C.I, ma banque fictive», at-il déclaré à la police.</p> <p>L'escroc a expliqué que le rôle de cette banque qui est uniquement de faire du crédit avec des facilités remarquables de remboursement, n'exige de son éventuelle clientèle que la somme minimum de 500.000 FCFA sous forme de dépôt de garantie. «J'envoie des messages partout dans le monde pour vanter les facilités qu'offrent la BCI», a souligné Alexander alias Roger qui a toutefois, précisé que les apports personnels de souscription sont alors versés sur des comptes réels qu'il a pris soin d'ouvrir au préalable dans des banques à Abidjan. «Je fais ensuite le tour de ces banques pour récupérer tout cet argent dont le montant s'élève à un peu plus de 2 milliards de FCFA», a répondu le cybernaute escroc.</p> <p>Il a, par ailleurs, affirmé au moment de son interrogatoire dans les locaux de la PJ, que l'autre méthode dont il se sert, consiste à confectionner toujours sur Internet, de faux actes de décès de richissimes européens vivant en Europe, et dont certains comptes bancaires seraient domiciliés à la B.C.I. Pour le rapatriement des fonds de ces personnalités, a-t-il poursuivi, «il faut payer des taxes au Trésor public ivoirien", sans lequel, selon lui, la transaction financière ne peut aboutir. «Toute personne susceptible de payer cette taxe bénéficiera d'au moins 40% de la fortune à rapatrier», mentionne les différentes sollicitations de l'escroc nigérian.</p> <p>L'individu qui a été mis aux arrêts à la suite d'enquêtes menées conjointement par la police judiciaire et le parquet d'Abidjan, dit avoir agi seul, «sans complice». Toutefois, la police qui se veut prudente, estime que de tels coups ne sauraient réussir si l'individu ne bénéficie de complicités.</p> <p>Source : Panapress.com, <i>La perspective africaine</i>, Bureau d'Abidjan, 14/07/2005; cité in <a href="http://nigeria419.over-blog.com/article-126476.html">http://nigeria419.over-blog.com/article-126476.html</a>; page non accessible le 14/07/07</p>	

de victimes (en général, on ne se plaint pas d'avoir été ridicule). Scamomania cite, sans précision, des cas d'Américains crédules tués ou enlevés contre rançon au Nigeria alors qu'ils étaient allés chercher leur dû.

<sup>120</sup> <http://blog.supersurge.com/latest-email-scams/2006/2/6/nenita-villaran.html>

La forte stigmatisation du Nigeria concerne toute l'Afrique : désignés sous le terme de brouteurs »<sup>121</sup>, ces escrocs sont concentrés autour des quartiers populaires (Treichville en particulier). Les rares arrestations signalées sont celle de Nigériens alors que les diverses enquêtes pour remonter ces réseaux montrent l'importance des Ivoiriens, en particulier à travers leur acculturation aux réalités françaises.

Ces enquêtes permettent de voir fonctionner l'escroquerie au niveau local : « On commence par lui [la victime] demander d'ouvrir un compte dans une banque africaine où il doit mettre quelques centaines d'euros pour des frais divers, ou de payer des taxes de douane pour rapatrier la caisse de diamants, puis les sommes augmentent petit à petit pour régler des détails administratifs ». (Attar, 2005). Brandeau (site web Nigeria419) se retrouve face à une société fictive dénommée Assistance 2000 Service de sécurité<sup>122</sup>, dirigée par un homme dont le pseudonyme est James Fofona, qui fait intervenir un notaire à qui il faut payer 1 750 euros. Mais ce pseudonyme est probablement collectif puisque il semble possible de le voir répondre à tout moment.

A ce premier niveau de l'enquête, il ressort que Nenita Villaran est probablement le pseudonyme d'un groupe d'hommes, ivoiriens et aussi nigériens, habitant les quartiers populaires d'Abidjan. C'est du moins ce que retiendrait la police ou l'honnête homme cartésien comme une *réalité plausible*. Mais les choses ne sont pas aussi simples : nous vivons dans une réalité qu'on peut qualifier de *proliférante*.

Dans le cas de Nenita Villaran, j'ai choisi de privilégier l'enquête menée par J. Brandeau (2005)<sup>123</sup> car les échanges sont un peu plus longs et intéressants pour ce qu'ils révèlent des processus de construction identitaire dans le cyberspace. Mais sur l'ensemble de la procédure, le processus est identique sur d'autres sites web<sup>124</sup>, également impliqués dans la même affaire Nenita Villaran : fausses identités de part et d'autre, chantage affectif, caractère très local de la procédure finale, « menaces » de Nenita surévaluées par les sites de traque, mais qui jouent ainsi les aventuriers baroudeurs du web.

Certains éléments de l'enquête de J. Brandeau peuvent apparaître douteux et laissent sceptique : lors des échanges de courriers préliminaires, l'enquêtrice fait ainsi référence à des entreprises de certification telles que ISO mais aussi CCMES (Confidentialité Confiante de

---

<sup>121</sup> En argot d'Abidjan, mêlant au français du Dioula et du Gouro, « brou » signifie le pain ; ce sont ceux qui gagnent leur pain... d'une manière douteuse.

<sup>122</sup> Probable traduction littérale de l'anglais *Securities*. Faut-il y voir des nigériens ? Les équipes sont probablement composées de personnes de plusieurs nationalités avec des compétences variées.

<sup>123</sup> Source : <http://nigeria419.over-blog.com/article-431394.html>

<sup>124</sup> Par exemple, Les Numériques.com, numéro d'octobre 2005 (Vincent Alzieu pousse jusqu'à 8 échanges) <http://www.lesnumeriques.com/article-208.html>

Morale et Éthique Sanitaire), « Saveur de l'Année » ou « Primate & Grive du Septentrion » (!) sans éveiller de soupçons de la part d'escrocs internationaux réalisant ce qui est appelé par Interpol une « advanced fee fraud »... Mais les procédures utilisées par Alzieu dans le site web Les Numériques.com sont tout aussi farfelues. Il demeure que le schéma d'escroquerie mis ainsi en valeur correspond à celui présenté de manière moins spectaculaire par les sites dont la véracité est assurée (Hoaxbuster, Ministères des Affaires étrangères français et belges).

Cela nous amène à une remarque importante. Comme en ce qui concerne l'intimité des relations, il ne s'agit plus seulement de créer un puis plusieurs personnages fictifs, des avatars sensés me représenter. Ces échanges sont dans un domaine qui mêle beaucoup de fiction à la réalité et donnent à voir ce qu'on pourrait appeler une « extension de réalité », « réalité expansée » ou « proliférante » : cette caractéristique concerne sous des formes légèrement différentes les sites de rencontre en ligne et les « les univers persistants » de type *Second Life*, *Sims 2* ou surtout le futur *Home* de Sony, un « espace numérique massivement multi joueurs » (Valentin, 2007 : 44) : si la réalité ne me suffit pas, je peux la modifier, l'adapter de façon à la façonner à ma main. Jusqu'à présent cantonnée aux jeux, cette caractéristique semblait anodine, même si les univers persistant ne sont plus des jeux. Mais elle investit l'ensemble des activités sur le web et, nous le verrons plus loin, d'autres domaines : l'information (bruitages dès la Seconde Guerre mondiale, docufilms, sondages, statistiques), le patrimoine (écomusées), l'essentiel de l'action paysagère ressort de cette logique de réalité *proliférante*, déjà insérée dans l'hyper réel puisqu'il s'agit de proposer un réel plus satisfaisant que le réel *ordinaire*.

D'ailleurs, malgré Fofona, mon encore jeune veuve riche qui m'écrit personnellement pour me demander de l'aide existe encore : c'est là ma cinquième et dernière obsession, la plus intéressante peut-être pour les développements qu'elle implique.

### *Identités multiples et virtuelles*

Dès le début, les échanges entre Brandeau et Fofona (Nenita Villaran, 2005) s'établissent sous les doubles identités d'Arturo Salgan (doc. 3) et Nenita Villaran. Rapidement, l'objet financier n'empêche pas une relation sans cesse plus personnelle qui voudrait même apparaître comme intime : le tutoiement apparaît dès le 2<sup>e</sup> courrier. Puis, il peut paraître incongru dans le cadre de la négociation du transfert de 20 millions de dollars que la Française introduise une tournure encore plus personnalisée à la relation ; mais la ficelle est si grosse, l'appât du gain facile si fort, que cela semble fonctionner : nous entrons dans une logique où le vraisemblable plutôt que le réel avéré et la simulation sont devenues parfaitement acceptables à l'intelligence de l'honnête homme.

Au-delà de l'apparente impunité identitaire que permet le web et sur laquelle nous reviendrons, il semble que la relation à la technique qu'elle utilise pour sa mise en œuvre soit aussi souvent le prétexte à une moindre attention à la pertinence du propos : on se souvient qu'à la fin des années 1970 la compagnie pétrolière nationale française ELF avait été escroquée par le vendeur « d'avions renifleurs » prétendument capables de détecter du pétrole depuis les airs. Mais nous-mêmes, chercheurs, derrière un discours très cartésien sur le sérieux, la réalité très concrète de nos thèmes d'étude, fonctionnons parfois dans des représentations simulées qui se substituent au réel : Hillis (1997) montre à travers trois cas analysés sur la durée que les SIG sont des illusions tout aussi aléatoires, et qu'elles se substituent à une connaissance réelle du terrain pour induire l'action publique.

Doc. 3: « Arturo Salgan » alias Julia Brandeau

<p>« Chère Nenita Je suis veuf moi aussi et je suis a la recherche d'une partenaire, pour la vie et pour l'amour. êtes vous encore célibataire? J'appartiens a une famille très fortunée et je cherche une femme tendre et compréhensive qui veuille voyager avec moi et connaître le monde depuis les fenêtres des plus grands hôtels du monde. Je vous envoie ma photo, si je vous intéresse répondez moi. MAIS: Je ne répondrai a aucun mail de votre part si vous ne m'envoyez pas une photo a votre tour, j'aime seulement les femmes de grande beauté. Racontez moi plus sur vous...j'attends avec impatience... Cordialement</p> <p style="text-align: right;">Votre Ami arturo »</p>	 <p>[Source : Nenita Villaran, Brandeau#3, 2005]</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Une photo est *réellement* jointe à l'envoi : comme souvent, la photo doit donner existence, réalité concrète : c'est le but de l'escroc ivoirien comme de sa traqueuse à 5 000 kilomètres de là. Dès les débuts du développement de l'internet, Quéaud (1993 : 46) insiste sur cette confusion croissante entre personnalité réelle et virtuelle, comme entre public et privé, qui met « à notre disposition une grande liberté de composition d'images différentes de nous-mêmes, plus ou moins arrangées, truquées. Quelle *vérité* de l'image virtuelle sera possible ? Le concept même de personnalité pourra évoluer devant la prolifération de ces « moi » de synthèse, programmés pour nous représenter, comme autant de *missi dominici*. Cette mise systématique en représentation ne sera pas sans influence sur notre perception de nous-mêmes, avec une évolution des rapports entre notre personnalité privée et notre personnalité publique, les sphères du public et du privé s'imbriquant toujours plus finement. »

De fait, la mise en spectacle est permanente, y compris chez les traqueurs de scams : si le site de Nigeria419 joue sur une esthétisation en relation avec le cinéma populaire américain des années 1950 (fig. 13), c'est l'exception. La plupart des sites anglo-saxons jouent plutôt le

sérieux et s'efforcent de ressembler à des sites officiels avec force logos et badges d'allure policière tout aussi illusoires que les identités des escrocs qu'ils traquent.

Fig. 13 Le bandeau d'annonce du site web Nigeria419



Cette confusion des identités s'accompagne d'une délocalisation facile : sans vis-à-vis direct, surtout au prix de quelques invraisemblances que votre correspondant est prêt à accepter, il devient facile pour un homme, noir de peau probablement, vivant dans un quartier populaire d'Abidjan de se faire passer pour une femme, asiatique. Une telle facilité est nouvelle : elle était difficile avec les premiers outils de reproduction du réel et de télécommunications (caméra, téléphone) : ainsi, pour les Africains comme pour d'autres, l'accent était susceptible de vous trahir. Aujourd'hui, les bons synthétiseurs capables de travestir la voix coûtent quelques centaines d'euros ; de qualité plus médiocre, il existe des modules téléchargeables sur internet.

Si, avec Kitchin (1998 :79), je reste sceptique sur le discours au sujet de la capacité à la désincarnation, au *disembodiment*, que susciterait systématiquement le cyberspace, les situations intermédiaires comme celles que nous voyons ici sont fréquentes et profitent de cette évolution des relations. Au-delà des jeux vidéos, « les techniques de la télévirtualité permettent de banaliser la rencontre avec quelqu'un d'autre via sa représentation 3D ; la rencontre garde en elle, culturellement, les traces de cette histoire, ne serait-ce que d'avoir initié cette possibilité socialement intéressante d'entrer aisément en contact avec un interlocuteur éloigné physiquement, par l'intermédiaire d'une entité (le texte, l'avatar) qui fonctionne comme masque, écran, représentation partielle de soi adressée à l'autre autant que couverture sur ce que l'on maintient caché. (Schmoll, 2000).

Car la confiance dans l'identité de l'autre est à la base de la confiance plus générale qui fait réussir l'arnaque et, de l'autre côté durer la relation : trois fois dans les échanges, des

informations sont lâchées<sup>125</sup>, parfois contingentes, qui ne présentent aucun autre intérêt que de répéter l'importance de cette confiance : la qualité de chacune des entourloupes (l'arnaque de Nenita ; la recherche de sa véritable identité par Julia Brandeau) en dépend. Les scammeurs savent qu'ils sont la cible et des policiers et des chasseurs improvisés de ces escroqueries et sont donc méfiants. Eux-mêmes utilisent des moyens plus classiques facilités par les techniques nouvelles : les faux certificats en particulier (fig. 14) sont signalés dans presque toutes les affaires. On sait qu'avec le *phasing*<sup>126</sup>, ces techniques peuvent permettre d'aller encore plus loin en pillant les comptes en banque des clients.

Fig.14 La multiplication des faux certificats : l'outil de base des scammeurs



Par ces processus, il s'agit de mettre en place une *présence* et alors le choix de son identité est central « La communication peut y être qualifiée de virtuelle au sens complet du mot, car les interlocuteurs n'ont aucune certitude quant à l'identité affichée des uns et des autres, et donc quant à leur réalité. Le fait d'écouter quelqu'un et de lui parler (ou plus précisément de le lire et de lui écrire) fonctionne sur la présupposition qu'à l'autre bout du canal il y a quelqu'un que

---

<sup>125</sup>L'allusion à une statuette achetée à Kinshasha où l'avocat Hartman représentant d'Arturo Salgan, le faux correspondant de Nenita Villaran est sensé alors se trouver ; la personnalité et la correspondance du second pseudonyme de Julia Brandeau (Hartman); le faux certificat de dépôt envoyé par Nenita Villaran. Au sujet d'Hartman, on remarquera que ces cascades de pseudo personnages et pseudonymes sont aussi une constante du web.

<sup>126</sup> Technique, souvent pratiquée par des escrocs russes, qui consiste à envoyer un document orné du logo de la banque de la victime. Ce document lui explique qu'il faut remplir un formulaire quelconque où lui est demandé son code personnel d'accès à ses comptes ; plus souvent encore, on lui annonce que la date du renouvellement de ce code est arrivée et qu'il doit en changer ; bien sûr, le formulaire précisant ancien et nouveau codes ne parvient jamais à la banque...

vous avez choisi d'accepter *pour ce qu'il prétend être et dont vous attendez qu'il accepte ce que vous prétendez que vous êtes.*» (Schmoll, 2000 : 44).

Jusqu'à présent, Freud, Elias ou Foucault avaient permis d'explicitier comment les identités des sujets coïncident avec leur subjectivité à travers l'intériorisation de facteurs socio-spatiaux externes qui interviennent dans la formation de ces identités. Aujourd'hui, leur identité devenue l'expression composite d'intersubjectivités dans lesquelles la frontière entre facteurs externes et internes devient difficile à déchiffrer, les sujets agissent en accord avec des compétences identitaires qui, à rebours de ce qui triomphait dans la pré-modernité, ne sont pas plus stables et rigides mais deviennent transitoires, plurielles et auto-réflexives. Dans les discothèques de la frontière belge et surtout sur les réseaux, ces identités

font l'objet de choix et de possibilités individuelles, sont faites en accord avec la perception personnelle de la structure des relations sociales et, pourtant, sont déclenchées en fonction des recours disponibles et des effets prévisibles. Médiatrices des relations établies entre la structure sociale et l'action des sujets, les identités sociales sont *faites* et *refaites* à la saveur des changements sociaux et des nouveautés culturelles (Kellner, 1992), se laissant répertorier par une intériorisation progressive des pulsions et contraintes (Elias, 1939).

(Fortuna, 1999 : 24).

Ainsi, l'identité moderne, relationnelle et interactive, apparaît contingente et renvoie à une structure personnelle, affective et cognitive qui est progressive et continuellement reconstruite par les sujets : James Fofona est un pseudonyme qui prend à son tour des pseudonymes variés, dont celui de Nenita Villaran. Mais, sauf « accident » (possible et alors plus ou moins assumé), son identité véritable n'est jamais révélée. La différence des niveaux de français d'un mail à l'autre, autant que la réactivité à répondre presque à tout moment, révèle que cette identité est d'ailleurs probablement multiple : James Fofona cache une équipe. Il se promène dans une cascade d'identités qui sont en même temps autant de miroirs de la subjectivité de ses interlocuteurs, adaptées à leur icônes spatiales autant que leurs personnalités et au contexte de l'histoire qui se crée peu à peu : dans un autre échange, avec un internaute moins spécialisé dans ces relations de chasseur de scams, on se doute que Nenita Villaran aura une personnalité différente : la seconde traque en français, déjà mentionnée<sup>127</sup>, tourne plus autour du caractère humanitaire de la démarche ; d'ailleurs, la photo envoyée représente une Nenita Villaran plus âgée, moins sexy (fig. 15).

---

<sup>127</sup> Les Numériques.com, octobre 2005 (V. Alzieu ; 8 échanges) <http://www.lesnumeriques.com/article-208.html>

Par ailleurs derrière cette question d'identités mouvantes, il faut voir une véritable création du monde. Quéaud (1993 : 17-18) insistait sur la rupture profonde que signifiait le passage d'une communication basée sur des techniques de *représentation à distance*, sans modélisation, des représentations *analogiques*, le signal transmis étant *analogue* au phénomène représenté face à la mise en commun à distance de représentations virtuelles, des « mondes » virtuels partagés. Issues de modèles logico-mathématiques, les images utilisées ne sont plus des *représentations* mais des *simulations* numériques de réalités nouvelles. Ces simulations ne sont plus des phénomènes représentant une véritable réalité, mais elles expriment une hyper réalité dans la mesure où elles se réalisent, partiellement ou totalement.

Car Nenita Villaran existe : elle a un visage puisque sa photo l'affirme (fig. 15) : celle-ci participe du cycle de la mise en confiance (messages 1 à 5). Envoyée dès le troisième message, elle donne une texture totalement nouvelle à ce personnage. Trois niveaux d'existence apparaissent.

Fig. 15 Figures de Nenita Villaran

Telle que James Fofona la fait exister sur Nigeria419	Selon le correspondant inconnu (probablement encore James Fofona ou un autre pseudonyme) du site Les Numériques.com
	
Source : <a href="http://nigeria419.over-blog.com/article-431394.html">http://nigeria419.over-blog.com/article-431394.html</a>	Source : Les Numériques.com, numéro d'octobre 2005 <a href="http://www.lesnumeriques.com/article-208.html">http://www.lesnumeriques.com/article-208.html</a>

Cette existence n'est pas seulement celle que Fofona lui donne, directement et, indirectement, par ce qu'il devine que Brandeau veut y retrouver. Se pose la question de la réalité du personnage ainsi photographié : qui figure réellement sur cette photo ? Sur celle d'Arturo Salgan ? Il est probable que ces individus menant une autre vie à un autre bout de la planète ignorent qu'ils sont ainsi dépossédés de leur identité véritable. « La prolifération de ces « moi » de synthèse, programmés pour nous représenter, comme autant de *missi dominici* », de la citation de Quéaud (1993 : 46), devient autrement plus inquiétante : c'est l'escroquerie de mon visage, illustrant mon CV déposé en ligne, qui devient possible ; or, mon visage, c'est ma personnalité profonde.

Cette question ontologique prend une dimension morale lorsqu'on songe que cet usage revient à nier l'individu de la modernité, autonome et responsable : est-ce que je garde la responsabilité de la manipulation de mon image déposée sur les réseaux ? Juridiquement, oui.

Comment alors répartir cette responsabilité de celle des acteurs de ces réseaux ? De même, lorsque IBM organise une réunion interne dans un salon privé du jeu *Second Life* où ses employés en poste un peu partout dans le monde sont *présents* par l'intermédiaire de leur avatar (Valentin, 2007) qui est responsable de la décision prise par l'avatar ?

Doc. 16 : Nombre de résidents connectés et activité marchande de *Second Life*

le 20/02/2007 à 15h45	Le 27/02/2007 à 15h45
Total Residents: <b>3,788,585</b>	Total Residents: <b>4,100,944</b>
Logged In Last 60 Days: <b>1,326,024</b>	Logged In Last 60 Days: <b>1,361,704</b>
Online Now: <b>21,378</b>	Online Now: <b>27,072</b>
US\$ Spent Last 24h: <b>\$447,844</b>	US\$ Spent Last 24h: <b>\$1,413,587</b>
LindeX Activity Last 24h: <b>\$210,060</b>	LindeX Activity Last 24h: <b>\$208,618</b>

Source : Valentin (2007 :84)

Le succès des espaces de simulations de vie comme *Second Life* ou *Entropia* dont le but n'est pas de jouer mais de vivre une autre vie dans un univers numérique pose la question avec une acuité urgente par l'importance des échanges, en particulier économiques (Doc. 16) qu'ils suscitent et l'imbrication entre vie réelle et vie simulée. Au-delà des échanges marchands omniprésents, cette dimension morale peut être plus centrale encore : Valentin, étudiant de notre équipe de recherche<sup>128</sup>, vient de proposer à Google de développer dans le cadre de sa thèse de doctorat

une sorte de cimetière virtuel. C'est-à-dire permettre aux gens après leur mort d'avoir une entité numérique dans un espace virtuel [...] de type *Second Life* dans lequel évolueront des avatars de personnes décédées. Les personnes intéressées pourraient de leur vivant se fabriquer leur avatar, sorte de continuité numérique d'eux-mêmes. Avatar auquel ils pourraient attribuer toutes sortes de données (vidéos, photos, textes...) ainsi que des comportements spécifiques. Ces espaces, pourront être visités par les familles et elles pourront donc venir se recueillir tout en visionnant photos ou autres données de leurs proches décédés. Tout ceci dans un espace paisible et rappelant forcément l'idée du paradis. Tous les avatars vivront dans ces espaces et se comporteront selon des facteurs prédéfinis de leur vivant. On peut imaginer des comportements très poussés grâce aux capacités de plus en plus pointues de l'Intelligence Artificielle. Pour résumer, l'idée est de proposer une sorte d'éternité ; ne pouvant pas être physique, elle serait numérique.

(Valentin, 2007 : 51).

Au même niveau, l'existence de Nenita Villaran est devenue complètement autonome : cette caractéristique indique que nous entrons alors vraiment dans l'hyper réel. Il se trouve en effet que les mentions de cette jeune femme ne sont pas seulement liées à ces messages multiples d'escroqueries. Dans le dossier spécifique que lui consacre le site web Nigeria419, on signale dès l'abord un certain nombre d'éléments glanés sur internet qui lui donnent une personnalité : Nenita Villaran « est inscrite sur de nombreux forums, livres de visites... [...], est chrétienne, membre de how-to-become-rich-dotcom. Elle est inscrite dans plusieurs sites de rencontres où elle participe activement. Son signe est Poisson. Elle aime "tout ce qui est bon" et déteste "tout ce qui est mauvais". Elle aime la musique de variété. Mais elle existe aussi dans

<sup>128</sup> UMR 5045 MTE, Universités Montpellier 3 et Perpignan

un autre site de rencontres, avec photo et tout !<sup>129</sup>. Elle est aussi enregistrée dans un des forums de l'université de Columbia ». Comme cette liste voisine avec le bilan de la traque (18 mails, 4 documents, 1 menace de mort un peu exagérée), on reste un peu dubitatif au départ.

*Doc.4 : Donner existence à Nenita Villaran*

<p><i>Site de rencontres Taxman.com</i> (28 Avril 2005 ; consulté le 13 juillet 2007)</p>	<p><i>Site de rencontres : <a href="http://www.contact-perdu.com/profile-245.html">http://www.contact-perdu.com/profile-245.html</a></i> (consulté le 13 juillet 2007)</p>
<p>*Pseudo : *nenita *Prénom : *Nenita                  *Pays : *Autre (Europe du Sud)                  *Ville : *manille                  *Née le : *17 Octobre 1964 (42 ans )                  *Signe du zodiaque : *Poissons                  *Profession actuelle : *Profession libérale                  *Nombre de points : *0                  *Text-Box : *0 texte                  *Nombre d'avis : *0                  Pas de photo pour ce membre                  *Date d'inscription : * 28 Avril 2005 -                  *Dernière connexion : * 28 Avril 2005                  *Yeux : * Noirs                  *Loisir principal : * Art,littérature                  *Cheveux : * Noirs                  *Situation familiale : * Veuf(ve)                  *Taille: * environ 1m70 (5.6 ft)                  *A des enfants ? * Non                  *Poids : * environ 60 Kg (132 lbs)                  *Fumeur(se) : * Non                  *Look : * Inaperçu                  *Site web perso : * Aucun                  *Musique préférée : * Variété                  *Site web préféré : * Aucun                  *Type de recherche* : Le grand amour avec des hommes                  *Aime* *Déteste* * 1 : *tout ce qui est bon * 1 : *tout ce qui est mauvais *                  2 : *tout ce qui est bon * 2 : *tout ce qui est mauvais *                  3 : *tout ce qui est bon * 3 : *tout ce qui est mauvais *                  4 : *tout ce qui est bon * 4 : *tout ce qui est mauvais                  *Texte libre                  * salut je suis nenita villaran je voudrai cooresponde avec vous</p>	<p>Album privé de NENITA &lt;image-aper245.html<sup>130</sup>&gt;                  *Mme VILLARAN NENITA ( NENI ) *                  Inscrit le : 19 Sep 2005                  Dernière connexion : 20 Sep 2005                  * Infos complémentaires *                  ***Pays de résidence :* Philippines                  ***Ville de résidence :* MANILLE                  ***Nationalité :* philippines                  ***Etat civil :* Veuf / Veuve                  ***Des enfants ? :* aucun                  ***Secteur d'activité :* Enseignement                  ***Année de naissance :* 1967                  * Parcours *                  _ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ( Maternelle et Primaire ) : _                  ***Nom de l'établissement :* UNIVERSITE DE PARIS                  ***Pays de l'établissement :* France                  ***Ville de l'établissement :* PARIS                  ***Année d'entrée :* 1972                  ***Année de sortie :* Toujours présent                  _ENSEIGNEMENT SUPERIEUR (Ingénieur, Commerce, Universités, lut, lup                  ..etc.) : _                  ***Nom de l'établissement :* UNIVERSITE DE PARIS                  ***Pays de l'établissement :* France                  ***Ville de l'établissement :*                  ***Année d'entrée :* 1905                  ***Année de sortie :* Toujours présent                  *Loisirs et centre d'intérêts* Littérature et Histoire ; Sports ; Nature ; Théâtre et ballets ; Religion ; Cuisiner                  *Quelques mots sur moi* : On me dit belle mais je crois que vous saurez en juger par vous même. Je suis femme de caractère mais facile à vivre et je souhaiterai avoir une correspondance franche avec quelqu'un en espérant que cela puisse aboutir si bien sure nous nous sentons bien ensemble. Bien au plaisir de vous lire</p>

De fait, il est aisé de trouver d'autres sites web sur lesquels Nenita Villaran est répertoriée ; deux d'entre eux sont intéressants pour l'analyse : dans Taxman.com comme contact.perdu.com (doc. 4), il semble probable que des plaisantins francophones, sinon français, intrigués par la récurrence du personnage ont mené la même enquête que la mienne (ce qu'indiquerait la présence de la photo de l'enquête Brandeau) et effectué l'inscription de la belle sur ces listes ; autre hypothèse, les escrocs de Côté d'Ivoire poussent très loin l'amour du détail véridique : mais le côté carrément farfelu de certaines réponses et de son parcours scolaire (contact.perdu.com) semblent valider plutôt la première hypothèse. Nenita Villaran

<sup>129</sup> En fait, deux ans plus tard, le site web Sladurana.com ([http://www.sladurana.com/free\\_dating/3082.html](http://www.sladurana.com/free_dating/3082.html)) en question répond qu'elle vient justement d'être radiée : « This User was either Deleted or Registered in the last 24 hours. His/Her registration may be still pending. Please be patient and try again latter! Thank you... ». Etrange.

<sup>130</sup> Il s'agit de la même image que celle envoyée par James Fofona à Julia Brandeau.

n'est donc plus seulement un outil d'escroquerie si des « admirateurs » éprouvent le besoin de lui donner existence. Elle devient sujet, au même titre que les avatars personnels des décédés du projet de site de Valentin ou les identités plus réelles qui hantent les *chats*, même s'il semble que le canular se soit arrêté à son inscription. Au total, il a été possible de la repérer sur une vingtaine de sites web (francophones pour la plupart)...

### *Construire un sujet post-moderne*

Face aux évolutions contemporaines des structurations des identités, trois voies sont possibles : considérer avec les post-modernes qu'il s'agit d'une rupture fondamentale : nous serions sortis de la modernité. La seconde option consiste à suivre Giddens, Beck, Auger et un certain nombre d'auteurs qui pensent plutôt que nous n'avions jamais été modernes et que cette modernité s'accomplit aujourd'hui totalement : nous vivrions donc une hyper ou surmodernité (Augé, 1992). La troisième solution consiste à considérer, à la suite du tournant néo-conservateur français depuis le début des années 1980 (Cusset, 2003 : 23 et 323), qu'il ne s'est rien passé ou presque. Les deux premières approches sont cruciales pour la question des identités car elles remettent en cause l'individu moderne sagement défini depuis deux siècles, déjà malmené par un certain nombre de travaux précurseurs qui pointaient une rupture majeure liée à l'entrée dans la société de consommation (Marcuse, 1964 ; Baudrillard, 1968, 1970 ; Mac Luhan, 1972).

Pour Beck ou Giddens, l'avènement tardif de la modernité oblige à considérer un individu placé face à des choix permanents que les fortes structurations de la modernité (Eglise, armée, travail, école) éliminaient en grande partie, tout en laissant de surcroît encore prospérer d'autres institutions et lieux de régulation plus anciens : la communauté locale, par exemple. Giddens développe donc beaucoup autour de l'idée de réflexivité : placé devant la nécessité de choisir en permanence son destin, l'individu devient sujet et doit entamer « l'examen et la révision constante des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère constitutivement leur caractère. Toutes les formes de la vie sociale sont partiellement constituées par la connaissance qu'en ont ses acteurs » (Giddens, 1994 : 45).

Il se distingue donc volontairement des auteurs de la post-modernité par un certain nombre de positionnements ; en ce qui nous concerne, face à « la vision d'un moi dissout ou décomposé par la fragmentation de l'expérience » (Giddens, 1994 : 156) de la post-modernité, il défend l'idée que « le moi n'est qu'un simple point d'intersection de différentes forces ; les processus actifs d'auto-identité sont rendus possibles par la modernité. » (*idem*). L'individu

qu'il dessine ressemble à certains égards à celui évoqué par Saint-Just : actif, présent, conscient en permanence, il imagine un homme totalement en possession de ses moyens, capable d'arbitrages sur tout et surtout partout et donc doté d'une connaissance « Les traits universels des prétentions à la vérité s'imposent à nous de façon irrésistible, étant donné la primauté des problèmes de type mondial » (*idem*). On peut trouver cette vision résolument optimiste. « La vie quotidienne est considérée comme un système actif de réactions à des systèmes abstraits, impliquant l'appropriation en même temps que la perte. » (*idem*).

Bien qu'adoptant ce terme d'hypermoderne, probablement plus adapté, d'autres ont des avis moins tranchés et moins optimistes, à commencer par Beck : l'individu hypermoderne apparaît comme un sujet manqué (Gaulejac, 2004), en perpétuelle redéfinition par l'effet d'une menace diffuse : la nécessité permanente ou souci de cette performance que valorise Giddens ou celle de vivre dans la déstabilisation permanente induite la société du risque de Beck (1985).

Sous peine d'être « nuls », les fêtards lillois qui s'inscrivent dans un parcours de lieux à travers lesquels ils peuvent être reconnus sont dans la performance : celle d'un parcours parfait (les bons lieux au bon moment) qui dure ; la fête s'étire sur une douzaine d'heures, plus encore pour les *raves* et *free parties*, d'où le besoin de s'augmenter, par la drogue en général. Mais en ce domaine, tout est possible puisque l'augmentation est contextualisée : pour les fous de travail ou le téléchargeur compulsif de musique, se sera le dernier ordinateur qui assurera cette fonction prothétique. Pour les *brouteurs* de *scams* et ceux qui les traquent, la performance est dans la multiplication des identités. Jusqu'à ne plus savoir vraiment dans ces échanges qui est la victime de l'autre et laquelle des identités multiples dont ils s'affublent a le plus de chance de les dire. Cela suscite le besoin de cette présence, seule garantie d'existence dans un monde qui, à Lille comme Abidjan, privilégie l'identification plutôt que la recherche d'identité (Maffesoli, 2004).

La vraisemblance de l'identité, approximative et transitoire, remplace alors l'idéal, certes souvent aléatoire, d'une vérité de l'homme : la pensée vidalienne s'est disqualifiée pour n'avoir pas compris que la durée devait s'accompagner de la réflexivité (Debarbieux, 2006 : 343). Tandis que s'y substituaient des approches évoquées et utilisées dans le premier chapitre de cette partie qui combinaient identités collective et sociale (Debarbieux, 2004 : 341) et qui ont accompagné tant la construction de la société urbaine du XX<sup>e</sup> siècle que celle de la société de consommation. Aujourd'hui, c'est la durée qui n'a plus de sens, ou plutôt dont le sens a évolué pour ne devenir qu'un qualificatif comme un autre, moindre que d'autres, voire incompétence : le pauvre, c'est celui qui n'est pas capable d'échapper à l'inscription longue et durable sur un espace unique. Au contraire, Pierre Charlot peut jouer de cette durée parce qu'il

dispose au préalable d'une capacité très réactive d'extrapolation : l'invocation de la durée est pour lui un décentrement paradoxal.

Mais ce souci de la performance est loin de toujours amener à des délocalisations subies et douloureuses, du moins sur le long terme de la construction des trajectoires : comme dans le cas de Pierre Charlot, il est souvent intégré à des stratégies et sa contrainte n'est pas subie avec le même sentiment pénible.

Dans le Pays de Serre, en périphérie d'Agen, avec H. Guettat, nous avons ainsi eu l'occasion de rencontrer un couple d'origine anglaise, S. (58 ans) et J. (64 ans), installés en France depuis 1992. Ils ont d'abord transformé un vieux moulin en centre équestre à une vingtaine de kilomètres de Fumel. En 2000, ils ont déménagé à Saint-Pierre-de-Clairac (20 km d'Agen) : ils affirment que vivre en France leur permet de bénéficier d'une vie meilleure qu'en Grande-Bretagne avec leurs retraites d'ingénieur et d'enseignante. Surtout, cela les rapproche de la famille de leur fille Ana, installée près de Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne) depuis 1998. Celle-ci trouve également plus rentable de louer (très cher) leur villa de la banlieue de Londres et de vivre ici dans la grande maison qu'ils ont achetée et rénovent en y installant des gîtes ruraux. Ancienne institutrice, elle a passé le concours de l'Education Nationale et enseigne l'anglais dans les classes primaires du secteur. Ses trois enfants fréquentent l'école communale ce qui économise les frais de scolarité importants d'une école privée, « indispensable en Grande-Bretagne ». Son mari travaille toujours à Londres : chaque lundi, il va prendre l'avion à Blagnac (aéroport de Toulouse) pour rejoindre l'entreprise de télécommunications où il est ingénieur. Mais, d'après leur calculs, d'ici trois ans, une fois leur maison payée, il envisageait alors d'installer un restaurant à Castelsarrasin car « il adore la cuisine du terroir », celle du Sud-Ouest de la France.

Ana participe à de nombreuses activités dans des associations. Elle « se sent chez elle ici ». Ses parents sont plus nuancés : à Saint-Pierre, village dortoir dont la population a doublé en quinze ans, ils connaissent peu de monde. Ils regrettent la nombreuse communauté britannique installée en Périgord ; ils y retournent une à deux fois par mois pour assister à l'office anglican que célèbre le prêtre de la communauté.

Cette fragilité croissante de la durée comme outil de construction identitaire amène à poser la question du territoire : nous devons reconstruire nos modèles, bâtis eux aussi sur des conceptions qui insistent sur la durée des enracinements, même si nous avons depuis longtemps dépassé Vidal de la Blache ; quand ne perdurent de l'idéologie territoriale que des icônes marketing et les formes les plus immédiatement mobilisables, telles que la frontière, que reste-t-il des inscriptions longues, des enracinements ? Montpellier est ainsi la première ville

du Sud où il est rare d'entendre quelqu'un parler avec l'accent du Midi, d'autres vont suivre (c'est déjà le cas à Agde). Dans ces conditions, il devient difficile d'affirmer être dans la durée.

Au-delà, dans la pratique, il s'agit plutôt de la déclinaison locale, finalement très fonctionnelle, parfois christallérienne, de patrons de pensée internationaux : dans l'étude des pratiques internet effectuée auprès des jeunes d'un collège bittérois, de Bonis (2007) montre bien que les sites web majeurs sont locaux (le site de blogs Miss 34, en particulier). Sur Miss 34 on peut constater le jeune âge (à partir de 13 ans) des auteurs de blogs, on y trouve beaucoup de filles : « Sur les blogs on affiche principalement des photos de soi et des copines avec quelques commentaires ; on y a peu le souci de cacher son identité, son lieu de résidence ou le nom de son école ». Il y a là une dimension territoriale indiscutable (« Au CDI, les élèves de 6<sup>ème</sup> parlent de la soirée *Miss 34* organisée dans quelques jours pour les 13-17 ans au *TotoLoco*, une discothèque de Béziers. »), mais qui reste articulée à des codes venus d'une culture mondialisée et médiatisée par la référence aux jeux vidéo, au rap ou, plus restrictif, les émissions de télé-réalité nationale. Or, ce sont ces références, pas celles qui sont liées au local, qui sont utilisées pour construire la valorisation de soi. En ce sens, le local comme horizon unique est même l'expression d'un handicap, un choix par défaut (à 14 ans, on n'a pas encore d'autonomie de déplacement), une contrainte qui limite l'adéquation au modèle global dans le sens où l'entend Urry (2005, 58).

Dans un monde de mobilité, où s'impose la dimension centrale de la spatialité pour construire les socialisations Urry (2005 : 60 puis 159), la capacité à produire une identité devient un ancrage : non pas ce que nous entendrions par enracinement, une référence aux spécificités des lieux partagées dans la durée avec un groupe spatialisé cohérent, mais plutôt une pause individuelle, plus ou moins longue et souvent récurrente, voire régulière, dans ce flux permanent et susceptible de délocalisations ; cette pause signale mon chez-moi en même temps que mon identité réelle et profonde : de 1988 à 1992, j'ai personnellement expérimenté cette mobilité en déménageant six fois dans trois pays différents. Comme j'habitais dans des appartements meublés, cet ancrage identitaire était constitué d'un rouleau de posters que je transférais d'un appartement à l'autre : à un premier niveau, ce « ralentissement du lieu » (Urry, 2005 : 160) est ce « temps glaciaire » (*idem*) qui va permettre au *businessman* de Montulet (1998), le week-end venu, d'aller sans difficulté partager un repas de vendanges ou de quartier avec des voisins dont la mobilité est complètement différente : la principale compétence de Pierre Charlot est justement de savoir articuler ces dimensions spatio-temporelles.

Mais il me semble qu'on peut prolonger Urry ou Montulet en insistant sur un second niveau qui est celui d'une identification instantanée, furtive presque, qui permet d'un côté, plus personnel, de reconnecter en permanence avec cette dimension, par une délocalisation fictive mais efficace : le coup de fil à la maison lors d'un déplacement, la photo des enfants posée sur le bureau ou les objets-fétiches sur lesquels on glisse un instant ; de l'autre côté, il s'agit de cette identification par les correspondants rencontrés : en donnant un crédit, même très provisoirement, à l'identité proposée, ceux-ci confortent le sujet dans la multiplicité de ses spatialités. Ainsi, décrochant mon téléphone, je ne mets pas en cause l'identité de « Jean-Michel » qui, à son accent, m'appelle vraisemblablement du Sénégal pour m'inciter « à venir *le voir* » et acheter un nouveau canapé chez Cuir Center, dans la périphérie de Béziers<sup>131</sup>. Ainsi, durant un instant, je lui donne donc cette existence de « Français en France » qu'il veut et doit être pendant ses douze ou quatorze heures de travail avant de redevenir citoyen de Dakar. De la même manière, le joueur de GTA (*Grand Theft Auto*) peut sans complexe décrocher un instant des rues de Miami pour répondre au téléphone en lançant l'inévitable « t'es où ? » : le processus de relocalisation instantané projette et donne existence à l'interlocuteur, jusqu'à la prochaine relocalisation, un peu à la manière du rafraîchissement d'une page web.

Aussi, il est possible aux individus d'aller plus loin, faire fonctionner le processus dans tous les sens, ne pas se contenter d'attendre l'identification mais aussi la susciter par la délocalisation provisoire. Pour ce cadre de la vente par correspondance de Croix, rencontré dans une discothèque échangiste belge, « c'est facile parce que c'est en Belgique » : la manipulation de soi (Jauréguiberry, 2004) n'est pas seulement costumée ou tatouée sur les peaux, elle fonctionne par des jeux de déplacement, translocation des identifications : ici je suis ceci, là je suis cela. De même, sur les réseaux de scams, on s'égaré dans une géographie vite mondialisée des identités et des adresses. Mais la critique est alors évidente puisque du fait de cette concentration sur le processus individuel, dans tous les cas évoqués ici, c'est un banal paravent, dérisoire, l'illusion d'une délocalisation de l'identité ; ces lieux prétextes restent dans une standardisation planétaire, des comportements, des valeurs, surtout des icônes et ne transcendent pas les enjeux globaux auxquels ils restent gentiment soumis.

Il reste à essayer de voir comment se joue l'inscription spatiale dans le dernier territoire qui reste jouable parce que seul capable d'une réelle mobilité : le corps. De fait, il apparaît rapidement qu'il ne s'agit pas simplement d'une question d'échelle, susceptible de produire un

---

<sup>131</sup> Ou Montbéliard, Calcutta, Hampton Court,... dans un moment, un instant, demain, dans un *autre* coup de fil qui lui confère une *autre* identité spatiale.

réduit, un espace clos sur l'extérieur et protégé ; le corps n'est pas seulement le territoire de proximité la plus immédiate, mais aussi et surtout un élément essentiel de la médiation au monde. A ce titre, le corps est indissociable de la construction du sujet. Il instruit un rapport au monde mais aussi construit le monde que le sujet expérimente. Il permet donc aussi de donner au monde une image du sujet que celui-ci veut poser comme identité. Enfin, dernier aspect de cette fonction d'interface, très concrètement impliqué dans la définition du réel, le corps paraît échapper à l'abstraction généralisée, hyper réalisation du monde qui perturbe tant les processus de construction des identités. De fait, cette illusion ne résiste guère à l'analyse mais impose d'essayer de parcourir l'ensemble de ces jalonnements, tenter une cartographie des ancrages du corps tant dans la construction du sujet que ses interactions avec le monde.

Vu depuis une perspective sociale et politique, le corps avait gagné dans les années 1960-70 une reconnaissance qui amenait à le considérer comme le lieu d'une lutte contre le poids de structurations aliénantes dont la dénonciation passait par une revendication et un affichage de ce corps. L'enjeu politique finit par masquer la dimension identitaire, réhabilitée dans les décennies suivantes, au point de devenir à son tour quasi exclusive. Le propos de cet ouvrage est d'essayer de mettre en valeur l'articulation constitutive entre les deux. Ce chapitre s'efforce donc de poser les contours d'un sujet situé et engagé dont le profil sera ensuite développé dans la troisième partie ; un sujet impliqué dans la construction d'un monde nouveau.



## Chapitre 5

### Transgressions. Situer des corps sans limites

La géographie s'intéresse depuis peu aux corps et corporalités. Cette évolution est caractérisée par un regard attentif à leur mise en spectacle, l'affichage d'identités (souvent en marge et/ou sexuelles) en particulier à travers la construction d'une ville différenciée par les médiations corporelles et la production d'urbanités fugaces.

Dans ces pages, il ne s'agit pas de chercher être exhaustif mais bien de cibler une évolution majeure des approches intellectuelles du corps ; celle-ci doit être entendue comme une évolution des processus de construction de la corporalité et ses usages en tant qu'outil de positionnement identitaire. Il faut donc lire cette évolution dans les deux parties qui composent le titre avec d'abord une logique chronologique ; mais ce titre traduit surtout une mutation sans précédent des processus de structuration des spatialités des individus. Dans le premier terme, on entend la critique d'une tendance longue (Foucault et Elias) suivie dans le second terme de sa remise en cause récente. Cette réflexion sur le corps est donc représentative des évolutions épistémologiques récentes : la réinvention des corps après leur négation de la modernité est d'abord politique. Mais l'usage conscient du corps devient relationnel et dépendant de son inscription culturelle ; ce corps projeté, signe de soi semble être le lieu d'une corporalité en crise et d'une difficulté des individus à se situer qu'il s'agit d'appréhender avec circonspection.

Car cette focalisation sur ces deux aspects en reste à une vision très restrictive des corps, une conviction implicite des manques et malaises de la corporalité : *psyschaestenia* chez Olalquiaga, « corps sans organe » pour Doel comme traduction d'une difficulté à donner épaisseur à l'expérience du monde, en particulier les corporalités du quotidien : « être d'ici », « être là » se révèle difficile à appréhender.

S'il y a crise des corps, c'est parce qu'il s'agit de repositionner leurs limites dans deux domaines : en une génération, on passe d'une négation à une multiplication des représentations hyper-réelles dans un contexte où la frontière entre ce réel et son artificialisation n'est jamais nette. Ce vertige devant la multiplication des Moi possibles dans une réalité proliférante, cette confusion s'accompagne d'une déqualification des corps réels ridiculement (esthétique) ou stupidement (médecine) limités. Dans le même temps, la limite entre l'intime et le public subit

une érosion comparable. Il existe en fait une troisième crise, mais liée à la précédente : l'allongement de l'espérance de vie et les améliorations des conditions sanitaires s'accompagnent d'une redéfinition des usages du corps, auparavant principalement instrument de travail et de reproduction, il est aujourd'hui d'abord dédié aux loisirs et plaisirs ; l'outil corps s'est fait promotion de l'identité des individus mais l'incorporation des identités spatiales n'est pas une évidence ; il s'agit de questionner ces changements dans les pages qui suivent.

Plus au fond, il s'agit dans les pages qui suivent, de poser l'esquisse d'une géographie du sujet. Or, en ce qui concerne le corps et les corporalités, il ne s'agit pas d'un simple mouvement d'échelle : la vertu des sujets conscients est de renverser le virtuel comme séquence actuelle de devenir. « un corps devient virtuel en s'organisant comme sujet [...] cet effet virtuel le positionne alors comme le lieu actuel » (Colebrook, 1999, in Shield :2003 :27-28). Ainsi, derrière un projet en apparence anodin, c'est une remise en cause des bases étriquées sur lesquelles se construit la géographie depuis près d'un siècle car le questionnement des identités, loin d'être un question dépassée (Guerrin-Pace et Guermont, 2006), introduit nécessairement de nouvelles dimensions. Ainsi, par exemple, au même titre que le renouvellement du questionnement sur la mobilité introduit par Urry (2005), la cospatialité n'est plus une question, elle est évidente et partout, permanente car tous les projets identitaires se construisent dans cette dimension en travaillant dans deux ou trois sens différents.

### *La négation des corps*

Pour débiter, il est peut-être nécessaire de poser quelques jalons qui permettent de situer avec précision la valorisation du corps dans la société et les sciences sociales et humaines jusqu'aux années 1990. Passant d'une négation du corps et des corporalités à l'analyse des processus de cette extinction pour les réinventer, nous pourrions alors poser une introduction au propos principal qui sera développé ensuite.

Il semble en effet nécessaire d'aborder l'analyse du corps dans deux directions distinctes. La première traite le corps comme une espèce de présence absente, ou pour reprendre le vocabulaire de Parsons, comme « catégorie résiduelle ». C'est une vision qui traverse toute la sociologie classique, de Marx (le corps comme force de travail, assimilé à la force productive), à Weber (le corps rationalisé, attribut définitif du statut des groupes), jusqu'à Durkheim (le corps perturbateur dans l'appréhension des faits sociaux): « le corps est classiquement considéré comme un obstacle à une connaissance géographique légitime, et non

comme un vecteur ou une détermination de la connaissance » (Hancock, 2003 :213). Cette tradition joue un rôle majeur dans la formation du corpus théorique de l'ensemble des sciences humaines et sociales et explique « la longue ignorance » (Keerle, 2005) à son propos.

Elle s'ancre dans une tradition qui ne s'intéresse à l'homme qu'en tant qu'être public, et encore, avec une vision très restrictive. Les catégories de l'intimité ne sont donc pas intéressantes : en 2000, Staszack relève dans l'introduction du numéro des *Annales de géographie* consacré à l'*habiter* que la géographie de l'entre-deux-guerre (Bruynes, Desfontaines) prolongée aujourd'hui dans la géographie culturelle dite française s'est intéressée à la question mais seulement à travers l'habitat et encore à bonne distance : on ne pénètre jamais à l'intérieur de la maison qu'on étudie comme type, révélateur de genres de vie qui apparaissent ainsi sévèrement tronqués. Il faut attendre Bourdieu<sup>132</sup> pour que l'intime de la maison, ses jeux, contraintes et violences fasse l'objet d'une analyse digne de ce nom. Le corps subit le même sort : il n'est que conséquence incidente ou facteur de perturbation, mais jamais vraiment important.

Ainsi, les géographies de l'alimentation de ces dernières années ne s'intéressent pas au corps qui mange : soit, à partir pourtant d'une généralisation discutable de la conception européenne, sinon française, de la gastronomie (Pitte, 1991), on n'aborde pas vraiment le fondement du plaisir de manger, pourtant au cœur du processus ; on ne recherche que la mise en valeur de comportements de groupes dans une perspective très essentialiste (du sous Durckheim en somme), soit on s'intéresse à la géopolitique de l'alimentation (Boudan, 2004) mais alors sans pointer la multitude des différences à l'intérieur d'aires prétendues uniformes où l'individu n'existe pas. Tout n'est que rapport de production, rapports de forces dans un monde finalement qui reste perçu comme fait de blocs rigide et ultra-cohérents, resté en somme dans la logique de la guerre froide. De même, la géopolitique de la faim (Brunel, 2000) ne vise pas non plus l'expérience de la faim, pourtant essentielle pour les individus qui l'ont connue ou la connaissent. Par ailleurs, dans ces contextes, pour reprendre une remarque de Joël Pailhé à propos l'utilisation des cartes dans le domaine des pratiques linguistiques minoritaires en Europe, cela suppose que tous les habitants des espaces considérés sont sous-alimentés.

Parmi les ouvertures intéressantes, retenons celle d'Olga Gritsai (2000) qui utilise Bourdieu -d'ailleurs sans guère l'assumer ce qui la prive de développements intéressants- pour mettre en valeur la construction de goûts nationaux à travers la réflexivité des stratégies

---

<sup>132</sup> Et son mépris de la géographie, pas si immérité sur cette question.

marketing des multinationales de l'alimentation pour bébé (Nestlé et Danone en l'occurrence). On retrouve cette ambiguïté dans une récente géographie de la nudité où le propos est partagé entre une approche finalement très politique des logiques qui sous-tendent l'appréhension de l'usage de la nudité (Barthe, 2003), sans oser aborder les contrées de l'expérience des corps nus, ce qu'en toute modestie Barrère et Cassou-Mouna (XX) réussissaient finalement bien mieux.

En son temps, le pape Urbain avait aussi les mêmes préventions et timidités envers les nus de Michel-Ange. Mais il me faut reconnaître que j'ai réussi à proposer une géographie du bal (Crozat, 1998) qui fait l'impasse sur le corps et la danse, sans critique à ce sujet jusqu'à aujourd'hui. Et sans complexe de ma part jusqu'à la lecture des développements de Nash (2000) qui utilise la performativité et la *non representational theory* de Thrift pour relire un travail sur le tango. Mais alors ma tentative d'utiliser Sennett pour compléter mes premières approches du bal complétées de travaux plus récents sur le loto ou les *raves parties* a été refusée par *Géographie et Cultures*. Signalons cependant les ouvertures de Christine Chivallon du côté de la mémoire des corporalités situées de l'esclavage (Chivallon, 2004), qui débouchent sur les mêmes remises en cause.

### *La ré-invention de corps politiques*

Au-delà de l'horizon limité et réducteur de la géographie française, le renouveau des années 1970-1980 s'est effectué, en particulier dans les analyses de Norbert Elias (1969) et Michel Foucault (1975). Bien que conférant aux corps des statuts épistémologiques différents ces auteurs partent des mêmes bases, pour les subjuguer. C'est l'avènement d'une biologie humaine subordonnée à la culture, une *épistémê*. Chez Elias, la *civilisation* des corps est une condition immanente à la modernisation et sophistication des attitudes et des comportements sociaux. Son *processus civilisationnel* est un discours sur la perte du sens socio-culturel de la biologie imposé par l'ascension historique des symboles et marquages culturels. Le corps humain civilisé est le résultat d'un processus qui articule la *socialisation* (le corps comme expression sociale induite par la régulation graduelle et la privatisation de ses fonctions naturelles), la *rationalisation* (contrôle croissant des émotions et sentiments) et l'*individualisation* (le corps comme frontière entre individus et entre ceux-ci et le monde extérieur).

Chez Foucault, les systèmes de disciplinarisation du corps et de la sexualité révèlent la nature des pouvoirs qui se constituent dans la société et se manifestent en parallèle à ses expressions discursives respectives. Le corps et la conscience que nous en avons sont des

produits des idées et des pouvoirs constitués dans des sphères politico-institutionnelles comme la famille, l'école, l'hôpital ou l'usine qui, ainsi, ne cessent d'avoir une expression symbolique et sociale plus générale et historiquement changeante. Cette évolution historique de l'expression symbolique du corps implique, dans la société de consommation moderne, que sa représentation dépende de moins en moins au recours à des moyens coercitifs et toujours plus à des facteurs psycho-culturels, comme la stimulation et le formatage, la mise en style de l'individualité.

La principale réflexion autour du corps, très dépendante de Foucault, s'ante dans ces conceptions ; dans son expression géographique, elle reste très strictement anglo-saxonne. On peut la caricaturer autour de quelques idées. Tout d'abord, c'est une géographie du corps, plus que des corporalités. C'est ensuite souvent une géographie de la sexualité. Enfin, ses extensions l'orientent vers la géographie raciale contemporaine ou les *gender studies*. Derrière la volonté d'aborder la mise en géo-graphie du désir<sup>133</sup>, on envisage la déconstruction d'une aliénation.

Cette géographie politique initiée par les études gays et féministes envisage la culture comme fondement de la cité et des comportements collectifs. Mais la sexualité, réputée pourtant privée, n'est pas abordée comme telle. Foucault ne laisse pas imaginer qu'il reste quelque chose de réellement privé. Si Edith Butler (1990) réintroduit cette intimité privée, c'est pour la subordonner encore plus étroitement au contrôle social.

A partir de Derrida, elle argumente l'idée d'une construction discursive du genre, capable de performer fortement jusqu'à fonder intimement des structurations devenues comportements. Cette analyse d'une politique *totale* des corps répond à la difficulté à expliquer comment, malgré la dénonciation récurrente du caractère social et politique de l'aliénation des groupes rejetés, de Marx à justement Foucault, Bourdieu ou, plus récemment, Wacquant (2006), malgré l'action généreuse et volontariste, souvent inspirée par ces mêmes développements, des politiques publiques, des structurations de genre persistent. Nous reviendrons plus loin et en détail sur les modalités selon lesquelles l'intériorisation par la répétition, l'itérativité permet de naturaliser ces prescriptions extérieures et de les transformer en comportement.

Mais, deux remarques s'imposent : je pense que la construction des différenciations sociales est au cœur de ces processus, qu'elle les motive ; le genre, l'ethnie ne sont que des

---

<sup>133</sup> C'est ainsi qu'on peut le mieux traduire *Mapping Desire*, de Gill et Valentine (1994), l'ouvrage fondateur, même s'il n'inaugure pas le genre.

variantes de ce processus plus général, des adaptations à des contextes spécifiques qui entrent toujours dans un cadre large. Par ailleurs, ce rôle du contexte est trop souvent sous-estimé chez Butler : lorsque Brown (2000) s'intéresse aux homosexuels de Glasgow et leurs stratégies de sortie (*outing*) du placard (*closet*), celles-ci doivent être replacées en perspective avec les conditions spécifiques qui caractérisent dans cette ville. Il apparaît évident que l'analyse des mêmes processus de mise à l'écart et d'éventuelles tentatives de sortie dans une ville mexicaine ou d'Amérique latine (Dasha et Alvarado, 2004 ; Lòpez-Lòpez et Sànchez-Crispin, 2004 ; Sànchez Suarez, 2004).

Plus largement, cette conception débouche sur Davis (1998, 2006) : le contrôle total de la cité qui origine le projet urbain contemporain passe d'abord par celui des corps : le choix de Schwarznegger, ex-monsieur Univers body-buildé, comme gouverneur de la Californie est le symbole qui, en même temps introduit la rupture contemporaine : car ce « Léviathan spectral » ne gouverne rien. « Il est gouverné par cette force abstraite, constituée de nos démissions, de nos pulsions égoïstes, et de nos absences de volonté » (Kyrou, 2007 :14). La politique est ici beaucoup plus dans sa démission qu'en tant que volonté collective. Cela ne signifie pas que le pouvoir n'ait plus une volonté de domestiquer les corps, au contraire :

Georges Mothron, député-maire UMP d'Argenteuil (Val d'Oise), a provoqué un tollé en achetant cet été un répulsif afin de déloger les SDF des abords du centre commercial de son centre-ville. Les agents municipaux ayant refusé d'utiliser ce produit, le maire l'a donné aux responsables de la galerie marchande Côté Seine, qui l'ont répandu. Le PS a dénoncé une « chasse aux pauvres ». (*Nouvel Observateur*, 23 août 2007)

En général, cette évolution se fait lentement, par adjonction de nouveautés en apparences bénignes et, souvent, à vocation technique : faciliter la gestion est souvent le maître-mot de sa justification. Ainsi, actuellement, un nombre croissant de collèges et lycées français s'équipent de systèmes de fichage des empreintes de mains de leurs élèves ; vendus à l'origine pour sécuriser ces établissements contre les intrusions, ces systèmes ont été détournés de leur usage, soit qu'on les utilise pour connaître l'absentéisme en temps réel, soit qu'on les installe dans les réfectoires afin de dissuader les élèves qui auparavant mangeaient en utilisant la carte de cantine d'un de leurs amis : derrière le prétexte sécuritaire se cache une finalité socialement très discutable. La « guerre » aux pauvres (Don Mitchell, 2001:57) reste la norme mais les modalités de conflit social (Soja, 2001 :54) ou politique évoluent: comment à ce premier niveau réintroduire la cité, apprendre la manipulation de la société hyper réelle ? Comment échapper à une violence de basse intensité mais redoutable ?

Guerre ou chasse aux pauvres, celle-ci est intégrée dans une stratégie plus générale qui, sous cet aspect aussi ne fait pas l'objet de débat. Dans le même temps, la conscience des corps s'efforce de s'autonomiser. Car, ce qui découle des évolutions introduites par Butler et, plus largement les auteurs de la post-modernité, c'est la conscience que les modalités

d'intériorisation, l'intimité, doivent être prises en compte pour dépasser des approches parcellaires du corps, le plus souvent ramené à sa seule sexualité, pour envisager des comportements, des corporalités.

*Un corps relationnel et dépendant*

Progressivement, sans qu'on puisse donc vraiment parler d'une rupture, on est passé depuis quinze ans à un autre niveau d'appréhension de l'identité et de la corporalité incluse dans cette identité. Des perspectives beaucoup plus troublantes mais elles le sont d'abord parce qu'elles mettent à jour un trouble bien plus grand encore des individus dont le corps devient signe et permet l'expression la plus évidente.

La critique de la longue éclipse du corps en tant que phénomène matériel et biologique a soutenu que la *performance* corporelle est une dimension de la vie culturelle qui s'exprime dans un espace public ouvert à l'interaction, dont la ville et en particulier la métropole moderne sont les meilleurs exemples : cette dimension *singulière* est particulièrement analysée à travers la promenade de Benjamin (Savage, 2000 :33), les travaux ethnologiques sur le carnaval (Mintz, 1997, par exemple) ou la plage (Urbain, 1994).

Jusqu'au-delà du thème précis du corps et des corporalités, omettre cette dimension, c'est se condamner à ne pas comprendre toute la richesse d'auteurs comme Simmel (1903, 1981[1918]), Sennett (1986), Baudrillard (1981) ou Goffman (1979), pour qui la corporalité émerge sous une forme dérivée des relations dans l'espace public ou des analyses socio-anthropologiques du corps dans lesquelles l'urbanité apparaît comme une variante dépendante ; ainsi on inverse la perspective dans les travaux de David le Breton (1990), Pasi Falk (1991), Stève Pile (1995 et 1996), Chris Shilling (1993) et Bryan Turner (1984).

Le corps devient autonome mais reste dans l'interaction. Il ne s'agit cependant plus de se fondre dans un discours commun<sup>134</sup>. Progressivement, émerge le besoin de lui faire traduire une personnalité : le corps surgit complètement subsumé par la culture urbaine de l'apparence et de la mise en scène d'une urbanité spécifique caractéristique. Ainsi, l'icône de Venice, c'est une jeune fille en roller (doc. 5) apparue lorsque cette plage ancienne et proche du centre de Los Angeles est devenue un haut lieu du mouvement hippie à Los Angeles (Jim Morrison et les Doors).

---

<sup>134</sup> Il est révélateur que le discours pessimiste de Sennett l'amène d'ailleurs à annoncer « The Fall of the Public Man » dans une société où la mise en spectacle permanente des corps n'est pas le signe d'une publicisation de ceux-ci mais, au contraire, une rupture de la relation homogène aux lieux publics; même caractère prophétique chez Baudrillard.

**Doc 5: La construction de l'icône de Venice, California.** *Skateaway*, (Dire Straits/Mark Knopfler, album "Making Movies", 1980), comme le film *Roller Boogie* (M. L. Lester, 1979), tourné à Venice sur Muscle Beach et qui marie disco et roller ou les reportages de *National Geographic* (California Girls, 1978) expriment bien cette corporalité entendue comme une urbanité spécifique : la revendication du corps est une libération et une réinvention de la ville.

I seen a girl on a one way corridor  
stealing down a wrong way street  
for all the world like an urban Toreador  
she had wheels on on her feet  
well the cars do the usual dances  
same old cruise and the kerbside crawl  
but the rollergirl she's taking chances  
they just love to see her take them all

no fears alone at night she's sailing through the crowd  
in her ears the phones are tight and the music's playing loud

hallelujah here she comes queen rollerball  
enchante what can I say don't care at all  
you know she used to have to wait around  
she used to be the lonely one  
but now that she can skate around town  
she's the only one

no fears alone at night she's sailing through the crowd  
in her ears the phones are tight and the music's playing loud

she gets rock n roll a rock n roll station  
and a rock n roll dream  
she's making movies on location  
she don't know what it means  
but the music make her wanna be the story  
and the story was whatever was the song what it was  
rollergirl don't worry  
d.j. play the movies all night long

she tortures taxi drivers just for fun  
she like to read their lips  
says toro toro taxi see ya tomorrow my son  
I swear she let a big truck grease her hip  
she got her own world in the city  
you can't intrude on her  
she got her own world in the city  
cos the city's benn so rude to her

no fears alone at night she's sailing through the crowd  
in her ears the phones are tight and the music's playing loud

she gets rock n roll a rock n roll station  
and a rock n roll dream  
she's making movies on location  
she don't know what it means  
but the music make her wanna be the story  
and the story was whatever was the song what it was  
rollergirl don't worry  
d.j. play the movies all night long

come slippin and slidin  
life's roller ball  
slippin and a slidin  
skateaway that's all  
shala shalay hey hey skateaway  
she's going sining shala shalay hey hey  
skateaway



California Girls

These girls found a window of opportunity roller-skating in Venice Beach, California.

Photograph by Jodi Cobb, 1978

From *Swimsuits: 100 Years of Pictures*, 2003; <en ligne>  
<http://magma.nationalgeographic.com/ngm/swimsuits/postcard09.html>

Cette icône, très politique à l'origine (le corps revendiqué comme affichage d'une liberté) est aujourd'hui complètement duale : instrumentalisée le jour comme outil de promotion touristique (mais les filles se sont rhabillées), et abandonnée la nuit aux gangs : « **Il est fortement déconseillé de se rendre dans le quartier une fois la nuit tombée.** A ce

moment, le quartier appartient aux gangs. Les agressions sont nombreuses... Mais rassurez-vous, **il n'y a rien à craindre en journée**, d'ailleurs le quartier est très protégé, tourisme oblige. Aujourd'hui, **Venice est un spectacle permanent où des amuseurs publics distraient les passants dans une ambiance très sympathique**. On retrouve des musiciens, orateurs, danseurs, jongleurs, et autres cracheurs de feu. Les attractions de Venice passent aussi par les petits stands de produits exotiques et les **immenses peintures murales** qui décorent le quartier. N'oublions pas, il faut l'avouer, les superbes femmes qui passent en roller et les corps bodybuildés des hommes qui exhibent leurs muscles dans la salle de musculation en plein air... Le tout forme **un spectacle polymorphe et contrasté, tellement représentatif de l'Amérique**. »<sup>135</sup>. Brunel (2006) montre bien que ce n'est qu'une mise en scène dépassée par les logiques structurant tant la dysneylandisation du monde que la guerre aux pauvres : l'icône a subvertit le réel, c'est une hyper réalisation du monde.

Cela suscite une première nuance : Elias et surtout l'analyse de la normalisation moderne par Foucault montrent clairement qu'il serait faux cependant de juger que le processus de contrôle médiéval et renaissant de la corporalité se termine quand débute le processus d'externalisation de l'expression de ses fonctions physiques. Malgré une intimité croissante et, surtout, du fait de son occurrence fréquente dans des contextes d'absence marquée de liberté individuelle, les techniques destinées à discipliner les corps d'une part comme par ailleurs l'inhibition des fonctions physiques et le modelage des sentiments et passions tendent à se prolonger et se diversifier dans un monde moderne décrit en insistant sur sa plus grande liberté individuelle et d'une plus grande tolérance devant les comportements et attitudes (Gleyse, 1997 :311). Fortuna (1999 :) s'intéresse ainsi aux formes de pénitence auxquelles le corps physique est soumis pendant le pèlerinage de Fatima ; devant les évolutions contemporaines, par exemple le retour du châtiment physique dans un échange destiné à payer, au moyen du sacrifice, un bien-être passé et futur, il conclut à une tendance à la *re-féodalisation* récurrente du corps, de son expressivité et à son instrumentalisation. Les émissions de télé-réalité consacrées aux soins du corps, au relooking, etc. ou la pratique compulsive de la chirurgie esthétique par nos sociétés en sont d'autres exemples.

C'est un argument qu'on retrouve par exemple dans l'analyse que Pasi Falk propose autour de la « corporalité », entendue alors comme une expression de l'expérience du corps (Falk, 94 : 62-66). Mais là on est déjà dans un second glissement à partir d'Elias ou Foucault. Le côté expressif de la corporalité exprime ce qui concerne l'externalisation des fonctions

---

<sup>135</sup> <http://www.linternaute.com/voyage/etats-unis/los-angeles/monument/venice-beach/>; surligné par l'auteur.

physiques du corps humain (comme un sourire ou la stimulation sexuelle ou le cri de douleur). Son externalisation correspond à une amplification du Soi qui, ainsi, transgresse les frontières de l'intimité corporelle pour révéler des états de plaisir, de sensualité ou de souffrance. Ainsi, nous éprouvons le même sentiment d'obscénité devant l'exhibition de vieillards de la pub pour le lundi de Pentecôte travaillé, celle de l'UNICEF qui présente un enfant en pleurs ou les amours en piscine des habitants du *Loft* dans l'émission de télé-réalité de M6 : toutes ces spectacularisations des corps exposent un excès volontaire, une amplification calculée.

Mais, et c'est le troisième pas, la dimension expérimentale de la corporalité (par exemple, manger, boire, pour faire simple, consommer) mobilise diverses capacités cognitives et sensorielles des sujets dans un monde où l'expérience est consumériste. Cette internationalisation de l'expérience comprise comme propagation du monde extérieur dans le monde intérieur des sujets, est aussi symptôme de délocalisation des frontières entre nature et culture. Il n'y a plus de limite à la géographie quand l'articulation local/global se joue aussi dans le choix d'un rouge à lèvres *ethnik* (Senges, 2003), d'un tatouage ou de l'adoption de normes hygiéniques qui amènent à refuser toute odeur corporelle (Japon). Cette expansion des limites a débuté avec le processus de colonisation des corps lorsque *National Geographic* a proposé un voyeurisme exotique (Lutz et Collins, 1993; Rothenberg, 2001), ou qu'à l'inverse, les missionnaires ont imposé le soutien-gorge. Dans un autre cas, pourtant, la relation du corps avec la culture est *bi-univoque* (Fortuna, 1999) ; c'est-à-dire qu'elle peut invoquer tantôt des actes ironiques ou transgressifs tantôt des actes de reconnaissance et rencontrer alors une acceptation publique générale. C'est bien dans cette ambiguïté que beaucoup d'auteurs voient la crise de la relation au corps que j'évoquais en introduction.

### *Inventer une géographie du corps*

Ce corps projeté devient signe de Soi. Il s'agit donc de développer une sémiotique adaptée à nos thématiques : les survêtements blancs immaculés, surmontés ou non d'un visage plus ou moins basané et d'une casquette, ont ainsi acquis une signification assez généralement partagée dans les pays développés qui ramène aux quartiers de ségrégation des pauvres. Par ailleurs, il s'agit de se donner les moyens de dépasser certaines limites intellectuelles : Pile et Thrift (1995 : 4) soulignent qu'un problème sous-jacent avec la manière dont le dualisme structure/action opère est qu'il apparaît incapable d'interroger simultanément la vie de tous les jours en tant que réel, imaginaire et symbolique. Or, comment aborder le corps sans tenir compte de l'articulation de ces différentes dimensions ?

Pour eux, une géographie du corps et plus généralement du sujet est difficile pour de nombreuses raisons. Se pose la difficulté à cartographier (mettre en géo-graphie, *mapping*) quelque chose qui n'a pas de frontières précises. Cette difficulté est redoublée par l'impossibilité de la prendre en compte dans sa singularité mais seulement comme un ensemble de positions subjectives différentes et parfois conflictuelles. La troisième difficulté provient de ce que le corps n'est que partiellement localisable dans l'espace-temps. Enfin, reste la difficulté à déployer la métaphore des représentations de la cartographie du fait de son histoire subordonnée à une logique des Lumières dans laquelle tout peut être recensé et épinglé.

Ils proposent donc de l'aborder avec une autre manière de penser la géographie. Cela débute avec le choix d'une démarche beaucoup plus empirique qui consiste à simplement visiter et cerner le sujet de tous côtés, ou mieux, à partir des positions que chacun occupe. Cette approche constitue le champ « en couvrant par la description d'autant de terrain que possible, en l'explorant à pied, plutôt qu'en le regardant de haut depuis un avion » (Mathy, 1993 :15). C'est l'outillage intellectuel que Jullien (1995) met à disposition en distinguant les traditions analytiques gréco-occidentales et chinoises : quand l'une privilégie l'accès direct, l'autre préfère le détour qui enveloppe et subvertit, au sens militaire du terme, si besoin est. Intellectuellement, cette manière de chercher suit au plus près de la distinction introduite par Deleuze et Guattari (1980 : 12) entre cartographier et simplement reproduire. En inversant les logiques de construction du sens géographique, en passant de l'accès (le calque) à une véritable cartographie nous donnons sens : trop souvent la cartographie se contente d'être une description des présupposés du cartographe.

Pour Pile et Thrift, cela débouche sur des géographies du sujet abordées successivement à partir du corps, du moi, de la personne, l'identité et le sujet qui leur apparaissent comme la seule solution pour cartographier le sujet dans le paysage social. Cela permet de cerner des approches successivement logique, prédiscursive, psychologique, culturelle et sociale du corps. A partir de là ils proposent d'identifier quatre approches reliées mais distinctes de l'étude du corps.

La première voit le corps comme une partie d'une logique temporelle et spatiale plus générale, un ordre de connexion: « c'est l'ordre qu'on trouve dans la logique naturelle qui perpétue le vivant, une logique de trajets multiples qui se croisent, qui travaillent au travers des choses vivantes plutôt qu'elle ne s'impose elle-même à celles de l'extérieur, au-dessus d'elles. » (Brennan, 1993, cit. in Pile et Thrift, 1995 :6). C'est le type d'ordre qu'on trouve dans le temps géographique.

La seconde approche identifie le corps comme une part d'un domaine pré-discursif avec une insistance particulière pour le mouvement du corps. Notre expérience du mouvement des corps n'est pas une catégorie particulière de connaissance théorique; elle nous fournit un moyen d'accéder au monde et à l'objet, elle donne expérience et parfois même rend tangible la transition entre la conception objective du mouvement comme déplacement et la mobilisation d'une certaine praxis qui « fait du corps le lieu à partir duquel il y a quelque chose à faire dans le monde. » (Merleau-Ponty, 1968 :16). Pour le dire autrement, le corps bouscule nos catégories commodes qui distinguent soigneusement la perception de l'action. Enlaçant culture et nature, « il y a un rapport vivant entre le sujet incarné et son monde, entre mes gestes et la symbolique d'autres gestes. Autant de médiations qui ne s'effectueront pas en circularité, mais qui sont en circuit, parce que sensations et émotions ne sont jamais que subjectives et en ce sens partielles. » (Mercury, 2000 :102). Du mouvement dans toute son ampleur : cette dimension s'intéresse donc aussi bien à des mobilités très physiques qui échappent partiellement (itinéraires routinisés par exemple) ou totalement (cyberspace) aux logiques d'espace-temps habituels qu'à la construction des lieux par les émotions (Galli, 2006).

Une troisième approche considère le corps comme une origine. C'est une notion qu'on trouve souvent dans la théorie psychiatrique, soit comme identification avec le père, ou secondaire, pour combler « l'absence originelle » dans la théorie freudienne, la Mère (Irigaray, 1985). Ces approches développées chez les anglo-saxons (Frosh, 1995 ; Doel, 1999, 2000 ; Blum et Nast, 2000) dans lesquelles Doel (1999 :80) voit une des pistes majeures d'un renouvellement profond de la géographie (psychoanalyse) restent encore des terrains vierges dans la géographie française.

La quatrième approche du corps a été abordée et est souvent en relation avec des objets transversaux qui articulent les secondes et troisième approches (par ex. Fournand, 2007): le corps est le lieu de la consommation culturelle, une surface sur laquelle écrire "une externalité qui se présente elle-même aux autres et à la culture comme une surface écrite ou inscriptible" (Grosz, 1989: 10). Ainsi par exemple, les vêtements de femmes doivent inscrire la maternité dans leur corps. Dans cette approche, le corps devient signifiant mais seulement dans la mesure où il est jugé l'être par des facteurs externes au corps; il peut s'agir des systèmes sociaux (Turner, Bourdieu), du discours (Foucault) ou des vocabulaires du corps partagés (Goffman)" (Shilling, 1993: 99).

Dans toutes ces approches, le corps, enfin pris en compte aussi comme une entité biologique, gagne un accroissement significatif de son importance spatiale. Cette géographie des corps aura donc quatre caractéristiques : à un premier niveau, il y a l'extension physique

de capacités rendue possible par les différents moyens de communication. Il en résulte que le corps est capable d'agir à distance, soit par téléportation analogique (le téléphone), soit carrément par la projection de ce qui nous apparaît essentiel de notre entité biologique (*Sims, Second Life*, les sites de rencontre tels *Meetic* ou plus largement tout ce qui, sur le web, est dénommé réseaux sociaux). A un autre niveau, le corps a maintenant de beaucoup plus grandes capacités de mouvement déambulatoire grâce au développement des transports, en particulier dans leur dimension individuelle. En troisième et dernier point, le corps peut être construit physiquement d'une manière qui n'était guère possible auparavant. Les développements médicaux tels que la chirurgie esthétique signifient que le corps peut-être en permanence représenté.

Mais chacune de ces entrées n'est pas univoque et exclusive, elles s'associent : *Second Life* procède ainsi du premier et dernier point. Mais le paradoxe, c'est qu'alors que nous disposons enfin de grilles de lecture pour appréhender ce corps situé, balisé, bien identifié, équipé et augmenté de prothèses variées, celui-ci apparaît moins net. Cette instrumentalisation sociale du corps que cible bien Gleyse (1997) est aujourd'hui plus complexe car les frontières entre intérieur et extérieur du corps sont remises en cause tandis que se multiplient les usages du corps. Il est possible de distinguer deux niveaux de perturbations : tout d'abord, on peut s'intéresser à l'effritement des modalités de régulation sociale, avant d'aborder des déstabilisations plus profondes.

#### *De Foucault à la métaphore de la destruction créatrice chez Fortuna*

Avec Freud, Elias et Foucault, nous disposons d'outils utiles à la compréhension de la manière dont les facteurs socio-spatiaux externes qui interviennent dans la formation des identités des sujets sont intériorisés. Cela permet ainsi de faire coïncider les identités de ces derniers à leur subjectivité. Mais celles-ci en sont venues à être comprises comme l'expression composite d'intersubjectivités, dans lesquelles la frontière entre facteurs externes et internes devient impossible à déchiffrer.

Il en résulte qu'il est aujourd'hui accepté que dans les situations sociales de notre quotidien, les sujets agissent en accord avec des compétences identitaires qui, à rebours de ce qui triomphait dans la pré-modernité, ne sont plus stable ou rigides (si elles l'ont jamais été) mais deviennent transitoires, plurielle et auto-réflexives. Elles font l'objet de choix et de possibilités individuelles, s'accordent avec la perception personnelle de la structure des relations sociales et, pourtant, sont déclenchées en fonction des recours disponibles et des effets prévisibles. Médiatrices des relations établies entre la structure sociale et l'action des

sujets, les identités sociales sont *construites et reconstruites* au gré des changements sociaux et des nouveautés culturelles (Kellner, 1992), selon une logique d'intériorisation progressive des pulsions et contraintes (Elias, 1939).

Eminemment relationnelle et interactive devant la croissante complexification des sociétés, l'identité moderne apparaît contingente et nous renvoie à une structure personnelle, affective et cognitive qui est progressive et continuellement reconstruite par les sujets. Cela induit l'importance des supports spatiaux où ancrer des éléments de stabilisation : un ou deux « je suis d'ici » et des « ici, je suis » multiples qui fournissent une référence commode ; l'incorporation des lieux est contingente à ces identités variées mais essentielle par la simplification qu'elle procure tant dans le discours de soi que par l'ordre qu'elle peut procurer à ces configurations en déséquilibre permanent : « c'était l'année où nous habitions à Toulouse », « tu te crois à Paris ? », « tu es bon pour Sainte-Marie [Le Puy], Sainte-Anne [Paris], Saint-Jean-Bonnefonds [Saint-Etienne]<sup>136</sup> ».

Cette reconstitution des identités est inclus dans un processus dynamique de confrontation permanent de l'ancien et du nouveau. Ce balancement constant (ou cette fluidité) permet à Fortuna de tenter, par analogie, une adaptation de la pensée de Schumpeter. Il propose d'admettre que, de même qu'en ce qui concerne l'évolution du système capitaliste, les identités sociales sont sujettes à un processus de *destruction créatrice*, dans le sens « d'une incessante redéfinition des traits identitaires matriciels et d'auto-validation publique des sujets » (Fortuna, 1999 :121). Celle-ci doit être entendue comme une révolution permanente faite *de l'intérieur* ; sans relâche, les structurations productives et organisationnelles auto-détruisent les précédentes pour donner naissance à de nouvelles formes. (Schumpeter, 1975). Dans l'économie productrice, cela se traduit par l'introduction de nouveaux produits, l'ouverture de nouveaux marchés, la création de nouveaux modes d'organisation et la présence d'un capital risque associé à un esprit entrepreneurial. La publicisation croissante des identités, affichées en particulier au moyen des corporalités, autant que les processus de marchandisation, le triomphe de l'objet que souligne Baudrillard, ont progressivement amené les identités à intégrer ce mode de fonctionnement.

Les cas étudiés en amont montrent bien comment la variété et la superposition des narrations et des paramètres interprétatifs au sujet du monde ou de la vie amènent les identités sociales, à être aujourd'hui détruites à chaque pas, et de façon accélérée, dans un mouvement

---

<sup>136</sup> Cette référence à l'hôpital psychiatrique qui dessert la circonscription est une contextualisation constante des identités locale.

simultané et créatif d'identifications plus ou moins momentanées et désordonnées : discutant cette idée, un étudiant de master évoquait récemment la métaphore du sillage du bateau et sa reconstruction/destruction qui actualise un même toujours semblable mais jamais totalement identique et donc créatif : l'itérativité que Butler (1990) reprend à Derrida<sup>137</sup> fonctionnent dans cette logique. Mais ce n'est pas seulement une tentative de reconstruction à l'identique qui ne fonctionnerait jamais parfaitement suscitant de l'innovation dans ces interstices : s'y ajoute le désir de rupture, fortement valorisé par la culture médiatisée ; le culte permanent du « nouveau », à l'origine réservé à la marchandise, a fortement pénétré le domaine des identités. A travers la chirurgie esthétique, les tatouages et le relooking, les émissions de télé-réalité qui lui sont dédiées, le corps se prête particulièrement bien à ce jeu de la rénovation. Par contre, les identités se disent plus stables et sont plutôt concernées par les processus d'itération.

Les discours contemporains, scientifique autant qu'esthétique ou journalistique, soulignent la fin de nos assurances sociales, politiques, économiques, éthiques et surtout identitaires, et illustrent comment la société et son interprétation se complexifient. A travers des cas comme ceux des vigneronnes de Sainte-Foy-la-Grande ou des téléopérateurs africains, mais aussi la question de la confiance que je peux accorder à l'identité affichée des correspondants rencontrés en ligne (Schmoll, 2000), il devient clair que la croyance en une sécurité ontologique des individus se fragilise et que s'instaure une espèce de fiction de la vie collective avec des effets présumés sur leurs manières personnelles de se voir, de se présenter et évaluer, tout autant que sur la manière de voir, présenter et évaluer les autres.

Beaucoup de discours très différents sont ainsi concernés. Pour donner quelques exemples, cela réfère aux identités festives de la frontière belge de Lille, si fausses et pourtant prises très au sérieux, plus que les identités réelles des individus. Fortuna (1999 :121) balaie un champ immense, depuis les recherches de localisation de la raison, des sentiments ou du plaisir dans la vie sociale, mais aussi les émotions que traque Galli (2006); il y ajoute aussi toute la réflexion sur les modalités de construction de la condition subalterne des sujets et les discours post-coloniaux sur la radicalisation des identités, les relectures des géographies et des communautés imaginées, leurs limites et leurs frontières, l'esthétisation et la dramatisation du quotidien et l'importance du visuel et de l'image sur le langage écrit et parlé ; le débat autour de la réalité et des pseudo-événements (hyper réel), le débat sur la re-configuration des espaces publics, la société du risque et l'ambivalence de nos critères de classification de ceux-ci<sup>138</sup>.

---

<sup>137</sup> Voir chapitre suivant

<sup>138</sup> A ce sujet, voir infra, la *risk free environment*.

Admettre avec Fortuna l'idée d'une destruction créatrice des identités impose la nécessité d'une réflexion destinée à revisiter la signification attribuée aux *centres* typiques de la modernité en tant que matrices primordiales des identités, qu'il s'agisse de la classe sociale, du sexe, du groupe ethnique ou religieux, de la condition professionnelle, du niveau éducatif ou du statut familial : il est facile d'annoncer que ceux-ci ont perdu de leur importance mais ils n'ont pas disparu pour autant, se sont transformés dans le même mouvement qui transforme les identités et reconfigure les corps. Il demeure que, sur le plan théorique mais aussi pratique, s'impose l'idée que nous assistons aujourd'hui à un processus de *décentrement* des sujets qui rend problématique leurs trajectoires de vie et identités, qu'on les aborde avec des conceptions essentialistes (du type, *moi je suis moi*), que structuralistes (du type *la vie m'a fait ainsi*).

Il nous faut imaginer que des cosmologies jusqu'alors inimaginées sont aujourd'hui engendrées à partir des idéologies nouvelles qui lient la culture, la consommation et des pratiques sociales revalorisées en fonction de philosophies de la vie émergentes diffusées par les réseaux médiatiques (Maigret et Macé, 2005). Sur le plan social autant que symbolique, apparaît pour Fortuna un nouveau goût de vivre qui cependant laisse Pérec, Baudrillard, Olalquiaga ou Stiegler sceptiques. Dit d'une autre manière, nous nous retrouvons devant un processus de renovation que Raymond Williams appelait « la structure des sentiments » des individus, qui implique un déplacement de nos méthodes d'analyse des généalogies et des relations sociales fixes et formelles pour comprendre le caractère plus fluide et mouvant de la société (Williams, 1977 : 133-134).

La tendance paraît être à la recherche narcissique de l'auto-satisfaction, complétée de la construction de personnalités errantes, destituées, déchues, privées de liens et compromis durables aptes à éviter des adhésions fugaces, assez souvent émotionnelles, à de nouveaux centres en émergence (Cohen, Nachman et Aviad, 1987). A ce *décentrement du monde* correspond un nouveau *recentrement des sujets*, dessiné par la valorisation de nouveaux signes culturels. Ceux-ci – parmi lesquels on peut compter la consommation, les loisirs, le corps, l'esthétique et la continuelle réinvention de communautés et « nouvelles tribus »- ne sont pas seulement équivalents entre eux mais se substituent aussi aux signes antérieurs dans leur capacité à donner racines aux identités des sujets. Devant la multiplication des identités incertaines comme celle de Nenita Villaran, certains (Debarbieux, 2006) en viennent à considérer que la question des identités est un objet sociologique problématique et de valeur heuristique limitée pour la compréhension du sens des modes et styles de vie actuels et la nature des mutations sociales et spatiales. Ainsi il en découle dans cette perspective que nous

vivons dans un temps contingent, où les identités, sujettes à une intense *destruction créatrice*, paraissent ne pas résister et céder la place aux processus d'identification des sujets.

### *Un sujet en crise ?*

Les approches initiées par Foucault, souvent reprises par les *gender studies*, s'efforcent de baliser les frontières qui donnent sens à une corporalité susceptible de fonder une identité. Mais Pile et Thrift (1995 : 195) s'interrogent pour savoir comment il est possible de faire sens à nous-même si les frontières qui nous disent que « nous » sommes se révèlent incohérentes, fragmentées, confuses, irréelles, fluides, ou en mouvement. Cette question est abordée par les auteurs avec des perspectives très différentes, mais pose toujours celle de l'expérience géographique : comment ce corps, sensé incarner une certaine stabilité dans un processus identitaires mouvant, parvient-il encore à garder une certaine pertinence ? Déjà l'hyper espace de Jameson (1984) est-il construit autour d'illusions qui troublent nos sens et empêchent de croire avec certitude à notre positionnement dans le monde. Dans des expériences comme celles des loisirs transfrontaliers lillois, ces corps se révèlent de moins en moins capables de référer aux lieux, de poser la mise à distance frontalière comme constituants : la leçon de ces modes d'organisation des loisirs et de films tels que *Matrix* (Wachovsky, 1999), c'est que nous vivons tous dans un immense hôtel Bonaventure<sup>139</sup> personnel et adapté à nos désirs et imaginaires.

Jameson insiste sur l'idée d'une désorientation ; elle est renforcée par la logique textuelle ou structuration postmoderne des espaces, des individus et des sociétés. Ainsi, elle dépasse le formalisme architectural pour poser en même temps la question des dispositifs, organisations mentales, *habitus* et espaces potentiels et leur genèse.

Cette question politique majeure aujourd'hui pose la maîtrise de la capacité à garder une vision globale des sociétés, des lieux comme une émancipation capable de subvertir le projet idéologique du capitalisme. Pour l'instant, le développement d'outils prothétiques destinés à pallier cette désorientation (GPS, Google) fait l'objet d'une lecture géopolitique incomplète, en particulier celle des outils techniques destinés à la navigation concrète et physique. Or, ces outils doivent être envisagés tant à travers les forces sociales qui les agissent que pour les désorientations nouvelles qu'ils induisent : l'outil d'aide se révèle pernicieux puisqu'il renforce l'incapacité des individus à développer cette aptitude.

---

<sup>139</sup> Nom de l'hôtel de Los Angeles qu'étudie Jameson (1984) et dans lequel il met en valeur la capacité de désorientation de l'architecture postmoderne (voir supra, 1<sup>ère</sup> partie, P. 40 et sq).

Plus avant, Rodaway (1994 :chap. 9) aborde la corporalité par les sens. Il considère que le visuel, en fait surtout un style spécifique de représentation visuelle, domine l'expérience géographique qui devient ainsi médiatrice, ou conditionne le reste de notre expérience sensuelle, émotionnelle et pratique, en particulier économique. En conséquence, plus qu'une simple réduction de l'expérience géographique au visuel, c'est une éclipse par le visuel, une hyper-visibilité des relations (conflits, coopération) économiques et sociales majeures avec une sorte d'image utopique, une expérience fantasmée et, de manière croissante, la redéfinition non seulement de certains environnements clos mais de paysages entiers de la vie quotidienne ou de la manière par laquelle ils conditionnent celle-ci ; nous venons à percevoir les environnements à travers le cinéma et la télévision, les parcs à thème et les centres commerciaux, jeux vidéos par exemple. C'est bien une reconstruction du sens et de la réalité.

La transformation de la vue et la génération de géographies spécifiques culturellement visuelles sans interruption depuis la Renaissance, pourrait être décrite comme une sorte d'hyper-réalisation de la vision. Dans la société contemporaine, cela s'enracine dans le consumérisme et les mass médias et est véhiculé par les technologies avancées et les technologies de l'information. C'est un processus de transformation dans le domaine de l'expérience géographique (rencontre personne – environnement; localisation et organisation spatiale, caractère du lieu) par lequel le visuel est effectivement devenu hégémonique – une dictature de l'œil culturellement institué construite- et les images technologiquement intermédiées (ou "thèmes") substituent ou remplacent le dialogue multisensuel réel avec l'environnement physique.

(Rodaway, 1994 : 160)

Le paradoxe de ce monde hyper-visible, « c'est qu'il est de plus en plus apparent: tout est visible cependant étrangement caché à la vue, ce qui revient à dire que l'hyper-réel prive l'individu d'une complète (et libre) participation à un monde géographique.» (Rodaway, 1994 :169)

### *Fragilités d'un sujet réinterprété et en mouvement*

On peut donc considérer que la question posée voici quelques décennies par Elias et Foucault a évolué ; elle est devenue plus dramatique : qu'est-ce que et qui vient après le sujet de la modernité ? Pour Doel (2000), c'est le symptôme d'un sujet en péril ou l'idée que cet homme hypermoderne est un sujet incomplet. Le sentiment de Doel est que le sujet est maintenant marqué, limité, restreint ; c'est « le site de la catastrophe, un lieu d'épuisement, une identité terminale » (Doel, 2000). Il trouve son intérêt dans la figure du sujet comme machine, ce qui lui permet d'explorer le sens d'un corps en morceaux et, finalement, d'emprunter à Artaud par la médiation de Deleuze et Guattari la métaphore d'un corps sans organe qui émerge dans « les séquelles d'une expérience schizoanalytique et déconstructive » (Doel, 1995). C'est aussi ce que met en valeur Baudry (1997) à travers la dissociation qu'effectue la pornographie contemporaine entre le corps, ses usages et ses images : l'excès de

la pornographie, réduite à un déluge d'images, n'est que projection qui permet de vivre par procuration une expérience extrême des corps.

Au premier abord, tout cela semble très pessimiste ; en fait, le propos de Doel amène une lueur d'espoir dans un monde de brutes déréalisantes. Il avance qu'un enfant n'a aucun sens de son corps et doit apprendre à organiser ses morceaux de corps pour créer un ensemble susceptible de fonctionner. Au moyen de marqueurs (dont surtout la distinction), la socialisation s'efforce d'insérer l'enfant dans une multiplicité de catégories sociales telles que la race, le genre, la classe... Ainsi, la machine-corps est produite dans l'usine sociale mais Doel insiste sur l'idée que ce processus n'est jamais complet et que la subjectivité reste un travail en cours. Or, si le sujet est « en travail »<sup>140</sup>, il n'existe pas de sujet qui ne soit totalement et définitivement situé, incorporé (embodied), fragmenté, décentré, déconstruit ou même détruit. Ainsi, Doel propose de rester à distance tant de ceux qui proposent le modèle d'un sujet unitaire, centré, universel, tout autant que de ceux qui revendiquent avoir tué par nihilisme le sujet épuisé (le film *Crash* de David Cronenberg).

Il propose au contraire de donner de l'importance au devenir de l'être –qui est à la fois en mouvement et sans mouvement. S'il y trouve l'occasion d'une déconstruction, c'est parce que rien n'est jamais fixé, stable mais qu'en même temps parce que ce sujet, en particulier son corps se révèle très endurant : il possède ainsi une capacité d'adaptation qui est son essence même. On en revient à la métaphore de la destruction créatrice chez Fortuna.

Puissante, cette capacité d'évolution est celle de la « géographie cancéreuse de Lyotard » (Doel, 2000), susceptible d'expliquer l'expansion de la culture *cholas* chez les jeunes hispano-américains. Quirroz Carroza montre (2004) comment cette culture de rue, développée à Los Angeles comme une forme de résistance face au racisme blanc est devenue l'affirmation d'une identité avant d'être ramenée au Mexique mais aussi dans de nombreuses villes sud-américaines puis réexportée vers l'Espagne par les enfants d'émigrés revenus au pays<sup>141</sup> comme culture métis (c'est ce que signifie *cholas*). Elle n'est pas nécessairement très originale dans ses caractéristiques, si ce n'est qu'elle est revendiquée comme un modèle d'identité urbaine et même métropolitaine. Ce processus est fréquent dans beaucoup de situations ; c'est le modèle international adopté par les adolescents (texte n°qu'on retrouve ainsi dans les discothèques belges de ma frontière de Lille. Mais déjà, importée dans ces villes

---

<sup>140</sup> « in progress » : si je me permets une traduction qui élargit le propos de Doel, c'est pour traduire cette capacité à faire renaître l'individu en permanence.

<sup>141</sup> On oublie toujours que la migration sud-américaine aux USA est très mobile : 60% des immigrants effectuent des séjours de moins de cinq ans avant de repartir dans leur pays d'origine.

latino-américaines depuis une dizaine d'années, cette culture *cholas* se singularise, s'adapte, évolue selon ses logiques propres et se réexporte (USA, Espagne) par l'intermédiaire de l'image.

On peut retrouver les mêmes allers et retours dans la mode et l'esthétique revendiquée comme africaine. Elle se nourrit d'aller-retours permanents entre sa création (les salons de coiffure et de beauté de Barbès en particulier) et ses adaptations-déformations (en Afrique, mais différenciés selon les régions) suivis de retours dans les capitales occidentales qui remédiatisent à leur tour indéfiniment ces variations. En même temps d'autres médiatisations apparaissent entre villes africaines : Dakar ou surtout Abidjan ou Lagos développent des styles autonomes.

Mais cette vision optimiste très mondialisante et en même temps dynamique est nuancée par la question de la perte des limites du corps qui permettaient à l'individu de se construire une identité. Elle prend deux directions majeures : dans la première il faut revenir aux *sapeurs* de Kin (Kinshasa) qui construisaient une différenciation à travers le travail particulièrement sophistiqué de leur image, en particulier vestimentaire. Cette construction n'était pas sans influence locale mais c'était à sens unique, de l'Europe (en fait, Paris-Bruxelles) vers le Zaïre et les autres capitales. Dérisoire, cette image servait à masquer l'échec de l'émigration d'une partie de ces hommes. Elle les paraît d'une fausse réussite mais une réussite quand même. Aujourd'hui, la circulation de l'information est telle que les images récentes d'un corps calciné dans un hôtel pour immigrés clandestins parisien ont circulé dans toute l'Afrique, y compris –et c'est la nouveauté– en Afrique de l'Est anglophone montrant ainsi l'importance du décroisement post-colonial. Or, cette image montre aux africains la réalité de la condition de leurs immigrés en Europe : comment le *sapeur* peut-il continuer à créer illusion ? Il n'existe plus, après la négation de son rêve de réussite lorsqu'il est arrivé en Europe, voici qu'il est nié une seconde fois. Mais cela n'empêche pas pour autant certains de venir y vivre et n'a pas ralenti le mouvement d'émigration, ni les allers-retours des voyageurs.

Ces reprises et modulations dans des configurations pourtant changeantes construisent un rythme : par ce terme, Crang (2001 :192 et sq) s'efforce de dépasser Lefèbvre, de promouvoir des circulations plus que des routines car elles sont informées et s'appuient sur une information tirée d'une suite d'expériences où le corps occupe une place centrale, « une ontologie corporelle » (Gren, 2001 : 213), et qui ne donc reproduisent jamais exactement la précédente, un peu comme ces suites mathématiques,  $n, n+1, n+2, \dots$ . Dans cette logique, s'impose la nécessité d'échapper à une « géographie cadavérique » (Crang, 2001 : 194) car dans l'idée d'une expérience corporelle vécue mais toujours déjà dépassée par la répétition de

l'expérience suivante. Si on veut essayer de considérer enfin que pas plus que l'espace n'est isomorphe (c'est ce qui fonde la géographie), le temps n'a pas les régularités qu'on lui prête généralement dans l'analyse, cela appelle de s'intéresser à une

Géographie des traces de l'action, plus que des pulsations vivantes des pas. Aussi, nous avons besoin non seulement de la notion phénoménologique de conscience, ainsi, par définition, une conscience corporelle intentionnelle, mais aussi de l'obsession de la phénoménologie pour une description de la conscience en terme de structure de la sensation du corps en mouvement. [...] en d'autres termes, non pas des corps se mouvant à travers l'espace-temps mais le fabriquant. (Crang, 2001 :194).

Le jeu des corps intègre donc les temporalités afin de donner existence au sujet situé car inséré dans la structure à multiples entrées d'une trajectoire envisagée et représentée: nous devons considérer et distinguer ce parcours actualisé en permanence à la fois de son origine et sa prévision, mais aussi de son déplacement et toujours dans la perspective de l'acteur à un moment donné. En même temps, en distinguant un temps plus objectivé car public d'une temporalité vécue, ce sujet/acteur finit par donner à son corps la fonction de combiner et inclure tous ces différents éléments qui le structurent : ce qui compte, ce n'est pas « le » monde, il pré-existe nous rappelle Merleau-Ponty, mais « mon » monde, expérimenté et ajusté dans son aboutissement et son devenir tels que je l'envisage. On peut donc parler d'habiter mais comme d'une configuration provisoire et multiple en constante redéfinition. A travers les diverses identités abordées dans les précédents chapitres, cette fugacité donne sens.

Il est possible de reprendre la métaphore de la balle qui revient avec régularité chez Merleau-Ponty (1945) mais en la développant encore pour comprendre la révolution qu'entraîne la prise en compte du mouvement par Crang et surtout Urry (2005): Merleau-Ponty envisage la balle dans sa trajectoire en tenant compte aussi bien du point d'origine que celui de départ qui prennent ainsi plus d'importance que n'importe quel point de cette trajectoire parce qu'ils le fondent. Il faut aller jusqu'à envisager le tennisman, avant même qu'il ne frappe (la position de son corps est déterminante pour la trajectoire future) et longtemps après puisque, dans une stratégie de construction de l'échange, le retour de l'adversaire dépend souvent de cette balle origine. Mais ce mouvement s'ancre dans des temporalités plus longues, structurantes (une tradition d'entraînement) et progressivement actualisées (l'expérience glanée lors des précédentes parties jouées par ces mêmes joueurs). Surtout, la configuration du terrain n'offre pas la régularité géométriquement normée que présentent les vues surplombantes : selon la configuration du jeu, une bonne partie de celui-ci est toujours inaccessible et en évolution permanente d'une balle à l'autre, différente également selon le style des joueurs (« imposer son jeu » revient souvent à définir une organisation spatiale dominante et plus ou moins récurrente de l'espace de jeu). Enfin, la balle *est* le tennisman parce qu'elle véhicule son destin, construit un futur moins improbable qu'un autre,

et *in fine* contribue à construire une identité qui déborde de cette seule partie (la distinction) et même du tennis (les classements concernent aussi les amateurs) jusqu'à des dimensions qui tiennent de la psychologie (perdre régulièrement a une influence très différente de celle que procure la victoire ; l'une et l'autre vont jusqu'à être lisibles sur les corps...) et influent fortement sur la construction des destins individuels.

Une telle configuration est à l'origine du trouble que me pose la notion de territoire, quelque souplesse qu'on se donne pour l'appréhender (par exemple, la FSS de Di Méo) : ce territoire réfère plutôt aux métaphores du halo ou celle de la galaxie stellaire voire urbaine, homogène tant qu'on la considère de loin, mais malgré tout cohérente, y compris à des échelles de relative proximité, et au fond, très lucidement quand aux capacités heuristiques de la géographie, sans pouvoir se montrer bien convaincant sur les logiques qui lui donnent sens et solidité.

Cette construction de contextualités emboîtées dépend d'une seule geste<sup>142</sup> mais réfère à une spatialité complexe de l'individu. C'est le problème que pose la virtualisation: les machines telles que le GPS ou, dans une moindre mesure, les jeux vidéos suppriment la plupart de ces interactions entre contextes, appauvrissent l'identité spatiale de l'individu et privent son corps de son rôle central (situer, se repérer) dans le processus de construction d'un sujet situé.

### *Exposer un corps sans limite et questionner son utilité*

L'autre problème majeur provient en effet de la suppression des limites du corps à travers la banalisation de cet « homme sans organe » (Doel, 1999) et l'évolution vers des mutants. Ce corps-machine est ainsi très travaillé en art avec une ambiguïté permanente. Le questionnement nature-culture refait son apparition à travers un certain nombre d'expériences sur le corps des animaux ou des plantes : ce corps (et le réel avec lui) est alors considéré comme l'affirmation d'une virtualité et exprime le désir de créer un être artificiel<sup>143</sup>.

Jusqu'à présent, malgré le caractère très positif de l'*homonculus* de Paracelse, son image restait négative, attachée à celle du diable. Avec le romantisme, même condamnation : l'homme crée le malheur de sa créature (Frankenstein). Aujourd'hui, nous assistons à un changement : l'homme visuel ([www.visualman.com](http://www.visualman.com)) est un condamné à mort découpé en 1878 tranches photographiées une par une, sans intérêt scientifique puisqu'en médecine, les

---

<sup>142</sup> Ironie ou coïncidence, le service est nommé *engagement* dans d'autres sports (le volley-ball par exemple).

<sup>143</sup> La plupart des exemples cités dans cette page sont puisés chez de Barros (2003)

représentations médiatisées (IRM, scanners, rayons X) ont supplanté le cadavre. C'est un simple voyeurisme à finalité commerciale.

La rupture récente nous engage sur une cascade d'évolutions qui laisse perplexe. Des perspectives plus classiques persistent quand Lee Bul ou Mariko Mori imaginent des hommes machinisés ; c'est aussi la poupée mécanique parfaite du *Casanova* de Fellini. Avec l'homme modifié d'Orlan ou des frères Chapman, la chair devient une matière première mais sans l'homme. Voici que l'art devient maintenant transgénique avec Maria de Menezes ou Juan Le Parc et son salon de beauté "ArtClone" qui propose des êtres modifiés. Natalie Jeremijenko plante dans les forêts autour de la baie de San Francisco les arbres qu'elle fait spécialement cloner. Plus troublant encore : Eduardo Kac qui exhibe Alba son lapin transgénique fluorescent (vivant) et propose de créer à la demande des animaux de compagnie uniques : dans l'exposition, lorsqu'un spectateur allume la lumière fluorescente du lapin, il accélère la dégénérescence de l'animal et suscite ainsi un questionnement interactif. Il a également à son actif (1999) des bactéries dont le code ADN comporte des versets de la Bible codés en morse. « L'artiste qui affectionne les analogies avec le dieu-créateur avait choisi un verset, tiré de la Genèse, qui pourrait être le crédo de l'art transgénique : "Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre !" » (De Barros, 2003 :184). Il a ensuite créé un microcosme artificiel (appelé *Le huitième jour*) : « sous un dôme de verre des animaux (souris, poissons) et des plantes transgéniques forment un microcosme paradigmatique d'une nouveau monde en constitution, alimenté par un robot manipulé par Internet. » (De Barros, 2003 :184).

De Barros pointe une évolution majeure depuis les « fables » de Juan Le Parc, toujours dans le symbolisme traditionnel de l'art, jusqu'aux manipulations génétiques d'Eduardo Kac. Ce déplacement modifie considérablement les modes de créations et la sphère d'intervention des artistes, d'abord en déplaçant les frontières entre art et sciences ou technologies, ce qui n'a rien de nouveau, mais surtout en bousculant l'idée de la représentation, l'espoir d'une mise en perspective critique, pour basculer dans le mimétisme de contenu et de formulation. Dans la suite de cet ouvrage, nous n'allons plus cesser de fréquenter cette ligne de fuite dans l'imaginaire d'une représentation qui échange le symbolique contre la fascination d'une reproduction mimétique et, en même temps, de la capacité à publiciser l'intimité.

Le corps ne peut donc plus être considéré comme un isolat, un réduit protecteur, « une maison dans la prairie » loin du bruit et de la fureur du monde, car il participe activement de ce mouvement. Il n'en a jamais été autrement ; les pénitents qui visitent le village perdu où se produit la troupe de comédiens et le chevalier du 7<sup>e</sup> *Sceau* d'Ingmar Bergman (1957) ne sont

plus dans le symbolique ; ils s'en échappent par une émancipation du corps. C'est bien ce qui a toujours fasciné dans ces situations extrêmes: le choix de transcender cette frontière. C'est la raison pour laquelle toutes les sociétés ont toujours eu une réaction forte face à ces comportements *borderline* : qu'on les encense pour tenter une récupération symbolique (héroïsme) ou qu'on les réprime fermement (sado-masochisme).

Ce qui change aujourd'hui, c'est que les individus ont une conscience généralisée de cette capacité, même si Baudry (1997) met bien en valeur au sujet de la pornographie, par exemple, qu'au-delà d'une surconsommation d'images, ils ne l'exercent qu'assez peu. On retrouve-là aussi bien le goût retrouvé pour les tatouages ou surtout les conduites à risque (Baudry, 1991)<sup>144</sup> qu'à travers une idée qui traverse (taraude ?) nos sociétés : une des origines de la pensée postmoderne serait les questions posées par le vieillissement de nos sociétés. Il générerait cette recherche de l'esthétique, de l'éternelle jeunesse, etc. Car à son origine, il y a la plus fantastique modification qu'ait jamais connue le corps : l'abaissement de la mortalité a induit un allongement de la vie sans précédent progressivement généralisé à la planète entière malgré de très fortes inégalités. Mais c'est au prix d'une banalisation de la machinisation de l'homme (pacemakers, prothèses, etc.), si avancée qu'elle passe de la nécessité à l'esthétisme (prothèses dentaires et auriculaires, puis mammaires et oculaires) : la mondialisation (Brésil, Tunisie, Japon et maintenant Chine) de la chirurgie esthétique en témoigne : chaque année, cinq à sept millions d'asiatiques se font débrider les yeux.

Mais *l'homme augmenté* (Binder, 2003) est annoncé depuis quelques temps : l'idée d'une modification progressive de la normalité humaine est posée comme processus d'évolution (Ameisen, 2003) ; celle-ci passe d'abord par diverses formes d'eugénisme rendues à la fois plus précises et « moralement » plus acceptables par le recours accru à la technologie (échographie en particulier). Au départ, la suppression des fœtus présumés lourdement handicapés est d'ailleurs une des raisons équivoques de cette hausse statistique de l'espérance de vie. Surtout, cela s'accompagne progressivement d'une normalisation esthétique : limitées voici vingt ans au diagnostic prénatal de handicaps graves, la demande d'avortement thérapeutique concerne aujourd'hui des situations toujours plus bénignes : nanisme puis petite taille puis présence d'une fente labio-palatine (bec de lièvre), puis « anomalie relativement

---

<sup>144</sup> Evoquant une revue anglo-saxonne appelée *La Nouvelle Chair*, il insiste sur la fascination thanatique de l'érotisme et ses liens avec les conduites à risque : « la première partie de la revue est consacrée à divers reportages, la seconde (la plus importante) aux séquences érotiques. Dans le premier numéro –dont la couverture montre une paire fesse en gros plan- on trouve, photos à l'appui, un article intitulé "Records à gogo ou l'exagération de l'excès". Il y est question de corps excessivement étirés, intégralement tatoués, excessivement gros ; ou encore qui courent divers dangers : avalement d'épées, visages couverts de chauves-souris ou d'abeilles, ou corps couché en compagnie de serpents. » (Baudry, 1991 :125).

mineure des extrémités » ; ainsi, ces dérives cumulées « modifient nos références et nous font considérer comme acceptable aujourd'hui ce que nous rejetions il y a 10 ou 15 ans » (Hirsch cit. in Manouvrier, 2003). Le diagnostic préimplantatoire va dans un futur proche relayer l'avortement car ce « clonage social », processus de sélection d'une norme fonctionnelle indiquée par la médecine, se révèle intéressant pour les parents car

de tout temps, on a eu peur d'avoir un enfant malade [...] et, dans une société de compétition, on veut, de plus en plus, un enfant bien conformé, qui aura plus de chances de s'en tirer. Ceci est aussi dans l'intérêt des praticiens, qui augmenteront leur activité. Et puis, bien que ce ne soit pas le cas aujourd'hui, mais assez vite je crois, peut-être dans 20 ou 30 ans, ce sera dans l'intérêt des autorités sanitaires et de la sécurité sociale que d'éviter ainsi la naissance d'enfants handicapés, même en supportant les coûts que représenteraient ces technologies. (Testard, 2003 : 22)

A terme, ce processus de choix continu va permettre de prendre en main la sélection pour produire « une espèce de qualité mondialisée » (Testard, 2003 :23). Il est même possible d'imaginer que cela permettrait, pratiqué sur plusieurs générations, de

produire des humains d'une telle "qualité génétique" qu'elle serait inédite [...] ce ne sera jamais le bébé parfait, mais on s'en rapprocherait. Et là peut-être y aurait-il une place pour le clonage de façon à fixer les exemplaires remarquables qu'on aura détectés [...]. "Choisir l'homme de demain" pourrait être ça : sélectionner hardiment puis reproduire "l'élite" obtenue... (Testard, 2003 : 23)

Fig. 17 : La naturalisation des différences sociales par la technologie



Source : Blatrix in Cassagne et al. (2003)

Par contre, il ne sera probablement pas nécessaire de produire volontairement « des espèces de sous-hommes, d'humains qui seraient complémentaires » (Testard, 2003 : 23) : ceux-ci existent déjà dans les pays de sous-traitance industrielle, sont dociles et ont des coûts de production et d'éducation dérisoires puisqu'ils sont assumés par les pays vers lesquels ont délocalisé. Par ailleurs, la coupure entre hommes et sous-hommes est déjà en cours de construction avec la naturalisation de la marginalisation sociale et spatiale des plus pauvres ;

elle sera *tout naturellement* renforcée, dans la logique de la société de l'accès de Rifkin (2002), par la capacité ou non à accéder à ces technologies (fig. 16). Peut-être sera-t-il possible de redécouvrir ces modernes *tropis* (Vercors, 1952) devenus « chav » (Hayward & Yar, 2006) dans la jungle urbaine pour leur « prédisposition pathologique », naturalisation de la différence induite par la mauvaise insertion dans la consommation. Déjà, le recours au comportementalisme pour expliquer la mortalité supérieure de certaines régions françaises pauvres<sup>145</sup> procède de la même logique et sert à masquer les facteurs liés au sous-équipement médical de ces espaces et à la surreprésentation de catégories sociales et culturelles plus fragiles. Dans les émissions de télé-réalité ou les reportages de société consacrés à l'obésité, la plupart des cas abordés concernent des pauvres ; on y retrouve la même propension à nier le social (coût élevé d'une alimentation de bonne qualité) pour insister sur la dimension comportementale. Ce n'est certes pas faux quand on l'aborde dans la logique d'incorporation de l'infériorité telle que l'envisage Butler (1991), mais, bien sûr, ces émissions se gardent de toute tentation en ce sens ...

L'autre dimension de l'augmentation de l'homme, plus active, consiste à lui fournir des moyens supérieurs d'adaptation de son corps aux environnements qu'il doit fréquenter et concerne surtout les entreprises et l'armée. Le processus est ancien et reposa longtemps sur la sélection des plus aptes (conseil de révision) et le choix de troupes racialement constituées soit pour impressionner l'adversaire (l'emploi des noirs dans l'armée française pendant la première guerre mondiale), soit pour s'en distinguer un peu moins (l'envoi des cubains en Angola), soit enfin pour séduire une clientèle potentielle (la pratique de l'*affirmative action* dans le recrutement des entreprises).

Il s'agit maintenant d'imaginer comment donner à l'employé ou au soldat des moyens techniques de se dépasser. Des prothèses existent déjà (lunettes de vision nocturne et infrarouge, radioguidage et GPS miniaturisé) dont la plupart ont pour objectif de « maintenir l'homme à distance du feu pour le protéger en tant qu'acteur : il conduit son système [d'armes] à partir d'un poste éloigné du théâtre [d'opération] et peut ainsi agir de façon "réelle" comme s'il s'agissait d'une action « virtuelle ». (Binder, 2003 : 36). Sinon, on vise à améliorer la sécurité avec la mise au point de systèmes de surveillance de la vigilance des conducteurs, en particulier par l'observation de la rétine<sup>146</sup>. Par contre, malgré l'invention des amphétamines

---

<sup>145</sup> Voir infra

<sup>146</sup> L'Union européenne subventionne des programmes de recherche en ce sens dans le but affiché d'imposer à court terme l'installation de cet équipement dans les camions. Toyota le propose déjà en option sur ses modèles haut-de-gamme.

pendant la guerre de Corée, ces efforts restent encore balbutiants en ce qui concerne les adaptations physiologiques, pour l'essentiel des vaccinations. L'essentiel de l'effort porte surtout sur la dimension psycho-cognitive qui amène à entraîner les individus afin que le comportement du groupe de soldats « ressemble un peu à celui d'une communauté de fourmis, chacun a sa fonction et, même si l'on est très spécialisé, très intelligent, on n'a pas plus les moyens, les leviers qui permettent de maîtriser complètement l'action que l'on doit mener... » (Binder, 2003 :36).

Finalement, il apparaît que ces tentatives d'amélioration des corps, extensions et modifications de leurs processus de production ressortent moins d'une logique utilitariste fonctionnelle (travail, guerre) que du désir de distinction sociale et esthétique. Plutôt qu'une logique héritée de l'âge industriel dont ressortaient déjà l'hygiénisme et certaines pratiques sociales (congés payés, loisirs) destinées à améliorer la qualité de la main-d'œuvre, il s'agit clairement du passage à une postmodernité soucieuse de l'image de soi et donc engagée dans le questionnement de son identité.

#### *Conclure entre stupéfaction, malaise et émancipation*

Ce rapport progressif et banalisé à la technique ne crée pas une frontière nette avec l'homme virtuel. De même, il complexifie le rapport public-privé à travers l'usage des corps (Sennett, 1991) : les sites web et télévisions diffusant des images personnelles de leurs spectateurs fleurissent. En même temps, la relation aux clones et autres doubles de soi totalement virtuels est facilitée par cette acculturation car cela fournit les moyens et habitude à l'idée d'une « grande liberté de composition d'images différentes de nous-mêmes, plus ou moins arrangées, truquées. Quelle *vérité* de l'image virtuelle sera possible ? [...] Cette mise systématique en représentation ne sera pas sans influences sur notre perception de nous-mêmes, avec une évolution des rapports entre notre personnalité privée et notre personnalité publique, les sphères du public et du privé s'imbriquant toujours plus finement. » (Quéaud, 1993 : 46)

Cela débouche sur la stupéfaction entendue comme expérience hyper-réelle du réel : plus loin, nous reviendrons en détail sur l'idée que « les expériences virtuelles sont *a priori* assimilables aux expériences sensorielles "réelles" que nous accumulons "naturellement". » (Quéaud, 1993 : 15). Les images virtuelles ne sont pas de simples illusions visuelles, des images de pure représentation : elles instruisent une relation différente de l'individu à son monde, le refaçonnent.

Les réalités « virtuelles » ne sont pas irréelles, elles possèdent une certaine réalité, ne serait-ce que par les photons qui viennent frapper notre rétine et les secousses que les simulateurs nous infligent. Au contraire, ces réalités « virtuelles » peuvent être visitées, explorées et même « palpées » [...]. En conséquence, pourvu qu'on les expérimente avec autant de persévérance et d'inventivité qu'un nouveau-né apprend à faire le tour de son corps, on peut tabler sur la découverte de nouvelles perspectives géométriques, sur l'appréhension de corrélations spatiales encore impensées, sur la mise en évidence de potentialités psycho-perceptives insoupçonnées. » (Quéaud, 1993 :15)

Celeste Olalquiaga (1992) postule que la relation à l'habitat, aux lieux, aux espaces évolue sous l'influence tant des mutations des structurations profondes de notre société (mobilité, flexibilité,...) que des évolutions techniques (révolution des communications) et débouche sur un malaise (psychesthénie), ce que Soja (2000 : 329) nomme « condition post-moderne ». Nous nous retrouvons projetés en permanence dans des situations réputées exceptionnelles pendant des siècles: traverser la France en un jour, aller chaque jour travailler à deux jours de marche de chez soi, endosser deux ou trois personnalités contradictoires en quelques heures, participer à une réunion dont tous les intervenants sont situés dans des villes différentes. Il est possible de travailler 12 heures par jour comme français quelque part à Dakar puis troquer « Jean-Michel » pour Abdou ou Muahamad, identités officielles qu'on n'assume plus consciemment que quelques heures par jour. A l'inverse, comme Pierre Charlot, on peut ne plus se présenter que sous une identité très localisée cependant qu'on mène une vie mondialisée. Quelques en soient les configurations, elles ont toutes en commun de multiplier les hiatus identitaires provisoires alors même que l'identité est réputée stable ; par ailleurs, elles se caractérisent par une surexposition à l'interaction qui laisse pourtant plus seuls que jamais.

Ainsi, nous nous retrouvons dans la situation de toujours vivre dans ces « faux carrefours » qu'évoquait l'exposition *Esquina* (carrefour) au Forum des cultures de Barcelone en 2004 ; les "faux carrefours" ne remplissent pas la fonction d'échange qu'on leur assigne parce qu'ils sont clos sur eux-mêmes, dédié une unique fonction très précise : nœud d'autoroutes américaine, carrefour entre quartiers catholiques et protestants à Belfast, diffuseur d'entrées des parkings d'un centre commercial, etc. Il s'agit en fait d'une généralisation progressive ce que nous appelons des non-lieux : cette sous-section de l'exposition était commentée comme « continuité sans contact, répétition sans échange, élargissement sans différence ».

La prolifération des expériences sensorielles synthétiques et reconfigurées (Rodaway, 1994), la mise en spectacle permanente et médiatisée de la réalité quotidienne de chacun (Baudry, 1991 ; 1997 ; Breton, 1992 ; Le Breton, 2002 ; Pasquier, 2005 ; Macé, 2006) rend confuse la limite entre réel et représentation, entre intime et public, entre sincérité et jeu de soi.

En conséquence, nous n'imaginons plus guère échapper à cette illusion de l'interaction au monde, la subissons comme une nécessité impérative et nous efforçons tant bien que mal de nous y adapter (Pasquier, 2005).

Pour Olaquiaga (1992) ou, dans un autre contexte, les auteurs abordés dans le texte n° 5, en particulier Sera (2003) ou Martins (2004), devant la multiplication de ces contextes, nous sommes littéralement et figurativement « perdus dans l'espace », dans une situation de « perturbation dans notre relation personnelle avec le territoire environnant ». L'incapacité à localiser les frontières de notre corps induit un trouble ce qui nous amène à une confusion entre ces paramètres corporels et les espaces représentés ; cela nous amène à abandonner notre identité propre pour nous fondre dans un espace environnant volontairement flou, à jouer d'identités différenciées.

Dans ce contexte, nos représentations d'un monde en grande partie imaginé finissent par se substituer, à précéder, le monde réel, ce que traduit le succès de l'hyper réel présenté plus loin, devenu le principal mode de production des espaces. Car ce (ou ces) mondes fictifs apparaissent ou sont présentés comme beaucoup plus attrayants. Cette fuite dans l'imaginaire pourrait n'être qu'un jeu mais la plupart des hommes choisissent de la prendre au sérieux pour s'accorder aux modèles qu'on leur propose ; le hiatus vient de la généralisation de la conscience très lucide que ceux-ci sont tout aussi artificiels (centres commerciaux, parcs d'attraction, télévision, etc.), et finalement peu attrayants si bien que leur succès tient à leur omniprésence comme unique réalité et une incitation à les consommer marketée avec énergie et autorité. C'est ce que traduit la chanson de Souchon : *la Vie en rose* « on nous Claudia Schiffer/ on nous Paul-Loup Sulitzer. »

Nous développerons plus loin autour de la frustration de ne pas satisfaire ce désir de l'authenticité qui se révèle finalement si difficile à formuler concrètement mais tient tout simplement à la multiplication des situations d'hyper réalisation. Cela explique la prolifération des constats de ce syndrome dépressif collectif et individualisé. Ce désir est envisagé comme fondé sur l'angoisse, « *La présence de l'absence* » (Missonnier et Lisandre, 2003), un « excès d'inexistence » (Aubert, 2004). Celle-ci génère tristesse (Charles et Lipovetsky, 2004), ivresse et effroi (Missonnier et Lisandre) et souffrance (Stiegler, 2004).

Outre cette perturbation de sa spatialité intime engendrée par une délocalisation permanente et l'absence de limites à sa corporalité, deux autres dimensions semblent donc au cœur de ce processus de déstabilisation de l'individu (Aubert et al., 2004) : la perturbation engendrée par la recherche compulsive de la performance et un rapport au temps brouillé. Ainsi, la recherche de l'instantanéité amène à multiplier les liens alors même qu'on s'interdit

de les développer ; dans cette logique, l'Autre n'est alors plus qu'un instrument destiné à satisfaire de petits et grands dessins, et, au final, ces éléments obligent à se positionner selon deux niveaux de perversité discordants mais complémentaires, les grands pervers (technocrates au sens complet du terme) construisent le monde médiocre de faux-semblants dans lequel se complait peureusement et égoïstement la foule des petits pervers:

Le grand pervers, dont le prototype dans notre contemporanéité est le technocrate ou le stratège subtil, se mettra alors à croire plus à ses calculs, à ses équations, à ses modèles, qu'à ce qu'il voit. Le monde devient abstrait. Il n'est plus qu'une forêt de concepts, de paradigmes, de formules, de machines sophistiquées. La victoire de la rationalité instrumentale, les progrès des technosciences ne peuvent que le bercer dans cette illusion. Quant au "pervers quelconque", il tâchera de faire de son petit monde un monde qui lui convient, avec ses loisirs, ses drogues, ses jeux, ses sports et ses extases. Il vivra journée après journée, dans l'obsession de la plénitude : rire le plus souvent, se divertir constamment (et d'autant plus que les autres en feront les frais), subir le moins de souffrance et obtenir le plus de plaisir possible, puisque le lendemain peut être catastrophique. En définitive, en vivant dans l'instant, il croit assurer sa survie, sa puissance. Il ne se rend pas compte qu'en niant la réalité, il est en train de se nier lui-même. Le "pervers quelconque" est traversé par la pulsion de mort, et cette pulsion a quelque chance, en fin de compte, de lui enlever la vie.

(Henriquez, 2004 :48)

Emergent donc quelques contradictions supplémentaires. Tout d'abord, cette instrumentalisation permanente de l'Autre génère le sentiment d'une extrême solitude alors même qu'une vision naïve et commune croit encore que le corps est médiation avec l'Autre<sup>147</sup>. Par ailleurs, cet homme si intolérant à la frustration poursuit dans de nouvelles formes de dépassement de soi une quête d'Absolu qui n'a rien de très nouvelle.

Ainsi se dessine le portrait pessimiste d'un individu hypermoderne caractérisé par des modes de vie et comportements construits sur l'excès, un impératif de jouissance (la loi du désir et, surtout, du toujours plus et de la satisfaction immédiate) et un mode de fonctionnement psychique privilégiant les actions et toutes formes imaginables de somatisation, le primat des sensations sur la recherche de sens, le remplacement de la pensée par l'image ; enfin, la banalisation de la transgression des normes devient elle-même l'unique norme tout en suscitant une inquiétude et une audace limitée (Baudry, 1997 ; Henriquez, 2004) dans le contexte d'un appauvrissement des rapports sociaux.

La relation à la norme est en effet problématique car elle suscite des réactions contradictoires qui mettent bien en valeur ces hiatus de temporalités sur lesquels se bâtissent les identités de ces sujets. J'ai ainsi coutume depuis assez longtemps d'aller acheter mes cigarettes à la frontière espagnole ; cette pratique bénéficie d'une tradition de tolérance ancienne renforcée par l'ouverture européenne qui rend son interdiction impossible en vertu du principe de la libre circulation des biens. En tant que voyageur, plusieurs fois expatrié, géographe et chercheur (texte n° 4 et chapitre 3 de cette précédente partie), je suis également

---

<sup>147</sup> « Ce qu'il y a de bien dans la vie réelle, c'est qu'on n'est pas obligé de réussir tout seul » ; remarque captée dans un film télévisé non identifié qui joue sur l'utilisation intensive de technologies futuristes.

un habitué des pratiques transfrontalières. Il demeure que, à chaque passage du poste de contrôle généralement déserté, je suis toujours surpris de me découvrir une petite anxiété à l'idée d'un problème avec la douane : bouche sèche, un peu de fièvre. Bien que ténues, ces manifestations physiques traduisent, dans la logique de ce que met en valeur Butler (1991), l'incorporation d'une norme spatiale ancienne dont la trace ne s'efface pas à la même vitesse que n'évolue la situation géopolitique et les pratiques transfrontalières ; profondément ancrée, longtemps avant que je n'ai franchi ma première frontière, elle perdurera probablement toute ma vie. Nous sommes en permanence confrontés à ces décalages, les provoquant parfois pour donner du sel à des événements : c'est la logique des sorties transfrontalières ou du plan de développement touristique de Lille.

Mais contrairement à beaucoup de propos savants ou communs, il ne me paraît pas que, dans la pratique, cette dimension transgressive soit systématique et surtout constitutive d'une humanité post ou hyper moderne. Globalement, nos sociétés sont toujours plus policées. Souvent, comme le souligne Baudry (1997) dans le cas de la relation à la pornographie, nous voulons garder le droit ou la capacité de transgression, même si en réalité nous ne la pratiquons qu'assez peu. En même temps, nous allons voir bientôt avec le cas de l'habitat illégal que cette transgression est aussi destinée à permettre de donner un peu de souplesse à la convergence d'un réseau de normes qui les rend intolérables et complique singulièrement la vie des habitants des espaces étudiés.

Plus largement, les cas étudiés dans les pages qui précèdent mettent en valeur des individus qui ne sont pas toujours dans une situation mentale et morale très perturbée malgré une vie organisée autour d'une incroyable flexibilité ; les approches particulièrement pessimistes doivent donc être nuancées dans de futures études pour le double décalage qu'elles mettent en valeur : une situation de transition marquée des tâtonnements des individus mais aussi un regard situé qui cherche à retrouver dans un contexte fondamentalement différent des valeurs attachées à l'homme de la modernité dont on peut d'ailleurs se demander si elles étaient aussi unanimement partagées.

Olalquiaga met ainsi en valeur des espaces de liberté car ils sont accaparés, parodiés, transvestis, ainsi de la réinvention de la culture latino à Los Angeles, du personnage de Superbarrio à Mexico, du mouvement punk festif chilien ou, en France, la Mano Negra : ce type de « radicalisme ironique » permet de substituer une réalité plus riante à celle que l'on pratique couramment. On retrouve la même tendance du côté des fous d'hyperréalité

cybernétique (jeux vidéo, art électronique, etc.) : le site web *verystrangesims*<sup>148</sup> propose ainsi d'intégrer des personnages délirants ou effrayants dans le monde très aseptisé des *sims* (rangées de maisonnettes de banlieue bien propres, jardins à barbecue parties, gentils chiens-chiens...) ; il vend donc des esclaves sadomasochistes en latex, des satanistes marqués au fer rouge, de ravissantes créatures (*bimbo*) aux entrailles apparentes... ces avatars électroniques sont bien sûr équipés d'un mobilier *ad hoc* d'aussi mauvais goût (cages sadomasochistes, statues phalliques, tombes à creuser, tableaux de seins coupés. Ce mauvais esprit et cette quête du phantasme éculé pour provoquer une distanciation est dans la logique de la littérature cyberpunk : Gibson (*Le neuromancien*), Sterling, Bear (*Eon*), principal noyau de déconstruction de ces processus depuis plus de cinquante ans, avant même que son nom n'existe (Philip K. Dyck) : dénoncer afin que, à défaut de vraiment éviter le pire, l'humanité ait le temps de s'adapter pour résister.

Enfin, si la solitude est un des traits indéniables de la vie dans les villes contemporaines, il s'agit de savoir ce que l'on peut placer derrière ce terme : déjà, dans les années 1920, depuis les coursives moites de son bateau, quelque part entre Suez et Bab el Mandeb, Malraux concluait à l'absolue solitude de l'érotisme. La fiction de la fusion avec l'Autre, voire peut-être même la fiction de l'Autre, est récurrente, mais elle apparaît plutôt constitutive de la conscience de soi du sujet occidental. Aussi, une des limites majeures de la plupart de ce qui m'apparaît des élucubrations sur la projection des corps dans le virtuel cybernétique est celle du positionnement du joueur : vous n'êtes jamais dans le corps de Lara Croft, mais derrière elle ; de même, les avatars des jeux tels *Second Life* sont également extérieurs à leur propriétaire ; dans *Sims*, il est même nécessaire de positionner un petit symbole au dessus de la tête du personnage actif afin de ne pas le confondre avec d'autres... Cette extériorité introduit donc une rupture salutaire qui limite les confusions. Par contre, elle introduit une catégorisation féconde susceptible d'enrichir un débat qui demande depuis longtemps à être renouvelé : entre moi et l'Autre, il y a tous ces autres moi-même, clones, avatars ou fausse personnalité, dont le statut reste encore très ambigu.

Parler d'une *crise du corps* se révèle donc réducteur : de fait, c'est plus profondément une crise du sujet et de sa reconnaissance identitaire. Mais dans ce sujet Pile et Thrift (1995) articulent le corps, le moi, la personne, l'identité et le sujet ; j'y rajoute déjà l'autre et surtout l'autre moi-même des avatars et la liste n'est pas close : l'homme, ou du moins l'humain, est

---

<sup>148</sup> [www.verystrangesims.com](http://www.verystrangesims.com). Ce site, consulté en 2005 est actuellement indisponible. Peut-être a-t-il disparu, mais peu importe puisqu'une abondante littérature très internationale à son sujet témoigne du succès de cet état d'esprit.

trop riche de sens pour se laisser enfermer dans une nombre d'approche aussi réduit. Le corps, parce que le seul tangible, mais aussi facilement médiatisable, est le plus immédiatement, le plus visiblement concerné. Demeure cependant une rupture de sens entre ce corps et le monde ; il est objet, il est espace qui condense le monde en nous. Mais ce corps ne peut plus être seulement un refuge identitaire à l'écart du monde ou médiatiser le monde : il est un espace comme les autres, aménagé et publicisé, avec ses logiques propres et qui prend donc une place centrale dans une géographie du sujet à laquelle nous souhaitons nous consacrer dans les années à venir.



## Conclusion de la seconde partie

### *S'adapter*

Distinguer entre le modèle d'un homme hypermoderne incapable de dépasser la première modernité ou celui d'une victime d'une sortie des structurations sécurisantes (mais opprimantes) de la modernité pour une postmodernité fragmentée et illusoire, se révèle finalement relativement secondaire, au moins sous cet angle. L'important est d'abord surtout de voir comment, alors même qu'arrive à l'âge adulte une génération qui a toujours vécu dans ce monde, comment celle-ci parvient à s'y adapter et l'adapter, *a priori* logiquement sûrement mieux que la génération de la transition : Fatim/Sophie, la téléopératrice marocaine<sup>149</sup> qui s'efforce d'être capable de répondre à tous les pièges que pose une utilisation très libre de la langue française dans un contexte français (« j'espère que ça va faire avancer le schmilblick ! ») peut estimer avoir aussi beaucoup gagné dans le contexte marocain : elle est une femme libre qui peut sortir la nuit et gagne près de trois fois le salaire minimum avant même sa promotion prochaine. Cette situation d'identités multiples ne semble pas être aussi calamiteuse que pourraient le laisser croire beaucoup d'analyses. Il reste à envisager sur la durée ce que produisent ces situations et voir quelles modalités nouvelles de médiation des identités émergentes.

Face à de nombreux discours pessimistes, il faut raison garder : certes un certain nombre d'effets pervers sont à relever qui seront abordés dans la suite de l'ouvrage, mais en même temps, il importe de faire évoluer aussi nos cadres de jugement afin de les adapter. L'identité n'est plus une notion figée, elle est mobilité, la mobilité par excellence. Le monde que nous avons quitté n'était pas le paradis. Celui dans lequel nous entrons ne le sera pas non plus. Mais il n'est pas nécessaire de croire qu'il sera pire, simplement différent.

Une des principales évolutions, c'est l'acquisition de la plus ou moins grande liberté de construire son identité, alors même qu'elle est encore souvent considérée comme un acquis en grande partie hérité ou alors cantonné à une construction dans la toute petite enfance : Giddens (2004 : chap. 7 par exemple) est particulièrement agaçant sous cet angle. Comme toute liberté,

---

<sup>149</sup> *Libération*, 6 septembre 2007 « Au bout du fil, Fatim devient Sophie. A 22 ans, opératrice dans un centre d'appels vers la France, elle a gagné en salaire et en liberté. ». Je développe actuellement, dans le cadre du projet quadriennal en préparation de l'UMR MTE un projet de recherches autour de la construction des identités spatiales multiples des téléopérateurs africains à initier en 2008-2009. L'idée est d'essayer d'y associer également la partie française : comment cette identité est-elle reçue ?

*a fortiori* nouvelle, cela génère des flottements, des incertitudes qui vont partiellement s'estomper dès lors que la codification sociale des usages de cette liberté sera mieux stabilisée. Le sera-t-elle totalement ? Probablement pas. Mais on peut logiquement supposer que l'encadrement social de cette marge restera fort : parler d'une individualisation complète de la société est une position idéologique ou une coquetterie anarchisante, alors même que tout contredit cette vision : cet ouvrage se propose de montrer que d'autres régulations sociales fortes relaient l'effritement de celles que la modernité avait consacrées.

La critique principale qui peut être formulée à l'égard de beaucoup de travaux sur l'identité de ces trente dernières années, c'est d'être restés tétanisés devant les processus de transition, par définition transitoires, et de n'avoir finalement pas fait avancer beaucoup la réflexion sur ce qui se dessine. L'autre reproche majeur, c'est que si la conscience du changement est la principale avancée des pensées postmodernes, cela n'a pas encore vraiment débouché sur une pensée réellement nouvelle. Vus de l'autre rive, ces changements sont vraiment effrayants ; mais la dénonciation du recul des structurations (pas nécessairement leur disparition) n'a pas encore fait émerger de pensée vraiment nouvelle du sujet et de ses processus d'identification dans un monde mobile. Si ces pensées ont su se débarrasser des carcans imposés par un positivisme trompeur, des structurations stérilisantes, pourquoi ne pas imaginer que ce qui a permis à la recherche de disposer d'outils nouveaux et performants, peut jouer aussi pour l'objet étudié ? Je plaide donc pour une relecture de Foucault et quelques autres auteurs majeurs, une adaptation de ces pensées, susceptible de la réécrire dans un contexte nouveau.

Après avoir contemplé avec précision cette transition-destruction, il s'agit donc de reconsidérer nos questionnements : nous savons ce que nous avons perdu, mais pas encore ce que nous avons, nécessairement, gagné quelque part. Par ailleurs, après la casse, la vie continue : dans un moment de transition majeur comparable, le constat de départ de Marx fut que les inégalités sociales sont un des moteurs des sociétés, qu'elles s'adaptent pour efficacement perdurer. C'est toujours le cas aujourd'hui. Sous cet aspect, il importe donc de construire une analyse capable de donner les clés de la compréhension des enjeux afin que la société puisse s'en emparer pour tenter d'en corriger au moins les effets les plus pervers et surtout se choisir un destin. C'est ce que j'entends par le dépassement des approches culturalistes des années 1980-2000.

Sur la question des identités, c'est aussi l'agenda ; probablement plus difficile mais aussi indispensable : le SDF ou l'immigré sans droit de vote, ni accès équitable aux services proposés dans la société où il réside (Sala Pala, 2005) sont ceux qui n'ont pas, définitivement

ou provisoirement<sup>150</sup>, accès aux codes de cette délocalisation des identités : ils restent irrémédiablement toujours là et surtout toujours les mêmes. Incapables de se jouer sur plusieurs registres, cette « re-création/récréation » démiurgique qui inquiète Jauréguibéry (2004 : 160), ils sont dans l'enfermement d'une identité unique, en rupture de socialisation par incapacité à atteindre la capacité à « l'essai de soi comme un autre » (Jauréguiberry, 2004 : 159) et donc finalement bien plus en difficulté que ceux qui s'enferment dans les deux excès que celui-ci dénonce : enfermements virtuel et réticulaire, même si cela n'empêche pas, plus loin, de s'interroger sur ces limites au jeu de soi et à la télé-projection.

Celle-ci génère quelques paradoxes : alors même que l'espace devient une dimension capitale de l'interaction sociale (Urry, 2005 ; Lussault, 2007), la proximité physique n'est plus indispensable à la construction de ces identités mobiles : « Jean-Michel » le Sénégalais ou « Sophie » la Marocaine sont plus Français comme téléopérateurs qu'ils ne le seraient, sous leur vrai nom, comme immigrés. Les lieux sont également réajustés, comme dans le cas de la frontière identitaire de Lille remédiatisée par le TGV. Pour les jeunes beurs, devenus « blacks » sous l'effet de l'adoption d'une culture mondialisée (texte n°10), la mobilité apparaît d'abord comme une *compétence* spatiale, plus que la mobilité physique réelle.

Aussi « construire un sujet postmoderne » n'a probablement pas de sens si nous ne reconsidérons pas l'évolution de chacun de ces termes : sujet raté (Gaulejac, 2004) ou sujet daté ? Probablement un peu des deux, et même des trois si on inclut la dimension temporelle de l'affaire qui impose un temps d'adaptation conçu comme phase de négociation. Construire ? N'est-ce pas encore là un héritage du structuralisme dont c'était une des métaphores préférées ? Que lui substituer ? Voilà qui devrait nous faire oublier de chicaner autour du vocabulaire décrivant ce changement : ce sera dans vingt ou trente ans le travail des historiens, pas des spécialistes des sciences du présent. Nous avons la double chance d'être d'une part ceux qui vont reconstruire ce questionnement, probablement pour au moins une génération ou deux, voire plus si on imagine reproduire des processus historiques déjà joués en des contextes comparables. Mais, pour ce faire, nous bénéficions aussi d'un outillage conceptuel et méthodologique considérablement renouvelé depuis les années 1970-80. Les conditions peuvent donc apparaître extrêmement favorables.

---

<sup>150</sup> Dans la logique d'Appadurai (2001), l'intégration se définit alors comme une capacité à maîtriser ces codes, plus que des connaissances formelles liées à un champ historique qu'il faut d'ailleurs réapprendre aussi aux Français : La Marseillaise par exemple. C'est la raison pour laquelle les jeunes immigrés s'adaptent très vite par l'acquisition de ces compétences et se sentent rejetés pour leur méconnaissance des codes anciens qui servent alors d'outil de ségrégation : la notion de capital culturel fonctionne très bien mais doit être abordée comme un ensemble segmenté.

Au final, se dessine ainsi à travers cette étude, le projet d'une géographie totale telle que l'exigent ces nouveaux modes d'interaction. Même rapide, l'étude d'un cas aussi extrême que celui de Nenita Villaran permet de mettre en valeur un certain nombre de points que questionnent ces pratiques : en termes de méthode, une analyse discursive, capable de déconstruire la réalité de cette « femme » élément par élément, semble s'imposer.

Sous cet angle, l'habituel clivage entre monde développé et monde en développement n'existe plus, sinon par l'instrumentalisation des clichés que ce dernier supporte. Se posent surtout les questions de l'identité sur les réseaux et de la pertinence du cadre spatial adéquat pour un tel processus de construction de l'identité : s'il semble évident que la liaison habituelle entre identité et territoire ne fonctionne plus, que devient également l'échelle ? La plupart de nos outils classiques de géographes sont obsolètes ou trop partiels avec ces techniques de simulation du monde.

Mais cette courte étude s'efforce de montrer qu'il ne faut pas pour autant en négliger l'impact en se rappelant que, dans une société profondément troublée par la circulation continue des images, du pouvoir et de la richesse, Castells (1998) propose de considérer la recherche de l'identité comme source fondamentale de production de sens social. Dans cette logique, il faut observer comme Fortuna (1999 : 12) que les parcours spatialisés sont d'abord des parcours identitaires et que la compréhension des modalités concrètes de leur adaptation est d'abord dépendante de notre capacité à décrypter les logiques identitaires qui les sous-tendent. Ceci n'est donc pas une conclusion mais le constat d'une impossibilité autant que la revendication d'une volonté de ne pas conclure. S'impose ainsi la nécessité de développer une géographie du sujet solide, complète et complexe.

### **3<sup>e</sup> partie**

## **Une géographie de la (re)-présentation : performativité, *mimêsis* et hyper réel**



## Introduction

### *De la culture aux médiacultures*

Si la précédente partie combinait d'un côté les caractéristiques d'un bilan et, de l'autre, se voulait exploratoire d'un projet plus vaste, cette partie marque le retour à une logique plus « classique » : il s'agit d'y présenter un projet en cours de réalisation dont l'achèvement ne saurait tarder en ce qui concerne la synthèse autour de la question de la production des espaces hyper réels et, plus largement les thématiques en cours d'exploration sur une décennie.

C'est la raison pour laquelle ce travail sur l'hyper réel ne saurait se suffire de la présentation condensée dans les chapitres 4 à 8 pour mettre en valeur les substrats de cette recherche sur lesquels elle s'appuie. C'est la raison de la présence des trois longs premiers chapitres s'intéressant à la performativité et l'évolution de la *mimêsis*. Dans le cas de la première notion, cette réflexion répond à la nécessité de fabriquer ses outils pour aborder cette géographie des représentations (mais, ici, c'est une notion qui intéresse aussi la question du sujet) : plutôt qu'attendre une synthèse et elle va venir tôt ou tard de l'ampleur de ce qu'avait proposé Bailly au début des années 1970, autant essayer de poser des jalons en participant au débat autour de points centraux appelés à structurer l'approche géographique d'ici peu (la question du discours, celle du signe et leur lien à l'action) tout en développant des thématiques et avec une approche qui cible avec plus de précision mes points d'intérêt.

On veillera cependant à ne pas trop insister sur la rupture entre les deux parties : l'hyper réel, la performativité, sont reliés à l'identité ; c'est évident dans une perspective politique et sociale, en particulier, mais pas seulement, les espaces de ségrégation, non pour cette seule dimension politico-sociale, mais aussi ce que ce type de situation extrême révèle des logiques profondes de construction de l'identité : si on admet que l'identité se construit en permanence à partir de n'importe quelle situation spatiale, il devient évident d'admettre également la connexion permanente entre les deux dimensions.

Au final, l'objectif reste donc toujours de dessiner le projet d'une géographie humaine enfin devenue géographie de l'homme, de ses affects et compromis profonds.

Des deux grands blocs qui composent cette partie, le premier essaie de décrypter les processus qui induisent la construction du second : l'hyper réalisation du monde. Mais l'ensemble doit être compris comme une contribution au passage de la culture à la médiaculture. Car c'est bien le phénomène majeur de notre époque dont l'hyper réalisation ne me paraît être que le

symptôme majeur, mais qui rejaillit sur la construction des identités individuelles et collectives avec des perspectives très diverses (Aubert, 2003 ; Pasquier, 2005). Si donc je ne cherche pas pour l'instant à viser spécifiquement cette dimension du passage à la médiaculture, c'est parce que d'autres le font très bien (Maigret et Macé, 2005) et qu'il est peut-être probablement trop précoce d'envisager la grande synthèse sur la question au vu de la relative jeunesse de cette approche et du nombre encore limité de travaux la concernant.

Envisagée au pluriel, comme les cultures, pour échapper à l'ambivalence de l'expression « culture de masse », le néologisme *médiacultures* veut échapper à deux travers majeurs (Macé, 2006 : 29) : l'assimilation à une culture de masse d'individus désocialisés, le retrait sur le seul registre de cultures populaires sont, nous l'avons vu, d'abord une instrumentalisation idéologique aujourd'hui obsolète par les processus de distinction. Le discours catastrophique de la désocialisation si commun en cette transition de siècle qu'avec le discours sur réchauffement climatique, il a fait office de millénarisme, n'a aucune réalité : de nouvelles formes de socialisation apparaissent, beaucoup d'autres évoluent et composent au final une société tout aussi balisée que n'importe quelle autre par des réseaux de normes efficaces.

L'origine de ce discours me paraît tenir à deux éléments : l'habituel catastrophisme en période de transition d'auteurs incapables – ou qui ne veulent pas – réfléchir le changement. Par ailleurs, ce discours a permis d'escamoter la question sociale en laissant libre cours à des processus de recomposition sociale particulièrement violents. Cette double démission intellectuelle et des intellectuels en tant que corps social actif me paraît exprimer un conservatisme inquiétant et, en même temps, constitue, dans un pays comme la France où leur rôle fut important, un suicide. Il s'agit de rebâtir sur ces ruines : l'accélération des parutions ouvrant de nouvelles perspectives tant en sociologie que dans les autres sciences humaines, le mouvement qui multiplie les traductions d'ouvrages majeurs (Urry, Butler, Jameson, bientôt Spivak) signalent que ce hiatus est achevé et que la France va échapper enfin à cette dangereuse exception culturelle qui l'avait marginalisée mais va laisser des dégâts durables.

En ce qui concerne la culture de masse, Macé (2006 : 29) rappelle à bon escient qu'elle est le contraire d'une culture de classe et qu'il faut entendre masse au sens de commun voire d'universel : « la culture de masse, sans être la culture de tous, est la culture *connue de tous*, au point que les multiples, "sous-cultures", "contre-cultures" et autres "cultures alternatives", et jusqu'à l'art [...] ont à se définir dans leur rapport à cette culture de masse. » (Macé, 2006 : 30). Par ailleurs, elle est universelle car elle est ce qui se globalise sans qu'il soit nécessaire de retenir l'idée d'une culture globalisée tant du fait de la multiplicité de ses pôles de diffusion que de l'hétérogénéité de ses modes de réception (Liebes & Katz, 1990).

Devant une diversification tout aussi importante des modalités de construction d'une culture personnelle des individus, la seule pertinence de l'expression « de masse » tient dans ses structures de production, une industrie culturelle dont le poids se renforce. Cette industrie fonctionne comme une force économique classique à travers des entreprises multinationales (Disney, Sony, Google, Time Warner AOL, Bouygues, Bertelsmann, etc.). Mais ce gigantisme est aussi celui des producteurs collectifs : *Second Life* n'existe que par le réseau des millions de « joueurs » qui s'y connectent. C'est la même logique que le Telethon, réseau culturel capable de construire en une dizaine d'années un des cinq moments de fêtes majeurs de l'année en France et en Belgique par la force de ces relais médiatiques et des millions de bénévoles qui y participent. De même, *Diez-Y-Ocho*, le gang de la rue 18 (Downtown, Los Angeles) est « devenu le General Motors de la culture de rue Angelena » (Davis, 2006 [1998] : 46) avec ses succursales-filiales-franchises déjà anciennes à Las Vegas, Mexico, San Salvador, plus récentes dans la plupart des autres pays d'Amérique centrale, jusqu'en Equateur et au Pérou et même depuis peu la Colombie et l'Espagne. A cet égard, elle a subjuguée la culture *cholas* (Quiroz Carranza, 2004), ramenée par les émigrés de retour des USA ou leurs enfants massivement expulsés après un délit.

L'usage du « terme médiacultures renvoie donc à la fois *aux terrains concrets que sont les industries culturelles, leurs produits et les usages qui en sont faits*, et les formes spécifiques de construction sociale de la réalité qu'est la *médiation médiatique* » (Macé, 2006 : 31). A ce titre, les médiacultures sont l'arène publique où se confrontent des modalités variées de construction du social, mais aussi outils de la construction de ces discours à qui elles impriment leurs fortes spécificités et enfin catalyseurs de la rencontre entre représentations et expériences sociale et culturelle. Aussi, cette polyvalence leur permet de *devenir* culture car elles organisent la structuration des mentalités et pratiques individuelles ou collectives et que plus aucun secteur de la culture ne leur échappe : elles sont le sens parce qu'elles font le sens.

C'est la raison pour laquelle, il m'apparaît important de développer des outils qui permettent d'appréhender efficacement leurs modalités et formes d'action privilégiées en me concentrant en particulier sur la performativité et l'image dans leurs spécificités nouvelles. L'étude de cette dernière, inachevée pour l'instant est la principale raison de mon retard à terminer l'ouvrage qui devait être le support de cette demande d'habilitation à diriger des recherches. Elle n'est donc pas abordée ici.

En même temps, dans un tel contexte, la question des représentations est remise à plat et doit susciter une réflexion autour de la notion de *mímêsis* car le propre de toute culture c'est de dire le réel selon des modalités qui lui sont propres. Celles de notre époque consistent en la

production d'une culture qui se donne un réel hyper réalisé car elle en a les moyens, intellectuels plus que techniques mais ces derniers s'adaptent vite pour répondre à cette demande forte. Aussi, l'hyper réel est abordé ici d'abord pour mettre en valeur les implications sociales et politiques de cette mutation culturelle : en l'occurrence la réalisation d'une utopie. Si tout projet social a une dimension utopique, la réalisation contemporaine d'un « monde parfait » (Lussault, 1998) me paraît une étape nouvelle et originale dans l'histoire de l'humanité. Je suis parti de ce texte afin d'en développer l'idée principale (les dimensions utopiques du projet urbanistique contemporain) car le processus me semble à la fois plus radical et plus avancé que ce que met en valeur Lussault. En cours de développement, cette réflexion autour de l'utopie (chapitre 6) reste un travail inachevé mais est cependant présentée ici malgré ses faiblesses et limites conceptuelles car elle m'apparaît centrale au point de donner son titre à cet ouvrage en voie d'achèvement (*La production des espaces hyper réels : l'utopie d'un monde parfait*).

Enfin, il s'agit à partir de cette analyse de mettre en valeur les enjeux politiques : toute culture répond et justifie un modèle politique et social. Il est donc évident que cette dimension, déjà abordée dans la première partie, doit être précisée (chapitre 8). Celle-ci se déploie dans deux directions : tout d'abord, la dimension extrêmement inégalitaire d'accès à ces processus d'hyper réalisation tant en terme social que de formation culturelle renforce fortement un processus de ségrégation à l'œuvre dans nos sociétés que j'ai déjà présenté sous l'appellation large de guerre aux pauvres. Par ailleurs, si une large part des populations est susceptible de participer d'une manière ou d'une autre à la construction de cette utopie spatiale, les développements induits par ses changements dépendent surtout de ceux qui disposent des moyens économiques, culturels et politiques les plus conséquents pour imposer cette médiaculture hyper réalisante : Etats, entreprises et groupes sociaux les plus influents. Dans ce contexte, cela génère une accélération et une sophistication croissante des processus de disciplinarisation qui doivent être analysés afin d'alimenter le débat public sans idéaliser ce dernier : nos démocraties restent inachevées ; le modèle qui les considérait comme un régime rationnel attaché à la gestion d'un monde juste ne fonctionne pas vraiment et elles restent « un régime conflictuel et inachevé de production d'un monde moins injuste » (Macé, 2006 : 31).

Bien que beaucoup d'entre nous se complaisent encore à se croire impliqués dans la production de l'expertise qui permettra une gestion harmonieuse de la société (le conseiller du Prince), notre rôle est donc plutôt toujours conforme à cette seconde facette de son utopie fondatrice : fournir des éléments d'analyse et, si possible, des pistes prospectives, afin de construire une

société moins injuste, ou, dans l'immédiat, empêcher qu'elle ne le devienne un peu plus. C'est l'objectif qu'il s'agit de développer dans cette dernière partie.

*Un et un ne font jamais deux*

Malgré l'optimisme de Lussault (1997 : 18), la vieille conception immanentiste et informationnelle du langage reste dominante. La *représentation* est toujours « comprise comme des images singulières figurant quelque chose d'autre. Les habitudes de penser selon une logique de représentation persistent encore obstinément dans les sciences humaines et sociales. » (Thrift, 1996). Le plus souvent ce postulat repose sur l'idée que « la description est un dispositif central dans le rapport que le discours scientifique entretient avec ses objets, dispositif qui accomplit les opérations de référenciation, d'objectivation, voire de naturalisation des objets décrits. » (Mondada, 2000 : 9).

Dans nos pratiques, cela débouche sur des chaînes d'équivalence qui ne sont jamais vraiment questionnées : description= représentation= objectivation ; « représenter avec une carte permet de mieux comprendre l'objet », etc. Cela permet souvent de mieux esquiver la responsabilité du chercheur dans son approche de l'objet. Car le pendant de cette conception d'une représentation comme miroir exact du monde, c'est aussi l'affirmation tout aussi datée d'une neutralité éminente du chercheur. Cette capacité objective est réputée garantie par les modalités de son parcours de formation et de recrutement, alors que, sous cet angle, ceux-ci affichent (depuis longtemps d'ailleurs) l'objectif de valider la qualité des problématiques.

Le renouvellement des approches des sciences humaines à partir des années 1970 rend définitivement caducs ces schémas de pensée simplistes dépassés depuis longtemps ; il conjugue deux interrogations théoriques solidaires : la réélaboration de la notion de culture, une problématisation de l'écriture de la science qui passe par une réflexion sur l'auteur, son autorité et pose la réflexivité comme processus central (Mondada et Söderström, 1993 : 72). En effet, on n'envisage plus des « faits culturels » mais des processus et l'approche constructiviste des espaces, en particulier urbains, pose une perspective complètement différente. La textualité est devenue la grille de lecture d'un monde qui s'esquisse dans des jeux de nuances incompatibles avec une représentation-miroir figée et unique.

Après avoir esquissé l'étude à venir du microcosme comme première déclinaison de la représentation, profondément liée à la perception en tant qu'espace potentiel, il s'agit ici d'envisager d'autres déclinaisons qui donnent ampleur à la représentation :

- d'une part, la représentation performative : dépassement de la représentation (Lorimer, 2005 : 84) ou théorie du non-représentationnel (Thrift, 1996 ; Nash, 2000). L'objectif est de

lier performativité et pratiques pour produire des *présentations*, c'est-à-dire des manifestations performatives d'un savoir social en usage, mises en spectacle des expressions d'une identité du quotidien. Dérivée tant de la mise en capacité au sens où l'entend Wittgenstein (Chauviré, 2004 : 43-44), cette conception suppose que les acteurs entendent produire « une culture », un *habitus* qui soit substrat de l'expérience vécue. Ces pratiques constituent notre sens du réel et une pensée en action. Au travers de situations relationnelles référées aux codes spécifiques des lieux, cela nous permet de jouer nos propres sujets.

C'est le sens de ma relecture personnelle de l'*urbanité flexible* (Augustin, 2003 : 25) afin d'en élargir le sens. Ainsi, au-delà de sa première utilisation en tant qu'outil amplificateur et motivation de l'action du pouvoir ou du gestionnaire de cet espace qui s'efforce ainsi de s'adapter à la diversité des pratiques qui s'y télescopent, c'est aussi une représentation performative des individus qui n'a plus de représentation que le nom, une présentation qui donne aux lieux et aux sujets une identité spatiale par la diversité des discours/pratiques et parcours. Sujet/acteurs, nous parvenons ainsi à nous situer avec précision et actualité dans un monde en mouvement permanent par la réinterprétation infinie de ces codes.

- Par ailleurs, la volonté d'échapper à la pauvreté analytique (chercheur) et de gagner en capacité d'action (sujets) sous-tend le projet d'une pensée fluide apte à lui donner réellement sens pour « faire la carte, et pas le calque. [...] Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une "compétence" prétendue. » (Deleuze et Guattari, 1980 : 20). En effet, pour Deleuze et Guattari (1980 : 18), le mimétisme comme seul horizon de la représentation est un très mauvais concept car il dépend « d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature. » qu'on peut considérer comme produits d'une « évolution parallèle » (*idem*). Il s'agit de s'interroger sur la réelle simplicité de ce mimétisme gratifié du titre flatteur mais inexact de *mimêsis*. Mais cela s'intègre dans l'ébauche d'une réflexion autour de la genèse de ces objets dérivés qui prolifèrent : de l'ersatz à la simulation, en passant par le clone ou l'avatar et surtout l'omniprésent et galvaudé virtuel. Bien que la traditionnelle vision binaire réel/virtuel structure encore les conceptions et convictions affichées par beaucoup d'individus, ce sens commun est bousculé par une prolifération d'usages très diversifiés qui insistent cette fois surtout sur les modalités de diffusion. Car celles-ci ne peuvent plus être considérées comme un simple appendice technique complémentaire : dans la logique de médiacultures, elles sont intégrées à la capacité d'action de la représentation mais participent aussi de sa génération, en particulier dans l'hyper réel.

Ainsi, de la perception à la diffusion et à travers la multiplication de ses usages, la représentation, ou plutôt son dépassement, est nécessairement un objet central de la recherche.

Nous ne pouvons plus faire l'économie de cette remise à plat. Dans ce contexte, la crise de la représentation (Mondada, 2000 ; Bounoux, 2006) existe, mais elle est pour partie salutaire ; elle oblige à corriger en effet les perversités d'une conception beaucoup trop restrictive, la représentation-miroir, issue pour partie de l'évolution des modes de relation au symbolique à partir d'un appauvrissement de la représentation figurative, représentation platonicienne pour faire simple ; à ce titre, elle dénote un tournant majeur de nos sociétés. Mais cette évolution s'insère aussi dans une prolifération des usages et des fonctions qu'on lui donne qui incite à dépasser la pauvreté de cet objet représentation qui n'est plus qu'un encombrant vestige d'un monde qui voulait se faire simple.



## Chapitre 1

### Inventer le monde par la performativité

#### *Dépasser la représentation par un mouvement géo-graphique*

Baudrillard voyait la simulation comme substitut unique à la représentation. De fait, je propose de reconsidérer sa perspective, très (trop) apolitique. A un premier niveau, c'est une question d'interprétation : les phénomènes de simulation doivent être considérés comme induits par des acteurs ayant un projet, au moins implicite. Mais, il me paraît également nécessaire d'aller plus loin et considérer qu'une deuxième forme de dépassement de la représentation doit être prise en compte : la performativité. Elle est intentionnalité de l'action, lui donne sens et, à ce titre, ramène au contexte qui devient ainsi central.

On peut à un premier niveau la considérer dans sa relation avec les structures d'action : c'est le sens des principaux développements qui lui sont consacrés aujourd'hui, en particulier la relecture d'Elias par Haroche et Montoya (1995) ou Lussault (2000) et Bourdieu (1982). En complément, j'ai choisi ici de travailler d'abord cette notion à partir de Giddens (1982, 1987) qui, s'il n'emploie pas explicitement cette piste, y conduit nécessairement tout en lui donnant une forte cohérence.

En effet, les processus de métaphorisation active recouverts par l'expression *performativité* sont courants : ainsi, nous enseignons tous à nos étudiants que l'annonce du percement d'une ligne de métro fait immédiatement flamber les prix de l'immobilier le long du parcours *présumé*. De même, au moyen de l'utilisation des COS (coefficient d'occupation des sols), les maires peuvent induire des ségrégations socio-économiques discrètes mais efficaces. Lien nécessaire du discours à l'action, la performativité ne s'y réduit pas ; elle induit l'action, elle est action. Malgré son intérêt, la notion peine à s'imposer en France.

A un second niveau, on peut également l'aborder par son rôle dans la construction des identités. C'est le sens choisi, aux Etats-Unis, par Butler qui s'appuie plutôt sur Austin et Derrida et mon principal développement autour de la notion. Mon ambition est d'insister sur ces travaux intéressants peu utilisés chez nous afin de cerner sa genèse et ses logiques avec un regard attentif au contexte épistémologique qui dépend de la diversité des modalités de réception et de mise en œuvre de l'outil. L'objectif est d'en montrer les potentialités, la plasticité ainsi que les liens avec d'autres outils. Cette approche prudente à ne pas verrouiller le

débat explique l'aspect inégal du texte, les redondances apparentes ou certains développements moins fouillés.

A travers le développement de cette notion, l'article de synthèse réalisé pour *L'Espace Géographique* (texte n°8) possède trois finalités que je garde comme programme d'action plus général à l'ensemble de cet ouvrage :

- Une présentation du concept de performativité, nécessairement assez limitée dans le cadre d'une revue, plus développée ici: approches du concept dans les sciences humaines et sociales et capacité à une *mise en géographie*.

- Un plaidoyer en faveur de l'utilisation de ce concept dans l'approche culturelle qu'il dynamiserait fortement induisant la mise à disposition d'une bibliographie large.

- Un changement de posture épistémologique : ce positionnement scientifique décalé intègre le contexte, une réflexivité partagée et l'émergence de logiques micropolitiques. Il suppose la mobilisation de l'ensemble de la population (individus, groupes, institutions...), actrice de son propre destin. Modeste et pragmatique (Thrift, 96), le chercheur n'est qu'un élément d'une des chaînes de compréhension du processus et de sa mise en œuvre. Débarrassé du carcan d'inscriptions disciplinaires anciennes, il envisage le dépassement des *cultural studies* : tâche ardue en France puisque débute à peine leur adaptation.

Dans les pages qui suivent, les limites de la représentation et l'importance des approches discursives sont d'abord questionnées puis mises en perspective dans la logique des systèmes d'action à partir de Giddens. Afin d'envisager de mettre en valeur sa dimension identitaire, je reprends la naissance de la notion chez Austin puis Derrida. Son adaptation par Butler est ensuite présentée pour comprendre la construction des identités. Le constat des limites du modèle qu'elle construit m'amène ensuite à proposer la réintroduction, à partir de Foucault, du contexte et de la dimension politique.

### *Un outil majeur pour dépasser la représentation*

Comment intégrer dans nos pratiques de géographes l'outil majeur de la performativité ? De fait, la conception traditionnelle selon laquelle le langage est à l'origine d'une information immanente reste dominante. La *représentation* est toujours « comprise comme des images singulières figurant quelque chose d'autre » (Thrift, 1996). Pourtant, pour Deleuze et Guattari, le mimétisme est un très mauvais concept car

dépendant d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature. Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. La Panthère rose n'imité rien, elle ne reproduit rien, elle peint le monde à sa couleur, rose sur rose, c'est son devenir-monde, de manière à devenir

imperceptible elle-même, asignifiante elle-même, faire sa rupture, sa ligne de fuite à elle, mener jusqu'au bout son "évolution aparallèle".

(Deleuze, Guattari, 1980 : 18).

La volonté d'échapper à la représentation comme miroir du monde sous-tend le projet d'une pensée fluide apte à lui donner réellement sens ; c'est toujours la nécessaire distinction entre le calque et la carte :

L'orchidée ne reproduit pas le calque de la guêpe, elle fait carte avec la guêpe au sein d'un rhizome. Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui-même, elle le construit. Elle concourt à la connexion des champs, au déblocage des corps sans organes, à leur ouverture maximum sur un plan de consistance. Elle fait elle-même partie du rhizome. La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale.[...] Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours « au même ». Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une « compétence » prétendue.

(Deleuze et Guattari, 1980 : 20)

Pour le dire autrement, si on parle d'une « crise de la représentation » (Mondada, 2000 ; Bougnoux, 2006), c'est parce qu'il s'agit d'échapper dans nos disciplines<sup>151</sup> à la seule logique descriptive pour aborder au fond la production de sens. C'est une crise vertueuse, une crise de confiance dans une conception de la représentation qui en fait le miroir plus ou moins fidèle de la réalité. Surtout, elle remet en cause un idéal de langage entendu comme simple véhicule neutre d'entités qui lui préexisteraient et qu'il ne ferait que coder (Mondada, 2000 : 9). Cela pose la question de la capacité à rester à distance du texte scientifique qui occupe dans nos disciplines une centralité constitutive rendant par-là même impossible de considérer qu'il continue de « jouer son rôle de médiateur fidèle, efficace, objectif parce qu'invisible » (*idem* : 10) : nos productions sont aussi performatives que n'importe quel texte.

L'utilisation scientifique de catégories afin de construire l'analyse doit donc rester prudente afin d'éviter que les effets performatifs n'emportent nos propos : chacun connaît les fabuleux destins de « la ligne Saint-Malo-Genève » (Chartier, 1984), de la « diagonale du vide » (oubliant des villes telles que Toulouse, Clermont-Ferrand, Pau, Limoges et souvent Dijon) ou de la « Banane bleue » de Brunet : nous devons aujourd'hui corriger les effets pervers de la mise en œuvre dans l'aménagement des territoires de simples hypothèses d'investigation (trop) bien diffusées. Mais l'invention de catégories telles que « rural profond » ou « cadre moyen » n'est pas non plus restée sans traces dans les imaginaires socio-spatiaux collectifs : c'est même

---

<sup>151</sup> En particulier la géographie, l'ethnologie et la sociologie.

un atout sur lequel s'appuie une partie du développement touristique de régions comme le Massif central.

Cela leur vaut également, en tant qu'espace sous-métropolisés, une moindre exposition aux politiques de fermetures d'hôpitaux (Py, 2001). Mais il est possible d'élargir le propos car l'évolution du discours permet de « culturiser » un changement de politique ; le discours est ainsi à la fois une prescription performative et en même temps une justification plus ou moins *a posteriori*. Py montre ainsi que, dans les espaces aux périphéries des aires d'influence des métropoles du Nord du Bassin Aquitain, les plus concernés par la désertification des services publics, le temps moyen nécessaire pour aller accoucher est passé depuis le début des années 1990 de vingt-deux à plus de quarante minutes. Mais les consultations par internet permettant à une sage-femme locale d'opérer sous le contrôle visuel d'un médecin installé dans l'hôpital métropolitain (Bordeaux en l'occurrence) restent une promesse futuriste d'un ministre pressé de fermer les six maternités étudiées<sup>152</sup>. Nous reviendrons plus loin sur l'impact de ce discours utilisant les nouvelles technologies pour construire un espace hyper réel autorisant des politiques très concrètes et très inégalitaires.

Cette évolution complète une réorganisation du discours : dans ses commentaires sur *l'Atlas de la Santé en France* (Salem, 2000), la revue de communication d'un grand groupe d'assurance mutualiste (Mutuelle Rhône-Alpes) n'hésitait pas à imputer la mortalité supérieure constatée à un « comportement à risques » pour les régions frontalières du Nord et de l'Est, évacuant toutes les questions, pourtant mises en évidence un peu plus loin dans l'ouvrage, liées au sous-équipement médical de la diagonale du vide française et des régions industrialisées en crise, à la surreprésentation de catégories plus exposées à une mortalité précoce (ouvriers et agriculteurs, faible niveau d'études initial) pour des raisons qui tiennent aux structurations de la population. On retrouvait les mêmes travers comportementalistes, certes nettement moins caricaturaux, dans un article du *Monde* (3 mars 2000). Le discours sur l'égalité territoriale qui a présidé à l'équipement des zones rurales durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle a disparu, laminé par le « oser le désert ? » (Lévy, 1994) proposé par un géographe et opportunément adopté par le monde politique mais en l'élargissant à des espaces nettement plus denses sur une surface au moins trois fois supérieure et, au total au moins les deux tiers du territoire national. Mais l'équipement en connexions haut-débit, promis comme la panacée pour contrebalancer l'accroissement de l'enclavement initié par ces politiques, reste nettement en retard dans de

---

<sup>152</sup> Blaye, Sainte-Foy-la-Grande, La Réole, et, hors zone, Villeneuve-sur-Lot, Figeac, Condom ; depuis cette étude, les maternités de Langon, LaTeste-de-Buch et Marmande sont également menacées. Le ministre est Mr Mattéi, en visite à l'ARH (Agence régionale Hospitalière) de Bordeaux en 2002 ; propos repris par *Sud-Ouest* et *France 3 Aquitaine* les 12 et 13 octobre.

larges parties du territoire rural français, si bien que les représentations en couleur qu'on en donne font toujours appel à la part de la population nationale desservie, jamais à la part du territoire national couvert, afin de minorer le poids de ce rural.

S'esquisse donc une critique variée qui, au-delà de la mise en cause de la transparence du texte passe par son rôle dans la configuration et les agencements des objets décrits, les doutes relatifs à l'universalité et la généralité du savoir produit<sup>153</sup> et la diversité des points de vue ; cette dernière rend impossible l'unicité des versions des faits et constitue un des apports majeurs de la postmodernité, à l'origine de controverses récurrentes depuis une vingtaine d'années « où se retrouvent pêle-mêle défenseurs des Belles-Lettres et de l'Art majuscule, dénonciateurs de la culture de masse, critiques du communautarisme et de la fragmentation du social, anti-postmodernistes, chercheurs en esthétique tenant à l'écart les dimensions politiques de la culture et chercheurs en sciences sociales soucieux de préserver leurs disciplines d'une impureté méthodologique très fantasmée » (Maigret et Macé, 2005 :18). Pourtant, l'enjeu n'est pas de se cantonner à un avant des *cultural studies* mais plutôt de les dépasser.

Nous avons vu que pour contourner pragmatiquement un débat que Nash (2000) qualifie de « stérile », Thrift (1996) délaisse donc le terme même de *performativité* et lie performativité et pratiques dans une « *non-representational theory* » ou « *theory of practices* ». Il préfère parler de *présentations*, c'est-à-dire de manifestations performatives d'un savoir social en usage, de mises en spectacle des manifestations d'une identité du quotidien : les pratiquants des bals folks (Revill, 2004) ne jouent pas ; ils sont *intimement authentiques*. Au festival de Mirande (Theulé, 2004), la musique country devient manière d'être ; sa pratique raconte l'être profond des individus et des lieux : cela suscite une mise en capacité au sens où l'entend Wittgenstein (Chauviré, 2004 : 43-44) ; les acteurs, qu'ils soient organisateurs à Mirande, membres de la filière bovine à Bazas<sup>154</sup>, mais aussi publics, ou courtisans de la Cour chez St-Simon, entendent produire « une culture », un *habitus* qui soit substrat de l'expérience vécue. C'est aussi la logique de structuration de la *scène* comme système spatial hyper réel local où le discours joue un rôle majeur fortement prédictif : dans le développement qui est consacré plus loin à cet outil théorique prometteur pour la souplesse qu'il autorise, nous verrons qu'il donne à voir la cohérence locale et en même temps affirme la spécificité d'une culture commune qui distingue de l'ensemble de la population du territoire englobant la scène (Aussaguel, 2005).

---

<sup>153</sup> Soulignant l'importance de la prise en compte des contextes, Kramsh (2000), un brin provocant mais très exact, parle ainsi « d'universalismes partiels ». Ce texte déjà évoqué plus haut présente l'intérêt d'être avec Lorimer (2005) une très bonne présentation des orientations contemporaines d'une recherche prenant en compte ces aspects.

<sup>154</sup> Voir infra.

Cette cohérence interne peut en conséquence transgresser sans problème les frontières de la localité pour établir des connexions *translocales* (Hodkinson, 2004), caractérisées par la mobilité des acteurs et l'utilisation du cyberspace. Articulant le « *small is beautiful* », le local, et la relation au monde, chacune de ces remises en ordre du monde réfère à un groupe spécifique, un individu ; elle peut ainsi être différente et aussi légitime que celle du voisin mais lui permet d'établir une relation de compréhension entre ces différents discours : la cohabitation sur un espace n'est pas un processus passif mais une construction permanente.

La prise en compte d'un monde « réel » ne dépend donc pas d'une logique de « découverte » mais d'une relation de « conversation » dynamisée par la relation sociale. Le monde ne parle jamais lui-même, ni ne disparaît derrière un maître décodeur. Les codes du monde ne sont pas toujours à attendre d'être lus... pas plus qu'une doctrine particulière, ou une représentation, un décodage, une découverte ne garantit rien »

(Haraway, 1991, cit. in Thrift, 1996)

Ces pratiques constituent notre sens du réel, une pensée en action : « tout *dire* est un *faire* social » (Lussault, 2000). Nous jouons nos propres sujets au travers de situations relationnelles référées aux codes spécifiques des lieux ; la réinterprétation infinie de ces codes permet de se situer avec précision et actualité dans un monde en mouvement permanent. Aussi, les lieux acquièrent une identité par la diversité des discours/pratiques qu'y apportent les sujets devenus acteurs. Cette ouverture de la géographie vers une *urbanité flexible* ne doit pas être envisagée comme une rupture mais un élargissement des perspectives : Lorimer (2005 : 84) préfère donc parler de « *more-than-representational geography* ».

Ainsi avec la construction métaphorique des spatialités, la performativité, le concept de communauté interprétative, le dépassement de la représentation, mais aussi la reprise de l'approche transactionnelle et de la prophétie auto-réalisatrice, la géographie française dispose déjà d'un outillage élaboré qu'elle utilise peu pour aborder cette fluidité des inscriptions spatiales.

Pourtant, Garfinkel demandait d'éviter de considérer l'individu comme un « idiot culturel » et sous-estimer sa capacité à jouer et sur-jouer. De manière souvent confuse et informulée, il a intégré la performativité dans ses stratégies spatiales (Nash, 2000 ; Revill, 2004 ; Lorimer, 2005). En conséquence, il devient difficile de conserver une stricte distinction entre performatif et performance. Pour l'individu installé dans les garrigues nord-montpelliéraines avec un discours qui les magnifie (Gounel, 2006) où se terminent la représentation et le discours ? Où commencent l'adaptation à des conditions spécifiques, l'innovation sociale et la reconstruction des espaces (Valette, 2006) ?

Par ailleurs, poser cette dimension discursive du réel impose de puiser dans le matériel théorique mis à disposition par d'autres disciplines, tout particulièrement ici la théorie sociale

(Giddens), les études littéraires (Austin, Butler) et la philosophie (Derrida, Foucault). Si certains de ces auteurs sont nouveaux pour nous, la démarche n'a rien de révolutionnaire. C'est ce que je vais m'efforcer de montrer.

*Giddens : capacité d'action et contexte*<sup>155</sup>

Comme Butler, Giddens est très influencé par Althusser ; mais alors que l'idée de performativité apparaît évidente à celle-ci, Giddens ne l'aborde pas explicitement. On peut cependant souligner que c'est une conséquence logique de sa réflexion. Par ailleurs, au-delà de cette approche du concept, l'un et l'autre présentent l'intérêt de poser une réflexion autour de la structure ou, plus exactement de permettre de faire évoluer celle-ci vers l'idée de structuration : dans le sens des développements introduits par Foucault, il s'agit de la considérer comme un processus, actif et en permanente remédiation. Cela nous permet de disposer des éléments nécessaires à une approche politique des phénomènes de reconstruction du réel et des identités.

Dans la perspective de la structuration spatio-temporelle de Giddens (1982 ; 1987), la dynamique de production et de reproduction des territoires est pensée dans sa relation avec d'autres configurations de la vie sociale, et, réciproquement, le territoire gère des formes d'organisation sociale et des identités localement spécifiques. Pour lui, les transformations ou les permanences de la société se jouent dans les transactions entre action humaine et structure ; la structure sociale n'est surtout pas extérieure à l'homme mais ne s'impose pas à lui, ne détermine pas son action. La structure se positionne *avant* l'action de l'individu (condition de celle-ci) et *après* l'action (produit de son action) ; voici donc un outil qui convient parfaitement au géographe : le territoire est le produit d'une société, c'est-à-dire des comportements géographiques des acteurs, en même temps, il détermine en partie les comportements.

Dans ce sens, l'action humaine se réfère à une capacité de faire des choses, implique un pouvoir. La formulation de Giddens recouvre les concepts de structure et de ce système. Pour lui, les systèmes sociaux possèdent des structures : « Etudier la structuration du système social c'est étudier comment les systèmes, au moyen de l'application de règles et ressources, et dans un contexte de résultats non intentionnels, se produisent et reproduisent à travers l'interaction » (Giddens, 1982, 66). Les systèmes sociaux, entendus comme les relations reproduites entre acteurs individuels et/ou collectifs, organisées comme pratiques sociales régulières, sont des systèmes d'interaction englobant les activités localisées des sujets.

---

<sup>155</sup> Mes remerciements à Isabel Pato avec qui cette analyse a été développée pour la version portugaise du texte n°8 ; je la reprends ici en poussant un peu plus loin le propos et y ajoutant des cas personnels.

Ce processus de structuration du système social est basé sur l'application de règles et ressources. Dans les systèmes inscrits dans la dualité de la structure, connaître une règle, c'est « savoir comment continuer » (Wittgenstein in Giddens 1982 : 67 ou in Giddens, 1987 : 69-70). « Les opérations résultant de la conscience pratique laissent les règles et l'interprétation "méthodologique" de ces règles emmêlées dans la continuité des pratiques » (Giddens, 1982 : 68). Les règles sont dans ce sens le moyen de reproduction des pratiques tandis que se perpétue par ailleurs, la capacité des sujets à formuler clairement leurs propres règles.

Giddens argumente que le recours aux propriétés structurelles des systèmes sociaux en tant que ressources, amène à concevoir le pouvoir non comme le résultat d'un « état des choses » mais comme une capacité. De même que la règle, le pouvoir se trouve en effet inséré dans la production de pratiques sociales au travers de la production de sens et des sanctions intégrées dans les conduites sociales localisées. Le pouvoir réfère ainsi à la connaissance tactique habituellement utilisée dans le développement d'un flux continu de conduites. En ce sens, le pouvoir n'est donc pas une ressource, mais la mobilisation de ressources : il est donc possible d'extrapoler à partir de Giddens pour dire que le pouvoir n'est pas extérieur à l'individu ; ce dernier est acteur parce que, peu ou prou, il possède quelques ressources mobilisables en ce sens, avec bien sûr de très fortes inégalités dans l'allocation de ces ressources et la capacité à les mettre en œuvre.

En effet, les propriétés des systèmes amènent Giddens à formuler que la capacité de transformation et la domination sont mutuellement liées, parce que les ressources ne sont pas seulement des éléments à travers lesquels la capacité de transformation est employée comme pouvoir ; ils constituent aussi des éléments structurels reconstruits à travers leur utilisation dans l'interaction sociale. Dans ce sens, « le « pouvoir » est relationnel, [...] opère à travers l'utilisation de la capacité transformatrice telle que celle-ci est produite par les structures de domination » (Giddens, 1982, 92) car « Formuler une règle peut, du seul fait de cette formulation, modifier l'usage qui en est fait ou la forme de son emploi. » (Giddens, 1987 : 72).

Dans ce processus social, le rôle du contexte est fondamental, notamment des jeux de pouvoir dont il constitue l'environnement actif. « [...] Le contexte d'interaction est, jusqu'à un certain degré, configuré et organisé comme une pratique intégrale de cette même interaction vue comme une rencontre communicative. [...] La vigilance réflexive de la conduite en interaction implique la mobilisation routinière du contexte physique, social et séculier dans

l'usage de la réflexibilité [*accountability*<sup>156</sup>] » (Giddens, 1982, 83-4). En même temps, cela permet de recréer « les éléments standardisés de réserves de connaissance », c'est-à-dire des « schémas interprétatifs » incluant des éléments contextuellement importants.

La communication de sens est ainsi étroitement liée à la forme qu'adoptent les relations de pouvoir pour fonctionner, et s'inscrivent dans le contexte des sanctions normatives. Pour expliciter cette affirmation, Giddens fait appel à Winch lequel distingue les « schémas interprétatifs », liés à la communication de sens, des « normes », afférentes au contrôle et à la sanction de la conduite. Une réflexion autour d'une conduite « certaine » ou « fausse » met en conflit ces deux dimensions. La règle ainsi est intimement articulée avec la surveillance réflexive de l'action et avec la rationalisation de l'action, mais aussi avec la pratique.

Dans la recherche des transactions qui se jouent entre la structure et l'action humaine, comprendre cette dernière à travers la performativité de l'action située nous renvoie à la dimension politique inscrite dans l'interrelation entre les sujets et entre sujets et lieux. Quand le discours/pratique, en mobilisant les propriétés structurelles des systèmes dans un certain contexte, permet de recréer les systèmes sociaux, l'action humaine est efficace. L'accepter revient à entendre que le pouvoir n'est pas automatique, n'est pas une condition préalable de l'efficacité de l'action humaine de l'acteur qui revendique ce pouvoir. Il devient ainsi acceptable que le pouvoir soit susceptible d'une action performative et que celle-ci dépende du contexte physique, social et temporel et des « projets interprétatifs » en présence. Néanmoins, cette même performativité n'est pas nécessairement revendiquée, parce qu'elle est implicite au pouvoir.

On peut donc l'entendre à deux niveaux : à un premier niveau, cette dimension performative est acceptable mais aussi nécessaire : c'est la condition même de réalisation du discours politique, réduit sinon à une cynique opération de communication permanente mais déconnectée d'une action réelle. A un second niveau, cela rend plus compréhensibles et, partant, rationnelles, certaines contradictions majeures dans le fonctionnement du pouvoir, en particulier les projets d'aménagements dont la fonction réelle dépasse largement la fonction utilitaire immédiate qu'on leur assigne.

---

<sup>156</sup> Le terme d'*accountability* (emprunté à l'origine à Garfinkel) est utilisé par Giddens pour désigner le caractère assignable à l'action humaine ; il recouvre l'explication que les acteurs sont capables de donner de leur conduite, en mobilisant pour cela des réserves de savoirs dont ils disposent dans le déroulement de la production et reproduction de l'action : pour Giddens, cette réserve de savoir social est présente dans le déploiement comme le récit de l'action, étant pour cela plus large que le savoir que l'acteur mobilise dans la rationalité de sa conduite. Cette réserve de connaissance est, dans le fond ce que l'auteur appelle la « conscience pratique », concept qu'il va développer dans ses travaux ultérieurs.

Par exemple, la manipulation de l'image du bidonville de Pedreira dos Húngaros à Oeiras-Lisbonne et plus largement le processus d'éradication des bidonvilles dans toute la métropole (textes 2 et 3) permet de satisfaire à une mise aux normes car cette question tolérable jusqu'alors malgré sa mise en valeur ancienne (Barata Salgueiro, 1977) devient inacceptable alors : pour faire simple, Lisbonne n'est plus une ville du tiers-monde et se veut une ville européenne aux normes européennes. Cette actualisation des normes se double d'une volonté de faire passer également deux discours : celui du retour du pouvoir sur des dossiers (l'urbanisme en général) qu'il avait jusqu'alors plus ou moins négligés. Dans plusieurs cas, il s'agit aussi de signifier que le type de sociabilité qui structurait le système social du bidonville (l'entraide) est remplacé par d'autres modes de relations (commerciales) et complète ainsi le discours de passage à la modernité européenne.

Dans le bidonville d'Oeiras précité les services municipaux en charge de ce dossier ont à résoudre le problème posé par la forte structuration de la population autour d'associations (culture, sport, crèche), de l'école du quartier, d'une fête religieuse du bidonville qui attire trois fois plus de monde que sa population, etc. Dans le processus de relogement initié alors, cette population soudée avait des revendications et exigences ; cela était susceptible d'accroître des coûts de relogement prévus comme minimes pour la municipalité, compte tenu des aides nationales, et en même temps des sommes versées dans le cadre d'un accord avec le promoteur immobilier, propriétaire récent du terrain où le bidonville était implanté et désireux de le récupérer pour un projet plus prestigieux.

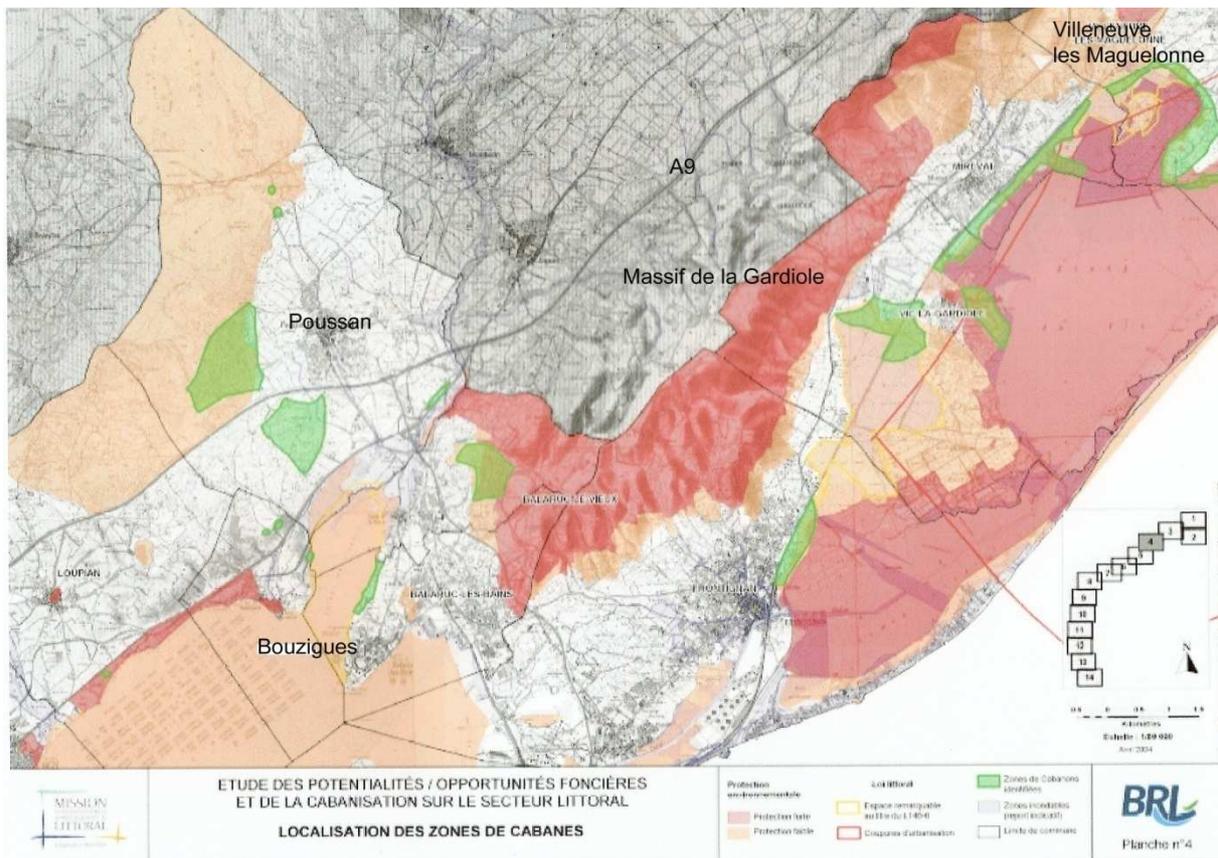
Aussi, alors même que ce quartier était ignoré depuis longtemps et par ailleurs très tranquille, une vigoureuse campagne de presse se charge d'en dresser un portrait calamiteux en invoquant un meurtre commis vingt ans auparavant. Cette campagne se déroule parallèlement à un étalement du processus de relogement qui a pour but de séparer la population en plusieurs quartiers sur des bases qui ressortent finalement d'une ethnicisation : les Portugais passent les premiers avant les immigrés Cap-Verdiens ; les autres nationalités, Angolais et Guinéens arrivés tardivement pour occuper des baraques progressivement laissées par leurs occupants, sont plus ou moins ignorés.

Plus généralement, les logiques administratives de construction des dossiers de relogement favorisent la population la plus instruite qui part la première, ce qui déstabilise les associations qu'elles animaient ; de même, l'école ferme rapidement. Enfin, les départs sont suivis de l'arrivée de nouvelles populations encore plus défavorisées, pour la plupart immigrants illégaux et donc non concernés par le plan de relogement, qui occupent les meilleures cabanes, suivis même sur la fin de la période par des trafiquants de drogue chassés

d'autres bidonvilles eux-mêmes en cours d'éradication : peu à peu, le discours très négatif sur la Pedreira devient ainsi une réalité qui justifie parfaitement l'action entreprise.

Ainsi, au final, malgré son caractère en apparence suicidaire pour l'image d'une municipalité qui joue beaucoup sur celle-ci pour créer le principal pôle secondaire de centralité dans la métropole, la politique des édiles se trouve parfaitement confortée par cette prescription, prophétie auto-réalisatrice magistralement exécutée qui vaudra au Président de la chambre municipale (maire) et son adjoint à l'urbanisme des portefeuilles ministériels importants (logement et éducation) dans le gouvernement de Durão Barroso. La population dispersée dans des cités de relogement lointaines, il ne leur reste plus qu'à changer le nom du lieu, trop connoté, en Miraflores, pour permettre la réappropriation de cet espace convoité car très bien situé pour réaliser un projet immobilier destiné aux classes moyennes.

Fig. 18 Entre Montpellier et Sète, les zones de *cabanisation* sont cartographiées en vert ; les autres couleurs signalent les zones protégées à divers titres (littoral, étangs, massif de la Gardiole, Etang de Thau).



Une étude en cours sur l'habitat illégal sur le littoral de Languedoc-Roussillon<sup>157</sup> semble mettre en valeur les mêmes processus : l'importance des constructions sans permis de construire<sup>158</sup> semble satisfaire des intérêts variés, y compris ceux des municipalités qui les dénoncent mais à qui cela permet d'échapper aux contraintes englobantes nées de leur situation qui placent une part importante du territoire municipal sous des statuts réglementés au niveau national voire européen : zones inondables, espaces naturels protégés (fig. 18 et 19).

Ce jeu avec la norme permet en même temps à une population locale relativement peu fortunée, sans être pour autant pauvre, de pouvoir accéder à la propriété dans des espaces qui sont devenus très chers du fait de la double pression touristique et migratoire que connaît la région : cela met ainsi en valeur aussi la complexité autour de la notion de justice spatiale et sociale qui ici, avec de très forts biais dus aux zones d'ombre qui entourent le processus, joue contre la norme légale sensée assurer cette justice.

Cela se traduit pour les pouvoirs publics par un triple discours : une dénonciation ferme de ces implantations sans permis, un concert de lamentations réitérées régulièrement sur leur impuissance devant l'extension du phénomène mais aussi en même temps la perception des impôts locaux auprès des résidents illégaux et l'installation de l'eau, l'électricité et des égouts<sup>159</sup> qui officialisent leur installation avant leur légalisation *a posteriori*. De la même manière, aucune action n'est entreprise contre la structuration d'un marché immobilier de ces résidences *a priori* invendables si on réfère aux seules normes nationales en matière de construction (fig. 20). Dans la logique de Giddens, la norme n'est qu'une ligne de négociation face aux pratiques, faite d'adaptations successives toujours performatives, les officialisations

---

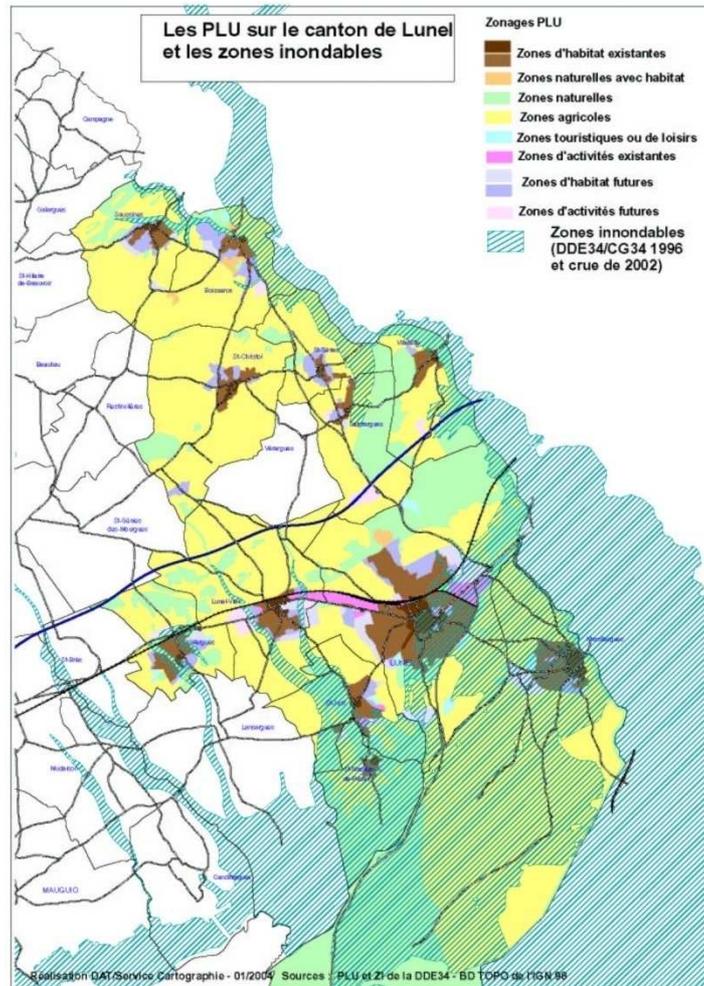
<sup>157</sup> En cours de développement ; sera intégré au programme quadriennal 2008-2012 de l'UMR 5045 MTE. Initialisation de l'étude avec les étudiants du master 1 *Sciences humaines et sociales*, Mention Territoires et Sociétés, Aménagement et Développement (TSAD), option GERADL (Gestion des espaces ruraux, aménagement et développement local) : Lacombe, S., Savy, C., Cuzin, F., Soule, G., Cambray, N., Foiret, A., Lecuyer, Y., Tall, H., Ouya, B., Ser, C., Dautel, K., Bouys, A., Ricaut, E., Nibel, A., Vernichon, A.-L.

<sup>158</sup> 1 000 logements dans la région selon un recensement officiel de 2004 ; appelé *cabanisation*, le phénomène concerne surtout, concentré sur le cordon littoral et la zone des étangs, l'habitat de loisir (cf. les cabanons marseillais), souvent agrandi et transformé en habitat principal en zone périurbaine, mais aussi, jusqu'à l'intérieur des terres, l'habitat précaire des plus pauvres (gitans, sans domiciles fixes qui trouvent à s'employer de manière plus ou moins régulière dans l'agriculture). Sur l'ensemble de la région, l'habitat illégal en *mobile home* (Vias par exemple) concerne aussi de nombreux retraités peu fortunés installés dans la région. En périphérie du noyau urbain des communes les plus concernées, la plupart de ces maisons sont de banales villas à l'origine illégales construites directement. Selon une information officieuse donnée par un responsable départemental de l'habitat, 30 à 70 % des maisons de certaines communes de la périphérie sud de Montpellier (Villeneuve-lès-Maguelone, Maugeio, Lattes, Pérols) seraient illégales ou légalisées *a posteriori*.

<sup>159</sup> 70% des cabanes possèdent tout le confort (eau, assainissement, électricité), une proportion équivalente paie les impôts locaux (en particulier une taxe foncière correspondant à de l'habitat « normal ».)

par l'adduction d'eau, qui débouche sur les législations complètes. A ce titre, c'est un outil théorique particulièrement intéressant dans le cadre des politiques publiques d'innovation.

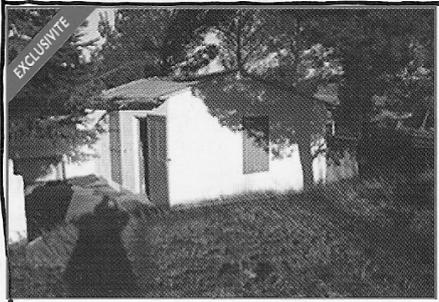
Fig. 19 : La «cabanisation» comme processus performatif : « la formulation d'une règle est déjà une interprétation de cette règle » (Giddens, 1987 : 72). Le discours très officiel de la carte des PLU du canton de Lunel (Hérault) met bien en valeur la superposition des zones inondables (hachures bleues, crues de 1996 à 2002) et de l'habitat (2 tons de marron) ; celui-ci est légal ou légalisé *a posteriori* ou pudiquement appelé « zones naturelles avec habitat » (qui recouvre *de facto* la cabanisation reconnue, en orange).



Source : Forest, 2004

Mais le concept n'est pas seulement un outil d'analyse de l'efficacité du pouvoir dans la production de ses normes ; la performativité concerne aussi ces pratiques identitaires qu'avec Thrift (1996) nous avons déjà évoquées comme essentiellement dialogiques, chargées affectivement et orientées vers une re-cognition mutuelle. En conséquence, dans ces deux logiques, envisager les pratiques comme discursives devient évident, d'où le recours à des outils issus de la théorie littéraire.

Fig. 20: L'euphémisme *terrains* ou *maison de loisirs*, de même que la mention de *mazets* et *mobil homes* signale les constructions illégales, fréquentes dans les annonces immobilières ; certaines revues possèdent même une rubrique « mazets » ! Mais les constructions illégales les plus nombreuses sont des résidences principales. Ces villas confortables, généralement 20 à 30% moins chères que le prix du marché n'apparaissent pas sur ces publicités puisqu'elles se vendent facilement. Mais les prix peuvent monter à des niveaux élevés : ainsi en 2006 une villa de 8 pièces avec piscine de 15m et jardin de 3800 m<sup>2</sup> « cachée dans les bois », en l'occurrence celui des Aresquiers (entre Villeneuve-lès-Maguelone et la mer, au cœur de la zone protégée des étangs), était proposée à la vente pour la somme de 480 000 euros.

		<p>521031783 4 chbres, sdb, sd'e, 2 wc, buanderie. Courette, porche. 315 000 €.</p>	<p>C.A.I.M 04 66 77 56 96</p>	<p>FRONTIGNAN P pas de la plage de 447 m<sup>2</sup> viat tout à l'égoût) I Réf.1869, 146 00 VIAGENC</p>
<p>WP301MO153.jpg le 160 m<sup>2</sup> avec dé- bureau chauff cen- diviser). 587 000 €.</p>	<p><b>BALARUC LES BAINS</b> Au calme, villa languedocienne P, pied 130 m<sup>2</sup>, 3 chambres, mezzanine 25 m<sup>2</sup>, 1100 m<sup>2</sup> de terrain avec piscine, pool house, garage de 50 m<sup>2</sup>, vue dégagée. 420 000 €.</p>	<p>PELLIER, 40 2 m<sup>2</sup> ppied rain clos, 4 3 vivre avec piscine 8x4 3 000 €. C.A.I.M 166 77 56 96</p>	<p><b>Terrains Et Constructeurs</b> FRONTIGNAN - EXCLUSIVITE. Sur les hauteurs, superbe terrain de loisirs de 1320 m<sup>2</sup> clos arboré, avec mazet, 2 pièces, sans eau ni électricité. 42 000 €. EUROTRANSAC 04 67 18 81 60</p>	<p>CASTELNAU DE saisir, votre vill chbres + gd séj de 600 m<sup>2</sup>, liv. 2 149 000 €. BIC</p>
		<p>excellent de qualité, belle che- ses presta- terrain très 000 €. CE DU COIN 167 83 68 72</p>	<p>A 14KMS D'ALES. Terrain de 2.000 m<sup>2</sup> viabilisé et constructible vue sur cévennes! 55 000 €. FARO IMMOBILIER 04 67 70 41 58-06 89 98 09 46</p>	<p>5 MN N LUNEL/ d'angle viabilisé shon de 290m<sup>2</sup> t COMPTOIR</p>
<p>WP261MO154.jpg rés lumineux, 2 bal- s'éq séparée, Inter- 134 000 €.</p>	<p><b>POUSSAN</b> loli terrain de loisir arboré avec mazet et mobil home, 1750 m<sup>2</sup> avec vue étang. A saisir !!! 43 000 €.</p>	<p>Source : Logic-immo (Montpellier et région), n°149 et 151 (2005)</p>		

*Dire c'est faire : Austin*

« Propriété de la parole d'agir sur le monde et de le transformer » (Mondada, 2003), la performativité est un processus complexe et diversifié<sup>160</sup>. La cérémonie de pose de la première pierre d'un nouveau bâtiment public intègre celui-ci à une « économie sémiotique [qui] rassemble sous une même bannière tous les signes émis ou diffusés par les acteurs d'un ensemble pratique ou/et d'une situation dans le cours de son fonctionnement » (Lussault, 2000) afin de prendre en compte l'ensemble des pratiques spatialisées comme discours. Mesurer l'importance du concept et essayer de comprendre sa genèse ouvre des perspectives majeures. C'est en effet un domaine que « la recherche géographique a sans doute encore trop peu investi » (Lussault, 2000), bien que, dans le monde anglo-saxon, des études se développent depuis quinze ans (Nash, 2000 ; Brown, 2000 ; Lorimer, 2005).

<sup>160</sup> L'imprécision commence déjà : certains parlent de « concept » (Lussault, Mondada) et d'autres (Brown, Butler) de « notion ».

En effet, utiliser efficacement l'outil de la performativité induit un double mouvement : intellectuel d'abord en intégrant les apports issus de la pensée française contemporaine, Derrida et Foucault en l'occurrence, mais également politique en échappant à l'enfermement dans le « provincialisme » néo-conservateur des sciences humaines françaises (Cusset, 2003 : 22 et 323). Pourtant, les pages qui précèdent montrent bien l'intérêt de la notion alors que la réflexion sur les relations discursives entre acteurs et aménagements demande à être enrichie à partir de rares prémisses (Lussault, 1993, 1995, 2007 ; Söderström, 2000), loin d'être systématisées.

Si l'outil a été peu utilisé dans l'analyse des politiques publiques et des pratiques des acteurs institutionnels, cette situation est pire dans l'analyse des identités territoriales à partir des pratiques situées, en particulier en direction d'un des versants les plus intéressants de l'analyse de la construction identitaire : sa dimension politique et (à défaut ou) ce que Giddens appelle « conscience pratique » (Lorimer, 2005). D'un autre côté, comme le souligne Lorimer à partir de l'étude de Davis Crouch sur la production horticole, la créativité et l'agencement des pratiques peuvent être plus expressifs et en même temps plus contraints que ce qui ressort de la description. Le cas de la *cabanisation* en Languedoc-Roussillon induit aussi des développements en ce sens, non mentionnés dans cette présentation. Mais il est possible d'envisager d'aller plus loin encore.

Quand Judith Butler introduit le concept de performativité dans les études de genres c'est pour comprendre les positionnements et les identités (littéralement<sup>161</sup>) *incorporées* en repensant les relations entre structures sociales et action individuelle (Butler, 1990) : comme Lussault (2000), elle insiste pour relier l'être et l'agir, considérer que dans la performativité l'action humaine et la structure sociale sont mutuellement constituées. Mais sa perspective est inversée puisqu'elle l'aborde à partir de la construction identitaire de l'individu.

Austin introduit dans la théorie littéraire les termes de *performatif* et *performativité* afin de décrire des actes de langage qui « font des choses », ou qui visent à faire (à parier, se marier, baptiser un bateau...). Parfois un mot ne se contente pas d'exister, mais accomplit une action, une tâche par sa seule présence, orale ou écrite. « Je baptise cet enfant » ou « je vous ai oublié » ou « je vous déclare mari et femme » sont des actes de langage performatifs. Austin les distingue des énonciations *constatives*, simples affirmations ou états de fait qui fonctionnent de manière binaire (vrai/faux), incapables de décrire. Les situations complexes du performatif ne peuvent devenir fausses. Mais ils peuvent cependant réussir ou rater. Réussissent ceux qui

---

<sup>161</sup> « La lettre du langage est prise à la *littera* » (Quignard, 1995 : 21).

font ce qu'ils disent. Si quelqu'un dit « je vous ai oublié » alors que ce n'est pas le cas, le performatif a échoué. Ces séquences sont basées seulement sur le *contexte* (ou *circonstances*) de l'acte de langage. Pour Austin (1991), il se nourrit :

- 1- d'une série de conventions faites de procédures agréées pour la mise en action du performatif,
- 2- d'individus, de mots, de circonstances appropriées autour de l'acte de langage,
- 3- d'un effet attendu, une fois que la sentence performative a accompli sa tâche.

Si ces conditions de contexte sont réunies, il réussit et Austin le qualifie « d'heureux » : à rebours d'une conception positiviste, même dans les affirmations constatatives, la vérité n'est pas binaire (vrai-faux) et doit être envisagée nuancée et contextualisée. Si toutes les conditions ne sont pas réunies, l'acte peut ne pas s'être produit, ou s'être produit dans des configurations douteuses, incomplètes, de mauvaise foi. Par ailleurs, un contresens majeur consiste à croire que l'explicitation du performatif doit séparer le *constatif* du *performatif*, décrire la performativité d'un énoncé ; c'est l'objectif d'Austin dans sa 5<sup>e</sup> conférence ; sans succès. Il en déduit qu'il faut envisager la démarche comme une tentative de comprendre *comment* ces performatifs sont compris et peuvent agir. Cette capacité d'action impose de considérer les performatifs sous un autre angle.

En effet, Austin néglige les *étiolements* du langage, des performances qui ne marchent jamais, ni n'échouent mais dont le sens est produit dans un contexte où le langage est utilisé d'une manière consciente (un poème, un soliloque ou un jeu de mot). La performativité d'étiollement devient la capacité du performeur d'utiliser le langage *comme langage* : « Il est clair qu'en de telles circonstances, le langage n'est pas employé sérieusement, et ce de manière particulière, mais qu'il s'agit d'un usage *parasitaire* par rapport à l'usage normal – parasitisme dont l'étude relève du domaine des *étiolements* du langage. Tout cela nous l'*excluons* donc de notre étude. » (Austin, 1970 :[22]: 55).

Derrida vise ce reste. Pour lui, l'étiollement performatif est un *pharmakon*, un signe qui habite chaque face d'un dualisme soit/ou, en même temps performatif et non performatif. Comme le dualisme heureux/malheureux fonctionne mal, Austin exclut les situations d'étiollement du langage selon l'hypothèse qu'elles n'ont aucune chance de gagner. Elles se distinguent des actes de langage sérieux affirmés par les intentions de l'acteur et le soutien de son contexte, enracinés dans une métaphysique de la présence. Pour Derrida au contraire, tout langage est nécessairement *sérieux*. Il réfère simplement, répète et réutilise l'original sérieux. Ce performatif *étiolé* car hors contexte pour Austin est donc nécessairement dé-contextualisé et re-contextualisé à chaque opération, « d'où encore l'impossibilité de choisir sa place et surtout de s'y retrouver » (Derrida, 1972 : 328).

La rupture est de taille car elle permet de démultiplier les alternatives possibles mises à disposition des analyses, puisqu'elle suppose que, performative, la représentation devient autonome du réel qui lui donne origine : c'est une remise en cause d'un pan entier de la pensée occidentale qui s'esquisse.

*Remettre le monde en marche : Derrida*

En effet, Derrida cultive un relativisme narratif peu, voire pas du tout normatif<sup>162</sup>; cela lui permet de relire tout produit de l'activité humaine comme un récit enchâssé dans une vaste structure narrative pour reconsidérer avec circonspection et méthode l'ensemble des activités humaines. Derrida envisage la totalité des discours comme des *textes* et reproche à Austin de se limiter à l'oralité (Ramond, 2006) : du discours scientifique ou philosophique au propos commun des acteurs et individus jusqu'à leurs pratiques considérées comme *situées*. Pour Derrida, derrière le *signe* qu'il considère justement comme une tentative d'adéquation impossible du mot à la chose, se profile un monde de la *métaphore* : le réel est métaphore. Toute désignation est intégrée dans cette structure de la différence, aussi son rôle métaphorique la rend automatiquement performative : au fond, le propos n'est pas si différent de Giddens qu'il y paraît au premier abord. Mais Derrida en fait un des pivots de sa réflexion.

Le performatif échappe à la *métaphysique de la présence*, aux hiérarchisations purement conceptuelles entre intelligible/sensible, profond/superficiel, essentiel/accidentel, propre/parasite, pur/impur, originaire/dérivé, modèle/copie, etc. qui contiennent une dévalorisation morale du second terme. Ils ont en commun l'illusion selon laquelle les mots, dialogues et discours peuvent éventuellement permettre de découvrir une vérité au sujet du monde si les erreurs individuelles de perception et les distorsions de langage sont progressivement corrigées. En géographie, le prototype en est le paradigme centre/périphérie, car il s'est progressivement construit, au-delà des quelques éléments concrets qui le soutiennent, comme une entité dotée d'une autonomie complète qui parvient à fonctionner plus ou moins déconnectée de la pratique du quotidien mais construit un dualisme fortement moral. Ainsi, l'invention de l'expression « centralité secondaire » montre bien comment, tout en étant obligé de reconnaître l'existence de cette centralité périphérique, on cherche à minorer cette remise en cause du modèle : la vérité de la ville est centralité et il ne saurait être question de la questionner ; alors cette ville ne grandit plus, elle devient *tentaculaire, mégacéphale*, plus

---

<sup>162</sup> Ce relativisme n'a rien à voir avec l'accusation fréquente des détracteurs néo-positivistes des thèses de la postmodernité dont Derrida est la bête noire : ils l'entendent bêtement comme un manque de rigueur, mais questionner les normes est au contraire le signe d'une approche plus soucieuse de poser la pertinence de l'objet de leur recherche et capable d'une remise en cause.

prosaïquement monstre urbain nanti de noms dont on reconnaîtra qu'ils ont, au moins dans leur formulation (mais elle est aussi performative) un indéniable arrière-goût de science-fiction : métapolis, megalopolis... « Derrida (1990 : 38), présente le "performatif" comme capable d'échapper à la "surveillance" de la vérité comme adéquation, donc comme une théorie en quelque sorte "libératrice" » (Ramond, 2006 : 4).

Derrida ne questionne pas la représentation, du moins si on l'entend comme la relation entre vérité (*aletheia*) et imitation, redoublement (*mimeisthai*) : la représentation est un double

qui ne redouble aucun simple, que rien ne prévient, rien qui ne soit en tous cas déjà un double. Aucune référence simple. C'est pourquoi l'opération du mime fait allusion, mais allusion à rien. [...] Ce speculum ne réfléchit aucune réalité, il produit seulement des « effets de réalité ». [...] [La réalité] s'avérera inaccessible, autrement que par simulacre, comme la *simplicité* rêvée du spasme suprême ou de l'hymen. Dans ce speculum sans réalité, dans ce miroir de miroir, il y a bien une différence, une dyade, puisqu'il y a mime et fantôme. Mais c'est une différence sans référence, ou plutôt une référence sans référent, sans unité première ou dernière, fantôme qui n'est le fantôme d'aucune chair, errant, sans passé, sans mort, sans naissance ni présence.

(Derrida, 1972 : 234)

Ainsi le mime de Mallarmé « produit, c'est-à-dire fait paraître dans la présence, manifeste le sens même de ce que présentement il écrit : de ce qu'il *performe*. Il donne à percevoir la chose en personne, dans son visage. » (Derrida, 1972 : 234). Derrida distingue donc sa *mimesis* de l'interprétation platonicienne : si en apparence le phantasme conserve le sens de simulacre, copie de copie, il s'en écarte radicalement en supprimant tout recours au modèle, « c'est-à-dire de copie et que cette structure [...] n'est plus référée à une ontologie, voire à une dialectique. » (Derrida, 1972 : 235). Le simulacre y gagne ainsi une autonomie totale, celle des espaces hyperréels : l'écomusée ou le parc d'attraction, le *themscape* (Rodaway, 1994) du groupe Disney fonctionnent comme un système de signes autonomes capable de construire un réel *plus réel que le réel*, plus satisfaisant que le réel historique auquel ils prétendent référer et auquel il serait vain de vouloir les soumettre (Crozat, 2005 ; 2007).

« Le passage ontologique que le verbe *être* assurait entre parler et penser se trouve rompu ; le langage, du coup acquiert un être propre. Et c'est cet être qui détient les lois qui le régissent. » (Foucault, 1966 : 308) : la primauté du discours sur l'objet pose la performativité comme moteur de l'action humaine. Ainsi, dans les années 1970, le Parc Naturel Régional du Pilat a édicté des normes architecturales inspirées d'une étude des maisons anciennes du versant Sud. Précocement intégré dans l'aire industrielle de Saint-Etienne, le Nord, n'avait pas de style bien défini. Progressivement, ces normes (tuiles creuses, couleur des peintures, pente des toits...) finissent par lui en donner un, comme *37,2° le matin* à Gruissan. Dans cette logique, le territoire devient *essentiellement* idéologie territoriale. Celle-ci est discours performatif de production de la norme, actualisé en permanence à travers l'événement.

La maïade, le bal public, les *festas* maltaises sont des discours majeurs de production de cette actualisation créative. Le concept permet de relier événementialité et performativité sans reproduction à l'identique : ce discours itératif et fusionnel *sur* le territoire a pour fonction de reconstruire *le temps d'avant* en prenant explicitement en compte les turbulences qui l'ont affecté. La fête de la maïade suit les élections locales, en particulier dans l'Entre-Deux-Mers (Gironde) et, plus diffuse, des Pyrénées aux Charentes. Il s'agit de cette fête politique déjà évoquée où les habitants de la commune plantent des pins décorés chez leurs nouveaux élus et réélus ou dans des lieux symboliquement importants. Ensuite, les élus remercient leurs électeurs comme ceux qui n'ont pas voté pour eux, nombreux parmi les présents, en leur offrant une collation bien arrosée.

Fig. 21 : Maïades à Virelade (33) et Les Eysies (24) : à travers la figure du maire, la communauté se dit et produit sa norme territoriale. Photos : D. Crozat



Indispensable pour renouer un lien collectif chahuté par le débat électoral, la maïade permet aux membres de la communauté réconciliés d'annoncer le retour d'une temporalité normale après la rupture<sup>163</sup> des élections. Les participants en attendent une action forte ne serait-ce qu'au moyen de leur présence : plusieurs fois, la moitié (jusqu'à 67% dans un cas) du corps électoral de certaines petites communes étudiées en Gironde est présent ; même si en général ces élections n'ont pas généré de grands troubles, le discours très fusionnel *sur* le territoire a donc pour fonction de reconstruire *le temps d'avant* tout en prenant explicitement en compte les turbulences qui l'ont affecté : « planté spontanément, au milieu de la liesse populaire, il [le pin de la maïade] symbolise l'adieu au vieux monde et la naissance du nouveau monde. » (Marin, 2005). L'élus devient le chef, parce qu'il reçoit l'hommage collectif : on y associe alors facilement son épouse (Fig. 21) car, derrière l'apparat républicain, à l'échelon communal comme national, la conception tribale du pouvoir reste dominante.

---

<sup>163</sup> Une *catastrophe* au sens où l'entend Thom (1983).

Dans la même logique, les diasporas se construisent sur la dialectique de l'articulation entre deux territorialités (l'*Ici*, lieu de résidence concret, et, le *Là-bas*, lieu de départ largement imaginaire à force de réinterprétations nostalgiques d'un temps d'avant). Au retour en vacances des émigrés de Malte, ce système de représentations énoncé et mis en œuvre dans des *festas*, s'impose aux résidents permanents fournissant des *racines* issues du corpus passéiste des migrants, sans toujours tenir compte des évolutions plus récentes qu'à pu connaître l'île. Ces fêtes-discours reconstruisent une identité maltaise et trouvent une traduction jusque dans l'aménagement urbain (Boissevain, 1997).

Fish (1980) parle d'une *communauté interprétative*. Ce concept désigne « l'appartenance à un même système d'intelligibilité », une entente sur les normes où l'ensemble des discours et pratiques, leurs auditeurs et les institutions sont reliés pour produire conjointement le discours et sa lecture, « le répertoire permettant d'organiser le monde et ses événements ». Cette métaphore du territoire ne peut en être disjointe puisqu'elle en est la réinterprétation permanente et est incompréhensible sans elle.

Pour Lussault (2005), l'idéologie territoriale fonctionne dans trois registres du discours :

- Le légendaire : le récit qui constitue la légende dorée du territoire véhicule un *souffle* collectif, une destinée toujours à construire qui « n'existe que sous la forme d'un potentiel [...] et exige pour continuer d'exister que l'action présente maintienne le cap » (Lussault, 2005). Événements ou personnages, il donne à lire le pays : De Gaulle est complété du récit de la victoire en coupe du monde de football ; dans une ville, les noms de rues deviennent légendes des héros locaux ou de lieux patrimonialisés : « le récit humanise et socialise l'expérience du temps par les individus et les groupes, grâce à la capacité de l'intrigue de donner sens et cohérence à une activité qui est toujours temporelle et temporalisée » (Lussault, 2007 : 236) et qui donc peut assumer les accidents de l'histoire afin de les dépasser : en France, c'est le rôle de la réinvention de Jeanne d'Arc ou Vercingétorix, mais Lussault démonte ainsi le discours sur le déclin à Liverpool (2007 : 237 et sq.).

- La scène politique : la mise en scène d'une figure du politique permet alors d'*incarner* le territoire, d'en parler le langage ; le politique, institutionnalisé ou pas, est d'abord *porte-parole* (le *représentant*, le *député*) qui met en relation la population avec un territoire devenu personnage : avant de passer à l'histoire et donc au légendaire, De Gaulle incarne la France des années 1960<sup>164</sup>, le maire en sa commune en est le prototype mais d'autres figures *élues* vont

---

<sup>164</sup> Et années 1970 : le passage à l'histoire ne s'effectue que lorsque sont abandonnés dans le courant des décennies suivantes certains de ses principes majeurs : l'idée que la cohésion sociale doit garantir la cohésion nationale, par exemple.

jouer le même rôle : Nougaro à Toulouse ; par contre Zebda représente plutôt le quartier des Minimes, même si son *audience* s'est élargie depuis la candidature de ses membres aux dernières municipales. Cette inscription peut être une délégation provisoire : le sportif français engagé dans une compétition internationale est investi pour un temps de cet honneur ; il devra gagner par la récurrence de ses victoires le droit à un affichage permanent de ce titre (Platini, Prost ou Zidane).

- La géographicit  : référence à l'organisation morphologique du lieu indissociable du discours à son sujet, c'est en France *Astérix et le Tour de Gaule*, le Tour (de France cycliste) qui peut parfois aller dans certaines communes jusqu'à un débat autour du choix des paysages représentatifs sur les cartes postales locales. Ce discours n'est pas limité à l'image visuelle : Corbin (2000) explique ainsi qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les communes installent beaucoup de cloches municipales dont la portée est calculée afin de couvrir le territoire du village ; lorsque se présente le cas de communes recouvrant plusieurs agglomérations, la portée de chaque cloche correspond au territoire de chacune des entités concernées sous peine de conflits graves. Avec les fêtes locales, les cloches sont un des principaux outils de permanence de la mémoire du territoire de chacune des communes réunies parfois depuis fort longtemps<sup>165</sup> ; mais à Béziers, dans la zone rurale à l'est de la commune, le découpage du périmètre de recrutement de l' cole (  classe unique dans une ville de 80 000 habitants !) est un sujet « tabou » selon l'adjoint à l' ducation. L'action du discours imprime sa trace dans l'organisation de l'espace : la représentation de la France comme un hexagone est un discours fortement performatif inséparable des conceptions qui ont présidé aux politiques d'aménagement du territoire des années 1960, mais qui conserve aujourd'hui encore une indiscutable réalité dans les imaginaires.

Cette communauté interprétative produit le territoire. Le bal public doit être considéré comme expression et en même temps création du territoire local (Crozat, 2004) : il est « indicateur d'efficacité organisationnelle de la société locale, c'est-à-dire de son aptitude à susciter de la coopération entre ses membres » (Granié et Linck, 1997).

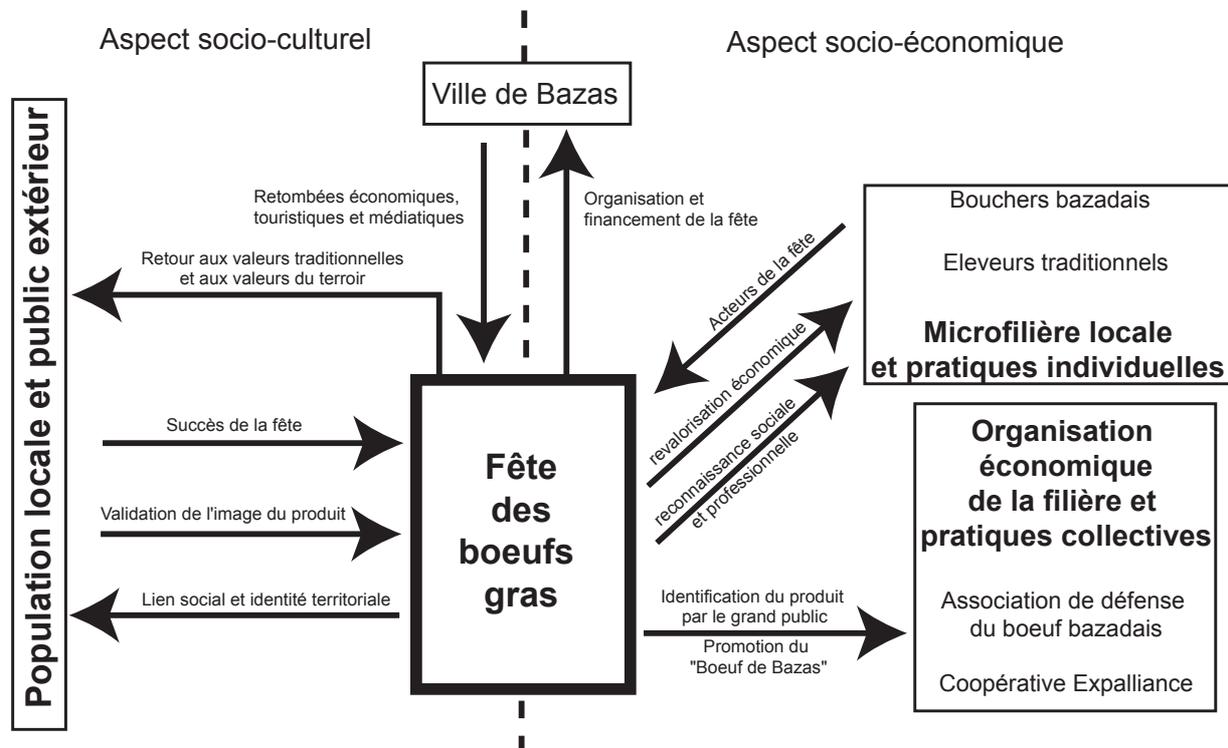
A Bazas, en Gironde (fig. 22), la re-création de la fête des b eufs gras a vocation à structurer le territoire local autant que l'AOC (Appellation d'Origine Contrôlée) de viande bovine. Très souvent conçue comme une ressource territoriale, la fête est performative : ouverture au monde d'une communauté qui se dit, elle la réalise tout en étant un outil de

---

<sup>165</sup> Ainsi, Maspie-Juillacq-Lalonqu re (64), n e de la réunion de trois communes dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Di Méo, 1995), possède trois comités des fêtes distincts organisant leur fête de village à des dates différentes.

développement économique, au-delà du marketing, puisqu'elle organise aussi les relations et les pratiques des acteurs à l'intérieur de la filière (Regourd, 2002).

Fig. 22 : Construction des identités territoriales festives et bovines en bazadais (d'ap. Guicheney, 2001).



Un des développements les plus prometteurs en ce sens me paraît être le concept de scène qui, à mon sens, peut renouveler l'approche trop exclusivement économique que propose le *cluster* en insistant sur la dimension humaine de ces processus de coalescence localisés, en particulier l'action performative de cette définition discursive du lieu. Cela nous conduit alors logiquement à envisager le troisième intérêt de la performativité : elle permet de relier la construction des identités socio-spatiales et l'action.

### *Devenir : Butler*

A un premier niveau, l'identité prend source dans la construction mutuelle de la structure sociale et l'action humaine mise ici en valeur à travers les cas qui viennent d'être abordés dans les pages précédentes, mais aussi ceux de la « frontière portative » des *chicanos* californiens, la reconfiguration frontalière de Lille et les cultures *cholas* des *chicanos* rentrés au pays : nous avons vu comment par les pratiques de la frontière sont remédiées en tant qu'outils de construction des identités. A un second niveau, se pose la question de l'*incorporation* de ces normes discursives. Butler adapte la performativité aux études de genre pour répondre à la difficulté à saisir la spatialité complexe des actes de langage, mettre en valeur le caractère

social de la construction des identités et ruiner définitivement les discours essentialistes qui les posent comme des catégories *a priori* (Butler, 1997). C'est ce qu'il s'agit d'aborder ici.

Pour Butler, un genre n'est pas donné ; la répétition, l'itérativité et l'allégorie du discours et de la culture environnante le façonnent. Parents et enseignants induisent ainsi la sujétion aux normes de pouvoir qui structurent la sexuation de leurs enfants/élèves (Acherar, 2005). Comme tout le monde fabrique du genre en permanence, le processus semble naturel et fixé, bien que ce ne soit pas exactement de la même manière deux fois de suite. Ces comportements ne concernent pas seulement les identités sexuelles : en ville, les identités de quartiers sont construites également par des comportements de ce type. Ainsi, les nombreuses mairies annexes installées depuis deux décennies dans des quartiers en difficulté sociale n'attirent que très peu les habitants d'autres quartiers voisins qui, même si cela leur pose problème, continuent de fréquenter la mairie centrale. Au final, cela contribue à renforcer l'enfermement des pauvres dans ce qui, mentalement, se structure comme des ghettos. En ce sens, cette répétition n'est pas très loin des processus de construction des *habitus* socio-spatiaux de distinction : on finit par ne pas imaginer aller ailleurs que dans tel lycée, telle clinique pour accoucher, etc. et l'évidence devient nécessité.

Influencée comme Giddens par Althusser, Butler voit des structures sans fondation fixée ou pré discursive. Son analyse permet à l'action sociale d'échapper au déterminisme des superstructures, le patriarcat par exemple. Elle insiste sur une « interpellation éthérée » (Brown, 2000), référence rémanente du genre et de la sexualité, plus que sur l'action d'agents dans des contextes et performances spécifiques.

L'action se situe à un point d'équilibre, une tension entre temporalité (l'action est pensée comme un instant) et la relative stabilité de ces superstructures. C'est là que se joue l'itérativité<sup>166</sup> : reproduction permanente mais jamais totalement semblable et ainsi novatrice, elle est fondatrice de l'action car l'écriture du monde est analysée comme métaphore active, celle de l'auteur puis toutes celles des lecteurs. Ce « simulacre généralisé, cette écriture qui circule “ ici ” dans l'entre-texte de deux fictions » (Derrida, 1972 : 326) construit sa réalité dans la répétition infinie : « pour annoncer ce livre de la répétition se rapportant et s'échappant à elle-même, pour désigner l'étrange logique qui alors s'y sera articulée, “cette fois enfin” ne signifie donc pas l'unique accomplissement final mais aussi un déplacement et une rupture, le

---

<sup>166</sup> Afin d'éviter les foudres des Sokal de salon français, rappelons que ce terme n'est pas utilisé qu'en mathématiques et informatique (répétition d'un calcul au résultat approchant) mais aussi en linguistique soit pour désigner un fréquentatif (verbe dont l'action se répète : *clignoter*), soit même pour décrire une nuance d'intensité de l'action (par exemple, en arabe, parmi les procédés de dérivation, le redoublement d'un des éléments du thème).

système ouvert de la répétition des ruptures. » (Derrida, 1972 : 328). Les territoires ou la société féodale me paraissent être de bons modèles d'itérativité ; Bloch (1939) explique la capacité d'innovation de cette dernière et sa plasticité sociale par la rareté du droit écrit qui fonde ainsi une société coutumière. Bien que la tradition soit dite immuable, elle évolue car sans cesse répétée et progressivement déformée sous l'influence des contextes locaux ou sociaux.

Cela fait perdre une grande partie de sa pertinence à la distinction introduite par Austin ou Benveniste entre performativité (potentielle) et performance (avérée et ainsi action) :

Un énoncé performatif n'a de réalité que s'il est identifié comme acte. N'importe qui peut crier sur la place publique « je décrète la mobilisation générale ». Ne pouvant être acte faute de l'autorité requise, un tel propos n'est que parole (...). [un énoncé performatif] n'a d'existence que comme acte d'autorité. Or les actes d'autorité sont d'abord et toujours des énonciations proférées par ceux à qui appartient le droit de les énoncer.

(Benveniste, 1966, cit. in Lussault, 1997).

Mais, dans les processus qu'aborde Butler, chacun devient capable de construire une part de cette réalité dont l'interprétation est ensuite relayée par ceux qu'elle vise car ils l'ont intégrée. Sala Pala (2005) montre ainsi que, bien que ce soit contraire à la loi et sans instruction de leurs supérieurs, la ségrégation des Noirs en quête de logement ou d'emploi se passe de personnage d'autorité car les employés des services concernés ne traitent pas ces dossiers, n'accueillent pas ces personnes comme l'ensemble de ceux qu'ils voient dans leurs services : au final, avant même d'aborder le passage devant les commissions de décision, leurs dossiers ont déjà un handicap qui, par exemple, les rend moins facilement éligibles à certaines aides dont le nombre est plafonné, même si leurs conditions objectives paraîtraient dans certains cas les rendre prioritaires.

Dans un autre registre, les changements de position évoqués à partir de l'exemple des chalets de Gruissan rendent complexe une lecture par ces seuls critères de différenciation sociale : les *outlaws* originels sont devenus des prescripteurs de normes qui aiguillonnent la municipalité qui jadis les fustigeait : qui est le personnage d'autorité ? Dans le cas des relations entre les plus puissants présidents d'association et les maires de certaines communes en croissance rapide des périphéries urbaines, ou plus largement, entre élus territoriaux et directeurs de grandes entreprises, la situation n'apparaît pas toujours très claire. Il n'empêche qu'il ne faut pour autant négliger le poids différent que peuvent avoir des avis politiquement et surtout socialement situés : nous expérimentons tous des situations où notre *statut* d'enseignants universitaires nous procure une écoute différente de celle accordée à d'autres personnes et cela peut concerner des domaines où notre compétence n'est que peu concernée, n'a qu'une légitimité limitée ou contextualisée.

Chaque année, entre le 10 et le 13 juillet, j'ai ainsi droit à mon quart d'heure de célébrité médiatique à l'occasion des nombreux articles produits par la presse au sujet du bal ; mais ce que je peux donner comme information (et surtout ce qui est réellement retenu par le journaliste dans son article) n'est qu'une suite de remarques que n'importe quel professionnel des bals (musiciens, techniciens) ou organisateur, voire même pratiquant un peu assidu pourrait signaler : mon propos n'est pas universitaire, c'est mon statut qui lui donne sa pertinence. Cela m'a même permis d'imposer une information redondante dont je doute de la pertinence : après avoir évalué dans ma thèse à partir de l'étude exhaustive de 8 départements, le nombre de bals dans cette période à environ 10 000, j'ai depuis longtemps quelques doutes (le chiffre exact est plus proche de 6 000). Mais ce chiffre, relayé d'année en année par la vertu des services de documentation des journaux, est systématiquement repris en tant que parole d'autorité, même si, comme cette année, je le passe sous silence dans toutes les interviews réalisées.

Aussi, l'exemple qui précède met bien en valeur l'idée de Butler qui emprunte à Derrida que les performatifs paraissent réussir ou échouer seulement dans un contexte normatif. Mais celui-ci n'a pas de fondation, d'essence, de sens profond ; en effet, la normalité se contente d'assurer une *possibilité* de contexte pour garantir au performatif la capacité de « faire quelque chose »<sup>167</sup>. Or, cette normalité doit résister à la nature répétitive, itérative et allégorique du performatif lui-même. En effet, nous avons vu que Butler insiste sur la force de l'acte initiée par allusion répétitive : elle est donc susceptible de modifier progressivement cette normalité et lui faire perdre toute pertinence. C'est ce qui explique dans des districts festifs comme celui de Lille et sa zone frontalière la rapidité des changements. La scène (Bennett et Peterson, 2004 ; Aussaguel, 2005) ainsi construite est un contexte normatif provisoire car en construisant des lieux et individus chargés d'une identité précise, il amène ces productions à détruire progressivement le contexte festif qui leur a permis d'exister. Nous retrouverons cela dans les environnements sécurisés, toujours provisoires.

La notion de performativité implique donc aussi une référence constante à l'ailleurs, le *dehors* de la structure pour situer l'énonciateur et donner une existence à ce contexte normatif : la frontière y puise certes sa logique profonde, mais on ne s'arrêtera pas seulement à ce seul objet car en général le contexte est toujours situé face à un ailleurs : dans le *risk free environment* de Spring (2004), l'ailleurs du quartier festif décrit c'est le reste de la ville qui ne peut offrir des aménités comparables ; dans le cas d'*El Barrio* à Alicante, plus que la rupture

---

<sup>167</sup> D'ordinaire, c'est la fonction du « sous-entendu », du « non-dit » qui accompagne les discours, comme dans les cas de ségrégation évoqués.

spatiale entre cet espace et celui où résident les clients, c'est le changement d'identité qu'il permet à ces clients qui crée les conditions d'une rupture, l'ailleursité de Derrida (1967 : 68). On retrouve le recours à cet ailleurs dans la plupart des situations où se joue la distinction sociale entre individus selon un schéma dont l'analyse par Elias est le prototype (Lussault, 2007 : 194). Cette mise à distance fondatrice apparaît dans d'autres contextes, parfois même comme outil. Pour Serban (2005), les traductions de romans du roumain vers d'autres langues en affadissent le sens. Ainsi, confrontés à une traduction qui leur demande moins d'engagement que le texte d'origine, les lecteurs se positionnent en observateurs éloignés. C'est d'ailleurs aussi le rôle des journaux municipaux dans le débat relatif aux projets urbains : en tant qu'objet de communication, l'information doit être dépassionnée et devenir anodine pour supprimer le débat.

Si ces éléments confèrent un intérêt indiscutable à Butler, il lui a été reproché de négliger l'automaticité du contexte social ; pour Derrida, la nécessaire décontextualisation du performatif suppose une re-contextualisation immédiate à chacun de ses emplois. L'intensité performative de l'énoncé se trouve donc affaiblie par la distance structurelle entre les locuteurs mais se renforce sous l'influence de son caractère répétitif et allégorique : les allusions fréquentes à la nationalité dans les discours entre adolescents de familles d'origine immigrée ont ce rôle car ils doivent fournir une clé de lecture complémentaire indispensable au discours. Mais, c'est aussi ce que fait l'hyper réalisation cinématographique (le cas de Manchester dans Gravari-Barbas, 1999) ou patrimoniale (le site qui présente le dossier de candidature de Liverpool pour obtenir le label de patrimoine mondial de l'Humanité auprès de l'UNESCO analysé par Lussault, 2007 : 239). Négliger l'importance de ces contextes est sa faiblesse majeure sur laquelle nous allons revenir.

Au final, à la différence de Bourdieu (1982), Butler met en valeur l'importance de la construction discursive du social sans proposer de système de pensée original et fini, sans chercher à refonder les structurations. Sa principale qualité me paraît tenir dans sa capacité à suggérer des solutions pragmatiques à un dilemme récurrent : pourquoi, malgré la résistance des individus aux structures de pouvoir telles que le genre, l'ethnie, la classe sociale ou la sexualité, ces catégories restent-elles des facteurs d'oppression dans la société ? Pour elle, le genre n'est pas essentialiste (rien n'est pré discursif) ni réductible à quelque contexte social immédiat, au point d'aller jusqu'à abandonner tout recours à ce dernier. Ce n'est pas faux si on considère l'évolution de la condition féminine dans beaucoup de pays émergents : les grandes agences de publicité qui travaillent à la promotion de produits globaux (lessive, produits de beauté, par exemple Dove du groupe Unilever) jouent beaucoup sur cette évolution pied à pied,

*butlérienne* si l'on veut inventer un néologisme. Dans l'optique d'une géographie du sujet, je prépare pour 2009 le lancement d'un programme de recherches autour de la diversité des modalités de réception de ces discours publicitaires. Cette faiblesse majeure de Butler (Rose, 1996) doit cependant être dépassée : l'évolution de la géographie rend impossible d'utiliser la performativité en faisant l'impasse sur le rôle du contexte énonciatif (Lussault, 1997 ; Brown, 2000 ; Besse, 2004).

### *Réintroduire le politique du contexte et rénover Foucault*

D'une manière générale, on peut reprocher aux *Cultural Studies* leur relatif apolitisme dénoncé depuis longtemps (Spivak, 1988)<sup>168</sup> et d'utiliser la performativité en insistant sur la répétition de scènes qui valorisent les réactions ou les pratiques par allusions et citations dans un récit flou autour du pouvoir, plus que sur le contexte de ces actes performatifs ou leur transgression (Brown, 2000). La capacité de projection du performatif –extériorité, ailleurité– n'en est pourtant pas déconnectée ; l'interaction spatiale participe du pouvoir du performatif. Embarki (2005) montre que si le langage véhicule les distinctions sociales, d'autres modèles linguistiques moins prestigieux peuvent être préférés pour des raisons identitaires ; ceux-ci traduisent alors les divisions de l'espace entre urbain, rural, communautés, sous-cultures, etc., imposant des nécessités parfois contradictoires que les individus comme les groupes articulent en se composant une langue personnelle propre à traduire l'identité qu'ils se choisissent. C'est la logique de la fierté d'appartenance à sa caste, même très inférieure, sur laquelle insiste Dipenkar Gupta (2000).

De même, au moyen d'un loisir en apparence dérisoire, les lotos, je mets en valeur l'importance des contextes dans la construction de territorialités locales discursives (Crozat, 2000). Le loto est une sortie ancienne appréciée par la population et pendant longtemps strictement réglementée. On le rencontre traditionnellement concentré sur une aire qui va de l'estuaire de la Gironde au Rhône mais il est devenu moins exceptionnel<sup>169</sup> dans de nombreuses régions, en particulier le Bassin Parisien et le Centre-Est.

---

<sup>168</sup> Sur le prétendu apolitisme de Butler induit par cette distance au contexte, on restera cependant prudent : dénoncé fortement par la pensée radicale (Rose, 1996) à partir de son ouvrage de 1990, son approche est beaucoup plus subtile dès 1997 et ses dernières productions en remontent à beaucoup d'autres : par exemple, Butler, J., Laclau, E., Zizek, S. (2000) Butler. Quant à l'opposer à Spivak, je crois plus sûr de lire d'abord leur récent ouvrage commun lorsqu'il sera disponible : Butler, J., Spivak, G.C. (2007).

<sup>169</sup> En effet, la loi du 21 mai 1836 portant prohibition des loteries, toujours en vigueur, a été assouplie par celle du 18 avril 1924 qui tolère et encadre (autorisation préfectorale assortie d'un contrôle fiscal sévère) les loteries « destinées à des actes de bienfaisance, à l'encouragement des arts ou au financement d'activités sportives à but non lucratif ». Les années 1980 marquent un tournant quand on autorise (Loi du 9 septembre 1986) « les lotos traditionnels, également appelés *poules au gibier*, *rifles* ou *quines*<sup>169</sup> lorsqu'ils sont organisés dans un cercle

Cette libéralisation récente a provoqué un essor considérable du loto : en une seule semaine de février 2000, dans les deux cantons limitrophes de La Réole (Gironde) et Marmande-Ouest (Lot-et-Garonne), 58 lotos rassemblaient 30 à 200 participants. Devenus un des modes privilégiés de financement des associations en zone rurale, ils constituent un bon outil d'étude de leur développement rapide. Dans ces régions l'importance numérique et symbolique des bals publics, chargés d'une forte visibilité collective, souvent importants et gratuits (Crozat, 1999), organisés par les municipalités ou des comités des fêtes qui en sont proches, gêne le développement de repas dansants associatifs aussi nombreux que souhaités car indispensables au financement des associations. Un autre argument joue en défaveur du bal : « [le loto] *c'est vieux, alors, les loulous, ils nous foutent la paix* » (un organisateur de la périphérie toulousaine). Le premier niveau de performativité réside dans cette peur largement fantasmatique de la violence dans les bals, qui pousse les organisateurs à préférer une activité plus facile à organiser, plus rentable et surtout connotée comme spécifique d'une certaine tranche d'âge. Au demeurant, celle-ci est simplement dominante puisque les 20-50 ans représentent toujours entre un et deux tiers du public.

Dans les lotos, on constate les mêmes tendances que celles relevées dans les bals (Crozat, 2004) : s'ils parviennent à attirer une clientèle extra villageoise parfois importante, la population villageoise reste cependant majoritaire et surtout garde ses prérogatives. En effet, les modalités d'organisation accentuent l'opposition entre deux groupes :

- les membres de l'association organisatrice, centrés sur le village ou la petite ville, se connaissent très bien et dirigent les opérations,

- les participants extérieurs à l'association ont un rôle plus ou moins passif ; une bonne partie vient du village, ne laissant aux *forains* que peu d'espace.

C'est ce que marque l'occupation sonore de l'espace : l'observateur est surpris d'y voir les *forains* très discrets alors qu'ils connaissent et sont connus de la plupart des autres participants. Reprenant partout un discours construit très codé, les plaisanteries à connotation spatiale sont fréquentes, souvent railleuses et assez triviales à leur égard : quelques exemples relevés aux confins de la Gironde et du Lot-et-Garonne<sup>170</sup> montrent bien des rivalités entretenues à plusieurs niveaux : entre quartiers de la même ville : à La Réole (33), c'est le Rouergue face au Mirail, le premier étant, il est vrai séparé par la Garonne et rattaché « depuis

---

restreint », puis (Loi du 5 janvier 1988) « dans un but social, culturel, scientifique, éducatif, sportif ou d'animation locale ». On parle de *poule au gibier* en Dordogne et Limousin, de *rifle* ou de *quine* dans tout le reste de la zone Sud, de *loto* dans les régions de développement récent situées plus au Nord (tout le pays). Les non-initiés ne connaissent que sa version commerciale, interdite en France, de *bingo*.

<sup>170</sup> Repérés plus loin par leurs codes numérogiques respectifs (33 ou 47).

peu » à la commune (vers 1830 !). Le plus souvent, ces rivalités se déploient entre grande et petite communes : « *Dès qu'on fait quelque chose à Caudrot (33), c'est les Réolais qui viennent se servir* », « *Cachez les lots, voilà Marmande qui débarque* » [mais il s'agit en fait d'habitants de Longueville (47) qui, se sentant insultés, protestent fermement] (Tonneins, 47) ou entre départements « *T'es pas du 47 pour rien* » (Montgauzy, 33, à 3 km de la limite départementale). « *En voilà toujours un [lot de 3 bouteilles d'AOC Beaupuy, 47] que les Girondins n'auront pas* » (St<sup>e</sup>-Bazaille, 47, 4 km de la limite départementale). Sinon, c'est entre communes voisines voire limitrophes « *Restez pas là [gens de Gironde-sur-Dropt, 33], vous allez nous porter la poisse* » (Caudrot). « *Là-bas [à Fontet, 33], vous avez toujours eu le cul bordé de nouilles* » (La Réole, 33). « *Vous [les habitants de Cocumont, 47] ne portez pas votre nom pour rien* » (Meilhan, 33). Dans tous les cas, il s'agit de relations entre population du village et étrangers *forains* bien connus.

Suivant certaines populations dans leurs pérégrinations, cela m'a permis de retrouver les mêmes personnes dans des contextes différents d'une semaine à l'autre : or, les rôles étaient complètement différents. Durant la partie, le temps de parole cumulé d'un même couple, pourtant choisi parmi les moins ostentatoires, passe ainsi de 19 à 46 minutes dans des séances d'environ 2 heures 30 selon qu'ils sont dans un village voisin ou chez eux. Surtout, ces interventions sont toutes des réponses et directement liées au fonctionnement du jeu dans la première situation. A l'inverse, dans le second contexte, « chez lui », ce couple, en apparence si discret la semaine précédente, prend l'initiative de commentaires du type de ceux mentionnés plus haut pendant 32 minutes sur 46 : le fonctionnement du jeu ne l'occupe plus que par intermittence. Hors partie (accueil, salutations avant de se quitter), l'écart perdue mais est nettement moindre (ils parlent 13 minutes contre une vingtaine), révélant le bon niveau d'interconnaissance : le loto extérieur est en effet organisé à Caudrot (33) à trois kilomètres de la résidence du couple à Saint-Martin-de-Sescas (33).

Foucault donne une place centrale au discours producteur de normalité<sup>171</sup> pour souligner le rôle des structures sociales, immédiates et formelles, inextricablement liées dans la production d'un espace politique qui s'impose à l'individu pour lui donner identité. Ce dispositif spatial, second élément structurel majeur après le microcosme, c'est ainsi « Le camp, c'est le diagramme d'un pouvoir qui agit par l'effet d'une visibilité générale. Longtemps, on retrouvera dans l'urbanisme, dans la construction des cités ouvrières, des hôpitaux, des asiles, des prisons, des maisons d'éducation, ce modèle du camp ou du moins le principe qui le sous-

---

<sup>171</sup> Ce qu'il affiche avec sa leçon inaugurale au Collège de France (*L'ordre du discours*, 1971).

tend : l'emboîtement spatial des surveillances hiérarchisées » (Foucault, 1975 : 174). En tant « qu'opérateur de traduction », l'espace permet « la transformation et la mise en scène de faits bruts en problème(s) sociétal(aux) et politique(s) » (Lussault, 2007 : 201). Ainsi pour Relph (1981), l'organisation spatiale *clonesque*<sup>172</sup> du lotissement pavillonnaire procède des mêmes logiques de production et mise en visibilité de ces « armées d'hommes et de femmes mutants », les *suburbanites* qui cessent ainsi d'être une masse indistincte de destins individuels.

En même temps, l'espace est alors « support de délégation, à savoir un objet spatial organisé –matériel et chargé de valeurs – sur lequel on se repose pour qu'une action atteigne ses objectifs » (Lussault, 2007 : 202). Nous avons déjà rencontré le réduit<sup>173</sup> homosexuel. Brown (2000) montre que sa performativité structure l'identité des homosexuels plus efficacement que les convictions ou l'hostilité des hétérosexuels. Il est métaphore de la subjectivité sexuelle et en même temps de ses interrelations complexes avec les contextes sociaux dans lesquels il s'ancre ; il définit et enferme : « la pénalité perpétuelle qui traverse tous les points, et contrôle tous les instants des institutions disciplinaires compare, différencie, hiérarchise, homogénéise, exclut. En un mot elle *normalise* » (Foucault, 1975 : 185). Le réduit, bar discret ou permanence du secret nuancé d'allusions construit solidement dans les esprits cette exclusion de l'homosexuel. Même la transgression de cette marginalisation, la mise en scène théâtralisée de la sortie du réduit (dite *outing*) valorise la métaphore qu'on prétend nier : ce n'est qu'un défi, pas une révolution. La logique du regard panoptique se révèle encore plus pertinente avec le lotissement ou l'homosexualité qu'avec la prison : « si les performatifs agissent les choses par la vertu d'être construits en permanence ailleurs, cette répétitivité réfléchit et renforce la normalité des performatifs. C'est un exercice de pouvoir, le pouvoir du discours qui définit le normal, le typique » (Brown, 2000 : 31). C'est ce que montre avec brio Maria Aurindo (2006) dans son analyse diachronique des contenus iconiques des affiches touristiques au Portugal. Au-delà d'une forte implication dans la construction des représentations du territoire et ainsi son aménagement, la maîtrise de la production de l'image des lieux a aussi permis aux pouvoirs successifs, en particulier le salazarisme, d'occulter les enjeux réels (Agier, 1999).

Mais cette action performative s'exerce d'abord et surtout dans les processus de construction de la différence et de ségrégation. Dans une société de l'image et de l'information spectaculaire, la politique sociale (l'éradication des bidonvilles ou la création du SAMU social)

---

<sup>172</sup> *Clone-like organisation.*

<sup>173</sup> Sur le choix de cette traduction de *closet space*, plutôt que celle de *placard*, plus usitée, voir deuxième partie, chapitre 3. Pour sa définition détaillée, voir la première partie de Brown (2000) à qui j'emprunte beaucoup ici.

devient ainsi d'abord et surtout processus performatif d'identification/désignation/mise à l'écart des pauvres (Pinto C., 2000 ; Pato, 2007). Zeneidi (2002 : 33-37) montre comment, à partir du clochard, les médias fabriquent le prototype du SDF<sup>174</sup>, à l'origine simple catégorie administrative héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, décident du mode d'assistance approprié (l'urgence) et, empêchant toute politique à long terme, finissent par créer les conditions de sa misère, le lieu de son enfermement : la rue. Ostrowetsky (1994) plaide pour l'application de ces approches à l'ensemble des pratiques d'aménagement spatial : parler de *projet urbain* implique nécessairement une capacité performative du discours politique, sous peine de lui dénier cyniquement toute capacité d'action. A Montpellier, pragmatiquement, le débat autour du SCOT (Schéma de Cohérence et d'Organisation Territoriale) a eu lieu dans le cadre légal restreint de la Communauté d'Agglomération plutôt que sur le périmètre logique mais aussi plus conflictuel de l'aire urbaine géographique. En favorisant la réussite du projet immédiat, cela nuit aujourd'hui à la mise en visibilité d'une communauté urbaine élargie : les zones démographiquement les plus dynamiques n'appartiennent pas à son périmètre et un premier projet d'élargissement vient d'échouer.

Plus performative encore, l'action généreuse des pouvoirs publics qui subventionnent l'organisation de fêtes et spectacles dans les quartiers d'habitat social. Cela favorise ainsi l'adoption par les jeunes d'un modèle d'appartenance territoriale *ethnique*, dit *culture urbaine*, importé des Etats-Unis (Raibaud, 2002 : 92). Initialement différent, le contexte de la banlieue française tend à s'adapter à ces icônes hyper réelle (texte n°10) au point d'être capable à son tour d'en exporter une variante française (rap, émeutes urbaines de 2005) particulièrement prestigieuse dans toute l'Europe. Cette identité des lieux attribuée de l'extérieur est assumée par les habitants ce qui enclenche une prophétie auto-réalisatrice, souvent à l'œuvre dans la construction des ségrégations (Staszak, 1999). Ce concept, initialement créé par Thomas, fut développé par Merton : c'est l'idée qu'une représentation, même faussée, peut avoir des effets réels. Critiqué et utilisé par intermittences, il justifierait un travail de fond permettant d'en cerner finement l'utilité en géographie et d'approfondir ses liens avec la performativité, même s'il ne semble pas offrir les mêmes qualités de souplesse, s'appuyant sur une logique de construction fondamentalement différente.

Nous pouvons donc maintenant poursuivre la relecture de Chignier-Riboulon (2000) à travers Erikson (1967) et Goffman (1979). Il propose de comprendre que la construction des identités ségréguées des jeunes adolescents des *quartiers* passe par trois discours négatifs

---

<sup>174</sup> Il y perd d'ailleurs dans la presse, la ponctuation usuelle dans les sigles.

convergent à leur sujet. Nous avons vu que le premier, caricatural, est produit par les médias. Le deuxième est sa reprise par les populations habitant ces quartiers ; le troisième nous intéresse particulièrement ici : c'est l'adoption par les jeunes de cet étiquetage (*labelling*, Becker, 1963) : ils vont se revendiquer comme la racaille (*caiera*) et y conformer leurs comportements. Mais comment expliquer qu'en novembre 2005, alors que ce qualificatif est usité et détourné<sup>175</sup> depuis une quinzaine d'années, ces jeunes rejettent par la violence la provocation d'un ministre proche de l'extrême droite reprenant ce terme ?

On peut proposer une lecture qui utilise l'une ou l'autre des deux approches de cette performativité au demeurant proches. La manipulation des comportements spatiaux ou de l'agencement d'une situation telle que l'analyse Lussault (2000 ; 2007 : 198 et sq.) à partir d'Elias et Saint-Simon, un peu plus inductive que ce que propose Giddens, est très pertinente dans un contexte comme celui-ci et permet d'aborder l'ensemble des événements.

Dans l'autre approche, il est nécessaire pour cela de retenir deux lignes successives d'explications complémentaires. Pour la première phase, celle du déclenchement des émeutes, cela pousse à penser qu'un de ses conseillers a soufflé au ministre une analyse qui s'appuie sur Derrida : en contextualisant fortement ce terme<sup>176</sup> de racaille, il suscite une réaction de refus sincère des jeunes, facile à instrumentaliser. En effet, « sans arrachement au contexte le sens et la communication en général sont impossibles. La condition de possibilité de tout discours est qu'il soit réitérable, ou, comme dit Derrida, « itérable », c'est-à-dire qu'il soit toujours possible de le répéter, de le citer, de le ré-citer, de le transposer, de le transporter, de le métaphorer, de le greffer (autant de façons d'exprimer cette même idée), dans un autre contexte » (Ramond, 2006). C'est ce que fait souvent TF1 en effectuant un reportage dans un quartier pauvre de la périphérie sud (Trappes ou Créteil en général) pour illustrer un événement survenu à l'autre bout de Paris. A Clichy, au contraire, l'attention est focalisée pour empêcher toute décontextualisation et rendre le propos intolérable.

Ensuite, dans la seconde phase, les deux analyses convergent : cyniquement, le discours fait système ; pour exister, le ministre comme les jeunes ont besoin de cette violence des jeunes déqualifiés. Ils ont objectivement un intérêt commun à l'entretenir jusqu'à l'escalade (Crozat, 2006) : le mouvement fait tache d'huile dans l'ensemble des quartiers d'habitat stigmatisés dans la logique de la conformation à l'identité d'attribution dont sont affublés les jeunes.

---

<sup>175</sup> Ainsi ce tee-shirt portant l'inscription ironique « islamiste racailleur » arboré début 2005 par un adolescent du quartier stigmatisé des Cévennes à Montpellier.

<sup>176</sup> A Clichy-sous-Bois (périphérie nord-est de Paris), fuyant un contrôle de police, trois adolescents venaient de s'électrocuter dans le transformateur électrique où ils s'étaient réfugiés.

A une autre échelle, mais dans le même type de contexte, nous avons déjà vu comment l'extrême droite nord-américaine puis européenne diffuse jusque dans l'Université les idées simplistes et « erronées » (Blin et Chaliand, 2003) d'Huntington. Relayée par l'action d'autres extrémistes, fondamentalistes musulmans cette fois, et l'instrumentalisation occidentale de leur icône (Al Qaida), « la théorie du "choc des civilisations" fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice : en se présentant comme une théorie scientifique des relations internationales, le discours même de Huntington devient un élément fondamental de la création de ce "choc" » (Crépon, 2002 : 79) qui justifie ainsi la politique de ces mêmes ultra conservateurs américains. Nous avons vu que cela lui permet de construire une pseudo-altérité utile pour donner à la « civilisation » occidentale les moyens de se singulariser et construire une identité menacée par l'uniformisation consumériste.

Mais ces attributions n'ont pas toutes une incidence négative. Nous avons aussi déjà évoqué le cas des identités d'attribution très performatives des castes indiennes évoluant d'un système hiérarchique socialement inductif vers une définition identitaire ; la différence est fièrement revendiquée, même par les castes d'intouchables (Dipankar Gupta, 2000). Celles qui ont développé le discours identitaire le plus cohérent s'en servent pour réussir économiquement mieux que les autres.

### *Conclusion*

Ainsi, la manipulation d'images performatives de la ville au moyen de l'idéologie territoriale (Lussault, 2000, 2005, 2007 ; Söderström, 2000), l'instrumentalisation de la peur chez Huntington, ou la production commerciale d'icônes prestigieuses (golfs, marinas, sites patrimoniaux, etc.) initient le processus de production des espaces : la déconstruction du processus de production discursive de la région par Bourdieu (1982 : 137 et sq.) en est un bel exemple. Mais il est possible d'aller plus loin, car suivant Butler, il faut dépasser la lecture de ces images en tant que représentations pour analyser leur rôle actif car le changement de registre (du discursif au sociétal) pour passer de la performativité (potentielle) à la performance (avérée) n'existe plus.

Plus au fond, la moindre visibilité des rôles impartis à chacun pose la question de savoir qui fait la géographie. Du performatif à la production d'espaces hyper réels, la manipulation des icônes est généralisée : jadis apanage d'un cercle réduit d'experts (dont les géographes) et d'acteurs pompeusement nommés « décideurs », elle est pratiquée aujourd'hui avec dextérité et efficacité par le sujet/acteur qui met en scène en permanence son expérience du monde à travers sa capacité à jouer du réel et ses représentations (Bourdieu, 1982 : 136 ; Maigret et

Macé, 2005 : 15). Mais gardons-nous de l'enfermement naïf dans cette seule dimension : les acteurs publics ont intégré avec habileté l'usage de ces outils.

Ainsi, dans ses usages les plus courants, la gouvernance est discours sur les discours et naît de l'interaction entre ces régimes de visibilité : cette « polyphonie » qu'évoque Mondada (2000 : 251) ; plus qu'un débat public mythifié et fossilisé, cela lui donne de réelles capacités opératoires, ne reposant pas sur des modèles générés par métaphorisation mais une compréhension fine de discours différenciés, « dont il importe de connaître le contexte d'énonciation et de circulation, l'identité des énonciateurs et des destinataires, leur rôle de porte-parole de groupes ayant accès ou non à la représentation urbaine, la puissance de leur parole, capable ou non de jouer un rôle performatif dans l'espace. » (Mondada, 2000 : 39). Plus largement, se pose la question politique de savoir qui va dire les plus pauvres et/ou les moins instruits. Car la très forte hiérarchisation des capacités à accéder à la production du discours rend les plus faibles (économiquement, socialement et culturellement) muets : ces subalternes doivent souvent se contenter de discours faits pour eux (Spivak, 1987) qui ne sont pas nécessairement leurs discours.

En même temps, cela suppose de pratiquer une géographie réflexive et attentive à ne pas se laisser déborder par une foi naïve dans l'innocence de sa production : nous produisons un discours connoté comme tous les autres discours. L'importance de l'induction sociale imposée par ses outils de représentation du monde est ainsi un des thèmes majeurs de réflexion d'une géographie soucieuse de ces effets performatifs : c'est d'ailleurs une des principales critiques de Pickles (1994) ou Hillis (1999) à l'égard des Systèmes d'Information Géographique. Mais c'est l'ensemble de notre production qui doit être toujours prudente.

Avec de tels outils, nous pouvons donc effectuer ce mouvement, cette translation du scepticisme au dépassement de la représentation : voilà un objectif majeur de la discipline, particulièrement celui de la géographie culturelle rénovée. Ce chantier n'est pas le seul : d'autres conglomérats trop indéterminés sont à reconsidérer, ainsi « l'action » ou le « symbolique », si ce dernier terme possède même encore quelque pertinence. Ces catégories trop amples doivent être précisées entre différentes notions et concepts. On tient là une mutation tranquille de la géographie à laquelle de nombreux travaux s'activent déjà<sup>177</sup>.

En même temps, cette manipulation généralisée de la réalité du monde débouche sur ce qui m'apparaît comme la performativité absolue : la création de l'hyper réalité. C'est sa

---

<sup>177</sup> On en trouvera des présentations dans Kramsch (2000), Lorimer (2005), et, chez nous, Villepontoux et Viala (2007).

dimension spatiale, majeure, que nous allons essayer de mettre en perspective. Mais, après avoir vu leur capacité de création, cela suppose de commencer par aborder la question de la création des doubles mimétiques, qu'ils représentent ou pas.



## Chapitre 2

### Le discours et ses doubles

#### *Se défier des apparences trop simples*

Le véritable titre des deux chapitres prospectifs qui suivent est probablement « le discours et ses fantômes » ; car ils sont nombreux ces ersatzs, pseudos, virtuels, avatars, hyper réels, artefacts, clones jusqu'aux icônes, métaphores (*translatio*) et idoles (*eidolôn*), tous ces doubles qui l'encombrent et le rendent si passionnant à décrypter. Il faut se rendre à l'évidence : le discours n'a jamais rien signifié directement de vraiment important ; l'innocence bienheureuse qui l'a cru capable de signifier ce qu'il semblait dire, c'est celle qui a cru l'homme capable d'être ce qu'il paraissait être : c'est au mieux une illusion, de plus en plus souvent une simulation. Le sens est dans les lignes secondes des significations cachées, détournées ou figurées.

Et les lieux ? Tout aussi illusoire : ce train dans lequel j'ai l'habitude de travailler le matin est-il un bureau ? On y travaille fort bien avec la certitude de n'être pas dérangé par un étudiant désireux d'obtenir une quelconque attestation. Est-ce un espace de rencontre ? On cause beaucoup dans les trains de banlieusards, de choses importantes et intimes. Ce qui pourrait laisser supposer que c'est sa fonction principale. C'est probablement d'ailleurs cette densité des interactions qui en fait un lieu : un espace mobile où les individus qui l'empruntent trouvent une existence au demeurant fort libre puisque les relations qu'ils y entretiennent avec leurs collègues de bureau ou voisins y gagnent une qualité introuvable ailleurs : voici quelque temps, deux mères de famille y discutaient du dilemme de l'une d'entre elles qui s'interrogeait afin de savoir si elle accédait au souhait de sa fille de procéder à une chirurgie esthétique de la poitrine. La gare est peut-être un non-lieu (Augé, 1992), du moins certaines gares, à certains moments et pour certaines personnes, mais pas le train de banlieusards qui s'y retrouvent tous les jours, y construisent une sociabilité spécifique, dans des temporalités et localisations précises et répétées. Peu importe que ce lieu possède plusieurs paysages puisqu'on ne les regarde pas et qu'ils ne participent généralement pas de l'interaction.

Et les identités ? Nous avons vu qu'elles peuvent se révéler tout aussi complexes ; c'est d'ailleurs dans le train que s'opère la translation entre deux identités, parfois au moyen d'une troisième. Mais deux ou trois identités pour un seul individu, c'est un minimum. A l'exception

des plus pauvres, pauvres également en identité, ce qui les rend invisibles, chacun en articule un bien plus grand nombre qui le construisent. Ces identités ne reproduisent pas le même individu puisque elles sont là pour exploiter une rupture entre elles. Plus que ce qui apparaît officiellement dans le discours de présentation de l'individu ou sur sa carte d'identité, cette diversité lui donne vérité.

Il importe donc de tenter d'explorer un peu ces catégories, en insistant sur les éléments qui vont s'avérer utiles à la suite de notre propos, centré vers l'hyper réel. Comme annoncé plus haut, ce travail reste inachevé : cette simple ébauche est en cours d'élaboration en vue d'un ouvrage spécifique à paraître d'ici une année environ. De même, je regrette de ne pouvoir présenter ici le chapitre consacré à la réflexion autour de la notion d'image, très complémentaire. Dans l'immédiat, cela nous amène à envisager surtout la question des relations qu'entretiennent virtuel et hyper réel pour poser qu'au final les questions du réel et de la *mimêsis* apparaissent secondaires dans le contexte de la production des espaces hyper réels.

Hyperréel et virtuel font en effet l'objet d'une confusion permanente. Or, le virtuel n'est pas l'hyperréel, même si, concrètement, l'un et l'autre utilisent souvent des objets communs. Sur le fond, les deux s'opposent autour de la question de la *mimêsis*. La confusion vient de l'ambiguïté du terme de virtuel qui fait l'objet de plusieurs définitions devenues contradictoires :

- une définition philosophique et épistémologique : virtuel et hyper réel s'opposent alors,

- un virtuel technique (technologies de l'information et de la communication (TIC), médias, etc.) qui met en œuvre des catégories de représentation qui relèvent souvent mais pas nécessairement de l'hyper réel. L'utilisation commune (et abusive) de cette caractéristique technique, pour faire simple, la médiation par des machines finit par faire oublier que l'important est dans le contenu véhiculé par ces mêmes outils et leurs modes de diffusion...

- aujourd'hui, les techniques de médiation hyper réelles véhiculées à l'origine essentiellement par le virtuel sont étendues à d'autres domaines de la société. C'est particulièrement spectaculaire à travers la production des espaces : par exemple, les jeux vidéo puis en ligne ont longtemps eu le monopole des jeux de rôle avec des thématiques médiévales ; l'explosion du nombre de fêtes médiévales depuis quelques années, souvent associées à des processus de mise en valeur d'un patrimoine architectural de cette époque et incluses dans le développement d'une idéologie territoriale qui utilise cette thématique comme ancrage majeur (texte n°6), marque le passage de la culture à des médiacultures (Maigret et Macé, 2005) : nous

sommes bien dans l'hyper réel ; le recours aux techniques de production, diffusion des représentations n'est plus qu'un élément connexe.

*Echapper à la confusion hégémonique avec le virtuel*

Si le débat initié par Aristote a longtemps tourné autour de la question du réel, il nous semble que les développements les plus récents rendent cette question secondaire : la mise à distance du virtuel opérée à l'époque moderne ne fonctionne plus aujourd'hui, ce que rend bien l'expression réalité virtuelle.

La seconde dimension à prendre en compte, c'est en effet celle des relations qu'entretient le sujet avec le virtuel : il s'est progressivement autonomisé et est devenu producteur de sa réalité ; c'est le principal processus de production de la réalité des sociétés. Aussi, le virtuel est à l'origine de l'expérience des individus. Ce n'est pas nouveau puisqu'il s'agit d'un des modes de structuration de la relation de l'individu à l'espace. Par contre, la mutation contemporaine tient à l'hégémonie croissante des outils techniques qui monopolisent l'appellation de virtuel dans cette structuration de l'expérience et qui en restreignent considérablement le sens commun, au point même depuis peu de se substituer aux autres formes d'expérience.

L'hyper réalité n'est pas dans cette substitution mais dans le fait que ces outillages techniques sont les véhicules de normes spatiales et sociétales qui standardisent cette expérience du monde, l'appauvrissent dans la reproduction infinie du même et suppriment une bonne partie de l'aléatoire qui caractérisait l'expérience (c'était même le sens originel du terme virtuel).

Le choix du terme d'hyper réel est destiné à s'affranchir d'une confusion fréquente entre les processus contemporains de mise en espace décrits et analysés ici et le virtuel. A cette première restriction s'en ajoute alors une autre : par virtuel n'est généralement entendue que la dimension technique du terme telle qu'elle est mise en œuvre à travers les développements cybernétiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Il m'apparaît évident que si, dans la plupart des cas, ce virtuel *technique* et ses développements ressortent bien de la logique de l'hyper réel, ce n'est pas systématique. Par ailleurs, ces développements doivent être considérés comme dépendants d'une évolution des imaginaires et pratiques sociaux, induits par ceux-ci, et ne pas tomber dans le piège fréquent d'une vision déterministe du phénomène qui amène à limiter le débat à des questionnements stériles du type : « Y a-t-il autonomie de la technique par rapport à la société ? L'origine de la société est-elle à rechercher dans la technique ? Peut-on juger la technique d'un point de vue moral ? Qu'est-ce que le progrès technique ?... » (Sfez, 2002 : 28). Pour poursuivre avec Sfez (2002 : 42), il faut rappeler avec force que cette évolution technique dépend d'interactions nombreuses

entre le politique, l'environnement naturel, les milieux techniques, l'économique, le procédé technique, le social, le culturel... Goddy, Bloch ou Simondon, pour prendre des exemples variés, ont montré que le changement technique n'est possible que si les groupes sociaux sont prêts à l'accueillir. On considérera donc que les développements de la technique sont toujours dépendants d'une demande sociale et, qu'à ce titre, il ne s'agit que de les envisager en tant qu'idéologie, dans leur contexte social et politique dont la technique n'est qu'un sous-système. Mais celui-ci se révèle bien envahissant : cet ouvrage s'efforce de s'inscrire à rebours des discours communs sur Internet qui considèrent que « le virtuel prend la place de la réalité, on fusionne avec elle. [...] Internet permet cette sorte d'ontologie où le monde sensible, platement et pauvrement physique et terrien, et le ciel, univers aérien, infini et subtil, se marient enfin sous la houlette de la technologie. » (Sfez, 2002 : 40). Cela n'empêche pas de poser un certain nombre d'idées intéressantes que ces « nouvelles »<sup>178</sup> technologies de l'information et de la communication mettent bien en valeur. Cet « objet fétiche » (*idem* : 41) exprime une véritable fascination de notre époque pour le virtuel et se révèle intéressant par ce qu'il construit et la question fondamentale qui se pose alors est celle du statut exact de cette réalité "intermédiaire" » (Quéau, 1993 : 16). Cette « matérialisation » (Morizot, 2003 : 41) de l'image peut passer pour un paradoxe terminologique puisqu'elle lie matérialisation et virtualisation : « la fiction de la technologie rend possible sa réalité. » (Sfez, 2002 : 47), induisant un pas supplémentaire vers l'abstraction du monde.

Ainsi, en géographie<sup>179</sup>, l'évolution depuis la notion de *milieu naturel* à celle « d'environnement témoigne du niveau d'abstraction de l'espace auquel nous sommes parvenus, elle se prête à la combinatoire des registres, à l'expérimentation, au programme. » (Gauthier, 2002 : 61). C'est probablement dans cette direction que s'esquisse la réflexion la plus féconde : le besoin d'une certitude labellisée pour cautionner une évolution de sociétés qui doutent de leur capacité à émerger de l'abstraction croissante sensée leur donner sens. A ce titre, le virtuel technique devient bien « une fiction instituante » (Sfez, 2002 : 222 et sq.) au travers de la catégorie intermédiaire de « réalité virtuelle » (Couchot, 1988) qui ajoute à la confusion. Trivialement, c'est le fameux « vu à la télé » qui serait devenu la norme de production du réel, comme l'attestent les contestations de l'attentat du 11 septembre 2001 contre le Pentagone au motif qu'il n'en existait pas d'images. C'est en ce sens que Macé (2006) place le logo « *As seen on TV* » en couverture de son ouvrage : il n'existe plus d'autre

---

<sup>178</sup> La difficulté à s'affranchir de l'adjectif, même si ces développements technologiques commencent à dater, est en soi révélatrice de cette idéalisation : une jeunesse, une nouveauté qui garantirait la pertinence du propos.

<sup>179</sup> Mais le terme est aussi entré rapidement et sans difficulté dans le discours commun.

culture que médiatique capable de valider le réel : nous sommes bien entrés dans les médiacultures.

*Un long processus d'autonomisation du virtuel*

Pourtant, depuis Aristote, le virtuel est part du réel, asservi au réel sans s'y confondre exprimant l'idée de devenir, puis de Leibniz jusqu'à Kant et Hegel, de possible. C'est à ce titre qu'il est un élément essentiel d'une production scientifique, accompagnant la mathématisation des sciences physiques. Mais, précocement, celles-ci éliminent pourtant l'idée de puissance (*dunamis*), potentiel, aptitude à être, devenir, distinguée de *hulè* (matière inerte) pour lui préférer l'acte (*entelecheia*, énergie agissante, et *energeia*, force en action<sup>180</sup>) ; aussi Aristote conçoit « le mouvement comme "acte de ce qui est en puissance en tant qu'il est en puissance" – c'est-à-dire comme actuellement donné et susceptible par la suite d'être décrit en termes de correspondance bi-univoque de l'espace et du temps » (Besnier, 1997 : 9). Le recours à cette dimension réductrice de la pensée d'Aristote, revendiqué par certains auteurs (Laurel, 1991 ; Quéau, 1993) pour aborder le virtuel, sera critiqué plus loin car le virtuel garde des dimensions plus complexes.

Leibniz introduit une première évolution majeure dans la définition du virtuel : il désigne ce qui possède la force de passer à l'acte ; cette *virtù* est intéressante car, chez Austin et surtout Derrida, elle sera à l'origine de la performativité du discours, conçue comme l'actualisation d'un potentiel : le virtuel devient essence, prête à acquérir existence, un possible. Manière de nous rapporter au réel, il acquiert ainsi un autre statut. Cette infra-réalité, chez Kant possibilité d'une expérience, devient définitivement transcendante. L'autre mouvement majeur vient de Hegel qui en fait un modèle : cadre de compréhension du réel, le virtuel est alors devenu l'outil majeur de la science moderne sans toujours s'affranchir de la difficulté à articuler l'un à l'autre : dans les sciences du vivant, le modèle virtuel de l'espèce trouve ainsi ses limites face à la troublante et proliférante réalité de l'individu, obligeant à imaginer une catégorie intellectuelle intermédiaire, l'*homunculus* (Prochiantz, 1996 : 133 et sq.).

On peut arguer que dans les sciences humaines et sociales, en particulier à travers les développements de leur vulgarisation, cette question bascule vers le raccourci idéologiquement très réducteur de la relation du singulier au collectif : la société serait une virtualisation de processus individuels ; cette virtualisation s'accroîtrait aujourd'hui alors même qu'il s'agit

---

<sup>180</sup> Avec cependant des distinctions claires : *dunamis* est puissance pour agir mais peut ne pas agir ; de même, *energeia*, énergie agissante peut ne point aboutir.

plutôt d'une évolution des modes de construction de la norme sociale (Beck, 2003 [1986] : 285-86). De la même manière, la question de l'expérimentation induit une autre dimension toujours plus complexifiée (Guyon, 1996 : 103) par les allers-retours qu'elle suscite entre les deux champs de compréhension du monde, qu'on va même retrouver dans l'art jusqu'à « l'incarnation du virtuel » (de Barros, 2003 : 22).

Pourtant, face à la tentation d'une distanciation des considérations savantes de Kant à Leibniz et Hegel, la pensée du XX<sup>e</sup> siècle s'est efforcée d'éviter une rupture trop nette entre les deux termes de l'opposition réel-virtuel. Surtout, elle a eu le mérite de ne pas couper le lien avec la vision commune qui, sous des formes très variées, rituels, miracles, destin ou, plus proche de nos réalités contemporaines, prise en compte du risque dans un PPR (Plan de Prévention des Risques), intègre fortement le virtuel au réel pour construire le projet social (Léone, 2006 ; Reynaud, 2006).

#### *Retours à l'expérience du monde*

Bergson propose en effet une conception dualiste du réel qu'au premier abord on peut peut-être trouver trop binaire. Il a cependant le mérite de la rupture avec les approches modernistes pour avoir suscité la prise en compte du temps : pour lui, le présent est concret, c'est-à-dire *actuellement* réel, et donc probable. Il l'oppose au virtuel, un réel *idéal* possible, une pure abstraction, imaginaire ou concept. Mais la véritable rupture vient de Deleuze (1991). Sur la même base proustienne, il développe, à partir de l'idée bergsonienne selon laquelle nous établissons un lien entre stimulus et réponse qui rend possible le souvenir d'expériences pour intégrer la multiplicité de nos mondes dans le flux unifié de la durée, les rendant possibles et supportables.

Pour lui, un examen complet requiert l'analyse des deux faces d'un objet ou d'une situation : « les objets deviennent le point d'indiscernabilité de deux images distinctes, actuelle et virtuelle » (Deleuze, 1985 : 204) ; on retrouve-là le *Thirdspace* (Soja, 1999). Les sujets conscients peuvent faire basculer le virtuel vers une séquence en devenir. L'utilisation *active* de cette aptitude permet à Deleuze d'y voir la capacité du sujet – mais aussi des sociétés territorialisées – à construire une différence et trouver une communauté dans la différence : c'est ici que s'insèrent le projet urbain et sa dimension utopique (Lussault, 1998). Dans les mêmes logiques, Butler (1990) voit dans cet imaginaire partagé la base de la performativité entendue comme une « citation créative ». La fiction collective devient essence du réel.

Deleuze propose de considérer le virtuel bergsonien comme totalement réel et centre son propos autour de sa capacité d'actualisation. Ce processus d'actualisation devient le point

nodal de la création du monde et permet la performativité de l'image ou du discours ; l'actualisation rompt le lien avec la ressemblance et permet l'incarnation permanente, la subjectivisation, l'identité, singulière ou collective.

Ce cheminement permet à Lévy (1991) de rompre complètement avec Bergson (le devenir ne peut être appréhendé que subjectivement) et réarticuler devenir et événement, entendu comme concrétisation de l'imaginaire, virtuel (1997). Reprenant Guattari (1992), il s'intéresse aux processus de virtualisation qui deviennent une recherche créative à l'origine des formations culturelles : la distance entre réalité et virtuel est abolie puisque les sociétés ont depuis longtemps considéré le virtuel (rituels, prise en compte du risque, rêves, etc.) comme une variante significative du réel : pour la plupart des sociétés, des rituels spécifiques intégrés dans des cérémonies dont ils étaient l'objet principal (carnavals, mystères médiévaux, lieux et temporalités sacrés) ont de tout temps été développés pour invoquer et gérer les virtualités. Seules quelques rares sociétés ont développé ce virtuel jusqu'à l'intégration au concret : c'est ainsi le cas du rêve chez les aborigènes australiens. Je propose de considérer que notre société participe de cette exception en intégrant ainsi à son concret des éléments virtuels qui ressortent d'une idéologie collective, par exemple le risque<sup>181</sup> et plus largement l'hyper réel dont il procède, traduction de cette intégration du virtuel au concret.

C'est une rupture majeure par rapport à la dimension utopique du projet urbain évoquée à l'instant (Lussault, 1998) : depuis la Renaissance et surtout à partir des premières réalisations du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Marquès de Pompadour pour faire simple, jusqu'aux réalisations fonctionnalistes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il ne s'agit que d'une *dimension* utopique : un projet, un a-venir. La distinction entre les deux niveaux bergsoniens d'un présent concret, c'est-à-dire *actuellement* réel, et donc probable opposé au virtuel, un réel *idéal* possible, pure abstraction, imaginaire ou concept est abolie. Nous entrons dans une réalisation qui fait intervenir conjointement les deux aspects en intégrant le virtuel dans le présent. Le terme d'utopie change donc de sens, elle devient une abstraction du réel, un idéal actualisé en permanence et donc réalisé.

Mais avant d'aller plus loin, il est intéressant de revenir à quelques caractéristiques induites de la conception moderne du virtuel dont l'évolution est lourde de conséquences.

---

<sup>181</sup> Que l'on pense en particulier au risque terroriste à travers des projets tels que le plan Vigipirate, qui n'a jamais permis d'arrêter un seul terroriste ni empêché les attentats de 1995, ou, dans un autre registre, au tsunami (voir infra).

*L'espace potentiel pour fuir l'anxiété du réel et s'adapter au monde*

Shield met en valeur deux éléments : d'une part (2003 : 44) l'approche distancée du virtuel chez les penseurs de la modernité, amène un appauvrissement ; c'est l'origine d'une rupture volontaire et majeure puisqu'ils limitent le virtuel à une opposition entre concret et probable, et qu'ils le dévaluent comme une abstraction privée d'existence. D'autre part, Shield voit dans cette virtualisation une modélisation pour comprendre et réagir aux événements du quotidien dans des sociétés où les événements lointains ont un impact local (Shield, 2003 : 32). La question du rôle des outils technologiques médiatisant l'imaginaire (le virtuel du sens commun), conduit à envisager la dimension *spirituelle* de cet imaginaire, par exemple ce que nous avons déjà vu comme *espace potentiel* (Belin, 2002). C'est la première rupture vers l'hyper réel.

Pédiatre, Winnicott n'imagine pas que la virtualité de l'imaginaire l'oppose vraiment au réel. Elle est moyen de fuir l'anxiété du réel, une série de biais et de combinaisons, la mise en place d'un dispositif d'adaptation technologique du monde entendu comme regard sur le monde. Par ailleurs, nous pouvons remarquer que la question de la relation à la technique est facilitée car le sujet est appareillé de manière sans cesse plus sophistiquée, que cela soit physiquement à travers bien sûr les substituts qui construisent *l'homme augmenté*, mais aussi la chirurgie esthétique qui procure une adéquation aux normes sociales foncièrement très sécurisante.

Mais c'est surtout un processus qui passe par l'utilisation des images (Rodaway : 1994, chap.9) : la diffusion des systèmes de cartographie embarqués dans les voitures l'illustre parfaitement par la sécurisation que procure le lien avec les univers familiers au moyen du GPS, aussi illusoire soit-il : la carte ordonne le monde et il est possible de répéter l'opération.

Belin (2002) reprend à Winnicott l'idée que ce sujet produit des images de plus en plus sophistiquées, conçues dès l'origine comme des machines performatives car, si elles ont pour fonction d'admettre le réel, c'est aussi pour le modifier. Considérée dans sa dimension sociale, cette question devient celle du développement par le sujet de stratégies d'adaptation permanente de ces images à l'évolution de son réel, ou plutôt des divers niveaux de réel à la construction desquels il collabore.

Ainsi plus que ce glissement de la conception du réel, c'est surtout le statut du réel moderne et du sujet qui évolue. On retrouve cette potentialisation du réel (Winnicott) au moyen de la mise au point d'une « logique dispositifive » de l'expérience ordinaire réactualisée en permanence chez Derrida (1972 ; 1990) ou Butler (1990) ; plus prosaïquement, je préfère l'intituler manipulation des icônes (voir infra et texte n°7).

En effet, ce processus de manipulation, sans aucune connotation morale, concerne toutes les images mais elles sont hiérarchisées en fonction des *habitus*, des contextes et des cultures des locuteurs avant que cette réinterprétation, codage ou inclusion dans un jeu de normes ne les transforme nécessairement en icône au moment où on les utilise, même si tel n'est pas le cas habituellement dans des contextes différents. Collectif, ce processus créatif réfère et réagit ; il devient performatif et rend le monde habitable ; en construisant un signe ou système de signes, cet espace potentiel est nécessaire dans le sens où cela permet de fuir la sauvagerie du réel. La multiplication des outils de construction, modification, diffusion des images fournit des prothèses identitaires (texte n°5) : c'est en ce sens qu'on peut comprendre pourquoi les adolescents anglais et maintenant français *filment* leurs agressions dans la rue ou à l'école ; elles fournissent une image de leur imaginaire.

De la même manière, l'échographie fœtale construit une spatialité corporelle (Fournand, 2007) : l'introduction de l'image a permis une mise à distance de la mère par rapport à son futur enfant qui participe ainsi de l'élimination d'une part d'ombre majeure dans nos sociétés. Nous sommes dans une écologie du sujet appareillé, d'un sujet dont les limites entre corps et *self* sont confuses (Pile et Thrift, 1995).

Mais, pour Stiegler (1994 ; 2004), appuyé sur Simondon, ces recours compulsifs à la technique et la multiplication des référencements imaginaires génèrent une complexification de la structuration des identités insurmontable par l'individu : c'est le problème du héros de *Alice* (Marco Martins) analysé dans le texte n°5 : la multiplication des images l'enferme dans un jeu d'images en abyme qui l'éloigne sans cesse un peu plus de sa fille, comme la parturiente mise à distance du fœtus qu'elle porte par l'échographie, qu'elle le veuille ou non.

Pour qui ne tient pas compte de la dimension de l'expérience géo-graphique (Thrift, 1996), l'espace potentiel de Belin n'a rien d'immédiatement géographique au premier abord : il est dans cette marge indéfinie entre l'interne, l'intimité des âmes et l'externe, le passage de l'intime dans la sphère publique (Giddens, 2006), l'objectivation impossible d'un monde à domestiquer. Mais, outre qu'il permet de renouveler la conceptualisation du doublet espace de vie-espace vécu, il devient immédiatement géographique quand on mesure combien l'imaginaire spatial des villes est lui-même ancré dans un tel entre-deux qu'illustre le débat contemporain autour de l'espace public face à la tentation du repli dans une ville fermement ségréguée en îlots identitaires (quartiers ethniques, de genre, le plus souvent sociaux avec les

*cerradas* ou *gated communities*) : c'est la *privatopia* (Rodriguez, 2005) ou un cas non prévu, mais qui devient hégémonique, de la société d'archipel (Viard, 1994)<sup>182</sup>.

Qu'on l'appelle virtuel, imaginaire, manipulation des images, ou plus simplement culture, l'interaction devient alors non seulement l'ensemble des interrelations suscitées par l'action des individus et des groupes mais aussi la négociation permanente de ce que chacun est prêt à accepter du monde, entendu comme réel médiatisé. L'interaction est donc médiation du monde à mon expérience, enrichissement de cette expérience et, en retour, action sur le monde.

Si, pour reprendre Bergson/Deleuze, on imagine donc à la fois un axe de *réalisation* entre le possible et le réel et un axe d'*actualisation* entre l'idéal et l'actuel, l'imaginaire apparaît alors relever du second. La capacité performative de l'actualisation nous amène en conséquence à repenser les relations identitaires, caractéristiques du processus de réalisation (Butler, 1990 ; Brown, 2002). Qu'il s'agisse du couronnement d'un roi (Shield, 2003 : 36) ou de « la fête de la ruralité » dans une commune périurbaine, il s'agit toujours d'un même processus de transformation dans lequel les attitudes sociales évoluent d'un statut à un autre à travers un rituel très élaboré. La différence, la nouveauté, c'est que la confusion entre les deux amène dans le second cas à créer un autre objet à travers ce processus : au sens où nous l'entendons habituellement, cette commune n'est pas plus rurale après la fête de la réalité qu'avant. La ruralité hyper réelle ainsi construite devient complètement autonome de celle qui lui donnait origine. L'actualisation devient une mutation.

Derrière la question du rôle des outils technologiques médiatisant l'imaginaire (ce que le sens commun nomme le virtuel), il importe donc d'envisager la dimension *spirituelle* de l'imaginaire traditionnel pour « définir l'imprévisible en divinisant l'invisible » (Shield, 2003 : 33). Deleuze (1985 : 216-220) évoque l'actualisation comme une dramatisation qui met en œuvre une simulation plutôt qu'une copie de l'image originale. Cette « contraction » des virtualités survient à travers un saut taxinomique plutôt qu'en continuité avec l'original. C'est ici que s'ante l'idée d'hyper réel, du moins telle que développée par Baudrillard.

Mais, pour Shield (2003 : 33), la rupture fondamentale dans cette direction provient surtout des pistes ouvertes par Deleuze dans le contexte de l'usage commun de ce terme.

---

<sup>182</sup> A condition d'en enrichir considérablement le sens, d'en faire une métaphore active qui tienne compte des développements récents mais aussi des implications de certaines affirmations parfaitement réalisées : ainsi, par exemple en ce qui concerne les représentants élus des démocraties, qui répondent toutàfait à cette dialectique de la potentialité entre actualisation et réalisation, on ne peut plus se contenter après Blair, Bush ou Sarkozy d'énoncer que « le risque est grand que ce qui fait élire ne soit plus à même de répondre aux attentes des électeurs. La raison qui garantit l'image d'authenticité traditionnelle n'est pas de même nature que la compétence nécessaire pour organiser la "nouvelle" spatialité du local et du global » (Viard, 1994 : 61). Nous avons vu que ces logiques local/global sont à reconsidérer complètement et l'hyper réalisation du politique est aujourd'hui patente (voir infra).

*Un sens commun dominant : un virtuel technique paresseux et obsédé par le réel*

Shield (2003 : 38) pointe d'abord qu'avec l'émergence des environnements numériques virtuels et des TIC (Technologies de l'Information et de la communication), le virtuel revient dans la culture occidentale sous la forme d'absences rendues présentes<sup>183</sup> : il acquiert une existence sans matérialité immédiate qu'il relie (Shield, 2003 : 188) tant à la façon dont le risque est pris en compte dans les sociétés de la seconde modernité (Beck, 2001 [1986]) qu'à l'expérience possible de cet âge de l'accès qu'envisage Rifkin (2000) et, plus profondément à l'illusion d'un individualisme croissant alors même qu'il s'agit plutôt d'une mutation des formes de construction du collectif et de la norme sociale (Beck, 2001 [1986] : 282 et sq.).

Mais le fait que cette évolution de la pensée soit souvent appréhendée comme une dimension « perverse » (Berriain, 1996) de l'autre modernité que nous inventons aujourd'hui, introduit une dimension morale qui tend souvent à masquer la question centrale dans la notion d'hyper réel de la rupture du virtuel avec sa matérialité immédiate que, jusqu'alors, seuls les physiciens envisageaient (Omnès, 1996 : 156-159). A défaut, celle-ci est naïvement survolée sans approfondissement par l'annonce prophétique et superficiellement étayée de « l'entrée dans un monde quantique » (Quéau, 1993 : 45). Quelques totems et fétiches sont au centre du débat : l'omniprésence de la technique et le rôle de l'avatar/clone dans un monde d'image.

C'est ce que nous allons devoir débroussailler dans la suite de ce chapitre en commençant par le monde de l'art. Cela va amener à poser les limites de ce questionnement de la relation réel/virtuel pour adopter une autre perspective et focaliser sur le rôle central de la mise en image.

Dans le domaine de l'art, Morizot (2003) distingue en effet deux niveaux pour aborder la notion de virtuel : le plus souvent cette approche est réduite à la mise en spectacle de l'évolution technique ; plus rarement, parfois comme alibi, le virtuel est une tentative de mettre en perspective la complexité des modes d'appropriation du regard de l'individu.

L'approche réduite à l'évolution technique remonte à l'invention de la photographie et à la sophistication croissante des outils à disposition de l'artiste. Le colifichet technique sert alors à masquer l'absence de réflexion sur l'œuvre, et le caractère univoque du sens donné à l'évolution technique ainsi mise en scène.

Ce qui le [le virtuel technologisé] caractérise aujourd'hui, c'est l'omniprésence d'un code binaire qui permet l'équivalence généralisée de tous les signaux, indépendamment de leur traduction sensible, et plus profondément la substitution d'une logique de la simulation et de la modélisation à la fonction de reproduction mimétique et/ou

---

<sup>183</sup> Une « présence de l'absent » que psychologues et psychiatres retiennent d'ailleurs comme déstabilisatrice pour la construction des identités individuelles (Missonnier et Lisandre, 2003) car elle participe activement de la construction d'un « homme sans gravité » (Melman, 2002), au sens que la physique donne du terme.

critique que l'art avait traditionnellement assumée. Il n'est donc pas surprenant que le langage courant l'identifie spontanément à une extension de la réalité permettant de vivre par procuration des situations fictives, voire impossibles à rencontrer au sein du réel, tant l'illusionnisme des effets et l'ingéniosité des interfaces s'accordent pour donner le change. Bref, une sorte de voyage qui ne nous libérerait pas seulement de la distance spatiale mais de l'organisation familière des choses.

(Morizot, 2003 : 37)

Ramenée ainsi à une lecture immédiate et superficielle de l'hyper réel, cette pratique fréquente peut apparaître comme un virtuel paresseux car elle se révèle un outil d'analyse du monde peu performant.

Le fait qu'il soit difficile d'ignorer sa présence envahissante dans notre environnement social et médiatique ne crée pas pour autant un contexte favorable à une bonne appréhension de ses enjeux effectifs. Par manque de recul, par pression du conformisme ambiant, par focalisation sur les formes les plus spectaculaires, on est en effet tenté de succomber à un vertige de l'accélération qui accompagne le culte de la performativité technique, ce qui a pour conséquences de réduire le virtuel à la forme ritualisée assez pauvre ou inutilement chargée des clichés du jour qui l'emporte dans le jeu vidéo, ou à l'inverse de l'étirer démesurément jusqu'à annexer tout le territoire de l'imaginaire et du fictionnel, sans égard pour les facteurs de discrimination relatifs à l'intensivité, au type de réalisation et au choix du médium.

(Morizot, 2003 : 37)

Cette pauvreté tient d'abord à des limites techniques : pour le créer, il faut faire appel au réel pour disposer de données permettant d'inventer le virtuel : au même titre que les missiles utilisés dans la simulation nucléaire des militaires, ou les mannequins qui embarquent dans des voitures dont on teste la sécurité, les acteurs de cinéma sont bardés de capteurs. Surtout, quand il parvient à créer une illusion de rupture avec cet objet « image », celle-ci se révèle fondamentalement contradictoire avec les définitions usuelles ; il est le

Résultat d'une double procédure de transcription obéissant à des codes soumis à l'arbitraire du signe où n'entre en jeu aucune relation « iconique » de ressemblance, l'image de synthèse, pure création de l'informatique et des mathématiques, ne relève plus, dans ses modes de production, ni des lois physiques de l'optique ni même du code, esthétique de la reproduction mimétique, car elle ne peut pas même prétendre être à l'image de l'objet mathématique qui en est la source. Mais c'est peut-être pourquoi, paradoxalement, les producteurs d'images virtuelles sont actuellement hantés par la « reproduction de la réalité » et tentent de relever le défi de créer des images les plus réalistes possible.

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 187)

Cette assertion est cependant à nuancer si le lien avec l'évolution des processus cognitifs que l'évolution technique induit est bien mis en valeur. : « la question principale a changé : c'est celle des rapports qui s'établissent, dans le domaine des arts visuels, entre les automatismes techniques et la subjectivité. Question clé au moment où le numérique semble, aux yeux de certains, déposséder le créateur de toute singularité et de toute expressivité et réduire l'acte de la création à de purs automatismes mécaniques. » Couchot (1998 : 8).

### *Echapper au pouvoir sidérant de l'image*

Au second niveau, Morizot pointe en effet une tentative de mise en perspective de la diversité des modes d'appropriation du regard de l'individu (Sicard, 1998) dont les relations à l'image

restent difficiles à comprendre, à la fois parce qu'il l'approche dans des contextes variés avec sa propre complexité mais à la fois aussi en raison de l'essence virtuelle de l'image elle-même. Au premier niveau, on abandonne l'idée de simples variations subjectives nées de la fertilité de l'imagination, ou du seul rôle des *habitus* personnels, mais on prend en compte des contraintes définitionnelles et interprétatives qui, plus ou moins consciemment, norment l'approche du champ entier de l'univers iconique. La diversité des contextes possibles rend alors illusoire l'idée d'une unité de l'image : « Lieu de sidération muette, elle est constamment ouverte à un processus d'analyse interminable et chacun de ses aspects serait redevable d'une frange originale de virtualité. Ainsi peut-on prendre sans peine au premier degré l'apparition la moins consistante et tirer la statue la plus massive du côté de l'irréalité » (Morizot, 2003 : 39).

A ce titre, c'est ce qui fonde un préalable à recherche déjà évoqué en première partie : la prétention du géographe à produire une *lecture* du paysage dans une logique conservatrice comme on la pratique encore souvent en France, est une supercherie intellectuelle, à moins de pouvoir l'ancrer dans un questionnement capable de lui donner un sens réflexif, informant sur le paysage autant qu'elle situe le producteur de cette lecture ; cela revient à adopter les trois questions de Duncan (1990) pour rechercher une véritable lecture textuelle du paysage et, plus largement, des espaces

- quel est le rôle du paysage dans la constitution des pratiques politiques et sociales ?
- quels sont les signes idéologiques du paysage à travers lesquels se reproduit l'ordre social ?
- de quelle forme, à travers quels intérêts et pour quels projets se construit la mémoire collective (la représentation du passé) dans et au sujet du paysage ?

Ainsi, proposer une analyse sémiotique complète qui tienne compte du rôle actif du lecteur inséré dans ce qui devient nécessairement un récit de l'image demande aussi de prendre en compte les processus d'altération, de performativité ou de réitération induits par les lectures successives.

Toute réinterprétation (celles de Christo par exemple) devient donc légitime pourvu qu'elle soit pourvue d'un appareil critique explicitant sa genèse mais aussi les différentes lectures déjà proposées par le public et les usagers du lieu et leur action : les jeunes de Tourcoing venant squatter la dalle devant le centre commercial d'Euralille (Kokoreff, 2002) deviennent un élément du paysage plus important que le discours de l'architecte : certes leur usage/lecture du lieu est partielle et partielle mais elle est ultérieure et prend donc en compte une histoire parmi la diversité de celles de cet espace qu'elle contribue à construire.

Dans ce cas, comme dans celui des espaces non bâtis des périphéries urbaines (Valette et Banzo, 2007), les usages introduisent une prépondérance de normes discursives qui sont autant de virtualités inséparables de la réalité froidement objective du lieu, un *thirdspace* (Soja, 1997) ; finalement, celle-ci se révèle impossible à vraiment identifier, devenant seule véritable virtualité : voilà que s'effondre tout un pan déjà sérieusement écorné du discours de légitimation de la géographie classique se présentant comme science du réel, du concret par opposition aux autres sciences sociales et humaines, en particulier la sociologie honnie et réputée trop abstraite.

Cela débouche sur deux registres de lecture : dans la réflexion disciplinaire, s'impose une nécessaire politisation après un siècle de discours toujours en retrait, souvent peu dérangeants, sinon pour légitimer le discours du pouvoir dans la géographie institutionnalisée de Vidal de la Blache et ses successeurs.

A un second niveau, on peut aussi pointer la dimension psychologiquement intéressante d'une fascination de nos sociétés contemporaines pour le clone, l'ersatz, jusqu'à l'envisager comme constitutif, en particulier à travers le patrimoine, historique ou naturel. Cela se double pourtant d'un traitement différent du temps, un passage de la mémoire à l'événement, à la fois pour tenir à distance un regard trop critique, mais aussi susciter une stupéfaction devenue nécessaire comme support de l'expérience du réel. En apparence relativement insignifiants ces changements sont pourtant essentiels.

#### *Changer de mode de production du réel*

Derrière cette évolution se dessine en effet une profonde rénovation de nos modes de construction politique de ce réel ; il me paraît essentiel de relire sous cet angle la classification des ordres d'*apparence* ou de signification proposée par Baudrillard (1981). Il suggère l'existence de trois ordres d'*apparences* de la réalité qui se sont succédé depuis la Renaissance. Baudrillard présente ses ordres de *simulacres* sous plusieurs apparences, chacune illustrant leurs manifestations et leurs interrelations. Par exemple, ces ordres évoluent suivant celles de la loi des valeurs, c'est-à-dire les changements socio-économiques dans la société occidentale depuis la Renaissance : on peut suivre le schéma de Baudrillard selon qui le premier ordre est basé sur la loi de valeur naturelle, le deuxième sur la loi de valeur commerciale et le troisième sur une loi de valeur structurelle.

Ensuite, il identifie ces trois ordres comme successivement corrélés avec une métaphysique de l'être et de l'apparence, puis de l'énergie et de la détermination, et enfin de l'indétermination et du code car le dernier ordre est le monde de la technologie de l'information et des codes

digitaux. Il soutient que « le système de communication entier est passé d'une structure de langage syntaxiquement complexe à un système binaire de signes question/réponse... » (1981 : 23). Pour élargir la perspective, je les pose aussi dans leur rapport à l'histoire et au passé qui situe ces trois modes de production du réel de ces ordres successifs autour d'une logique de contrôle progressif :

- *Le faux*, la contrefaçon ou l'imitation, est le schème dominant de la période classique, de la Renaissance à la révolution industrielle. C'est la transition depuis un monde en reproduction permanente et finalement peu sensible aux réelles innovations introduites par cette répétition au point de devoir s'appuyer sur l'affichage assumé de la copie, de la métaphore active pour mettre en scène l'introduction d'une rupture et insuffler l'idée d'une *Renaissance*, une *relevatio* (Quignard, 1995).

- *La production*, à partir du tournant des Lumières est le schème dominant de l'ère industrielle. Au-delà de Baudrillard, on peut ajouter que s'y développe un outil de pouvoir novateur et performant appuyé sur une référence constante à l'histoire qui justifie et étalonne le changement ; la remarque de Rosanvallon (1990 : 95 et sq.) peut être étendue à l'ensemble des activités humaines<sup>184</sup> : l'Etat devient « l'instituteur du social » pour produire la nation entendue comme un projet de gestion d'une société d'individus et surtout de production d'un homme nouveau.

- Enfin, *la simulation*, schème dominant de l'actuel âge de la technologie de l'information est aujourd'hui la reprise de cet enjeu de pouvoir en s'appuyant sur une innovation rapide justifiée au nom de l'illusion du retour à un passé manipulé, simulé, passé-prétexte qui fait partie des artifices destinés à masquer l'aboutissement de la prise de contrôle de l'individu et du monde, ce que révèle par exemple la fabrication de ce sauvage *under control* qu'évoque Bobbé (2000<sup>185</sup>). En effet,

Lorsque le réel n'est plus ce qu'il était, la nostalgie prend tout son sens. Surenchère de vérité, d'objectivité et d'authenticité secondes. Escalade du vrai, du vécu, résurrection du figuratif là où l'objet et la substance ont disparu. Production affolée de réel et de référentiel, parallèle et supérieure à l'affolement de la production matérielle : telle apparaît la simulation dans la phase qui nous concerne, une stratégie du réel, de néo-réel et d'hyper-réel, que double partout une stratégie de dissuasion. (Baudrillard, 1981 : 17).

---

<sup>184</sup> Extension géographique tout autant qu'idéologique ; d'ailleurs, à partir de son développement autour de l'Etat hygiéniste (1990 : 128), on peut facilement pousser Rosanvallon jusqu'à l'idée d'une volonté totalitaire co-substantielle au projet ; ce que fait d'ailleurs Corbin (1995) au sujet des loisirs en intégrant simplement cet Etat dans un système de pouvoir dont il est le pivot. Et, sous des formes variées mais fortement convergentes, ce projet couvre l'ensemble des pays occidentaux (cf. la diffusion de politiques d'eugénisme dans une dizaine de pays, germaniques, scandinaves et nord-américains). En ce sens, bien qu'ils y réfèrent peu, ces travaux de synthèse précisent et confortent le schéma très général introduit par Foucault.

<sup>185</sup> Voir infra.

C'est la « résorption de tous les enjeux sans trace de sang » (Baudrillard, 1995 : 66), un « Dormez tranquille ! » que, curieusement, l'apolitisme radical de Baudrillard n'a pas traduit en terme d'agenda social : sa pensée reste une description, une dénonciation souvent incantatoire. Ce projet est le mien. En effet, derrière l'idée que la simulation s'oppose à la représentation, il la voit couper le

principe d'équivalence du signe et du réel (même si cette équivalence est utopique, c'est un axiome fondamental). La simulation part à l'inverse de l'*utopie* du principe d'équivalence, part de la *négation radicale du signe comme valeur*, part du signe comme réversion et mise à mort de toute référence. Alors que la représentation tente d'absorber la simulation en l'interprétant comme fausse représentation, la simulation enveloppe tout l'édifice de la représentation lui-même comme simulacre.

Telles seraient les phases successives de l'image :

- Elle est le reflet d'une réalité profonde
- Elle masque et dénature une réalité profonde
- Elle masque l'absence de réalité profonde
- Elle est sans rapport à quelque réalité que ce soit : elle est son propre simulacre pur.

(Baudrillard, 1981 : 16-17)

A rebours de Baudrillard, je postule et vais développer dans les chapitres qui suivent que le mouvement d'hyper réalisation a une finalité politique et sociale, que la réalisation d'un monde hyper réel simulé, sert à installer une société du contrôle total des individus par leur délocalisation :

La vie n'est plus de l'ordre de l'immédiateté du don, elle résulte d'un concours favorable de données basiques mises sous programmes. Concours qui est de moins en moins certain, qui devient à risque et qu'il faut donc minimiser. Le nouveau lien à l'existence passe par l'environnement, ce qui torpille toute considération sur le proche, le lointain ou encore le hors de soi. (Gauthier, 2002 : 66).

Ces ordres, le contrefait, la production et la simulation, décrivent donc la *nature* des relations entre un système socio-économique et le monde dans lequel il est situé mais aussi décrivent des *styles* de relations entre l'individu et le monde, sa population et un lieu.

Le contrefait, ou ce que Baudrillard appelle aussi le faux, survient à la fin du Moyen Age alors que certains (Thomas d'Aquin, Guillaume d'Occam) commencent à interroger les dogmes courants de leur époque et, en particulier, les vérités cadrées par la religion et les croyances mythiques. Avec les débuts d'une science plus moderne, les données directes de l'expérience du monde gagnent une importance croissante. Cet ordre est celui de l'imperfection assumée de cette expérience, bâtie sur des sens qui ne sont pas capables de discerner plus qu'une réalité partielle et n'ont accès qu'à une copie qui est la terre des mortels. L'original parfait reste un monopole céleste inaccessible directement à l'homme. En conséquence, toute représentation est une contrefaçon, une copie et un portrait imparfait de la création originelle. La contrefaçon n'est pas due à une quelconque corruption de l'original mais aux limites de nos propres capacités.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le développement de la science et de l'industrie modernes donne à l'homme une assurance nouvelle grâce à sa capacité à expérimenter le réel.

La religion recule devant les assauts d'une science objective enracinée dans la croyance que les sens donnent un accès direct au monde, une connaissance exacte de l'ordre des choses. En conséquence, dans l'ordre de la production, les sens sont des sources de données précises au sujet de la nature de la réalité et peuvent être assistées par diverses inventions, telles que télescopes, microscopes, amplificateurs et instruments d'enregistrement des expériences sensuelles souvent au-delà de la portée immédiate de nos sens corporels.

(Rodaway, 1994 : 175)

Dans cet ordre de la production, l'amplification de l'homme au moyen de l'appareillage technologique permet d'offrir une équivalence du réel à la capacité d'expérimentation. Cela signifie l'abandon progressif de la référence à une forme parfaite, sinon humainement référée, l'homme nouveau des totalitarismes : *homo novo* du fascisme, *homo æconomicus* du libéralisme, *homo sovieticus* du communisme. C'est aussi l'époque où les sociétés humaines commencent à gagner un contrôle croissant dans la manipulation de l'environnement physique et des systèmes écologiques. Il en découle les premiers essais de capture, d'enregistrement et même de synthèse de l'expérience et de la relation au monde et des modèles d'application de ces nouveautés apparaissent : l'électricité et le téléphone, offrent une relative ubiquité qui, couplée aux réalisations en matière de transport physique (le chemin de fer) va par exemple se traduire dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un premier mouvement de délocalisation de l'industrie peu qualifiée depuis Paris vers le Massif central et d'autres régions marginales de l'espace français.

Ainsi, ce mouvement de mise en code de l'expérience du monde a des conséquences très concrètes qui entrelacent la capacité à se projeter par la représentation autant que physiquement : le contrôle de l'usine, le passage de commandes est rendu possible à distance tout en exploitant une réalité concrète fortement localisée par une main-d'œuvre abondante bon marché, peu revendicative et déjà acculturée à l'industrie à défaut d'être vraiment toujours formée, capacité à accueillir et mettre en œuvre ces technologies ubiquistes. A ce titre, l'expansion actuelle de l'industrie dans bon nombre de pays (la fameuse mondialisation) fonctionne encore dans cette logique<sup>186</sup>.

---

<sup>186</sup> On peut par exemple mettre en parallèle le mouvement de délocalisation depuis Paris (et non Lyon) de l'industrie du lacet à chaussures dans le Massif du Pilat à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle grâce aux chemins de fer, l'électricité (motorisation des usines) et le téléphone (contrôle) et celui qui concerne le décolletage de la vallée de

La phase actuelle qui émerge avec le vingtième siècle est l'ordre de simulation. Les moyens de synthétiser et médiatiser l'expérience du monde (téléphone, radio, télévision, ordinateur) cessent d'être complémentaires mais sont placés au centre du projet. La banalisation de ces outils nous fait oublier à quel point ils transforment les conditions de production de l'expérience individuelle. Si, durant le vingtième siècle, les deux niveaux d'expérience, directe mais aussi souvent amplifiée, et médiatisée, ont été développés conjointement dans les pays occidentaux, aujourd'hui, cette situation concerne des espaces marginaux, l'expression étant entendue en termes de visibilité médiatique, considération.

Mais il ne faut pas en sous-estimer ni la taille (une bonne partie de la planète), ni la population (la majorité des humains si on y intègre dans les espaces chinois et indiens ceux restés en partie à l'écart des processus de globalisation), ni l'importance des liens de projection médiatisée qui les traversent : le programme de géographie des classes terminales est bâti sur l'idée qu'il n'existe plus vraiment d'espaces qui ne soient pas entrés dans cette dualité. Voici quelques années, un manuel l'illustre explicitement avec la célèbre icône d'une jeune femme herero de Namibie en tenue traditionnelle poussant un caddie de supermarché.

Aussi, nous avons eu un glissement de sens du terme développement depuis les années 1970 : processus très matériel et matérialiste jusqu'alors (cf. le fameux slogan vantant « l'industrie industrialisante »), le développement signifie aujourd'hui la progressive installation de cette capacité de simulation ; les pays développés sont devenus ceux où domine l'ordre de la simulation tandis que les pays en développement y tendent. L'industrie n'est plus le vecteur et l'objectif de ce qui est devenu une acculturation, c'est la consommation et la publicité qui sont l'horizon de ce développement.

Ainsi, les deux ordres sont liés, l'ordre de la production permettant progressivement un préconditionnement des expériences médiatisées, d'abord à travers la formation professionnelle qui fournit une main-d'œuvre plus qualifiée mais aussi la création rapide de marchés soumis à la publicité, un des principaux moyens de cette médiatisation mais aussi toutes sortes de représentation sophistiquées qui déjà annoncent le codage de la médiatisation, parfois jusqu'à frôler la confusion : une page de journal donnant les résultats boursiers ou sportifs est dans cette ambiguïté.

---

l'Arve vers le Sud de la Chine ou, pour reprendre un cas déjà évoqué, de diffusion des centres d'appels téléphoniques au Maroc et au Sénégal. Exprimée en temps de voyage, la distance vers ce dernier pays n'est d'ailleurs pas très différente ; mais ce mouvement correspond aussi aux conceptions de représentation de ces espaces, hier marginaux, lointains, devenus un ailleurs proche et qui créent de fortes inégalités entre espaces à distance équivalente.

Dans nos sociétés, où cet ordre de simulation domine, la référence à un original devient de moins en moins pertinente puisque les formes médiatisées réfèrent à elles-mêmes et que la science cherche à fabriquer des simulations de la *réalité* toujours plus réalistes. Ces simulations ne sont pas de simples représentations, c'est-à-dire des copies imparfaites d'un original comme dans les deux ordres précédents, mais elles sont plutôt meilleures que l'original, plus claires et plus complètes ; elles oublient l'original et réfèrent à d'autres simulations. Dans l'ordre de la simulation, on n'essaie plus d'accéder directement à la réalité originale, ce qui rend extrêmement banales les technologies de prolongement des sens développées à l'âge de la production. Il s'agit plutôt de générer ou synthétiser une réalité plus réelle et plus parfaite, destinée à satisfaire les désirs de consommation à travers une expérience médiatisée. Ainsi, on n'offre plus un microscope aux enfants mais un CD-Rom de découverte qui leur permet d'accéder à une imagerie de bien meilleure qualité, bien plus abondante, retravaillée par des graphistes et parfois couplée avec un appareil de commentaires en hyper texte. De la même manière, Baudry (1997) insiste sur le très net découplage entre les formes de la mise en spectacle de la pornographie et la réalité de sa pratique par les consommateurs de ces images. Mais le marché du téléphone portable fonctionne dans la même logique dans une allusion permanente et métaphorique à la communication qu'il prétend permettre.

C'est l'hyperréel, plus réel que le réel (voir la prochaine section), dessinant une géographie post-moderne ou hyperréelle, un espace digital traversé de champs magnétiques, un monde du codage où Baudrillard identifie un certain nombre de modalités de cet ordre de la simulation : déconstruction du réel vers des détails aplatissant des objets partiels de manière linéaire et sérielle, jeux de duplication et reduplication de l'objet en détail, cette fascination même pour la propriété de forme sérielle.

Dans une logique occidentale qu'on peut qualifier de « pré-simulatoire », la présentation de ces ordres de simulacres est en apparence chronologique ; à ce titre, elle tend à impliquer, toujours dans nos logiques formées dans des âges antérieurs à la simulation, trois degrés d'évidence dans le développement de la culture et de la science occidentales. Mais il apparaît plus sûr, à la lumière des exemples déjà évoqués, de concevoir ceux-ci comme des *styles* : un peu à la manière selon laquelle les individus peuvent se prétendre durant une période de leur vie rock, rasta, surf, etc., cela implique certaines activités phares mais aussi tout un environnement intellectuel et comportemental, un mode de vie et une attitude. Ainsi, sans avoir un lien *a priori* explicitement direct avec l'ordre de la production, le professeur agrégé, réputé appuyé sur sa compétence à la synthèse, peut apparaître comme un dinosaure dans le monde fragmenté et infiniment dupliqué de l'ordre du simulacre. De même, l'ingénieur réfère à une

structure socio-économique qui n'est plus celle des entreprises *high tech* ; d'ailleurs, il y perd un de ses principaux attributs : son exceptionnalité, puisque ce titre est devenu simple compétence, et qu'il la partage avec la plupart de ses collègues. Plus largement, dans les deux exemples, c'est le principe même de la stabilité de ces identités professionnelles ou territoriales renseignant et structurant l'ensemble de l'individu qui est remis en cause.

Ces styles subsistent à certains moments dans le temps et dans l'espace, se manifestant de manières très variées, généralement en coexistant à chaque période avec d'autres formes. Cependant, en général, excepté peut-être dans certaines périodes de transition, un ordre domine. Dans ce sens, les ordres de simulacre doivent être envisagés comme une sorte de treillis explicatif, une structure pour guider une théorie normative de la société dans nos disciplines. Mais un souci un peu réflexif amène immédiatement à tempérer ce propos : dans une logique de la simulation, l'idée d'une théorie normative de la société est-elle-même sujette à caution ; c'est probablement encore un regard situé depuis l'ordre de la production.

Il apparaît donc indispensable de placer au centre de notre perspective l'analyse de l'interaction permanente entre pouvoir, individus et re-création du réel.

#### *Développer une politique active de l'usage des images*

Le statut ambivalent de l'image est alors au cœur du questionnement, à la fois parce que dans un premier temps nous avons vu qu'il est nécessaire de dépasser la trop simple réflexion sur le réel qui apparaît déboucher sur une série d'impasses, mais également parce qu'une définition minimale du processus d'hyper réalisation désigne les modalités de la mise en image dans un monde de simulation. Reconnaître cette nécessité procure un enrichissement considérable à l'analyse de nos modalités d'appréhension mais aussi de notre expérience du monde suscitant d'ailleurs un questionnement récurrent sur la disparition de l'humanité du sujet (Urry, 2005 [2000] : 87) que Guillebaud (2001 : 254 et sq.) pousse jusqu'à la voir menacée par « une modernité régressive ». Mais le propos n'est probablement plus là : c'est un regard situé qui aborde le sujet avec une définition qui est celle de l'époque de la production. Il est donc normal que cela suscite des modalités nouvelles d'invention du racisme et des ségrégations (texte n°10), de nouvelles peurs et fantasmes (texte n°9), etc. Sur ce dernier point, il est d'ailleurs révélateur que les deux *bombes*<sup>187</sup> (atomique et démographique) qui fondaient l'organisation disciplinaire des sociétés de la guerre froide ont évolué vers deux autres fantasmes (le

---

<sup>187</sup> La métaphore de la bombe est révélatrice d'un âge de la production qui s'inscrit dans l'objet produit par une des industries les plus prestigieuses de cette époque.

changement climatique et le terrorisme) qui ressortent d'une médiatisation complète, omniprésente et surtout produite et diffusée par une multiplicité d'acteurs<sup>188</sup> quand les premières étaient produites et contrôlées par un nombre réduit d'acteurs *autorisés* (politiques et experts). Ce changement implique la nécessaire rénovation de la définition du sujet que j'entends développer dans les années qui viennent à travers son insertion dans l'espace.

Dépasser le questionnement sur le réel pour s'intéresser aux modalités de sa mise en image dans un monde de simulation débouche donc sur plusieurs interrogations. A un premier niveau, si en apparence la notion commune de « réalité », du moins sa perception, se trouve remise en question, c'est bien parce que les réalités « virtuelles » ne sont pas irréelles, qu'elles possèdent une certaine réalité, ne serait-ce que par les photons enregistrés par notre rétine ou toutes les expériences très physiques provoquées par divers simulateurs. Cela peut susciter des enthousiasmes exagérément optimistes :

Les expériences virtuelles sont *a priori* assimilables aux expériences sensorielles "réelles" que nous accumulons "naturellement". [...] Les mondes virtuels étant totalement synthétiques, on peut les programmer à volonté et, partant, ils sont un parfait instrument pour explorer de nouveaux types d'espaces, par exemple noneuclidiens. Il y a beaucoup de choses noneuclidiennes dans le monde, comme le bord d'un trou noir, le palpitements d'un quark, ou le frémissement fractal d'un nuage. Ce sont ces expérimentations inclassables que les « mondes virtuels » vont nous faire habiter. [...] Je propose de nommer *stupéfaction* cette capacité nouvelle à expérimenter des sensations nouvelles, dans des espaces nouveaux et aux limites de l'impensé. (Quéau, 1993 : 15).

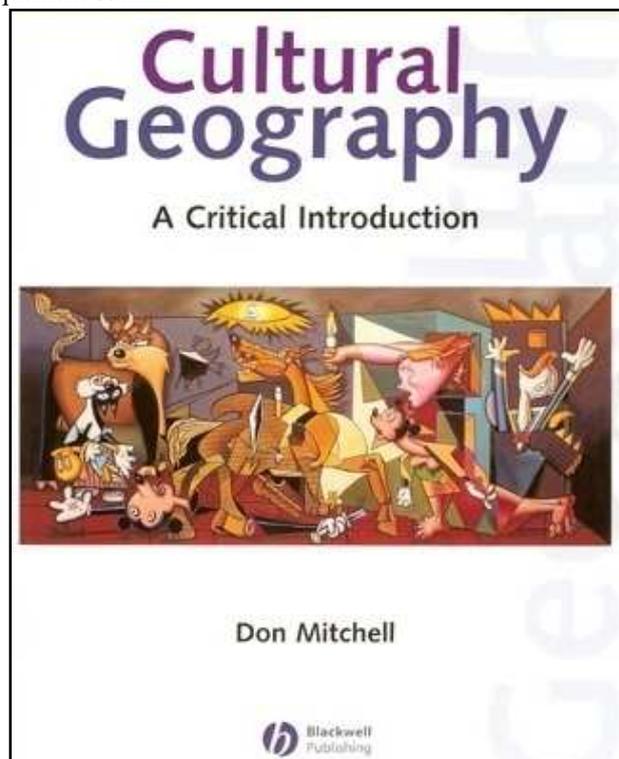
Dans sa géographie des sens, Rodaway (1994) se montre plus circonspect : il pose qu'un des trois axes majeurs des débats qui s'intéressent à l'expérience sociale et géographique contemporaine tourne autour de la redéfinition du réel et la position du signe. Cette question de la réalité face à sa représentation, du signe et son référent est bien caractérisée par le concept d'hyperréalité qu'il est un des premiers géographes à reprendre à partir de Baudrillard (1981). Pour lui, les sens comme accès au "monde réel" ne sont pas définis naïvement, c'est-à-dire pas simplement comme des caractéristiques physiques absolues mais sont situés et définis à l'intérieur du contexte socio-économique, culturel et technologique de leur usage. Cela l'amène donc à ne surtout pas idéaliser cette évolution vers la virtualisation des processus de représentation : sa compréhension sociale et géographique est toujours fortement située à l'intérieur de lieux et de temps spécifiques et tient compte d'interrelations complexes ou de réseaux passés, présents et potentiels opérant à travers un espace donné ; domine donc la nécessité de ramener ces processus aux contingences de pouvoir qui les animent.

---

<sup>188</sup> Voici d'ailleurs une autre définition des médiacultures. La régulation des flux d'informations y remplace le contrôle de l'information.

Cette permanence des structurations politiques de la modernité, intériorisées, suggérées, incorporées, est certes en général relativement discrète mais elle se révèle d'une extrême violence. Pour le dire autrement, la disparition probable des pires caricatures de Big Brother que chantait bêtement Fukuyama n'a pas débouché sur « la fin de l'histoire » mais plutôt sur la convergence des intérêts communs à des millions de *Little Brothers* qui maillent de manière particulièrement efficace notre univers mental afin de conquérir nos espaces du quotidien et nous imposer la plus extrême docilité. C'est la conviction qu'affiche Don Mitchell dès la couverture de son manuel de géographie culturelle (2000) où le tableau de Ron English, *Culture Wars*, reprend et « disneylandise » Guernica avec des Mickey (fig. 23) : pour le dire autrement, si « la guerre du faux » (Eco, 1988) fait aujourd'hui rage, nous l'avons perdue depuis l'origine puisque ces prescripteurs d'irréels contemporains ne nous laissent même pas la dignité de la tragédie.

Fig. 23 La guerre des cultures : le choc des civilisations d'Huntington est un leurre pour détourner l'attention du véritable enjeu, plus prosaïquement social.



On en revient au propos de Sfez (2002), si les représentations ont toujours été politiquement très travaillées<sup>189</sup>, il est évident qu'aujourd'hui l'habillage ludique des nouvelles techniques de contrôle des populations est destiné à endormir la nécessaire défiance et ne doit pas être pris à

---

<sup>189</sup> Que l'on songe à Tacite « travaillant » l'image de l'empereur Claude au moyen de la création de l'icône des brouillards de Lyon, encore en usage, ou, plus explicite encore par sa qualité, un « coup » politique qui fonctionne encore 1300 ans plus tard : l'invention de la légende des rois fainéants par les Carolingiens afin de justifier leur coup d'Etat (Geary, 1988).

la lettre. Dans des démocraties anesthésiées par les gadgets technologiques, il importe donc de repolitiser cette question, lui donner sens et force, d'en refaire un enjeu social majeur et réellement débattu.

Il apparaît donc nécessaire de reconsidérer comment la stupéfaction « hante » les images du virtuel et les modalités de leur action dans la construction de l'expérience.

### *Stupéfaction et expérience du réel*

A un premier niveau, dans une vision simplifiée et rassurante, il est possible de suivre Merleau-Ponty et de voir dans ces images si présentes un état permanent de sujet-ON. La perception de la technique est distance et capable par cela de créer une subjectivité : « La perception est toujours dans le mode du "On" », (Merleau-Ponty, 1945 : 277) car « l'expérience sensible n'intéresse pas ce JE que j'énonce et que je saisis par une réflexion de ma pensée, mais un autre moi qui a déjà pris parti pour le monde, qui s'est déjà ouvert à certains de ses aspects et s'est synchronisé avec eux. Entre ma sensation et moi, il y a toujours l'épaisseur d'un acquis originaire qui empêche mon expérience d'être claire pour moi-même. J'éprouve la sensation comme modalité d'une existence générale, déjà vouée à un monde physique et qui fuse à travers moi sans que j'en sois l'auteur. » (Merleau-Ponty, 1945 : 250). Cette capacité d'élargissement (*stupéfaction*) du sensible est ce qui permet à beaucoup d'objets trivialement hyper réels de rejoindre le virtuel.

Mais cet optimisme est de courte durée car l'hyper réel n'est pas image mais reproduction d'un processus, pour devenir finalement processus par décomposition et simplification du réel : ce vieux rêve hante la pensée occidentale de l'image et Rieusset-Lemarié (1999 : 189-190) rappelle que si Marey n'invente pas le cinéma, c'est parce que ce qui l'intéresse dans l'image animée, ce n'est pas de « donner l'illusion de la reproduction réaliste du mouvement [...] mais de re-produire des corps animés en mouvement : copier, non pas l'oiseau, mais son vol. ». L'objectif ultime est d'atteindre la capacité à produire une analyse de ce mouvement susceptible de déboucher sur sa reproduction par un artefact : « ...comme une reproduction mécanique du principe même du vivant. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 191).

Cela lui donne une autonomie relative :

Parce qu'une image virtuelle est fondamentalement une image mobile destinée à se métamorphoser sans cesse, son univers d'élection est un environnement interactif où elle peut évoluer, au double sens de se déplacer et de changer de forme. Parce qu'il est conçu pour évoluer, le double interactif est un double à la fois transportable et métamorphique. Doué d'une certaine autonomie dans ses déplacements, c'est un automate virtuel. Doté d'une capacité de transformation, il ne renvoie pas à l'homme le reflet de son apparence unique et figée, mais agit plutôt

comme un miroir grossissant où se reflètent, en accéléré, les métamorphoses à la fois réelles et imaginaires du sujet.

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 196)<sup>190</sup>

Il m'apparaît cependant prudent de ne pas exagérer l'opposition entre cette approche et celle qui cherche l'illusion d'une reproduction réaliste par la multiplication des dimensions mises en œuvre ; nous verrons plus loin que la pertinence de cette construction théorique n'embarrasse pas des producteurs d'hyper réel souvent très pragmatiques qui n'hésitent pas à jouer sur des registres complètement contradictoires : la logique du recours à l'hyper réel n'est pas de s'adresser à l'intelligence mais d'investir et reformater l'expérience du monde développée par les spectateurs (Rodaway, 1994 : chap. 9).

Ainsi, dès l'origine, le monde de la création cinématographique a compris l'intérêt de chercher une simplification caricaturale du réel afin de parvenir à le reproduire mécaniquement, le standardiser et le rendre commercialement très lucratif par la soustraction d'un maximum d'informations qui, en général, composent le contexte et sont considérées comme inutiles (Rodaway, 1994 : 160 et sq.).

Mais cela s'accompagne, en même temps, d'une recherche permanente des meilleurs effets techniques pour multiplier les dimensions sensorielles qui vont alors se substituer aux éléments éliminés pour renforcer les informations disponibles en les répétant sous une autre forme ; s'il est vrai que bon nombre de ces initiatives furent des échecs ou restèrent marginales par exemple, la diffusion de parfums ou le port de lunettes en carton rouges et bleues pour obtenir la sensation du relief<sup>191</sup>, l'évolution du traitement du son dans le cinéma combine ces deux registres, à la fois par la recherche de dimensions nouvelles et la simplification analytique qui vise à la reproduction du processus jusqu'à supprimer toute référence à l'expérience réelle : par exemple, nourri d'explosions cinématographiques fracassantes, quiconque a déjà entendu le véritable bruit d'une Kalachnikov a ainsi, la première fois, toujours été surpris de sa discrétion. Par ailleurs, ce corpus de sons et de sensations réfère à d'autres films, d'autres univers : les tonalités spécifiques des sirènes de la police américaine ont investi la planète mais souvent retravaillées par les fabricants afin de tenir compte de l'absence de l'écho rendu par le décor de gratte-ciel des films policiers.

Car les sons du cinéma donnent référence et formatent les *habitus* du monde concret : un ingénieur de Renault expliquait que le bruit de fermeture des portières d'une voiture était

---

<sup>190</sup> Si l'auteure réfère ici à la relation entre le sujet et son clone, il est intéressant de remarquer que cette relation fonctionne parfaitement entre le territoire et sa carte, jusqu'à l'émancipation de cette dernière.

<sup>191</sup> Ainsi des initiatives spécifiques à un film telles que la modulation de la climatisation dans certaines salles pour augmenter la température ambiante pendant la projection du film *Apollo 13* (Ron Howard, 1995) afin de donner au public des sensations plus proches de celles que connaissaient les astronautes de la mission spatiale.

travaillé pour, dans un premier temps, faire plus de bruit car les portières de Cadillac et autres Buick pèsent presque deux fois le poids d'une portière de berline familiale européenne. Ensuite, a été engagé un travail plus subtil du son destiné à donner une impression de solidité et de confort. Mais, malgré une uniformisation qui s'est accélérée depuis deux décennies, ces références cinématographiques restent contextualisées : la publicité du cow-boy Marlboro, lancée (avec Ronald Reagan comme acteur) dans les années 1950 à l'apogée du western, a donné à la marque une image mondiale du produit américain par excellence. Mais en Australie, où il existe encore dans le Bush de véritables cow-boys dont la réputation n'est pas très flatteuse, cette publicité fut un échec.

Cette tendance mêlant pragmatiquement stupéfaction et en même temps citations métaphoriques retravaillées, pourtant *a priori* complètement divergentes, est à l'origine d'un processus d'autonomisation de l'image virtuelle devenue hyper réelle qui nous amène à explorer en permanence ces deux registres car d'autres cas/situation/lieux virtuels/objets s'installent dans cette double logique : les jeux vidéo l'illustrent parfaitement ; ils font évoluer notre manière de construire le monde en s'appuyant sur ces deux aspects. Mais le monde change aussi pour s'adapter à ces nouvelles modalités de perception par la stupéfaction : d'où la nécessité du recours permanent à l'événement, au renouvellement (et en même temps, la recherche d'un support standardisé, souvent dans un passé réinterprété, pour permettre à chacun d'étalonner cette expérience renouvelée avec des expériences référentes).

### *Hyperréel et virtuel : la nécessité d'une distinction souple, fluide*

Pour terminer cette mise en perspective des relations entre virtuel et hyper réel, il est possible de la simplifier par une synthèse et la compléter de six remarques complémentaires, organisées en deux groupes, deux cycles pour se montrer plus précis puisque à des réflexions qui tiennent à la différence fondatrice des deux termes, il importe d'ajouter des éléments nouveaux afin de prendre en compte les évolutions récentes :

1- On n'envisage pas une coupure nette entre hyper-réel et virtuel, les deux ressortent de logiques proches ou communes, selon les cas. Les deux sont dans cette reconfiguration de l'expérience du monde mais ne parlent pas nécessairement de la même chose : le virtuel pose l'image singulière au centre de la réflexion, l'hyper réel est une totalisation. Le premier, longtemps exclusivement notion philosophique attachée à la réflexion autour du réel, est aujourd'hui largement dominé par l'image visuelle et le lien à la technique, tandis que le second est un processus *social* de recomposition de la réalité *sociale*.

2- L'hyperréel insiste sur la remédiation du regard et la performance pour construire un nouvel objet ou espace tangible. Le virtuel se différencie donc de l'hyper-réel car ce dernier réalise une totalité complètement autonome quand celle-ci reste partielle dans le virtuel, toujours dépendant de son lien à l'original : ainsi le passage du clone de synthèse à l'acteur de synthèse (Rieusset-Lemarié, 1999 : 192 et 194) suppose l'utilisation de capteurs analogiques pour engranger l'information nécessaire à la re-production du mouvement. C'est seulement à cette condition que la technique peut alors utiliser ces informations, les combiner, les reprogrammer afin de donner accès à la « réalité virtuelle ».

Mais ces caractéristiques ne sont pas intangibles : Rieusset-Lemarié (1999 : 194) cite Pirandello et Benjamin qui insistent tous deux sur la capacité mais aussi la perplexité de l'acteur à prendre une distance croissante avec son double qui, avec le cinéma, devient un prolongement de lui-même transportable partout et devant tous ; à travers la succession de doubles-clones toujours plus loin de lui, l'homme est confronté à un éloignement progressif de lui-même. La rupture avec le modèle que marque l'hyper réel débouche sur une remise en question de l'unicité du sujet. Ce n'est pas la perfection technique de la reproduction qui pose problème mais ce dédoublement spatial : « l'unicité est incompatible avec l'ubiquité (sauf peut-être pour Dieu, mais ce serait un autre débat...). Le double spéculaire est lui-même encore soumis à la présence *hic et nunc* de celui dont il est le reflet. Mais un double fixé sur un support, non seulement devient autonome par rapport à son modèle, mais peut en outre se démultiplier en plusieurs lieux dès lors que ce support est lui-même reproductible. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 195). La médiatisation supprime la représentation par cette autonomisation qui construit un être (ou un objet) libre et soumis à d'autres volontés que celle de l'individu d'origine. On imagine les ravages que cela cause en termes de construction des identités.

3- Le virtuel a une théorique relative antériorité sur l'hyper-réel car il construit l'icône, l'innovation en termes d'adéquation de l'expérience à l'imaginaire. L'espace virtuel, même en tant qu'expérimentation reste donc, au moins théoriquement, l'image d'un modèle et non une réalité substantielle. De plus, il est encore conçu comme supporté par une médiation technique qui rend intangible (sauf dans quelques expériences encore limitées d'artefacts) l'objet ou l'espace nouvellement créé. La spécificité de l'hyperréel (qui donc est créé à partir de cette image virtuelle), c'est sa capacité à retrouver une substance car il y a performance dans les logiques mises en valeur par Derrida et donc un apparent retour au réel « réel » ; cette ambiguïté est traduite par la gêne des concepteurs de programmes informatiques dans le

vocabulaire à adopter : la « vraie vie », l'IRL (*in real life*), comme si le jeu n'était pas aussi un autre niveau de réalité.

Plus largement, au-delà de ces trois points majeurs, il apparaît essentiel de sortir du binôme réel/virtuel : en informatique, il existe depuis longtemps plusieurs niveaux de pseudo-réalité pour donner, par comparaison de l'un à l'autre, l'illusion accrue d'une existence ; c'est ainsi le cas par exemple des *MUSH* (*Multi User Shared Hallucination ou Hack, Habitat, Holodeck*, doc. 6). Un *MUSH* est un medium et en même temps un environnement social d'origine textuelle auquel des utilisateurs multiples sont reliés simultanément. Souvent employés pour des rapports sociaux en ligne ou des jeux de rôle, même si le jeu n'était pas leur fonction première, la virtualité marquée de ces robots et poupées très virtuels renforce la réalité des personnages sous le contrôle des joueurs en les authentifiant.

Doc.6 Les *MUSH* : un peu plus qu'un robot, vers une intelligence sociale et de la machine

A l'origine « Bouillie de maïs » : « A **MUSH** (sometimes said to be an abbreviation for **Multi-User Shared Hack, Habitat, Holodeck, or Hallucination**, though these are "Bakronym") is a text-based online social medium to which multiple users are connected at the same time. MUSH are often used for online social intercourse and Role-playing game, although the first forms of MUSH do not appear to be coded specifically to implement gaming activity. Today's two major MUSH variants are descended from "TinyMUD", which was fundamentally a social game.

MUSH has forked over the years and there are now different varieties with different features, although most have strong similarities and one who is fluent in coding one variety can switch to coding for the other with only a little effort. The source code for most widely-used MUSH servers is Open source and available from its current maintainers.

A primary feature of MUSH codebases that tends to distinguish it from other multi-user environments is the ability, by default, of any player to extend the world by creating new rooms or objects and specifying their behavior in the MUSH's internal scripting language. Another is the default lack of much player or administrative hierarchy imposed by the server itself. Over the years, both of these traits have become less pronounced, as many server administrators choose to eliminate or heavily restrict player-controlled building, and several games have custom coded systems to restore more of a hierarchal system.

The programming language for MUSH, usually referred to as "MUSHcode" or "softcode" (to distinguish it from "hardcode" - the language in which the MUSH server itself is written) was developed by Larry Foard. TinyMUSH started life as a set of enhancements to the original TinyMUD code. "MUSHcode" is similar in syntax to programming language. It is fairly easy to learn. Most custom coding, for the sake of simplicity, security, and stability, is done in softcode rather than by directly modifying the hardcode.

(*Wikipedia*, consulté le 25 mai 2007)

Très diversifiés à partir d'une origine commune, le TinyMUD, ces processus encodés sont capables, à partir d'une caractéristique de codage un peu expansive, d'évoluer vers d'autres formes proches puisque le code source des MUSH est ouvert et disponible pour tous. Bâties avec un langage de programmation simple et très accessible, les MUSH se distinguent d'autres environnements à utilisateurs multiples par leur capacité, incluse par défaut dans les dispositifs primaires de leurs codes de base, qui permet à n'importe quel joueur de les programmer de façon à prolonger son espace de jeu au moyen d'autres espaces ou de nouveaux objets. Par ailleurs, à l'origine, ils n'instituent pas de hiérarchie entre joueurs ni d'administrateur relié au

serveur. Peu à peu cependant, ils sont normalisés et on reconstitue des hiérarchies qui dépendent des administrateurs de réseaux.

Ces jeux électroniques collectifs proposent ainsi de créer des pantins virtuels totalement dépendants de ceux qui les manipulent. A ce titre, c'est aussi une projection du joueur qui va ainsi pouvoir se positionner dans des espaces virtuels dans lesquels il n'existe pas afin, par exemple de les espionner ; ces objets dotés d'une capacité à se fondre automatiquement au milieu de joueurs virtuels normaux pilotés par un joueur humain sont profondément subversifs et posent un niveau de réalité intermédiaire entre ceux déjà clairement identifiés. (Rieusset-Lemarié (1999 : 212 et notes 187-188).

Ainsi, se développent des processus capables de démultiplier et délocaliser l'identité d'un individu réputé unique : son personnage est un robot comme celui qui, bêtement, va délivrer les mails ; mais en instituant plusieurs niveaux parmi ces robots, le personnage y gagne une réalité, fictive mais supérieure à celle de la machine stupide qui porte le même nom ; dans un processus sensé représenter un individu, cette distinction devient anthropisation. Rieusset-Lemarié (1999 : note 188) signale que la distinction entre les deux tient à la capacité à posséder ou être possédé : la distinction métaphysique à la base de cette distinction réinvente ainsi l'esclavage et, en même temps montre bien une des logiques profondes de ces mondes nouveaux : ils sont d'abord des espaces économiques de même que l'origine de l'esclave est d'abord économique.

Mais ces MUSH possèdent aussi une autre redoutable caractéristique : une aptitude potentielle à la reproductibilité et l'évolution, même si pour l'instant, elle reste contrôlée par le joueur. Ces évolutions imposent alors trois autres niveaux de considération des relations entre virtuel et hyper réel.

4- Virtuel comme hyper réel avaient jusqu'à présent une limite nette qui les empêche d'acquérir une autonomie de reproduction : pas de prise de risque, la création *ex nihilo* restait encore presque impossible, le hasard n'avait pas de place. Mais ils se différencient sous cet angle car, par définition (et, depuis longtemps, c'en était une promotion jusqu'alors mensongère), le virtuel est donc susceptible de développer cette capacité, d'échapper au contrôle de l'imagination humaine, à la manipulation des signes. La Villette exposait ainsi à la fin des années 1990, des robots créés pour s'auto-reproduire et évoluer. L'objectif n'était que scientifique (étudier l'évolution) mais à terme parfaitement adaptable à d'autres machines. Processus social, l'hyper réel ne peut s'affranchir de l'humain, même s'il s'agit parfois,

souvent, d'une manipulation oligarchique, il nécessite toujours une imagination humaine pour le concevoir, des processus sociaux pour le diffuser.

5- La réalité virtuelle et l'hyper réel possèdent en commun d'être obsédés par la réalité : toute production est supportée par une peur panique qu'on assimile le virtuel à l'irréel. Cela induit la recherche permanente d'*effets de réel* : Derrida ou Rieusset-Lemarié insistent tous deux sur ce besoin fort d'une fausse *mimêsis* ; dans les constructions nouvelles des cyberspaces, espaces touristiques ou de loisirs, centres commerciaux (Chivallon *et al.*, 1997), c'est souvent une *mimêsis* de pacotille, indispensable et structurante, obsessionnelle. Nous allons voir qu'en général, c'est la dimension économique, la présence sur le marché, sonnante et trébuchante, qui leur donne la garantie d'une existence réelle. Cela s'avère d'ailleurs discutable puisque l'argent est lui-même, par définition, virtuel et le marché une métaphore, celle de la main invisible.

L'expérience sensorielle en est une autre dimension, destinée à donner au sujet le sentiment d'une existence (Rodaway, 1995). Le troisième marqueur majeur de réalité est la spatialisation qui a pour fonction principale de donner l'illusion d'une socialisation. C'est à ce titre que nous, géographes, devons interroger ces objets et processus car ils ont complètement subverti les modes de production de l'espace : qu'on pense ainsi au poids des représentations et à la performativité de ces représentations dans un objet aussi anodin et, *a priori*, peu concerné que le rural. Les interactions entre les modes de déclinaison de ces trois marqueurs de réalité, ces trois prétextes (au sens le plus fort) structurent la suite de cet ouvrage. On y intégrera une autre dimension de cette quête de respectabilité réaliste permanente : l'obsession de l'illusion technique (toujours plus réaliste) en fait ainsi le moteur principal de l'innovation dans nos sociétés.

6- Dernier point commun, l'un et l'autre entretiennent la confusion entre eux, avec d'ailleurs une utilisation presque exclusive du terme virtuel plutôt que celui d'hyper-réel alors qu'en général, lorsque le virtuel se décline en réalité virtuelle, le processus social d'hyper-réalisation est dominant. Mais cette confusion n'est pas scandaleuse tant les deux s'interpénètrent : la logique de l'hyper texte a ainsi largement quitté les seuls univers techniques virtuels pour organiser toutes sortes de socialisation des espaces : qu'on songe par exemple à la déambulation, dans les fêtes (Fournier, 2002/2005 : 315-316), les jardins de la Villette et Séville (Lambert, 1999 : 115-116) ou les centres commerciaux et leurs parcours multiples.

Cette confusion savamment entretenue comme l'obsession du réel sont intéressantes pour ce qu'elles révèlent : « *we're lost in space* » (Olalquiaga, 1992 : 19) ; peut-être est-ce la raison de ce désir d'un « paysage culturel fait de vieilles images, de déchets, de vieilleries et de débris » (Olalquiaga, 1992 : 64), un monde qui innove frénétiquement pour satisfaire son conservatisme. De même, on entrevoit que derrière la question du double perdre une angoisse, un désir de retrouver un monde simple de la représentation qui n'ait qu'à représenter, figurer sans souci d'assurer son autonomie.

## Chapitre 3

### Hyper-réel et *mimêsis* : la confrontation centrale

Les pages qui suivent sont toujours exploratoires dans l'attente d'un travail définitif de cette question. Il s'agit en effet toujours d'explorer le champ lexical important autour de la question du double et développer à partir de quelques termes proches auxquels la notion d'hyper réel peut être liée : artefact, ersatz, réel augmenté, simulacre, simulation, avatar, *eidolôn*, clone et surtout *mimêsis*... en effet, cette richesse lexicographique et surtout la réactualisation de la réflexion, voire même du débat autour de ces notions montrent bien le rôle central que la question du double joue aujourd'hui. Il ne s'agit pas de définir tous ces termes systématiquement les uns après les autres, mais de les mettre en perspective et surtout montrer comment ils sont nécessairement articulés à toute pensée du monde et l'action qui en découle. S'impose l'idée que la suprématie des logiques économiques dans la construction des représentations fait sortir des logiques habituelles de représentation plus liées à la symbolique pour construire des espaces qui sont en permanence dans la représentation. Présentés comme *mimêsis* par leurs promoteurs, ces processus spatiaux ne répondent pas à une définition très rigoureuse de cette notion. Par contre, les projets sociaux et politiques qu'ils sous-tendent se révèlent extrêmement précis.

Dès l'abord, cela impose un retour aux notions de *simulacre* et *simulation* emblématiques de l'hyper réel chez Baudrillard (1981). Assez vite, nous en viendrons cependant à souligner que c'est la notion de *mimêsis*, développée surtout par Derrida ou Rieusset-Lemarié, mais revendiquée aussi par Laurel ou Rheingold qui est centrale puisqu'elle pose la question de la persistance de la représentation en tant que représentation ou, pour le dire autrement, le réel peut-il se dispenser de la *mimêsis* ?

#### *Duplicité du simulacre et de la simulation*

L'apport majeur de Baudrillard est d'avoir posé une approche par l'objet à partir du constat des apories d'une hypertrophie du sujet depuis deux siècles. En cela, *Simulacres et simulation* (1981) est l'aboutissement d'une réflexion collective : Adorno, puis surtout Marcuse ont poussé déjà cette réflexion dans une direction qui n'a paradoxalement pas laissé grande trace aujourd'hui et qui mériterait d'être réexplorée ; Baudrillard est plus proche des développements

de Perce, mais la réciproque est exacte. Ce cheminement est surtout personnel : on ne peut dissocier *Simulacres et simulations* des ouvrages qui le fondent du *Système des objets* (1968) et de *Pour une critique de l'économie politique du signe* (1972), au fond la véritable révolution. Dès l'abord, il s'agit donc de bien remettre en perspective les ordres d'apparences, simulacres. La consommation devient un fait social total car elle « est une conduite active et collective, elle est une contrainte, elle est une morale, elle est une institution. Elle est tout un système de valeurs, avec ce que ce terme implique comme fonction d'intégration du groupe et de contrôle social » (Baudrillard, 1970[1979] : 114).

#### La consommation est logique sociale

Nous rejoignons ici dans son aboutissement la logique formelle de la marchandise analysée par Marx : de même que les besoins, les sentiments, la culture, le savoir, toutes les forces propres de l'homme sont intégrées comme marchandise dans l'ordre de la production, se matérialisent en forces productives pour être vendues, aujourd'hui tous les désirs, les projets, les exigences, toutes les passions et toutes les relations s'abstraient (ou se matérialisent) en signes et en objets pour être achetées et consommées

(Baudrillard, 1978[1968] : 278)

#### Et son omniprésence appuie la nécessité d'une déconstruction des notions du sens commun

Objet, consommation, besoins, aspiration : il faut déconstruire toutes ces notions, car on ne théorise pas plus l'évidence de la vie quotidienne que celle du rêve ou son discours manifeste : ce sont les processus et le travail du rêve qu'il faut analyser pour retrouver la logique, inconsciente, d'un autre discours. Tout aussi bien, ce sont les processus et le travail de la logique sociale inconsciente qu'il faut retrouver sous l'idéologie consacrée de la consommation

(Baudrillard, 1976 [1972] : 59)

Dans ce contexte, le simulacre est l'extrapolation au dernier demi-millénaire de cette approche de la dimension culturelle de l'objet-signe. Au départ, le simulacre tient sur trois niveaux : il est une empreinte des événements réels ; il en lien de causalité avec eux. Enfin, il est évocation ressemblante des mêmes événements, c'est-à-dire représentation. A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de nouvelles technologies de l'image et du son (photographie, téléphone, puis disque, radio et télévision) qui mettent en œuvre la simulation, se pose rapidement un troisième niveau, celui de la capacité de reproduction que permettent la plupart de ces technologies qui de médias (2<sup>e</sup> niveau) vont rapidement pouvoir devenir mass medias (industrialisation des processus de reproduction et de diffusion).

Cela pose quelques questions : celle du rapport à l'original tout d'abord, puisque très rapidement la notion d'empreinte va devenir secondaire devant les processus de diffusion massif. Mallarmé (1914) s'interroge déjà sur la question d'une disparition de la potentialité d'un échec de la représentation qui garantit une sujétion de celle-ci à l'égard du réel représenté.

Quelle est l'identité de l'individu qui apparaît sur la photo, la pellicule ou le disque (lui-même ? son double ? un mime ?)... déjà on se trouble aussi sur la capacité à regarder ou écouter simultanément la même personne en plusieurs lieux alors même que celle-ci est réellement ailleurs...

Pierre Schaeffer (2004) rappelle aussi qu'il s'agit d'une *évocation* analogique par *ressemblance*, ambiguë puisque, en tant qu'« empreintes des événements réels », on la regarde comme réelle malgré des différences considérables liées à des impératifs techniques (passage du relief à deux dimensions, temporalité discontinue du cinéma quand le réel est continu, abstraction puis séparation du son et de l'image) ; aussi cette équivoque entre causalité et figuration débouche sur un *réalisme* du cinéma, pas le réel : un changement de monde qui accomplit, objectivise le monde en en signant la dissolution. Mais on peut rappeler que ce réalisme a aussi une origine (origine ?) marchande : la publicité apparaît dès l'origine dans les cinémas, elle est intégrée à des films sous forme plus ou moins subliminale avant même la fin du muet.

Pour Baudrillard en effet, à travers la simulation, ce passage de la représentation à l'objet est essentiel car c'est ce dernier qui désigne « le monde réel, mais aussi son absence –et en particulier celle du sujet. » (Baudrillard, 2000 : 15). L'instauration d'une telle médiation rend dans un premier temps la communication possible. Mais la prolifération des objets finit par bloquer cette communication car son immédiateté immanente brise cette médiation : cela débouche sur le pullulement des icônes Marilyn sur papier glacé et les gadgets Tintin vendus dans la boutique spécialisée de tous les centres commerciaux de la planète. Mais les tours Eiffel proposées dès l'entre-deux-guerres aux quatre coins de la planète préfiguraient déjà ce vertige infini...

Si autrefois la distinction entre le réel et un virtuel destiné à devenir actuel dans une dialectique attendue entre ces deux notions pouvait procurer une sécurité mentale, c'en est fini. Dès lors, la question posée par le double évolue entre deux champs : le rapport au réel, finalement secondaire, et surtout le sens social à donner à cette rupture.

#### *De la vérité du simulacre à celle de la simulation*

D'un côté, Baudrillard (1995) voit donc ce *crime parfait* achevé à travers une autre icône du show business : Madonna, aux identités sans cesse changeantes. Nous sommes incapable de la saisir car elle est métaphore de l'élimination du monde réel, sans cesse rejoué : le simulacre prend alors la place de l'illusion que toutes les cultures avaient réussi à instaurer comme dimension constitutive et protectrice. On peut comprendre celle-ci à travers l'exemple du film

*Les Dieux sont tombés sur la tête*<sup>192</sup>, où le jeune guerrier bochimán chargé d'aller rapporter au bout du monde (les chutes du Zambèze) le cadeau envoyé du ciel par les dieux (une bouteille de coca-cola jetée d'un avion) est protégé de nos rires car il ne comprend pas les aventures qui lui arrivent : l'illusion l'en protège et garde tout son sérieux à sa mission. Sinon, il serait anéanti en tant qu'homme et en tant que meilleur guerrier/chasseur de sa tribu : il conserve l'illusion du bout du monde, ce qui le protège.

Mais ailleurs, y compris chez les vrais Bochimans, confrontés aux affres de la mise en valeur touristique de leurs territoires, nous avons perdu cette protection : notre monde n'est pas plus dur que ceux qui l'ont précédé, mais il l'est autrement. La confrontation permanente à l'absence d'illusion, expression qui m'apparaît plus intéressante que celle habituellement utilisée mais fort peu questionnée de « désenchantement du monde », nous oblige à une vigilance de tous les instants. Il ne s'agit pas de plaider de manière conservatrice pour les temps bénis de structuration de la société par un Etat fort et une Eglise ultramontaniste, c'est-à-dire en français contemporain fondamentaliste, mais de s'interroger sur les modalités possibles de sortie de ce qui est une crise majeure de l'identité des individus : quand Madonna et quelques autres individus de ce type balisent ou sont susceptibles de balayer toutes les identités possibles, comment exister soi-même ?<sup>193</sup>

A cette illusion nous n'opposons que la vérité, illusion elle-même totalement fantastique car elle est extermination ultime par excès d'identification. C'est la fonction de tout simulacre virtuel : rendre opérationnelle la vérité du réel ainsi reconstitué, c'est-à-dire dire qu'il finit par s'y substituer, en devenir horizon. Notre fascination est une fuite en avant vers un clonage « corps et biens dans un autre univers, de disparaître en tant qu'espèce humaine à proprement parler pour se perpétuer dans une espèce artificielle qui aurait des attributs beaucoup plus performants, beaucoup plus opérationnels. » (Baudrillard, 2000 : 54)

Le processus n'a pas que des défauts puisque c'est dans ces logiques que sont développés toutes sortes d'outils d'apprentissage et d'entraînement en particulier dans les domaines liés à la sécurité par exemple la « méthode des cas » de la psychologie cognitive pour former les pilotes d'avion ou les employés des centrales nucléaires. C'est aussi vers quoi tend le *réel augmenté* des informaticiens et spécialistes des sciences de la communication, malgré ses

---

<sup>192</sup> *The Gods must be crazy*, Jamie Uys, 1981

<sup>193</sup> Voici quelques années, j'avais ainsi entendu un couple d'artistes expliquer qu'en 2000, ils avaient beaucoup réfléchi afin de trouver à leur fille à naître un prénom original et en même temps pas trop connoté puisque le père était d'origine immigrée. Ils avaient finalement opté pour un prénom berbère : Loana. Un an après débutait le *Loft* et, en 2002-2003, des milliers de petites filles naissaient avec ce prénom. Ils concluaient que c'était un avantage en termes d'intégration culturelle, mais que, socialement, cela se traduisait par une connotation forte non prévue.

limites actuelles qui le cantonnent encore dans la prospective : il s'agit seulement de fournir un complément prothétique, pas une prothèse totale qui anticipe ou accompagne en la renforçant la décision de l'exécutant (Couchot, 1998). Nous traiterons plus loin des questions importantes au sujet du corps que pose le réel augmenté.

Il est par contre intéressant de développer sur les enjeux que pose la méthode des cas. Par la pratique d'exercices reproduisant des situations réelles, elle peut avoir une vocation thérapeutique ou pédagogique. On l'envisage comme une extension de l'expérience vécue (souvent présentée comme un « agi-vécu », elle peut aller jusqu'à un investissement cathartique) ; c'est une mise en relation avec tantôt un passé problématique, tantôt un futur éventuel contre les aléas desquels il faut toujours se prémunir : le simulacre est ainsi un antidote à la crise : il pacifie le réel, le corrige ou le rend prévisible. Cette expérience qui fait appel à la communication non verbale, l'intériorise en tant qu'agencement de stimulus et d'émotions, éventuellement reproduit en jouant sur des automatismes, est ainsi utilisée dans l'entraînement des pilotes d'avion (McLellan, 1996) ou des soldats (Seidel et Chatelier, 1997) afin de les préparer à affronter des situations exceptionnelles<sup>194</sup>. Pratique de jeu déjà ancienne à travers les manœuvres militaires (la *Kriegspiel* de Frédéric de Prusse), elle a beaucoup évolué avec la mécanisation informatique en changeant fondamentalement de nature : la distinction entre le spécimen et l'échantillon devient arbitraire parmi la multitude des possibles. Prédomine la logique de tirage au hasard de certaines propriétés d'un cas d'une façon systématique et massive : statistiquement rares au point de pouvoir être considérés comme des événements uniques, elles construisent une société improbable à partir de possibles (les simulacres). Mais, leur multiplication simulée dans un contexte de rareté contribue à reconfigurer l'ensemble de la société en transformant l'événement exceptionnel en caractéristique : pour un attentat contre les tours de World Trade Center, combien d'exercices simulant tout ou partie de leurs conditions ? Avec le simulacre on restait dans la prévention, au moins son apparence, la simulation entraîne dans la reconfiguration de la société dans le sens de ce que cette simulation était sensée éliminer ou atténuer.

Ainsi, le basculement dans la simulation devient un élément essentiel de construction de la société du risque (Beck, 2001 : 60) : elle multiplie dans des proportions considérables la fréquence des situations exceptionnelles qu'expérimentent les individus et contribue ainsi à une permanence du risque dans la société ; en même temps, amenée à rendre communes, voire

---

<sup>194</sup> Exceptionnalité ambiguë, puisqu'il s'agit toujours de situations statistiquement déterminées comme les plus fréquentes...

banales ces situations *hors du commun*, elle est sensée prévenir le risque et rendre le monde rassurant.

Belle contradiction puisque s'y ajoute également l'effet directement performatif induit par cette actualisation permanente de l'événement à risque : d'un côté par la mise en valeur d'un événement jusque là passé plus ou moins inaperçu, de l'autre par les incitations que suscite la médiatisation de cet événement. Dans le premier cas, le discours sur le réchauffement climatique s'alimente des informations fournies par les instruments de veille satellitaires capables d'anticiper les cyclones. Mais ces informations ne sont disponibles que depuis une trentaine d'années, systématisées depuis dix : parler de recrudescence des cyclones n'a donc pas de sens en l'absence de recul historique. D'ailleurs, depuis quelques années cela a conduit à la disparition d'une des figures de mystère de la planète : le fameux triangle des Bermudes n'avale plus personne grâce à la prévision de cyclones qui auparavant passaient inaperçus et qu'aujourd'hui on anticipe.

Sur l'autre versant, lors d'un débat télévisé<sup>195</sup> un responsable de la Police Nationale estimait que l'impact de la double médiatisation des attentats du 11 septembre à travers d'une part la diffusion des images et d'autre part le renforcement de l'opération Vigipirate avait conduit à une augmentation de 10% du nombre de candidats français à la lutte armée qui partaient s'entraîner dans les camps fondamentalistes du Pakistan. Et ce processus de questionnement n'a pas de fin : quelle est également la part de ce chiffre induite par la plus grande vigilance à cette question et qui serait restée inaperçue ? La logique va encore plus loin encore dans la configuration : les polices occidentales infiltrent des agents dans les réseaux terroristes chargés, souvent à des fins électoralistes comme en Grande-Bretagne en 2005, de provoquer ceux-ci afin de pouvoir les arrêter par anticipation.

Sur le modèle des utilisations militaires, durant les années 1970, les utilisations pédagogiques de la méthode des cas ont été systématisées dans l'enseignement, en particulier la gestion où elles sont critiquées (Stern, 1976 ; Aktouf, 1987) pour leur capacité à produire des normes standardisées de réaction des acteurs à l'origine de comportements grégaires (Aktouf, 1984 : 37), par exemple lors du krach boursier de 1987. La qualité de la programmation finit par supprimer totalement le risque d'erreur alors que le risque réel imprévu par la simulation reste tout aussi concret face à un seuil de vigilance abaissé. Ainsi, on finit par les accuser de couper les écoles du monde de l'entreprise pour suggérer le retour à des modèles théoriques et la microéconomie (Stern, 1976 : 46-47) réputés plus proches du réel...

---

<sup>195</sup> France 5, émission « C dans l'air » d'Y. Calvi, 2006

Enfin, les jeux de rôle -omniprésents parmi les jeux en ligne-, comme ceux d'entreprise ont une relation au temps spécifique puisqu'ils permettent de condenser en quelques heures ou journées, une guerre, un long voyage ou plusieurs années de gestion. A ce titre, le lien avec le réel qui lui donnait origine devient encore plus ténu. Cela permet aux jeux de rôle de s'en affranchir totalement et le revendiquer, sans pour autant cesser de clamer la qualité de leur *réalisme*.

#### *De l'ersatz à l'hyper réalité ségrégative*

Sans aucune justification linguistique, l'usage commun réserve souvent le terme de simulation à un processus et se désintéresse des objets. On qualifie plutôt ceux-ci avec des termes tels qu'ersatz ou *artefact*. A travers l'utilisation de ces termes, comme avec la simulation, il s'agit de conforter des objets ou des lieux dans leur matérialité, sensée garantir leur réalité. Mais, au fond, l'objectivisation organise la disparition du réel au profit d'un virtuel apprécié comme plus sûr, stable et facile à construire. Cet ersatz ou artefact est par ailleurs doté d'une vocation marchande affirmée : le lieu *artefact* n'existe plus que dans l'immédiateté d'une consommation, la reproduction *ad libitum* qu'elle soit effective ou possible.

Mais il perd sa profondeur historique, symbolique et donc collective et patrimoniale : Galli (2005) montre comment l'annonce d'un projet d'artefact de la grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc coïncide avec une baisse considérable d'intérêt de la population locale, à l'exception d'un groupe de commerçants qui insistent sur l'intérêt touristique. A Lascaux, elle met en valeur à travers la gestuelle des visiteurs dans la file d'attente la distinction nette qu'ils opèrent entre la grotte qu'ils vont visiter et l'originale, fermée. Dans les commentaires à leurs enfants, des parents insistent bien sur la distinction entre les deux. Aussi, le guide consacre près d'un tiers de son temps de présentation à insister sur le réalisme de l'artefact. Mais le reste de son discours situe cet artefact comme réel, avec la multiplication d'expressions telles que « Ici, l'artiste a voulu représenter... ». Interrogé, il avoue que ce n'est pas très facile et que lorsqu'il ne dit rien, ce sont les visiteurs qui amènent la question de l'artefact ou font des remarques telles que « qu'est-ce que ça doit être dans la vraie !... ».

Sous ce dernier aspect, il est visible que l'artefact ou l'ersatz, ce dernier souvent avec une connotation historiquement plus péjorative, sont des copies assumées : elles insistent sur le réalisme mais la coupure reste nette entre les deux objets. A rebours du virtuel, donné comme équivalent, elles n'ont pas projet de se substituer totalement à l'original et y réfèrent en permanence comme modèle.

Mais la coupure entre ces catégories n'est jamais très nette. Domingo Saraiva, un des membres de l'équipe qui a réalisé les artefacts de maisons traditionnelles du Nord du Portugal à l'intérieur du centre commercial Santa Catarina de Porto (fig. 24) insiste pourtant sur l'intérêt de ses copies par rapport aux originales : plus accessibles, en meilleur état. Elles procèdent alors de l'hyper réel dans le sens où il y a là un processus de disqualification de l'original au profit de sa copie que ne connaissent pas les grottes préhistoriques.

Fig.24: Le centre commercial Santa Catarina à Porto



Source : D. Crozat, 2005

Cette confusion permanente est généralisée, même chez les scientifiques ; lorsque Rheingold (1993 : 299) cite Laurel pour mettre en valeur ses « cyberspaces dyonisiaques et la naissance du théâtre », c'est dans la logique de l'ersatz marchand. Si on reproche à Laurel dans les pages qui viennent l'idée d'un « franchissement banalisé » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 205), une fausse *mimêsis* ou illusion de *mimêsis*, chez Rheingold, cette primauté de la logique commerciale de l'ersatz débouche carrément sur une confusion entre *mimêsis* et mimétisme. D'ailleurs, sa préoccupation n'est pas vraiment celle de cette précision mais bien des modalités de commercialisation (307-308) : pour lui la question centrale est celle de la concurrence face à d'éventuels monopoles sur le « marché de la réalité ». Il est ici exactement dans le droit fil de ce que souligne Eco (1988) : tout lieu devient un Disneyland potentiel pourvu qu'on l'intègre

dans cette chaîne de virtualisation qui assure sa reproductibilité, sa mise aux standards désirés par la clientèle et susceptibles de permettre plus facilement son évaluation économique.

C'est la logique de cette évolution que dénonce Rieusset-Lemarié (1999 : 207) ; nous avons construit un marché de la réalité tel que le mettent en valeur Goldman, Papson et Kersey (1998-2003) à travers les paysages de la publicité : la mise à l'écart des plus pauvres car incapables de s'offrir cette réalité hyper réelle et condamnés à vivre leur misérable quotidien trop réel, dont on a vu que cela les amène aussi à ne manipuler qu'un nombre réduit d'identités, car « si l'on n'est pas riche, on n'a droit qu'à un réel "non authentifié" ou à un réel stéréotypé. Si on est prêt à s'investir, corps et biens, on peut obtenir une version haute définition du réel, une reproduction non seulement à haute résolution mais plus personnalisée, avec un éventail de choix plus grand. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 210).

Ainsi, à Venice, le rêve hyper réel des filles en patins à roulettes et les mirages de la plage à cabanes en bois aux couleurs vives se sont effrités ; les plus riches, plutôt cultivés, l'ont créé dans les années 1970 et 1980 et en ont bénéficié, puis sont partis ailleurs vers City Walk et les quartiers de « réalité urbaine parallèle » (Davis, 2006 : 86) ; cette « réalité idéalisée » où « les traits caractéristiques d'Hollywood, d'Olivera Street et de Mid-Wilshire [sont] synthétisés sous la forme de "petits morceaux prémâchés" destinés à être consommés par les touristes et les résidents qui « n'ont que faire de l'excitation produite par le sifflement des balles [...] dans le pays du tiers-monde » (Davis, 2006 : 87<sup>196</sup>) : « l'hollywoodisation d'Hollywood » est destinée à cacher et fuir les quartiers où la mise à l'écart des pauvres et drogués est renforcée.

C'est la *Fractal City* de Soja (2000 : 282) la mosaïque sociale est restructurée par des clivages transformés en frontières surveillées et présentées comme un tiers-monde. « Au fur et à mesure qu'Hollywood s'enfonçait dans la misère, le lien historique entre le signifiant et le signifié s'est défait, et il est devenu petit à petit possible d'envisager HOLLYWOOD ! dans un quartier plus riche et plus sûr. » (Davis, 2006 : 85). HOLLYWOOD ! est la recreation hyper réelle de Disney, finalement déménagée à Orlando, en Floride, devant la lenteur de la requalification d'Hollywood à Los Angeles...

Comme Hollywood avant ces tentatives de rénovation, la plage de Venice reste un espace encore visitable mais fragile, moins prestigieuse et à condition de disposer de l'argent pour payer les pauvres bougres qui s'y exposent afin d'avoir le droit de les photographier (Brunel,

---

<sup>196</sup> Signalons que cet aménagement de l'espace n'est pas piloté par un urbaniste ou un architecte mais un designer, Jon Jerde, auteur des citations que Davis place entre guillemets dans ces paragraphes. Elles sont tirées de la plaquette de présentation du projet de rénovation hyper réelle du quartier de City Walk, à Hollywood. J'emploie à dessein le terme de rénovation et pas celui de réhabilitation car il s'agit bien d'une reconstruction *totale*ment pensée.

2006 : 171). Pour les misérables, le sous-peuple des drogués, prostitués et ces populations interlopes vivant de trafic, Venice se limite à la nuit et les rues cachées derrière le front de mer : le rêve cybernético-ludique de Los Angeles se moque bien du social (Brunel, 2006 : 173). « Ainsi South Central Los Angeles est un trou noir de données et de médias, sans programme local de câble ni raccord aux principaux systèmes de données. De la même manière que le quartier est devenu un ghetto en termes de logement et de travail après la Seconde Guerre mondiale, il est maintenant en train d'évoluer vers un ghetto électronique "déconnecté". (Davis, 2006 : 77).

Ailleurs, c'est les courses sur internet pour les uns, le Lidl du quartier pour les autres (Metton, 1997). Dans le cyberspace envisagé par Rheingold et Laurel comme les autres espaces recomposés par ce décalage d'avec la représentation, tout se joue dans un ailleurs et un dedans de la représentation, mais pas hors d'elle. Seuls ceux qui en sont expulsés, les plus pauvres, connaissent la réalité. La métaphore de « l'envers du décor » est à prendre à la lettre.

Ainsi, derrière un vocabulaire imprécis et mal maîtrisé, se profile une régulation très précise de l'usage de ces termes : leur vocation n'est donc pas tant de décrire la relation entre la copie et son double mais bien de dessiner les contours de pratiques socialisées qui participent de la construction plus globale de la société. Le terme de *mímêsis* apparaît comme central. De fait, le positionnement par rapport à celle-ci résume la situation de la représentation : elle est sociale.

#### *La relation à la mímêsis comme positionnement social*

Nous venons de voir que l'ersatz est un objet dont la logique est celle de la reproductibilité marchande plutôt que la *mímêsis*. De fait, c'est ici que se joue le mouvement de bascule hors de la représentation. Afin d'intégrer de nouveaux usages, il est essentiel de couper le lien avec la *mímêsis* qui permet la comparaison. Dans la logique de Rheingold qui ne laisse d'autre alternative qu'entre monopole et marché, cette situation suppose réglée d'avance la question de la relation au réel, même s'il conserve un choix apparent et illusoire puisque privé de sens (« nous serons tous ailleurs, flottant entre *mímêsis* et mimétisme » Rheingold, 1993 : 307).

Cela impose en fait l'idée que l'argent,

comme chose virtuelle par excellence qui n'a de valeur que comme représentation d'une relation purement symbolique, est devenu la preuve d'existence du réel, son nouveau fondement ontologique ! [...] La réalité n'est plus le référent d'une représentation qui tente de l'imiter, elle est le produit d'une hallucination collective favorisée par l'immersion sensorielle dans un environnement virtuel. (Rieusset-Lemarié, 1999 : 212).

Cette question du statut de la reproduction ainsi construite est l'origine du procès que Rieusset-Lemarié fait à Brenda Laurel (1991) : l'hyper réel est hallucination collective, ce qui facilite son extension hors du champ de la seule réalité virtuelle en direction de l'ensemble des domaines où peut être jouée la représentation. Nous vivons dans une société qui affirme en

permanence ne réaliser que de gentils clones, des copies innocentes du réel. Mais en réalité, il y a dépassement permanent de la *mimêsis* pour produire des espaces réalistes à forte connotation sociale. Progressivement, s'esquisse ainsi une définition de l'hyper réel.

Quand Brenda Laurel affirme que dans l'espace de la représentation les choses « deviennent réelles » et ne se déroulent plus seulement « comme si » elles étaient réelles, elle introduit une confusion : en effet, la réalité n'est plus le référent d'une représentation qui tente de l'imiter, elle est le produit d'un jeu de références en boucle qui fonctionne à l'intérieur de la représentation, l'immersion sensorielle dans un environnement virtuel produit ce que Rieusset-Lemarié appelle donc « une hallucination collective » ; dans le domaine des loisirs, du patrimoine et du tourisme, Rodaway (1994 : 164 et sq.) évoque, lui, le *themescape*, paysage à thème destiné à combler les sens ; il s'agit aussi du cyberspace que de l'ensemble des espaces qui participent de cette inversion de la *mimêsis*, la rénovation de Los Angeles comme les *cerradas* de la frontière entre le Mexique et les USA (Mendez Sainz, 2002) : la réorganisation sur des bases sociales parfois présentée comme ethniques, transforme la *suburbia* en *privatopia* (Rodriguez, 2005 : 127) s'enfermant dans l'ailleurs et le dedans de la représentation. Ce n'est plus seulement la périphérie mais toute la ville qui devient *suburbia*, ce terme conservant ces caractéristiques morphologiques mais aussi le projet politique qui les soutient : la *privatopia* s'oppose à l'espace public en matérialisant la peur dans l'espace public comme instrument de ségrégation : à Porto comme Los Angeles, le *themescape* est aussi le centre commercial qui devient interchangeable et équivalent avec le parc d'attraction

[...] parmi les membres les plus jeunes de la classe moyenne se développe un appétit croissant pour les espaces publics à l'échelle du piéton. Conséquence de la vie dans les ghettos dorés et les banlieues protégées, l'expérience subjective de plus en plus réduite à la sphère privée a engendré une envie de foules, de rues animées et de spectacles. Les méga-corporations du divertissement, comme MCA et Disney – dont les filiales dans le cinéma et la musique diffusent sans cesse de sombres images de la vie citadine – estiment qu'elles peuvent capitaliser sur cette demande de sensation urbaine en recréant quelques aspects trépidants de la ville à l'intérieur sécurisé de leurs parcs d'attractions. Les consommateurs de cette urbanité en version junk-food sont des foules, plutôt homogènes dans l'ensemble, de touristes et d'adeptes du shopping haut de gamme. En est quasiment absente la "promiscuité", cette "intimité des étrangers de toutes classes" qui animait Chicago et New York dans les années 1920 aux dires de Burgess. Par-dessus le marché, une armée d'employés de service mal payés, en grande partie invisibles et qui eux-mêmes habitent les Bantoustans du barrio de Santa Ana (Disneyland) ou des plaines d'Hollywood (Universal City) font tourner la machinerie de l'irréalité. »

(Davis, 2006 : 79-80)

Si le cyberspace est celui qui est le plus questionné par sa nouveauté et sa lisibilité plus facile, les autres espaces, hyper réels c'est-à-dire en apparence bien réels parce que dotés d'un support physique tangible mais manipulés selon les mêmes logiques, sont les plus nombreux. Cette inversion des positions entre le réel et le virtuel, supprime la fonction symbolique essentielle de la *mimêsis* à savoir la distinction entre le réel de l'ordre de la représentation et le maintien de « la distance, ludique autant que critique, du "comme si" » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 212).

Ainsi, la question de la relation à l'économie est centrale : on retrouve Baudrillard (1969[1978] ; 1981). La création de ce « marché de la réalité », un *Système des objets* total, est à l'origine de l'inversion de la *mimêsis* car

la différence entre un véritable mythe, capable de s'actualiser dans le réel, et un « mythe de romancier », qui reste de l'ordre de l'imaginaire, devient problématique. Dans quelle réalité le marché va-t-il pouvoir s'actualiser comme mythe si la réalité elle-même est un marché ? Si le marché est notre nouveau mythe, si la réalité est un marché, la réalité elle-même n'est plus qu'un mythe. Or un mythe qui ne peut s'actualiser qu'à l'intérieur d'un mythe reste une construction virtuelle. Il lui manque un dehors.

Rieusset-Lemarié (1999 : 211)

Le fait de pouvoir s'immerger « à l'intérieur de la représentation » et de pouvoir y interagir comme un acteur suffit à produire un « effet » de réalité. On ne sort pas de l'espace-temps fictif des personnages du jeu vidéo ou de toute autre reconstitution hyper réelle concernée. C'est un fantasme de l'interactivité qui n'amène jamais à rejoindre l'espace réel de la cité. En insistant en permanence sur l'implication du sujet et l'interactivité de ce qu'on lui propose, celui-ci reste prisonnier d'une illusion, il ne franchit pas la barrière de la *mimêsis* : « Tout se passe comme si, à force d'être convaincu qu'on avait été privé du rôle d'acteur-citoyen en étant réduit à n'être qu'un spectateur passif, on avait fini par croire que la réalité était de l'autre côté de la rampe. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 211).

Aussi, lorsque Laurel (1990 : 21) propose l'idée selon laquelle « c'est seulement quand vous traversez que les choses deviennent réelles », il faut bien entendre que, pour elle, il s'agit d'un jeu qui reste à l'intérieur de la représentation : un jeu qui double en abyme le « on fait comme si ». Nous avons réalisé *Alice au pays des merveilles* en passant de l'autre côté du miroir, dans l'espace virtuel de la représentation et cette représentation ne réfère qu'à une autre représentation ; voilà la réalité virtuelle dont parle Laurel, voilà l'hyper réel, et c'est une hallucination collective qui submerge le réel et la relation que nous entretenons avec lui, jusqu'à perturber les raisonnements les plus rationnels et c'est d'abord un espace économique et le support de la réorganisation des ségrégations sociales.

Cette évolution ne concerne pas que des processus spatiaux à vocation immédiatement économique. Le réchauffement climatique, bien réel *a priori* (Leroy Ladurie, 1983 : 98 et sq.)<sup>197</sup>, est ainsi investi par une marée de modèles mathématiques bâtis les uns sur les autres en auto-référencement et qui s'autonomisent ainsi progressivement du réel sensé leur donner origine. Peu à peu le retour au réel devient de plus en plus difficile, si parfois on s'y risque c'est parce ce que cela permet de développer un nouveau champ, intéressant pour le

---

<sup>197</sup> Mais, dans le titre de cette deuxième partie de son ouvrage, Leroy Ladurie, E. (1983) a l'honnêteté intellectuelle de rappeler que cette idée de variations cycliques du climat n'est qu'un modèle (« un modèle : le réchauffement récent », 2<sup>e</sup> partie, pp. 98-156)

financement du développement du système économique scientifico-social ainsi mis en place : c'est par exemple le cas des prévisions à moyen terme (3 à 6 mois).

Lorsque cette prévision hyper réelle échoue comme pendant l'été 2007, annoncé comme torride et qui s'est révélé frais et très humide, cela a tout d'abord un coût socio-économique élevé : la mobilisation d'équipes destinées à anticiper ce risque présumé se fait au détriment d'autres utilisations socialement plus utiles de ces moyens. Mais elle a aussi une traduction religieuse, celle de la foi du charbonnier : un météorologue cité dans un journal français<sup>198</sup> justifiait, dès août, l'été frais et humide (et l'échec de la prévision) par... le réchauffement climatique... Cette cécité est également historique : même si le réchauffement se poursuit encore pendant un demi-siècle nous n'atteindrons que péniblement les niveaux de température de l'époque de la construction des grandes cathédrales gothiques (Leroy-Ladurie, 1983 : 48) que leurs sociétés, semble-t-il, supportaient fort bien puisque la population européenne, plus dépendante que nous des conditions climatiques, a vu ses effectifs doubler en deux siècles. Enfin, il s'agit d'un raisonnement (croire l'homme capable de modifier le climat) qui s'appuie sur des conceptions positivistes extrêmement datées, rigides et fort présomptueuses quant aux capacités de l'humanité : cette perpétuation des préceptes scientifiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle produit justement l'ancrage religieux de ce discours mais nous permet aussi de bien voir comment deux ordres de simulacres, celui de la production et celui de la simulation, peuvent s'entremêler.

L'hyper réel devient le processus de dépassement de la *mîmêsis* pour investir un espace de jeu dans lequel chacun tient un rôle : d'où l'importance de l'interactivité et de l'expérience, toujours mises en avant dans les récits sur ces espaces virtuels car l'interactivité est conçue comme substitut à l'expérience réelle du monde et caution de leur existence, leur réalité. Rodaway (1994 : chap. 9) insiste longuement sur cette idée d'une mise en spectacle des sens dans le cinéma et les loisirs, mais nous voyons que le phénomène a pénétré l'ensemble des activités humaines, dans les médias, certes, mais aussi le tourisme et les loisirs, la consommation.

Cette injonction à vivre une vie réelle, plus réelle que la vie concrète dans laquelle les individus sont immergés est permanente dans la publicité : « Port Aventura, c'est vous » affirmait en 2005 un parc de loisir espagnol ; « re-vivre » au Club Méditerranée, l'avait précédé en 2002 ; les slogans d'Auchan ou Carrefour sont respectivement « La vie, la vraie »

---

<sup>198</sup> *Libération*, 18-19 août 2007 : « Michel Daloz, ingénieur à Météo France, s'interroge sur le lien avec le réchauffement : "Des phénomènes extrêmes en hausse." »

et « Positivez » ; une marque de voiture et un cosmétique se retrouvent presque dans les mêmes termes pour inviter à « entrer dans un monde de sensations » ; en visitant les caves de Roquefort, vous « venez vivre la légende » (fig. 1) ; de même, au Portugal, le paradis est affiché sur la chaîne de télévision SIC dont le slogan est « *Veja com os seus próprios olhos* » (fig. 26) ; mais voici une dizaine d'années, le très respectable *Progrès de Lyon* se permettait déjà d'annoncer que « si c'est vrai, c'est dans *Le Progrès* » : l'expérimentation du réel ne peut se faire que par l'immersion dans une expérience, de préférence payante, qui la médiatise. D'où ce souci extrême de l'interactivité.

*L'obsession de la réalité, de l'interactivité au stéréotype*

Une fois réalisée cette rupture d'avec le réel qui fonde la représentation classique par la *mimêsis*, il faut donc lui donner consistance, c'est l'obsession du réel. Elle passe par plusieurs canaux, en particulier l'interactivité, souvent elle-même simulée, et la production de modèles de référence entendus ici comme des stéréotypes unificateurs.

L'interactivité, c'est l'au-delà de l'obsession du réel, pensée d'abord comme mouvement plus que par la qualité des liens qu'elle suscite : « dans les jeux vidéo, les personnages ne sont peut-être pas aussi réalistes, mais ils sont interactifs et mobiles, ce qui leur donne une autre forme de réalité. » (D. Morin, directeur de Softimage, filiale de Microsoft, cit. in Rieusset-Lemarié : 185). Pour lui, c'est le sens de l'histoire ; dans ces discours, le triomphe de l'interactivité remplace celui de la discipline foucaldienne du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle comme structurant majeur des sociétés. En fait, c'est plus subtil : j'affirme qu'il ne s'agit que d'une évolution des modes de mise en œuvre de cette discipline afin de la rendre plus efficace.

Les héros de nos imaginaires contemporains empruntent beaucoup à ceux créés dans les jeux vidéo : Lara Croft bien sûr, mais ils ont aussi investi l'ensemble de la production des imaginaires. Ainsi l'animation des films *Matrix* ou celle du *Cinquième élément*<sup>199</sup> s'inspirent des jeux vidéo, la publicité également, mais l'interconnexion est croissante entre toutes ces formes. L'autre origine majeure est celle que procurent les émissions de télé-réalité dont on montre plus loin la nocivité hyper réelle.

L'interactivité du jeu est une référence d'abord pour sa mobilité pas pour les qualités que Huizinga (1951) prêtait à *l'Homo Ludens* ; il n'y a rien de gratuit dans ces jeux et ceux-ci ne font pas fonction créatrice de culture : « la culture naît sous forme de jeu, la culture est jouée » (Huizinga, 1951 : 84), mais cette culture suppose un dehors, un ailleurs de référence qui

---

<sup>199</sup> Inspiré en fait d'une bande dessinée de Moebius et Jorodowsky, *l'Incal*.

n'existe plus dans cette logique hyper réelle ; le jeu vidéo n'est pas à l'origine de la culture, il l'absorbe. Ce qui explique que le jeu ne disparaisse pas derrière la culture (Huizinga, 1951 : 85) : il reste au centre et, à travers des extensions telles que « les univers persistants » de type *Second Life*, *Sims 2* ou surtout le futur *Home* de Sony, un « espace numérique massivement multi joueurs<sup>200</sup> » sur console (Valentin, 2007 : 44), s'approprié d'autres activités et concentre les flux de l'activité humaine, parfois pour certains jusqu'à susciter une rencontre physique.

De l'aménagement urbain aux jeux vidéo on mêle beaucoup de fiction à la réalité et tout un vocabulaire émerge : « réalité idéalisée », « réalité urbaine parallèle » (Jon Jerde dans Davis), « extension de réalité », « réalité expansée » voire « réalité proliférante » dans « les univers persistants » de type *Second Life*, *Sims 2*. Ce vocabulaire que je propose de stabiliser derrière le terme d'hyper réel vise à intégrer l'intimité des relations et de l'expérience dans ces échanges : si la réalité ne me suffit pas, je peux la modifier, l'adapter de façon à la façonner à ma main. Cela concerne d'autres domaines : l'information, le patrimoine (écomusées et nature par exemple).

Ainsi, en ce qui concerne l'information, la première étape fut probablement l'introduction des images d'actualité dès les années 1920 qui, en le guidant, provoquèrent une rupture dans le processus de représentation. Avec la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle étape est franchie quand sont introduits les bruitages, dont la présence est depuis devenue systématique, pour renforcer la véracité de la mise en contexte. Puis, à partir des années 1980, les reportages (dits *doc films*) sont mêlés de scènes filmées pour reconstituer des moments clés. Progressivement s'esquisse une réalité où la part de la reconstruction finit par devenir dominante, réalité *proliférante* : les « reportages » relatifs à la mort de la princesse Diana ne montrent que 15 à 20% d'images filmées dans les conditions de ce que nous nommons habituellement réalité, souvent d'intérêt secondaire : un panoramique sur le hall de l'hôtel, des images d'archives montrant son mariage, etc.; le reste se partage entre des photos fixes, les commentaires « d'experts » et les reconstitutions. Cette caractéristique ne concerne pas que la presse du cœur : les documentaires historiques présentés par *Arte*, réputés autrement plus sérieux, incluent dans leur grande majorité de telles scènes. Dans d'autres domaines de l'information, les sondages et statistiques participent de cette prolifération du réel.

Ces situations de mise en spectacle du réel concernent l'ensemble des domaines. Dans les salles de spectacle, depuis une dizaine d'années, la miniaturisation permet d'équiper l'acteur et

---

<sup>200</sup> MMORPG : *Massivement Multipaler Online Role Play Game* (Jeu de rôle massivement multi joueurs en ligne)

plus souvent le chanteur de micros discrets : dans ce cas, contrairement au concert de rock, la sonorisation de sa voix ne se substitue pas à la voix réelle que le spectateur entend toujours, mais elle la soutient (niveau) et permet de la travailler en introduisant quelques effets complémentaires discrets (couleur). Il est possible de considérer que l'essentiel de l'action dans le domaine paysager ressort aussi de cette logique de réalité *proliférante*, déjà insérée dans l'hyper réel puisqu'il s'agit de proposer un réel plus satisfaisant que le réel *ordinaire*. Les exceptions se révèlent finalement assez rares (jardins, ensembles urbains) : il s'agit de situations de reconstructions complètes qui font alors le plus souvent appel à une hyper réalisation complète. Au final, c'est le réel concret des lieux et de l'interactivité qui deviennent exceptionnel.

Plus que cette éventualité, somme toute très logique, je m'intéresse au discours utilisé pour l'aborder qui m'apparaît intéressant pour montrer les limites de la mise en scène permanente de cette interactivité. Tout d'abord, ces rencontres nommées IRL<sup>201</sup> ne sont pas si fréquentes : dans le questionnaire posé par Valentin (2007 : 118), à la question : « Avez-vous déjà participé à une rencontre "dans la vraie vie" (IRL) avec les membres de votre communauté ? », sur 340 réponses, un peu moins de la moitié répondent positivement. Lorsqu'elle est évoquée, c'est comme sociabilité « pure »<sup>202</sup> qui « marque la force de l'espace "réel" dans la validation de certain faits sociaux. L'espace "réel" resterait aux yeux des pratiquants de plusieurs espaces, l'espace de référence. » (Valentin, 2007 : 102), ce qui semble le minimum pour des individus qui passent moins de temps devant leur jeu (une vingtaine d'heures par semaine) qu'à dormir ou travailler. Quant à Rheingold (1995 : 39), il faut que son ami Blair meure pour s'apercevoir qu'il est réel<sup>203</sup> ! Au final, cela donne l'impression d'une surprise que le « monde réel » existe encore.

Ces exemples un peu caricaturaux ne doivent pas cacher que les formes virtuelles de rencontres s'intègrent progressivement aux sociabilités. Après tout, les sites de rencontres en ligne tels *Meetic* sont devenus incontournables en quelques années. De même, dans le cas de la scène

---

<sup>201</sup> IRL : *In Real Life* (rencontre dans la vraie vie)

<sup>202</sup> « Plus encore, la convivialité, la sociabilité pure est, elle, complètement dissociée de l'espace de jeu, elle se réalise lors de rencontres physiques entre joueurs. » Sylvie Craipeau, *Jeu sociabilité et internet, Internet : vers une rationalisation des jeux et de la sociabilité ?* Journées GET (INT ENST ENSTB) des 5 et 6 Décembre 2002 GET, page 7, cit. in Valentin, 2007 : 102 ; souligné par mes soins.

<sup>203</sup> « A l'enterrement, en nous embrassant tristement, nous avons compris combien nous avons apprécié Blair et combien sa mort marquait à jamais notre communauté. Nous avons connu des mariages et des divorces. Des entreprises s'étaient lancées, d'autres avaient capoté. Nous avons organisé des fêtes et des pique-niques. Mais d'une certaine manière, la mort semble d'une réalité encore plus forte. Tous ceux qui se regardaient dans les yeux, cet après-midi-là, au cimetière, savaient que les liens qui nous unissaient devenaient bien réels. » Rheingold, *Les communautés virtuelles*, Addison Wesley, 1995, page 39, cit. in Valentin, 2007 : 102

musicale *Postcard Two* (Lee et Peterson, 2004), ces rencontres sont beaucoup plus fréquentes, appuyées il est vrai sur un réseau de festivals de *country music*, parfois organisés par les membres de la scène, qui favorisent ces rencontres. Un rapide sondage personnel dans ma boîte de réception de courrier électronique, m'a permis de constater que, sur un an, je rencontre physiquement près de 80% des gens qui m'ont écrit de mars à juin 2007 (hors *spams* et autres *junk mails*). Il demeure que ces formes de rencontres vont imposer une redéfinition complète des sociabilités et partant des interactions : dans mon département universitaire, la rareté des réunions pendant deux ans couplée à l'absence de salle des professeurs a profondément perturbé le fonctionnement de l'institution alors même que l'ensemble de l'information passait pourtant par mail et que les rencontres physiques (réunion de laboratoire, couloirs) n'avaient pourtant pas totalement disparu.

Il demeure que les jeux virtuels possèdent une limitation fondamentale : « la représentation sacrée et la compétition solennelle sont les deux formes qui partout reviennent sans cesse et qui permettent à la culture de se développer comme jeu et dans le jeu » (Huizinga, 1951 : 87). L'absence de symbolique que pose la coupure de la représentation laisse à inventer des modalités de socialités totalement nouvelles. Car ici, le jeu pour le jeu, sans but et fictif que Huizinga donne comme définition large n'existe pas non plus si l'interaction pour créer une réalité est la condition d'existence du jeu. Nous allons retrouver plus loin cette difficulté à envisager la culture, travestie en divertissement culturel, qui est un des problèmes fondamentaux que pose l'hyper réalisation. Mais, à un premier niveau, cela se traduit par une négation de limitation la relation sociale au moyen du jeu lui-même :

Le nouveau modèle de la société interactive, c'est le jeu. Un vendeur n'exerce pas son métier, un consommateur n'exerce pas ses droits ni ne répond à un besoin : ils jouent. Car tout cela n'est qu'un jeu. Pas question de souligner le fait que le consommateur, dans la société interactive, n'a jamais autant travaillé à la confection de son produit. Pas question de dire que le roi est nu. Le consommateur est roi puisqu'il peut enfin jouer comme acteur. Les acteurs économiques ne seraient plus que des joueurs. [...] Métamorphosés en jeux, les échanges économiques deviendraient un divertissement culturel. En définitive, ce qui est à l'ordre du jour, ce n'est plus même seulement la marchandisation de la culture, c'est le travestissement des opérations économiques en activités culturelles. Le Monopoly avait déjà tout compris. Mais on n'y vendait que des immeubles, pas encore "la réalité".

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 210)

Cette mise à distance passe par des modèles sans cesse plus complexes qui multiplient les niveaux de cette mise en représentation dans la représentation : en partenariat avec la société Nyse Euronext (une quarantaine de bourses de valeurs de la planète dont celles de Wall Street à New York, Paris, Amsterdam, Lisbonne, Bruxelles, Madrid, etc.), Météo France vient de créer la société Metnext dont l'objet est la création d'indices météorologiques qui seront cotés ; qu'on mesure bien l'ampleur de l'évolution : il ne s'agit pas de vendre directement la réalité du temps qu'il va faire ici ou là, d'acheter un orage sur catalogue, mais des images modélisées (les

indices) de ceux-ci qui seront ensuite à la base de contrats d'assurances, d'indices composites, etc. Cette cascade de *représentations de représentations* n'a plus qu'un lien ténu avec la réalité climatique. Elle est sensée en réguler les variations, mais dans les faits, on sait que les spéculations et l'utilisation de modélisations mathématiques proches dans l'ensemble des officines boursières (il n'existe que deux concepteurs de ces logiciels) a, au contraire pour effet d'amplifier les mouvements de hausse ou de baisse.

Ainsi, on voit que la logique profonde du changement climatique est d'abord commerciale en même temps que le mouvement d'abstraction du réel climatique (le temps qu'il fait), déjà bien engagé, va se poursuivre. Cela parachève la mise en place d'un système qui comprend à la fois les chercheurs (en facilitant l'obtention de crédits de recherche) mais qui va se révéler fortement performatif : l'impact de ces indices va donner une plus grande ampleur à la moindre variation climatique qui sort de la « normale saisonnière »<sup>204</sup>.

Mais c'est surtout l'image, objet central dans la construction de cet hyper réel, qui est l'objet de remédiation qui la coupe de toute origine concrète.

Résultat d'une double procédure de transcription obéissant à des codes soumis à l'arbitraire du signe où n'entre en jeu aucune relation « iconique » de ressemblance, l'image de synthèse, pure création de l'informatique et des mathématiques, ne relève plus, dans ses modes de production, ni des lois physiques de l'optique ni même du code, esthétique de la reproduction mimétique, car elle ne peut pas même prétendre être à l'image de l'objet mathématique qui en est la source. Mais c'est peut-être pourquoi, paradoxalement, les producteurs d'images virtuelles sont actuellement hantés par la « reproduction de la réalité » et tentent de relever le défi de créer des images les plus réalistes possible.

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 187-188)

Ces codes manipulables à souhait (Gautier, 2002 : 64) transforment la nature en système de signes. Le mode opératoire de la simulation est nucléaire et génétique, plus du tout spéculatif et discursif. « C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et son concept. Plus de co-extensivité imaginaire : c'est la miniaturisation génétique qui est la dimension de la simulation. Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices, de mémoires, de modèles de commandement – et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là. » (Baudrillard, 1981 : 10-11).

Mais ces manipulations économico-financières et cette codification sont également renforcées par un troisième niveau d'abstraction, celui du scientifique : pour Baudrillard, toute science tend vers une abstraction croissante où ses modèles s'émancipent du réel qui lui donnait origine. Aussi, au final, la multiplication de ces modèles comme système de signes se substituant au réel qui servait de repères à la *mimêsis* permet d'affirmer que « l'hyper-réel est

---

<sup>204</sup> En moyenne six années sur sept sont hors des cadres approchant (10% de variation) ces moyennes calculées en glissement sur des bases trentenaires : c'est-à-dire que l'exceptionnalité qui sert de support à ces spéculations va être presque permanente. Il s'agit d'une mine d'or pour ceux qui vont agir ces systèmes financiers.

désormais à l'abri de l'imaginaire » (Baudrillard, 1981 : 11-12) : en France, une loi de restriction de l'immigration en cours de discussion, institue l'usage de tests ADN pour vérifier la parenté des candidats au regroupement familial et, ce faisant, restreint la parenté au biologique, supprimant toute sa dimension symbolique.

Se pose par ailleurs le problème de la nature de cette interaction dont nous avons vu qu'elle est souvent un prétexte pour donner réalité à ces créations hyper réalisantes. Ce caractère ambigu est renforcé par d'autres éléments : la production massive de stéréotypes induit une identification des publics aux héros et ne favorise guère leur participation. C'est déjà la critique de Nietzsche

qui reproche à Euripide (et à Socrate pour son regard au second degré) d'avoir bradé la tragédie en jouant sur les mêmes ressorts car il établit une différence entre acteurs et spectateurs. Auparavant, une authentique interactivité, rituelle, était possible (le public se confond avec le chœur) ; depuis cela détermine des ersatz d'interactivité, sous couvert de redonner au public une position d'acteur. [...] "Avec l'introduction de la dimension du spectacle, on passe de cette valeur rituelle à une valeur d'exposition" : pour Benjamin, la reproduction mécanisée triomphante rend cette substitution irréversible.

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 177)

Rodaway (1994 : 159-179) met en valeur un processus de transformation de l'expérience géographique (rencontre personne/environnement ; localisation et organisation spatiale, caractère du lieu) ; le visuel devient hégémonique et les images technologiquement intermédiées (qu'il appelle *thèmes*) se substituent au dialogue multisensuel réel avec l'environnement physique. Il insiste sur cette transformation dans les environnements clos et contrôlés des parcs à thème et les géographies virtuelles générées par le film et la télévision, et montre que le processus concerne tout l'espace aménagé. « Ces figures récurrentes semblent caractériser un monde hyper-visible, le paradoxe de celui-ci c'est qu'il est de plus en plus apparent : tout est visible cependant étrangement caché à la vue, ce qui revient à dire que l'hyper réel prive l'individu d'une complète (et libre) participation à un monde géographique. » (Rodaway, 1994 : 161).

La construction des ces stéréotypes, spatiaux en particulier répond à plusieurs objectifs. Le premier, c'est la rentabilité qui permet aux personnages de passer d'un media à l'autre. La reproductibilité que signale Baudrillard concerne aussi bien l'objet que son contenu culturel. Des personnages nouveaux (aussi bien Dora l'aventurière dans les dessins animés pour enfants qu'une star de la chanson<sup>205</sup>) apparaissent donc chaque année qui remplacent ceux de l'année précédente et sont « déclinés » sur des supports multiples et variés. A travers ces « concepts »,

---

<sup>205</sup> A ce titre, Madonna qui apparaissait dans les années 1990 à Baudrillard comme le stéréotype idéal est dépassée : sa carrière est beaucoup trop longue ; à moins qu'on ne la considère comme un produit d'exception justifiant sa durée et ses identités multiples comme des reprofilages successifs du produit destinés à relancer les ventes, au même titre que les modèles d'automobiles.

les industries culturelles (et dans la logique de ce que montre Rodaway à Liverpool ou Londres, l'architecture ou l'aménagement de l'espace sont concernés) produisent des clones non pour eux-mêmes mais d'abord pour « trouver le plus petit dénominateur commun qui plaira à "tous publics". » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 173).

Mais ce cynisme convient aussi à des publics désireux de trouver à partager « quelque chose, fût-ce une image, un espace virtuel, pourvu que ce soit commun. En d'autres termes, faute de mythes capables d'animer le lien social d'une véritable communauté, on se contente de stéréotypes qui donnent tout au moins l'illusion d'appartenir à un espace culturel commun. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 172)

Cette confusion perturbe les identités autant qu'elle les conforte : permettant une identification personnelle minimale le personnage devient le clone générant l'image que le public cherche à retrouver de lui-même. « Miroir de l'individu, parce que personnage, miroir du code de la collectivité, parce que stéréotype, cette figure qui n'est pourtant le blason ni de la communauté ni du sujet prétend servir de vecteur d'identification à la fois individuelle et collective. » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 172). Les lieux offrent les mêmes caractéristiques, la standardisation résulte de la convergence des normes urbanistiques ou environnementales (Les Parcs naturels, le lotissement analysé par Relph, 1981), celle des icônes récurrentes diffusées par les médias (la plage à cocotiers, le village, la garrigue montpelliéraine) ou les productions commerciales des entreprises (la villa provençale de chez Phénix, lancée en 1972, et ses avatars) ; elles sont destinées à donner une sécurisation par leur répétition qui crée ainsi une illusion de stabilité.

Au final, le tableau peut apparaître inquiétant car

la reproduction de la réalité tourne à l'obsession, voire à la névrose obsessionnelle, maladie qui se manifeste précisément par un "syndrome de répétition" poussant à reproduire sans cesse les mêmes gestes. Rien de plus cohérent que le délire, si ce n'est la reproduction, quand elle est à ce point répétitive, comme une boucle qui se referme, au besoin sur vous. Ce n'est plus l'éternel retour du mythe, c'est le temps de la reproduction qui tourne en boucle, dans l'éternel présent de la simulation du "temps réel". On clone tout, même le temps, pourvu que ça ait l'air réel. Faute de mythe, on sacralise la réalité et on n'a de cesse de la reproduire. C'est le triomphe du règne de la *mimésis* mais sans même son incidence symbolique qu'elle tenait de son statut de représentation. On ne se contente plus de représenter, on veut vraiment dupliquer le réel.

(Rieusset-Lemarié, 1999 : 185)

Cette mise en boucle qui reproduit sans cesse les mêmes images menace la fonction symbolique essentielle de distinguer le réel de l'ordre de la représentation et de maintenir la distance avec elle : le psychanalyste Jacques Hochmann utilise cette expression d'hyper réel pour désigner la difficulté des enfants autistes à réaliser la mise en concept des objets ; ils ne représenteraient pas ou mal et cela serait à l'origine de nombre de leurs problèmes de relation au monde. Cela soulève la question de l'identité individuelle (Olaquiaga, 1992 ; Stiegler, 2004) mais aussi celle de la symbolique des lieux, essentielle dans la construction des communautés spatialisées.

C'est justement dans cette direction que porte la réflexion de cette fin d'ouvrage : la dimension politique et sociale de la production de l'hyper réalité est essentielle pour comprendre que la convergence d'intérêts économiques, cet ékonomisme ambiant, procède plus largement d'une mutation des modes de régulation des sociétés.



## Chapitre 4

### Une mutation majeure de l'expérience du monde

#### *L'ordre de la simulation*

Dans sa théorie de la signification, Baudrillard (1981) propose donc trois ordres d'apparence, styles de représentations devenus styles de sens et réalité, partagés par une communauté. Ce sont les « ordres des simulacres », trois ordres « d'apparences » ou de mise en signification de la réalité se sont succédé depuis la Renaissance :

- *Le faux*, la contrefaçon ou l'imitation de la période classique
- *La production* à l'ère industrielle
- *La simulation* aujourd'hui.

Ils coexistent dans chaque période mais l'un d'entre eux domine. Les ordres de simulacre constituent un cadre explicatif fort et capable de structurer la théorisation de la géographie et de l'ensemble des sciences humaines.

La seconde idée de Baudrillard à rappeler ici c'est que la médiatisation croissante de l'expérience du quotidien par des moyens synthétiques tels que téléphones, télévisions et ordinateurs fait oublier leur rôle car elle transforme notre expérience directe du monde réel et, peu à peu, la reconfigure, s'imposant comme préconditionnement. Aussi, la référence à un original perd sa pertinence puisque les formes médiatisées réfèrent à elles-mêmes dans des simulations de la « réalité » toujours plus réalistes. L'ordre de la production essayait d'accéder à la réalité originale en la prolongeant technologiquement ; dans l'ordre de la simulation, ce n'est plus l'objectif (Rodaway, 1994) : il s'agit de *générer* ou synthétiser une réalité plus réelle et plus parfaite pour satisfaire nos désirs : Madonna est un clone en mutation permanente de toutes les versions du sexe (Baudrillard, 1995 : 175).

Ces simulations ne sont pas des représentations, des copies imparfaites d'un original (le faux de la Renaissance), ni les illusions esthétiques, « anéanties par la perfection technique » (Baudrillard, 1995 : 51) vers lesquelles tendait l'ordre de la production. Meilleures que l'original, elles réfèrent à d'autres simulations (cinéma et télévision, technologies d'enregistrement, d'échantillonnage et de création cybernétique). Dans les années 1970, une publicité pour les chaînes stéréophoniques Beng et Olufsen provoquait l'apparition d'une larme

sur la joue d'une statue. Aujourd'hui, la publicité pour le Home Cinéma de Sony promet de « vivre une autre réalité ». De même, l'échantillonneur permet de réaliser des mélodies extrêmement sophistiquées à partir de l'enregistrement d'une porte qui grince ou de transformer un discours de De Gaulle en air hip hop dont la mélodie est réellement chantée par le chanteur du groupe OxBurn. Ces simulations sont hyper réelles, plus réelles que le réel, « Haute Définition » (Baudrillard, 1995 : 51).

Pour Baudrillard, une géographie hyper réelle est celle d'un espace digital, d'un « champ magnétique pour coder des cellules de question/réponse ». Au cœur du processus, l'image devient son propre simulacre personnel et masque l'absence de réalité. « L'hyper réel est le concept d'une géographie simulée. » (Rodaway, 1994 : 177). Aussi, « l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle du territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans originalité ni réalité : hyper réel. Le territoire ne précède plus la carte, ni ne lui survit. C'est désormais la carte qui précède le territoire – *précession des simulacres* –, c'est elle qui engendre le territoire. » (Baudrillard, 1981 : 10). C'est ce que concrétisent les SIG ou les plans d'urbanisme. Dans la bande dessinée *Druuna* (Paolo Sampieri), les habitants croient vivre sur Terre ; or, ils finissent par découvrir qu'ils sont dans une station orbitale géante car la Terre a été désintégrée : qu'importe, puisque cet original n'était plus utile. Au lancement des TGV, un ingénieur expliquait qu'à des vitesses supérieures à 500 kilomètres-heure, le paysage défilerait trop vite pour l'œil puisse le regarder sans fatigue. Il serait donc plus simple de remplacer la vitre par un film montrant des paysages : dans l'ordre de la simulation, la définition du réel devient donc « *ce dont il est possible de donner une reproduction équivalente* » (Baudrillard, 1981).

Je postule qu'influencés par l'omniprésence des images hyper réelles produites par les medias, c'est l'ensemble des processus sociaux qui fonctionnent selon cette logique, imprimant à nos sociétés une réorganisation en profondeur aux incidences sociales et politiques considérables.

### *L'expérience répétée du simulacre*

Il convient d'envisager le réel non seulement comme ce qui peut être reproduit mais ce qui est toujours déjà reproduit. *Vivre une expérience* revient à une consommation d'expériences reproductibles en voyant des films ou la télévision, en visitant un parc d'attraction ou un écomusée. Pour Eco (1987), l'ordre imaginaire de Disneyland est destiné à nous faire croire que le reste de l'Amérique ou le monde *réel* sont bien réels, alors que tout Los Angeles et l'Amérique participent de l'hyper réel et de la simulation. Pour Harvey (1995), l'expérience

vécue par les individus de la complexité du monde est simulacre ; ce mode de production des espaces conduit à une homogénéisation, une géographie fondamentalement totalisante et totalitaire qu'exploitent certains extrémistes tel Huntington. « Ce n'est plus une question de fausse représentation de la réalité, mais de dissimulation du fait que le réel n'est plus réel... » (Baudrillard, 1981). Nous lui substituons un monde de la transparence, du codage, de la programmation. C'est un « crime parfait » (Baudrillard, 1995) car la transparence recherchée, « transparence du mal », annihile le réel ; n'en reste que ce que nous voulons bien reconstruire comme tel.

Les pages qui suivent questionnent donc les modalités d'appréhension sociale et d'animation de ces espaces : à travers les utilisations de cette métaphorisation du réel en quoi la production du social localisé est-elle affectée par la généralisation de ces espaces ? Comment cet objet nous pousse-t-il à redéfinir nos disciplines ? Comment réinstaller le politique dans le processus majeur de production contemporaine des espaces ? Cela suppose un positionnement dans les registres de l'image et du discours : l'hyper réel est la métaphore prise à la lettre, l'image qui ne fait plus sens mais devient le sens, performativité absolue d'une narration généralisée. L'analyse de ces nouvelles « espèces d'espaces » implique « une remise en cause du sens commun » (Quéaud, 1993) car sa fragmentation infinie perturbe l'analyse et profite à ceux qui savent exploiter cette faiblesse.

Cet imaginaire de la représentation, qui culmine et à la fois s'abîme dans le projet fou des cartographes d'une coextensivité idéale de la carte et du territoire, disparaît dans la simulation –dont l'opération est nucléaire et génétique, plus du tout spéculative et discursive. C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et son concept. Plus de co-extensivité imaginaire : c'est la miniaturisation génétique qui est la dimension de la simulation. Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices, de mémoires, de modèles de commandement – et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là.

(Baudrillard, 1981 : 10-11).

Dans les deux précédents chapitres nous avons abordé quelques éléments de définition de ce monstre théorique qui visent à le distinguer d'un virtuel banalisé et imprécis. Le recours à l'hyper réel met en lumière un processus socio-politique inquiétant que masquent les apories d'un *virtuel* confiné dans la simple description, relié à un usage souvent ludique des seules technologies cybernétiques ; l'*hyper réel* aborde les processus d'interaction avec une perspective renouvelée et plus perturbante car elle interroge le sens profond de notre insertion dans l'espace, que ce soit sous une dimension morale comme politique.

Ainsi, Bancel *et al.* (2002) montrent comment la reconstruction d'un imaginaire raciste avec les zoos humains préfigure déjà des processus contemporains. Du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin de l'entre-deux guerres, on exhiba en effet en Europe (dans les jardins zoologiques) et Amérique du Nord (plus souvent dans des cirques) des pseudo-villages

africains reconstitués avec leur population. Cette mise en scène du mythe du *sauvage* remporta un énorme succès. Elle répondait à un souci de construire l'infériorité de cet Autre et justifier qu'on le colonisa à la même époque pour ensuite montrer les bienfaits apportés par cette « oeuvre ». Elle permit ainsi aux populations occidentales de faire l'apprentissage d'un « "racisme scientifique " à travers un "racisme populaire et colonial" » (Blanchard, Bancel et Lemaire, p. 63) construit car les membres des sociétés savantes sont très impliqués au côté des commerçants puis des autorités qui voient rapidement tout le bénéfice qu'ils peuvent retirer de l'affaire. Cette construction de l'Autre passait par trois fonctions distinctes qu'on retrouve aujourd'hui : distraire, informer, éduquer. Il s'agit de jouer de l'exotisme pour y lire la place de chacun, celle de l'Autre et la sienne. Le visiteur devient le modèle de la normalité, morphologique comme civilisée. Aujourd'hui, la télé réalité mais aussi la reconstruction de l'information sont destinées à jouer ce rôle. Cela permet, comme on l'a vu dans le cas des identités situées lointaines (Nenita Villaran) de disposer d'icônes racistes et péjoratives à l'égard de ces populations africaines. Mais le racisme qui émerge aujourd'hui est d'abord social et, vise d'abord les pauvres occidentaux, pays les plus touchés jusqu'à présent par les émissions de télé réalité, même si ces émissions commencent à se répandre sur l'ensemble de la planète : racisme, car le discours tenu, c'est regarde comme ils sont affreux. Mais la télé réalité reconfigure aussi l'ensemble des modes d'information et hors d'elle, ce racisme social est parfois habillé de couleurs devenues *ethniques* : l'ensemble des modes de construction du social est concerné par l'hyper réel.

Dans sa dimension technique liée aux technologies de l'information (TIC), l'hyper réel apparaît d'abord comme une régression sociopolitique (Miller, 1998), par exemple avec les mondes abstraits que créent des modèles idéologico-économiques peu soucieux des implications sociales réelles qu'ils suscitent : délocalisation de services en ligne vers les pays à main-d'œuvre bon marché, utilisation des TIC pour renforcer le contrôle des populations, régression des services publics en zone rurale sous prétexte de connexions facilitées mais qui ne suppriment pas la nécessité physique du déplacement : on peut le résumer rapidement en disant que le culturel (en l'occurrence le discours idéologico-technologique) sert à évacuer le social.

Dans ce cas, le mythe du télétravail en vivant à la campagne ne peut suppléer un vrai développement (Ray et Talbot, 1999). Au-delà des seuls TIC, c'est toute la définition du rural qui est devenue virtuelle (Di Méo *et al.*, 2005) et capable de performer fortement (aménagement paysagers et patrimoniaux) : à rebours de l'optimisme de Williams (1996) ou

Santos (1997) voyant dans le local un filtre face à une uniformisation globalisante abstraite, toute la production territoriale est minée par ces processus.

En même temps qu'il convient de réintroduire la dimension politique de ces changements, il est prudent d'échapper à la ritournelle du chaos, de la « complexité impensable, du virtuel nonlinéaire, auto-organisé, de la spatialité multidimensionnelle fractale et de son caractère auto-poétique » (Crang *et al.*, 1999 : 9) ; ces poncifs improductifs nuisent à la production d'une véritable réflexion.

L'hyper réel est donc envisagé comme un processus social d'adaptation et création du réel selon des logiques initiées par la virtualisation, toujours discursive, parfois également d'origine technologique. Leur importance croissante jointe à la permanence de pouvoirs symboliques et économiques dotés d'idéologies précises rend urgent de ré-ancrer le politique dans ces processus de production des espaces, souvent encore abordés avec peu de rigueur, d'une manière idéalisée (Lévy, P., 1997) ou apocalyptique (Baudrillard, 1995 ; Davis, 1997). L'apocalypse n'aura lieu que si les sociétés refusent de s'emparer de cet hyper réel, restent subjuguées par sa dimension onirique, et ne donnent pas une dimension politique à la principale utopie contemporaine afin de l'insérer au cœur des activités humaines. Pour cerner l'ampleur de la tâche, il est possible de débiter par la création/manipulation de l'information médiatisée.

### *Créer et manipuler l'événement*

La représentation du monde par les médias est de moins en moins fidèle à la réalité tant la maîtrise de la production de l'événement est devenue sophistiquée. Cet « univers en soi, autonome, avec ses codes, ses images, son langage, ses vérités » (Aubenas et Benasayag, 1999) favorise le spectaculaire et les situations exceptionnelles, catastrophes ou massacres pour y dresser d'impossibles bilans chiffrés... Avec les sondages d'opinion, autres productions hyper réelles majeures, il partage la même négation de l'individu en tant que sujet. Mais tandis que les premiers le noient dans la masse d'un « échantillon représentatif », la représentation informationnelle crée un monde peuplé d'individus dits également *représentatifs* mais en fait hors de la norme (le pompier, héroïque, et le rescapé, providentiel, le leader d'une manifestation...). Simultanément, dans les deux modes de représentation, au nom de la transparence, on donne ainsi pour inexistant les phénomènes complexes ou le quotidien trop banal qui n'entrent pas dans ce champ, qui résistent à un examen rapide et superficiel.

Ce monde artificiel plaît à un public formé par ces médias qui le confond avec les films et séries que diffuse la télévision, pour sa proximité mais aussi à cause de sa tendance à les

imiter (doc films). Il remplace un quotidien dévalorisé par cette réalité virtuelle ; c'est l'origine du succès récent du troisième mode de présentation hyper réelle du monde : la télé-réalité est capable de réintroduire le banal mais après l'avoir filtré et retravaillé pour le coder selon les mêmes logiques hyper réelles. « Tous prisonniers du loft » titrait *Télérama* (6 juin 2007) en insistant sur la contamination de l'ensemble de la société. Les autres programmes télévisés ont massivement adopté les quatre principes de ces nouvelles techniques télévisuelles : passer du témoignage à la démonstration ; montrer pour montrer, même s'il ne se passe rien ; omniprésence du direct pour traduire une immédiateté permanente et, en conséquence, supprimer le temps comme recours à l'histoire (Servier, 1971 : 15). Sont concernés l'information et les reportages, mais aussi les séries télévisées à succès (*Prison break*, *24 Heures*, *Six feet under*), le cinéma jusqu'au politique : en Italie ou au Canada, ce sont ces émissions qui attirent le plus les hommes politiques<sup>206</sup> ; en France, la retransmission de l'intronisation du nouveau président de la République française en direct durant six heures<sup>207</sup>, simultanément sur plusieurs chaînes fonctionne selon les mêmes logiques.

Surtout, cette contamination passe par l'esprit de la télé-réalité : la transparence absolue annoncée par Baudrillard. Sondages d'opinion, information, hyper réalité ont en commun d'être plus ou moins obsédés par la réalité : c'est la première fonction de la transparence ; ne rien cacher pour garantir la véracité de présentations qui, à des degrés divers, sont tous des reconstructions hyper réelles. Mais le risque est alors de déboucher au mieux sur des zoos humains (Blanchard, 2002) qui construisent une réalité en favorisant l'apprentissage de normes sociales sous prétexte d'une véracité accrue. Au pire, ces programmes transforment leurs spectateurs en voyeurs avec le risque de ce que Stiegler (2005) appelle une « déliaison pulsionnelle » quand le « quart d'heure de gloire », qu'évoquait Andy Warhol comme le désir ultime de l'individu de la société de masse marcusienne s'efforçant de retrouver une individualité, se transforme en voyeurisme et exhibitionnisme destructeur<sup>208</sup> : « Ces images

---

<sup>206</sup> Intervention orale du Sénateur J. Cluzel, Colloque sur la télé-réalité organisé par l'association *Démocratie et médias*, Fondation Polignac, Paris, 24 mai 2005. Reprise sur *France Inter*, le 25 mai 2005, 7-9h.

<sup>207</sup> « Etiré comme un chewing gum, ce direct n'a pas tant signé la victoire d'un homme que celle d'une télévision, capable de muer tout événement en spectacle fleuve. Avec une débauche d'envoyés spéciaux qui, depuis la foule ou l'hélicoptère, confirment avec entrain qu'il ne se passe rien. Rien. Dans cette télévision, l'important n'est pas tant ce qu'on montre que le seul fait de montrer. » Erwan Desplanques, *Télérama*, 6 juin 2007, p. 36

<sup>208</sup> Ainsi dans l'émission *Jerry Springer Show* sur la chaîne AB1 (canal 141), des candidats aux vies déjà souvent chaotiques sont sélectionnés pour le caractère sulfureux des relations sexuelles qu'ils entretiennent avec leur entourage (inceste, couples croisés entre membres de la même famille, polygamie, etc.). Après la présentation d'un film décrivant leur situation personnelle, ils sont soumis aux questions d'un public sélectionné pour son agressivité et son faible niveau intellectuel, ce qui se termine en général par des insultes et des huées. Il n'a pas été possible d'obtenir de la chaîne des informations sur les modes de sélection des candidats afin de savoir s'ils sont volontaires ou s'ils sont payés pour cette prestation dégradante.

[sont] intermédiaires entre l'acte (l'exhibition) et nos imaginaires, sont les enjeux du travail de déconstruction qui commence » (Blanchard, 2002 : 425). D'ailleurs, en 2001, «le comité d'éthique de la BBC, après visionnage de l'émission et malgré plusieurs petites annonces pour recruter les cobayes, vient de refuser son aval à *Human Zoo* sur la chaîne. » (Blanchard, 2002 : 427).

L'hyper réalisation donne une vision du monde pauvre qui n'a pas attendu la télé réalité pour investir la vie quotidienne : dans un film de Bertrand Tavernier<sup>209</sup>, un instituteur d'une banlieue de Valenciennes remarque que chaque feuilleton télévisé génère dans ses classes une floraison de prénoms anglo-saxons, Kevin, Vanessa... ou Loana.

Selon la même logique, lors de la première guerre du Golfe, dans les pays musulmans, la brève mode du prénom Scud répondit au prestige de ces vieux missiles soviétiques bricolés par les Irakiens pour toucher Israël ou les troupes américaines en Arabie Saoudite. Malgré leur impact limité (une quinzaine de lancements réussis ; des dégâts sans commune mesure avec un seul des puissants Tomhawks américains), ils touchèrent leur cible grâce à la publicité des télévisions du monde entier<sup>210</sup>. Missiles virtuels ? Presque ; préfigurant l'attentat du World Trade Center, cela révélait que les pays occidentaux ne maîtrisaient plus seuls cette manipulation des images. C'est *l'idéologie de la communication* :

Baudrillard a jugé cette absorption [de l'ensemble des activités humaines par le monde des médias] réalisée à tel point que tout propos sur un tel phénomène ne pourrait plus, selon lui, que se dérouler à l'intérieur de l'univers des représentations médiatiques, et donc être immédiatement biaisé. Cette problématique rappelle les fictions assez terrifiantes de Philippe K. Dick, où les personnages n'ont plus de repères qui leur permettent de déterminer s'ils sont dans l'univers « réel » ou dans l'une de ses multiples représentations.

(Breton, 1992 : 137)

Le pouvoir tient dans la capacité à créer cet événement médiatisé car il y a inversion des fonctions et rôle des médias : « la mise en utopie des nouvelles techniques de communication et des médias » met l'homme au service de la communication ; devenu un « centre plutôt qu'un passage » (Breton, 1992 : 138), le média « absorbe, comme une sorte de "trou noir" tous les messages » (*idem*). C'est faux : certains réseaux ont compris qu'il était possible de subvertir le discours médiatique à leur profit et faire passer un message, souvent simpliste. C'est même une des logiques des terrorismes depuis la prise d'otages lors des jeux olympiques de Munich. On se souvient également de la publicité que ce sont offerte les raéliens autour du clonage humain.

---

<sup>209</sup> *C'est arrivé demain* (1999)

<sup>210</sup> On se souvient également de la publicité offerte par les militaires argentins aux missiles français Exocet grâce aux images du destroyer *Sheffield* gravement touché (30 marins tués, un incendie spectaculaire) pendant la guerre des Malouines : pendant dix ans, ce fut un énorme succès commercial jusqu'à la guerre du Golfe où le fait que Saddam Hussein ait été équipé de matériel français fit s'effondrer les ventes et provoqua une crise durable de l'ensemble de ce secteur industriel.

Doit-on pour autant considérer que la médiatisation est une mise en spectacle du débat à l'intérieur d'une société globalisée ? Rien n'est moins sûr : cette évolution est d'abord celle du renforcement des logiques de contrôle par les pouvoirs les plus forts. Analysant la médiatisation de la prise d'otages occidentaux qui a précédé la première guerre d'Irak (le petit garçon anglais exhibé par Saddam Hussein sur toutes les télévisions du monde), Wark (1994) montre que si les pays sous-développés peuvent s'emparer de cette arme médiatique, la lutte pour imposer les icônes dominantes reste très inégale et favorable aux pays développés : cette bataille irakienne n'a laissé que le souvenir des « frappes chirurgicales » américaines.

Ainsi, la construction médiatique de la réalité du monde doit être analysée pour ce qu'elle est : une mise sous contrôle des esprits. Cela ne veut pas dire que le discours véhiculé soit univoque : à son échelle, chacun possède la compétence de s'en emparer ; cela apparaît même comme une condition élémentaire d'existence. Paradoxalement, en 2005, la même Florence Aubenas qui avait bien analysé ces processus en est doublement victime : de ses ravisseurs irakiens mais également de ceux qui, pleins de bonne volonté, mettent en scène sa captivité puis sa libération au moyen de portraits géants affichés sur les bâtiments publics en France et, nouveauté, en Europe. Cette capacité s'est généralisée : pour paraphraser Garfinkel (1967) tout autant que Maigret et Macé (2005), on pourrait dire que les simples particuliers ne sont plus des « idiots médiaculturels ».

Il n'existe plus de culture sans son filtre médiatique : d'une part, les médias sont devenus les principaux producteurs de réalité sociale. Par ailleurs, leur omniprésence construit un préconditionnement qui se nourrit ensuite des discours qu'ils véhiculent. Il apparaît donc évident d'utiliser partout les mêmes modes de spectacularisation et l'évolution des pratiques est sensible : ainsi, toute fête intégrée au Téléthon est conçue pour être médiatisée, même quelques minutes sur les ondes de Radio France Bleue locale : c'est la fête événement (textes n°1 et 6). Le monde n'existe que par l'effet de cette mise en spectacle.

### *La fin de la représentation*

Mais, s'il s'agit bien d'une « utopie aux effets concrets » (Breton, 1992 : 134) celle-ci me paraît devoir être replacée dans un contexte plus large : la production de l'événement s'intègre dans la réalisation d'une utopie qui concerne l'ensemble de la société : l'hyper réalisation du monde. Toute représentation s'appuie sur une idéologie et les territoires sont d'abord une idéologie, mais cette utopie contemporaine est une idéologie qui n'a plus besoin de représentations pour construire des espaces hyper réels. Depuis une génération, se généralise la construction massive d'espaces qui, en s'affranchissant du réel qui leur donnait origine, ne sont

plus de l'ordre de la représentation et ne sont plus que représentation, image d'espaces qui n'existent pas mais sur laquelle *s'enroule* toute pensée critique (Baudrillard, 1995 : 48).

Les espaces de films, westerns ou films ruralistes (ces derniers surtout diffusés sur FR3 le samedi) sont composés à partir de paysages non identifiés filmés dans une vaste région, parfois toute la planète (de l'Alaska au Kenya pour *La guerre du feu* de Annaud). Au mieux, ils reconstruisent complètement les lieux qu'ils soient réellement nommés ou pas, qu'ils constituent une vitrine comme Bordeaux ou, à Marseille la valorisation d'espaces répulsifs (Gravari Barbas, 1999), à Paris la re-création d'un Montmartre qui n'a jamais existé (Amélie Poulain)<sup>211</sup> : la ville contemporaine devient « le produit de l'information qui passe à travers le filtre des médias visuels » (Gravari-Barbas, 1999 : 14). Au montage, le mélange crée une fausse homogénéité et invente un nouvel espace hyper réel : dans les années 1980 et 1990, une forte proportion des paysages des séries policières hollywoodiennes provient de trois quartiers de Los Angeles ; juxtaposés, ils représentent un espace de 5 par 10 kilomètres d'une agglomération 100 fois plus vaste... Mais le nombre de téléspectateurs du monde entier passant jusqu'à vingt heures par semaines devant ce Los Angeles fictif est plusieurs fois supérieur à la population de la ville. Filmés par des Italiens avec des équipes et des capitaux internationaux, quelques acteurs américains, les paysages des westerns *spaghetti*, typiques de *l'Ouest sauvage* (wild West), viennent d'Andalousie et du Maroc : reproduire les *mesa* leur confère le label « produit américain ». Du Japon à Paris, dans les Parcs Disney, ces icônes paysagères « typiques » (Eco, 1987 ; Crang, 1999 ; Pain, 2000) sont à leur tour reconstruites à l'identique : Big Thunder Mountain, Main Street America deviennent des « *themselves* »<sup>212</sup> (Rodaway, 1994), banals objets commerciaux reproductibles à l'infini et privés de lien avec l'original. Le château de la Belle au Bois dormant y est citation de citations (citation du dessin animé qui cite lui-même le château de Louis 2 de Bavière qui cite un idéal-type du château médiéval des architectes romantiques qui citent les nombreux romans du XIX<sup>e</sup> siècle...). Le film *Amélie Poulain* produit un *Vrai Paris*<sup>213</sup> et *l'Hôtel du Nord* n'a jamais été hôtel. Silhouetté comme image de raccord alors que les tournages avaient lieu en studio, l'immeuble est devenu monument historique et a été transformé après que le projet de sa démolition ait été victorieusement combattu (Gravari-Barbas, 1999 : 14).

---

<sup>211</sup> Mais cela ne suffit pas toujours à réussir le marketing urbain espéré : ainsi, en 2005, la réutilisation des icônes hyper réelles créées par ce film pour la promotion de la candidature de Paris à l'organisation des jeux olympiques fut un échec face à la construction tout aussi hyper réelle et illusoire d'un Londres très moderne et consensuellement multi-ethnique.

<sup>212</sup> Paysage à thème.

<sup>213</sup> Nom d'un café spécialisé dans l'accueil des touristes, rue des Abbesses.

Fig. 25 : La fête médiévale : grand succès contemporain peu préoccupé de véracité historique, la « Fête traditionnelle d'inspiration médiévale » réalisée à Villandraut (Gironde) en 2000 par une société commerciale n'est pas toujours aussi innocente : ainsi le Puy-du-Fou en Vendée (Martin et Suaud, 1992) a servi à lancer la carrière politique du très conservateur Philippe de Villiers sur des thèmes anti-républicains.



Cette reconstruction iconique du réel ne se limite pas au cinéma : les sites patrimoniaux très (trop ?) restaurés deviennent des musées (Sarlat, Guérande ou Québec...). En France et au Japon, les écomusées ou les fêtes (fig. 25) re-crément le passé sans grand souci de véracité historique (Fukuda, 1999 ; 2003 ; Canteau, 2003 ; Guiu, 2008). Au Portugal, un entrepreneur anglais d'origine portugaise a entrepris de racheter des villages abandonnés du Nord. Près de Lamego, celui de Anta « n'est pas rénové afin de proposer un projet de tourisme »<sup>214</sup>, il s'agit seulement de transformer ces maisons en magasins d'artisanat... qui vont attirer les touristes. On peut aller plus loin et jouer la reconstruction complète dans un restaurant (Toronto) ou une ville (Béziers) :

Entrez dans le château et remontez le temps pour vivre l'excitant apparat des joutes médiévales. Un superbe festin de quatre plats sera servi et sera suivi du tournoi royal, caractérisé par ses tourbillons de couleurs et ses chevaux au galop. Les chevaliers montant de majestueux étalons andalous entreront en compétition au cours de jeux d'habileté et de courage. Les épées se heurteront à grand bruit. Le simple concours initial deviendra vite un combat à mort pour sauver l'honneur du royaume. Venez vivre cette soirée enchantée de festin royal, de monte époustouflante et d'habileté à la lance !

Prospectus du restaurant *Medieval Times*, Toronto, 2005).

A Béziers, le bulletin municipal (mai 2006) n'hésite pas à qualifier les Caritats, fête médiévale créée en 2005, de « fête traditionnelle » dès la promotion de la seconde édition.

<sup>214</sup> *Expresso*, juillet 2003.

Avec la tradition, les deux autres garants de l'obsession de donner une réalité à ces reconstitutions sont la technologie et l'expérimentation individualisée, souvent incorporée ; Im@ginarium, le musée interactif de la croisade albigeoise de Carcassonne, propose sur son prospectus publicitaire<sup>215</sup> « un voyage au cœur du Moyen Age, une porte du temps en terres cathares. Un spectacle, une exposition, un espace multimédia, un espace junior ». Bien sûr, on peut aussi rappeler (Aussaguel, 2007) que les châteaux vendus comme cathares (Puilaurens, Quéribus, Lastours,, Peyrepertuse, Aguilar, etc.) ont été reconstruits après l'éradication de l'hérésie pour surveiller la frontière du royaume d'Aragon...

Dans ce contexte, Appadurai (2001) développe autour de l'idée de la multiplication des « paysages » : *ethnoscape*, *mediascape*, *technoscape*... des mises en image selon une construction culturelle qui donne sens, crée l'icône et, performative, structure fortement l'espace ainsi désigné : même dans un pays qui refuse l'inscription ethnique et communautaire, si j'évoque les *quartiers arabe et gitan* de Béziers ou Perpignan, je réfère à des *ethnoscares* qui font sens pour mes interlocuteurs, bien qu'ils ne connaissent pas ces quartiers. En termes de lecture, je vais dissuader beaucoup d'interlocuteurs d'acheter la superbe maison à rénover très bon marché qu'on leur propose (« Ah, oui, c'est pour cela qu'elle est bon marché.. »). A l'inverse, quand un jeune chercheur fraîchement promu achète une maison à Figuerolles et la présente à ses collègues et amis « dans le quartier gitan de Montpellier », il enferme sa description dans une lecture exotique valorisée par les étrangers ou nouveaux arrivants dans la ville et suscite une répulsion de la part des résidents anciens qui ont une autre lecture, très connotée, pour partie transmise de génération en génération, de cet espace.

Par ailleurs, Figuerolles n'est pas vraiment un quartier gitan : outre une population majoritairement d'origine « européenne » ancienne qu'on oublie en général de mentionner, les habitants d'origine arabe y sont plus nombreux que les gitans et les plus visibles (cafés, marché, etc.). Mais, vue de Paris ou du Nord de l'Europe, cette image est moins exotique. L'*ethnoscape* n'est donc pas une icône très fiable contrairement à l'idée de Dumont (2004). Elle correspond cependant parfaitement à ce que Derrida (et surtout Butler à partir de Derrida) met en valeur : la performativité ne dépend que d'un contexte dont l'objectivité n'est jamais garantie, toujours reconstruite à chaque utilisation, dont le sens dépend de chaque lecteur de ce discours<sup>216</sup>. C'est pourtant ce type d'image qui, tôt ou tard, va permettre la *gentryfication* du quartier : d'ailleurs, aujourd'hui, les populations qui participent de ce mouvement de

---

<sup>215</sup> [imagarium@cathares.org](mailto:imagarium@cathares.org)

<sup>216</sup> Voir supra, chapitre 1 de cette partie.

requalification sociale et culturelle sont probablement déjà aussi nombreuses que les gitans ; à terme, la hausse des prix de l'immobilier que leur arrivée commence à susciter va provoquer l'expulsion progressive des gitans et arabes. Mais l'image de quartier gitan va perdurer encore longtemps, si même elle n'est pas jouée et mise en spectacle (bar à thème gitan par exemple, rénovation d'une fête gitane plus ou moins oubliée, etc.).

A cette idée de mise en visibilité structurante, je préfère donc l'idée plus générique de *themscape*, à l'origine réservée aux loisirs puis aux centres commerciaux et finalement à l'ensemble des lieux (Rodaway, 1994, chap. 9) car elle assume complètement l'idée que c'est d'abord une mise en spectacle des lieux ; la capacité à en torturer le sens, l'inventer est totale et capable de jouer cette performativité.

L'*ethnoscape* d'Appadurai supposerait que les logiques d'utilisation de capital culturel et social telles que les mettent en valeur actuellement les Anglo-Saxons à partir de Bourdieu soient capables de construire l'avenir de ce quartier. Ce n'est pas le cas à moyen et long terme (l'irréversible *gentrification* du dernier quartier ancien du centre de Montpellier), même si, à un niveau individuel et dans une temporalité très immédiate, ce capital social fournit, au moins aux arabes, des ressources qui leur permettent d'y vivre de manière plus satisfaisante que dans d'autres quartiers de la ville tout en fournissant aux commerçants des opportunités plus importantes qui ressortent de l'*ethnoscape*. Mais, d'ici cinq ou dix ans, l'exotisme, ce qu'en termes communs on peut évoquer sous le nom de *folklorisation* de ces caractéristiques, autant que des éléments structurels (le décalage avec les prix de l'immobilier du reste de la ville) vont provoquer la mise en spectacle et la mutation : la municipalité l'a parfaitement compris qui, après bien des tergiversations, vient de rénover la place du marché de Plan Cabanne, élément majeur de cette mise en spectacle et unique rénovation pour l'instant d'un quartier pourtant décati.

Tant dans le cadre des châteaux cathares que celui du quartier *gitan* de Montpellier, cette logique d'icônisation touristique et exotique contredit donc l'hypothèse de Dumont (2004) : l'image-simulacre et l'image-événement ne font qu'un afin de produire une ville idéale et ne cherchent pas forcément à susciter une réflexion sur ses structures de sens plus complexes afin de les actualiser : même si elles peuvent être intégrées dans une stratégie urbaine, ces images sont, indépendamment du devenir de la ville, dans l'absolue vacuité que dénoncent Baudrillard (1997 : 207) ou Choay (1999 : 7). La succession de *themscales* le long du Strip de Las Vegas dans lesquels l'histoire (*Caesar Palace*) ou la réalité des lieux (*Eiffel tower*, *Canalotto*) ne sont plus que prétextes dépasse la prédiction de Venturi (1974). Mais ils ne renseignent pas sur la réalité du fonctionnement de la ville, pas plus qu'ils ne le remettent en question. Lorsque

d'autres paysages sont utilisés pour montrer la ville à travers ses périphéries pavillonnaires (dans la série télévisée *Les experts-Las Vegas*<sup>217</sup>), cela ne renseigne pas plus sur le fonctionnement du système politico-mafieux qui régit la ville (Denton et Morris, 2005 : 442-444) puisque les meurtres sur lesquels enquêtent les policiers de la série sont des situations archétypales de la vie dans ces périphéries telle qu'elle est construite par les séries policières à tel point qu'il est nécessaire d'intercaler avec régularité une vue aérienne montrant les icônes phares du Strip pour resituer une histoire qui, sinon, pourrait aussi bien se dérouler dans n'importe quelle métropole des USA.

Mais, on peut imaginer qu'à travers cette neutralisation, la municipalité de Las Vegas (qui paie pour la diffusion régulière de cette vue) cherche à donner d'elle une image moins sulfureuse, plus banale. En Europe, Barcelone (Melendez, 2007 ; Ballester, 2007) ou Montpellier excellent dans la manipulation de leur image.

Parmi les villes importantes de la côte méditerranéenne française, Montpellier est la seule à avoir été fondée après l'Antiquité (fin du X<sup>e</sup> siècle). Cela suscite un véritable complexe de la part d'élus qui veulent asseoir le succès du développement récent de la ville tout en essayant de renforcer une urbanité parfois mise à mal par l'arrivée massive de nouveaux habitants depuis quarante ans. A partir des années 1980, une soixantaine de rues et lieux (doc. 7) sont dotés de noms faisant référence à l'Antiquité et sa culture<sup>218</sup>; s'y ajoutent une quinzaine d'édifices majeurs nouveaux avec pour certains des choix architecturaux néo-classiques (celui de Bofill et ses nombreuses citations en particulier) et de copies de statues célèbres ou de philosophes grecs appelés à porter l'image de la ville. Ces références sont pour la plupart concentrées dans le quartier d'Antigone<sup>219</sup> (moins d'1 km par 250 mètres de large) où ils constituent la quasi-totalité du réseau viaire, jusqu'à Odysseum, le futur centre commercial postmoderne, dans la partie Est de la ville où la municipalité s'efforce de construire une nouvelle centralité prolongeant l'ancien centre médiéval (Ecusson) et ses expansions du siècle dernier.

---

<sup>217</sup> Cette série présente l'intérêt géographique d'être déclinée en sous-unités pour démultiplier sa diffusion commerciale qui font chacune référence à une ville différente. L'unité est assurée par la diffusion régulière de cette vue aérienne (New York, Miami ou Las Vegas) mais les tournages ont toujours lieu dans la quatrième grande icône urbaine des USA, Los Angeles, coupés de quelques scènes filmées *in situ* qui sont en général intégrées (parfois plusieurs fois) dans des moments où l'action est en suspens et donc décontextualisées (déplacements par exemple). Plutôt qu'une véritable mise en contexte de la ville (par exemple dans un film comme *Taxi Driver*), on joue ainsi d'*ambiances* (voir texte n°5) tout en assurant un débouché supplémentaire à la télévision : devenir un outil de marketing urbain très officiel et très lucratif.

<sup>218</sup> Souvent d'ailleurs plutôt référé à la culture hellénisante de l'opéra classique.

<sup>219</sup> A l'origine, ce nom faisait simplement référence à l'opposition urbanistique au Polygone, centre commercial massif des années 1970 qui coupe le lien entre ce nouveau centre et l'ancien.

Doc. 7 : Montpellier Ville Antique ; construire une culture par la référence à l'Antiquité

**Places** du Nombre d'Or, de Thessalie, de Troie, du Parnasse, de Marathon, de Sparte, de Byblos, d'Acadie, Dionysos, d'Olympie, Uranus, Agora  
**Allées** de Délos, de l'Attique, de l'Aulide, de Delphes, des Cyclades, de l'Eubée, de Zeus, des Jardins de Phyllis, des Jardins de Pomone, Ulysse, de Mycènes  
**Rues** de l'Acropole, Poséidon, des Naiades, d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe, d'Alcyone (sic !), Calypso, Aristée, Circé, Pénélope, d'Epidaure, de l'Epire, Esculape, Eurydice, Galathée, Hippolyte, des Horaces, des Sabines, des Vestales, Thétis, de la Jeune Parque, du Latium, de Mars, d'Orphée, Tipasa, de Tyr  
**Impasses** Archimède, des Bacchantes, de Chaldée, des Numides, du Vésuve  
**Clos** Helios, **Port** Marianne, **Carrefour** des Néréides, **Avenue** du Pirée, **Quais** de Cythère, du Palladium, **Passerelles** Aphrodite et Athéna  
**Gymnase** d'Olympie, **Piscine** d'Antigone banalement olympique mais dont les bassins Vénus et d'Aphrodite sont ornés d'une statue reproduisant l'antique, les piscines Neptune et Amphitrite dans les communes de la périphérie (construites et gérées par la communauté d'agglomération dirigée par la même équipe que la municipalité de Montpellier)...

Recension non exhaustive, sans compter l'utilisation plus ancienne d'autres dénominations antiques (Juvénal, Babylone, la Voie Domitienne, Lyre, Voie Romaine) ni, bien sûr, les toponymes liés aux plantes avec nom à consonance grecque.

Par ailleurs, ce processus de désignation a progressivement gagné d'autres secteurs de la ville : à l'ouest, le nouveau jardin public de Celleneuve s'appelle Dioscoride, pas très loin du jardin Circé ; il est possible de trouver un parking des Sabines jusqu'au réseau de déchetteries de la communauté d'agglomération nommé Déméter (!). Il est surtout intéressant de constater que d'autres acteurs se sentent concernés : une trentaine de résidences et immeubles de bureaux (Hermès, Calypso, Les rives d'Hélios, Les jardins d'Acanthe, Les Portes d'Agora, Minos, Forum...), jusqu'à un promoteur dénommé Hélénius. Ce sont aussi une dizaine de restaurants (Jules César, Garum, Apicius, Oxygarum, Acropolis, la petite Aphrodite, Les Cyclades) et d'autres commerces qui affichent les mêmes références, dans Montpellier mais aussi maintenant l'agglomération proche : en janvier 2004, Murviel-lès-Montpellier propose la quatrième édition d'un salon du patrimoine antique intitulé Forum an IV avec en particulier la troupe de gladiateurs nîmois *Acta expérimentation*.

A partir de ce *themscape* « antiquiste », une culture locale se constitue peu à peu : l'hebdomadaire local (*La Gazette*) n'hésite pas en février 2005 à donner un cours de mythologie sur Léda en réponse à un courrier de lecteur « pour dissiper une confusion fréquente » : comme si ces conversations étaient quotidiennes... En 2005, un mini sondage dans un amphithéâtre d'étudiants de première année, majoritairement locaux, m'a permis de voir que les 4/5<sup>e</sup> pensaient que Montpellier avait été créée par les Romains ou les Grecs ; cela a déclenché un débat, mais pour trancher entre les deux origines...

Cette diffusion montre bien comment le discours du projet urbain passe de l'acteur public à la population qui reprend et réinterprète les images dans d'autres contextes spatiaux et fait de Montpellier une ville antique hyper réelle en cours de création si bien que dans le cadre du

projet Odysseum, plus à l'est, ces thématiques continuent d'être déclinées. Plus largement, par exemple dans l'Aude devenue Pays Cathare, il participe d'une volonté fréquente de retravailler le passé et le patrimoine pour lui donner, comme dans le quartier de City Walk de Los Angeles « une patine temporelle », afin d'atténuer la sensation d'artificialité » (Davis, 2006 : 87). Cette disneylandisation (Brunel, 2006) va jusqu'à proposer « en usant avec brio de la décoration, de recouvrir la toute nouvelle rue d'un vernis historique instantané : le jour de l'inauguration on découvrira des immeubles peints de sorte à suggérer une occupation antérieure. Le revêtement des terrasses inclura des papiers de sucettes, comme jetées par de précédents visiteurs » (*idem*).

Mais tout cela est projeté dans une ville dont une grande partie est littéralement à l'abandon et sinistrée par la saleté due à un manque de nettoyage et d'entretien, qui multiplie les Venise « en voie de clochardisation accélérée. [...] Il semble que les services de voirie aient cessé d'exister, ou qu'ils aient rayé de la carte cette partie de Los Angeles, dont ils préfèrent sans doute ignorer l'existence » (Brunel, 2006 : 172). Même la saleté est socialement distinctive et ségrègue efficacement les espaces.

Par ailleurs, ces stratégies ne fonctionnent pas à tout coup : l'ancien maire de Montpellier, à peine élu président de la région Languedoc-Roussillon, voulu lui donner un nouveau nom plus historique : Septimanie, emprunté à l'Antiquité tardive. Ce fut un échec car les régionalistes occitans attachés au nom de Languedoc surent trouver le soutien de l'opposition politique au nouveau président, inquiète de cet activisme : un hyper réel médiéval tardif déjà installé en chasse un autre, haut médiéval...

Odysseum, le prolongement d'Antigone à Montpellier, ou City Walk sont des quartiers pensés comme les centres commerciaux eux-mêmes dérivant du parc d'attraction; « Odysseum, c'est "lavie.com" » titrait *Marianne*<sup>220</sup>. Ce centre commercial et ludique en construction est un centre de *retailtainment*, expression utilisée dans le jargon du marketing pour qualifier les immenses centres commerciaux combinant commerces *new generation* (par exemple, les chaînes franchisées telles que Nature et Découverte, Botanic, etc.) et les distractions organisées. Dans le contexte d'une évolution générale du commerce, plus ludique, tourné vers la satisfaction d'un plaisir dont le désir est patiemment construit par la publicité, ils sont destinés à permettre un épanouissement personnel des individus qui fréquentent ces lieux ; pour décrire ce monde idéal, ils deviennent des *themescapes*, des « espaces qui naviguent entre la réalité et la fiction » (Lopez Levi, 1999) : hyper réels, ils « se présentent comme un espace de loisir alternatif, amusement et passe-temps qui peu à peu, essaient vers d'autres espaces.

---

<sup>220</sup> *Marianne*, 7 août 2000, P. Cohen, entretien avec Jean-Claude Mischea.

Les prendre comme unique option pour échapper à la quotidienneté amène à une annihilation de l'individu, au contraire d'un texte littéraire qui stimule l'imagination et éveille la créativité » (Lopez Levi, 1999 : 229). Ainsi à Porto, la présentation de façades de maisons typiques du Nord du Portugal (fig . 22) dans le centre commercial Santa Catarina explique aux visiteurs qu'il n'est pas nécessaire de se donner la peine d'un déplacement, d'affronter l'imprécision des guides, la fatigue et le risque de trouver une propriété close ; reproduite à échelle réduite, elles abritent les grandes chaînes globales de restauration rapide.

L'objectif est bien d'éviter au visiteur la tentation d'aller voir l'original : « Cette année vous pouvez visiter l'Angleterre, la France, l'Allemagne, et l'Italie sans quitter les USA » dit la publicité du Busch Park de Williamsburg en Virginie (Rodaway, 1995 : 255), un parc de loisirs qui propose des reconstitutions de quatre villages « typiques » d'Europe. A Denver (USA), la Red Rocks Fountain du Centre commercial de Parks Meadows réfère à une cascade très connue dans la région (Don Mitchell, 2000 : 130 et sq.).

Cette tendance à la confusion entre sites remarquable et espaces commerciaux a été pointée précocement aux Etats-Unis par Eco (1987) comme une disneyfication. Mais l'inversion du processus marque sa réussite totale : ce ne sont plus des lieux spécifiques et bien identifiés qu'on transforme en centre commerciaux, mais l'ensemble de la planète qui est soumise à cette mise en spectacle ou disneylandisation (Brunel, 2006) tandis que devient systématique la délocalisation-duplication de sites présumés uniques (le musée Guggenheim à Bilbao ou le Louvre à Abou Dhabi) ou spécifiques à un milieu ou un lieu précis : de même qu'on peut skier à Dubaï, certaines plages reconstituées de Singapour proposent le choix (payant) entre différents secteurs recouverts de sables de Malibu ou Copacabana (mais insistent sur la sécurisation qu'ils proposent). Six tours Eiffel seraient prévues ou en construction sur la planète...

Mais jusqu'à présent, il ne s'agit que de simulations simples ; de fait, la mutation de nos processus de mise en espace est imprégnée de cette logique avec des artefacts beaucoup plus complexes.

### *Réinventer la nature*

Grâce à l'hyper réalisation du monde les milieux naturels deviennent des *décors sensoriels* : les ingénieurs de *marketing sensoriel* de la chaîne de supermarchés Champion proposent des cris de mouettes au rayon poissonnerie, des chants d'oiseaux aux fruits et légumes comme dans l'aéroport de Singapour (Brunel, 2006 : 138), le chant des cigales dans un magasin de souvenirs « typiquement » provençaux d'Aigues-Mortes. Le centre commercial

Carré Sénart, près de Paris, diffuse une odeur artificielle d'herbe coupée ; selon un des concepteurs, « aujourd'hui, ce qui vient concurrencer les centres commerciaux, c'est l'envie de passer un week-end à la campagne avec ses enfants. On a donc créé un lieu où les gens vivent des expériences, des émotions. Ils ont besoin de micro émerveillements et cherchent une certaine poésie dans le quotidien. » A Edmonton (Canada), une des villes de la planète parmi les plus éloignées de toute mer, un *mall* accueille la reconstitution d'une base de sous-marins dans un lac artificiel souterrain... La chaîne américaine aseptisée des *Rainforest Café* reproduit la forêt sempervirente en plastique, odeurs et cris de synthèse. Mais dans tous les cas l'adaptation au milieu n'est plus un problème : inaugurée depuis un an la piste de ski de Dubaï (fig. 26) est située dans un des déserts les plus chauds de la planète.

Fig. 26 : Ski Dubaï, au milieu du désert, mais dans l'*Emirates Mall*. Installé dans le *Mall of Emirates*, un complexe touristique-commercial actuellement en fin de construction avec un hôtel, des villas et des chalets, un centre de congrès, 350 boutiques et surtout cette piste de ski de 62 mètres de dénivelé.



Source : [www.skidxb.com](http://www.skidxb.com) in Tunesi (2007)

Surtout, cette nature est domestiquée, dans un parc néo-zélandais, les panneaux préviennent de la ponctualité de l'éruption d'un geyser (toujours à 10H15) ; elle ne dépend pas de la nature (on utilise un peu de lessive pour provoquer le phénomène), mais est destinée à laisser aux clients retardataires le temps d'arriver (Brunel, 2006 : 20-23). Mais cette domestication est généralisée.

#### *Un sauvage « totalement » domestiqué*

Le sauvage (*selva*, la forêt) s'oppose à *domus*, la maison et le domestique : le sauvage menace la culture (Micoud, 2001) et caractérise l'animal ou le milieu non maîtrisé qui peut nuire à

l'homme. Or, aujourd'hui c'est l'homme qui devient nuisible dans une reconstruction culturelle du sauvage. A propos du film *Madagascar* (2003) et de la biodiversité de l'île, Brunel remarque (2006 : 143) qu'on « sent bien que les Ricains aimeraient pouvoir la vitrifier en virant les autochtones. A défaut, le dessin animé fait l'apologie de la vie en captivité dans les zoos américains. ». Mais c'est déjà fait : les parcs naturels sont créés pour préserver la nature des indigènes. Dès 1877, la fondation de Yellowstone provoque l'extermination de 300 Shoshones à la mitrailleuse qui vient d'être inventée, sans d'ailleurs que *National Geographic*, promoteur officieux des Parcs naturels n'en parle jamais pendant un siècle (Lutz et Collins, 1993 : 47), trop préoccupé de construire une pornographie raciste pour réifier ces sauvages (Rothenberg, 1993 : 121). Cette pratique est systématique dans les grands Parcs africains : on chasse les Massaï (Rossi, 2001 : 59) avant de reconstruire leur culture pour la vendre aux touristes et téléspectateurs (Perrot, 1997).

Selon ce mythe d'une « jungle primitive » (Adams et MacShane, 1992), « les indigènes ont le droit de rester sur leurs terres érigées en réserves à condition qu'ils conservent strictement leurs modes de vie "primitifs" et n'adoptent aucune pratique moderne » (Rossi, 2001 : 60). Cet « apartheid fonctionnel » (Murphree, 1996) tolère le bon sauvage et oppose de fait environnement et développement : « L'écologie est passée en 25 ans du statut de contre-culture à celui d'idéologie planétaire. Ce faisant, ne serait-elle pas devenue un alibi commode autorisant et justifiant une nouvelle forme de domination économique et culturelle, une "acculturation écologique" tendant à l'uniformisation des savoirs et des modes de gestion ? A travers elle, ne serait-elle pas en train de devenir un obstacle au développement qu'elle prétend promouvoir ? » (Rossi, 2001 : 72). Dans le Parc de la montagne d'Ambre (Madagascar), un fonctionnaire demande aux responsables du WWF<sup>221</sup>, gestionnaires d'un investissement (Banque mondiale) de 85 millions de dollars, « Ne pourriez-vous considérer nos enfants comme des lémuriens ? », mieux lotis (Rossi, 2001 : 61). En Ouganda, dans les années 1980, la création d'un corridor pour le passage des éléphants (entre le parc Queen Elizabeth et la réserve de Kabale) provoque l'expulsion brutale de 30 000 personnes. Cela vaut au gouvernement les félicitations de la CEE qui finançait l'opération « cette opération couronnée de succès [...] a rouvert la possibilité pour les éléphants de Kabale d'être à nouveau libres » (Feeney, 1993, in Rossi, 2001).

---

<sup>221</sup> *World Wild Fund*, puissante ONG patronnée par l'UNESCO qui fait la promotion du développement durable et de l'écologiquement correct.

### *Réaliser l'environnement*

Mais la simulation amène une évolution plus complète : la mutation de la notion de milieu à celle d'environnement (Virilio, 1984) permet de *réaliser* l'environnement comme un programme d'immeubles. Susceptible de reproduction, de combinaisons, de registres, d'expérimentation, de programme, la notion d'environnement est une abstraction progressivement totale comme nous allons le voir à travers l'évolution des notions de sauvage et de nature dans les paysages urbains. L'exécution du programme *environnement* suppose donc :

la transformation de la nature en un vaste registre de signes [...]. Un registre, contrairement à un code, ne s'articule pas sur le principe d'opposition, il se contente d'empiler les données pour les soumettre à un programme de traitement (appelé logiciel au niveau de l'utilisateur). Plusieurs registres (scientifique, politique, publicitaire, touristique, agricole, médical...) sont ouverts, permettant des connexions transversales. [...] Nous ne sommes plus dans un rapport symbolique de destruction/protection, celui défini par la relation avec la nature, nous sommes dans un rapport de communication (interactive) avec l'environnement. Il n'est plus guère possible de toute façon de distinguer le contexte signalétique du contexte dit "naturel".

(Gautier, 2002 : 64-65)

C'est la logique de beaucoup de reconstitutions de milieux ou de réintroductions d'espèces disparues : l'île de Fitzroy (Australie) a été entièrement brûlée pour faire disparaître la végétation importée qui l'avait colonisée puis ensuite reconstituée (Brunel, 2006 : 90) selon les normes considérées comme naturelles à ce moment-là (elles changeront sûrement d'ici vingt ou trente ans) et dûment expliquées par force panneaux « pédagogiques » qui, comme toujours, sont d'abord une auto-justification. La balade en forêt devient « aventure signalétique » (Gautier, 2002 : 66) avec une carte topographique et/ou un GPS en permanence sous les yeux.

Dans ce contexte, la notion de sauvage est devenue « polysémique », caractérisée par trois niveaux (Bobbé, 2001). Le premier initie le passage de l'*espèce* à la *population* ; avec un sens très général, l'espèce n'est pas habituellement identifiée à un espace précis mais à un milieu. Or, l'évolution récente territorialise un groupe précis, le dernier loup ou ours tué dans un territoire est mis en scène : le continuum historique permet la réintroduction d'un sauvage *under control*, pas très sauvage puisque, localisable en permanence (implant radio), nourri afin de le sédentariser et limiter sa prédation. Ce sauvage anthropisé<sup>222</sup> donne une labellisation naturelle à un territoire<sup>223</sup>.

---

<sup>222</sup> Les ourses lâchées en Haute-Garonne s'appellent Melba, Elisa...

<sup>223</sup> Dans un arrêt de 1999, le Conseil d'Etat rappelle à une dizaine de maires de plusieurs régions françaises que les panneaux d'avertissement de traversée possible d'une bête sauvage (généralement porteurs de la silhouette d'un cerf) ont une fonction limitée à la circulation routière et ne doivent pas être implantés inconsidérément dans un but de labellisation touristique de leur territoire.

Le second type du sauvage correspond au passage de *nuisible* à « momentanément (et localement) proliférant » (Bobbé, 2001). Cette écologisation vise un *équilibre* entre le sauvage et son milieu. Fabrication d'un sauvage spontané (les loups dans les Alpes françaises), cette gestion naturalisante implique la territorialisation, localement et en relais avec un réseau de protection de l'espace (Natura 2000, Directives Oiseaux, Directive Habitat...). L'apparente plus grande liberté de l'animal masque une surveillance stricte (élimination sélective).

Le troisième type, est le *sauvage ordinaire*, le vrai sauvage, ainsi des chiens errants. Malgré l'importance croissante du phénomène<sup>224</sup>, cette sauvagerie ne valorise plus le territoire et est ignorée car perturbante puisqu'elle pose l'échec de la domestication. On va donc parler de *régulation*<sup>225</sup> ; l'animal sauvage est *bon à gérer*.

Selon la même mise en code, nous avons vu comment le réchauffement climatique fait l'objet d'une relecture qui le fait passer d'une logique cyclique<sup>226</sup> (Le Roy Ladurie, 1971) à une vision prométhéenne, avatar ultime de l'idéologie du progrès puisqu'elle a la prétention de croire l'homme capable de modifier le climat global... Au-delà des intérêts financiers qu'il supporte le prétexte catastrophiste qui l'habille cache d'autres enjeux sociétaux mis en valeur par les ambiguïtés du projet Gaïa (Lovelock, 1992) : la confusion qui s'organise progressivement autour de la limite homme/animal et culture/nature est maintenant médiatisée par les technologies.

### *La ville nature*

La notion de nature dans les aménagements de paysages urbains a déjà été analysée par Raffestin avec l'outil de l'hyper réel (Raffestin, 1996). Comme dans le cas du sauvage, cette hyper réalisation se substitue à la domestication. Cela débouche sur des aménagements naturels *totalemment* artificialisés dit bio-climatiques, afin d'intégrer à l'habitat une nature totalement offerte aux sens et pourvue d'un paysage intérieur extrêmement travaillé. Lambert (1999 : 113) signale que la relation à la nature et à l'artifice passe par deux logiques : la maîtrise que les

---

<sup>224</sup> Chaque année, 150 000 chiens sont abandonnés en France, 10 fois plus divaguent en permanence ; les assurances, la gendarmerie ou la police traitent un demi million de cas d'agressions et La Poste, qui recense plus de 3 200 arrêts de travail pour morsure, a mis en place en 2001 une formation spéciale pour ses agents... Les périphéries urbaines et les espaces ruraux qui les environnent sont les plus concernés par un problème qui reste pourtant très discret.

<sup>225</sup> Plus d'*éradication*, politiquement incorrect, bien qu'on réserve ce terme aux nuisibles avérés (surtout les moustiques, double usage pour les rats)... et aux bidonvilles (Crozat, 2006). Cette attention verbale montre bien à quel point les préoccupations environnementalistes se sont substituées au social comme valorisations symboliques dominantes.

<sup>226</sup> Dans ce modèle, le réchauffement actuel, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, correspond à la sortie du *Petit âge glaciaire* (débuté vers 1600).

habitants désirent exercer sur la nature en la contrôlant, dans la maison et son environnement immédiat, et le désir de symbiose entre le dedans et le dehors : la maison *fait corps* avec la nature pour constituer un espace syncrétique. « Cet espoir de fusion spatiale se double d'une volonté de suspension du temps linéaire afin de mieux accueillir le cycle solaire, et risque d'induire une asynchronie problématique dans la juxtaposition des rythmes naturels et des temporalités à forte contraintes sociale. » (Lambert, 1999 : 113).

Cette volonté d'expérimentation sensorielle se retrouve dans les parcs et jardins, mais dans d'autres environnements urbains, de loisir en particulier, l'asynchronie saisonnière et même de milieu peut aller beaucoup plus loin : c'est le cas des environnements totalement contrôlés telle la piste de ski construite à Dubaï (fig. 24) ou les parcs de loisirs Centerpark qui, sous leur dôme proposent une nature recomposée dans un éternel été. Beaucoup de parcs à thèmes de périphérie urbaine sont dans la même reconstitution : les lagons océaniques sous une bulle avec une accessibilité maximalisée prolifèrent ; « ces nouveaux parcs aquatiques proposent de vivre le simulacre du naturel sous la forme de standards ludiques empruntés à l'exotisme et à la mythologie du jardin d'Eden. » (Lambert, 1999 : 114).

Devenue une marque de fabrique, un slogan (« La ville nature ») et un élément majeur du projet urbain, la nature est ainsi dans la logique d'une programmation au sens où l'entend Gautier : il est évident qu'une cité balnéaire du Sud de la France est fleurie de palmiers, lauriers roses et autres éléments d'une exotisme touristique qui peut amener à des investissements importants : ainsi dès les années 1980, Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) débourse des sommes conséquentes pour planter son front de mer de palmiers, puis vient de réaliser l'ensablement de sa plage de cailloux schisteux. Ce souci amène à construire dans la ville « des lieux habituellement considérés comme extérieurs, sinon contradictoires avec l'idée de la ville [...] comme la réserve naturelle, la forêt et la ferme urbaine. » (Lambert, 1999 : 114) : outre, une ferme et des parcs présentés comme « forêts » ou « bois », un élément majeur de la promotion de l'image de Villeneuve-d'Ascq est une reconstitution de moulins flamands judicieusement placés en bordure de l'autoroute A1.

Ces espaces sont d'abord une nouvelle forme de maîtrise des images, instantanées et décontextualisées. Cela génère une confusion permanente entre le support -territorial-, le contenant -la ville, la campagne-, et le contenu -l'urbanité, la ruralité, la centralité, parfois jusqu'au non-sens (fig. 27). Mais le discours commun reste dichotomique, opposant toujours la nature à la ville, et donc complètement découplé des usages proliférants qui sont faits de ces termes.

**Fig. 27 Vendre la nature à tout prix :** à Lisbonne, à quelques mètres de l'Ambassade d'Espagne et de la Fondation Gulbenkian, symboles majeurs de l'urbanité de ville, le promoteur de cette réhabilitation préfère insister sur la nature comme support publicitaire : « Nous construisons la qualité de vie », avec bien sûr un téléviseur comme outil et, au final, un projet sans originalité particulière.



Source : Banzo (2003)

En effet, on peut souligner dans nos sociétés des tendances paradoxales. D'un côté s'ébauche une réflexion plus fine chez les chercheurs pour trouver « un langage qui élucide avec la plus grande netteté l'interrelation complexe entre *culture* et *nature* » (Kramsch, 1999 ; Leone et Lesales, 2005) à partir des travaux de Lackoff, Wittgenstein et Lefebvre (Haraway et Harvey, 1995 ; Gerber, 1997) afin de les lier aux évolutions de la théorie *acteurs-réseaux* de Michel Callon, Bruno Latour et John Law pour se débarrasser, enfin, des dichotomisations théoriques simplètes héritées des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle qui chagrinent encore beaucoup les sciences environnementales par les ambiguïtés sur lesquelles reposent une partie de leur succès sociétal (Murdoch, 1997).

D'un autre côté, d'autres travaux mettent en valeur les dérives du sens commun et les conséquences politiques impliquées par l'abstraction de l'environnement naturel de son environnement culturel. A la suite de la science-fiction des années 1950-60, la formulation d'ontologies post-industrielles susceptibles d'inclure des formes hybrides entre humains et machines (cyborgs, humachines) comme agents sociaux devient culturellement envisageable ; certains pointent même leur réalisation (Davis, 2006 ; Kyrou, 2007) ; cela revient à s'éloigner

un peu plus d'une vision anthropocentrique du monde (Luke, 1997) mais pose la question de l'identité.

Ainsi, l'artiste Natalie Jeremijenko plante dans les forêts autour de San Francisco les arbres qu'elle fait spécialement cloner. Eduardo Kac exhibe Alba, son lapin transgénique fluorescent, et crée à la demande des animaux de compagnie uniques : dans son exposition, lorsqu'un spectateur allume la lumière fluorescente du lapin, il accélère la dégénérescence de l'animal, créant ainsi un questionnement interactif. Kac a aussi créé des bactéries dont le code ADN comporte des versets de la Bible codés en morse. On lui doit également un microcosme artificiel (*Le huitième jour*) sous un dôme de verre avec souris, poissons et plantes transgéniques alimentés par un robot manipulé par Internet (De Barros, 2003). Mais les jeux vidéo (*Sims*, *Second Life*) ou la *télé-réalité* ont les mêmes ambitions.

Ces multiples niveaux de remédiatisation de la nature mettent bien en valeur que les types, modèles, icônes -tous réalisés-, prolifèrent ; les catégories intermédiaires et mouvantes dans un réel contextualisé se multiplient : l'idée de simulation disparaît même devant cette réalité intégrale construite en particulier par la publicité (Kyrou, 2007 : 34), surtout si on l'entend comme énonciation d'une norme sociale (Kyrou, 2007 : 28).

Ces métaphores s'autonomisent des représentations qui ont servi à les créer et elles ne remplissent plus leur fonction : mettre l'objet à distance. L'hyper réel n'est donc surtout pas un processus de déréalisation du monde comme feignent de le croire les critiques superficielles de Baudrillard (Lévy, 1995<sup>227</sup>). Cette dimension nouvelle du monde, nouvelle géographie pour nous, émerge de la nécessité de prendre en compte d'une part que les *didgeridoos*<sup>228</sup> du « temps des rêves » sont maintenant fabriqués en Chine (Brunel, 2006 : 86) pour être massivement réexportés en tant que produit aborigène, avec la plus sincère conviction, vers tous les marchés alternatifs de la planète et, d'autre part, que lorsque la direction d'IBM décide d'organiser une réunion sur *Second Life* au moyen d'avatars de ses employés<sup>229</sup> ceux-ci sont *réellement* présents puisque, d'ailleurs, comme dans toute entreprise, ils encourent des sanctions en cas d'absence...<sup>230</sup> Plus qu'un modèle théorique, le processus d'hyper réalisation

---

<sup>227</sup> Lévy, P. (1995) *Qu'est-ce que le virtuel ?* Vs électronique (non paginée) : « Avant propos ». <en ligne> <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt0.htm>

<sup>228</sup> Instrument de musique aborigène d'Australie composé d'un long tube en bois dans lequel le joueur souffle produisant une mélodie très monocorde. Très populaire dans les mouvements alternatifs, New Age, etc.

<sup>229</sup> Voir supra : *En quête de Nenita Villaran*.

<sup>230</sup> C'est parfaitement ce que Philip K. Dick annonçait dès 1953 dans ses nouvelles *Service avant achat* et *Souvenirs à vendre*; elles ont été reprises respectivement au cinéma dans les films *Minority Report* et *Total Recall* (Verhoeven, 1990). Kyrou (2007) montre bien, par exemple à travers la publicité pour les vêtements Gap insérée au début de *Minority Report* comment le statut ambigu de l'objet génère une nouvelle expérience médiatisée du monde.

marque donc bien l'artificialisation très concrète de l'expérience vécue et la disparition du symbolique, rendant difficile la construction des identités.

## Chapitre 5

### Des identités en stupéfaction permanente

#### *La manipulation des images comme expérience corporelle équivoque*

Plus que la question du réel, c'est bien l'expérience géo-graphique qui est au cœur de cette réflexion : comment donner existence intime au monde, virtuel ou non, que je pratique ? (Olalquiaga, 1992 ; Pile et Thrift, 1995 : 26 et sq.). Derrière cette idée d'expérience, on entend d'abord avec Rodaway (1994 : chap. 1) l'idée d'une géographie des sens : ce terme est entendu à la fois comme perception sensorielle physique (toucher, ouïe, etc., et surtout vue dominante) mais également la compréhension qu'ils permettent, la capacité à interpréter le monde à partir d'une pratique, donner sens. Mais des sens, l'expérience glisse vers l'identité ; la capacité réflexive à se définir est particulièrement concernée par les processus d'hyper réalisation.

Dans les deux cas, Rodaway insiste sur l'impossibilité de distinguer cette perception et sa réflexion l'individuelle de l'action que l'individu a sur l'espace : la compréhension est géo-graphie, écriture du monde, personnelle et collective. La géo-graphie des espaces hyper réels est expérience du monde par des sujets consommateurs mais aussi, en permanence, acteurs. C'est probablement pourquoi beaucoup d'auteurs (Davis, 2006 ; Kyrou, 2007 ; Crozat, 2007, par exemple), ont recours au cinéma : massivement diffusé, le film (en particulier les séries télévisées) exprime une norme collective à laquelle les populations peuvent référer et trouver des éléments de réponse à cette interrogation. Mais le succès de la télé-réalité comme d'autres activités sociales (le repas dansant associatif clos par exemple) tient aussi à sa capacité à fournir ce pseudo-miroir auquel référer.

Il faut considérer en effet que les expériences hyper réelles sont *a priori* assimilables aux expériences sensorielles « réelles » que nous accumulons « naturellement ». Les images virtuelles et représentations que nous instrumentalisons dans cette permanente *manipulation des images* (texte n°7)<sup>231</sup> ne sont pas de simples illusions visuelles, des images de pure représentation. Au contraire, même les réalités « virtuelles » peuvent être visitées, explorées ; il est possible d'accéder à une partie du virtuel au moyen d'un contact sensoriel, tactile et le plus souvent visuel (*virtual reality* par exemple). Quant aux processus sociaux d'hyper réalisation,

---

<sup>231</sup> Deleuze parlait de « droit à légèreté ».

ceux-ci sont par définition très concrets et leurs promoteurs tout aussi obsédés par l'affirmation de leur réalité.

Répondant exactement à ce qu'on peut qualifier de mondes synthétiques, les uns et les autres sont programmables « à volonté et, partant, ils sont un parfait instrument pour explorer de nouveaux types d'espaces, par exemple non euclidiens. » (Quéaud, 1993 : 15). Et de citer les habituels leurres : « Il y a beaucoup de choses non euclidiennes dans le monde, comme le bord d'un trou noir, le palpement d'un quark, ou le frémissement fractal d'un nuage. » De fait, au-delà de ces exotismes finalement marginaux, les expérimentations nouvelles sont d'abord sociales. Même le virtuel cybernétique ou cinématographique ne se montre pas d'une imagination débordante : *Second Life* ou *Matrix*, condamnés, parce qu'hyper réels, à la reproduction permanente du même ne font pas la démonstration d'une imagination débordante : au mieux je fais vivre à mon avatar dans un monde parallèle une expérience à peine décalée de ma vie quotidienne afin de corriger complexes et mal-être. Le plus souvent, les cas présentés ici montrent bien qu'il ne s'agit que de la poursuite par des moyens facilités des expérimentations de l'utopie sociale dominante. Contre Quéaud (1993 : 15), il apparaît donc évident que ces expérimentations « que les "mondes virtuels" vont nous faire habiter. » ne seront surtout pas « inclassables ». Par contre, j'ai retenu pour les développements qui suivent sa proposition d'appeler « stupéfaction » cette nouvelle capacité à expérimenter.

C'est ainsi le cas lorsque, à un niveau individuel, cette confusion devient dramatique : en 2005 dans le Nord de l'Angleterre, deux enfants s'introduisent dans la cage des ours et sont déchiquetés car, nourris de télévision, ils ne connaissent que de gentils nounours. Au-delà, Olalquiaga (1992 : 34) insiste sur l'idée que cette expérience est toujours personnelle car elle est sensuelle (Rodaway, 1994), qu'elle soit ou non consommée (Baudry, 1997), *in-corporée* (Pile et Thrift, 1995 : 28, Crang *et al.*, 1999 ; Hillis, 1999) ou incarnée (De Barros, 2003). C'est un changement complet de perspective. Nous avons vu que le corps devient central dans les années 1960 et 1970 (*Body Art*, Performance) avec le statut d'instrument d'une revendication sociale ou politique, d'une émancipation soufferte, le lieu physique et conceptuel d'une exploration des limites (la douleur, la nudité, le *gender*, l'opposition public/privé...) ; à bien des égards, le tournant culturel des deux décennies suivantes prolonge et amplifie ce mouvement, tout en perdant un peu de vue sa dimension politique. Mais surtout s'esquisse une évolution qui redéfinit ce corps.

Aujourd'hui, le corps est un espace (presque) comme les autres, « interface mobile qui reflète les relations (adaptatives, osmotiques, conflictuelles...) avec l'environnement. [...] : les médias, les technologies ne se limitent plus à capter, à représenter le corps, mais commencent à

l'investir, à le modifier, à se mixer aux tissus organiques, à devenir vecteurs de subjectivation et d'hybridation. » (Quinz, 2003 : 187). En devenant un entre-deux identitaire, le corps n'est plus central car incapable de représenter l'unité du sujet sous l'effet de l'action de la génétique, du clonage, de la chirurgie esthétique, des dispositifs et réseaux numériques de virtualisation. Il est devenu une structure ouverte et modifiable au même titre que d'autres objets qui composent cet environnement : l'espace qui entoure le sujet, mais aussi tout l'ensemble complexe de conditions physiques et relationnelles dans lesquelles le sujet se trouve, agit, se définit.

### *Un corps en interaction*

Il est ainsi révélateur que le concept de *scène* (Bennett et Peterson, 2004 ; Aussaguel, 2005), objet central et spatialement très précis de la relation au corps dans les approches des années 1970, prenne aujourd'hui en compte une structuration plus large dans laquelle l'inscription physique (tatouages, coiffure, costume, jusqu'à l'attitude et le vocabulaire usités) intègre aussi des dimensions économiques (*cluster* culturel) et des jeux d'échelles variés en interaction permanente, du corps du spectateur dans le concert jusqu'au global des grandes tournées et des référents symboliques qui agitent ce microcosme : « Dans le domaine du spectacle vivant, la scène change de statut, elle perd souvent sa frontalité de cadre (la boîte noire) et devient de plus en plus espace englobant, environnement. » (Quinz, 2003 : 187-188).

C'est d'ailleurs à mon sens le principal intérêt de ce concept de *scène* : s'il reprend les modalités de structuration économique du *cluster*, il permet aussi d'y intégrer tout un *background* culturel indispensable à la compréhension des interactions économiques qui sinon y perdent parfois leur rationalité : ne pas tenir compte de la culture de la *ganja* dans le reggae revient à oublier une de ses dimensions constitutives mais aussi fonctionnelle et en même temps un référent mondial qui connote et complète la musique. De même, le karaté à Okinawa (Jeanne, 1999) ou la création d'une AOC peuvent être relus à cette aune : le vin français n'est pas seulement un produit économique mais aussi un système socio-spatial et culturel (Hinnewinkel, 2004) à condition de l'aborder jusque dans l'intimité des corps et des identités ; c'est même le principal argument invoqué par les producteurs français face à la concurrence internationale : les guides dominants (Parker en particulier) ne tiennent pas compte du *goût* français, de ses modalités de dégustation (attitudes, positionnements social et corporel) jusqu'à ses effets (l'ivresse doit être légère sous peine de déchoir).

Plus largement, dans l'ensemble des activités humaines, la crise de la représentation n'est pas non plus étrangère à cette évolution car elle favorise «le passage de la représentation, qui suppose une mise en perspective critique, au mimétisme de contenu et de formulation. » (De

Barros, 2003). Cela va plier les identités et en particulier les corporalités dans la recherche d'un formalisme qui *oblige* à « ressembler à ». Les fêtards lillois n'ont pas d'autres choix que suivre le mouvement de présentation de soi qui les mène dans la discothèque qu'il faut, à l'heure qu'il faut. « Trouvez le portable qui vous ressemble » me dit une publi-information dans une revue sur mon bureau : l'ordre est exprimé à l'impératif ; il ne s'agit plus de choisir un ordinateur en fonction d'une ergonomie de travail, mais bien de pouvoir montrer qui je suis lorsque j'ouvre cette machine dans le train, un colloque ou, mieux, l'aéroport systématiquement invoqué dans mon cas. Et j'ai donc aussi intérêt à passer du temps à l'aéroport pour exister à mon niveau, sous peine de déchéance sociale. De même, les photos qui accompagnent ces publicités n'imaginent pas que les étudiants puissent travailler sur une table : ils sont toujours représentés assis par terre ou allongés sur un canapé devant un ordinateur qui leur donne sens. Malheur à ceux qui ne peuvent se payer cet ordinateur : ils n'existent pas dans l'anonymat d'une salle informatique collective d'université.

C'est à mon sens la raison pour laquelle il n'est pas important que les individus restent peu consommateurs de ces sexualités débridées que met en spectacle l'omniprésente pornographie (Baudry, 1997) : il ne s'agit que d'apparaître en consommer les images pour apparaître totalement libéré. La chirurgie esthétique comme la multiplication des tatouages ne signifient plus rien directement mais simplement qu'on veut signifier une adhésion à un *style de vie*. La réalité du quotidien de ce style de vie importe peu une fois qu'on a marqué cette adhésion, d'autant que l'expérience en question peut être consommée médiatiquement et permettre de s'y acculturer si d'aventure il est nécessaire de faire ses preuves ; bien sûr, ces preuves sont également incluses dans cette circulation médiatique : elles se limitent généralement à un discours mis en scène dans un blog ou sur un site de diffusion d'images de type *YouTube* ou *DailyMotion*.

La pornographie nouvelle, la vidéo X que Baudry (1997 : 280) distingue du porno traditionnel, clairement positionné par rapport à la norme sociale, est une sexualité enfermée et jouée en boucle dans ce registre hyper réel : son excès est lié à ces jeux qui se donnent à l'intérieur de la représentation ; la vidéo X est une représentation nécessairement excessive pour introduire un ailleurs dans la représentation. L'altérité essentielle de la sexualité est mise en scène dans cet excès de la présentation du corps autre ; l'excès n'est nécessaire que pour donner réalité, pour des raisons équivalentes, dans les jeux vidéo, à l'excès comparable des combats : multiplication des cadavres, blessures affreuses, têtes arrachées, prouesses physiques inimaginables. Mais on n'y demande pas au joueur d'être capable d'effectuer des bonds comparables à ceux de son avatar. On lui demande une compétence (et une performance) qui se

limite à une rapidité sur le simulateur de tir, une capacité à manœuvrer dans des univers complexes. Dans la sexualité pornographiée vidéo X, il s'agit de pouvoir offrir des signes capables de donner une idée de cette compétence : c'est en ce sens que je veux comprendre Giddens lorsqu'il affirme que le corps devient un espace public. Mais c'est aussi une conséquence de « l'intimité comme démocratie », et en cela je rejoins Giddens (2004[1994] : 224).

La pornographie vidéo X n'empêche donc pas ensuite d'avoir une pratique autonome dans le réel très concret de l'intimité des individus, ce qu'on appelle toujours une sexualité. Je partage la confiance de Macé lorsqu'il affirme qu'il ne faut pas sous-estimer la capacité des téléspectateurs mais aussi des participants à ne pas se laisser subjugué totalement par ce qu'ils voient dans la télé réalité : « Leur évaluation et leur exclusion du loft dépendent des mêmes critères qui ont présidé à leur recrutement : un jugement [...] de la qualité de leur personnalité, et de leur capacité de correspondance *apparente* entre leur subjectivité et les objectifs du dispositif. D'où le permanent reproche réciproque, entre évincés et évincés, de n'être pas "naturel" et de "jouer double jeu" » (Macé, 2006 : 128). De même, la distinction entre sexualité et pornographie n'est pas abolie. La distance entre l'une et l'autre s'est accrue et en même temps cette distance n'est plus fondée sur une morale mais des considérations qui tiennent aux stratégies de construction identitaires de chacun.

Mais, au même titre que, parfois, certains joueurs vidéo dérapent dans un entre-deux (Colombine n'est qu'une partie qui a mal tourné), ce découplage n'est cependant pas totalement sans conséquences. Dans le cas de la relation entre sexualité et pornographie, il peut même apparaître à l'origine d'un double trouble : celui de la difficulté à savoir si les différents registres ne distinguent bien, s'il n'y a pas confusion quelque part : dans quel registre mon (ma) partenaire me considère-t-il (elle) ? Par ailleurs, cela interroge sur « *l'autre du corps* qui s'insinue dans le jeu d'une séparation et dans le traitement de soi comme objet séparé » (Baudry, 1997 : 111). Pour le voir autrement, d'apparences faussées, simulations, en miroirs multiples, le corps devient espace de jeu dans lequel sont inscrits doute et confusion.

Centrale, l'interaction se concentre dans ces liens individués (Pile et Thrift, 1995 : 39-40 ; Crang *et al.*, 1999) et la reproduction du même, à volonté et *ad libitum* déplace la question initiale : de « qu'est-ce que le réel ? », devenue secondaire, nous passons à « suis-je réel ? » (Rodaway, 1995 : 246-47) et allons chercher la réponse dans une série télévisée comme *Hélène et les garçons* : « comment ajuster son comportement à celui d'autres membres du réseau avec qui l'on n'est pas en interaction directe ? Beaucoup de lettres [du courrier des téléspectateurs du feuilleton télévisé *Hélène et les garçons*] témoignent de ce trouble. » (Pasquier, 2005 : 112).

Comment *gérer* l'image de soi dans un monde virtuel ? Transformée en abstraction symbolique, diffusée, falsifiée, remise en forme, cette image génère doutes et impostures et rend impossible toute identification à sa réalité quotidienne, si celle-ci est encore unique et n'est pas elle-même déjà démultipliée par diverses adhésions à des univers plus ou moins contradictoires : dans Nenita Villaran ou le site web de rencontres amoureuses Mystic, la gestion de l'image de soi passe facilement par la multiplication des rencontres et des parcours parallèles. Pour adapter cette situation à une des thématiques fortes de la géographie française, où *habitent* le rédacteur des messages de Nenita Villaran, le dragueur de Mystic qui mène de front à travers la France trois ou quatre relations, toutes réputées uniques, ou l'employé d'un centre de télé appel marocain ou sénégalais qui, bien que n'ayant jamais *mis les pieds* en France, doit 12 heures par jour se placer *dans la peau* d'un Français qui répond à des problèmes quotidiens des Français ? Ici, l'expérience n'est plus seulement celle des sens ; le vocabulaire lui-même est pris en défaut qui spatialise si facilement l'expérience intime.

Il apparaît ainsi paradoxal que cette capacité d'interaction permanente menace l'intimité du sujet alors même que la société se réorganise autour de cette recherche obsessionnelle de l'intime. Cette contradiction est à l'origine d'une difficulté à se construire une identité stable alors même que celle-ci est plus valorisée que jamais : « soyez vous-même ! » devient le slogan trompeur d'une mode d'organisation sociale qui fusionne l'interaction et l'intime en une dérive à travers une multiplicité d'espaces tous identitaires.

### *Organiser la confusion pour intégrer la « privatopia »*

En effet, le passage à ces formes d'interaction caractéristiques des médiacultures concerne aussi bien des formes d'interaction physique très concrètes que les réseaux techniques du cyberspace. Les repas dansants associatifs sont ainsi un type de bal en progression rapide (4% par an) (Crozat, 1998) : plutôt localisé dans les périphéries urbaines pavillonnaires, ce bal est clos (salles des fêtes), son public sélectionné pour recréer une société idéale, débarrassée des intrus avec le désir profond de l'ancrer dans la permanence, au-delà de l'événement festif. Aussi les tensions sont niées, gommées, à rebours du bal public ou bal « républicain »<sup>232</sup>. Ce groupe coopté (pas de publicité, niveaux sociaux et modes de vie proches) se ferme par refus

---

<sup>232</sup> Qui comportent toujours une part de population marginales (authentiques marginaux, mais le plus souvent enfants et adolescent peu concernés par ce qui se joue ; cette population investit souvent l'espace situé devant la scène, souvent délaissé par les danseurs, positionnés plus en retrait (Crozat, 1998 ; 2005). Par ailleurs, les bals publics mettent en scène également le conflit à travers les bagarres (1% des bals publics concernés selon l'enquête de Renaut en 1978 ; 3 à 4 fois plus en tenant compte des situations d'affrontement verbal bruyantes qui ne dégénèrent pas).

de la diversité mal acceptée du monde : c'est la *privatopia* (Rodriguez, 2005). Le développement de ce processus est inquiétant car il ouvre sur la perspective d'une société strictement cloisonnée. Ce modèle porte en lui la négation de cet individu moderne patiemment émancipé ; il n'est qu'un élément du groupe avec lequel il s'efforce de fusionner dans une territorialisation floue et de faible intensité symbolique. Aussi, on constate que ce type de repas dansants dessine une communauté fictive, partiellement imaginée et en même temps réelle par la satisfaction qu'elle procure et ses fortes interactions prolongées dans la vie de voisinage. C'est cette confusion qui est au cœur du processus d'hyper réalisation.

Dans les repas dansant clos de périphérie urbaine, nous sommes dans l'utopie d'une création. Ce n'est pas une opposition binaire qui reprendrait celle opposant réel et virtuel. Dans les repas dansants, cette utopie procède d'une acculturation progressive par glissements subtils depuis le modèle de la communauté territorialisée vers celui de la communauté idéale choisie (Crozat, 1998 : 343). Ce processus assez général dans la société insinue un processus de déstabilisation des cadres de pensées : dans l'émission *Okavango*, Nicolas Hulot s'arroge le droit de trancher entre ce qui relève de la culture et ce qui tient de la nature (Perrot, 1997 : 58). Il isole un détail choisi *pour sa pertinence*, c'est-à-dire ses qualités filmogéniques et construit un monde autour, sans se soucier des cultures des populations : leur sort importe peu, seule compte la mise en image, qui, elle, réussit. Cette image est ensuite assimilée par les spectateurs comme une expérience, les rendant incapables de distinguer le réel de ces ersatz car s'ils parviennent dans ces contrées, leur réputation les aura précédés (c'est le rôle du voyageur, et on leur montrera des sauvages qui ressemblent bien à des sauvages : les Massais excellent à ce jeu.

Dans un registre totalement différent, Mc Lellan (1991) étudie ainsi le programme LOFT d'entraînement des pilotes d'avion aux situations de crise qui recense des récits réels ou simulés (scénarios) de tous les problèmes humains et techniques qu'un équipage peut rencontrer. Après l'atterrissage difficile d'un avion à Sioux City (Iowa, USA), les pilotes déclarèrent durant le *debriefing* qu'ils avaient agi en considérant que les scénarios du système LOFT étaient aussi réels que n'importe quelle autre expérience qu'ils avaient pu vivre auparavant. Elle postule que ce comportement tient aux spécificités de l'apprentissage sur LOFT : l'instructeur laisse les pilotes construire une expérience propre par leur raisonnement à partir de la situation fictive présentée.

La banalisation de « cette forme de schizophrénie où l'expérience vécue serait indiscernable de l'expérience virtuelle, où toutes les frontières entre le réel et l'imaginaire seraient caduques » (Jolivat, 1995 : 114) amène à nous promettre « Les Antilles à Jonzac »

(Charente-Maritime)<sup>233</sup>, la *campagne* sur l'aire d'autoroute nommée Ruralie<sup>234</sup>, près de Niort. Toute expérience du monde est médiatisée dans la logique des promoteurs du Carré Sénart ou de Santa Catarina : pourquoi aller ailleurs, puisque nous vous vendons un ersatz meilleur que l'original ? Reste à comprendre comment intégrer cette expérience hyper réelle et surtout comment s'opère ce glissement afin de permettre l'assimilation d'une telle expérience.

### *Dramatiser une simplification du monde*

L'hyper réel est une dramatisation (Lopez Levi, 2002), une mise en scène selon une logique aristotélicienne. Le modèle de compréhension des interactions homme-machine développé par Laurel (1991), *Computers-as-Theater Perspective*, fonctionne aussi hors du cyberworld et s'adapte à l'ensemble de la sphère de la médiaculture : télé réalité ou information télévisée, écomusées, repas dansants associatifs périurbains, centres commerciaux) et s'articule autour de huit bases :

- 1- Un récit dramatique pour donner à l'action sens et capacité à impressionner.
- 2- Un engagement : tout est performance à l'instar d'un jeu en réalité virtuelle ou l'apprentissage d'un scénario.
- 3- Une intensification : en sélectionnant et arrangeant les événements pour intensifier l'émotion.
- 4- Une compression qui élimine ou masque les facteurs non pertinents, en particulier l'objet économique qui le sous-tend en général.
- 5- Une solide unité d'action ; centrale, elle isole des incidents liés et induit donc des connexions causales claires entre les événements.
- 6- La fermeture : le point final offre une satisfaction cognitive *et* émotionnelle, permettant ainsi la catharsis. C'est cette dernière dimension qui pose problème : la fausse *mimêsis* de Laurel, ce « franchissement banalisé » (Rieusset-Lemarié, 1999 : 205) rend impossible la catharsis.
- 7- Un gabarit défini : une durée d'action limitée favorise la satisfaction esthétique et cognitive.
- 8- Une volonté de mise en suspens du sens critique qui permet l'engagement émotionnel et cognitif.

En s'efforçant de convaincre que le repas dansant est un événement unique, une rupture fondamentale des temporalités symboliques mal scandées de la périphérie, ses organisateurs mettent en action une utopie pour créer une idéologie territoriale dans des espaces où celle-ci

---

<sup>233</sup> Parc de loisirs à thème qui propose de « changer de latitude » avec « Un lagon, une eau à 32°, une plage de sable fin, une atmosphère tropicale à longueur d'année... vous êtes aux Antilles... à Jonzac, en Charente-Maritime. » La brochure publicitaire s'intitule « escapades exotiques » et le slogan de fin affirme « Entre le bout du monde et nous, c'est une longue histoire ». Extrait du prospectus publicitaire, 2005.

<sup>234</sup> Brunet (1992 : 448) avait finalement de bonnes raisons de se méfier de ce terme de rural...

peine à se consolider car profondément bouleversés par l'essor démographique et les réorganisations territoriales qu'il suscite. Les relations qui s'instaurent entre les participants/consommateurs et les organisateurs/leaders relèvent parfois du charismatique autour de présidents d'associations puissants. Ces espaces sont des *risk-free environment*<sup>235</sup> (Spring, 2004), des espaces sécurisés où le discours des organisateurs tient dans un « ne pensez-plus, comptez sur nous, nous sommes là pour vous prendre en charge, jouissez ! ». On fait oublier que la finalité profonde de ce type d'événement est d'abord économique (financer l'association) et que ce sont des espaces où le strict contrôle social limite les possibilités d'expression réelle de soi : le « jouissez ! » est très convenu puisque les civilités prennent un temps tel que malgré une durée plus longue (6 heures au lieu de 4) on y danse moins longtemps que dans les bals publics.

Dans un précédent travail (Crozat, 1998), j'avais déjà mis en valeur que ces repas dansants clos de périphérie urbaine contribuent à formuler un projet utopique très spatialisé : ce « vivre à la campagne » dans un environnement simulé et reconstruit (Raffestin, 1996) est *privatopia* (Rodriguez, 2005) : les environnements virtualisés, la redéfinition d'une interaction elle-même simulée, le recours permanent à des techniques de mise en spectacle du lien social ont pour fonction de construire l'utopie d'un monde parfait et d'abord parfaitement clos sur lui-même, *cerradas*, comme le disent les hispaniques pour définir les *gated communities*.

---

<sup>235</sup> voir infra.



## Chapitre 6

### Une utopie spatiale en cours de réalisation

#### *Le renversement de l'utopie*

La mise en spectacle du lien social n'est pas seulement une anodine disneyfication (Mendez Sainz, 2000) ; elle a d'abord pour fonction de construire l'utopie d'un monde parfait qui se défie de l'espace public et lui substitue des formes d'interaction fictives pour échapper à une interaction véritable (Rodriguez Chumillas, 2005). Le caractère systématique de cette construction, sa généralisation un peu partout sur la planète amènent à essayer de définir sommairement cette utopie.

S'intéressant aux imaginaires utopiques, on peut relire Servier (1991 [1971], 1979) et Pessin (2001). A partir des caractérisations de l'imaginaire utopique contemporain, il est possible d'avancer l'idée d'un renversement complet : alors que traditionnellement l'utopie s'opposait au modèle social dominant, voici qu'elle l'intègre, le subvertit de l'intérieur. Ce ne sont finalement pas les alternatifs croix-roussiens que décrit Pessin (2001 : 9) qui vivent l'utopie mais le reste de la société. D'ailleurs, en développant « une rêverie affirmative » (Pessin, 2001 : 211), très concrète dans ses réalisations, ces alternatifs se distinguent d'une société englobante qui recherche, comme dans les repas dansants, l'illusion d'une « promesse de l'île » (Pessin, 2001 : 80) et définissant leur drame utopique autour de quelques balises fortes : unité de temps et de lieu, distribution d'objectifs clairs à quelques figures majeures (magicien, légiste, éducateur, naturaliste).

#### *Une indispensable unité de temps et de lieu*

L'unité de temps et de lieu peut apparaître surprenante s'agissant de ce monde hyper réel. Mais une des fonctions majeures de l'immédiateté permanente, c'est l'abolition du temps linéaire historique (Servier, 1979 : 15), une actualisation (Pessin, 2002 : 85). Le recours à l'expérimentation permanente c'est aussi la recherche d'un présent permanent : comme lors les six heures de direct télévisé d'intronisation présidentielle française, beaucoup de chaînes proposent un canal spécifique (payant) qui permet d'accéder à tout moment à la scène de télé réalité où il ne se passe strictement rien. Le temps réel de l'hyper réalité n'est plus

seulement unité de temps, il est fusion dans le temps afin d'essayer de l'abolir ; c'est ce qu'on va tenter de retrouver dans la recherche d'un humain absolu, toujours jeune.

De même, la pseudo ubiquité vantée pour les réseaux du cyberspace n'est qu'une illusion puisque dès que possible, dans les jeux en particulier, on recrée des espaces communs de référence. L'*ubiquité* du cyberspace ne pense pas l'autre lointain, l'étranger, mais, au contraire, tente d'abolir la distance ; l'obsession de l'information comme de l'omniprésente publicité nous vante d'abord la capacité à rapprocher et même nous promet de nous amener le monde à domicile, de la pizza à la pornographie ; l'explosion des processus de standardisation (maison, ville, modes de vie, etc.) rend le voyage impossible (Augé, 1997) par la recherche d'une adéquation toujours plus poussée à des icônes simples et sans cesse reproduites (Rodaway, 1994 : chap. 9 ; 1995 : 254-55). Cette utopie a donc une unité de lieu extrêmement forte : celle du *Home sweet home* des *suburbanites* (Relph, 1981 : 13) infiniment dupliquée (les lieux comme les hommes).

La logique des lotissements clos (*gated communities, condominium fechados, cerradas*) n'est pas seulement sécuritaire, elle est d'abord la recherche compulsive de cette unité de lieu entendue comme norme comportementale (Mendez Sainz y Rodriguez Chumillas, 2005 ; Davis, 2006 : 67). C'est le sens de la « *Homegrown Revolution* » (Soja, 2000 : 312), entendue comme la révolution de l'enracinement domestique. Nous allons même voir que, dans le projet politique réactionnaire qui sous-tend l'hyper réel, il faut inverser la logique : le discours sécuritaire est destiné à enfermer dans la norme de lieu, c'est ce qu'entend Rodriguez (2005) par l'idée d'une « matérialisation de la peur » qui suscite l'enfermement, le repli ; c'est « le cercle de chariot » du *Neighborhood Watch* qu'évoque Davis (2006 : 70), aujourd'hui généralisé à toute l'Amérique du Nord et la Grande-Bretagne. Mais il faut l'articuler avec un besoin plus profond : « la peur moderne d'être exposé » (Sennett, 1990 : 27). A la suite de Rodaway (1995 : 243), j'insiste également (texte n°7) sur le besoin d'une forte articulation permanente entre espaces cognitifs, potentiels (Belin, 2002), et espace hyper réels : ces « processus de cartographie cognitive » (Jameson, 1984 cit. in Rodaway, 1995 : 243) sont sans cesse réaffirmés à condition de bien les comprendre comme une négation du mouvement, de la mobilité, et, au fond de l'espace :

Le terme de « cartographie » véhicule beaucoup de bagages non désirés et suggère peut-être un voyage qui n'est pas vraiment nécessaire. La carte est une représentation du sujet, c'est une interprétation et une abstraction. Elle offre un instantané du sujet, un artefact fondamentalement mort du sujet tel qu'il pourrait apparaître à un observateur à un point quelconque dans le temps. Il suggère une stabilité et une cohérence du sujet qui n'est pas évidente dans la condition post-moderne, ou, pour le moins, niée par les postmodernistes (par exemple Deleuze et Guattari).

(Rodaway, 1995 : 243)

Le projet pavillonnaire est exactement dans la construction de cette carte pour en réaliser l'utopie. Ainsi la forte unité de lieu et de temps des repas dansants se retrouve-t-elle dans l'immobilité du temps des centres commerciaux (Lopez Lévi, 1999 : 34), une « fiction du temps » ; la reproduction permanente des mêmes lieux et des mêmes événements des parcs Disney tout autour de la planète (Crozat, 2004) mais aussi la recherche d'une monumentalité sont destinées à suggérer la stabilité dans un processus de duplication infini (Mendez Sainz, 2000). Cet enfermement permanent dans l'espace utopique est aussi commercial : si le premier cercle autour des quartiers pauvres (la « zone de transition ») est armé jusqu'aux dents (Davis, 2006 : 68), si les quartiers des classes moyennes loin de tout, majoritaires, a développé le *Neighborhood Watch*, seuls les plus riches peuvent s'offrir les réseaux de caméras sophistiqués (Razac, 1999) et disposent de polices privées car la sécurité a aussi un prix économique élevé. Cet enfermement est en général payant : les centres commerciaux aveugles sont construits comme une rupture avec l'environnement ; c'est bien sûr le cas de la privatisation des espaces publics dans les *gated communities*, mais il faut aussi payer pour accéder à beaucoup de villages patrimonialisés<sup>236</sup>.

Cette forte unité de lieu et de temps s'exprime bien à travers l'évolution des programmes de fêtes locales sur la façade méditerranéenne de la France (Fournier, 2002). Les fêtes créées depuis une trentaine d'années proposent des activités simultanées nombreuses, hétérogènes et juxtaposées sur un espace assez vaste mais bien délimité dans lequel on déambule. A l'inverse, les fêtes de création ancienne sont construites sur un continuum qui fait se succéder un programme d'activités qui rassemble les participants dans un seul espace unifié par le rituel mais connecté avec les lieux qu'il condense (texte n°6).

Concentrées autour d'une trame programmatique que chacun suivait à l'unisson, ces fêtes prescrivaient des rôles et des statuts aux personnes qui les fréquentaient. Dans les fêtes contemporaines de la nouvelle utopie, le public déambule, suit plusieurs activités en même temps, et prend, comme à la télévision, la posture du spectateur. Le participant ne sait plus s'il est placé sur le registre de la célébration collective ou celui de la réjouissance individuelle car les organisateurs créent pour lui des activités qui poussent à la confusion entre pédagogique, ludique et commercial : c'est la fin du symbolique qui sera abordé au prochain chapitre.

Le passage du bal public (90 000 en France en 1999, en recul de 1% par an<sup>237</sup>) au repas dansant (60 000, en progression de 4%) traduit ces mêmes évolutions.

---

<sup>236</sup> Par exemple, La Couvertoirade (Aveyron) n'est accessible qu'en voiture ; on a donc créé des parkings payant obligatoires, *a priori* moins choquant qu'un guichet à l'entrée des remparts.

<sup>237</sup> Source SACEM, 1999 (Croizat, 2005).

*La forme de la ville pour créer un homme (ou un monde) nouveau*

Par ailleurs, le rôle accru de l'organisateur de ces fêtes nous ramène aux personnages, « "congrégés" (Pessin, 2002 : 105) pour évacuer le politique, et redistribuer le pouvoir de cet organisme fusionnel nouveau à travers une évocation magique du changement » (Pessin, 2002 : 106). Car c'est bien dans cette logique de pouvoir qu'il faut rechercher les quatre figures (le magicien, le légiste, l'éducateur, la naturaliste) que retient Pessin ; celle du magicien me paraît majeure dans l'utopie hyper réelle. A travers cette métaphore, souvent prise comme argent comptant dans le cas de l'hyper réel qui peut s'offrir le luxe de naturaliser les métaphores, Pessin insiste sur l'idée que les changements du cadre spatial sont la condition indispensable afin d'accomplir l'utopie de cette société nouvelle : « manipulons ce qu'il est possible de manipuler, en l'occurrence l'espace de la ville, et nous induirons une transformation de la vie qui viendra prendre place exactement dans les formes que la ville lui prépare. Une ville, un habitat portés à la perfection ne sont pas un agrément de la vie nouvelle, ils sont les modeleurs de celle-ci. » (Pessin, 2002 : 107) : on retrouve ici le projet montpelliérain : « transformer Montpellier en pointe avancée de l'avenir radieux »<sup>238</sup>. De la même manière, au sujet du cyberspace, « certains de ces écrits utopiques qui tournent autour d'une production automatique d'un meilleur monde ont été nommés "mythinformation" par Landon Winner » (Kitchin, 1998 : 57).

Mais les villes sont aussi dans ces logiques, engagées dans la création d'utopies au quotidien. C'est bien sûr l'objectif des villes champignon, Nogales ou Hermosillos (Mendes Sainz, 2000 ; Lopez Levi, Mendez Sainz, y Rodriguez Chumillas, 2005) sur la frontière mexicano-étasunienne, ou Dubaï (planche 1) mais Montpellier et les villes à croissance rapide ne sont pas en reste. Toutes ont en commun un désir d'affirmer leur importance nouvelle, et même au-delà, toutes sont dans la promotion de leur image à travers un marketing souvent efficace, toutes ont également la volonté de créer une urbanité nouvelle alors qu'elle est paradoxalement mise à mal par la rapidité de leur croissance démographique. Il s'agit en effet de croire que la forme urbaine est capable de générer un mode de ville idéal, en l'occurrence à Dubaï, la fréquentation des *malls* commerciaux et des centres de loisirs associés.

Mais cette idée d'une primauté de la forme urbaine comme capable de générer un idéal de vie n'est pas nouvelle : Lussault (1998) rappelle que c'est depuis longtemps l'objectif de toutes les utopies urbaines. On le retrouve aussi bien dans la Lisbonne du Marquis de Pombal que la

---

<sup>238</sup> P. Cohen/J.-P. Mischea, *Marianne*, 7/8/2000, p. 69

Washington du Major l'Enfant. Cette primauté de la forme est cependant dépassée par des projets plus sophistiqués à fort contenu idéologique.

*Planche 1 : Dubaï créer une ville hyper réelle*

Toutes ces figures et leurs commentaires à partir de Tunesi (2007)



Fig. 1 : Les grands projets de développement de Dubaï : en jaune les espaces à aménager  
 Source : [www.unityestates.com](http://www.unityestates.com) (pas d'échelle, mais la zone représentée couvre environ 20 kilomètres par 10 ; le carton en encart représente la zone portuaire de l'est)

Fig. 2 *The Palm* ou *Palm Islands* est le projet le plus médiatisé lancé par l'émirat, presque dépourvu de plages : trois archipels artificiels en forme de palmiers pour abriter près de 500 appartements, 2 000 villas, 25 hôtels et 200 boutiques de luxe et des attractions touristiques et de loisirs. 125 kilomètres de côte supplémentaire seront ainsi gagnées sur la mer. Le premier, Palm Jumeirah, est achevé depuis 2006. Les promoteurs du projet affirment vouloir créer un haut lieu touristique en condensant une forte charge imaginaire sur cet espace par la transposition d'icônes majeures du tourisme : palmiers, paradis, îles, si possible désertes : les palmes sont des chapelets d'îles à vendre séparément. Des stars (Brad Pitt, David Beckham, Robbie Williams) déjà propriétaires servent à sa promotion (Amérique du Nord, Europe, pétromonarchies).



Source : [www.dubairealestateproperties.com](http://www.dubairealestateproperties.com)

*Fig. 3 Burj Dubaï* veut être la tour la plus haute du monde. Sa hauteur exacte reste secrète mais elle dépasserait les 800 mètres. En cours de construction, la tour comportait déjà 120 étages en avril 2007.

Conçue comme une ville à part entière, accueillant une mixité d'usages. Avec ses logements, bureaux, commerces, hôtels, ses promoteurs affirment qu'il sera possible de vivre 365 jours par an dans ce gratte-ciel.

Source : Tunesi (2007)



*Fig. 4 : The World* est un projet de construction de 250 à 300 îles dont la disposition les unes par rapport aux autres imitera un planisphère. L'idée est de rappeler que Dubaï prétend simuler le monde entier dans ses *malls* commerciaux. En cours de construction.

Source : [www.theworld.dubai-city.de/theworld.jpg](http://www.theworld.dubai-city.de/theworld.jpg)



### *Construire Disneyville, la ville utopique totale*

Cette surenchère peut en effet également jouer sur d'autres registres. C'est le cas de Disney, toujours en pointe dans l'hyper réalisation du monde et qui tient à conforter son rôle de modèle. L'importance que met le groupe à la réalisation physique de ses histoires (*fantasy*) procède de cette logique : c'est bien sûr le cas des parcs de loisirs auxquels plusieurs auteurs consacrent des chapitres entiers (Eco, 1985 ; Baudrillard, 1988 ; Marling, 1997) mais surtout de ses récentes initiatives immobilières (Didier, 1999) : les grandes compagnies de loisirs prennent en effet une influence croissante dans l'organisation des espaces publics (Davis, 2006 : 85) : d'abord avec des structures hôtelières parfois fort ambitieuses ; ainsi dans les pays en développement, mais parfois aussi les pays développés<sup>239</sup>, elles assurent maintenant à la place des pouvoirs publics la conception et la réalisation de stations touristiques dites intégrées.

---

<sup>239</sup> Il est ainsi évident que dans le partenariat entre l'Etat français et la Compagnie Disney dans la réalisation d'Eurodisney, c'est cette dernière qui est dominante et garde en permanence l'initiative (développements immobiliers et commerciaux adjacents) et ce dès le lancement de la réalisation de l'opération en 1986 (cf. les questions et réticences exposées lors du débat parlementaire, au sujet de la ligne RER en particulier).

Depuis quelques années, ces réalisations visent la création d'environnements de vie intégrés, mais dans ce contexte utopiste, certains diront totalitaires : c'est le cas des réalisations de Seaside puis Celebration (Floride).

On connaît les projets d'urbanisme de Walt Disney abandonnés après sa mort en 1966, à l'exception d'une extension de *Walt Disney World* connue sous le nom d'*EPCOT Center* (*Experimental Prototype Community Of Tomorrow*). Partiellement ratée car restée très fonctionnaliste, cette sorte de cité ouvrière futuriste avait cependant pour objectif de proposer un modèle destiné à résoudre « (...) les problèmes actuels des villes grâce à une planification appropriée »<sup>240</sup>. Il ne faut donc pas retenir l'entrée sur la scène immobilière d'une grande entreprise de produits culturels, mais bien une planification s'appuyant sur un système de valeurs culturelles.

Le Nouvel Urbanisme est un projet très idéologique, mené à Seaside comme à Celebration, par les architectes Duany et Plater-Zyberk et le courant post-moderne en particulier Venturi qui, dès les années 1970 (Venturi et Scott Brown, 1973), voyait en Las Vegas un idéal pour la ville du futur. Aujourd'hui, la référence à un système de valeurs traditionnelles dans la publicité pour le projet comme dans l'aménagement de la ville est opposée aux banlieues pavillonnaires américaines pensées comme l'expression de la crise urbaine. On ne négligera pas la puissance performative importante du discours pour la notoriété de Disney comme sa forte capacité à modeler l'offre dans d'autres programmes, mais aussi à définir des normes attendues par le public.

Cette crise des banlieues traditionnelles est bien réelle (Davis, 2006 : 93) ; elle résulte de la concurrence avec les banlieues plus lointaines qui aspirent les emplois, les moyens financiers et la population plus aisée : « l'Amérique semble se déliter en son centre moral traditionnel, la périphérie urbaine » (Davis, 2006 : 93), aussi ces références ont-elles un impact, même s'il s'agit de vampiriser un peu plus les banlieues de la première couronne pavillonnaire, tandis que les moins pauvres, les mieux intégrés des immigrés latinos, noirs, asiatiques qui croyaient enfin échapper à la pauvreté des centres, se retrouvent ici dans des espaces en déliquescence : « ce qui de loin ressemblait à une terre promise est, vu de près, une version moins haute en étages du même vieux ghetto ou *barrio*. Les bonnes places et les bonnes écoles, comme un mirage qui vous rendrait fou, sont toujours plus loin sur l'horizon » (Davis, 2006 : 104).

Un horizon lui-même illusoire puisque la viabilité des enclosures résidentielles repose sur une surévaluation des valeurs immobilières afin de répondre à la privatisation des coûts de la

---

<sup>240</sup> In Didier, 1999 : cet extrait du film de promotion d'EPCOT est repris par K.A. Marling (1997 : 151).

gouvernance privée. Or, si à long terme, « les enclaves les plus aisées et les plus grandes parviennent à générer un surcroît de valeur suffisant, la majorité des *gated communities* de la classe moyenne n'y parviennent pas, et/ou ne connaissent pas de hausse significative de leurs prix dans la dernière décennie. Ces lotissements fermés courent alors le risque d'une "défaillance du marché" dans la gestion d'équipements collectifs, et sont menacés par le déclin. » (Le Goix, 2005).

Là-bas, dans cet horizon, Celebration déploie l'utopie jusque dans son nom. Inaugurée en 1996, elle est référence au modèle néo-traditionnel d'une ville d'un passé perçu comme idéal et doit permettre de produire un outil capable de revivifier la communauté : principe de mixité des usages du sol (opposé au zoning des activités et des types de résidences), « aménagement des espaces publics selon les techniques de mise en scène et d'animation déjà largement testées dans les parcs d'attraction du groupe » (Didier, 1999, 12) ; ainsi, « comme souvent dans les hôtels-clubs Disney, un lac doté d'une marina publique occupe une position adjacente au centre-ville. Les rues commerçantes reprennent, dans des bâtiments modernes, l'esprit de la Main Street du Magic Kingdom. » (Didier, 1999, 12). Le symbole de cette harmonie communautaire reste la ville « d'avant la Seconde Guerre mondiale, mais ce sans plus de précision. L'architecture des maisons réemploie aussi un mélange de styles du passé (Colonial, Victorien, etc.). Plus qu'une référence à une période historique précise, c'est une référence globale à un passé révolu, et singulièrement associé à l'enfance, qui vient à l'esprit à la lecture de la brochure de promotion : vivre à Celebration serait vivre dans « (...) *un quartier où l'on joue à la marelle et au chat-perché, un quartier que l'on peut apprécier depuis la balancelle suspendue sous le porche de sa maison* » (Didier, 1999 : 20) affirme le *Celebration Chronicle*, brochure de promotion. Comme dans toute utilisation hyper réelle de l'histoire, cette dernière est utilisée avec beaucoup d'approximations et trouve ses références dans des détails parfois ridicules destinés à donner véracité à la manipulation ; il peut s'agir de fêtes : à Béziers, les Caritats mélangent allègrement sept à huit siècles jusqu'à intégrer des danseuses de sévillanes, d'architecture patrimonialisée comme le projet Jorvik à York et ses tas de fumier synthétique (Rodaway, 1994 : 169), de mise en tourisme des forteresses des Corbières devenues châteaux cathares seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, Aussaguel, 2005 : 33)

Cette ville de Celebration suscite deux critiques : malgré l'affirmation de la mixité urbaine, comme dans d'autres projets hyper réels (en France, Val d'Europe près de Disneyland Paris), les acheteurs sont essentiellement des familles de l'*upper-middle class* blanche. Surtout, bien que la Compagnie Disney s'en défende, Celebration apparaît comme une *gated community* dont les logiques profondes tiennent dans un contrôle sans faille de la population : « la

présence de discrets systèmes électroniques de surveillance tend à créer une communauté "panoptique", trait également remarqué par K. Falconer Al-Hindi et C. Staddon (1997) dans le cas de Seaside. » (Didier, 1999, 34). Certes la ville n'a pas de barrière mais est entourée d'une double ceinture d'espaces arborés (1900 ha !), zone-tampon avant des espaces naturels préservés de toute urbanisation depuis quarante ans. Cette ville nouvelle n'a pas de pouvoir politique autonome et dépendra (à terme seulement) d'une association de résidents contrôlée par Disney. « *Ce qui était condition nécessaire de l'organisation urbaine devient, sur l'autre versant, condition disciplinaire du phénomène urbain, son côté carcéral* » (Racine, 1993 : 147, cit. in Didier 1999, 32).

Au final, cela renforce la dislocation des espaces publics américains et les ressemblances accrues entre la ville et les parcs d'attraction. Ici, c'est la compagnie Disney, qui produit la ville, pour susciter et satisfaire les désirs de la *middle-classe* blanche en matière d'aménagement urbain. Ce modèle hyper réel reste à atteindre dans beaucoup de villes « normales », matraqué de vidéos publicitaires, et, heureusement, reste encore balbutiant : « la conception déterministe de l'aménagement urbain tel qu'il est pratiqué dans le cadre de la planification néo-traditionnelle serait sérieusement mise en échec ». (Didier, 1999, 33).

C'est à cette aune qu'il faut comprendre le rôle central de l'aménagement de l'espace des centres commerciaux (Lopez Levi, 1999 : 36, 66) : donner l'illusion d'un être meilleur, transformer l'homme en consommateur idéal parce qu'on lui offre un épanouissement : c'est la principale raison de susciter l'apparence d'une *expérience* (généralement décrite comme inoubliable) à travers la consommation.

Celle-ci présente deux dimensions qui vont être maintenant développées : elle induit des normes de comportement strictes et infiniment reproduites auxquelles il est scandaleux de déroger sous peine de menacer la réalisation de l'utopie. C'est ce que Pessin (2002 : 108) aborde sous la dénomination du « légiste ». La généralisation de ces normes mais aussi cette organisation *clonesque*<sup>241</sup> de l'habitat que vise Relph (1981 : 13), induit par ailleurs une ritualisation qui, en tant que techniques propitiatoires, permet de « saisir et transformer de l'intérieur ce que le pouvoir utopique désespère de pouvoir atteindre : l'individu » (Pessin, 2002 : 108). Nous abordons là la dimension proprement politique de l'hyper réel.

---

<sup>241</sup> « *Clone-like organisation* »

### *Le pouvoir de contraindre*

La mise en place du projet utopique est réalisée à travers une double contrainte : d'une part celle, directe, classique, du pouvoir qui impose sa force à l'individu et d'autre part la reconfiguration des cadres de pensée qui recompose une naturalisation de ce monde nouveau, ce que ces discours nomment fort improprement éducation. L'hyper réel comme utopie réalisée du XXI<sup>e</sup> siècle est conforme à cette double prescription fondatrice. Ces deux dimensions vont être abordées tout au long de la fin de cette présentation car elles sont centrales puisque les dispositifs qu'elles suscitent expriment crûment l'expression profonde de l'hyper réel en tant que système de pouvoir rénové. Il serait vain de vouloir à tout prix les distinguer trop : dans les utopies, le système de pouvoir est simple, avec des lois peu nombreuses, car le quadrillage mental est efficace. Retenons à partir de la lecture de More par Servier (1971, 1979) et Pessin (2002), quelques caractéristiques de cette organisation du pouvoir qui serviront ensuite de fil de lecture tout au long du texte :

- la ville joue un rôle central de contrôle de l'organisation de l'ensemble des espaces, en particulier des campagnes. Les processus d'hyper réalisation de la nature, déjà abordés, ont cette fonction. Ils sont émis à partir des métropoles mondiales dont l'activité première est la production des icônes balisant la standardisation de l'ensemble de la planète.

- L'organisation de la société doit être exempte de tout débordement non contrôlé : ainsi fêtes et loisirs n'ont-ils aucune autonomie, ils sont pris en charge en permanence par des spécialistes, experts normatifs, souvent formés dans les formations professionnelles standardisées et standardisantes de nos universités.

- La monnaie ne peut être supprimée dans une utopie qui veut être réalisée, de surcroît par des puissances d'argent ; aussi l'inversion des valorisations imaginée par More est-elle dévoyée dans une considérable accélération du processus déjà ancien d'abstraction de l'argent<sup>242</sup> et sa véritable fusion dans l'ensemble des activités humaines, leur dissolution dans l'économie. Tout est monnayable : diffusée dans 96 pays et adaptée dans 48 langues, la campagne de publicité « Priceless » pour la carte de crédit MasterCard, lancée en 1997 aux Etats-Unis par l'agence McCann Erickson fonctionne comme un *double bind* particulièrement vicieux : tout peut s'acheter sauf ce qui fait la valeur profonde de la vie (amour des siens, etc.) ; mais, il faut

---

<sup>242</sup> Ainsi des indices ou futures ou autres produits négociés en bourse sur des « estimations de l'estimation » future d'une marchandise (et nous avons vu que tout peut être marchandise, y compris le climat...). Rappelons que l'essentiel des sommes négociées sur la planète dans une journée est fictif puisqu'il ne s'agit que valeurs boursières. Ainsi, au milieu des années 1980, des analystes notaient qu'en une génération nous venions de passer d'une situation où les marchandises réellement échangées représentaient 50% des besoins de devises à 13% ; le reste était spéculation. Aujourd'hui, malgré l'éclatement sur tout le globe des sites de fabrication des marchandises qui a considérablement accru ce besoin « réel » de devises, ce ratio n'atteint même pas 5%.

la replacer dans son contexte : d'une part, on ne cesse de nous vanter la densité de l'expérience que va nous procurer la consommation, et que, par ailleurs cette publicité est insérée dans un tunnel d'autres publicités qui justement nous incitent à considérer que tout est achetable. En conséquence, la dernière phrase de cette annonce est complétée par un non-dit évident que le consommateur doit formuler lui-même sans peine : tout peut s'acheter avec une carte de crédit Master Card sauf ce qui fait la valeur de notre vie... « et encore, finalement... »<sup>243</sup>.

- Le centre du « débat » de société, ou du moins ce qui en tient lieu, est le bonheur de l'homme. Ce bonheur individuel doit renforcer l'ordre public. La virtualisation de ce bonheur passe donc par l'institution d'un hédonisme généralisé, une « tyrannie du plaisir » à laquelle il est suspect de vouloir échapper car c'est remettre en cause l'ordre social (Guillebaud, 1998). Peu importe la contradiction majeure de notre société qui en même temps proclame à travers un discours le « retour aux valeurs » : ça c'est le rappel du cadre général la contrainte : soit sado maso (Sennett, 1991), pornographe frénétique et triste (Baudry, 1997) mais garde une seconde vie propre et prude, respectable : « toute l'opération de la philosophie utopienne consistera à faire se renforcer l'un par l'autre, à rendre inévitable que le bon plaisir de chacun conduise au renforcement de l'ordre public » (Pessin, 2002 : 112)

- « cette hypertrophie de la contrainte dans le lien social se manifeste encore par l'uniformisation de toutes les expériences vécues » (Pessin, 2002 : 111) ; voici qui donne leur principale raison d'être au journal télévisé (le « souffrons à l'unisson pour ces pauvres gens » lors du tsunami de 2005) et à la télé-réalité. C'est la « grande métaphore » qu'évoquent Graham et Marvin (1996 : 85) : « la société occidentale est imaginée comme un mouvement *en masse*<sup>244</sup> vers une étape nouvelle et originale de son développement en tant que "société de l'information". »

- Cette mise en résonance générale des expériences passe par un apprentissage permanent et efficace qui a pour première fonction de dissoudre toute idée de débat et possibilité d'une opinion personnelle qui n'ait pas été insufflée par cette régulation.

- Ces trois dernières dimensions, demandent une intégration intime permanente de la contrainte, deviennent dispositions, *habitus* (Bourdieu) ou *background* (Wittgenstein) : les logiques d'intériorisation de la structuration, naturalisation des rôles sociaux, mises en valeur par Butler (1991 et surtout 1997) sont évidemment centrales ; le rôle des médias devient

---

<sup>243</sup> Bastien, Détournement d'idées : marketing, publicité et stratégies. Marketing, communication, publicité, viralité, stratégie, street marketing. Retour sur la campagne de publicité MasterCard. 15 juin 2006 <en ligne> [http://jaune.typepad.fr/bastien/2006/06/je\\_veux\\_revenir.html](http://jaune.typepad.fr/bastien/2006/06/je_veux_revenir.html). Consulté le 29 septembre 2007.

<sup>244</sup> En français dans le texte original.

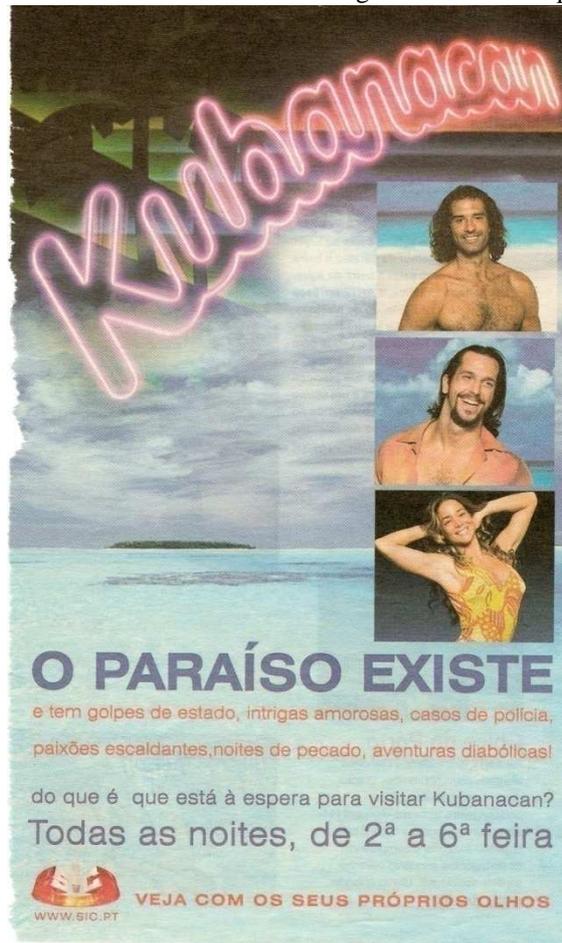
évident à un premier niveau. Pour l'intégrer plus avant (passage à l'individu), faute de savoir si dans l'entourage de chacun tous feront leur « devoir », il devient impératif de compter sur un allié qui institue la confusion entre la structure de pouvoir et l'intime : la télé réalité, les émissions de *coaching*, mais aussi la déstabilisation de l'ensemble des processus de production des identités ont ce rôle de normalisation. Ici, « l'éducateur » de Pessin (2002 : 118) est une permanence co-substantielle à chacune de ces dimensions : l'hyper réel est un processus permanent de manipulation des icônes par les émanations diverses du pouvoir, ou mieux d'acculturation. « Activités sociales » (Pasquier, 2005), les médiacultures convergent vers un objectif commun de construction des identités et leurs référents, de normalisation par les pouvoirs. Comme toutes les anciennes utopies (Servier, 1979 : 47) les libertés proclamées se révèlent illusoires : il s'agit, derrière une apparence de choix, d'une normalisation beaucoup mieux assumée.

- La naturalisation des comportements, plusieurs fois relevée dans cet ouvrage, n'a pas pour fonction évidente de promouvoir une organisation harmonieuse de la société ; elle est intégration dans une construction cognitive qui rend incontestable la soumission au pouvoir. Comme dans toutes les utopies aussi émancipatrices qu'elles puissent se proclamer, l'unité n'est pas l'individu mais chacun des liens interindividuels qui ramène à la totalité agissante de la cité. L'hyper réel est un perfectionnement de cette logique : le recours aux médias et nouvelles technologies cybernétique ou de communication permet une intériorisation plus poussée de ces soumissions tout en proclamant la possibilité de « se réaliser » à travers une multitude de passions : la proclamation de la nécessité d'une diversité finalement fouriériste (Servier, 1979 : 259 ; Pessin, 2002 : 121) pour construire l'harmonie sociétaire est derrière plusieurs projets politiques contemporains : le multiculturalisme anglais de Tony Blair en Grande-Bretagne ou l'expression de la diversité consensuelle recherchée par Nicolas Sarkozy en France considèrent qu'il convient de favoriser cette diversité puisqu'elle n'est que superficielle et préserve l'essentiel : l'adhésion collective au projet utopique en désamorçant les conflits (fig. 28). Mais les logiques profondes de la *world culture* ne sont pas très différentes (texte n°10).

La grande harmonie est au prix d'une désarticulation des sociabilités afin d'en construire d'autres, en particulier à travers les communions médiatiques, sportives par exemple ; la parcellisation tyrannique dans un maelstrom d'intimités (Sennett, 1979), l'éclatement de la ville (Ascher, 1995), sont le pendant nécessaire d'une restructuration des adhésions individuelles dans un projet unique et très précis : on retrouve l'injonction à jouir si contrôlée des repas dansants. Dans le cyberspace, qui est, avec la fête et les loisirs ou la

consommation, un de modèles convergents les plus prégnants de cette nouvelle utopie, « beaucoup d'utopistes visionnaires<sup>245</sup> ont essayé d'imaginer un futur qui combine des goûts réversibles avec la technologie.

**Fig. 28 Panoptisme, fausse diversité et hyper réel : la télé-réalité.** Ici Kubanacam (SIC, Portugal). « Le paradis existe et il y a des coups d'état, des intrigues amoureuses, des cas policiers, des passions scandaleuses, des nuits de péché, des aventures diaboliques ! Qu'attends-tu pour visiter Kubanacan ? Tous les soirs du lundi au vendredi. » Par son slogan affiché au bas de l'annonce, laSIC, chaîne de trash TV (télé poubelle), se structure comme un canal entièrement consacré à la télé-réalité : « Vois le de de tes propres yeux ». Cette chaîne privée lancée depuis moins de quinze ans a également été capable de créer la première fête nationale entièrement privatisée : chaque année, en octobre, elle fête son anniversaire par une grande parade sur la principale avenue de condensation du pays, Avenida Libertade à Lisbonne, où défilent dans un joyeux bric à brac tous ceux qui veulent se montrer au pays (6 heures de retransmission nationale non stop) : fanfares, marchands de voitures, associations folkloriques ou sportives, compagnies de carnaval, garde républicaine nationale, etc., jusqu'à un créateur de robe de mariées et une entreprise de cascadeurs. Le tout bien sûr intégralement financé par la publicité.



Source : SIC, 2006

Dans celui-ci, la technologie serait encadrée dans un contexte politique organique et communitariste, serait décentralisée et à l'échelle humaine, et utilisée pour relier des groupements humains. » (Kitchin, 1998 : 56) C'est ce que Rozak (1994) appelle le « culte de l'information » et Breton (1992), « le mythe du village planétaire » comme « utopie de la

---

<sup>245</sup> En France, c'est ainsi le cas de P. Lévy et Quéaud, mais, chez les Anglo-Saxons, Rozak (1994) cite un véritable catalogue d'au moins une quarantaine de noms.

communication », la « mythinformation » de Winner (1986) ou l'« hallucination consensuelle » de Robins (1992 : 141).

- La surveillance permanente de chacun par chacun doit donner au système utopique son efficacité ; le panoptisme de Foucault est en passe de se réaliser comme système général d'organisation du lien social à des échelles sinon globales (mais cela apparaît comme un idéal) du moins strictement hiérarchisées.

Ainsi l'hyper réel ne quitte pas le réel mais l'idée que l'on s'en fait car il l'assimile dans le projet utopique. « La simulation n'est pas une procédure innocente qui viendrait simplement rendre irréels les phénomènes. Elle reconfigure l'ensemble des domaines sociaux selon ses propres modalités de confusion, d'indistinction, d'indétermination qui empêchent l'éclat de la riposte, qui troublent singulièrement l'intelligibilité, qui orientent vers un consensus mou » (Gauthier, 1992 : 233-234). Deux idées émergent : d'une part, les conditions et les conséquences de cette assimilation individualisée des normes utopiques que permet la simulation généralisée et, d'autre part, l'idéologie de la transparence ou omniprésence de la surveillance ; pour aborder le premier point, il faut débiter par une idée forte chez beaucoup d'auteurs : nous vivons dans des univers qui seraient marqués par la fin du symbolique ; cette opinion est intéressante car elle pose une des clés de l'hyper réel en tant qu'expérimentation permanente mais elle doit être fortement nuancée.

## Chapitre 7

### Des identités fragilisées et dépendantes

#### *La fin du symbolique*

Pour Olalquiaga (1992) la relation à l'habitat, aux lieux, aux espaces évolue sous l'influence des mutations des structurations de notre société (mobilité, flexibilité...) et des innovations techniques.

Les corps deviennent comme les villes, leur coordination temporelle devient spatiale. Avec un raccourci poétique, [c'est] le remplacement de l'histoire par la géographie, des histoires par les cartes, des mémoires par les scénarios. Nous ne nous percevons plus en tant que continuité mais comme localisation, ou mieux dislocation<sup>246</sup> dans le cosmos urbain/suburbain. [...], Dans ce contexte, les corps restent] le dernier refuge de l'identité. Comme la cité s'évapore, l'ultime preuve concrète d'existence subsiste dans les corps. De plus, éparpillés et fragmentés sous l'impact des technologies, le corps et la cité, ne peuvent pas être récupérés avec des moyens autres que ceux qui les déplacent ; ils doivent être réinscrits ou à nouveau enregistrés<sup>247</sup>. La vidéo remplace le journal personnel. Faite d'images, la culture urbaine ressemble à un palais des glaces, ses réflexions reproduites à l'infini. Confrontés à leurs propres images technologiques, la ville et le corps deviennent des ruines. Même la technologie est menacée par l'obsolescence qui rend tout instantanément vieux. Nous sommes confrontés à un paysage transitoire où les ruines s'empilent les unes sur les autres. C'est à travers ces ruines que nous nous voyons nous-mêmes.

(Olalquiaga, 1992 : 93)

Cela génère un malaise qu'elle nomme *psychesthénie* ; Soja (2000 : 331) parle plutôt de condition postmoderne mais reprend ses conclusions. Olalquiaga postule que l'ensemble du processus de création des lieux est affecté par la déshumanisation qu'Augé limite aux non-lieux (1992), hors-lieux chez Paquot (1997) :

la confusion post-moderne entre temps et espace, dans laquelle la continuité temporelle s'effondre dans l'extension et la dimension spatiale est perdue dans la duplication, transforme la culture urbaine en un gigantesque hologramme capable de produire n'importe quelle image à l'intérieur d'un vide apparent. Dans ce processus, le temps et l'espace sont transformés en icônes d'eux-mêmes et en conséquence traduits en scénarios.

(Olaquiaga, 1992 : 19)

Par ailleurs, l'hyperspécialisation des fonctions spatiales induit un appauvrissement relationnel sur lequel insistent beaucoup d'auteurs (Lopez Levi, 1999 : 65 et sq. ; Don Mitchell, 2000 : 279), ces « identités déterritorialisées » (Don Mitchell, 2000 : 280) sont des élément majeur de la « MacDonaldisation du monde » (Relph, 1981 : 65) par les *suburbanites*, « armées d'hommes et de femmes à l'organisation *clonesque* » (Relph, 1981 : 13). Comme Sennett (1991), Relph met en valeur que la standardisation technique, esthétique et économique

---

<sup>246</sup> Jeu de mots sur les termes « location/dislocation ».

<sup>247</sup> *Idem* : « *recorded or registered anew* » ; avec « *recovered* » à la phrase précédente, l'auteur joue sur un registre de vocabulaire qui est aussi celui de l'informatique et du traitement des données.

des paysages (*blandsapes*) réduit l'aspect affectif et éthique des lieux et induit une dépendance à l'égard de l'expertise technique et de l'aménageur qui déresponsabilise leurs habitants. Ensuite, le désir compulsif de sécurisation de ces populations, largement provoqué, standardise un peu plus les paysages.

Dans l'univers que décrivent ces auteurs, il n'y a plus de condensation possible : « la condensation symbolique déplace la différence signifiante (différence) dans le positionnement hiérarchique : le symbole et ce qu'il représente sont compris comme unique et identique, aussi le sens devient plus important que la représentation. (Olalquiaga, 1992 : 21). En conséquence, les sociétés se réfugient dans une « compensation allégorique de leur anxiété culturelle » (*idem*) ; la duplication infinie des espaces centrifuges des villes américaines (Baudrillard, 1988) mais aussi de beaucoup d'autres périphéries des villes européennes, traduit cette déréalisation du monde comprise comme un abandon du lieu, conçu comme unique, pour un espace générique standardisé et sans cesse reproduit. Ainsi, parmi les multiples référents géographiques de l'alimentation, la pizzeria n'a plus grand chose de sicilien ou italo-américain... mais, MacDonald, devenu MacDo, est-il encore seulement américain ? Oui, si on réfère aux oppositions symboliques qu'il suscite encore : démolition par des manifestants à Millau, enlèvement de sa mascotte publicitaire à Saintes (fig. 29) ; non, si on réalise qu'il est aujourd'hui si banalisé qu'il disparaît dans le paysage : l'hyper réalisation est à ce prix.

A l'origine, culture localisée dans l'espace et le temps, un lieu devient l'association récurrente d'éléments tirés de différents lieux et temps devenue norme. Pour l'animer (donner une âme), les systèmes symboliques sont remplacés par la production d'événements (Stiegler, 2004), selon la même expertise technique, les mêmes référents génériques. L'événement a pour objectif la disqualification du réel (texte n°1) au profit de la reconstruction hyper réelle qu'on inflige au (télé)-spectateur. Celui-ci n'est plus envisagé comme un agent informé, mais « une collection de caractéristiques, quelque chose qui répond à des stimuli spécifiques en rapport à des comportements attendus » (Rodaway, 1995 : 264). La culture, l'urbanisme, le marketing, l'administration des territoires et les politiques publiques tendent à se confondre, à ne plus produire que des événements contextualisés et médiatisés : c'est *Loft Story* comme événement politique unique dans la cité.

Dans une telle situation face à ce bombardement d'icônes spatiales trop lisses pour pouvoir s'y rattacher, nous sommes littéralement et figurativement « perdus dans l'espace » (Olalquiaga, 1992 : 19). Cette « perturbation de notre relation personnelle avec le territoire environnant » génère une incapacité à localiser les frontières de notre corps puis une confusion entre ces paramètres corporels et les espaces représentés ; cela pousse à se fondre dans un

espace volontairement flou et à jouer d'identités différenciées. Nos représentations d'un monde imaginé se substituent au monde réel, moins attrayant. Cette fuite pourrait n'être qu'un jeu mais elle est prise au sérieux car les modèles proposés (centres commerciaux, télé-réalité, parcs d'attraction, information télévisée, etc.) sont certes artificiels, peu attrayants mais valorisés comme unique réalité. En conséquence, il n'est plus guère imaginable d'échapper à cette illusion de l'interaction au monde. Pour la plupart des individus, ce désir est déprimant car fondé sur l'angoisse (Missonnier et Lisandre, 2003) ; il génère tristesse (Lipovetsky, 2004), ivresse et effroi (Missonnier/Lisandre, 2003) et souffrance devant cette mort programmée du symbolique dont les conséquences politiques sont simples : le risque de la guerre civile (Stiegler, 2004 : 189). L'espace du dialogue politique disparaît derrière cette construction unanime, « cet avilissement généralisé » (*idem* : 161) dans une communauté d'agents réactifs (*idem* : 153) : la société prend à la lettre la métaphore de la fourmilière.

**Fig. 29 : L'enlèvement de Ronnie Mac Donald** : un événement hyper réel pour subvertir l'hyper réalisation en singeant la guerre des civilisations. On remarquera le choix des détails : le ravisseur tient une baguette de pain dans les bras et les revendications réclament la confection de hamburger charentais ainsi que le port du costume folklorique. C'est ce type de subversion qu'Olalquiaga retient à travers *Superbarrio* et le mouvement punk festif (*infra*).

**ENLÈVEMENT AU McDONALD'S DE SAINTES (CHARENTE-MARITIME)**

# Ronie n'a pas été libéré

*Emotion au McDo de Saintes, après le vol de la statue du clown Ronie. L'enlèvement a été revendiqué par le FROC, un mystérieux mouvement de résistance à l'oppression capitaliste*

**OLIVIER SARAZIN**

**H**ier, la direction du McDonald's de Saintes (Charente-Maritime) n'a pas répondu aux exigences du FROC, ce très mystérieux Front de résistance à l'oppression capitaliste. Les glaces McFlurries n'ont pas été parfumés au camembert. Les caissières n'ont pas passé l'habit traditionnel charentais. Et aucun couvert n'a été posé sur des nappes à carreaux. De fait, Ronie n'a pas été libéré. La police enquête.

Ronie — diminutif amical du prénom Ronald — est une statue en résine pesant 60 kilos et mesurant 1,80 m. De Chicago à Tokyo — en passant par Auch ou Langon —, ce clown blanc au sourire gracieux est la mascotte de la célèbre enseigne internationale. Devant chaque McDo de la planète, Ronie est assis sur un banc. Il tend le bras droit et les enfants s'assoient à ses côtés pour une photo souvenir.

**UN POUCE DÉCOUPÉ À LA SCIE**

Plus qu'une mascotte, Ronie est devenu un symbole. Un mythe. Celui du rêve américain pour les uns, celui de la malbouffe pour les autres.

En Saintonge, qui sont les militants du FROC ? Des émules de José Bové, des fauteurs de troubles ou de simples petits plaisantins, genre Front de libération des nains de jardins-canal hystérique ? Tous



Voici la reproduction du Polaroid reçu mercredi à l'agence saintaise de « Sud-Ouest » (Cliché « Sud-Ouest »)

Le larcin s'est déroulé dans la nuit de samedi à dimanche, un peu après minuit. Le restaurant était fermé, pas le drive-in. « Les employés n'ont rien remarqué. Les voleurs devaient être deux ou trois et disposer au moins d'une fourgonnette », précise le directeur du McDo saintais, qui prend l'affaire très au sérieux, a porté plainte au commissariat et s'inquiète « pour la sécurité des quatre-vingts employés ».

Le FROC, lui, s'amuse. Dit qu'il « ne s'abaisse jamais » et prétend

digé avec de petits caractères typographiques découpés dans un magazine — se trouvait dans une enveloppe en papier kraft. Deux pièces importantes étaient également jointes : le pouce de la statue découpé à la scie et une photo Polaroid floue et mal cadrée.

**LA CONFÉDÉRATION DÉMENT**

Sur cette image, dont la mise en scène n'est pas sans évoquer le terrorisme corse, Ronie est bâillonné, ses yeux sont cachés par un morceau d'étoffe, et on distingue un individu encaoulé et ganté, vêtu d'un blouson kaki de style militaire. Ce dernier tient une baguette de pain comme on porte une mitraillette.

Mercredi et jeudi, cette photographie a été attentivement étudiée par la police, sans qu'aucun indice flagrant ne soit décelé. L'enquête est menée sérieusement, même si l'on privilégie la piste d'une blague de potaches et qu'on l'écarte celle d'une action d'agriculteurs en colère.

Au bureau de la Confédération paysanne 17, Gérard Jaumas, secrétaire général, est amusé, mais fier : « Ce n'est pas nous ! La Confédération agit toujours à visage découvert. Nous ne jouons pas les Zorro ! ».

Ici, à « Sud-Ouest » Saintes, nous n'avons reçu aucune nouvelle du FROC. Dans notre boîte aux lettres, pas de nouveau doigt jaune et boudiné...

Source : *Sud-Ouest*, 14/07/2000

Cependant, si la révolte est rare (Châtelet, 1998), Olalquiaga pointe la persistance d'espaces de liberté quand des groupes subversifs s'accaparent et travestissent les lieux avec

les mêmes outils. La réinvention de la culture *latino* à Los Angeles (cf. aussi Price, 2000), du personnage de *Superbarrio* à Mexico, du mouvement punk festif chilien, cultivent un « radicalisme ironique », comme pour annoncer un retour du politique. En France, nous pouvons pointer dans les années 1990 le groupe Mano Negra et ses avatars, en particulier son chanteur Manu Chao, devenu une star dans le monde hispanophone. Epiphénomène ? La même tendance traverse l'hyper réalité cybernétique (jeux vidéo, art électronique) et les réseaux de contestation. Mais il convient de ne pas l'exagérer : malgré l'irruption du cyberspace dans la récente campagne pour l'élection présidentielle française, celle-ci est restée très politiquement correcte, privée des canulars que suscitent habituellement ces événements et sagement mise en ligne par ailleurs dans l'ensemble. Ainsi l'apparition de stands politiques sur le jeu en ligne *Second Life* ne ressort que d'un marketing qui accentue un peu plus l'hyper réalisation du politique : on n'est pas subversif avec un objet de consommation car il n'est relié à aucun système symbolique. De même, le sujet se revendique comme un « homme sans qualité » qui vit une aventure sur « la scène du monde » (Le Breton, 1991 : 139).

Mais cette évolution véhicule aussi des projets encore plus inquiétants (Buci-Glucksmann, 2003). Aussi, la généralisation de cette structuration du monde par l'hyper réel impose de se donner les moyens de l'analyser afin d'en souligner la dimension politique : la logique profonde de cette utopie c'est bien la mutation des formes de contrôle initiée par le pouvoir. Comme toute utopie, il propose d'abord une sécurisation. A cette aune, la déstabilisation des identités que nous venons d'aborder est d'abord destinée à produire une adhésion plus forte à l'utopie, une demande de sécurisation.

### *L'infinie mise à distance des lieux et des hommes*

Pour Rodaway (1994 : 177), trois idées-clés caractérisent les géographies hyper réelles que la première partie de cette analyse s'est efforcée de mettre en valeur.

*Elles sont hyper sensuelles* : chaque sens est réduit à un nombre limité de traits accentués pour générer une expérience plus réaliste qu'une expérience originale. Souvent, l'expérience visuelle domine.

*Elles sont hégémoniques* : l'expérience hyper réelle dans un lieu et à un moment spécifiques domine la perception de toute autre expérience géographique dans d'autres espaces. Devenue un standard, l'expérience hyper réelle supprime le besoin et la possibilité de référence à un original. Au-delà des parcs à thème, des films et des centres commerciaux, l'hyper réalité investit tout environnement construit patrimonialisé : les lieux historiques, l'environnement

naturel, la ville, la campagne ou le sauvage. Surtout, nous venons de voir qu'il investit nos imaginaires en supprimant toute référence symbolique et crée un malaise identitaire.

*Elles sont consuméristes* : constituée d'images, de thèmes enracinés dans une tradition culturelle, située à l'intérieur d'une économie de l'offre et de la demande, l'expérience hyper réelle est une relation économique et culturelle. Présentée comme une marchandise qui peut être achetée et consommée, la nature hyper réelle de l'expérience, sa répliquabilité rend nécessaire la définition du produit. Ainsi lors d'une récente catastrophe en Asie, les médias ont créé un produit, l'ont nommé<sup>248</sup> et l'ont vendu : il n'est pas difficile d'imaginer l'ampleur des gains publicitaires suscités par ces émissions/émotion qui rassemblent des audiences deux à trois fois supérieures à celles que l'on rencontre habituellement. Ils ont aussi utilisé les fameuses ONG, pour donner à *vivre* l'expérience du monde au plus grand nombre (*vibrons ensemble*) en insistant sur une prétendue visibilité de l'argent donné : comme un steak ou l'argent déposé sur un plan épargne-retraite, chacun doit connaître sa traçabilité ou régime de mise en visibilité virtuelle.

La tentative de recréer le même événement à partir de la grippe aviaire n'a pas eu le même succès, probablement parce que la manipulation était trop poussée : créer une psychose à partir d'une maladie qui n'existe pas encore et n'existera peut-être jamais. Les arguments utilisés ont parfois frôlé le ridicule : ainsi dans son édition du 5 octobre 2005, *The Independent* de Londres titrait en première page : « *the only weapon against bird flu*<sup>249</sup> » sous une photo montrant une graine de badiane ou anis étoilé très agrandie ; deux ans auparavant, la société Pernod-Ricard avait utilisé presque la même photo pour la publicité de printemps de son pastis, fabriqué aussi avec l'anis étoilé...

Assisté par la publicité, le consommateur apprend donc à désirer des produits susceptibles de fournir des géographies hyper réelles pour satisfaire ces désirs<sup>250</sup>. L'expérience géographique hyper réelle n'est pas esthétique, ni purement fonctionnelle. Plutôt hédonistique, elle entraîne d'abord la consommation pour elle-même (c'est la logique du shopping au centre commercial) ou réexpérimenter la satisfaction finale de l'expérience hyper réelle : au début de la décennie, à travers ses campagnes de publicité autour du thème « re-vivre », le séjour au club Méditerranée devait permettre de retrouver les images médiatisées emmagasinées et intériorisées par le téléspectateur ou lecteur de revues de voyages ; c'est exactement le même projet que caressent les promoteurs de Palm Jumeirah à Dubaï (planche).

---

<sup>248</sup> Auparavant, hormis les géographes, qui connaissait les *tsunamis* ?

<sup>249</sup> « La seule arme contre la grippe aviaire. »

<sup>250</sup> Cf. la chanson d'Alain Souchon : *Foules sentimentales* (1993).

Il me paraît indispensable, pour prolonger Rodaway, d'ajouter trois autres idées nécessaires à l'analyse de l'hyper réel :

- sa sécurisation permanente (le *risk-free environment*),
- la construction d'un monde réactionnaire (poser la question politique),
- l'autonomisation des modèles (le « VOUS êtes le modèle » de Baudrillard).

Ce monde aristotélicien (Laurel, 1991) des repas dansants comme des réseaux est fondamentalement sécurisé selon deux logiques. Tout d'abord, ce que Spring (2004) nomme *risk-free environment* pour définir de tels systèmes socio-spatiaux locaux. Il étudie une *scene* de rave-parties dans un quartier déclassé d'une ville des USA ; ici, le *risk-free environment* que les commerçants promoteurs de cette *scene* garantissent à leurs clients concerne la drogue (achat sans difficulté d'une marchandise de bonne qualité à prix raisonnable), la privatisation de sa consommation et la sécurisation institutionnelle (pas de sanction des excès d'alcool, de drogue ; pas de contrôle de l'âge minimum légal pour accéder aux bars et à l'alcool). Cet environnement sécurisé contextualise le risque, le nie fictivement par sa dissimulation, l'intègre dans l'intimité du système de valeurs autrefois collectives (Sennett, 1991), en général nationales, et aujourd'hui réduit à celui de chacun des clients.

On retrouve souvent ces logiques : à Dax, en 2005, quand on annonce « une mobilisation landaise pour des fêtes sans risque » (*Sud-Ouest*, 30 juin), il ne s'agit pas de limiter la consommation d'alcool à l'origine de tous les excès, seulement proposer des points repos. Dans *Zéropolis* (2002), Bégout insiste sur la réglementation très stricte de la débauche à Las Vegas : l'écart et l'anomalie sont absolument bannis par les polices privées des casinos car il s'agit, comme dans les repas dansants français, de garantir la satisfaction du désir par le contrôle social afin de combiner « sécurité du désir et désir de sécurité » : il s'agit de fondre les notions de culture, travail et loisirs dans un divertissement consumériste sans fin, l'*entertainment* ou *retailentertainment* dans sa déclinaison immobilière

Par ailleurs, dans la logique d'une utopie en cours de réalisation, se développe l'idée d'une perfection du dessin et d'une totalisation du monde présenté (Davis, 1991 : 244), une « lucidité de l'ivresse » (Hampartzoumian, 2004 : 185) qui, au nom de la transparence, aboutit à une stérilisation de l'imaginaire. Schmoll (2000 : 43-44) évoque l'univers des jeux vidéo en ligne comme un gentil petit monde bien ordonné ; c'est ce que, plus pessimiste, Soja (2000 : 312) développe au sujet des métropoles contemporaines la métaphore des « archipels carcéraux » qui se déclinent en un enfermement des pauvres au centre ville et sa première couronne pavillonnaire, transformée en « zone de tir à vue » (Davis, 2006 : 48) et de l'autre côté la « *Homegrown Revolution* » (Soja, 2000 : 312), la révolution de l'enracinement

domestique et ses styles de vie insulaires. En Europe, le schéma est plus complexe mais aussi plus simple à mettre en œuvre : la mise à l'écart en périphérie toujours plus lointaine est le mode le plus fréquent de ségrégation (texte n°3) qui ne rend pas moins très lisible les différents quartiers qui se juxtaposent sans se voir vraiment.

Face à cette totalité, l'individualisation débouche sur la parcellisation des expériences et renforce les processus de dépossession de l'individu de sa capacité à construire une individuation. La conscience de sa fragilité l'amène, certes, à rechercher des prothèses collectives telles que grandes retransmissions sportives télévisées, les communautés « trans(e)cendentes » techno (Hampatzoumian, 2004) ou la télé réalité. Mais ces événements ne peuvent produire que l'effet exactement inverse que celui recherché : la conscience de la duplication des expériences ne lui donne aucune garantie sur son existence propre et peut même lui faire craindre qu'il ne soit que le produit d'un clonage étendu à l'ensemble de l'univers : c'est l'origine du succès du film *Matrix* (Wachovsky, 1999), libre adaptation du roman cyberpunk *Le neuromancien* de Gibson (1985).

Moins futuriste mais plus inquiétant encore par sa banalité même, sa proximité avec nos quotidiens, deux représentations de Lisbonne pointent une identité qui se dissout dans la ville ; c'est le glissement souligné par Choay (1999) de la ville vers l'urbain. *Cimêncio*, (Lopes et Cera, 2003), un recueil de photographies, décrit un parcours, une croisière en toujours lointaine périphérie, presque toujours de nuit et toujours dans le silence : son nom composé de *cimenço*, le ciment, par allusion au monde de béton dans lequel les auteurs nous font naviguer, et *silencio*, ce silence qui se dégage de cet univers, épais comme la glace des voitures à travers laquelle on s'essaie à voir le monde à distance, loin du *ruido*, le tapage de l'activité diurne (texte n°5).

Dans *Alice* (Marco Martins, 2004, fig. 29 et 30), même difficulté à percevoir les sons, même opposition entre la rumeur indistincte des transports en commun et le silence de la nuit, l'un et l'autre incapables d'apporter du sens. Le héros, Mario, cherche sa petite fille disparue dans la ville en distribuant des *flyers*<sup>251</sup> et des affiches qu'il placarde ou promène partout dans l'indifférence. Mais c'est aussi la ville qu'il traque, grise et anonyme, avec des caméras qu'il plante un peu partout dans les lieux fréquentés et qui donnent des images glauques de la foule. En noir et blanc, Mario visionne la nuit, chez lui, sur onze écrans disposés en système de surveillance, les dizaines d'heures d'enregistrement filmées le jour par les caméras dispersées partout dans la ville. Mais est-ce bien le jour ? La plupart des lieux envisagés sont des stations

---

<sup>251</sup> Petit prospectus massivement distribué dans la rue.

de métro et autres non-lieux (Augé, 1992) souterrains, baignés dans une lumière grise. Comme dans *Cimêncio*, c'est la nuit que la ville prend réalité, que les images s'efforcent d'échapper à leur virtualité ; c'est aussi ce que sous-tend le développement partout en Europe de projets d'animation nocturne des villes (Gwiadzinski, 2005) : le constat de cet échec majeur de la socialisation est récupéré et réinterprété comme élément de marketing territorial. La dédensification est l'élément qui permet d'accéder à la vérité des lieux ; pour le dire autrement, dans la ville, l'ennemi, l'élément parasite et perturbateur, l'intrus à éliminer, c'est l'homme ou, du moins la société socialisée, pour lui substituer un rassemblement idéal d'égaux. Les *rave party* ne fonctionnent pas autrement en choisissant (texte n° 1) des espaces immédiatement contigus à l'agglomération pour leur faible densité et la capacité d'y reconstruire une ville, un ailleurs où « quitter son vêtement social » (Fontaine et Fontana, 1994 : 14 ; voir aussi 21), un hors-lieu, « zone autonome, zone d'autonomisation » (Hampartzoumian, 2004 :154 et sq).

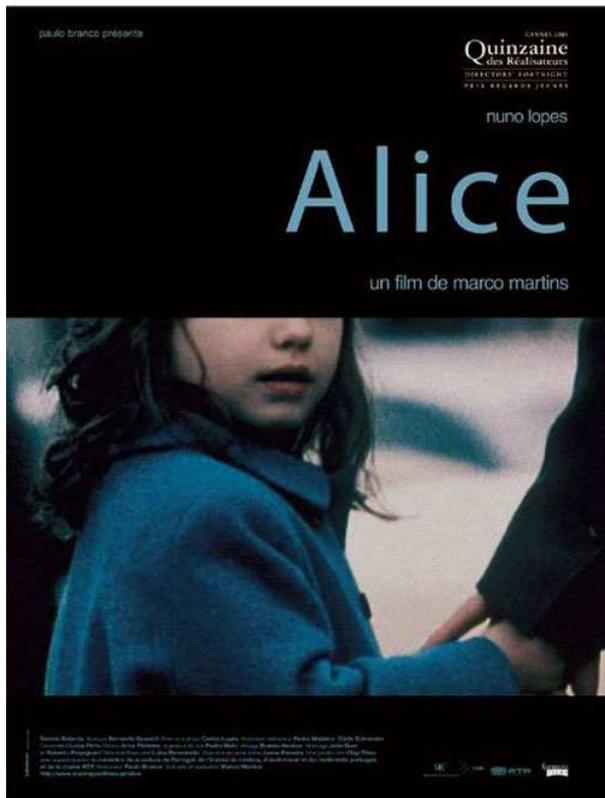


Fig. 30 et 31 : La solitude, c'est l'absence de regard ou sa multiplication/dévirtualisation, par la technique et la médiatisation permanente : la désindividuation hyper réelle après la mort du symbolique (Stiegler, 2004)

Source : dossier de presse, Madragoa Production, 2004

Ce brouillage des sens participe donc de l'organisation d'une indistinction entre les lieux qui vise à fuir leur réalité singulière et les rendre ainsi génériques comme les stations service de la Shell ou d'Esso photographiées dans *Cimêncio* (Lopes et Cera, 2003 : 58) ; il en existe des dizaines dans l'aire urbaine, mais elles sont aussi semblables dans tous les continents, à Düsseldorf comme Montréal ou Béziers : dans *Alice* comme *Cemêncio*, plus de lieu dans sa spécificité, mais des espaces qui réfèrent à un type, mentalement construit par le spectateur et

adapté à des contextes variés : c'est la réalisation concrète d'une expérience sensorielle *géographique* devenue construit cognitif (Rodaway, 1994 ; Belin, 2002 ; texte n°7). C'est pourquoi, la périphérie est vraiment un personnage. Un personnage qui se substitue à tous les autres, absents de l'image, équivalent à tous les autres. Evoquant le jeu vidéo *SimCity*<sup>252</sup>, Cera (2003 : 101) croise à l'infini dans une ville qui « n'a plus d'échelle, ni de centre, seulement des extensions » dessinées à partir « d'une tapisserie d'infra-structures et de systèmes composée par les autoroutes, centrales électriques, réseaux de métro, usines, lignes de chemins de fer ». Il ajoute plus loin qu'il « n'y a rien de terriblement prophétique dans ces cartographies digitales, n'importe quelle dérive à travers des paysages suburbains se charge de l'illustrer. A Rinchoa, Brentwood ou Nanterre les spécificités se délitent quand nous percevons comme les éléments de ces territoires sont clonés les uns les autres : voies rapides, postes d'éclairages, *mupis*<sup>253</sup>, nœuds de fibres optiques. Il est fréquent de rencontrer dans Carnaxide<sup>254</sup> des panneaux où les éventuelles indications toponymiques ont été remplacées par les logotypes de Blockbuster ou de MacDonald dans une tranquille promotion de ce nouvel ordre de locomotion global, sans *topos*, ni *genus loci*.» (Cera, 2003 : 103).

D'autre part, à cette indistinction s'ajoute une confusion entre la fiction artistique et la ville pratiquée par ses habitants quand la réalité et sa fiction se télescopent (fig. 32). Mais c'est un peu l'objectif de toutes ces approches : montrer la permanence de cette confusion, jusqu'à la cruauté : Marco Martins explique<sup>255</sup> que, faute de moyens financiers conséquents pour payer des figurants, beaucoup de scènes d'*Alice* furent tournées *in vivo* dans la rue à l'insu des passants qui participèrent ainsi à la réalisation du film. C'est le cas de celle où l'acteur déambule dans la foule avec une affiche d'Alice. L'équipe s'est interrogée sur l'éventualité qu'un passant s'arrête et questionne l'acteur ; on décida d'improviser si le cas se présentait. En quatre jours de tournage, cela n'est jamais arrivé, montrant bien l'indifférence à ces situations. Mais, comme partout en Europe ou aux Etats-Unis, le Portugal a développé une inquiétude morbide devant les enlèvements d'enfants et vient de se passionner pour le cas très médiatisé, donc plus intéressant, d'une jeune Anglaise disparue en Algarve et on a vu fleurir les affiches

---

<sup>252</sup> Jeu sur ordinateur très populaire à partir de la fin des années 1980 dans lequel le joueur dispose d'un capital qu'il dépense en construisant peu à peu une ville afin d'y attirer de nouveaux habitants, lesquels lui procurent des revenus supplémentaires destinés à de nouveaux équipements pour attirer de nouveaux habitants, etc. Très critiquable car il repose sur des conceptions exclusivement fonctionnalistes, ce jeu correspond à ce que Baudrillard critique dans *America* (1988) : les villes américaines ne sont plus que de l'espace, extensible à l'infini par prolongement du même, infiniment dupliqué.

<sup>253</sup> Les MUPIS (OPIS) sont des panneaux lumineux publicitaires placés le long des principales artères de circulation de la ville et destinés aux automobilistes et aux piétons.

<sup>254</sup> Quartier du Nord de Lisbonne.

<sup>255</sup> *L'Humanité*, 20 mai 2005, Michaël Melinard

*Procura se Madeleine...* On retrouve la situation analysée par Davis (2006 : 66) à San Dimas, banlieue de Los Angeles où une vigoureuse action parentale (panneaux déclarant la zone sans pédophiles, fichage des enfants) répond à un fort sentiment de culpabilité ; dans sa modélisation de la ville, Burgess n'avait pas prévu mais ne pourrait plus ignorer « le pouvoir que les mauvais rêves exercent désormais sur le paysage public » (Davies, 2006 : 66).

Fig. 32 Photographie d'octobre 2006, deux ans après la sortie du film et trois ans après son tournage. Avenue Barbosa do Bocage (Campo Pequeno), on recherche toujours Alice; des affiches du tournage continuent de hanter Lisbonne : à la recherche d'une réalité de la ville qui se défile jusque dans la fiction.



Photo : D. Crozat , 2006

Dans cette logique, la reconstitution par les cinéastes, Wenders<sup>256</sup> par exemple pour Lisbonne, d'un espace *vraisemblable* à partir d'images glanées un peu partout dans l'agglomération devient logique : de *SimCity* à Wenders ou Lopes et Cera, nous arpentons une ville hyper réelle, incapables de décider quand nous quitterons ce vraisemblable pour rejoindre

---

<sup>256</sup> *Lisbon Story* (1994) : imagerie qui réfère en permanence à un passé indistinct et réputé benoîtement heureux (en l'occurrence celui de l'époque salazariste !), caricatures de la ville moderne composées par la répétition de discours péjorant certains espaces (« Ici, c'est un quartier de voleurs ») ou paysages recomposés à partir de la juxtaposition d'images glanées parfois à dix kilomètres les unes des autres, ce film est un modèle de ces reconstructions hyper réelles des villes telles que le cinéma peut nous les proposer ; voir l'analyse plus complète dans le texte n°5. Les films de Wenders sont toujours intéressants pour ce qu'ils révèlent de ce monde de médiation en abyme : on y repensera dans le chapitre suivant en évoquant *The end of violence* (1997) au sujet de la société de surveillance.

le réel. Mais celui-ci a-t-il encore une quelconque importance ? La ville est enfermée dans ces représentations hyper réelles : elles deviennent présentations, affirmations performatives de sa réalité, sans souci du découplage complet avec la vie qu'y mènent leurs habitants. Dans ce contexte, comment l'individu ne pourrait-il douter de sa capacité à construire une individuation ?

*La sécurisation définitive du monde par sa mise à distance*

L'âge hyperindustriel (et non post-industriel) est « extension du calcul bien au-delà de la sphère de la production et par une extension corrélative des domaines industriels » (Stiegler, 2004 : 100) ; la computation généralisée submerge l'ensemble des dispositifs *d'individuation psychique et collectif* (Simondon, 1958, cit. in Stiegler, 2004). Le projet de rendre visible « l'au-delà des apparences sensibles » (Mandelbrot) s'étend à la *subjectivité*. La logique profonde de l'œuvre d'Alan Turing et surtout Wiener est la création d'un ordre utopique absolu (Breton, 1992 : 21) : le monde du surhomme que chacun *mérite* d'être. Cette généralisation du calcul au-delà de la sphère productive, submerge l'ensemble des dispositifs d'individuation psychique et collectif : l'individu n'est plus qu'un commutateur dans une logique où « les processus intellectuels pouvaient donc s'appréhender comme le produit d'une activité relationnelle entre des éléments de base » (Breton, 1992 : 23). Ce « nouveau stade, quoique hors du commun, de la perte d'individuation, *en relation avec un nouveau stade de l'histoire des machines et donc de la technoscience, est aussi le nouveau stade d'un processus de grammatisation.* » (Stiegler, 2004 : 100) : « C'est non seulement dans un autre espace et dans un autre temps qu'est plongé l'ouvrier, mais c'est aussi une autre conception du monde qu'il épouse, sans le vouloir, imposée par la raison scientifique. La logique figurative sous-jacente au numérique est la simulation. Le sujet s'appareille désormais à des automatismes d'une puissance inouïe » (Couchot, 1998 : 12).

La pire violence de l'hyper réel réside dans cette dépossession, *misère* symbolique déstabilisante. Anne Fournand (2007) montre ainsi comment la construction d'une spatialité corporelle au moyen de l'échographie fœtale par l'introduction de l'image a permis une mise à distance de la mère vis-à-vis de son futur enfant. La promotion forcenée de cette transparence participe ainsi de l'élimination d'une part d'ombre majeure dans nos sociétés : nous sommes dans une écologie du sujet appareillée, d'un sujet dont les limites entre le corps et le Soi sont confuses (Pile et Thrift, 1995) : certains établissements scolaires développent le fichage-repérage des élèves au moyen de leur empreinte de main. Si on imagine qu'une école est un

lieu majeur de construction de l'identité, d'interconnaissance maximale et de re-connaissance, l'utilisation de telles technologies peut apparaître comme un viol de l'intimité profonde mais remet aussi en cause le projet collectif sur lequel est fondée l'institution scolaire.

Cela ne suscite pas grande émotion dans une société où la transparence devient progressivement vertu sous diverses influences, en particulier celle de la télé-réalité. Pour Blanchard (2002), la *télé-réalité* est le véritable prolongement contemporain des zoos humains de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, car elle combine un certain nombre de caractères très forts de ces exhibitions : la diffusion très large, le succès important, l'idée d'espace clos et fermé au public, le voyeurisme (*On a échangé nos mamans*), le pseudo-consentement trompé de l'Autre mis en scène (les enfants de *On a échangé nos mamans*, les filles du *Millionnaire*), l'organisation et la mise en scène de la déchéance de l'Autre (toujours les filles du *Millionnaire*, mais aussi le terrible *Jerry Springer Show*<sup>257</sup>). Le plus souvent, la mise en scène de l'Autre est produite dans un espace anormal, exotique (*Survivors*, *L'Île de la tentation*, *Kho Lanta*) ou sinon détourné de son usage normal (*Loft Story*, les châteaux de nombreuses émissions, la fausse usine de *Jerry Springer Show*) ; il peut s'agir aussi d'un exotisme historique par la reconstruction d'un passé, le nôtre, qui a disparu et qu'on réinvente en le travestissant à l'excès (*La Ferme*, *Le Pensionnat de Chavagne*). Jusque-là rien que de très banal dans le genre : ce sont les mêmes logiques que les zoos humains.

Mais cette permanence de la typification de l'Autre, s'est complexifiée : alors que les zoos humains du début du siècle dernier devaient construire la différence de l'Autre, le créer anormal afin de convaincre d'une différence irréductible, de la supériorité occidentale et finalement produire un racisme tout autant que justifier la colonisation, cette construction évolue aujourd'hui vers un Autre très normal, d'une normalité effarante de vacuité : dans un monde beaucoup plus ouvert à la diversité, on sécurise par l'affichage permanent de cette normalité qui, en lui-même, est déjà transparence : le dernier né de TF1 (*Secret Story*) a bénéficié de la création d'une chaîne télévisée spécifique du même nom<sup>258</sup> qui diffuse 22 heures sur 24 ; face à une population qui s'inquiète pour son identité, ce n'est plus « Regardez comme ils sont différents de nous » mais plutôt « Regardez comme ils vous ressemblent », ou « ressemblent à ce que vous aimeriez être » et surtout « regardez à quoi vous devez

---

<sup>257</sup> Mais tous les *reality shows* ressortent de cette logique, ne serait-ce que par l'exposition au voyeurisme. Faut-il y voir une constante de l'homme ? C'est ce qu'insinuent chacun à leur manière, Bataille, Foucault ou Bourdieu dans ses derniers ouvrages.

<sup>258</sup> ADSL, canal 25. Il existe plusieurs chaînes permanentes de ce type aux Pays-Bas et en Belgique flamande qui, à la fin d'une émission de télé-réalité enchaînent directement sur une autre.

ressembler ». Mais, comme dans le cas de la SIC portugaise mentionné plus haut, cette fonction de miroir pour se distinguer ou s'identifier reste pauvre.

Une seconde lecture est possible, moins différente des zoos humains, mais tout aussi inquiétante que la précédente. A la diversité raciale, se substitue surtout la personnalité sociale, d'où l'importance du choix des profils des participants au jeu, en particulier au moyen de doublets qui insistent sur les différences culturelles entre individus issus de groupes sociaux différents, devenant ainsi antagoniques. C'est une des spécialités de *On a échangé nos mamans* qui construit un discours simple : les pauvres s'occupent mal de leurs enfants et de leur famille. Pour cela, on installe pendant la durée de l'émission deux mères dans le foyer de l'autre. Elles sont choisies et présentées comme culturellement et socialement opposées. Bien sûr, les remarques de celle qui bénéficie du capital culturel le plus élevé, toujours réprobatrices à l'égard de sa famille d'accueil expriment la normalité que les producteurs de l'émission donnent comme modèle unique.

Mais c'est toujours la construction d'un modèle. La normalité de l'Autre ainsi présenté, sa ressemblance recherchée avec le public brouille le jeu : « Vous êtes le modèle » (Baudrillard, 1981) ; cette star, cette icône, c'est vous. Ainsi, un programme décliné sous des formes contextualisées dans une quinzaine de pays se propose de prendre quelqu'un de particulièrement laid et de le *relooker*, lui redonner forme humaine, produire la norme physique à laquelle toutes les souillons réputées hanter le monde n'auront plus aucun prétexte d'échapper. D'autres programmes vont plus loin puisqu'ils s'attaquent à l'intégrité physique des participants, en général au moyen de la chirurgie esthétique ; un programme diffusé sur la chaîne féminine *Teva* propose même la cure d'amaigrissement d'une dizaine d'obèses en insistant sur les facteurs individuels plus que sociaux qui ont conduit à ce qui est présenté comme une déchéance : si après cela vous restez obèse c'est parce que vous n'avez aucune volonté.

Ce faisant, on pénètre un peu plus dans l'hyper réel. « A ce niveau, l'imaginaire et le stéréotype (positif ou négatif) deviennent la norme ; plus forts que le réel, ils en viennent à modifier, modeler et reconstruire la réalité » (Blanchard, 2002 : 420). En effet, le modèle original du zoo humain ne pouvait être comparé au réel, d'ailleurs on le complétait souvent d'expositions photographiques destinées à réintroduire ce réel et cautionner la vraisemblance de l'exposition ; dans les zoos humains contemporains, on cherche la confrontation pour disqualifier le réel, c'est le réel qui devient factice face à une telle perfection. Cette dimension accompagne un dispositif de surveillance qui complète très efficacement cette promotion

permanente de la transparence : la contrainte devient physique et construit un monde de l'enfermement.



## Chapitre 8

### Contraire

#### *Surveiller pour punir*

Grâce à la télé-réalité, la transparence -« transparence du mal » (Baudrillard, 1981, 1995)- devient l'idéal utopique et pervers de la société : codages et fichage, *neighborhood watch*, fluidité et lisibilité, l'homme parfait n'a pas de secret, la société idéale est *totale*ment lisible<sup>259</sup>. Cela s'accompagne de la mise à disposition de moyens efficaces pour réaliser ce rêve ancien, fonds de commerce de tous les totalitarismes, de Tocqueville (la police parfaite, c'est le policier dans la tête de chaque citoyen) à Bentham (Foucault, 1975) ; c'est un monde du secret, du cryptage et de l'enfermement, de la mise à l'écart, des agents de sécurité et des caméras de surveillance dont le prototype est le centre commercial, en tant qu'éléments de conformation de la fiction qu'ils déroulent (Lopez Levi, 1999, 179). Les systèmes de vidéo surveillance des résidences de luxe remplaçant les anciens barbelés (Razac, 1999 : 101), les *gated communities* et *cerradas* en sécession urbaine (Le Goix, 2001), la *privatopia* de McKenzie (1994) ou les repas dansants du périurbain français n'ont qu'une ambition : perpétuer à travers l'hyper réel le projet d'une définition complète du monde face aux incertitudes du réel. La matrice reste sous contrôle (Imken, 1999).

Ainsi en 2005 à Montpellier, ville moyenne pourtant sans problème particulier et dotée d'une municipalité qui ne tient pas un discours idéologique très dur sur les questions de sécurité, la rubrique «gestion citoyenne» du budget municipal recouvre certes et fort logiquement, l'aménagement de la maison de la démocratie (0,3M€) mais elle cache surtout « l'extension du réseau de surveillance vidéo urbaine (1,2M€, soit 1,2% de l'investissement total ou 5€ par habitant...). Cette utilisation systématique de la vidéosurveillance est un des changements majeurs de nos espaces publics ; elle s'est très rapidement généralisée sans véritable débat et très peu de contrôle démocratique<sup>260</sup> : à Montpellier dès février 2005, le

---

<sup>259</sup> Le titre original de *Loft Story* (décliné en une trentaine de versions différentes dans plus de cinquante pays) est *Big Brother* : on assume, on intègre et on subvertit par avance toute critique.

<sup>260</sup> Ainsi en France, la CNIL (Commission Informatique et Liberté) ne dispose que de 100 fonctionnaires pour l'ensemble de ses lourdes tâches, en particulier le contrôle des fichiers individuels informatisés, leurs échanges et croisements et tous les autres modes d'acquisition de données personnelles, sans oublier ses activités d'expertise et de conseil pour orienter la réflexion politique sur l'évolution de ces questions... Mais cela concerne aussi les caméras de surveillance, alors qu'en 2007, il existe dans le pays au moins deux millions de caméras publiques et

journal de communication municipal aborde la question en insistant sur la qualité du travail (« bientôt 80 caméras pour plus d'efficacité »). Mais pas de débat : seules sont affirmées les questions d'efficacité (3 mentions de ce terme en environ 400 mots ; cette thématique représente plus de la moitié du texte) et la rapidité de la mise en place du dispositif, initialement prévu jusqu'à 2007. Par contre, on triche avec le coût (ramené à 0,6 millions d'euros pour cette année-là, en contradiction avec le budget officiel). Surtout, on insiste sur les aspects pratiques anodins : surveillances des carrefours, des zones inondables, etc. qui ne représente qu'un quart des caméras et, enfin, on explique que les 22 agents de ce service télésurveillent également 216 bâtiments municipaux, un tunnel, les contrôles d'accès et intérieur de l'Hôtel de ville, soit au total probablement au moins 350 caméras...

L'explosion du nombre de caméras amène un Londonien à être filmé 300 fois par jour dans ses déplacements (*Le Monde*, 5 août 2005). Elle produit un espace disciplinaire (Klauser, 2004) qui vise d'abord les citoyens et n'a qu'un rôle limité sur la criminalité qu'elle est sensée combattre : en Grande-Bretagne, pays le plus massivement suréquipé de la planète avec Singapour, son utilisation est souvent couplée avec un haut-parleur qui permet de rappeler à l'ordre les gens qui ont le malheur d'abandonner un papier sur la voie publique. Par contre, la multiplication de ces systèmes de surveillance n'a pas empêché à deux reprises les séries d'attentats terroristes, pas plus que leur impuissance n'a suscité de critique sur leur utilité.

Les caméras de surveillance sont statiques et restent relativement compliquées et chères à mettre en réseau (contrôleurs humains à payer) ; c'est pourquoi elles sont relayées par des systèmes de lecture automatique<sup>261</sup> ou, dans beaucoup de *gated communities* et même un quartier du Nord de Londres, la mise en réseau directement chez les habitants qui simplifient le travail des contrôleurs. Il demeure que, trop statiques, leur développement va probablement atteindre un seuil et en limiter l'usage à des situations très localisées.

Toutes les nouvelles technologies actuellement développées sont au contraire destinées à la surveillance afin de localiser des individus mobiles. Comme elles émettent un code personnalisé, elles sont aisées à mettre en œuvre en gestion automatique, consultables de partout aisément pour un prix dérisoire (une puce nanotechnologique coûte quelques centimes d'euros) : outre, la déjà classique utilisation des téléphones portables pour localiser les

---

privées (une pour trente habitants, c'est considérable ! bien qu'on estime qu'un autre million n'est pas déclaré) et qu'elle doit veiller à ce que la fonction de chacune soit conforme au respect des libertés et que les enregistrements réalisés ne soient conservés qu'un temps limité dans des conditions de diffusion draconiennes. Il est donc possible d'affirmer que cette activité n'est pas vraiment contrôlée.

<sup>261</sup> Par exemple, l'INRIA (Grenoble) développe actuellement des logiciels capables de détecter automatiquement une bagarre ou un comportement anormal dans l'espace en question (moindre ou excessive mobilité par exemple) qui alertent automatiquement les contrôleurs humains capables de superviser jusqu'à trois fois plus de caméras.

criminels, les nanotechnologies permettent de créer des cartes d'identité équipées de puces radio détectables à plus de 10 mètres<sup>262</sup> ou des implants radio qu'on injecte sous la peau. L'exemple le plus fréquent de cette dernière technologie est toujours lénifiant afin d'atténuer l'inquiétude qu'elle suscite : une discothèque barcelonaise l'utilise avec ses clients huppés dont les consommations sont directement débitées sur leur compte. De fait, leur principale utilisation actuelle est destinée à suivre les malades d'Alzheimer aux Etats-Unis mais il a été proposé de les injecter aux détenus en libération conditionnelle et aux délinquants sexuels en équipant les écoles de détecteurs qui préviendraient de leur approche.

Le plus effrayant est la multiplication des idées d'utilisation qui surgissent autour de ces objets : on veut insérer des puces radio dans beaucoup de cartes ou d'objets afin de renforcer la chasse à la fraude dans les transports en commun ou le contrôle des marchandises volées dans les magasins. Si certain assureur n'y voit qu'un moyen de prévenir l'errance des chiens en obligeant leur propriétaire à les équiper de puces injectées sous la peau, la plupart des projets ne s'embarassent guère des questions morales que l'utilisation des nanotechnologies soulève : un représentant républicain américain aurait proposé de les injecter à tous les détenus pour éviter les tentatives d'évasion ; un autre voudrait que tous les enfants soient équipés pour prévenir les enlèvements ; le responsable d'une entreprise de sécurité rencontré dans le cadre d'une enquête sur un autre sujet m'affirmait que beaucoup de personnalités susceptibles d'être également enlevées seraient ainsi déjà *marquées spatialement* dans le cadre d'un programme de surveillance mondial géré par une entreprise sud-africaine qui s'est fait connaître pour avoir littéralement réinventé le métier de mercenaire en créant une agence de travail temporaire spécialisée au début des années 1980...

Mais caméras comme nanotechnologies ne doivent pas être envisagées seules : elles sont intégrées à des systèmes complexes qui articulent des technologies plus classiques telles que les caméras embarquées sur des hélicoptères devenues une des figures classiques de la mise en spectacle de la ville hyper réelle présentée par les films et séries télévisées. De plus en plus souvent, les services de police des grandes villes disposent de SIG (Systèmes d'Information Géographique) spécifiques qui permettent de compléter l'information donnée par les informateurs technologiques contextualisés (caméras, micros ou nanotechnologies) et synthétiser l'ensemble de ces informations<sup>263</sup>. Parfois, certaines séries télévisées (par exemple,

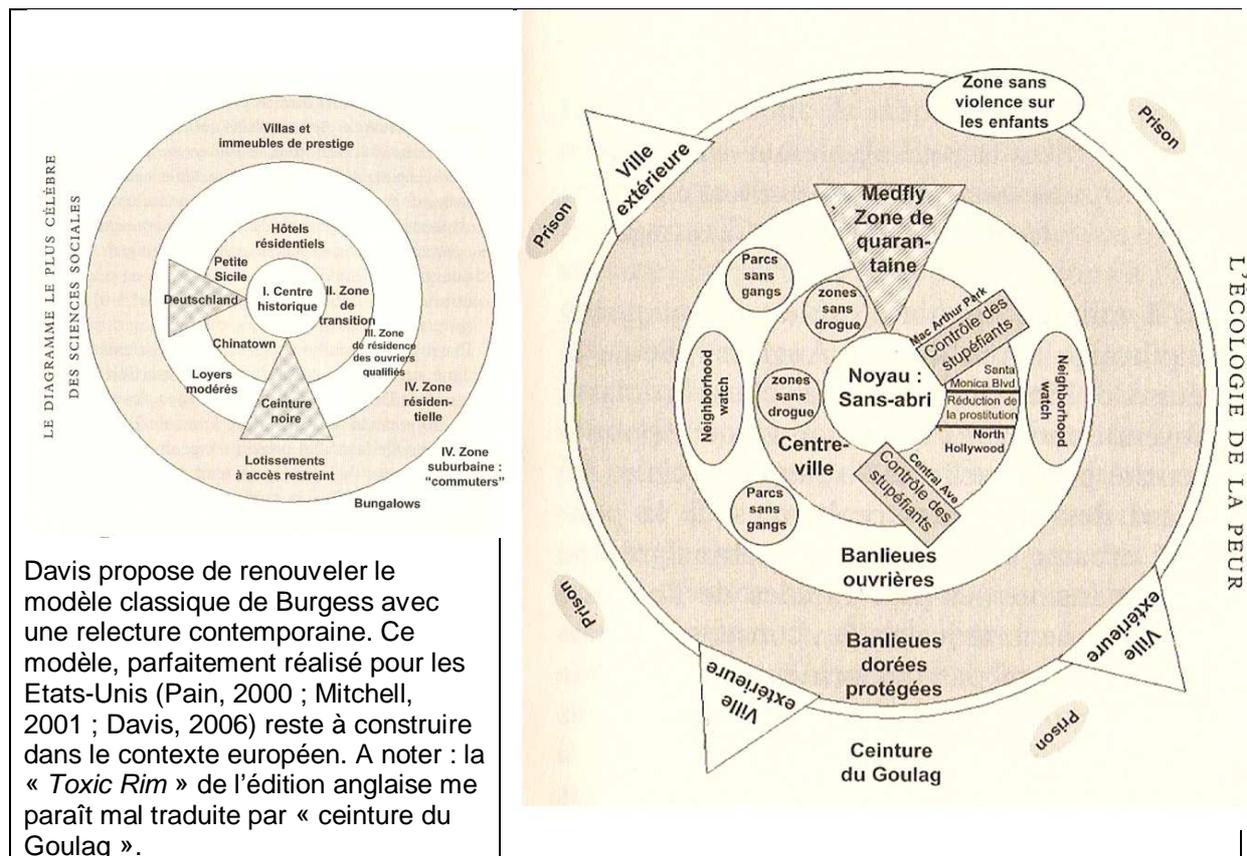
---

<sup>262</sup> Les nouveaux passeports imposés par les Etats-Unis à tous les pays de la planète qui souhaitent que leurs résidents évitent une demande visa (la France et l'UE en particulier) en sont équipés.

<sup>263</sup> On remarquera que dans ces informations, données par le responsable de l'équipe de nuit du poste de police de la Place de la Comédie à Montpellier, n'est pas mentionnée l'observation humaine d'agents sur place. Enquête

24 heures) y ajoutent, jusqu'à l'absurde d'autres technologies (les images satellites) et des gadgets. C'est la logique de ce système qui est aussi à questionner dans le cadre du débat démocratique : cette accoutumance du public par l'intermédiaire des médias est un élément de leur légitimation en même temps que l'omniprésence des systèmes de surveillance dont l'effet performatif sur le sentiment d'insécurité est probablement aussi important que la dissuasion qu'elle suscite (voir infra). Progressivement, se met en place l'écologie de la peur (fig. 33) qu'évoquait Davis (1992 : 10).

Fig. 33 L'écologie de la peur (Davis, 2006 : 16-17)



Les pessimistes objecteront que la plupart des citoyens ont déjà intégré la réponse idoine dans de tels débats : alors que la Chine déploie à Pékin un réseau de caméras exceptionnellement dense en vue de l'organisation des Jeux Olympiques, un reporter<sup>264</sup> qui interrogeait une passante à ce sujet a obtenu la réponse qu'on peut entendre de Londres à Moscou ou New York : « mais si nous n'avons rien à cacher, nous n'avons rien à craindre de ces caméras » ; transparence absolue d'une régulation sociale réussie, nous sommes bien dans la réalisation d'une utopie...

effectuée dans le cadre d'un module d'enseignement de master 2, UE Penser la ville, master 2 recherche DGSTD option ANT, Université de Montpellier 3 (décembre 2005).

<sup>264</sup> France 2, journal télévisé du soir, 4 novembre 2006.

Ainsi, uniformité et conformisme, standardisation des individus et des sociétés sont destinés à produire « une paix sociale cyber-civile » (Châtelet, 1998) débarrassée du symbolique. Dépassant la naïveté de l'Agir communicationnel d'Habermas (1987) ou la vacuité de l'idéologie du nomadisme de Maffesoli (1997), cette transparence masque l'essence commerciale et réactionnaire d'un processus d'abord politique.

### *La construction d'un monde réactionnaire*

L'hyper réel organise la disparition du réel. Mais à qui profite le crime ? S'il le dénonce, Baudrillard (1995) reste allusif : nous sommes tous complices. Voici une réponse un peu facile et qui demande à être étayée à moins de retenir l'hypothèse d'un affichage du contrôle et de la lisibilité hyper réelle comme un antidote, sécurisant et sécuritaire, face à l'individualisation de la société (Sennett, 1982, Beck, 2001 ; Giddens, 1994). Cela me paraît à la fois un peu rapide et à étayer, à la fois naïvement optimiste, à la fois réducteur pour la vision du sujet que cela véhicule.

Pour Harvey (1995), dans la période post-moderne, les individus déambulent à travers des paysages éclectiques et anarchiques ; de leur expérience quotidienne paraissent émerger deux réactions au niveau de la pensée et de l'action : ils disposent de tous les avantages de toutes les possibilités divergentes et, par opposition, sont à la recherche d'identités individuelles et collectives, pour une existence plus sûre dans un monde en mutation (Pato, 2005). « Enfin, un monde prévisible ! » (Sennett, 1991 ; Olalquiaga, 1992) : ce serait la réinvention d'un symbolique à basse densité (Stiegler, 2004).

Nous venons d'évoquer les éléments très concrets liés aux poids des structurations nécessairement mêlés à cette déstabilisation. Ils construisent la dimension psychologique de l'écologie de la peur : l'omniprésence des discours sécuritaires, la présence physique des caméras, la « bunkérisation » de nombreux services publics ou commerces<sup>265</sup>, aux Etats-Unis surtout mais aussi de plus en plus souvent en Europe, une restructuration sécuritaire des processus sociaux qui entourent ces questions intégrée dans une recomposition plus large et discrète des imaginaires spatiaux et des structurations sociales auxquelles ils sont confrontés (Katz, 2001).

---

<sup>265</sup> Qui n'est pas au moins une fois par jour amené à fréquenter un lieu pourvu de grilles aux fenêtres et portes, vitres blindées, gardes et patrouilles de type Vigipirate, barres ou tourniquets de contrôles des flux, filtrages des entrées au moyen de sas, portiques de détection, etc. ? Pour une description plus détaillée voir Davis (2006 : 52).

Pour les mettre en valeur, on peut utiliser ici des éléments tirés de la dimension personnelle de l'expérience telle que revendiquée en première partie : victime de quatre cambriolages en deux ans, j'ai pu mesurer la double déstabilisation que cela induit : psychologique d'abord (la relation à la maison est très perturbée) mais aussi dépendant de la pression systémique qui l'accompagne : considérant qu'il ne s'agit pas d'un quartier prioritaire, la police ne se sent pas très concernée, ne se déplace que deux fois sur quatre et, à chaque dépôt de plainte, les agents glissent que leur rôle est surtout de fournir à l'assureur les éléments utiles et légaux pour le remboursement. De leur côté, les compagnies d'assurances exigent qu'après un cambriolage les protections anti-vol soient renforcées sous peine d'un accroissement de la franchise décomptée du remboursement des pertes occasionnées lors du sinistre suivant. Apparaissent ainsi progressivement des éléments d'enfermement dans cette logique carcérale : les barres de protection en travers des fenêtres, l'alarme, puis finalement le déménagement dans une ville voisine en se préoccupant de cette réalité sécuritaire dès l'achat de la maison (choix du quartier, volet en bois renforcés, etc.).

A la même époque, lors de l'enquête mentionnée plus haut, un responsable de la police locale expliquait que l'intensité des rondes de surveillance est déterminée par l'évolution des statistiques d'événements déclarés dans chacune des zones qui découpent son secteur d'intervention, pondérées par des éléments liés à la composition sociale des quartiers qui la composent. Ainsi il s'agit de naturaliser le principe de stigmatisation des quartiers pauvres ; la seule information fiable émane d'une représentation statistique, disqualifiant toute personnalisation et prise en compte d'une expérience non médiatisée. Par ailleurs, une surveillance accrue va nécessairement accroître le nombre de faits délictueux constatés et donc renforcer un peu plus l'image négative des quartiers pauvres.

Interprété de manière personnelle, cela signifiait aussi que le quartier ni très chic (donc à protéger particulièrement) ni très pauvre (à surveiller de préférence) où j'habitais devrait connaître une hausse importante de la délinquance avant qu'elle ne soit prise en compte pour modifier sensiblement l'activité de la police. C'était donc une incitation supplémentaire à trouver des solutions individuelles et à s'inquiéter de l'insécurité qui devient ainsi progressivement un des constituants majeurs de l'organisation des modes de pensée de l'habiter. Jointe à d'autres facteurs de déstabilisation manipulée selon les mêmes logiques<sup>266</sup>

---

<sup>266</sup> Dans le cas de la peur du terrorisme, qui, quantifiée en terme démographique (risque statistique de mortalité), est absolument dérisoire, cela amène à construire des icônes dont la réalité reste à prouver pour les instrumentaliser ensuite : Ben Laden doit ainsi son existence et son actuelle survie médiatique alors qu'il est probablement mort depuis plusieurs années à la diffusion d'informations émanant presque exclusivement des

telles que l'insécurité économique (menace de chômage), la peur du terrorisme, etc., cela induit un mouvement de fuite de l'espace public vers des habitats socialement très segmentés :

Cette interprétation (Wood, 2003 ; Siebel, 2004), est basée sur une approche pessimiste des processus de changement urbain. Le changement et l'évolution dans la société post-moderne sont interprétés négativement comme une résilience de la nouvelle réalité, considérant exclusivement la situation à travers une fiction idéalisée du passé. En conséquence, le terme de fragmentation est un des éléments de base pour caractériser cette nouvelle et « non désirée » qualité des dynamiques spatiales qu'on retrouve dans de nombreuses régions urbaines à travers la diffusion de nouvelles barrières physiques telles que les zones résidentielles d'accès restreint. Selon cette argumentation, une part croissante de la population est submergée par l'individualisme dominant les styles de vie et les conséquences des interdépendances globales dans la sphère locale et même individuelle. Avec le degré croissant d'entropie et de peur physique dans beaucoup d'espaces (de la peur du chômage à la peur du terrorisme), un retrait vers un quartier homogène à l'organisation privatisée apparaît désirable par certains segments de la société. Cela a pour conséquence de réduire fortement les possibilités d'interaction spontanées et dues au hasard, en opposition avec la cité traditionnellement compacte et développée progressivement. La sensibilité urbaine et l'urbanité sont limitées à une consommation contrôlée (Herlyn 2004, Selle 2004).

(Janoschka, 2006 : 63).

Mais, contradiction majeure autant que garde-fou du processus, la modification des modes de pensée ne peut aller trop loin par peur de gagner l'inconnu, insécure par définition ; ce monde hyper réel n'est pas très imaginaire : jusqu'à présent, l'art ou les jeux vidéo sont incapables de penser un ailleurs réellement différent : *Lara Croft* ou *Matrix*, ce dernier même très en retrait par rapport au roman originel, restent conformistes et ne permettent pas de poser une autre subjectivité (Couchot, 2003). L'hyper réel est fondamentalement conservateur car dans l'impossibilité de toute imagination créatrice puisqu'il ne reproduit que ce qui est déjà représenté : d'où le choc lorsqu'une réelle nouveauté apparaît (l'attentat contre le World Trade Center de New York en 2001), bien vite récupérée et transformée en icône pour produire de nouveaux thèmes sécuritaires. Ce projet dangereux ne serait donc pas si ambitieux ; on reste dans le politique, pas dans la métaphysique : cette ambition stérilisante de boutique (Eco, 1985 ; Stiegler, 2004) ne le rend pas moins inquiétant.

Derrière cette généralisation de la transparence à qui profite donc réellement le crime ? Ce projet de construction d'un monde réactionnaire fonctionne sur deux niveaux distincts mais largement inter-reliés : politique et moral.

---

gouvernements nord-américains qui se sont succédé depuis dix ans, à l'exception d'une vidéo où il apparaissait que son système pileux, blanchi, avait rajeuni ; de même, certains journalistes (A. Adler, *France Culture*, 3 mars 2005 ; dossier de presse dans *Courrier International*) ont parfois douté de l'existence du leader terroriste Zarkaoui en Irak. Plus largement, le terrorisme n'existe que par cette capacité à perturber les jeux iconiques dominés par l'Occident (Wark, 1994) et en même temps, -mais les deux éléments font système- à travailler le conditionnement, à « exploiter une culture de la peur » (Walklate & Mythen, 2006). Ainsi, la surveillance armée des lieux d'affluence (type Vigipirate), partout à un niveau élevé depuis une quinzaine d'années, n'a jamais empêché les attentats (Paris, 1995 ; Londres, 2006).

*Un projet politique réactionnaire*

Le premier niveau part d'une évidence : nous ne sommes pas dans une période vraiment préoccupée de social, ce que revendiquent même les néo-conservateurs : « le libéralisme [est] une mythologie déplorablement aveugle à la réalité humaine et politique » (Kristoll, 2003). L'idéologie dominante vise la construction d'un monde idéal débarrassé de ses scories qui passe donc par le gardiennage, la surveillance, le filtrage systématique et le cloisonnement des sociétés (Davis, 1991). La négation du conflit social, de la confrontation, l'invention de nouvelles ségrégations (Barata Salgueiro, 1997 ; texte n°3) traduisent une négation de l'autre, mais pas n'importe lequel : ce monde hyper réel cloisonné est réservé à une *élite* qui cache ses pauvres afin de ne pas les voir, voire ne pas les nommer.

Ainsi à propos de ceux qui ne peuvent accéder aux résidences Soho<sup>267</sup>, Stephan Law (2004) utilise l'expression terrible de « sous-privilegiés » et envisage sans problème qu'ils vivent dans un monde économiquement cloisonné, à l'écart des populations dont il parle ; à Singapour ou Hong-Kong comme en Europe, un tiers de la population est confinée dans des circuits sociaux spécifiques (le logement social ; les bars populaires, les supermarchés pour les pauvres : Lidl, Aldi, etc.) qui les tiennent à l'écart du reste de la ville alors que les plus riches accèdent au commerce en ligne (Metton, 1998). De même, dans les années 1980, les médias transforment les clochards en SDF (Zeneidi, 2002 : 33-37). Cela a deux conséquences : c'est une façon de les nier en les enfermant dans une catégorie administrative distincte qui devient leur seule identité. Par ailleurs, c'est une façon de court-circuiter toute forme d'aide sérieuse : la forme particulière du discours médiatique impose l'urgence comme unique mode d'assistance et, gênant ainsi toute politique à long terme, participe à la création de sa misère et de son enfermement dans la rue. La maîtrise de la production de l'image des lieux donne pouvoir d'occulter les enjeux réels (Agier, 1999). Aux Etats-Unis où le nombre de clochards est beaucoup plus important, c'est une véritable guerre que met en valeur Don Mitchell (2002). Dans les pays riches, cette volonté d'ignorer le problème en le médiatisant est couplée avec le secret, le cryptage, la mise à l'écart et l'enfermement ; elle est donc clairement liée à la négation même de l'existence des plus pauvres. C'est le revers nécessaire de la transparence qui génère la fluidité, l'adaptabilité, la flexibilité, la mobilité.

Fluidité maximale propageant le mimétisme comme une gangrène, confusion de la mobilité avec le « nomadisme » douteux des « jobs » et du temps partiel, solidarités expéditives de camaraderies de survie, tels sont les caractères de la « nouvelle société civile » asservie à l'équilibre, orchestrée par une vision thermodynamique du politico-économique. Il ne serait donc pas exagéré de parler ici de société thermo-civile, ou, mieux, de thermocratie, régentant la vie quotidienne de centaines de millions d'hommes moyens, de Robinsons

---

<sup>267</sup> Des résidences très standardisées construites pour les classes moyennes dans plusieurs pays d'Asie.

consommateurs-panélistes, lointains descendants des Robinsons de Hobbes et salués pompeusement comme les prototypes de la postmodernité, enfin affranchis de tous les « grands espoirs » et de tous les « grands récits ». (Châtelet, 1998 : 78)

Mais il importe d'abandonner l'idée caricaturale d'un complot diffus<sup>268</sup>, facilement dénoncée par les hyper-libéraux, et d'envisager la réalité froide et nue du pouvoir social (Foucault, 1975 : 196). Parler de postmodernité n'a pas grand sens puisque ne sont pas remises en cause les modalités de construction du pouvoir depuis le XVII<sup>e</sup> siècle étudiées par Foucault. Seules évoluent les modalités de leur mise en œuvre (Soja, 2000 : 304 ; 2002 : 37), la mutation est affaire d'amélioration des techniques de *containment* des pauvres et de restructuration des imaginaires : en articulant des technologies plus efficaces (Graham, 2005) et des pratiques réordonnant les normes légales et morales (Coleman, 2005) la société se restructure autour d'une « culture de la peur » (Walklate & Mythen, 2006), un nouvel ordre urbain qui est aussi celui d'un asservissement à l'économique. Le passage à une logique de lecture hyper réelle de la société permet de facilement faire disparaître un groupe qui n'y accède pas ou mal, en particulier à travers sa manifestation principale : la consommation. C'est le phénomène « *chav* » (Hayward & Yar, 2006) : ils montrent comment ce terme se substitue à celui de classe inférieure (*underclass*) ; sa construction repose sur un discours commun qui insiste sur une « prédisposition pathologique », une naturalisation dans le domaine de la consommation.

Par ailleurs, les nouvelles modalités hyper réelles de construction et de contrôle de la société ne suppriment pas les violences mais en diminuent la visibilité en les faisant évoluer de trois manières :

- la violence physique directe exercée par le pouvoir est à plus discrète, sauf exception (cf. l'affaire Rodney King et les émeutes qui ont suivi le procès des policiers impliqués, émeutes urbaines françaises de 2005) qui en confirment la nécessité ;

- cette violence physique est probablement moins importante que ne le nécessiterait ce contexte d'extrême ségrégation car une large partie est transférée dans le domaine du figuré et de la représentation (voir infra), mise à distance au moyen de régulations techniques (surveillance électronique) et surtout niée par la représentation médiatisée qui devient la seule référence authentifiant le réel (Crozat, 2006) : en France, les problèmes de voitures brûlées ne

---

<sup>268</sup> Avec ses icônes elles-mêmes caricaturales : Margaret Thatcher, Le Baron Ernest Antoine Seillière ou bien sûr l'inépuisable Bush ; cette logique développée dans la plupart des pays occidentaux avec des émissions télévisées utilisant des marionnettes conduit généralement à naturaliser ces personnages et permet, au final, de décrédibiliser la critique de la nocivité de leur politique. Les véritables critiques suscitent au contraire des réactions très violentes qui montrent bien la peur de perdre le contrôle de la production médiatique : on se souvient par exemple des commentaires indignés à la sortie de l'ouvrage de Viviane Forrester sur *L'horreur économique* (1996) qui insistait avec justesse sur le lien entre contrôle économique et pouvoir même si ses noires prophéties ont pourtant été largement dépassées par l'évolution tant sociale qu'économique ou culturelle de la dernière décennie.

sont évoquées qu'en situation de crise (tab. 1). Le recours à la technologie procède aussi de cette mise à distance : Graham (2005) montre le rôle des nouveaux outils géographiques qui permettent ainsi de mieux séparer les groupes sociaux afin d'en améliorer la gestion ; il insiste sur le contenu idéologique au cœur de l'innovation technologique ;

- la majeure partie de cette violence physique est privatisée (gangs, associations de résidents, autodéfense, milices de propriétaires, gardiennage...) grâce à ce confinement et cela ne suscite pas trop d'interrogations de la part de citoyens qui se désintéressent de ces espaces puisqu'il est possible de les expulser de l'imaginaire social.

Tab. 1 Violences urbaines en France de janvier à septembre 2005 : les émeutes d'octobre-novembre 2005 n'étaient pas une surprise, « la guerre sociale de faible intensité » (Davis, 2006) est cachée dans cette indifférence, mais chaque nuit, une centaine de véhicules brûlent en France (350 à 600 pendant les émeutes).

	France	Seine-St-Denis
<b>Type de violences</b>		
<b>Incendies de voitures</b>	28 041	1 356
<b>incendies de poubelles</b>	17 489	681
<b>jets de projectiles</b>	6 004	252
<b>dégradation de mobilier urbain</b>	5 757	222
<b>rodéos automobiles</b>	3 768	202
<b>incendies de biens publics</b>	3 926	92
<b>violences collectives</b>	3 832	60
<b>occupations de halls d'immeubles</b>	267	33
<b>affrontements entre bandes</b>	6 004	252

Source: Direction Centrale des Renseignements Généraux, rapport mensuel, octobre 2005

Au final, cela donne donc cette « guerre sociale de faible intensité » que dénoncent Bourgois (2000) ou Davis (1997, 2006). L'architecture et l'urbanisme sont les armes les plus concrètes de la construction des ségrégations : « "Reconstruire L.A." veut simplement dire consolider le bunker » (Davis, 2006 : 18) ; la remarque est valable pour la plupart de nos villes : la sécurisation semble souvent faire office de projet urbain. San Francisco ou Los Angeles perfectionnent sans cesse le dessin de leurs clivages sociaux : au sujet de cette dernière, il est particulièrement intéressant de relire les balisages successifs proposés par Virilio (1982), Davis (1991 puis 2006), Soja (1989 puis 2002) et Brunel (2006) : une véritable descente aux enfers.

Face à ce renforcement du projet d'hyper réalisation sécuritaire à vocation idéologique qui place comme norme centrale l'enfermement des pauvres dans les zones grises, les modalités de conflit social (Soja, 2001 : 54) ou politique - les zapatistes mexicains par exemple (Froehling, 1999) - évoluent aussi : l'enjeu de ce premier niveau réside dans la réintroduction de la cité, l'apprentissage de la manipulation de cette société hyper réelle (cf. la logique d'Attac et des altermondialistes) pour produire des contre-images susceptibles d'agir tant sur nos représentations cognitives que ce que Soja (1996) nomme tiers-espace (texte n°7). Elles

s'opposent à la construction d'un imaginaire qui fait disparaître la question sociale des préoccupations immédiates et la limite à un problème technique de sécurité : l'archipel carcéral (Soja, 2000 : 307) ou l'écologie de la peur (Davis, 2006 : 16-17), restructurant complètement la ville et plus largement l'ensemble des espaces. Dans ce contexte, le chercheur est également impliqué en fournissant des outils de lecture du monde qui permettent d'identifier les implications de ces évolutions : c'est par exemple le cas du remarquable texte de Graham (2005) en tant qu'il pose aussi une réflexion qui concerne également l'enseignant chargé de former de futurs acteurs de cette restructuration des imaginaires et des lieux à l'utilisation d'outils dont l'usage n'est pas neutre, qui forme des enseignants amenés à jouer un rôle dans la construction des imaginaires spatiaux.

Plus largement, la remodération de cet imaginaire est omniprésente : ainsi le développement des écomusées correspond à ce besoin de nier le conflit social et esthétiser la misère passée (Cantau, 2003) ; la rapidité et l'ampleur de leur développement contemporain correspond au besoin de naturaliser la négation présente de la misère : si jadis c'était ainsi, c'est normal aujourd'hui. De même, bien que je sois critique avec cette formulation rapide et un peu réductrice, l'âge des loisirs dans lequel nous serions entrés a surtout renforcé le contrôle social qu'ils permettent (Corbin, 1995).

Châtelet (1997 : 119) met en valeur cette « guerre des cultures » que dénonce Don Mitchell (2000) dans le contexte de la relation ville-campagne en France en égratignant une tribune de Jacques Lévy (Un nouvel espace légitime, *Libération*) qui, en 1992, suivit le referendum d'adoption du traité de Maastricht

Il y a quelque chose de réjouissant dans ce manifeste ! un véritable morceau d'anthologie, car il y a peu de compilations aussi scrupuleuses de tous les tics et de toutes les niaiseries branchées de l'anarcho-mercantilisme contemporain et de son narcissisme urbain : fascination pour les réseaux d'une « urbanité » qui réconcilierait enfin le marché et la culture, l'argent et la communication, clin d'œil appuyés aux « inclus », aux « riches et cultivés », qui peuvent enfin jouir sans entraves, et bien sûr à tous les « détenteurs de capital culturel et urbain », à toutes ces élites du *créatif* enfin libérées des « perdants sociaux » [c'est-à-dire ouvriers et paysans] et rendues *au fluide et au volatil*.

Châtelet (1997 : 119)

Aussi, se limiter à cette dimension politique cela ne saurait suffire si l'on n'a pas conscience de l'ampleur de la manipulation qui acculture l'individu à un nouveau monde, le « reformate » : la dimension morale de l'utopie, toujours réactionnaire car co-substantielle à un projet inducteur de ce type est donc essentielle.

*Une société moralement réactionnaire*

En effet, à un second niveau, l'hyper réel exprime un projet de société moralement réactionnaire<sup>269</sup> qui nie l'individu moderne, responsable et autonome. Sont concernées aussi bien la responsabilité de ceux qui laissent leur image susceptible de manipulation sur les réseaux, que celle de ceux qui agissent sur ces derniers. Ainsi, les virus sont une forme de vandalisme que le virtuel encourage par son abstraction, par l'apparente immunité de l'anonymat. De même, le terrorisme se construit par la manipulation des médias (Bougnoux, 2006) et débouche sur un projet anti-démocratique (Walklate & Mythen, 2006). « Quelle éthique devons-nous contribuer à faire émerger ? Comment saurons-nous nous rendre plus présents aux autres, à travers des techniques déréalisantes ? » (Quéaud, 1993 : 46).

Cette question d'éthique doit même être élargie et envisagée de manière beaucoup plus large ; c'est en effet aussi le retour d'un divin de pacotille : Le discours des créateurs de virus est plus souvent « inspiré » que révolutionnaire.

De même que nous prenons goût aux mondes virtuels parce qu'ils nous semblent riches de nos désirs, de même le réel peut se transformer à nos yeux enfin dessillés, si nous savons déceler en lui la main d'un maître programmeur, d'un hacker divin, dotant ses créatures de la liberté d'évoluer et de se transformer en fonction de leur approfondissement et de leur compréhension du « programme ». Cette hypothèse est moins fantastique qu'il n'y paraît, puisqu'elle ne reprend en somme que le schéma de toutes les religions s'appuyant sur la notion de « passage ». Ce passage équivaut à une intuition fondamentale : derrière l'apparence des choses il y a quelque chose d'insoupçonné, d'incroyable, de merveilleux, qui se tient tapi, caché, incommensurable. Derrière le monde, ou au-delà de lui, il y a un autre monde.

(Quéaud, 1993 : 47)

Cette surinterprétation généralisée est due à l'excès de médiatisation qui impose partout une présence trompeuse. La relation directe au sujet comme à l'objet de l'expérimentation est perdue au profit de « formes-images à la carrière scientifique de plus en plus courte, sorte de *cinématisme de la représentation scientifique*, détaché de toute contrainte, de tout contexte humain, éthique, et bientôt scientifique, sorte d'art pour l'art de la conception théorique, "science pour la science" d'une représentation magico-statistique du monde. » (Virilio, 1984 : 58) : les projections à partir de modélisations deviennent ainsi source d'information unique sans susciter beaucoup de questions pourtant élémentaires.

Dès avril 2007, on nous annonce que l'été sera le plus chaud de la dernière moitié du siècle ou même parfois « depuis que les mesures existent » : qui a produit cette information ? Comment ? Mais ce type d'annonce a d'abord pour fonction de brouiller les échelles temporelles (qui peut vérifier ? quelle pertinence ont des mesures effectuées en 1750 ou 1830 dans des campagnes urbanisées depuis ?) que spatiales (où cet été sera-t-il chaud ? dans quelles

---

<sup>269</sup> « L'économique a toujours rejoint un ordre moral » (Lefebvre, 2000 : 121).

régions ? en France ? en Europe occidentale ? sur la planète ?). Par la suite, personne ne se soucie de vérifier si cette prédiction avait une once de réalité, ni d'annoncer la correction. Bref, cette fiction de prédiction climatique entretient l'illusion d'un réchauffement climatique calamiteusement rapide<sup>270</sup> sans grande rigueur mais se réclame d'un « scientifique » nébuleux, en l'occurrence les revues de vulgarisation anglo-saxonnes telles que *Nature*. Mais entre-temps, dès mai 2007, des plans de protection contre la canicule ont été mis en place suscitant une réorganisation des services de secours et des dépenses conséquentes, en pure perte et désorganisant même (Grande-Bretagne) l'organisation des secours contre les inondations provoquées par un été finalement humide et plutôt frais.

Cette évolution tient à une double fascination : pour le scientifique d'abord. Les paradigmes scientifiques dominant l'ensemble de la pensée, jusqu'à l'art. La fin des illusions théoriques « s'accompagne d'une confiance aveugle dans le seul résidu de trois ou quatre siècles de pensée qui semble encore légitime : la science, parce qu'elle est encore supposée radicalement rationnelle et déliée de toute idéologie et donc de subjectivité, reste un modèle acceptable et forçant la confiance. Doublé d'un aspect millénariste et mystique [...]. Dans la fin de la modernité, il y aurait donc une nouvelle géographie de la raison. Et celle-ci ne serait pas incompatible avec la volonté d'expérimentation exacerbée, même dans une perspective auto-destructrice. » (De Barros, 2003 : 185)

Par ailleurs, se développe une fascination de l'homme contemporain pour lui-même. Elle passe par une intensification de soi selon trois moyens : une expérimentation aux limites de l'auto-annihilation en même temps qu'on cultive la conservation de soi (Sloterdijk, 1996), mais aussi la recherche systématique de l'*augmentation* (cybernétique, body building, vieillissement). Pointe alors le risque d'une tyrannie qui disqualifie l'homme par désincarnation : « absent dans sa singularité, tout en étant hyper présent en tant que vecteur de dynamisation de l'univers image, [l'homme] est-il encore indispensable ? » (Gauthier, 2002 : 54-55). C'est à la fois l'idée d'un homme qui, faute de certitudes, se définit « par défaut » devant la prolifération de ses identités. Mais en même temps, cela sous-tend aussi l'idée de la disparition du même individu, devenu simple élément de la fourmilière (Stiegler, 2003 : 268), une société entendue souvent comme organisme supra-individuel, par exemple dans les discours de management, les utilisations du terme de *communauté* sur les réseaux, etc.

---

<sup>270</sup> Sans d'ailleurs se poser la question des gains possibles à attendre, par exemple lorsqu'il s'agit d'hiver doux (moindre consommation d'énergie destinée au chauffage).

Où est l'individu ? Cette question se pose souvent dans les manipulations techniques qui font intervenir des synthèses vocales ou des automatismes : distributeurs automatiques<sup>271</sup> et répondeurs à « fréquence vocale », télé-appel, hôtels qui fonctionnent sans personnel à la réception, élevage d'animaux de compagnie cybernétiques (dérivés sophistiqués des anciens Tamagoshi), jusqu'aux messages d'annonces des gares qui ne se sont pas contentés d'organiser la disparition de cette localisation forte des identités régionales qu'étaient les accents. Propulsés dans des non-lieux, nous éprouvons un sentiment de malaise qui ne se dissipe pas lorsque nous recourons à une présence physique, intègre, vocale ou visuelle : l'absence de certitude sur l'identité affichée par les interlocuteurs fait douter de leur réalité ou demande une confiance renouvelée et partielle ; dans les blogs et chats, « écouter quelqu'un et lui parler (ou plus précisément le lire et lui écrire) fonctionne sur la présupposition qu'à l'autre bout du canal il y a quelqu'un que vous avez choisi d'accepter *pour ce qu'il prétend être et dont vous attendez qu'il accepte ce que vous prétendez que vous êtes.* » (Schmoll, 2000 : 44).

En même temps, les géographies hyper réelles sont caractérisées par le superficiel, un « emballage » en surface, dit souvent interface, qui cache le travail de la technologie ou de l'économie qui rend ces expériences disponibles. C'est ainsi un argument commercial majeur en faveur des SIG : faciles à utiliser pour l'acteur territorial pressé alors que leur complexité pré-suppose quatre étapes susceptibles d'introduire des biais qui sont autant de choix et vont alors nécessairement induire l'action à venir, rendant l'outil performatif :

- une définition de l'outil, des besoins et des attentes, souvent biaisée du fait du décalage entre le niveau technique de l'outil, celui de l'acheteur et enfin celui de ses concepteurs,
- un important travail de collecte préalable de données, elle-mêmes souvent abordées par les néophytes avec une foi religieuse,
- une normalisation statistique afin d'articuler ces données entre elles, peu sensible aux effets qualitatifs les plus fins,
- la mise en système de ces données et leur utilisation par des non-professionnels, rarement conforme aux prévisions des concepteurs, souvent aux dépens des enrichissements (par ex. du côté de la complexité) que pouvait apporter l'outil.

Pourtant, ces phases préliminaires du travail ne doivent pas apparaître ou alors sont seulement mentionnées pour justifier le coût important de l'équipement. Dans toutes les présentations qui

---

<sup>271</sup> Je pense en particulier aux distributeurs de cassettes vidéo et aux épiceries automatiques, alors que ces comemrces furent longtemps les symboles d'une présence humaine dans la nuit.

en sont faites, les choix idéologiques que présupposent chacune de ces phases de préparation sont masqués.

Dans ce sens, les géographies hyper réelles manquent de profondeur et sont virtuelles en remplaçant un thème ou une pratique par une image. La géographie de la postmodernité est essentiellement visuelle, y compris par son utilisation importante de la métaphore comme outil. Les technologies de la réalité virtuelle qui s'efforcent de simuler l'expérience sensorielle de l'espace et de la rencontre avec des objets dans l'espace, ainsi les simulateurs de vol ou de conduite, peuvent générer des mondes visuels et auditifs complexes ou des expériences tactiles, sensorielles. Leur importance dans l'expérience quotidienne de l'environnement, dans le contexte des loisirs, de l'éducation et de la formation ou d'autres activités productrices rend nécessaire une extrême vigilance.

L'artiste Edo Stern remarquait lors du festival du film digital de Rotterdam que ces constructions hyper réelles ont une implication politique forte et véhiculent des propagandes sous-jacentes qui laissent souvent la place à « des jeux frontalement idéologiques ». Le monde entier avait pu s'y familiariser avec les images des bombardements de Bagdad lors des deux guerres irakiennes (Wark, 1994) : mais dès le milieu des années 1980, *Rambo 3* (MacDonald, 1988) ne s'attaquait pas à n'importe quel ennemi ; dans l'après-guerre, le personnage cinématographique de l'affreux méchant Fu Man-Chu accompagna le durcissement des relations entre Occident et Extrême-Orient durant la guerre froide.

A partir de ce film de transition qu'est *Rambo 3*, le méchant évolue pour passer du froid et calculateur soviétique au fourbe et fruste musulman moyen et proche oriental. Les jeux vidéo utilisent leur extrême violence (hyper violence ? tant celle-ci est maintenant sublimée) au service de ce qu'hier on appelait des propagandes ; les milieux d'extrême-droite américains savent ainsi particulièrement bien utiliser ce vecteur (Pilet, 2003) jusqu'à la série américaine à succès *24 heures*, mondialement diffusée, dont le méchant terroriste s'appelle bien sûr Marwan<sup>272</sup>... Récemment, la systématisation dans plusieurs jeux de l'utilisation d'un Venezuela fictif comme pays terroriste et mafieux a traduit la nouvelle stratégie états-unienne face à ce

---

<sup>272</sup> Cette série présente aussi l'intérêt de proposer une médiation en abyme : au-delà, du premier niveau que constitue la série télévisée elle-même, le héros, véritable personnage de réalité augmentée, est connecté en permanence à un réseau de recherche installé dans un QG hyper technologique qui lui fournit une information extrêmement précise (depuis le pistage de véhicules au moyen de la pulsation de téléphones portables jusqu'à la lecture par satellite en temps réel des plaques d'immatriculation) : on dépasse les gadgets de James Bond qui sont traités avec ironie, pour intégrer avec sérieux l'idée que ces images sont meilleures que ce que voit et vit le héros sur le terrain, mais surtout ce ne que pourra jamais voir seul le téléspectateur. Le monde de ce dernier, expérimenté au quotidien, ne vaut plus rien face à ces simulations médiatiques, riches d'une expérience inconnue à partir de laquelle toute information issue d'un autre canal est, au moins pour partie, délégitimée, à moins qu'elle ne converge dans ce sens, ce qui alors les renforce.

pays encombrant depuis la réélection triomphale de Chavez en 2006 : l'affrontement par procuration en soutenant la droite locale est maintenant remplacé par la tentative de discréditation du régime en place, surtout, vis-à-vis des joueurs des USA auprès de qui on justifie ainsi une politique dure.

Ces constructions peuvent déboucher sur des modifications importantes des conditions de vie des populations : certaines régions de la planète ne sont perçues qu'à travers des reconstructions hyper réelles. C'est le cas d'une grande partie du Sud de l'Afrique : Perrot (1997) met en valeur les mécanismes de construction d'espaces hyper réels dans l'émission *Okavango* de Nicolas Hulot. Cette reconstruction répond à des critères idéologiques précis (écologie, développement durable) et elle constitue la seule source d'informations destinée au grand public sur des pays comme le Botswana. Or, George Rossi (2001) montre comment, dans la Namibie voisine, les populations aborigènes sont contraintes de modifier radicalement leurs modes de vie traditionnels afin de satisfaire aux exigences du gouvernement poussé par les voyagistes qui désirent vendre des séjours touristiques écologiquement et « développement-durablement » corrects.

Fig.34 Le tsunami de Montpellier ou comment fabriquer de l'hyper réel avec une photo du Pacifique : une simulation des réactions des services de sécurité à ce type d'événement fut même entreprise un mois plus tard.



Source : *La Gazette de Montpellier*, 7 janvier 2005

En 2005, la mise en scène télévisée du *tsunami* indonésien crée un espace nouveau (Lussault, 2007). Une fois cet espace hyper réel construit par l'événement médiatisé, il prolifère ensuite partout à l'infini de manière autonome (fig. 34). Mais tout événement n'est pas nécessairement intégré dans le même jeu. Toujours en 2005, la médiatisation excessive de l'agonie du pape Jean-Paul 2 contraste par son obscénité avec la discrétion de celle d'environ 60 000 personnes âgées plutôt pauvres en Europe (15 000 en France) durant l'été caniculaire de 2003 et rend discrets les scandales sanitaires révélés à ce sujet dans plusieurs pays européens (France dès 2004, Italie, Espagne, Allemagne en 2005).

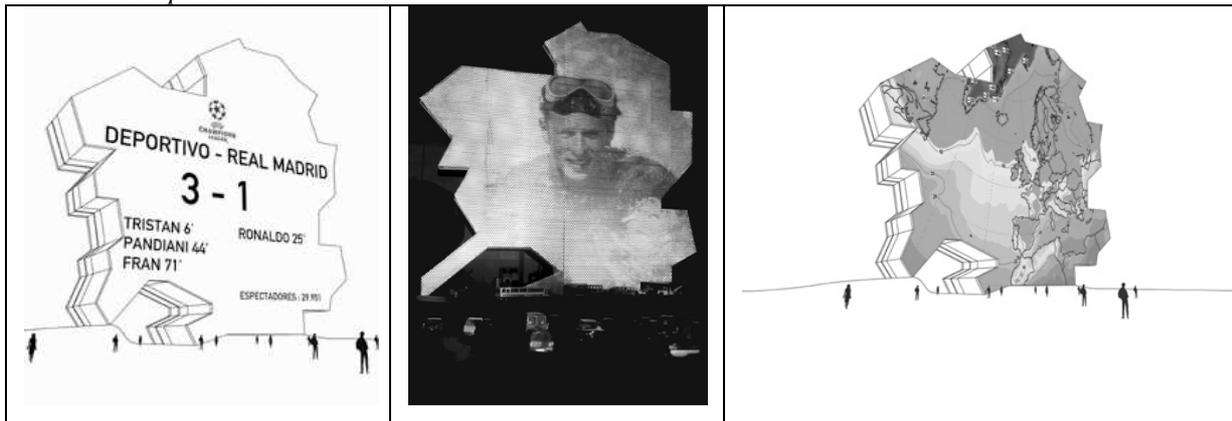
Ainsi, la production de modèles moraux réactionnaires, en particulier à travers les processus de construction et de naturalisation de la différence sur lesquels nous n'avons pas cessé d'insister dans cet ouvrage et ne sommes pas revenu dans ces dernières pages, permet de satisfaire des objectifs politiques clairs et tout aussi réactionnaires. Mais la diversité des situations présentées ici ne vise pas des exceptions marginales, de banales instrumentalisation ; l'ensemble de nos représentations est concerné par ce processus d'autonomisation des modèles qui les fait converger vers cet idéal utopique.

*L'autonomisation des modèles (« VOUS êtes le modèle », Baudrillard, 1981)*

L'image de la ville est très travaillée aujourd'hui ; on fait appel à des spécialistes de marketing urbain, des *town managers* dont le rôle consiste à renforcer le rayonnement, c'est-à-dire « l'image à vendre » (Lille, 1999). Contre Rosemberg (2002) qui, avec justesse, ne retient qu'ils ne sont en général qu'un avatar du discours public destiné à orienter le projet urbain, on peut cependant poser l'analyse critique de Deakin et Edwards (1993) qui y voient une mutation majeure de ce discours, désormais systématiquement appareillé d'une prothèse hyper réelle destinée à contrôler la production de sens.

Ainsi, dans les années 1990, la municipalité de La Corogne, en Galice, s'inquiète de voir les autres villes du quart nord-ouest de la péninsule ibérique disposer d'icônes valorisantes : la cathédrale de Santiago, le musée Guggenheim de Bilbao... Ses édiles décident donc de doter la ville d'une « Maison de l'histoire » et lancent un concours international d'architecture. Parmi les projets présentés, celui de Winy Maas, non retenu, proposait un immeuble en forme de carte de la Galice, visible de tous points de la ville et dont les murs seraient animés par des images (fig. 35) : c'est littéralement la formule de Baudrillard : « la carte précède le territoire ». Maas argumente que s'approprier la carte permettrait à la Corogne de revendiquer une forte légitimité en tant que ville leader de la province.

Fig. 35 : Le projet de Winy Maas (MVRD) pour la Maison de l'histoire de La Corogne : quelques exemples d'animations possibles



Source : MRDV, 2005

Cet exemple est une caricature de l'autonomisation des modèles, le processus central de l'hyper réalisation. Le territoire n'est plus que sa carte. Les nouvelles technologies et l'organisation contemporaine des sociétés n'ont pas inventé la dimension virtuelle du monde : cette capacité heuristique (part d'un réel en devenir) est la vocation originelle du virtuel (Besnier, 1996). De même, la propension à l'autonomisation est ancienne ; c'est la vocation du politique : transformer une utopie en projet (virtuel) puis ensuite le réaliser en positionnant cette utopie comme norme socio-spatiale (Lussault, 1998). Dans les sciences, « l'évolution logique d'une science est de s'éloigner toujours davantage de son objet, jusqu'à se passer de lui : son autonomie n'en est que plus fantastique, elle atteint à sa forme pure » (Baudrillard, 1981 : 19). Le réchauffement climatique est une réalité scientifique ancienne dont Le Roy Ladurie propose une synthèse dès 1971 ; mais on ne s'en était guère soucié. Le changement provient de plusieurs facteurs :

- une mise en système de la relation entre scientifiques et société sur cette question : quelle équipe de climatologues serait assez suicidaire pour nuancer son propos destiné à la vulgarisation (rapport aux financeurs ; médias) alors que les financements de la recherche dépendent de plus en plus de contractualisations ? On connaît les méthodes de la NASA qui fit, voici quelques années, la « découverte » d'une météorite pouvant menacer la terre quelques jours avant la discussion de son budget par le congrès américain ; l'ensemble des disciplines scientifiques un peu médiatiques sont susceptibles d'utiliser les mêmes méthodes ;

- les politiques institutionnelles de l'environnement ont besoin de cette caution pour s'imposer face aux logiques et (modalités) d'action traditionnelles. Elles choisissent donc les équipes à financer en fonction des résultats attendus de la recherche ;

- plus globalement, la gestion politique modernisée de nos sociétés s'appuie sur trois ou quatre grandes peurs à l'échelle globale (Crozat, 2008). La rediffusion des médias grand public (*Science, Nature* en tête d'une chaîne de rediffusion qui serait intéressante à étudier) un bon

moyen d'activer ces peurs. Cela permet aussi de soutenir au moyen de subventions des créneaux économiques moins exposés à la concurrence des pays émergents et sans encourir les foudres des instances de régulation de la concurrence (Union européenne, Organisation Mondiale du Commerce) ;

- les médias reprennent une antienne qui a toujours eu « bonne presse » car commercialement très vendeuse sans demander une analyse poussée : Suger ou le bourgeois de Paris (XIV<sup>e</sup> siècle) (Guénée, 1991 :93) comme l'homme contemporain trouvent toujours plus facile d'invoquer le temps qu'il fait pour expliquer les mutations sociales et politiques de leur époque. Construit autour d'images spectaculaires de paysages ou de simulations cartographiques, cela crée un *fatum* qui offre une causalité rapide et évidente à des évolutions sociales qu'on comprend mal et sur lesquelles on a le sentiment de ne pouvoir peser. Ainsi en quelques années, la taille consacrée à la rubrique météorologique dans *Le Monde* a vu sa surface doubler.

Au final, un véritable système d'intérêts convergents permet de donner une forte autonomie à des modèles virtuels autrefois confinés dans la littérature spécialisée. Il suffit de modifier un peu quelques critères de base pour que les calculs prennent un sens beaucoup plus catastrophiste. Depuis quinze ans, l'arrivée sur le marché de logiciels de cartographie produisant de belles cartes en couleurs très spectaculaires a donné un outil de diffusion médiatique très efficace à ces discours. La foi religieuse dans le calcul déjà évoquée plus haut a fait le reste avec plusieurs implications :

Tout d'abord, la norme remplace la loi qui tolérait l'aléa (Baudrillard, 1981 : 59). La principale confusion concerne à l'origine le domaine de l'image mais en déborde largement : le registre remplace le code. Gauthier (2002 : 64) souligne qu'un registre, contrairement à un code, ne s'articule pas sur le principe d'opposition, il se contente d'empiler les données pour les soumettre à un programme de traitement. Ainsi, on institue la moyenne statistique comme réel. Les implications sociales sont très importantes (Gasquet-More, 1998.) C'est une logique dont on échappe difficilement car elle est elle-même devenue norme de production principale du réel.

Dans le projet d'une optimisation du *process* de recherche au moyen de la machine informatique, développé par Gazel (1998), « La résolution est déjà plus proche de la connaissance vive. [...] Cette utilisation [de l'outil informatique] permet de constituer une mémoire presque totalement objectivée ». Naïf ? Probablement. Mais l'idée est intéressante car elle dénote une évolution des mentalités avec un double mouvement. On passe :

1- de la mise en valeur de la solution à celle de la résolution,

2- au mobile, à la contextualisation, de la résolution à l'élucidation.

Le contexte, « essence même de la cognition créatrice » (Varela, 1989 : 98), a une importance décisive à condition de ne pas en limiter la portée et rester à imaginer le passage « d'un contexte fixé à un contexte mouvant ». Gazel s'appuie sur la définition du discours scientifique par Ferrier dans (1981 : 79) : « La structure même du discours scientifique répond au problème scientifique central de l'explication » : le discours scientifique est discours sous contraintes : « l'explication scientifique doit pouvoir satisfaire [entre autres] à deux critères : être informée et pouvoir servir à une prédiction ». Or, c'est impossible dans l'hyper réel : nous ne serions définitivement plus modernes : Lévy (1997 : 100) prend l'exemple du *Timée* qui pose qu'être jeune (et donc grec), c'est être capable de déduire le monde d'une démonstration à la différence des autres civilisations *ante-logos* qui possèdent le savoir en héritage. En fait, cette définition très idéologique et déjà historiquement discutable doit évoluer. Avec l'hyper réel, nous basculons définitivement dans l'héritage, le discours patrimonial appuyé sur une construction concrète du monde très dépendante des logiques de calcul assimilées trop rapidement au logos ; pire, la reproduction *ad libitum* du même se révèle un déterminisme encore plus puissant puisqu'elle abolit la distinction entre temps présent et temps de l'héritage.

Classiquement, Gazel propose donc au contraire la superposition de deux niveaux de compréhension ; cette vision peut être enrichie en la modifiant substantiellement (et radicalement) :

- une solution mathématique, géométrique, le niveau du « débat rationnel », du *logos*, qui permet le débat inter-sujetif, la construction de modèles (la carte). En exagérant un peu, je suggère de la considérer comme investie, colonisée, par les modalités de production hyper réelles de l'espace ;

- un niveau *pre-logos* qui permet de construire une relation au local, de construire ce local et de créer le territoire. Par le recours à Belin, Derrida, Butler, j'affirme que cela ne ressort pas d'une antériorité au logos, mais d'un *positionnement* en tant que tel. Ce que Belin (2002) identifie comme les « espaces potentiels », c'est-à-dire que l'imagination des lieux devient un processus comportemental qui structure l'ensemble des pratiques rationnelles, c'est ce qui motive la production de ce puissant discours destiné à construire les conditions d'appropriation d'une médiaculture, de modèles autonomes pour ne pas dire automatisés.

L'écomusée (Canteau, 2003) ou le discours de construction du rural (Crozat, 2000 ; Di Méo *et al.* 2005) montrent bien que la distinction entre ces deux niveaux s'est estompée et ne fonctionne qu'épisodiquement : le terme de rural, catégorie scientifique a facilement investi le discours commun pour remplacer celui de campagne. Pour Quéau (1993), on peut envisager

dans les décennies qui viennent de quitter l'espace euclidien, passer à d'autres espaces, Riemann, Lobatchevski, voire même un espace aux propriétés arbitraires, inventer le futur pour éviter la routine.

Ces espaces nouveaux existent déjà et sont d'abord et surtout une nouvelle forme de maîtrise des images, instantanées et décontextualisées, une nature systématisée mais « la richesse du paradoxe [...] est systématiquement écartée au profit d'une perversion du sens, amenant à une confusion généralisée des échelles de grandeur. [...] L'espace, jusque-là profondément marqué par l'altérité est alors réduit à l'homogénéité par la diffusion des images » (Lambert, 1999 : 118), une confusion permanente entre le support – territorial -, le contenant - la ville, la campagne -, et le contenu - l'urbanité, la ruralité, la centralité. Dans le cadre des politiques publiques, la manipulation de l'héritage n'est efficace que par l'utilisation de techniques très modernes de mise en spectacle (matériel de scénographie dernier cri pour illuminer des façades, techniques de communication sophistiquées pour construire le marketing territorial, etc.) L'hyper réalisation du monde fonctionne toujours à ces deux niveaux ; le discours patrimonial masque la permanence de l'innovation destinée à approcher obsessionnellement le réel.

Au même titre que *Blade Runner* précède et construit le modèle expérimental du Los Angeles des années 2000, qui, à son tour le contredit partiellement (Davis, 2006 : 8-10), les espaces textuels partagés (Schmoll, 2000) ou hyper textuels sont, dans leur principe de fonctionnement, à l'origine des mondes virtuels habités dont ils constituent le prototype plus ou moins dévoyé. Il demeure que, dans les jeux vidéo ou sur les sites de rencontre, les techniques de la télévirtualité permettent de banaliser la rencontre avec quelqu'un d'autre via sa représentation 3D ; la rencontre garde en elle, culturellement, les traces de cette histoire, ne serait-ce que d'avoir initié cette possibilité socialement intéressante d'entrer aisément en contact avec un interlocuteur éloigné physiquement, par l'intermédiaire d'une entité (le texte, l'avatar) qui fonctionne comme masque, écran, représentation partielle de soi adressée à l'autre autant que couverture sur ce que l'on maintient caché (Schmoll, 2000).

Cette recomposition permanente des relations spatiales entre les objets ou des individus envisagés comme objectivables par le biais de leur représentation fait de l'espace une réinvention de chaque instant. Quéaud (1993) pose la question des modèles à partir de la *présence* de l'objet au loin : il n'est jamais une représentation, ni une distance. « Les objets n'habitent plus simplement l'espace. Ils le constituent autant qu'ils sont constitués par lui. L'espace n'est plus un substrat intangible. Il est un objet de modélisation en interaction

constante avec les autres objets modélisés. L'espace virtuel, en tant qu'il est expérimenté, est donc une image (l'image d'un modèle) et non une réalité substantielle. » (Quéaud, 1993 : 20).

On n'est plus dans l'analogie (reproduction à l'identique) du téléphone ; issues de modèles logico-mathématiques, les images virtuelles ne sont plus des *représentations* (analogie d'une réalité déjà existante) mais des *simulations* numériques de réalités nouvelles. Ces simulations construites à partir de purs symboles ne peuvent être considérées comme des phénomènes représentant une véritable réalité, mais des fenêtres artificielles donnant accès à « un monde *intermédiaire*, au sens de Platon, à un univers d'*êtres de raison*, au sens d'Aristote. De cette réduction symbolique, qui est aussi une réduction de réalité, on est cependant en droit d'attendre une augmentation d'intelligibilité. » (Quéau, 1993 : 18). C'est la rupture majeure qui m'amène à parler d'une inversion de l'utopie : le recours à Platon afin d'investir ce qui est affirmé comme le vrai-semblant de la représentation pour donner sens au monde : depuis 2500 ans, tout en instituant Platon, en particulier à travers son acclimatation dans le christianisme, l'homme ne s'était jamais autorisé une telle audace.

Les SIG sont ainsi une simulation du réel qui effectue la déréalisation envisagée par Virilio (1981), mais aussi, dans un autre contexte, par Breton (1992) : cette médiatisation des connaissances scientifiques, éviction de l'observation directe, « diagnostic automatique » et élimination de la conscience immédiate donc finalement de la personne du chercheur comme du travailleur, amène Virilio (1981 : 52) à postuler que cette « post-science » est une forme insidieuse d'une guerre pure, intellectuelle et conceptuelle, attachée à la *déréalisation du monde* ; la logistique scientifico-industrielle, dont la finalité est le contrôle social et le commerce dans sa dimension pseudo-religieuse de la consommation, supplanterait la stratégie politico-militaire, comme celle-ci avait suppléé à la tactique de la chasse à l'homme.

C'est bien le risque majeur des SIG : la gouvernance bâtie sur ceux-ci devient prétexte à construction d'un édifice hyper réel sans lien avec la réalité citoyenne dont elle est alibi :

Il est important de noter que la réalité virtuelle utilise la technologie la plus avancée pour alimenter la moindre façon sophistiquée de voir le monde – un monde magique. Prenez ainsi en considération la manière selon laquelle la technologie moderne peut être employée dans les techniques des Systèmes d'Information Géographique (SIG) pour personnaliser une abstraction, une vue scientifique du monde, si bien qu'on a l'impression que celle-ci finit par être engagée dans le processus de génération des relations spatiales. »

(Sack, 1997 : 276-22).

Sans même attendre la systématisation d'espaces non euclidiens, cela pose aussi à la géographie la question de la pertinence de la notion d'échelle, en particulier dans les relations entre joueurs ou membres d'un même réseau de chat, de mails, de scams. Mais, le film *Moi, Toi et tous les autres* (Miranda July, 2005), à travers la vie d'une famille dans une banlieue

sans nom de Los Angeles, montre aussi que la question se pose surtout de plus en plus dans l'équivalence qu'il est possible d'établir entre les individus que je croise dans mon environnement immédiat (famille, travail, quartier) et ceux que je fréquente en ligne : une dimension « est affaire de degré de résolution et le résultat numérique dépend des rapports entre l'objet et l'observateur, c'est-à-dire de *la nature de l'écart entre l'observé et l'observant* » (Virilio : 1984 : 67). L'échelle comme l'altérité sont liées exclusivement à l'expérience, plus d'objectivité susceptible de fonder la différence ; elle ne peut avoir qu'une dimension humaine et discursive. C'est probablement une autre raison majeure de cette recherche compulsive de la naturalisation des distinctions que nous n'avons pas cessé de rencontrer car créer la différence devient difficile. Sans cela comment exister soi-même, se donner une identité de référence ?

Il est nécessaire de prendre en compte les évolutions induites par les modes de communication moderne (techniques comme discours), en particulier ce que Thomson nomme « *space-time distanciation* », à savoir que « la transmission d'une structure symbolique implique nécessairement le détachement, parfois l'extension, de cette structure depuis le contexte original de sa production : mise à distance de son contexte, tant spatial que temporel, elle est insérée dans de nouveaux contextes localisés dans des temps et des lieux différents. » (Thomson, 1990 : 13) ; mais, en général, elle y perd son statut de dimension symbolique.

Dans les sociétés contemporaines, l'échange de biens symboliques n'est plus réduit aux contextes d'interaction en face à face mais est de manière croissante médiatisé par les institutions et les mécanismes de consommation de masse. La définition précise des contextes de consommation devient ainsi essentielle : c'est Price (2000) et ses *portative boarders* ou Kramsch (1999 : 61) évoquant des universalismes *partiels* pour prendre en compte la diversité des expériences (genre, âge, sexe, ethnie, religion, parcours de vie, etc.). Il devient difficile de trouver des repères stables ; mais ce pessimisme doit être tempéré d'une bonne dose de réalisme : quand Doel et Clarke (1999 : 272) insistent sur l'idée que dans la virtualité, technologique comme discursive, le problème essentiel qui demeure est celui de l'espace-temps (à repenser d'urgence), cela implique pour eux que le crime parfait de Baudrillard est impossible.

*En guise de conclusion*

« Concept d'une géographie simulée », pour Rodaway (1994), les géographies hyper réelles sont caractérisées par trois idées-clés : elles sont hégémoniques, hyper sensuelles et toujours commerciales. A ces trois spécificités, j'en ajoute donc trois autres : la sécurisation permanente (le *risk-free environment*), la construction d'un monde réactionnaire, l'autonomisation des modèles.

Mais le plus important me paraît de retenir que les six éléments constitutifs de cette nouvelle expérience du monde par les hommes expriment une évolution majeure : la tentative de réaliser une utopie fortement spatialisée, quitte dans certaines de ces applications à dé-spatialiser en apparence : c'est, pour prendre un exemple particulièrement représentatif, ce qui amène Don Mitchell à réécrire son étude sur les clochards américains : dans un premier temps (1997), il parle de « l'annihilation de l'espace par la loi », puis, après relecture de Davis et une analyse plus poussée (2002), il transforme cela en « guerre contre les clochards » afin de prendre en compte le processus, finalement très classique, d'organisation institutionnelle de la ségrégation au moyen de l'hyper réalisation de cette population transformée en catégorie administrative<sup>273</sup> pour mieux la nier.

Cette hyper réalisation doit en effet être considérée comme une réorganisation des méthodes d'exercice du pouvoir en particulier à travers deux modalités : le renouvellement de l'intériorisation de la contrainte sociale et l'amélioration de l'efficacité du contrôle social au moyen d'un strict confinement. Elles visent de manière ciblée des populations distinctes : les premières sont plutôt réservées aux classes moyennes, considérées dans leur acceptation la plus large. Les secondes sont plus nettement destinées aux plus pauvres. Mais, comme il existe nécessairement toujours au moins deux groupes dans un processus de ségrégation, cela implique une réorganisation complète de l'espace. Dans le premier cas cette hyper réalisation est totale, c'est-à-dire qu'elle concerne l'ensemble des relations des individus au monde afin de les imprégner, subvertir complètement les modes de vie. C'est ce qu'on retrouve à travers la métaphore de Gibson (1985), poussée encore plus loin dans le film *Matrix* (Wachovsky,

---

<sup>273</sup> On notera qu'au Etats-Unis, le processus d'hyper réalisation des clochards, très représentatifs d'autres processus de construction d'une société hyper réelle, n'a pas débouché comme en France sur un changement d'appellation : ils restent des *homeless* alors qu'en France, le passage au SDF a correspondu au moment de ce qu'on peu nommer leur « mise en transparence sociale ». Au demeurant, comparable à l'évolution que connaît l'Europe, ces politiques sont globalement les mêmes: limitation des circulations intra-urbaines, interdiction d'accéder aux espaces publics majeurs, confinement dans les nouveaux espaces de relégation et ségrégation sociaux, renforcement et déplacement en périphérie (Europe) ou au centre (USA) des structures d'encadrement. La seule différence de projet, c'est, en Europe, le relatif échec de ces dernières à vraiment organiser la disparition physique, visuelle, de la rue de ces populations alors que c'est ce qui justifie les moyens plus importants dont elles disposent.

1999) : les hommes sont cultivés par des machines qui les asservissent à la production masquée par la diffusion d'un univers hyper réel complet organisé par la matrice dont le rôle est alors de produire des univers réalistes capables de se substituer à une réalité moins belle et en même temps d'y organiser les interactions ; ce dernier point est essentiel dans l'hyper réel qui n'a pas seulement un rôle de construction de décors. Pour la seconde catégorie, on ne s'embarrasse pas d'une telle sophistication : ils continuent de vivre dans le réel. L'hyper réel sert à leur construire des identités aisées à naturaliser afin d'organiser le confinement sur des bases raciales, sociales ou administratives englobantes et qui ne prennent pas l'individu en compte mais le groupe dans sa définition nouvelle et qui doivent justifier sa mise à l'écart par la sévérité de la tare ainsi attribuée.

A ce titre, loin de son habituelle réduction au virtuel technologique, l'hyper réel apparaît d'abord comme un processus politique concernant l'ensemble des modalités de production des espaces qui oblige à reconsidérer le devenir du fonctionnement de nos démocraties dont le fondement, l'individu libre et conscient, est aujourd'hui remis en cause par la tentation de réussir ce projet de totalisation du monde.

Dans les pages qui précèdent, il s'agissait d'envisager la mutation majeure que représente cette généralisation de l'hyper réel sans négliger d'introduire un regard critique sur la pertinence du modèle. C'est ce qu'on peut essayer de récapituler pour conclure. Mais comme l'ensemble de cet ouvrage étant construit autour des incidences politiques et sociales des processus d'hyper réalisation, visant à montrer que cette mutation des représentations a des incidences sociales et politiques qui en font un modèle total, il m'apparaît plus simple de basculer dans la conclusion générale le propos qui suit afin d'éviter soit les redites, soit le partage en unités arbitraires dont la lecture imposerait de multiplier les références et passages de l'une à l'autre.



## Conclusion et perspectives

### *Les limites du modèle*

L'hyper réel apparaît donc comme un thème majeur de futures recherches en géographie : d'un côté, il s'agit de savoir comment les géographies virtuelles sont générées et de quelle manière les sens et l'entendement rationnels sont manipulés pour générer des expériences géographiques réalistes. De l'autre, qui concerne plus spécifiquement le processus d'hyper réalisation du réel, les Crang et May (1999 : 6-12) pointent l'extrême diversité des lectures qui peuvent être faites de cette généralisation du virtuel. Comme dans cet ouvrage, ils soulignent que le point de départ, c'est la simulation ; même s'il ne s'agit pas de suivre aveuglément les positions de Baudrillard, mais plutôt en fait surtout Derrida et sa *mimêsis* (1972), la question des relations entre réalité et virtualité est centrale. Innocentes copies susceptibles de se rapprocher toujours plus du réel ou matérialisation au rabais du refus de l'interaction sociale directe, le débat est souvent trop binaire,

un appauvrissement de la compréhension de l'espace [... qui] infiltre le réel *autant que* le virtuel, jusqu'à un point où le virtuel est invariablement [amené] à s'effondrer dans une version mal analysée du réel (son double dégradé ou résolu) dans laquelle le réel et le virtuel ne sont plus distinguables selon leurs *qualités* (pouvoirs et affects), mais seulement selon des *quantités* (plus ou moins). Cet "effondrement" dans la configuration de l'espace-temps suit en général deux cheminements : le virtuel comme "fausse approximation" du réel (une simple duplication) ; ou le virtuel comme une "résolution" ou hyper réalisation du réel – les extrêmes étant respectivement occupés par les technophobes et technophiles.

(Doel et Clarke, 1999 : 261)

Cette approche prudente dispose d'arguments : en effet, le lien avec la représentation n'est pas toujours systématiquement coupé ; l'extension vers de nouvelles expériences du monde permet de donner des compétences accrues aux individus (Bricken 1990 ; Quéaud, 1993 ; Lévy, 1998 ; Hillis, 1999-a), re-médiatise et permet une meilleure compréhension des villes ou du monde. Cela leur permet d'aller jusqu'à affirmer que « Au-delà de la rhétorique dominante de la *mimêsis*, il est possible d'argumenter que la simulation établit la permanence de la nature représentationnelle d'une géographie du virtuel ; on peut aller jusqu'à dire que au-delà de certaines craintes à leur sujet, les communications médiatisées par ordinateur n'instituent pas un ordre post-symbolique » (Crang, Crang & May, 1999 : 6). Il y a adaptation des sociétés à une réalité technique nouvelle, le développement de sociabilités spécifiques. Aussi, les modalités de conflit social (Soja, 2001 : 54) ou politique évoluent aussi ; en 2004, un affrontement entre les chercheurs français et leur ministère a montré l'incompréhension par ce

dernier de l'évolution des modalités de mobilisation : la manifestation dans la rue n'est plus la norme unique, Internet produit aussi de l'espace public.

Sous cet angle, cette mise en visibilité n'est pas nouvelle (Laurel, 1991), sa critique non plus : Light (1999 : 114) rappelle l'accueil de la réalisation par Haussmann d'un Paris déjà compris comme hyper réel, même si cette expression n'est pas utilisée dans les critiques de Hugo, Zola ou Benjamin. Nous avons vu également que le développement des systèmes de surveillance et de contrôle sociaux prolongent des tendances dont Foucault (1975) ou Muchembled (1978) pointent l'apparition dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Le changement est avéré, surtout dans ses modalités pratiques de mise en œuvre et par sa généralisation, sans que cela signifie pour autant une évolution radicale de ses fondements.

Dans ces cas, on doit donc l'aborder comme un problème de l'évolution des sociétés, non une rupture : pour partie, les évolutions induites depuis deux siècles s'appuyaient déjà sur des utopies avec le projet de les réaliser, qu'il s'agisse des apports des révolutions américaine et française comme de celui des démocraties populaires.

#### *La construction d'une utopie est nécessairement politique*

Comme celles qui l'ont précédée et avec lesquelles elle entretient des liens forts, l'utopie contemporaine hyper réelle se propose de construire un monde sur un ensemble de quatre points qui leur était déjà commun :

- Un futurisme qui promet le bonheur pour tous (c'est la dimension proprement utopiste que nous avons discutée plus haut).

- Un déterminisme technologique capable d'induire le social, la culture, le politique et l'économique ; « la technologie est culture » (Kitchin, 1998 : 57).

- Un constructivisme social qui, en apparence semble s'opposer au déterminisme culturel, mais, en fait, le complète : cet ingénierie sociale est l'aspect majeur de l'utopie.

- Une économie politique qui vise à centrer l'ensemble de la vie autour de ces processus avec l'intention sous-jacente de renforcer le contrôle disciplinaire sur les individus et exclure ceux qui se révèlent inadaptés à ce schéma. La mise en spectacle de cette exclusion a aussi pour fonction de dresser un épouvantail à destination des « inclus », avertissement à ceux qui voudraient s'émanciper de la disciplinarisation.

Par ailleurs, il est certain que les technologies sont rarement neutres et généralement développées au profit des intérêts des grands groupes, aussi promettre un nouveau *deal* social en échange d'une autonomie de cette culture est illusoire : elle reste dépendante des pouvoirs économique et politique qui en sont à l'origine (Kitchin, 2002 : 60). A toutes les époques, les

liens entre l'un et l'autre restent très poreux, alternant des phases où ce pouvoir politique est subjugué par le pouvoir économique et d'autres où il parvient à le contrôler et l'orienter vers un souci plus important de l'intérêt collectif. Le simple bon sens comme l'analyse plus détaillée et les recensions de nombreux auteurs (Don Mitchell, 2000 : 78 et sq. ; Harris, 184 et sq.) insistent pour signaler que nous sommes dans une phase qui ressort plutôt du premier cas.

Pour paraphraser la célèbre phrase d'introduction de Polanyi (1972[1944] : 21), nous pouvons affirmer que « la civilisation du XX<sup>e</sup> siècle s'est effondrée. Ce livre traite des modalités culturelles de la mutation politique et économique de cet événement, ainsi que de la grande transformation qu'il provoque ». Polanyi considérait la fin d'une utopie, celle du marché s'ajustant lui-même, menacée dès l'origine car « une telle institution ne pouvait exister de façon suivie sans anéantir la substance humaine et naturelle de la société, sans détruire l'homme et sans transformer son milieu en désert. » (Polanyi, 1972[1944] : 21). Nous vivons depuis trente ans le retour de cette utopie sous des formes différentes, plus sophistiquées mais tout aussi destructrices. La suite de l'aventure est prévisible : comme dans la précédente phase de l'utopie où « inévitablement, la société prit des mesures pour se protéger » (*idem*), une régulation de ces ravages va advenir. Il n'est pas dans notre propos de prédire ce moment, ce serait stupide, présomptueux et dépasserait le champ de compétence qui est le nôtre. Mais une action est possible en hâtant la prise de conscience sociale des enjeux et modalités de cette situation.

Cet ouvrage veut en effet s'inscrire dans le mouvement qui remet en marche les sciences humaines et de la société après la phase de conservatisme qui pendant vingt ans a bloqué toute évolution en France (Cusset, 2003 : 22 et 323). Ailleurs, la critique de la pensée postmoderne des sous-disciplines phares des années 1980 et 1990, parfois même un peu abusivement appelée crise<sup>274</sup>, y compris la géographie culturelle (Nash, 2002) ressort de deux ordres : un manque de réflexivité sur lequel nous allons revenir plus loin et un besoin de repolitiser le propos (Don Mitchell, 2000 ; Bourgois, 2000 ; White, 2000), de le réinsérer dans un discours cohérent en matière sociale (Philo, 1999), capable de prendre en compte une dimension matérielle un peu oubliée (Jackson, 2000), voire de se débarrasser de certaines scories qui ont conduit à acclimater l'utopie dans notre réflexion à travers la « religion » du *global change* où la dimension culturelle domine largement devant les approches économiques et ensuite environnementales (Altvater & Mahnkopf, 1997).

---

<sup>274</sup> “In my somewhat apocalyptic announcement of a crisis in cultural geography, I was trying Mitchell’s own provocative tactics.” (Nash, 2002 : 5).

Au-delà de cette phase de diagnostic, ces évolutions sont bien traduites par de nombreux travaux récents développés dans deux directions : la multiplication des études sur des thématiques recentrées autour de la dimension culturelle des questions sociales (pour prendre l'exemple des thèmes traités ici : Pain, 2000 ; Lasserre, 2000 ; Coleman, 2005 ; Le Goix, 2005 ; Graham, 2005 ; Rodriguez, 2005 ; Monahan, 2006 ; Hayward et Yar, 2006 ; Walklate et Mythen, 2006 ; Percival et Hanson, 2006...) ; c'est aussi la logique des textes n°2, 3, 5, 7, 9, 10. Par ailleurs, les développements récents ont mis en valeur des perspectives nouvelles auxquelles correspondent bien le travail de mise en réflexion autour des médiacultures (Maigret et Macé, 2005 ; Macé, 2006) ou des mobilités (Urry, 2005) qui renouvellent l'approche du domaine en dépassant les dichotomies habituelles, inadaptées et sans issue, mais proposent aussi une perspective orientée vers l'approche par dispositifs, les processus : la logique des approches scientifiques a complètement changé, instituant un dépassement des outils postmodernes, tout en intégrant les changements induits par ceux-ci, tant en ce qui concerne les méthodes de travail que les problématiques.

### *Une utopie contemporaine*

S'il est possible de parler de nouveauté par rapport aux projets utopistes engagés depuis deux siècles, c'est bien par quelques évolutions qui nous placent dans l'ère des « post » (poststructuralisme et postmodernisme) dans le sens où il apparaît difficile de proposer une grande théorie unificatrice capable de cerner la totalité de cette mutation et poser une vérité universelle. C'est la limite principale de cette première approche de l'hyper réel : à ce cadre conceptuel de base, ce métadiscours, correspond une extraordinaire plasticité contextuelle et d'interaction : dans la logique de Giddens (1987 : 67 et sq.), il s'agit d'imaginer l'hyper réel comme un flux continu de pratiques relationnelles qui expriment le pouvoir en tant que capacité adaptative plus qu'un état des choses statique et immuable.

Par ailleurs, plutôt que réagir au constat de la fragilité du métadiscours au moyen d'un autre discours de la résignation<sup>275</sup> qui insiste sur la fragmentation des conduites, la multiplication des centres secondaires de structuration (et non un décentrement ou même un processus de dispersion diffus) et le désenchantement du monde avec un monde construit sans cohérence par des individus multiples et instables, je suggère de voir dans le phénomène actuel l'avènement d'un monde de la textualité et de la contingence. L'hyper réel renforce parce qu'il

---

<sup>275</sup> Discours dit postmoderne ou moderne, peu importe ; il s'agit surtout de le comprendre comme positionné dans un système de valeurs qui s'efforce d'analyser ces nouveautés avec des définitions plus anciennes, ce qui induit un sentiment redoublé de crise.

les reproduit (faute de mieux ?) la plupart des structures hégémoniques sans chercher en apparence à leur substituer une lecture concurrente. Mais il le fait par allusions, citations et s'y substitue par glissements très progressifs.

En ce sens ce processus m'apparaît comme la tentative de réalisation pragmatique d'une utopie conservatrice. C'est bien ce qui semble devoir être pris en compte dans cette mutation : elle n'apparaît pas dans un vide tant économique que politique, mais elle s'y ante pour s'affranchir des régulations existantes susceptibles de remettre en cause la domination de ces pouvoirs. Pour le dire autrement, le capitalisme nouveau (celui que les Anglo-Saxons qualifient de *late capitalism*) qui instrumentalise le mieux ce mouvement se sent capable de s'affranchir des conditions historiques qui lui ont permis de naître et se développer (d'abord et surtout la démocratie).

Car, par la diffusion de mécanismes qui débouchent sur un monde hyper réel, on considère qu'il est possible de compter sur une acculturation progressive des individus à certains mécanismes, mécanismes de marché en général, qui dispensent du besoin de prise en compte de l'inter relation entre individus ou, le plus souvent, permet de la considérer comme sélective. C'est là que réside le principal danger : l'hyper réel supprime tout véritable débat car il se veut perfection aristotélicienne du réel (Doel et Clarke, 1999 : 268) et pose comme co-substantielle une illusion d'interaction. Nous allons voir plus loin que la double volonté de transparence totale et de perfection, l'incapacité à la totalisation (Laurel, 1991 ; Doel et Clarke, 1999 : 273) menacent la permanence de la *topolitique* de Derrida (1996) : l'organisation de l'espace et du temps du deuil, la relation à l'Autre, etc., ne sont plus pensées ; c'est l'essence même du politique qui est en jeu.

Nos sens sont manipulés pour générer des expériences géographiques réalistes. Combiné au recours à un éternel présent, cela supprime toute possibilité de référence à la culture. Qu'y gagne-t-on ? Qui gagne ? En ce sens, c'est la victoire de Fukuyama (1992), traité avec mépris car quelques conflits secondaires, souvent liés au nationalisme dans l'ère post-soviétique, semblaient lui donner tort. Dans la logique de Baudrillard, c'est la victoire d'un monde basé sur l'échange de biens matériels (ceux-ci incluant l'ensemble des dimensions symboliques de la société et de l'homme) selon leur valeur d'usage. Cela suppose que l'ensemble de ces biens est capable d'être traduit en signes totalement arbitraires selon une signification conventionnelle, le code. L'échange culturel devient consommation et échange économique. En ce sens, les médiacultures se sont substituées à la culture mais elles ne l'ont pas remplacée. Elles imposent un monde dominé par l'immédiateté de l'échange économique où tout autre échange est à reconstruire au même titre que les identités et les régulations sociales.

Mais Maigret et Macé (2005) donnent à ce terme de médiaculture un sens qui laisse envisager la recherche d'une cohérence dans cette société de fragments et discontinuité en rompant avec les logiques qui sous-tendent la réflexion de Giddens, Baudrillard ou même Fukuyama : les relations entre universalisme/globalisation et localisme/particularisme sont à reconsidérer comme base de la définition identitaire des individus. De même, Fortuna (1999 : 20) reprend une question de Sennett demandant jusqu'où il est légitime d'espérer que les sujets puissent afficher une auto-définition lucide de leur propre moi de manière à l'exercer avec compétence en tant que protagonistes de communautés simultanées et multiformes à diverses échelles. Mais peut-être est-ce aussi une question dépassée puisqu'elle imagine un sujet idéalement moderne dans un monde qui n'en fournit plus les conditions idéales de réalisation (et ce ne fut jamais le cas). D'autres pistes sont donc à explorer du côté de sujets acteurs sociaux à travers un positionnement culturel en évolution qui transcende les identités de classe (Glevarac, 2005), sans pour autant cesser de considérer cette dimension sociale comme majeure.

La seconde piste tourne autour de l'idée d'une approche par la textualité des processus en cours capable de fonder une culture vive à l'origine d'une identité pragmatique de l'individu. Cela engage dans deux directions. Au premier niveau, si ce processus d'hyper réalisation génère parfois des développements progressistes, ou simplement une évolution des modalités de l'interaction (Soja, 2002), cela n'empêche pas que ces évolutions peuvent se révéler socialement et politiquement contestables dans beaucoup d'autres cas. En effet, il convient de ne pas s'abuser : si le réel pris en compte devient mouvant et fugace, l'enjeu de ces formes de représentations et des espaces, virtuels ou non, reste toujours le pouvoir sur l'espace et les sociétés qui l'habitent. En effet, c'est peut-être sous ces derniers aspects que les deux approches trouvent leur plus forte articulation : le propos central de cet ouvrage est que la dimension sociale et politique des processus en cours ne doit surtout pas être sous-estimée. Pour ceux qui n'accèdent pas à la maîtrise de ces flux d'images à leur sujet, ces jeux d'images permettent d'abord leur éviction toujours plus efficace de la cité : le clochard devenu SDF, ou le jeune visible descendant d'immigrés en sont les prototypes. Mais, sous une forme ou une autre, ce processus concerne en fait une part bien plus conséquente de la population, jusqu'aux classes moyennes qui croient y échapper en couplant recherche d'un environnement sécurisé et distinction au moyen de l'achat d'une maison dans une *gated community* ou d'une implantation rurale lointaine et finalement se retrouvent dans une situation économique difficile (Le Goix, 2005 ; Rougé, 2005).

Au second niveau, il est à la fois possible de démonter pièce à pièce cette hyper réalisation mais aussi de dessiner les contours d'une probable culture capable de subvertir ce qui ressort aussi comme un processus d'aliénation de l'individu. Si une compréhension objective du monde devient difficilement soutenable, peut-être cela nous décharge-t-il d'une responsabilité que, de toute manière, nous n'avons pas les moyens d'assumer. Cela n'empêche pas de partir de Foucault pour considérer que le monde social est organisé par la convergence d'une multiplicité de discours qui lui donnent réalité. L'hyper réel est l'articulation de plusieurs discours dont la performativité est absolue puisque la réalité nouvelle que crée le discours fait disparaître toute possibilité de référence à la situation antérieure à ce discours. Il nous faut définitivement échapper aux dualismes stériles qui polluent le regard au nom de la vérité, échapper à ce que Derrida (1990 : 38) présente comme la *métaphysique de la présence*. Ces hiérarchisations purement conceptuelles entre intelligible/sensible, profond/superficiel, essentiel/accidentel, propre/parasite, pur/impur, originaire/dérivé, modèle/copie, etc. contiennent toujours une dévalorisation morale du second terme. Si cela nous permet une plus grande souplesse d'adaptation à un objet fluide, nous devons également garder à l'esprit que cette souplesse est aussi celle d'un individu assez malin pour grappiller une miette de cette liberté que permet le performatif en le retournant, l'investissant, le subvertissant ; plus encore que les cyberpunks associés « au défi à la norme, à l'auto-marginalisation hors des courants dominants et la résistance sociale » (Kitchin, 1998 : 91) ou les mouvement rock alternatifs que pointe Olalquiaga, le jeune beur qui arborait en 2005 dans le quartier « sensible » des Cévennes à Montpellier un tee-shirt le proclamant « islamiste racaille » avait parfaitement compris cette capacité. Le propos le plus développé en ce sens fut celui des artistes simulationnistes nord-américains (Peter Haley, Allan Mc Collum)<sup>276</sup> qui se proposaient de tenir un discours subversif et très politique capable de détourner les objets et fantasmes de la société de consommation. Mais, à la fin des années 1980, Baudrillard, invité à New York lors d'une de leurs rencontres, en désavoua le principe. Dans son esprit, la distance était un moyen de garder une pensée plus radicale. Une erreur de stratégie à mon sens, plus justifiable dans le cas de *Matrix* (Wachowski, 1999) qui, pour lui, est « un symptôme instructif », le fétiche même de l'univers technologique qu'il semble dénoncer, un produit ambigu de la culture de masse.

Mais ce détournement est aussi le mode de construction identitaire choisi par les jeunes visibles qui s'approprient le discours de la « racaille » (Chignier-Riboulon, 2000). Avant d'être pour nous un outil de lecture et de décodage, cette théorie « libératrice » (Ramond, 2006 : 4)

---

<sup>276</sup> L' "Appropriation Art" de Louise Lawler à Sherrie Levine fut également très influencée.

est l'espoir optimiste de voir l'humanité échapper à la surveillance stricte d'une hyper réalisation du monde qu'on peut souvent qualifier d'institutionnelle tout en restant lucide sur la précarité des marges que laisse la puissance des appareils de contrôle médiatique : les jeunes visibles qui s'intitulent eux-mêmes « racaille » en croyant échapper à la malédiction de l'insulte finissent par être pris au mot et voir revenir le discours médiatique avec un second niveau de stigmatisation (Crozat, 2006).

Evitons donc de lâcher le politique du texte pour lui préférer un textualisme oublieux des enjeux sociaux. Le « rapport tactique aux concepts » (Spivak, 1988) doit produire une géographie culturelle nécessairement sociale car soucieuse des dimensions politiques des espaces et phénomènes étudiés. Cette invitation à une pratique différente de la géographie doit lui donner plus de souplesse et fluidité. Cette réitération de l'appel de l'introduction pour une culture définitivement débarrassée des conceptions essentialistes qui la brident encore doit lui permettre de jouer un rôle central au cœur de la construction du social. Sans pour autant apparaître comme hégémonique.

Mais entre raisons identitaires et distinctions sociales, la diversité des possibles qui s'offrent à l'individu est immense et ses choix conservent un sens, même si c'est au prix de contradictions apparentes (Embarki, 2005).

### *La suppression de l'interaction*

Cette dimension politique reste cependant la plus préoccupante. Même s'il ne parle pas de processus d'hyper réalité, pour Castells (1998), le virtuel, de réalités virtuelles en virtualités réelles n'est plus une copie ou une représentation mais une alternative opérant en parallèle avec le réel. Les développements qui précèdent insistent sur l'illusion d'interaction co-substantielle au virtuel qu'il s'agisse du cyberspace comme des nouveaux espaces commerciaux (parcs à thème, centre commerciaux, espaces patrimoniaux touristiques).

Perfection affichée du réel, l'hyper réel supprime tout débat. S'y ajoutent la volonté de transparence totale et de perfection, l'incapacité à la totalisation que ceux-ci provoquent (Doel et Clarke, 1999 : 273). La question de la permanence de la *topolitique* (Derrida, 1996 : 68) est donc posée. Sous cet angle, intervient à un premier niveau la question des médiations : l'accès à l'écriture construisait le citoyen des démocraties classiques : il maîtrisait l'ensemble du processus de construction du texte ; on connaît aussi le rôle des imprimeurs dans le débat des idées tant à la Renaissance qu'aux XVIII<sup>e</sup> puis XIX<sup>e</sup> siècles. Aujourd'hui, la médiation technique et médiaculturelle fait que le citoyen est en partie dépossédé de cette compétence et ne sait pas toujours vraiment comment fonctionnent les télétechnologies qu'il utilise, même si

l'évolution récente met en valeur une forte capacité à s'en emparer ; d'un autre côté, il n'est pas certain que les informaticiens aient aujourd'hui une conscience politique aussi active que les imprimeurs parisiens de l'époque de Proudhon, Fourier ou Comte pour permettre de garder la capacité de penser toutes les décisions d'aménagement, d'implantation, avec l'obsession de rendre visible la communauté territorialisée, créer de l'idéologie territoriale, ce dernier terme étant, à bien des égards, équivalent à celui de topolitique. De même, l'évolution prestige autant du statut social et culturel de la presse ou des contenus des télévisions et journaux montre que, parmi les acteurs des médiacultures, cette volonté est loin d'être toujours présente.

A un second niveau, « les télétechnologies déplacent les lieux et disloquent le "topolitique", ce qui détache la démocratie de la citoyenneté » (Derrida, 1996 : 68). Aussi, l'action de ce citoyen ne se situe plus en un lieu, en un territoire où un corps s'enracine. La technologie et les images passent les frontières. Le lien entre le politique et le local se défait. La compétence du citoyen, sa capacité à maîtriser les techniques et à s'inscrire dans l'espace politique de proximité, décline parallèlement à la souveraineté de ces espaces, aussi habile soit-il à tirer parti de ces changements pour construire son propre parcours. On peut donc trouver Crang *et al.* (1999) un peu optimistes. Pour le dire autrement, il y a toujours eu des passeurs (acteurs publics, enseignants), capables d'intégrer à l'idéologie territoriale des idées neuves empruntées ailleurs : c'est une des conditions de l'évolution des cultures et des sociétés. Mais ce rôle restait relativement exceptionnel. La question qui nous est posée est celle de savoir comment gérer la multiplicité de ces apports extérieurs par la multiplication des passeurs alors que diminuent le poids de ceux qui gèrent l'organisation de l'espace et du temps du deuil, la relation à l'Autre, etc. Dans le contexte d'une extrême valorisation idéologique de ces délocalisations, les relations à ces questions locales ne sont plus vraiment pensées : c'est l'essence même du politique qui est en jeu.

Le virtuel n'est donc pas dangereux en lui-même : banal développement technique ou scientifique, projet urbain, c'est le processus d'hyper réalisation qu'il génère qui le transforme en « solution finale » (Doel et Clarke, 1999 : 272) séduisante et perverse. En ce sens, le propos fortement imprécatoire de Baudrillard (1995) doit être pris au sérieux : c'est un crime parfait.

### *Le monde a-t-il encore besoin de géographes ?*

Par ailleurs, il est important de bien cibler les implications de ces changements dans nos disciplines. Cela nécessite de théoriser une géographie postmoderne des espaces virtuels en commençant par constater qu'il n'est pas nécessaire de se limiter à l'Internet ou aux réseaux numériques pour parler d'espace virtuel. Cela justifie, à la suite d'Eco (1987), Olalquiaga

(1992), Wark (1994) et Rodaway (1994), l'emploi de l'expression hyper réel proposée par Baudrillard (1981), plus apte à mettre en valeur les processus en cours.

Cette géographie culturelle dynamique participe au renouvellement des approches et des méthodes de la discipline en insistant sur la nécessité d'une nouvelle *praxis* (Minca, 2001) qui prenne en compte l'importance centrale du discours, dorénavant d'abord abordé dans sa « conception interactionnelle et praxéologique » (Mondada, 2001 : 214) : il n'est plus possible de penser le discours en le distinguant de l'action à laquelle il participe, qu'il constitue même souvent. Mais ces évolutions questionnent aussi certains des piliers de notre légitimité scientifique : dans l'espace hyper réel, la notion d'échelle n'a plus guère de sens (Virilio, 1984). Nous avons vu également que ce dynamisme n'est pas non plus exempt d'inquiétudes qui portent sur le risque de tout ramener à des questions de culture dans une définition restrictive de celle-ci et de se limiter donc aux approches discursives en oubliant les autres dimensions du social (Philo, 1999 ; Don Mitchell, 2001). Cela a cependant permis de recentrer les analyses géographiques, d'élargir les thématiques et les perspectives méthodologiques, et de situer les effets de la spatialité dans des domaines jusque-là abandonnés à d'autres disciplines ou simplement ignorés.

La seconde interrogation posée aux géographes, mais plus largement à l'ensemble des chercheurs en sciences humaines et sociales, est celle de notre utilité sociale dans un monde où l'idéologie du marché dominante ne pose pas *a priori* une réponse positive à cette question, ou, pour le moins demande une justification permanente de cette utilité sociale.

Si je ne suis pas toujours enthousiasmé par les approches de R. Brunet, je lui reconnais deux mérites qui, plus que des ancêtres régulièrement convoqués et dont l'apport conceptuel est, au fond, négligeable depuis longtemps, le singularisent comme le fondateur de la géographie contemporaine : avec ses chorèmes, le signe s'installe durablement au cœur de la géographie, même si on peut considérer que cette approche trop rigide structuraliste est rapidement dépassée (Mondada et Söderström, 1993). Par ailleurs, son attitude lui donne une place à part dans une géographie française rarement perturbée par l'introspection : dès le premier volume de la *Géographie Universelle*, il s'interroge afin de savoir si notre société a encore besoin de géographes et de géographie dans une planète mondialisée où ces compétences sont largement partagées par d'autres experts, où nos outils sont devenus accessibles au plus grand nombre quand ils n'ont pas perdu une partie de leur utilité. A quoi servent les géographes ?

La réponse évidente est classique : mettre de l'ordre dans le monde, donner lecture de la différence pour atténuer les tensions nées de la méconnaissance et l'inconnu. Aujourd'hui,

cette ligne de lecture garde toute sa pertinence quand un spécialiste de gestion des entreprises (Huntington) s'invente géopoliticien afin de proposer le cadre fictif du développement d'une guerre des civilisations dont il assure la promotion pour l'extrême-droite. En même temps, cette fonction éminente du géographe peut sembler singulièrement troublée par la rapidité avec laquelle les normes de pratiques, les usages de l'espace s'uniformisent dans de large parties de la planète. Par ailleurs,

L'avènement de la "nouvelle économie", incarnée par l'essor d'internet, marquerait la disparition progressive de l'importance de l'espace et de la géographie. Les distances seraient abolies, les marchés désormais à un clic de distance. Le commerce électronique et l'avènement des systèmes électroniques intégrés de gestion seraient les canaux par lesquels les entreprises s'affranchiraient de l'espace. En réalité, il est certain que l'internet et les nouveaux systèmes de gestion modifient le rapport des entreprises avec leur espace et leurs marchés, mais ils ne les bouleversent pas : les choix de localisation des entreprises demeurent des raisonnements géographiques.

Lasserre (2000/2007 b)

En même temps, si la fin des territoires westphaliens est annoncée (Badié, 1992), si triomphent médiatiquement les systèmes d'information globaux réputés abolir l'espace, apparaissent de nombreux sites internet « qui proposent la création de véritables États avec leur citoyenneté propre, leur Constitution et leur droit. Ces sites pourraient traduire le désir d'une refondation de la notion de communauté politique que permettrait le réseau internet ». (Lasserre, 2000/2007a). Dans l'ensemble, comme dans les sociétés que construisent les jeux en ligne de type *Second Life* (Valentin, 2007), on en reste finalement à des représentations territoriales très classiques plutôt que développer des innovations utiles pour ces concepts d'État en ligne et ces communautés virtuelles. La remarque vaut pour l'ensemble des espaces hyper réels dont on a montré que leur dangerosité reste limitée par leur faible capacité à innover.

Le rôle des spécialistes capables de produire une lecture du monde informée et proposer des analyses susceptibles d'enrichir la conception des citoyens ou usagers, de hiérarchiser entre ces deux dimensions de l'homme, reste donc essentiel dans un contexte où maîtriser la capacité à garder une vision globale des sociétés, des lieux devient une émancipation capable de subvertir un projet idéologique puissant et asséné en permanence.

Mais cela demande aussi d'adapter nos outils à ces nouveaux contextes. Ainsi, l'échelle peut apparaître obsolète ; c'est du moins ce que répètent à l'envi des discours euphoriques sur les nouveaux mondes dans lesquels nous pénétrons. C'est exagéré, y compris dans ces univers particuliers qu'il nous faut aborder : le GPS n'abolit pas les distances, la sécurité qu'il semble proposer incite même à pratiquer des espaces plus lointains et auparavant marginaux. De même, *Second Life* est obligé de développer deux modes de déplacements différents pour tenir compte de l'ampleur d'un espace proliférant où le repérage s'effectue dans trois dimensions

(coordonnées classiques et altitude). Il est cependant évident que l'échelle est devenue moins prégnante et doit être adaptée à ces espaces particuliers : si certains films, les *road movies* en particulier, et beaucoup de jeux vidéo conservent une dimension spatiale très classique, comment s'adapter à l'instantanéité d'autres produits, pour certains encore à imaginer ?

Car la principale adaptation concerne surtout celle de nos outils théoriques, toujours attachés à des schémas qui font appel à un enracinement de l'homme dans des espaces fortement structurants et sur des durées longues. Il va nous falloir imaginer de nouvelles notions, en développer d'autres : c'est ma démarche ici autour de certaines d'entre elles, qu'il s'agisse de la performativité comme de la *mimêsis*, de l'hyper réel, du microcosme ; une démarche pragmatique qui vise à disposer sans attendre de l'usage d'outils nécessaires, sans patienter le temps que d'autres s'en emparent, plus compétents, mais dans un futur peut-être assez lointain. Une telle pratique ne veut pas poser définitivement un appareillage complet mais plutôt ouvrir le débat. En cela, rien de bien nouveau : c'est ainsi, qu'à partir du milieu des années 1970, la notion de territoire s'est installée durablement dans le paysage de la géographie française. La nouveauté vient probablement de la rapidité des changements qui place notre génération, pourtant mal formée à l'épistémologie, devant l'obligation d'un *aggiornamento* assez complet de son corpus de vocabulaire. C'est une perspective plutôt sympathique, une chance à saisir.

Parmi ces chantiers multiples, trois d'entre eux me paraissent majeurs : l'espace-temps l'image et le territoire. Cette urgence tient à la rapidité des évolutions tant des pratiques des sociétés que des conceptions selon lesquelles espaces et sociétés sont étudiés. Peut-être faudrait-il envisager un mouvement plus hardi que celui qui semble s'esquisser : pour poursuivre la réflexion engagée plus haut autour de l'échelle, ces nouvelles dimensions spatiales demandent peut-être de reconsidérer l'absolue prééminence des logiques territoriales dans la géographie française depuis deux décennies au profit d'autres dimensions de l'espace, qu'on peut inaugurer par exemple au moyen d'un glissement plus fréquent vers les lieux : « Contexte socio-spatial où la distance n'est plus pertinente » (Lévy, 1994), comme dans mon train de banlieue, le lieu apparaît en effet souvent intéressant si on l'envisage comme « l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence » (De Certeau, 1980) : on peut ainsi envisager des objets spatiaux hyper réels très particuliers qui n'appartiennent pas au territoire, même s'ils s'en revendiquent comme l'écomusée : les univers permanents de type *Second Life* ou l'espace balisé par une série télévisée.

On peut donc garder l'idée d'une spatialisation problématique, la raison d'être de la géographie, dans les espaces hyper réels; de même, les socialisations spécifiques qui se

construisent dans ces espaces, ces « univers » selon l'expression la plus couramment employée, demandent une analyse spécifique qui ne peut être assumée par le discours sociologisant du journaliste et demande une intervention qualifiée : si cet ouvrage ne comporte pas l'analyse prévue des univers de *Second Life*, entreprise en 2005, c'est parce celui-ci fut brusquement découvert par la presse l'année suivante et donc baptisé du traditionnel label de « phénomène de société ». J'ai alors réorienté ma recherche vers l'analyse de ces discours, souvent tristement amusants par la bêtise qu'ils révèlent ; cette étude pourra figurer dans l'édition de l'ouvrage consacré à la production des espaces hyper réels. Il s'agit cependant, là encore de renouveler la perspective : la pauvreté de certaines thématiques datées, par exemple les discours sur le désenchantement/ réenchantement du monde (Maffesoli, 2006) est souvent la meilleure justification de l'éviction de nos disciplines...

A ces justifications d'une présence spécifique d'un regard scientifique, s'ajoute, dans le domaine de la veille et de l'analyse, une fonction d'expertise particulière : Graham (2005) ou Ribardièrre (2005) montrent ainsi le rôle des outils géographiques qui permettent de mieux séparer les groupes sociaux afin d'en améliorer la gestion ; ils insistent sur le contenu idéologique qui reste au cœur de l'innovation technologique (Graham) et de l'utilisation de la découpe des territoires d'action sociale (Ribardièrre) et sur les incidences fortes de ces contenus occultes validés par leur technicité apparente dans la construction des sociétés. Plus largement, nous avons vu comment les médiacultures véhiculent des icônes identitaires qui performant jusqu'à restructurer les imaginaires spatiaux et sociaux des populations, voire les identités des individus concernés. Ce nouveau tournant des études culturelles et sociales anglo-saxonnes ou françaises nous donne une fonction sociale évidente et une obligation morale dans la production de la justice spatiale et sociale.

Enfin, cela impose donc d'être soucieux de la pertinence de notre propos, mais aussi de développer une réflexion autour des moyens d'être mieux entendus. Car le principal problème des sciences humaines et sociales vient probablement de leur discrétion, certes en général involontaire, mais aussi liée à des stratégies de mise en visibilité insuffisantes dans un monde transformé par le changement des logiques plus encore que l'accroissement des dimensions couvertes par les nouvelles formes de médiatisation : dans un monde de la communication, nos gentilles revues traditionnelles et presses universitaires restées souvent dans les mêmes logiques que celles qui les ont fait naître voici un siècle, ont peut-être un handicap qui les rend peu attractives et donc les fait disparaître de la vue, ce qui, aujourd'hui, signifie une inexistence préjudiciable tant en ce qui concerne la réflexion qu'elles véhiculent que pour notre visibilité institutionnelle. Il ne s'agit pas seulement d'une question de tintamarre publicitaire mais aussi

de la nature de ce que nous publions : la frontière entre vulgarisation et production scientifique est moins nette qu'auparavant et doit justifier des stratégies de publications qui combinent systématiquement des niveaux différents.

Ainsi, le changement de stratégies de certaines revues anglo-saxonnes (*Nature*, *Science*) au début des années 1990 illustre bien l'intérêt de ne pas négliger ces enjeux : en abaissant sensiblement le niveau de vulgarisation qu'elles proposent et au moyen d'une mise à disposition gratuite pour les organes de presse de la planète entière puis d'une mise en ligne précoce, elles ont acquis une légitimité qui discrédite plus ou moins tout ce qui n'apparaît pas dans leurs pages. Or, la plupart des revues régionales françaises, les plus menacées, ne sont même pas diffusées auprès de la rédaction du quotidien local. De même, les ouvrages des Presses Universitaires figurent rarement sur les présentoirs des libraires locaux ; plusieurs d'entre elles n'ont même pas de service chargé de la vente : elles attendent que les clients leur passent commande et limitent la diffusion de leur information aux bibliothèques universitaires...

Ainsi, tant en ce qui concerne les sujets développés dans cet ouvrage que la situation de nos disciplines, car mon propos plus spécifiquement géographique vaut pour l'ensemble des sciences humaines et sociales, le propos est grave mais il importe d'éviter le catastrophisme et garder confiance en notre capacité d'action (même si lucidement je la reconnais limitée) : notre fonction sociale est reconnue mais menacée par les logiques qui imposent une gestion à court terme et se soucient peu de l'aménagement des espaces tout autant que celles qui, sur la foi d'une image ringarde de notre discipline, détournent toujours plus d'étudiants de nos amphithéâtres.

Car il importe aussi de reconsidérer le lien entre recherche et enseignement, souvent négligé ou considéré avec condescendance alors que nous sommes tous peu ou prou engagés dans les deux activités. Etre enseignant-chercheur, c'est d'abord être en charge d'une mission d'éducation civique pour former des professionnels qui vont investir, pour la majeure partie d'entre eux, les services d'aménagement et de gestion des collectivités territoriales ou de l'Etat, et sinon, l'enseignement et à ce titre former les citoyens. Si, du fait du passage de la culture aux médiacultures, notre influence est sans doute moindre, elle reste importante, à condition de se donner les moyens d'améliorer, là encore, notre efficacité : une bonne moitié des universités sont encore dotées de schémas d'enseignement qui proposent un cloisonnement strict entre géographie physique et géographie humaine, singulièrement dépassé.

C'est de cette dimension humaine qu'on peut aussi tirer quelques éléments majeurs qui émergent de cet ouvrage.

*Une géographie culturelle réellement humaine*

J'ai déjà dit mon agacement devant la propension assez fréquente à limiter la dimension humaine de la géographie à des masses indistinctes, conglomérats statistiques ou catégories de jugement qui peuvent avoir leur pertinence mais demandent toujours un regard plus attentif à l'individu, le sujet capable d'introduire une part de personnalité très variable mais jamais négligeable dans ces structurations, bref, capable de moduler son destin à défaut d'y échapper. Pour tout dire, je ne crois d'ailleurs guère au destin : si la lecture de Butler m'a impressionné, c'est parce que je conçois comme elle des structurations fluides et souples où la part de négociation de la norme qu'elles induisent est toujours importante.

Loin de moi l'idée de nier l'intérêt des catégories commodes employées souvent dans ces pages : pauvres, classes moyennes, etc. Mais, au risque de chagriner, je n'ai surtout pas cherché à les définir et je les emploie dans une palette de situations où elles ont parfois un sens un peu fluctuant qui correspond à la diversité des situations qu'elles abritent et la multiplicité des discours qu'elles suscitent : le phénomène « *chav* » (Hayward et Yar, 2006) est une reconfiguration discursive qui, derrière la même apparence statistique abrite une requalification complète des populations concernées, naturalisant l'appartenance à l'*underclass*, déjà péjorative, en une tare héréditaire ; ces situations sont fréquentes : qu'on songe au destin de nos ZEP françaises qui, dans le discours commun, finissent par avoir la dimension ethnique que leur refusent les statistiques officielles et se révèlent si performatives par les stratégies d'évitement qu'elles suscitent (Maurin, 2004 : 28-29).

En effet, derrière ces catégories, il y a des femmes et des hommes qui bougent et se battent, qui existent dans la vie quotidienne et que cette imprécision dans l'étude s'efforce de ne pas nier, à défaut de leur donner vraiment existence. La pseudo-rigueur qui fige la définition de ces catégorisations est surtout destinée à masquer les faiblesses de la théorisation de beaucoup d'études. Et quand celle-ci existe, la tentation est alors souvent grande de chercher à y enfermer le réel de force, quitte à le contraindre : distordre quand on voulait de l'ordre. Ce caractère prescriptif du discours scientifique est hérité de l'époque où beaucoup de disciplines, dont celles les plus concernées dans ces pages, géographie, sociologie, ethnologie étaient proches du pouvoir qui transformait le virtuel de l'expert en projet collectif : nous ne nous sommes pas encore remis de l'abandon du discours très volontariste sur l'aménagement du territoire des années 1960 et des pratiques de ces époques.

Quant aux sujets qui nous échappent ainsi, ces structurations, normes discursives sur lesquelles nous reviendrons, pèsent sur leur vie, contraignent plus ou moins leur rêves d'un ailleurs, car rares sont les humains qui n'ont pas un rêve d'ailleurs, aussi médiocre soit-il. Mais outre la

diversité de ces rêves, que les médiacultures veulent s'efforcer de capter pour les enrôler, ils sont toujours un peu réalisés.

Ce sont ces restes que je veux capter : c'est-à-dire une suite de décalages qui balisent la géographie du sujet que je veux essayer d'initier :

- C'est tout d'abord le décalage entre le résultat attendu de la recherche, souvent composé à partir de représentations, statistiques et/ou préjugés, elles-mêmes faussées par les contextes et situations souvent extérieures à la recherche : état des financements, contexte personnel au moment de l'étude et d'autre part, l'état de réalisation du rêve.

- C'est ensuite le décalage entre le rêve et sa réalisation, y compris les changements intervenus en cours de route ou les échecs.

- Ce sont les stratégies, attitudes pour réaliser le rêve. Certes, ces rêves peuvent être très immédiats et concrets, désirs et fougades, délirants ou peu ambitieux, du moins à mon aune de nanti d'un capital onirique conséquent ; ils sont aussi cauchemars et angoisses. Les stratégies peuvent se transformer en doutes, en complexes, être confuses voire ne pas être vraiment formulées ou ressembler plutôt à des intuitions.

- Enfin, ce sont les décalages entre notre regard de chercheur, nécessairement situé et réducteur, et la réalité du quotidien que vivent les hommes et femmes que nous étudions. Ces préjugés que j'évoque au premier point nous amènent souvent à des questionnements simplificateurs : il est ainsi aussi difficile de parler de la vie des pauvres que de populations lointaines et exotiques. Nous n'abordons généralement leur situation qu'à travers des approches qui insistent sur les conditions économiques, et plus largement le contexte social mais entendu comme *problème* social, la structuration ; pourquoi la question des affects, nécessairement entremêlée dans le quotidien n'intervient-elle que si rarement dans nos analyses ? Probablement d'abord parce que nous ne parvenons guère à les imaginer depuis l'autre monde dans lequel nous vivons.

C'est dans ces restes multiples, décalages de toutes sortes, que naît une géographie que j'entends comme le décalage entre un positionnement attendu à un instant donné et celui réellement constaté, entre le désert et le plein, entre une homogénéité et d'autres décalages. Une géographie du décalage : ces décalages sont tout à la fois et à tour de rôle distances, espacements, écarts, écartements, espaces, intervalles, éloignements, mesures, dé-calages, ruptures... C'est un mouvement, au sens le plus riche, celui qu'emploient les militaires, les premiers à avoir pensé les mobilités en tant que déplacement *et* changement d'état, stratégie *et* adaptation au contexte, intention *et* réalisation potentielle.

Sur un autre registre, de même que je ne crois guère au destin dans sa dimension d'un *fatum* inéluctable, je reste également dubitatif devant le discours qui voudrait nous voir dans une époque où les individus vivent au jour le jour : l'individualisme, même s'il faut également en tempérer la liberté, est capacité accrue au projet. C'est dans ces décalages de temporalités que se construisent les trajectoires, entendues ici comme positionnements spatiaux autant qu'affirmation de soi.

Je suis également sceptique au sujet du triomphe/assomption/malédiction de l'individualisme à notre époque : ce discours omniprésent débouche sur diverses cantates qui brodent tantôt sur l'infinie solitude de l'homme dans la société postmoderne, ce qui n'est pas faux, tantôt sur l'euphorie d'un sujet enfin libéré d'une oppression millénaire et obscurantiste, pas faux non plus, tantôt enfin débarrassé des carcans de multiples formes de fusions à des organismes qui le vampirisaient, ce qui peut se révéler également parfois exact.

Mais, de même qu'il n'y a plus guère que l'extrême droite pour croire que Mai 68 a encore un impact sur nos sociétés, ces discours situés disent d'abord une génération et un milieu socio-culturel ; ils me paraissent avoir surtout une valeur interne, destinés à leurs émetteurs pour se convaincre qu'on est soit le seul, le dernier, l'ultime résistant qui ne tombe pas dans cette facilité, soit (ou en même temps), la victime d'une cabale qui empêche d'accéder à cet état de grâce. Dans tous les cas, ce discours me paraît justifier qu'on étudie à l'occasion son émetteur étrange. Par contre, il ne me paraît pas d'une grande utilité pour aborder les individus/sujets qui constituent mon centre d'intérêt.

Car, cette recherche compulsive de l'autonomie, de la capacité à s'affranchir des normes communes pour se dépasser dans une performance infinie et infiniment répétée, du discours publicitaire à celui des revues qu'on feuillète chez son dentiste ou aux *talk-shows* télévisés, provient d'abord du fait que jamais l'individu n'a jamais été autant corseté, contraint, socialisé, intimement construit par ses rapports aux autres.

Aucun dirigeant bolchévique n'aurait imaginé la puissance de l'intérêt collectif qui lie les membres d'un fonds de pensions, capable de donner à un ouvrier (qualifié) de Minneapolis ou Glasgow les moyens de délocaliser des milliers d'emplois, d'en créer souvent plus encore à des milliers de kilomètres, de susciter un accroissement des rendements par action et une baisse des prix aussi importants, ni même qu'il puisse profiter de ces rendements pour devenir aussi riche. De même, aucun dictateur du XX<sup>e</sup> siècle n'aurait rêvé de parvenir à une telle capacité à pénétrer les consciences, susciter les désirs, organiser les affects et les imaginaires dans une si

totale transparence, enfermer autant d'hommes dans des espaces très précisément affectés à chacun selon sa condition et ce, sans barbelé, seulement quelques dérisoires boîtiers électroniques. Il n'aurait d'ailleurs pas non plus imaginé qu'il était possible de faire payer aux plus riches et aux moins pauvres les gardes qui les maintiennent dans ces écarts, ces marges. Bref, je dresse ici le portrait d'un individu dont le destin semble en permanence complètement tracé par les prescriptions de la publicité mais aussi de l'ensemble des discours que lui déverse la médiasphère (Debray, 1993), devenue ainsi réellement matrice, et qui s'y conforme en général avec docilité.

Et pourtant, il résiste cet individu, il se construit ces rêves sur lesquels je brodais plus haut, se projette dans des ailleurs lointains à des milliers de kilomètres dangereux et épuisants ou dans des univers chiffrés, cryptés et volatils qui renvoient à la planète entière un portrait de lui très séduisant, se promène et même parfois vit dans les univers que lui racontaient les contes de son enfance : à l'exception des aborigènes australiens et quelques autres sociétés exotiques disparues dans une lointaine histoire, quelle société a jamais pu offrir à ses habitants de construire et habiter les rêves et contes de leur enfance ? Rural agreste, tour géante de Shanghai ou parc Disney sont la face sympathique d'une pièce de monnaie toujours nantie d'une seconde face, bien moins agréable, où l'homme retrouve souvent le rural agreste et le parc Disney comme univers carcéral. Ces décalages douloureux ou inconscients lui construisent des parcours chaotiques et mal maîtrisés mais il continue d'avancer.

Nos études sont en permanence confrontées à ce balancement, ce discours de soi fortement prédictif et pourtant si contraint par des contradictions internes et externes, étiolement performatif, *pharmakon* derridien. Dans le portrait de l'étudiant candidat à l'agrégation de géographie sélectionné pour intégrer le plateau d'une émission de télé-réalité<sup>277</sup>, le fondateur d'une entreprise innovante tournée vers l'export, l'organisateur d'un repas dansant de périphérie urbaine ou d'une animation du téléthon, le migrant qualifié qui quitte son pays pour un périple dangereux vers l'Europe et un job sous-qualifié s'il est chanceux, le consommateur sincèrement *écologique* qui installe un climatiseur et une piscine à la maison, ou le simple client d'un centre commercial, le dualisme heureux/malheureux de nos catégories mentales dominantes fonctionne mal car ces discours sont en même temps performatifs et non performatifs.

---

<sup>277</sup> Vériidique : il a ensuite intégré un master professionnel de communication en valorisant cette expérience dans son CV.

Il faut cesser de nous concentrer exclusivement sur les actes de langage *sérieux*, affirmés par les intentions de l'acteur et avec le soutien de son contexte, enracinés dans une métaphysique de la présence : tout langage est nécessairement *sérieux*. Il réfère simplement, répète et réutilise l'original sérieux mais pour des usages qui n'ont jamais rien de certain. Ces pratiques discursives se positionnent dans une décontextualisation/recontextualisation à chaque action ; toute opération réfère, cite, situe mais ne reproduit pas nécessairement le même, conférant aux individus, groupes et sociétés une extraordinaire capacité d'adaptation. C'est la raison pour laquelle je suis très critique devant les approches nomothétiques dures ou les pratiques de ces bureaux d'études qui appliquent des *recettes* uniformes dans l'ensemble des villes où ils interviennent : il n'y a pas deux stades, deux plans de circulation urbaine qui soient les mêmes. Questionner la production des normes est donc au cœur de notre travail, mais à la condition expresse de ne jamais la séparer de l'étude de l'usage de ces normes et la prolifération des signes et des sens qui en découlent. Etudier un individu situé, c'est se trouver face à un homme dans « l'impossibilité de choisir sa place et surtout de s'y retrouver » (Derrida, 1972 : 328) car il la reconstruit en permanence ; d'où ma réticence devant des approches du territoire souvent trop statiques ; je leur préfère une territorialité entendue comme compétence et réitérée dans un jeu d'échanges, décontextualisée et recontextualisée en permanence.

Je propose donc de *travailler le monde* dans une approche qui s'intéresse à la construction discursive des spatialités. Cette géographie, je l'ai choisie à une époque où, dans le lointain oasis égyptien de Farafra, j'ai pu assister à la diffusion, sur une petite télévision en noir et blanc alimentée par un groupe électrogène qui ronflait derrière ce qui tenait lieu d'hôtel, de l'émission *Champs-Élysées* de Michel Drucker. Dans le souci de promouvoir la francophonie, menacée par l'omniprésence de l'anglais (même si le nombre de locuteurs du français s'accroît chaque année de près d'un million d'individus), le Ministère des Affaires étrangères donnait à des télévisions étrangères des émissions françaises à succès. La descente des Champs Élysée du générique, en noir et blanc dans la poussière et la nuit épaisse de Farafra, ce n'est pas hyper réel, c'est surréaliste. Dans le même temps, ce même ministère réorganisait ses services pour transformer l'OFPRA (Office Français des Personnes Réfugiées et Apatrides) en OMI (Office des Migrations Internationales) afin de lutter plus efficacement contre l'immigration.

Derrière la légèreté du propos pointe toujours la dureté d'un monde qu'il apparaît nécessaire d'essayer de comprendre, non pas seulement dans le désir de donner à voir mais pour essayer d'en ajuster un peu l'âpreté. Cette violence très concrète qui isole et oublie dans les zones grises, c'est aussi celle qui subvertit valeurs et symboles pour les jouer à l'infini en un

dédoublé de miroirs où se perdent les repères d'identités fragiles sans cesse à reconstruire. Ne perdons pas de vue que ce processus est aussi une technique dite écologique utilisée dans la lutte contre les insectes nuisibles : on clone des milliers de femelles stériles qui, lâchées dans la nature, attirent les mâles et réduisent à néant leur capacité de reproduction, incapables qu'ils sont de trouver les femelles fertiles.

La culture est également menacée dans sa capacité de reproduction par ces clonages incapables de *mimêsis*. Menacée aussi par le retour de techniques de naturalisation de la différence qui en même temps enferment dans une écologie de la peur (Davis, 2006 : 17) matérialisée par ce qui ressemble furieusement à ces camps qui clôturaient à l'intérieur l'autre à nier et détruire : l'ancienne frontière séparant l'humanité de la barbarie pour protéger la culture de sa négation n'est plus une frontière. Par l'industrialisation de l'exclusion, la déshumanisation en fait un camp, « la forme géométrique extrême de la violence [...] en fermant l'extérieur sur lui-même. [...] lieu/non-lieu du règne extrême de l'arbitraire et de la mort » (Razac : 1999 : 76).

En même temps, il convient de ne pas idéaliser ce monde que nous quittons : il était également dur et tout aussi incapable de construire pour le plus grand nombre cette définition d'un sujet libre et autonome qu'il défendait et qui nous sert de référent pour appréhender le sujet contemporain. L'idéal égalitaire inscrit au fronton de nos monuments publics restait une supercherie. En 1969, nous n'étions que deux à quitter mon école primaire de campagne pour entrer en sixième ; les autres partaient dans le cours supérieur car le double système scolaire isolant les pauvres existait encore. Mais je fus le seul à entrer au lycée : il n'était pas mixte ; ma collègue dut se contenter des instituteurs du CEG. Je fus placé dans la classe de 6<sup>e</sup>5, celle où l'on parquait les enfants venus des campagnes, les *bouseux*, quand la bourgeoisie urbaine locale envoyait ses rejetons étudier latin et allemand en 6<sup>e</sup>1. En matière de ségrégations sociale, de genre et spatiale, on fait mieux comme paradis de référence ...

Béziers, le 3 octobre 2007, 3h47

## Bibliographie

- ACHERAR L., (2003), *Filles et garçons à l'école maternelle ; la construction des identités de sexe*. Rapport Délégation Régionale aux Droits des Femmes, Région Languedoc-Roussillon, <en ligne> <http://www.droits-femmes-lr.fr/pdf/maternelle.pdf> (consulté le 12 mars 2005).
- ADELL, G. et CAPODANO, X., (2001), « Dire les nouveaux territoires : du stigmate de la banlieue à l'ubiquité du paysage ». In Rivière d'Arc, H. (dir.) *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, UNESCO/Maison des Sciences de l'Homme, pp. 63-84.
- AGIER, M., (1999), *L'invention de la ville. Banlieue, townships, invasions et favelas*. Paris, Editions des Archives Contemporaines, 176 p.
- AGULHON, M., SEGALIN M. (ed.), (1989), *L'autre et le semblable : regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*. Paris, Presses du CNRS, 239 p.
- AKTOUF, O., (1984), « La méthode des cas et l'enseignement du management : pédagogie ou conditionnement? ». *Gestion*, novembre, 9 (4), pp. 37-42.
- AKTOUF, O., (1987), *La méthode des cas en gestion face au modèle et à l'expérimentation en science : apprentissage ou cercle vicieux?* Montréal, École des Hautes Études Commerciales, Direction de la recherche, document n° 87-06.
- ALLEN, J., (1995), « Global worlds ». In Allen, J et Massey, D. (eds.) *Geographical worlds*, Oxford, Oxford University Press, pp. 105-142.
- ALTHABE, G., (1990), « Production des patrimoines urbains ». In Jeudy, H.-P. (dir.), *Cahiers d'ethnologie de la France*, n° 5, *Patrimoines en folie*, Paris, Ed. de la MSH, pp. 269-274.
- ALTHABE, G., (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain ». *Terrains*, n° 14, *L'incroyable et ses preuves*, mars, pp. 126-131.
- ALTHABE G., FABRE D., LENCLUD G. (dir.), (1995), *Vers une ethnologie du présent*. Paris, Ed. de la MSH, *Cahiers d'ethnologie de la France*, n° 7.
- ALTHABE, G., (2005), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain ». *Terrains, revue d'ethnologie de l'Europe*, <en ligne> <http://terrain.revues.org/document2976.html>
- ALTHABE, G., (1996), « Proche et lointain : une figure savante de l'étranger ». In Ostrowetsky, S., *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan, pp. 79-84.
- ALTHABE, G., COMOLLI, J.-L., (1994), *Regards sur la ville*. Paris, Centre Georges Pompidou, coll. « Supplémentaires », 128 p.
- ALTHABE, G., LEGE, B., SELIM, M., (2000), *Urbanisme et réhabilitation symbolique : Yvry. Bologne. Amiens*. 295 p.
- ALTHABE, G., MARCADET, C., DE LA PRADELLE, M., SELIM, M., (1999), *Urbanisation et enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle*. Paris, L'Harmattan, 197 p.
- ALTHUSSER, L., (1972), *Lénine et la philosophie*. Paris, Maspero, 95 p.
- ALTVATER, E., MAHNKOPF, B., (1997), « The world market unbound ». In Scott, A. J., *The limits of globalization*. Londres, Routledge, pp. 306-326.
- AMIROU, R., (2000), *Imaginaire du tourisme culturel*. Paris, PUF.
- ANTONIOLI, A., (2003), *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris, L'Harmattan, 268 p.
- APPADURAI, A., (2001[1996]), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot, 333 p.
- ARBARET-SCHULZ, C., BEYER, A., PIERMAY, J.-L., REITEL, B., SELIMANOVSKI, C., SOHN, C., ZANDER, P., (2004), « La frontière, un objet spatial en mutation ». *EspacesTemps.net*, Textuel, 29.10. <http://espacestems.revues.org/document842.html>
- ARPAILLANGE C., DARLON C., MONTANE M.-A., (2004), « L'action publique en direction de la jeunesse urbaine : différenciation ? Dualisation ? Ségrégation ? ». *Annales de la Faculté de Droit de Strasbourg*, n° 7, Presses Universitaires de Strasbourg.
- AUBENAS F., BENASAYAG, M., (1999), *La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*. Paris, La Découverte, 110 p.
- AUBERT, N. (dir.), (2004), *L'individu hypermoderne*. Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès, 319 p.
- AUGE M., (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris, Aubier.
- AUGE, M., (1992), *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Le Seuil.
- AUGE, M., (1997), *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Rivages Poche, petite bibliothèque, 189 p.
- AUGUSTIN, J.-P., (2003), « Les territoires imaginés des loisirs urbains : l'évolution du rôle attribué aux équipements et aux espaces publics ». In Baudry, P. et Paquot, T., *L'urbain et ses imaginaires*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 25-35.
- AUGUSTIN, J.-P., LATOUCHE, D., (1998), *Lieux culturels et contextes de villes*. Bordeaux, MSHA, 214 p.
- AURINDO, M.-J., (2006), *Portugal em Cartaz, Representações do destino turístico (1911-1986)*. Centro de Estudos Geográficos da Universidade de Lisboa, Estudos de Geografia Humana e Regional, n° 48, 207 p.

- AUSSAGUEL, F., (2005), *La construction de la « scène » metal montpelliéraine : médiations spatiales, connexions translocales et virtuelles*. TER de master 1, Département de géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3, 91 p.
- AUSSAGUEL, F., (2007), *La construction du concept territorial « Pays Cathares »*. TER de master 2, Département de géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3, 92 p.
- AUSTIN, L., (1991), *Quand dire, c'est faire*. Paris, (1970), rééd. Le Seuil, coll. « Points ».
- BADIOU, A., (2005), *Le Siècle*. Paris, Le Seuil.
- BAILLY, A., (1992), « Les représentations en géographie ». In Bailly, A., Ferras, R. et Pumain, D. (dir.) *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp. 371-384.
- BAILLY, A., (1995), *Représenter la ville*. Economica.
- BAKIS, H., (1997), « From geospace to geocyberspace ; territories and Teleinteractions ». In Roche, E.M. et Bakis, H. (eds.), *Developments in telecommunications. Between global and local*. Aldeshot (UK), Avebury, pp. 15-49.
- BALANDIER, G., (1982), *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*. Paris, PUF.
- BALLESTER, P., (2007), « Barcelone, le Forum Universel des Cultures 2004 : une fête globale pour une ville globale ? ». In Crozat, D., Chastagner, C., Fournier, L.-S., Bernié-Boissard, C., Actes du colloque *La fête au présent – mutations des fêtes au sein des loisirs*, Nîmes/Paris, L'Harmattan, à paraître.
- BANCEL, N., BLANCHARD, P., BOETSCH, G., DEROO, E. et LEMAIRE, S., (2002), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*. Paris, La Découverte, 480 p.
- BARATA SALGUEIRO, T. (coord.), (1997), *Internacionalização, reestruturação econômica e produção de novas marginalidades na região de Lisboa*. Lisboa, DGOTDU/JNICT, Projecto 6/94 da no Dominio do Ordenamento e do Desenvolvimento Urbano, Relatório final, 198 p.
- BARIL, A., (1964), *L'histoire de la danse en Occident*. Paris, Le Seuil, 382 p.
- BARTHE, F., (2003), *Géographie de la nudité*. Paris, Bréal, 288 p.
- BAUDRILLARD, J., (1968 [1978]), *Le Système des objets*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 288 p.
- BAUDRILLARD, J., (1970 [1979]), *La Société de consommation*. Paris, Denoël, coll. « Tel », 318 p.
- BAUDRILLARD, J., (1976 [1972]), *Pour une critique de l'économie politique du signe*. Paris, Gallimard, 268 p.
- BAUDRILLARD, J., (1977), *Oublier Foucault*. Paris, Galilée, coll. « Espace critique », 87 p.
- BAUDRILLARD, J., (1981), *Simulacres et simulation*. rééd. 1995. Paris, Galilée, coll. « Débats », 233 p.
- BAUDRILLARD, J., (1988), *Amérique*. Paris, Le Seuil, LdP « Essai », 122 p.
- BAUDRILLARD, J., (1991), L'Amérique ou la pensée de l'espace. In *Citoyenneté et urbanité*, Esprit, coll. « Société », pp. 155-164.
- BAUDRILLARD, J., (1995), *Le crime parfait*. Paris, Galilée, 207 p.
- BAUDRILLARD, Jean, EYSSARTEL, Anne-Marie, ROCHETTE, Bernard, (1992), *Des mondes inventés, les parcs à thème Suivi de Biosphère II*. Paris, Ed. de la Villette, 130 p.
- BAUDRY, P., (1997), *La pornographie et ses images*. Paris, Armand Colin, 337 p.
- BAUDRY, P., PAQUOT, T. (eds.), (2003), *L'urbain et ses imaginaires*. Publications de la MSHA, n° 297, 126 p.
- BAUER, G., ROUX, J.M., (1976), *La rurbanisation, ou la ville éparpillée*. Paris, Le Seuil, 190 p.
- BAZIN G. ; KROLL, J.C., (2002), La multifonctionnalité dans la Politique Agricole Commune : projet ou alibi ?, Colloque SFER- : *La multifonctionnalité dans l'activité Agricole et sa reconnaissance par les politiques publiques*, Paris, Institut National d'Agronomie, <en ligne> : <http://www.univ-reims.fr/Labos/ESSAI/multifonctionnalite/textes/bazin-kroll.pdf>, consulté le 11 août 2007.
- BECK, U., (1996), « Teoría de la sociedad del riesgo ». In Beriaín, J. (comp.) *Las consecuencias perversas de la modernidad*, Madrid, Anthropos.
- BECK, U., (2001 [1986]), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris, Aubier, 521 p.
- BECK, U., GIDDENS, A., LASH, S., (2004[1994]), *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou post-modernité ?* Paris, Armand Colin.
- BECKER, H.S., (1963), *Outsiders. Etude de la sociologie de la déviance*. Paris, Ed. Métailié.
- BEDAR, S. (dir.), (2000), « La globalisation : "nouvelle frontière" du leadership américain ? ». *Cahiers d'Etudes Stratégiques* (EHESS), n° 28, introduction, p. 5.
- BEGOUT, B., (2002), *Zéropolis*, Paris, Ed. Allia, 124 p.
- BELIN, Emmanuel, (2002), *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire*. Bruxelles, De Boeck, 291 p.
- BELL, D., (1976), *The Cultural Contradictions of Capitalism*. Londres, Heinemann Educational, 301 p.
- BELL, D., VALENTINE, G. (eds.), (1995), *Mapping desire: geographies of sexualities*. Londres, Routledge, 370 p.
- BENNETT, A. and PETERSON, R. A. (eds.), (2004), *Music Scenes. Local, Translocal and Virtual*. Nashville, Vanderbilt University Press, 264 p.
- BENOIT-GUILBOT, O., (1986), Quartiers dortoirs, quartiers villages : constitutions d'images et enjeux de stratégies localisées. in *L'esprit des lieux. Localité et changement social*. Ed. du CNRS, pp. 127-156.
- BERGER, P. et LUCKMANN, T., (1986[1966]), *La Construction sociale de la réalité*. Méridiens Klincksieck, rééd. A. Colin, 358 p.

- BERGER, P.L., KELLNER, H., (1986[1966], « Le mariage et la construction de la réalité ». In Berger, P. et Luckmann, T., (1986[1966]), *La Construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, réed. A. Colin, pp. 307-334.
- BERIAIN, J., (comp.) GIDDENS, A., BERIAIN, J., & SANCHEZ, CAPDEQUI C., (1996). *Las consecuencias perversas de la modernidad: modernidad, contingencia y riesgo*. Barcelona, Anthropos, 284 p.
- BERQUE, A., (1990), *Médiance, de milieux en paysages*. Montpellier, Reclus.
- BERTHO, C., (1980), « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre, p. 45.
- BERTRAND, M., (1999), « Une recherche française sur l'Afrique noire : filiations et hésitations ». In Chivallon, C. ; Ragouet, P., Samers, M. (dir.), *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve post-moderne*. Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 91-114.
- BESNIER, J.-M., (1996), « Introduction ». in Cohen-Tannoudji, G. (dir.), *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris, Diderot Ed., pp. 5-22.
- BESSE, J.-M., (2004), « Le post-modernisme et la géographie. Eléments pour un débat ». *L'Espace géographique*, n° 1, pp. 1-5.
- BEST, S. and DOUGLAS, K., (1991), *Postmodern Theory : Critical Interrogations*. NY, Guilford Press/MacMillan, 324 p.
- BIGO, D., (1996), « Guerres, conflits, transnational et territoire (Partie 1) ». *Cultures & Conflits*, n° 21-22, pp. 397-418.
- BLANCHARD, P., (2002), « Les zoos humains aujourd'hui ? ». In Bancel, N., Blanchard, P., Boetsch, G., Deroo, E. et Lemaire, S. *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*. Paris, La Découverte, pp. 417-427.
- BLIN, A. et CHALIAND, G., (2003), *America is back, les nouveaux Césars du Pentagone*. Paris, Bayard.
- BLOCH, M., (1939), *La société féodale*. Albin Michel, coll. « Evolution de l'humanité », éd. de 1968, 702 p.
- BLUNT, A. and WILLS, J., (2000), *Dissident Geographies : An Introduction to Radical Ideas and Practice*. London, Prentice Hall, 328 p.
- BOBBE, S., (2000), « Les nouvelles cultures du sauvages ou la quête de l'objet manquant. Etat de la question ». *Ruralia*, n° 7, pp. 159-173.
- BOGARD, W., (1996), *The Simulation of Surveillance*. Cambridge, Cambridge University Press, 256 p.
- BOISSEVAIN, J. (1997), « Ritual, tourism and cultural commoditization in Malta : culture by the pound ? ». In Selwyn T. (dir.) *The tourist Image*. Colchester, John Wiley and Sons.
- BONNET CARBONELL, J., FOURNIER, L., (2004), *Fêtes et rites agraires en Europe. Métamorphoses ?* Paris, L'Harmattan, 269 p.
- BORNE, D., (1994), « Questions d'un historien aux géographes », *Sciences Humaines*, Hors-Série, n° 14, *Les nouveaux espaces ruraux*, p. 45.
- BOST, F., (2002), « La localisation des activités économiques : du local au global ». In Charvet, J.-P. et Sivignon, M., *Géographie humaine. Questions et enjeux du monde contemporain*, Paris, Armand Colin.
- BOUDAN, C., (2004), *Géopolitique du goût, la guerre culinaire*. PUF, 451 p.
- BOUDIEU, P., WACQUANT, L., (1992), *An Invitation to Reflexive Sociology*. Cambridge, Polity Press.
- BOUGNOUX, D., (2006), *La crise de la représentation*. Paris, La Découverte, 185 p.
- BOUILLIN-DARTEVELLE, R., THOVERON, G., NOËL, F., (1991), *Temps libre et pratiques culturelles*. Liège, Mardaga, coll. « Création et communication », 277 p.
- BOURBIEU, P., (1994), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris, Le Seuil, 245 p.
- BOURDIEU, P., (1982[1979]), *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Ed. de Minuit, 670 p.
- BOURDIEU, P., (1982), *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard, 244 p.
- BOURDIEU, P. (dir.), (1993), *La misère du monde*. Paris, Le Seuil, 947 p.
- BOURDIEU, P., CHAMBOREDON, J.-C. et PASSERON, J.-C., (1983), *Le métier de sociologue*. Paris, Mouton, 360 p.
- BOURDIEU, P., PASSERON, J.C. *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Ed. de Minuit, 279 p.
- BOURGOIS, P., (2001), *En quête de respect. Le crack à New York*. Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 327 p.
- BRAUDEL F., (1993), *Grammaire des Civilisations*. Paris, Flammarion, 625 p.
- BRENNER, N. (2001) "The limits to scale? Methodological reflections on scalar structuration", *Progress in Human Geography*, n° 4, vol. 25, pp. 591-614
- BRETON, P., (1992), *L'utopie de la communication. Le mythe du village planétaire*. Paris, La Découverte, 172 p. (éd. 1997).
- BRILL, L., (1993), « Metaphors for the traveling cybernaut ». *Virtual Reality World*, 1(1), q-s.
- BRILL, L., (1994), « Metaphors for the traveling cybernaut ». Part II. *Virtual Reality World*, 2(3), 30-33.
- BROMBERGER Ch., (1997), « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets », *Ethnologie française*, n° 3, pp. 294-313.
- BROMBERGER Ch., MOREL A. (dir.), 2001, *Limites floues, frontières vives*. Paris, Ed. de la MSH, 386 p.
- BROMBERGER, C. (dir.), (1998), *Passions ordinaires*. Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 544 p.
- BROMBERGER, C., (2003), « Introduction : cultures régionales en débat ». *Ethnologie Française*, 3.
- BROWN, M.P., (2000), *Closet space. Geographies of metaphor from the body to the globe*. Londres, Routledge, 170 p.

- BRUNE, F., (2003), *De l'idéologie aujourd'hui. Analyses, parfois dérangelantes, du « discours » médiatico-publicitaire*. Paris, L'Aventurine/Parangon, 190 p.
- BRUNEL, S., (2006), *La planète disneylandisée. Chroniques d'un tour du monde*. Paris, Ed. Sciences Humaines, 276 p.
- BRUNET, R., (2007), « Roger Brunet » (chap. 3). In Allemand, S. (dir.), *Comment je suis devenu géographe*. Paris, Le Cavalier Bleu, pp. 53-69.
- BUCI-GLUCKSMANN, C. (dir.), (2003), *L'art à l'époque du virtuel*. Saint-Denis/Paris, Département Arts Plastiques, Université Paris 8/L'Harmattan.
- BUTLER, J., (1990), *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*. New York, Routledge, 172 p.
- BUTLER, J., (1997), *Excitable Speech : a Politics of the Performative*. Londres, Routledge, 182 p.
- BUTLER, J. (2005 [1990]), *Troubles dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte.
- BUTLER, J., LACLAU, E., ZIZK, S., (2000), *Contingency, Hegemony, Universality : Contemporary Dialogues On The Left*, London, Verso, 329 p.
- BUTLER, J., SPIVAK, G.C., (2007), *Who Sings the Nation-state? Language, Politics, Belonging*. Calcutta, Seagull Books, 128 p.
- CAPRON, G. (dir.), (2006), *Quand la ville se ferme. Quartiers résidentiels sécurisés*. Paris, Bréal, 287 p.
- CAPUCHA, L. M., (2000), « Território da pobreza, onde é preciso voltar ». Lisboa, *Sociedade e Território*, n° 30, pp. 8-15.
- CARMONA, M., *La France de Richelieu*. 1984 (Fayard), éd. 1985, Editions Complexe, 463 p.
- CASTELLS, M., (1998), *La société en réseaux*. Paris, Fayard, 613 p. [(1989), *The informational city : Information, Technology, Economic Restructuring and the Urban-Regional Process*. Oxford, Blackwell.]
- CASTELLS, Manuel, (1999), *Le pouvoir de l'identité, l'ère de l'information*. Tome 2. Paris, Fayard.
- CASTRO, A., PATO E SILVA, I. ET AL., (2004), « Qualidade de Vida em Palmela, contributos para a Operacionalização de um Conceito ». In *Revista Cidades, Comunidades e Territórios*, n° 9, Lisboa, CET/ISCTE, pp. 83-95.
- CAULIN, C., CRANZ H., (2000), « Automédication : faut-il une politique ? Laquelle ? ». *Thérapie, Rencontres Nationales de Pharmacologie Clinique* n° 15, Giens, FRANCE (26/09/1999), vol. 55, n° 4, pp. 533-575.
- CERA, N., LOPES, D., (2003), *Cimêncio*, Lisbonne, Fenda 167 p. et <en ligne> <http://www.nunocera.com>
- CHARLES, S. et LIPOVETSKY, G., (2004), *Les temps hypermodernes*. Paris, Grasset, 186 p.
- CHARTIER, R., (1997 [1984]), « La ligne Saint-Malo-Genève ». In Nora P (dir.), *Les lieux de mémoire*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 2817-2850.
- CHATELET, G., (1998), *Vivre et penser comme des porcs. De l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés*. Paris, Ed. Exils, éd. de poche (1999) Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 194 p.
- CHAUVIRE, C., (2004), *Le moment anthropologique de Wittgenstein*. Paris, Kimé.
- CHIGNIER-RIBOULON, F., (2000), « La banlieue, entre culture populaire de l'honneur et sentiment de marginalisation ». *Géographie et cultures*, n° 33, pp. 71-88.
- CHIVALLON, C., MARNE, N., PROST, D., (1998), « Artefact de lieu et urbanité : le centre commercial interrogé ». *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 78, pp. 28-37.
- CHIVALLON, C., RAGOUET, P., SAMERS, M. (dir.), (1999), *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve post-moderne*. Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 331 p.
- CHOAY, F., (1999), *De la ville à l'urbain. Urbanisme*, n° 309, pp. 7-9.
- CHOAY, F., MERLIN, P. (dir.), (1988), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*. Paris, PUF, éd. 1996.
- CLOCKE, P., CRANG, P. et GOODWIN, M., (1999), *Introducing human geographies*. Londres, Arnold.
- COLEMAN, R., (2005), « Surveillance in the city : Primary definition and urban spatial order ». *Crime, Media, Culture*, vol. 1, n° 2, pp. 131-148.
- COLLOVALD, A., (2001), « Des désordres sociaux à la violence urbaine ». *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n° 136-137, 1-2, (Nouvelles formes d'encadrement), p. 104 à 113.
- CONTE, E., GIORDANO, C., HERTS, E., (2002), « La globalisation ambiguë ». *Etudes rurales : terre, territoire, appartenances*, n° 163-164, <en ligne> <http://etudesrurales.revues.org/document110.html>
- CORBIN, A., (2000), *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes du XIX<sup>e</sup> siècle*. Flammarion, coll. « Champs », 359 p.
- CORNU, F., (1999), *Dynamiques spatiales autour d'un projet de barrage en Namibie : les pasteurs nomades Himba*. TER de maîtrise, UFR de Géographie et Aménagement, Université Bordeaux 3, 125 p.
- COSTA PINTO, T., GONÇALVES, A., (2000), « Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e inséurança (1a parte) ». Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n° 1, pp. 101-111.
- COSTA PINTO, T., GONÇALVES, A., (2001), « Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e inséurança (2a parte) ». Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n° 3, pp. 111-131.
- COUCHOT, E., (1988), *Images. De l'optique au numérique*. Paris, Hermès.
- COUCHOT, E., (1998), *La technologie dans l'art. De la photographie à la réalité virtuelle*. Nîmes, éd. Jacqueline Chambon, 269 p.

- COVA, B. et COVA, V., (2003), « L'hyperconsommateur, entre immersion et sécession ». In Aubert, N. (dir.) *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès, pp. 199-213.
- CRANG, M., (1998), *Cultural geography*. Londres, Routledge.
- CRANG, M., CRANG, P., MAY, J. (eds.), (1999), *Virtual Geographies: Bodies, Space and Relations*. New York/Londres, Routledge, 322 p.
- CRANG, M., THRIFT, N. (eds.), (2000), *Thinking Space*. London, Routledge.
- CRANG, P., (1999), « Local-Global ». In Clocke, P., Crang, P. et Goodwin, M., *Introducing human geographies*. Londres, Arnold, pp. 24-34.
- CREPON M., (2002), *L'imposture du choc des civilisations*. Nantes, Pleins feux Ed., 83 p.
- CROUZET, F., (2002), « De la mondialisation ». In Barjot, D. (dir.) *Où va l'histoire économique ? Historiens et géographes*, n° 378, pp. 231-242.
- CROUZET, F., LANDES, D., (2003), *La mondialisation. Fantasmés et réalités*. Paris, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir ».
- CROZAT, D., (2006b), « Un premier bilan des politiques d'éradication des bidonvilles à Lisbonne : l'invention de nouvelles ségrégations ». In Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.), *Villes et périphéries méditerranéennes d'Europe. Mutations territoriales, innovations sociales*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, Montpellier 3, pp. 289-313.
- CROZAT, D., (1998), *Géographie du bal en France. Diversité régionale. Production culturelle de l'espace local. Acteurs*. Thèse de doctorat, Université Lyon II Lumière, 400 p. + 200 pages d'annexes. <en ligne> <http://theses.univ-lyon2.fr>
- CROZAT, D., (2001), « Bars, boîtes et pralines. La permanente reconstruction d'une frontière entre Lille, la Belgique et le Nord de l'Europe à travers les sorties ». *Hommes et Terres du Nord*, n° 4, pp. 230-242.
- CROZAT, D., (2004), « Les contextes socio-territoriaux de la vie culturelle et de ses événements ». *Bulletin de l'Association de géographes français – Géographies*, n° 2, pp.242-255.
- CROZAT, D., (2005a), « La manipulation de l'icône d'un bidonville : Pedreira dos Húngaros à Oeiras-Lisbonne ». Reims, *TIGR (Travaux de l'Institut de géographie de Reims)*, n° 115-118, pp.163-182.
- CROZAT, D., (2005b), « Au commencement était la frontière... Contextes frontaliers et microcosmes ». In Bouquet, C. et Vélasco, H, *Tropisme des frontières. Approche pluridisciplinaire*, tome 1, Actes du colloque Frontières, frontières..., Bordeaux, 25-26 février 2004, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et Cultures », pp. 43-52.
- CROZAT, D., (2005c), « La construction de l'image ethnique par la fête à Bordeaux (France) : du culturel au social ; folklore, affirmation identitaire et ségrégation ». 10<sup>th</sup> International Metropolis Conference, atelier : "Immigrants and urban peripheries: the dynamics of people and place", Toronto, octobre 2005, <en ligne> <http://sand.dr15.cnrs.fr/perimetro>
- CROZAT, D., (2006a), « Violência nos espaços hiper reais ». In Joron, P. (dir.), *Comunicações da violência, Violências da Comunicação. Revista Famecos*, n° 29, PUCRS, Porto Alegre (Brésil), avril, pp. 45-54.
- CROZAT, D., (2006c), « La permanente reconstruction du village à travers ses fêtes. L'étude des sorties (bals et lotos) pour mettre en valeur la permanence de deux niveaux de structuration territoriale ancrés dans les mentalités ». Communication, colloque de l'Association des ruralistes français (ARF), *Intercommunalités*, Toulouse, octobre 2000 <en ligne> sur HAL-SHS, <http://halshs.ccsd.cnrs.fr>
- CROZAT, D., (2006d), France, November 2005: the hyper real building process of peripheries on fire, communication présentée lors de la 11e Metropolis International Conference, Lisbonne, 2-6 octobre 2006, <en ligne> sur le site Metropolis International, printemps 2007, version française en préparation.
- CROZAT, D., (2007a), « Thirdspace, espaces potentiels et hyper réel : nouvelles modalités de la fuite dans l'imaginaire ». In Viala, L., Villepoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 97-112.
- CROZAT, D., (2007b), « Ambiances et climats de Lisbonne : Hyper réalité, solitude et diversités d'une métropole moderne à travers la mutation de ses représentations artistiques » . *Sud-Ouest Européen*, à paraître 14 p.
- CROZAT, D., Fournier, S., (2005), « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux ». *Annales de Géographie*, n° 643, (2), pp. 307-328.
- CUISENIER, J., (1995), *La tradition populaire*. Paris, PUF.
- CUISENIER, J., SEGALAN M., (1986), *Ethnologie de la France*. Paris, PUF.
- CUSSET, F., (2003), « "French Theory". Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis ». Paris, La Découverte, 367 p.
- DAGORN, R., (1999), « Géopolitique ». In Gemdev, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, pp. 304-306.
- DAGORN, R.-É. (2003), « Huntington ou la culture de l'ennemi ». *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 05.03 <http://espacestemp.net/document637.html>
- DALET, D., (2007), « Second Life » : un nouveau territoire pour l'enseignement ? 11 p. <en ligne> <http://histgeo.ac-aix-marseille.fr/a/dda/d016.htm>

- DASHA, R., ALVARADO, V., (2004), « Una mirada al espacio gay en Cuernavaca », Mexico, *Ciudades*, n° 62, pp. 52-55.
- DAVIS, M., (1997[1990]), *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*. Paris, La Découverte, 393 p.
- DAVIS, M., (1998), *Ecology of fear, Los Angeles and the Imagination of Disaster*. New York, Metropolitan Books/Holt and Co., 484 p.
- DAVIS, M., (2006), *Au-delà de Blade Runner. Los Angeles et l'imagination du désastre*. Paris, Allia, 154 p.
- DE BARROS, M., (2003), « Le virtuel incarné ». In Buci-Glucksmann, C. (dir.) *L'art à l'époque du virtuel.*, Saint-Denis/Paris, Département Arts Plastiques, Université Paris 8/Editions L'Harmattan, pp. 171-186.
- DE BONIS, R., (2007), *Mon petit poney. Les pratiques internet des pré-adolescents*. Etude réalisée au collège de La Dullague (Béziers), février-mars, non publiée.
- DE CERTEAU, M., (1980), *L'invention du quotidien*, tome 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, rééd. 1990, p. 172 et sq.
- DEAR, M., (2000), *The Postmodern Urban Condition*, Londres, Blackwell Publishing, 343 p.
- DEBARBIEUX, B., (1992), « Imagination et imaginaire géographique ». In Bailly, A., Ferras, R. et Pumain, D. (dir.) *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp. 893-906.
- DEBARBIEUX, B., (1995), « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique ». *L'Espace géographique*, n° 2, pp. 97-112.
- DEBARBIEUX, B., (1998), « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie ». In Bailly, A. (dir.) *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, coll. « U », pp. 199-211.
- DEBARBIEUX, B., (2006), « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie ». *L'Espace Géographique*, n° 4, pp. 340-354.
- DEBRAY, R., (1993), *L'Etat séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*. Paris, Gallimard, 198 p.
- DELEUZE, G., (1985), *Différence et répétition*. Paris, Presses Universitaires de France, 409 p.
- DELEUZE, G., (1991), *Le Bergsonisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 119 p.
- DELEUZE, G., et GUATTARI, F., (1980), *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Paris, Ed. de Minuit, 645 p.
- DEMEULENAERE, P., (1996), *Homo oeconomicus. Enquête sur la constitution d'un paradigme*. Paris, PUF, coll. « Sociologies », 288 p.
- DENTON, S., MORRIS, R., (2005[2001]), *Une hyper-Amérique. Argent, pouvoir, corruption ou le modèle de Las Vegas*. Paris, Autrement, 541 p.
- DERRIDA, J., (1967), *De la grammatologie*. Paris, Ed. de Minuit, 447 p.
- DERRIDA, J., (1972), *La dissémination*. Paris, Le Seuil, 410 p.
- DERRIDA, J., (1990), *Limited Inc*. Paris, Galilée.
- DERRIDA, J., (1996), *Echographies –de la télévision*. Paris, Galilée.
- DI MEO, G., (1991), *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris, Anthropos, 319 p.
- DI MÉO, G., (1994), « Epistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain ». *Annales de Géographie*, n° 557, pp. 255-275.
- DI MEO, G. (dir.), (1996), *Les Territoires du quotidien*. Paris, L'Harmattan, 207 p.
- DI MEO, G., (1998), *Géographie sociale et territoires*. Paris, Nathan, coll. « Fac », 317 p.
- DI MEO, G., (2000), « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? ». In Lévy, J., Lussault, M. (dir.) *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Mappemonde/Belin, pp. 37-48.
- DI MEO, G., (2004), « Une géographie sociale inscrite dans le triangle des rapports homme, sociétés, espaces ». *Bulletin de l'Association de géographes français – Géographies*, p. 193-204.
- DI MEO, G. (dir.), (2002), *La géographie en fêtes*. Paris, Géophrys, 27 Op.
- DI MEO, G., SAUVAITRE, C., SOUFFLET, F., (2004), « Les paysages de l'identité (le cas du Piémont béarnais, à l'est de Pau) », *Géocarrefour*, vol. 79, n° 2, pp. 131- 141.
- DIDIER, S., (2006), « Disney urbaniste : la ville de Celebration en Floride ». *Cybergeogeo*, Colloque *Les problèmes culturels des grandes villes*, 8-11 décembre 1997, article 96, mis en ligne le 06 mai 1999, modifié le 13 décembre 2006. URL : <http://www.cybergeogeo.eu/index1147.html> (consulté le 28 septembre 2007).
- DODGE M., KITCHIN R., (2003), *Mapping Cyberspace*. London, Routledge, 261 p.
- DOEL, M., (1999), *Poststructuralist Geographies. The diabolical Art of Spatial Science*. Edinburgh University Press, 229 p.
- DOEL, M., CLARKE, D.B., (1999), « Virtual worlds: simulation, suppletion, s(ed)uction and simulacra ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.), *Virtual Geographies : Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 261-283.
- DON MITCHELL, (1997), « The annihilation of space by law: the roots and the implications of anti-homeless laws in the United States ». *Antipodes*, 29, pp. 303-335.
- DON MITCHELL, (2000), *Cultural geography. A critical introduction*. Oxford, Blackwell Publish, 325 p.
- DON MITCHELL, (2001), « Postmodern Geographical Praxis ? The Postmodern Impulse and the War against Homeless in the "Post-justice" ». In Minca, C. (ed.), *Postmodern Geography. Theory and Praxis*. Londres, Balckwell Publishing, pp. 57-92.
- DUBOIS, C., (1997), *La Bastoche, bals musettes, désir et crime (1750-1939)*. Editions du Félin, 413 p.

- DUMONT, M., (2000), « Savoirs urbains en situation : capital-image, iconicité et requalification des espaces urbains ». In Actes des premières rencontres internationales Arts, sciences et technologies, MSH et Société de l'Université de La Rochelle, 22 au 24 novembre 2000. <en ligne>  
<[http://www.univlr.fr/recherche/mshs/axe2recherche/art\\_sciences/colloque/publications/DUMONT.pdf](http://www.univlr.fr/recherche/mshs/axe2recherche/art_sciences/colloque/publications/DUMONT.pdf)> (consulté le 22-11-2006)
- DUNCAN, J., (1990), *The city as text: the politics of landscape interpretation in Kandyan kingdom*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DURKHEIM, E., (1973), *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF (18<sup>e</sup> éd.), 162 p.
- DYCK, P.K., (1997), *Nouvelles 1953-1963*. Paris, Denoël/Présence.
- ECO, U., (1985), *La Guerre du faux*. Paris, Grasset, Le Livre de Poche-biblio, coll. « Essais », 382 p.
- ELIADE, M., (1979), *Images et symboles. Essai sur le symbolisme magico-religieux*. Gallimard, coll. « Tel ».
- ELIAS, N., (1975), *La civilisation des mœurs*. Paris, Fayard, (1969).
- EMBARKI, M., (2005), *Citadin, urbain, rural : les indices phonétiques d'affirmation identitaire*. Séminaire de l'équipe *Praxiling*, ICAR UMR 5191 CNRS-Université Montpellier 3, 14 mars.
- ENGEL, F., (2002), *Processus de structuration de l'intercommunalité en périphérie de la Communauté Urbaine de Bordeaux. Vers une intercommunalité de "projet" ?* TER de maîtrise de géographie, Université Bordeaux 3.
- ERIKSON, E.H., (1978), *Adolescence et crise. La quête de l'identité*. Paris, Flammarion, 348 p., éd. originale anglaise 1968.
- FABRE D. (dir.), 2000, *Domestiquer l'histoire*. Paris, Ed. de la MSH, 222 p.
- FALCONER AL-HINDI, K. et STADDON, C., 1997, « The hidden histories and geographies of neotraditional town planning : the case of Seaside, Florida ». *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 15, n° 3, juin, pp. 349-373.
- FAUR, M., (1999), *Bayonne et son image. Actions municipales et représentations (1983-1995)*. Bordeaux, UFR de géographie/CESURB, *Recherches Urbaines*, n° 13, 156 p.
- FELONNEAU, M.-L., (2003), « Les représentations sociales dans le champ de l'environnement ». In Moser, G., Weiss, K. (dir.) *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, A. Colin, pp. 147-176.
- FERRIER, J.-P., (1984), *Antée 1. La géographie ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier des géographes*. Aix-en-Provence, Edisud, 248 p.
- FERRIER, J.P., (1998), *Antée 2 Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*. Payot (Lausanne), coll. « Sciences humaines », 251 p.
- FISH, S., (1980), *Is there a text in this class? the authority of interpretive communities*. Cambridge (Mass.), London, Harvard University Press, 394 p.
- FLEURY, A., (2003), « De la rue-faubourg à la rue "branchée" : Oberkampf ou l'émergence d'une centralité de loisirs à Paris ». *L'Espace géographique*, n° 4, pp. 235-252.
- FOREST, S., (2004), « Politique d'un département français (Conseil Général de l'Hérault) dans le domaine de l'urbanisme et de l'habitat ». Actes du Congreso Municipia Siglo XXI *Ciudadania y gobierno local*, Saragosse (1-3 décembre 2004) <en ligne>  
<http://www1.dpz.es/dipu/areas/presidencia/municipia/congreso/ponencias/sebastien-forest.pdf>, 14 p.
- FORRESTER, V., (1996), *L'Horreur économique*. Paris, Plon, 215 p.
- FORTUNA, C., (1999), *Identidades, Percursos, Paisagens Culturais*, Lisbonne, Celta, 148 p.
- FORTUNA, C., PEIXOTO, P., (2002), « A recriação e reprodução de representações no processo de transformação das paisagens urbanas de algumas cidades portuguesas ». In Fortuna, C. et Santos Silva, A. (org.) *Projecto e Circunstância. Culturas Urbanas em Portugal*, Porto, Edições Afrontamento, 354 p.
- FOUCAULT, M., (1971), *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard, 82 p.
- FOUCAULT, M., (1974), *Les Mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 405 p.
- FOUCAULT, M., (1982 [1975]), *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris, Gallimard, 318 p.
- FOURNAND, A., (2006), « Quand l'image construit une spatialité corporelle, l'exemple de l'échographie fœtale ». In Viala, L., Villepontoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 39-50.
- FOURNIER, L.-S., (2002), *Ethnologie des fêtes locales en Provence : mise en valeur du patrimoine et vécu festif*. Thèse de doctorat (Ethnologie), Université Montpellier 3, 728 p.
- FREUD, S., (1961), *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot, 444 p. (éd. originale en allemand, 1922).
- FROEHLING, O., (1999), « Internauts and guerrilleros. The Zapatista rebellion in Chiapas, Mexico and its extension into cyberspace ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.) *Virtual Geographies : Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 164-177.
- FUKUYAMA, F., (1992), *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 451 p.
- FUKUYAMA, F., (2006), *D'où viennent les néoconservateurs ?* Paris, Grasset, 91 p.
- GALLI, Y., (2006), *La dynamique émotionnelle des espaces sociaux (essai de géographie affective)*. TER de master 2, département de Géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3, 95 p.

- GARAT, I., (2005), « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentations d'une société idéale ». *Annales de Géographie*, n° 643, pp. 264-284.
- GARFINKEL, H., (2002), *Studies in Ethnomethodology*. Cambridge (GB), Polity press, 1984. 288 p. (1<sup>ère</sup> publication 1967).
- GARNIER, J.-P., (1987), « L'espace médiatique ou l'utopie localisée ». *Espaces et Sociétés*, n° 50, pp. 7-21.
- GARRIGUES, E., (2003), « Villages noirs, zoos humains ». *L'Ethnographie*, n° 2, pp. 13-228.
- GASNAULT, F., (1986), *Guinguettes et lorettes. Bals publics à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*. Aubier, coll. « historique », 344 p.
- GASQUET-MORE, Sylviane, (1998), *Plus vite que son nombre*. Paris, Le Seuil.
- GAULEJAC, V. de, (2004), « Le sujet manqué. L'individu face aux contradictions de l'hypermodernité ». In Aubert, N. (dir.) *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès.
- GAUTHIER, A., (2002), *Le virtuel au quotidien*. Belfort (France), Circé, 207 p.
- GAY, J.-C., (1995), *Les discontinuités spatiales*. Paris, Economica, coll. «Géo-poche », 112 p.
- GAZEL, H., (1998), *La géographie à l'écran. un géographe projette une mise en scène du territoire ou la mise en mouvement d'une géomatique humaniste*. Lille, Septentrion, 342 p.
- GEARY, P. J., (1988), *Naissance de la France. Le monde mérovingien*. Paris, Flammarion, 292 p.
- GEERTZ, C., ([1975]1973), *The Interpretation of Cultures*. Londres, Hutchinson /New York, Basics Books, 470 p.
- GEERTZ, C., (1986), *Savoir local/savoir global – les lieux du savoir*. Paris, PUF, 293 p.
- GERBER, J., (1997), « Beyond dualism : the social construction of nature and the natural and social construction of human beings ». *Progress in Human Geography*, 21-1, pp. 1-17.
- GERTLER, M., (1997), « The invention of regional culture ». In Lee, R. et Wills, J. (eds.) *Geographies of economies*, London, Arnold, pp. 47-58.
- GHEENT URBAN STUDIES TEAM, (1999), *The Urban Conditionspace, community, and self in the contemporary metropolis*. Rotterdam, 010 Publishers, 448 p.
- GIBAND, D. (2006), *Géographie sociale des Etats-Unis*, Editions Ellipse, Paris, 160 p.
- GIBSON, E., (1995), *Le neuromancien*. Paris, J'ai lu, 318 p.
- GIDDENS, A., (1982), *Central Problems in Social Theory : Action, Structure, and Contradiction in Social Analysis*. London, The Macmillan Press, – *Dualidade da Estrutura : Agência e Estrutura*, Oeiras, Celta, 294 p.
- GIDDENS, A., (1987), *La constitution de la société*. Paris, PUF, 474 p.
- GIDDENS, A., (1994), *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan, 192 p.
- GILBERT, T., (2005), « Bilan de l'action des Fonds Régionaux d'Art Contemporain : approche géographique ». *Annales de Géographie*, n° 643, pp. 244-264.
- GINET, P. (coord.), (1998), « L'eurorégion ». *Hommes et terres du Nord*, n° 3, pp. 121-184.
- GLEVAREC, H., (2005), « La fin du modèle classique de la légitimité culturelle ». In Maigret, E. et Macé, E. *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin, pp. 69-102.
- GOBATO, I., (2003), *Les pratiques de santé dans un monde globalisé*. Paris Karthala-MSHA, 234 p.
- GOFFMAN, E., (1979), *La Mise en scène de la vie quotidienne. I, La Présentation de soi*. Paris, Ed. de Minuit, 251 p.
- GOLDMAN, R., PAPON, S., KERSEY, N., (1998-2003), *Landscapes of Capital*. <en ligne> <http://www.lclark.edu/~goldman/global> (consulté le 9 août 2007).
- GOLDMAN, R., PAPON, S., (1996), *Sign Wars : the Cluttered Landscape of Advertising*. NY, Guilford, 322 p.
- GOLDTHORPE, J. H., (LLEWELLYN, C. and PAYNE, C., coll.), (1988), *Social Mobility and Class Structure in Modern Britain*. Oxford University Press, 388 p., 2<sup>e</sup> ed. (1983).
- GOUNEL, P., (2006), « Montpellier et son arrière-pays : de l'indifférence à la convoitise ». In Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.), *Villes méditerranéennes d'Europe et leurs périphéries. Mutations territoriales, innovations sociales*, Actes du colloque *Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 215-224.
- GRAHAM, S., (2005), « Software-sorted geographies ». *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 5, pp. 562-580.
- GRAHAM, S., MARVIN, S., (1996), *Telecommunications and the City : Electronic Spaces, Urban Places*. London, Routledge.
- GRANIE, A.M., LINCK, T., (1998), « Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès. Une périurbanité émergente ». In Bages, R. et Granié, A.M. (dir.) *Comment les ruraux vivent-ils et construisent-ils leurs(s) territoire(s) aujourd'hui ?* Journées régionalistes de l'Association des Ruralistes Français le 18 juin 97, Toulouse, Maison de la recherche/Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 153-160.
- GRAVARI-BARBAS, M., (1999), « La ville-décor : accueil de tournages de films et mise en place d'une nouvelle esthétique urbaine ». *Cybergeo*, n° 101, 27/05, <en ligne> <http://www.cybergeo.presse.fr/culture/gravari/gravari.htm>
- GRIGNON, C., PASSERON, J.-C., (1985), « A propos des cultures populaires, ENQUETE », *Cahiers du CERCOCOM*, n° 1, CNRS, Université de Nice/EHESS, 184 p.
- GRIGNON, C., PASSERON, J.C., (1989), *Le savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 260 p.
- GRITSAI O., (2000), « Une géographie de l'alimentation des bébés en Europe », *Géographie et Cultures*, n° 36, pp. 71-86.

- GRUET, S., (1997), « Vers un non-lieu : pour une critique philosophique de la pensée corbuséenne ». In Younès, C. Mangematin, M. (dir.), *Lieux contemporains*, Paris, Descartes et Cie, pp. 29-51.
- GRUNEWALD, F., TEISSIER, L., (2001), « Crises durables, crises oubliées, enjeux humanitaires, défis européens ». *Humanitaire : Enjeux, pratiques, débats*, numéro 2, avril, Paris, Institut de l'Humanitaire, pp. 81-89.
- GUATTARI, F., (1992), *Chaosmose*. Paris, Galilée, coll. « L'Espace critique », 186 p.
- GUENEE, B., (1991), *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les Etats*. Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 4<sup>e</sup> éd., 338 p.
- GUERMOND, Y., (1998), « Géographie culturelle : remarques sur les remarques... ». *Cybergeog, Politique, Culture, Représentations*, article 57, mis en ligne le 22 mai 1998. URL : <http://www.cybergeog.eu/index5331.html>. Consulté le 10 juillet 2005.
- GUIBERT, D., (1997), « Périphérie 6 : l'ubique et le local ». In Younès, C. Mangematin, M. (dir.) *Lieux contemporains*, Paris, Descartes et Cie, pp. 53-70.
- GUICHENEY, H., (2001), *Du patrimoine rural au développement local. Les atouts de la race bazadaise*. Dijon, Educagri, 135 p.
- GUILLAUME M., (1980), *La politique du patrimoine*. Paris, Galilée.
- GUILLEBAUD, J.-C., (1998), *La tyrannie du plaisir*, Paris, Le Seuil, éd. 1999, « Points-Essai », 493 p.
- GUILLEBAUD, J.-C., (2001), *Le principe d'humanité*. Paris, Le Seuil, 510 p.
- GUPTA, Dipankar, (2000), *Interrogating Caste*. New Delhi, Penguin, 300 p.
- DUBAR, C., (1995), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin, coll. « U », 2<sup>e</sup> éd., 228 p.
- GUTWIRTH J., PETONNET C. (ed.), (1987), *Chemins de la ville : Enquêtes ethnologiques*. Paris, Ed. du CTHS.
- GUYON, E., (1996), « Modélisation et expérimentation ». In Cohen-Tannoudji, G. (dir.), *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris, Diderot Ed., pp. 101-126.
- GWIAZDZINSKI, L. (2005) *La nuit, dernière frontière de la ville*, Paris, Ed. de l'Aube
- HABERMAS, J., (1987), *Théorie de l'agir communicationnel. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Paris, Fayard, 448 p.
- HAGGERTY, K. D., Ericson, R. V. (eds.), (2006), *The New Politics of Surveillance and Visibility*. Toronto, University of Toronto Press, 384 p.
- HAKKEN, D., (2003), *The Knowledge Landscapes of Cyberspace*. London, Routledge, 416 p.
- HALBA, E. M., (2004), « Vocabulaire de la frontière ». In Bouquet, C. et Vélasco, H, *Tropisme des frontières. Approche pluridisciplinaire*, tome 1, Actes du colloque *Frontière, frontières...*, Bordeaux, 25-26 février 2004, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et Cultures », pp. 19-30.
- HALL, E.T., (1971), *La dimension cachée*. Paris, Le Seuil.
- HALL, S., (1997), *Representation, Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage Publications Sociology, 408 p.
- HANCOCK, C., (2003), Entrée « Corps », in Lévy, J. et Lussault, M. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 213.
- HARAWAY, D., HARVEY, D., (1995), « Nature, politics and possibilities ». *Environnement and Planning D : Society and Space*, 13, pp. 507-528.
- HAROCHE, C., MONTOIA, A., (1995), « Eléments pour une anthropologie politique des positions et préséances. (Types d'économies psychiques et systèmes politiques chez Norbert Elias et le duc de Saint-Simon) ». *Cahiers internationaux de sociologie*, pp. 247-263.
- HARRIS, M., (2000), *Teorias sobre la cultura en la era posmoderna*. Barcelona, Critica, 217 p.
- HART, A., (1994), « (Re)-Constructing a Spanish Red-Light District : Prostitution, Space and Power ». In Bell, D. et Valentine G. (ed.) *Mapping Desire, geographies of sexualities*, Londres, Routledge, pp. 214-228.
- HARVEY, D., (1989), *The condition of Post-modernity*. Cambridge, Blackwell Publishers, 320 p.
- HARVEY, D., (2005), *Spaces of Neoliberalization Towards a Theory of Uneven Geographical Development*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 132 p.
- HAYWARD, K., YAR, M., (2006), « The 'chav' phenomenon : Consumption, media and the construction of a new underclass », *Crime, Media, Culture*, vol. 2, n° 1, pp. 9-28.
- HESS, R., (1989), *La Valse, la révolution du couple en Europe*. Paris, Métailié, 206 p.
- HILLIS, K., (1999), « Toward the light "within". Optical technologies, spatial metaphors and changing subjectivities ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.), *Virtual Geographies: Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 23-43.
- HILLIS, K., (1999), *Digital sensations : Space, Identity, and Embodiment in Virtual Reality*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 271 p.
- HINNEWINKEL, J.-C., (2001), « Festivités girondines et dynamiques territoriales ». In Di Méo, G. (dir.) *La géographie en fêtes*. Paris, Géophrys, pp. 227-246.
- HINNEWINKEL, J.-C., (2002), « Les vins du Sud-Ouest européen et la mondialisation, avant propos », *Sud-Ouest Européen*, n° 14, Toulouse.
- HINNEWINKEL, J.-C., (2004), *Les terroirs viticoles : Origines et devenir*. Paris, Feret, 228 p.

- HOCHMANN, J., (1997), *Pour soigner l'enfant autiste. Des contes à rêver debout*. Paris, Odile Jacob, coll. « Opus ». 1<sup>ère</sup> ed., *Pour soigner l'enfant psychotique* (1984), Privat.
- HOGGART, R., (1981), *La culture du pauvre*. Paris, Ed. de Minuit, 424 p.
- HOYAUX A.-F., (2004), « Pouvaient-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ? ». *TIGR (Travaux de l'Institut de Géographie de Reims)*, n°115-118, pp. 123-136
- HUIZINGA, J., (1951), *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*. Paris, Gallimard, 341 p.
- HUNTINGTON, S., (2000), *Le choc des civilisations*. O. Jacob, 548 p.
- IDIXA, (2005), *Les télétechnologies déplacent les lieux et disloquent le "topolitique", ce qui détache la démocratie de la citoyenneté* <en ligne> <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0707190936.html> (consulté le 6 mars 2007).
- IMKEN, O., (1999), « The Global Matrix ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.), *Virtual Geographies : Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 92-106.
- JACKSON, P., (2000), « Rematerializing social and cultural geography ». *Social and Cultural Geography*, 1-1 pp. 9-14.
- JACQUEMIN, H., (2004), *Les risques en quartier «sensible» : des mythes médiatiques aux réalités quotidiennes. L'exemple des Aubiers à Bordeaux*. Mémoire de maîtrise, UFR de Géographie, Université Bordeaux 3, 144 p.
- JACQUEMIN, H., (2005), « Les risques en quartier "sensible" : des mythes médiatiques aux réalités quotidiennes. L'exemple des Aubiers à Bordeaux ». *Mappemonde*, n° 77 (1), <en ligne> <http://mappemonde.mgm.fr/num5/articles/art05107.html> (consulté le 22 avril 2005).
- JAMESON, F., (1991), *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism*. Durham, NC, USA), Duke University Press, 472 p. (1984, *New Left Review*, n° 46, pp. 53-92).
- JAMESON, F., (2007), *Le postmodernisme ou La logique culturelle du capitalisme tardif*. Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, à paraître.
- JAMESON, F., (ANDERSON, A., coll.), (1998), *The Cultural Turn. Selected Writings on the Postmodern, 1983-1998*. London, Verso Philosophy, 206 p.
- JANOSCHKA, M., (2006), « Immigrants résidents en Espagne : différenciations spatiales et conflits dans l'occupation et l'appropriation symbolique du territoire ». In Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.), *Villes méditerranéennes d'Europe et leurs périphéries. Mutations territoriales, innovations sociales*. Actes du colloque « Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries », Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 199-214.
- JAUREGUBERRY, F., (1994), « De l'appel au local comme effet inattendu de l'ubiquité médiatique ». *Espaces et sociétés*, n° 74-75, *Les nouveaux territoires de la prospective*, Paris, L'Harmattan, pp. 117-133.
- JAUREGUBERRY, F., (2004), « Hypermodernité et manipulation de soi ». In Aubert, N. (dir.) *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès.
- JEAN, Y., CALENGE, C., (1997), « Espaces périurbains : au-delà de la ville et de la campagne ? ». *Annales de géographie*, n° 596, juillet, pp. 389-413.
- JEANNE, L., (2002), *Le karaté à l'épreuve du monde : diffusion socio-spatiale d'une pratique corporelle : analyse comparative des formes de pratique en France et au Japon*. Thèse de doctorat, Université de Caen, 434 p.
- JEUDY, P.-H., (dir.), (1990), *Patrimoines en folie*. Paris, Editions de la MSH, 297 p.
- JEUDY, P.-H., (1986), *Mémoires du social*. Paris, PUF, 171 p.
- JOHNSON, R.J., GREGORY, D., SMITH, D.M. (ed.), (1981), *The Dictionary of Human Geography*, Blackwell, coll. « Reference », 3<sup>e</sup> ed., 1998.
- JULLIEN, F. *Le détour et l'accès : stratégies du sens en Chine, en Grèce*. Grasset, 95, ed. Livre de poche, 99, 380p.
- KARNOUOH, C., (1973), « La démocratie impossible. Parenté et politique dans un village lorrain ». *Etudes rurales*, n° 52, octobre-décembre, pp. 24-56.
- KARNOUOH, C., (1972), « L'étranger ou le faux inconnu ». *Ethnologie française*, n° 1-72.
- KATZ, C., (2001), Hidding the Target : Social Reproduction in the Privatized Urban Environment. In Minca, C. (ed.), *Postmodern Geography. Theory and Praxis*, Londres, Balckwell Publishing, pp. 93-110.
- KEERLE, R., (2005), « Reconstruire la place du corps dans les discours géographiques : surmonter omissions, réductions et segmentations ». Intervention séance « Le corps, culture des corps, corporalités » Séminaire *Cultures et espaces*, UMR 5045 MTE, Montpellier, 18 mai 2005.
- KEPEL, G., (2000), *Jihad, expansion et déclin de l'islamisme*. Paris, Gallimard, 452 p.
- KEPEL, G., (2004), *Fitna : guerre au cœur de l'Islam*, Paris, Gallimard, 380 p.
- KERDELLANT, C., (2003), *Les enfants puce : Comment Internet et les jeux vidéo fabriquent les adultes de demain*. Paris, Denoël, 374 p.
- KILMINSTER, R., (1997), « Globalization as an emergent concept ». In Scott, A.J., *The Limits of Globalization*, Londres, Routledge, pp. 257-283.
- KLAUSER, Francisco, (2004), « La vidéosurveillance comme mécanisme de production disciplinaire de l'espace public. Une analyse empirique et théorique : l'exemple de la ville de Genève ». *Bulletin de l'Association de géographes français*, décembre, vol. 81, n° 4, pp. 631-646.

- KNAFOU, R., (1998), « Vers une géographie du rapport à l'autre ». In Knafou, R. (dir.), *La société « nomade ». Les mobilités géographiques aujourd'hui*, Paris, Belin, pp. 7-17.
- KNOPP, L., (1995), « Sexuality and urban space. A framework for analysis ». In Bell, D. & Valentine G. (ed.) *Mapping Desire, Geographies of Sexualities*, Londres, Routledge, pp. 149-161.
- KOKOREFF, M., STEINAUER, O., (2001), « Espace Public et Jeunes à Euralille ». *Villes en parallèle*, n° 32-33-34, pp. 207-217.
- KOKOREFF, M., (2002), « Pratiques urbaines d'un quartier de gares : espaces modes d'emploi ». *Espaces et sociétés*, n° 108-09, pp. 177-195.
- KRAMSCH, O., (1999), « El horizonte de la nueva geografía cultural ». *Documents d'Anàlisi Geogràfica*, Barcelone, n° 34, pp. 53-68.
- KRISTOL, I., (2003 [1995]), *Neoconservadorismo. Autobiografía de una idea*. Lisboa, Queitzal Ed., 482 p. (1a ed., *Neoconservatism*, 1995).
- KUPER, A., TAYLOR, L., (2002), « The Tyranny of Multiculturalism ». *New Humanism*, <en ligne> <http://www.newhumanist.org.uk/issues/0206/kuper.htm>
- KYROU, A., (2007), *Paranofictions. Traité de savoir vivre pour une époque de science-fiction*. Paris, Flammarion-Climats, 254 p.
- LAHIRE, B., (1998), *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan, 392 p.
- LAING, R.-D., (1971), *Le soi et les autres*. Paris, Gallimard (éd. originale anglaise : *Self and the others*, 1961).
- LAMBERT, C., « Nature et artifice: essai sur quelques formes de leurs rapports dans la culture urbaine ». *Espaces et Sociétés*, n° 99 *La Nature et l'artifice*, pp.105-120.
- LANDAT, C., (2003), *Associations et création d'identité territoriale dans le Pays de Serre (Lot-et-Garonne)*. TER de maîtrise de géographie, Université Bordeaux 3, 133 p.
- LANNOY, P., (1996), *Le village périphérique. Un autre visage de la banlieue : spatialisation du quotidien et représentations sociales*. Paris, L'Harmattan, 217 p.
- LAPLACE-TREYTURE, D., (2000), « La question de l'Autre en géographie : approches conceptuelle et discursive ». *Sud-Ouest Européen*, n° 8, p. 91-96.
- LASSAVE, P., (2002), *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*. Paris, PUF, 243 p.
- LASSERRE, F., (2000a), « Les hommes qui voulaient être rois Principautés et nations sur Internet », *Cybergeog, Espace, Société, Territoire*, article 129, mis en ligne le 14 mars 2000, modifié le 31 juillet 2007. URL : <http://www.cybergeog.eu/index4397.html> (consulté le 28 septembre 2007).
- LASSERRE, F., (2000b), « Internet : La fin de la géographie ? », *Cybergeog, Internet et la géographie*, article 141, mis en ligne le 31 octobre 2000, modifié le 02 mai 2007. URL : <http://www.cybergeog.eu/index4467.html> (consulté le 28 septembre 2007).
- LATOUR B., (1997), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte, 206 p.
- LATOUR, B., WOOLGAR, S., (1996), *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte-poche, « Sciences humaines et sociales », 299 p.
- LAUREL B., (1993), *Computers as theater*. Reading, Massachusetts(USA), Addison Wesley, 227 p.
- LE BRETON, D., (1991), *Passions du risque*. Paris, Métailié, 190 p.
- LE BRETON, D., (1999), *L'adieu au corps*. Paris, Métailié, 237 p.
- LE BRETON, D., (2002), *Signes d'identité : tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Paris, Métailié, 224 p.
- LE GOIX, R., (2001) Les communautés fermées dans les villes des Etats-Unis. Aspects géographiques d'une sécession urbaine, *L'Espace Géographique*, vol. 30, n°1, pp.81-93
- LE GOIX, R. (2002), « Les gated communities à Los Angeles, place et enjeux d'un produit immobilier pas tout à fait comme les autres ». *L'Espace Géographique*, vol. 31, n° 4, pp. 328-344.
- LE MOIGNE J.-L., (1994), *Le constructivisme 2- Des épistémologies*. Paris, ESF, 252 p.
- LE MOIGNE J.-L., (2003), *Le constructivisme 3- Modéliser pour comprendre*. Paris, L'Harmattan, 335 p.
- LE PLAY, F. ET AL., (1867), *Les Mélouga. Une famille pyrénéenne au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Nathan, 250 p. Réed. 1994.
- LE WITA B., (1988), *Ni vue, ni connue, une approche ethnographique de la bourgeoisie*, Paris, Ed. de la MSH.
- LE GOIX, R., (2007), « The impact of gated Communities on property values : evidence of changes in real estate markets -Los Angeles, 1980-2000 ». *Cybergeog, Systemic impacts and sustainability of gated enclaves in the City*, Pretoria, South Africa, Feb. 28-March 3, 2005, article 375, mis en ligne le 16 mai 2007, modifié le 04 juin 2007, URL : <http://www.cybergeog.eu/index6225.html> (consulté le 28 septembre 2007).
- LEE, S.S., PETERSON, R.A., (2004), « Internet-based Virtual Music Scenes : The case of P2 in Alt.Country Music ». In Bennett, A., Peterson, R. A. (eds.), *Music scenes : local, translocal, and virtual*, Nashville, TN, Vanderbilt University Press, pp. 187-204.
- LEFEBVRE, H., (1986), « Urbanité et centralité ». *Espaces Temps*, n° 33.
- LENCLUD G., (1987), « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », *Terrain*, 9, pp. 11-23.
- LEONE, F., LESALES, T., (2005), « Des cartes pour gérer le risque volcanique à la Martinique (Antilles françaises). De l'aléa aux représentations collectives des espaces menacés ». In Wackermann, G. (coord.), *La géographie des risques dans le Monde*, Paris, Editions Ellipse, pp. 113-129.

- LEROY LADURIE, E., (1983), *Histoire du climat depuis l'an mil*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », t. 1, 287 p. , t.2, 255 p.
- LÉVINE, L.W., (1988), *Highbrow/Lowbrow : The Emergence of Cultural Hierarchy in America*. Cambridge (Mass, USA), Harvard University Press.
- LEVY P., (1991), *L'idéographie dynamique*. Paris, La Découverte.
- LEVY, J., (1994), *L'espace légitime : sur la dimension géographique de la fonction politique*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 442 p.
- LEVY, J., (1994), « Oser le désert ? » *Sciences Humaines*, hors série n° 4, *Les nouveaux espaces ruraux*, février.
- LEVY, J., (2003), « Identité ». In Lévy, J. et Lussault, M. (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 479.
- LEVY, P., (1995), *Qu'est-ce que le virtuel ?* Vs électronique (non paginée) <en ligne> <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt0.htm>
- LEVY, P., (1997), *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*. Paris, La Découverte.
- LEVY, P., (1998), *Qu'est-ce que le virtuel ?* Paris, La Découverte, 153p.
- LIEBES, T. et KATZ, E., (1990), *The export of meaning : cross-cultural readings of Dallas*. Oxford, Oxford University Press, 188 p.
- LIGHT, J.S., (1999), « From city space to cyberspace ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.) *Virtual Geographies : Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 109-130.
- LOMBARD, M., (1971), *L'Islam dans sa première grandeur (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, rééd. 1987, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 280 p.
- LÓPEZ LEVI L., (2002), « Sociedad de consumo y espacio dramático ». En *El rapto de Europa*, n° 1, Ética y sociedad de Consumo, Madrid, España.
- LÓPEZ LEVI Liliana, (1999), *Centros comerciales : espacios que navegan entre la realidad y la ficción*. México, Editorial Nuestro Tiempo, 241 p.
- LOPEZ, L., MENDEZ, E., RORDIGUEZ, I., (2006), « Simulación : vecindarios defensivos, dispositivo ambivalente de seguridad ». México, *Ciudades*, 69, *Dilemas de la sociedad fronteriza*, Revista Trimestral de la Red Nacional de Investigación Urbana, pp. 41.
- LÓPEZ-LÓPEZ, A., SÁNCHEZ-CRISPIN, A., (2004), « Dinàmica territorial del deseo queer en Monterrey, Mexico, *Ciudades*, n° 62, pp. 25-33.
- LORIMER, H., (2005), « Cultural geography : the busyness of being « more than representational ». *Progress in Human Geography*, 29, 1, pp. 83-94.
- LOVELOCK, J.A., (1992), *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*. Paris, Flammarion, coll. « Champs ».
- LOY, D.R., (2001), « Saving time : a Buddhist perspective on the end ». In May, J. et Thrift, N. (eds.) *Timespace. Geographies of temporality*, Londres, Routledge, pp. 262-280.
- LUKE, T.W., (1997), « At the end of Nature : cyborgs, "humachines", and environments in postmodernity », *Environment and Planning A*, 29, p. 1367-1380.
- LUSSAULT, M., (1993), *Images de la ville et politique urbaine*. Tours, Maison des Sciences de la Ville Ed., 415 p.
- LUSSAULT, M., (1997), « Une problématique de l'image en géographie ». In Calenge, C., Lussault, M. et Pagand, B. *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours, Maison des Sciences de la Ville, pp. 15-33.
- LUSSAULT, M., (1998), « Un monde parfait : des dimensions utopiques du projet urbanistique contemporain ». In Eveno, E. (dir.) *Utopies urbaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 151-176.
- LUSSAULT, M., (2000), « Action(s)! ». In Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Mappemonde/Belin, pp. 11-36.
- LUSSAULT, M., (2003), « Identité spatiale ». In Lévy, J. et Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 480-81.
- LUSSAULT, M., (2005), « Les nouveaux territoires ». *Urbanisme*, n°1.
- LUSSAULT, M., (2005), « Les territoires urbains en quête d'images ». *Urbanisme*, n° 342, mai-juin.
- LUSSAULT, M., (2007), *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris, Le Seuil, 366 p.
- LUSSAULT, M., (2007), *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris, Le Seuil, 366 p.
- LUTZ, C.A., Collins, J.L., (1993), *Reading National Geographic*. Chicago, Chicago University Press, 326 p.
- MACE, E., (2006), *La société et son double : une journée ordinaire de télévision*. Paris, Armand Colin, 318 p.
- MACE, E., (2006), *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*. Paris, Ed. d'Amsterdam, 168 p.
- MAFFESOLI, M., (2004), « De l'identité aux identifications ». In Aubert, N. (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès.
- MAFFESOLI, M., (2006), *Le Réenchantement du monde. Une éthique pour notre monde*, Paris, La Table Ronde, 208 p.
- MAFFESOLI, M., (1988), *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Méridiens Klincksieck, rééd. Le Livre de Poche, coll. « Essais », 1991, 284 p.
- MAFFESOLI, M., (1992), *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde*. Grasset, rééd. Le livre de poche, coll. « Essais », 1994, p. 206-207.

- MAFFESOLI, M., (1997), *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Le Livre de poche, coll. « Biblio », 191 p.
- MAIGRET, E., (2005) Après le choc des cultural studies, in Maigret, E., Macé, E. *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*. Paris, Armand Colin/INA, pp.17-40
- MAIGRET, E., MACE, E., (dir.), (2005), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*. Paris, Armand Colin, 186 p.
- MALLARME, S., (1914), *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Paris, NRF, 15 p.
- MANZINI, E. et JEGOU, F., (2003), « Au-delà de l'hyper consommation. Scénarios pour des formes de vie fluides et durables ». In Aubert, N. (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès, pp. 215-226.
- MARCHAN, F., (1993), *Musiciens et orchestres de bal en Limousin*. Mémoire de thèse de doctorat nouveau régime, Sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 299 p.
- MARIN, B., *Maiade à Romagne (Gironde)*, <en ligne> <http://www.entre2mers.com/traditions/mai.htm>, (consulté le 4 mars 2005).
- MARLING, K.A. (ed.), (1997), *Designing Disney's Themeparks : the Architecture of Reassurance*. Montréal, Canadian Center for Architecture/Flammarion.
- MARRET, J.-L., (2002), *Techniques du terrorisme*. Paris, PUF, 208 p.
- MARSTON, S. (2000) « The social construction of scale », *Progress in Human Geography*, n°2, vol. 24, pp. 219-242
- MARTIN, J.-C. et SUAUD, C., (1992), « Le Puy du Fou. L'interminable réinvention du Paysan vendéen ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 93, juin, p. 21.
- MARTIN, J.-P., (2000), « La Confédération paysanne et José Bové : des actions médiatiques au service d'un projet ? » *Ruralia*, n° 6, pp. 151-180.
- MATIAS FERREIRA, V. et Guerra, I., (1994), « Identidades sociais et estratégias locais ». In *Dinâmicas Culturais, Cidadania e Desenvolvimento Local*, Actos do Encontro de Vola do Conde (1-3 de Abril de 1993), Lisboa, Associação Portuguesa de Sociologia ed., pp. 299-319.
- MATLESS, D., (1995), « Culture run riot ? : work in social and cultural geography », *Progress in Human Geography*, 19-3, p. 395-403.
- MATLESS, D., (1997), « The geographical self, the nature of the social and geoaesthetics : work in social and cultural geography ». *Progress in Human Geography*, 21-3, p. 393-405.
- MATURANA, H., VARELA, F., (1980), *Autopoiesis and Cognition : The realization of the living*. Boston/Dordrecht, D. Reidel/ Springer, 141 p.
- MAURIN, E. (2004) *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Le Seuil, 96p.
- McKENZIE, E., (1994), *Privatopia : Homeowner Associations en the Rise of Residential Private Government*. New Haven, Yale University Press, 237 p.
- McLELLAN, H., (1991), « Virtual environments and situated learning ». *Multimedia Review*, 2(3), Winter, 25-37.
- McLELLAN, H., (1996), « Virtual realities ». In Jonassen, D. H. (ed.), *Handbook of Research for Educational Communications and Technology. A Project of the Association for Educational Communications and Technology (AECT)*, New York, Simon & Schuster Macmillan, 1 267 p.
- MELLENDEZ, O., (2007), « Perspective dépravée du paysage urbain ou l'Anamorphose comme mode d'interprétation du rapport de l'homme à son environnement ». In In Viala, L., Villepontoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 65-73.
- MELMAN, C., (2002), *L'Homme sans gravité. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël/Folio-Essais, 270 p.
- MENDEZ SAINZ, E., (1997), *Ciudad fragmentaria*, Instituto Sonorense de Cultura, Hermosillo, 99 p.
- MENDEZ SAINZ, E., (2000), « Megaproyecto y nuevo urbanismo en la *disneyficación* de Hermosillo ». En *Anuario de espacios urbanos. Historia-Cultura-Diseño 2000*, Carmen Bernárdez y Ariel Rodríguez Kuri, (eds.), UAM-Azcapotzalco, México, pp. 106-124.
- MENDEZ SAINZ, E., (2002), « Espacios de la simulación ». En *Latinoamérica: países abiertos, ciudades cerradas*, de Luis Felipe Cabrales Barajas, (coord.), U. de Guadalajara -UNESCO, Guadalajara, pp. 65-90.
- MENDEZ SAINZ, E., RODRIGUEZ CHUMILLAS, I., (2005), « Identidad prefabricada. Comunidades cerradas en la frontera México-EEUU ». Colloque International, *L'Amérique Latine au-delà des crises : Les dynamismes cachés d'un continent. Recompositions identitaires, nouvelles articulations territoriales et institutionnelles et logiques socio-economiques alternatives*, Grenoble, 2003, (Actes à paraître). Texte aimablement communiqué par l'auteur.
- MERLEAU-PONTY, M. (1985[1945]), *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, 531 p.
- METTON, A., (1997), « Espoirs et amertumes des commerces des centres-villes ». *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 1998-78, pp. 87-93.
- MICOUD, A., (2001), « La campagne comme espace public ? ». *Géocarrefour*, n° 76, pp. 69-73.
- MILLER, D., (1997), *Capitalism : an ethnographic approach*. Oxford, Berg, 384 p.
- MINCA, C. (ed.), (2001), *Postmodern Geography. Theory and Praxis*. Londres, Balckwell Publishing, 305 p.
- MISSONNIER, S., LISANDRE, H., (dir.), (2003), *Le virtuel : la présence de l'absent*. Paris, EDK Editions, 264 p.

- MITCHELL, C., (1987), *Cities, Society, and the Social Perception, A Central African Perspective*. Oxford, Clarendon Press.
- MOHAN, G., (2000), « Power, Politics and Global Change », *Geography*, vol. 85(2), pp. 121-133.
- MONAHAN, T., (2006), « Electronic Fortification in Phoenix ». *Urban Affairs Review*, vol. 42, n° 2, pp. 169-192.
- MONDADA, L., (2000), *Décrire la ville, la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 284 p.
- MONDADA, L., (2001), « L'entretien comme événement interactionnel ». In Grosjean, M. et Thibaud, J.-P. (dir.) *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, pp. 197-214.
- MONDADA, L., (2003), Entrée « Performativité ». In Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 704.
- MONDADA, L., SÖDERSTRÖM, O., (1993a), « Du texte à l'interaction : parcours à travers la géographie culturelle contemporaine ». *Géographies et culture*, n° 8, pp. 71-82.
- MONDADA, L., SÖDERSTRÖM, O., (1993b), « Lorsque les objets sont instables : les faits culturels comme processus ». *Géographies et culture*, n° 8, pp. 83-100.
- MONMONIER, Mark Stephen, (1993), *Comment faire mentir les cartes ou Du mauvais usage de la géographie. (How to lie with maps)*, Paris, Flammarion, 232 p.
- MONTAIGNE, M. de, (1974), *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*. Paris, Le livre de poche, 215 p.
- MORIZOT, J., (2003), « Image, langage et virtuel ». In Buci-Glucksmann, C. (dir.) *L'art à l'époque du virtuel.*, Saint-Denis/Paris, Département Arts Plastiques, Université Paris 8/L'Harmattan, pp. 37-50.
- MUCHENBLED, R., (1991), *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 398 p. (1<sup>ère</sup> ed. 1978).
- MURDOCH, J., (1997), « Inhuman/nonhuman/human : actor-network theory and the prospects for a nondualistic and symmetrical perspective on nature and society ». *Environment and Planning D : Society and Space*, 15, p. 731-756.
- MURDOCK, G., (1997), « Thin descriptions. Questions of methods in cultural analysis ». In McGuigan, J., *Cultural methodologies*, Londres, Sage Publications, pp.178-192.
- NASH, C., (2000), « Performativity in practice : some recent work in cultural geography ». *Progress in Human geography*, 24, 4, pp. 653-664.
- NASH, C., (2002), « Cultural geography in crisis ». *Antipode*, mars, vol. 34 issue 2, pp. 321-325.
- OESCH, D., (2003), « About market trends and the Goldthorpe Class Schema : A conceptual reassessment ». *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie*, vol. 29, n° 2, [Note(s) : 211, 241-262, 367, 369 [24 p.]] (2 p.1/2).
- OLALQUIAGA, C., (1992), *Megalopolis : contemporary cultural sensibilities*. Minneapolis (USA), University of Minnesota Press, 113 p.
- OMNES, R., (1996), « L'objet quantique et la réalité ». In Cohen-Tannoudji, G. (dir.), *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris, Diderot Ed., pp. 149-181.
- OSTROWETSKY, S., (1994), « L'urbain comme acte de langage ». *Annales de la recherche urbaine*, n° 64, pp. 40-45.
- PAIN, R., (2000), « Place, social relations and the fear of crime : a review ». *Progress in Human Geography*, 24(3), pp. 365-387.
- PAQUOT, T., (1997), « Lieux, hors-lieux et être-au-monde ». In Younes, C. et Mangematin, M. *Lieux contemporains*. Paris, Descartes et C<sup>ie</sup>, pp. 11-28.
- PASQUIER, D., (1999), *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*. Paris, Ed. de la MSH, 236 p.
- PASQUIER, D., (2005), *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement, 180 p.
- PASQUIER, D., (2005), « La culture comme activité sociale ». In Maigret, E. et Macé, E., *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin, p. 103-121.
- PATO E SILVA, I., (2004a), « Les implications du sentiment d'appartenance sur le changement des limites de quartier à Lisbonne ». Communication au colloque *Frontières, frontière...*, Bordeaux, 26-27 février.
- PATO E SILVA, I., (2004b), « Limites socio-spatiales du sentiment d'appartenance identitaire ». Actes du colloque de Bordeaux *Frontières, frontière...*, 26-27 février, CD rom, 23 p.
- PATO E SILVA, I., (2006a), « Identités visibles et vécues des jeunes dans une cité d'habitat social : Saige-Formanoir à Pessac ». *Sud-Ouest Européen*, n° 22, pp. 77-88.
- PATO E SILVA, I., (2006b), « Da experiência geográfica à construção identitária dos lugares ». *Revista de Geografia Finisterra*, n° 81, CEG, Universidade de Lisboa, pp. 171-188.
- PATO E SILVA, I., (2006c), « Définir l'urbanité et les matrices identitaires dans la périphérie de Lisbonne ». In Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.) *Villes et périphéries méditerranéennes d'Europe. Mutations territoriales, innovations sociales*. Actes du colloque *Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries*, Montpellier, novembre 2004, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp.259-278.
- PATO E SILVA, I., (2007a), « L'image comme support d'analyse des processus de construction identitaire des jeunes de la périphérie de Lisbonne ». In Viala, L., Villepoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 87-96.

- PATO E SILVA, I., (2007b), « Políticas Publicas e identidade territorial : o espaço vivido na construção de identidades ». Comunicação apresentada na First International Conference of Young Urban Researchers (FICYUrb), organizada pelo CIES-ISCTE e "Fórum Sociológico" Revue (FCSH-UNL), Lisboa, 11 e 12 de Junho de 2007.
- PATO E SILVA, I., (2007c), « Insertion sociale des jeunes dans des espaces fragmentés : défis d'une recherche ». *Sud-Ouest Européen*, n° 24, à paraître.
- PERCIVAL, J., HANSON, J., (2006), « Big brother or brave new world ? Telecare and its implications for older people's independence and social inclusion ». *Critical Social Policy*, novembre, 1, 26(4), pp. 888-909.
- PEREC, G., (1974), *Espèces d'espaces*. Galilée, coll. « l'Espace critique », 124 p.
- PEREC, G., (1965), *Les Choses. Une histoire des années soixante*. Paris, Julliard, Les Lettres nouvelles, Romans et récits, coll. « La Pochothèque », LGF, 2002, 177 p.
- PERLONGHER, N., (1999), *El negocio del deseo. La prostitución masculina en San Pablo*. Buenos Aires, Paidós, coll. « Género y Cultura », 248 p.
- PERROT, M., (1991), « La ville et ses faubourgs au XIX<sup>e</sup> siècle ». In *Citoyenneté et urbanité*. Collectif, Ed. Esprit, coll. « société », pp. 65-83.
- PERROT, M.-D., (1997), « Du vrai-faux au virtuel : mondialisation culturelle et néo-utopie ». *Nouveaux cahiers de l'Institut Universitaire du Développement*, n° 6, *La mondialisation des anti-sociétés. Espaces rêvés et lieux communs*, pp. 41-63.
- PETERSON, R. A., (1992), « La fabrication de l'authenticité : la country music ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 93, juin, p. 3-19.
- PHILO, C., (1999), « Más palabras, más mundos : reflexiones en torno al 'giro cultural' y a la geografía social ». *Documents d'Analisi Geogràfica*, n° 34, pp. 81-99.
- PICKLES, J., (1994), *Ground Truth : The Social Implications of Geographical Information Systems*. Londres, Guilford Press, pp. 47-55.
- PILE, S., THRIFT, N. (eds.), (1995), *Mapping the subject : geographies of cultural transformation*. Londres, Routledge, 414 p.
- PILET, S., (2003), « Le jeu vidéo comme arme de propagande ». *Le Monde diplomatique*, septembre, p. 27.
- PINÇON, M., PINÇON-CHARLOT, M., (1989), *Dans les beaux quartiers*. Paris, Le Seuil, 254 p.
- PINÇON, M., PINÇON-CHARLOT, M., (1997), *Voyage en grande bourgeoisie : journal d'enquête*. Paris, PUF, 180 p.
- PINÇON, M., PINÇON-CHARLOT, M., (1998), *Grand Fortunes. Dynasties of Wealth in France*. New York, Algora Publishing Business/Economics/Finance, 364 p.
- PINÇON, M., PINÇON-CHARLOT, M., (2007) *Les ghettos du gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris, Le Seuil, 301p.
- PINTO C. T., GONÇALVES, A., (2000), « Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e insegurança (1<sup>a</sup> parte) ». Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n° 1, pp. 101-111.
- PITTE, J.-R., (1991), *Gastronomie française : histoire et géographie d'une passion*. Paris, Fayard.
- PLAN LOCAL D'ACTION TOURISME (PLA Tourisme), (1999), *Lille : le grand virage touristique. Un vrai regard sur le tourisme... un autre regard sur la ville*. Mairie de Lille, 194 p. + ann.
- POL, E., VALERA, S., (1999), « Symbolisme de l'espace public et identité sociale ». *Villes en parallèle*, n° 28-29, p. 13-33.
- PRICE, P., (2000), « Inscribing the border : schizophrenia and the aesthetics of Atlan ». *Social and Cultural Geography*, vol. 1, n° 1, pp. 101-116.
- PROCHIANZ, A., « Les formes vivantes entre le virtuel de l'espèce et le réel de l'individu ». In Cohen-Tannoudji, G. (dir.), *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris, Diderot Ed., pp. 127-148.
- PY, G., (2001), *Politiques hospitalières et stratégies territoriales dans les espaces ruraux sous-métropolisés français*. TER de maîtrise, UFR de Géographie et Aménagement, Université Bordeaux 3, 132 p.
- QUEAU, P., (1993), *Le virtuel : vertus et vertiges*. Seyssel, Champs-Vallon, 215 p.
- QUEAUD, P., (1996), « Le virtuel : un état du réel ». In Cohen-Tannoudji, G. (dir.), *Virtualité et réalité dans les sciences*, Paris, Diderot Ed., pp. 65-100.
- QUESNEL, R., (2003), « Wang Lixiong, un intellectuel atypique ». *Perspectives chinoises*, n° 79, [En ligne], mis en ligne le 2 août 2006, URL : <http://perspectiveschinoises.revues.org/document181.html> (consulté le 11 août 2007).
- QUIGNARD, P., (1995), *Rhétorique spéculative*. Paris, Calmann-Lévy, Ed. de poche, (1997), Gallimard/Folio, 198 p.
- QUINZ, E., (2003), « Scènes virtuelles du corps ». In Buci-Glucksmann, C. (dir.), *L'art à l'époque du virtuel*, Saint-Denis/Paris, Département Arts Plastiques, Université Paris 8/ L'Harmattan, pp. 187-196.
- QUIROZ CARRANZA, R., (2004), « Bandas "cholas" : una forma de vivir la ciudad ». Mexico, *Ciudades*, n° 63, pp. 43-48.
- RACINE, J.B., (1993), *La ville entre Dieu et les hommes*. Paris, Presses Bibliques Universitaires/Anthropos-Economica, 354 p.
- RACINE, J.B., 1994, « Entre Chaman et Mephisto : les villes ont-elles une âme ? ». In Bassand, M., Leresche, J.Ph. (eds.) *Les faces cachées de l'urbain*, Berne, Lang, pp. 43-59.
- RAFFESTIN, C., (1996), « De la nature aux images de la nature ». *Espaces et sociétés*, n° 82-83.

- RAIBAUD, Y., (2001), « Enquête sur les musiques amplifiées ». In Augustin, J.-P. (dir.), *Les territoires de l'art vivant. Les lieux et les acteurs comme éléments de l'offre culturelle en Aquitaine*, Rapport de recherches, Département des Etudes et de la Prospective, Ministère de la Culture et de la Communication, pp. 66-102.
- RAMOND, C., (2001), *Le vocabulaire de Derrida*. Paris, Ellipses, 71 p.
- RAMOND, C., (2006), « Déconstruction et Performativité : L'oral et le moral ». Communication au colloque *Morale et Performativité – Nature, Normes, Conventions*, Bordeaux 3, juin 2004, à paraître, aimablement communiquée par l'auteur.
- RAUFER, X., (1998), *Dictionnaire Technique Et Critique Des Nouvelles Menaces*. Paris, PUF, 266 p.
- RAY, C., TALBOT, H., (1999), « Rural telematics : The Information Society and rural development ». In Crang, M., Crang, P., May, J. (eds.) *Virtual Geographies : Bodies, Space and Relations*, New York/Londres, Routledge, pp. 149-163.
- RAZAC, O., (1999), *Histoire politique du barbelé*. Paris, La Fabrique, 111 p.
- REGOURD, E., (2002), « Les fêtes de terroir, un élément de renouveau des arrière-pays ? » *REM, Revue de l'Economie Méridionale*, Montpellier, n° 200, 4, pp. 353-372.
- RELPH, E., (1976), *Place and placeness*. Londres, Pion, 156 p.
- RELPH, E., (1981), *Rational Landscape and Humanistic Geography*. Londres, Croom Helm, 279 p.
- RENARD, J.P., (1994), « La frontière ». *La Documentation Photographique*, n° 7030, octobre.
- RETAILLE, D., (1998), « La géopolitique dans l'histoire », *EspacesTemps LesCahiers*, n° 68-69-70, p. 187-201.
- RETAILLE, D., (2005), « L'espace mobile ». In Antheaume, B., Giraut, F. (dir.) *Le territoire est mort, vive les territoires !* Paris, IRD Ed.
- REVILL G., (2004), « Performing French folk music : dance, authenticity and nonrepresentational theory ». *Cultural Geographies*, 1 April, vol. 11, iss. 2, pp. 199-209(11).
- REYNAUD, L., (2006), « Demande sociale de risque zéro ». In Fleuret, S. *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Presses universitaires de Rennes (coll. Presses de l'Université d'Angers), pp. 29-35.
- RHEINGOLD, H., (1993), *La réalité virtuelle*. Paris, Dunod, 413 p.
- RICEUR, P., (1990), *Soi-même comme un autre*. Paris, Le Seuil, 424 p.
- RIEUSSET-LEMARIE, I., (1999), *La société des clones à l'ère de la reproduction multimédia*. Arles, Actes Sud, 487 p.
- RIFKIN, J., (2000), *L'Âge de l'accès. La révolution de la nouvelle économie*. Paris, La Découverte, 396 p.
- ROBINS, K., (1995), « Cyberspace and the world we live in ». In Featherstone, M. and Burrows, R. (eds.) *Cyberspace, Cyberbodies and Cyberpunk*, cultures of technological embodiment, London, Sage, pp. 135-156.
- RODAWAY, P., (1994), *Sensuous geographies*. London, Routledge, 198 p.
- RODAWAY, P., (1995), « Exploring the subject in hyper-reality ». In Pile, S., Thrift, N. (eds.), *Mapping the subject : geographies of cultural transformation*, Londres, Routledge, pp. 241-266.
- RODRIGUEZ, I., (2005), « ¿"Privatopia" versus Ciudad Pública? La materialización del miedo en el espacio urbano ». In Gutiérrez, O. (coord.) *La ciudad y el miedo*, VII° coloquio de Geografía Urbana, Barcelona, sept. 2004, Girona (Esp.), Universitat de Girona : Servei de Publicacions, pp. 127-152.
- ROGERS, C.R., (1968), *Le développement de la personne*. Paris, Dunod, 290 p.
- ROSANVALLON, P., (1990), *L'Etat en France de 1789 à nos jours*. Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers Historique », 378 p.
- ROSE, G., (1996), « As if mirror has bled : masculine dwelling, masculine theory, and feminism masquerade ». In Duncan, N. (ed.) *Body Space*, Londres, Routledge, pp. 56-74.
- ROSE, G., (2000), *Visual Methodologies : An Introduction to the Interpretation of Visual Materials*. Sage Publications, 229 p.
- ROSEMBERG, M., (2000), *Le Marketing Urbain en question. Production d'espace et de discours dans quatre projets de villes*. Paris, Anthropos, 184 p.
- ROSEMBERG, M., (2006), « Littérature et espace vécu ». In Viala, L., Villepoux S. *Imaginaire, territoires, sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de L'université Montpellier 3, pp. 269-275.
- ROSSI, G., (2001), *L'Ingérence écologique. Environnement et développement rural du Nord au Sud*. Paris, CNRS Ed., 254 p.
- ROZAK, T., (1994), *The Cult of Information*. Berkeley, University of California Press, 256 p.
- ROTHENBERG, T., (1995), « "And she told two friends". Lesbians creating urban social space ». In Bell, D. et Valentine G. (eds.), *Mapping Desire, geographies of sexualities*, Londres, Routledge, pp. 165-181.
- ROTHENBERG, Y.T., (1993[2001], « Voyeurs of Imperialism : The National Geographic before World War Two ». In Godlewska, A., Smith, N. (eds.), *Geography and Empire: critical studies in the history of geography*, Oxford, Blackwell, pp. 155-172. Traduction partielle in Staszack, J.-F. et al. *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, 2001, Mappemonde/Belin, pp. 116-130.
- ROUGE, L., (2005), « Les nouvelles frontières du périurbain : accession à la propriété en maison individuelle et pratiques résidentielles des ménages toulousains ». In Arlaud, S., Jean Y. et Royoux, D., *Rural-Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Actes du colloque *Rural-urbain : les nouvelles frontières. Permanences et*

- changements des inégalités socio-spatiales*, Poitiers, 4-6 juin 2003, PUR (Presses de l'Université de Rennes), pp.137-145.
- SACK, R., (1997), *Homo geographicus. A Framework for Action, Awareness and Moral Concern*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 293 p.
- SACK, R. D., (1997), *Homo geographicus*. Baltimore, The John Hopkins University Press, p. 276, note 22.
- SAINSAULIEU, R., (1992), *L'identité au travail*. Paris, Presses Nationales de la Fondation des Sciences Politiques, 4 éd.
- SALA PALA, V., (2005), « Le racisme institutionnel dans la politique du logement social ». *Sciences de la société*, n° 65.
- SALEM, G., RICAN, S., JOUGLA, E., (1999), *Atlas de la santé en France*. Londres, John Libbey EurotextMedical/Nursing, 189 p.
- SÀNCHEZ SUAREZ, R. E., (2004), « Territorialidad y homosexualidad ». Mexico, *Ciudades*, n° 62, pp. 56-61.
- SANGUIN, A.-L., (1993), *Vidal de la Blache, un génie de la géographie*. Paris, Belin, 383 p.
- SANSON, P., (1997), « Histoire des données iconiques relatives à l'espace architectural et urbain ». *Solaris*, n° 4, Décembre, Séminaires du GIRSI-SOLARIS (Groupe interuniversitaire de recherche en Sciences de l'information et de la communication) <en ligne> <http://biblio-fr.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/index.html> (consulté le 22-11-2006).
- SANSOT, P., (1984[1973]), *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 422 p.
- SANSOT, P., (1995), *La France sensible*. Paris, Payot, 255 p.
- SANTOS, Milton, (1997), *La nature de l'espace. Technique et temps, raison et émotion*, Paris, L'Harmattan, 275 p.
- SCHEER, L., (1994), *La démocratie virtuelle*. Paris, Flammarion, 159 p.
- SCHMOLL, P., (2000), « Les espaces textuels partagés. Nouvelles formes d'écriture, nouvelles formes de communication ». In Buridan, C., Kleiber, G., et Pellat, J.-Ch. (eds.) *Par monts et par vaux : itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges de linguistique générale et française offerts à Martin Riegel*, Leuven-Paris, Peters.
- SCHMOLL, P., (2000), « Les mondes virtuels, entre imagerie et imaginaire ». Paris/Bruxelles, *Sociétés*, 4, n° 70, pp. 33-46.
- SCOTT, A.J. (2001) *Les régions et l'économie globale. La nouvelle géographie globale de la production et de la compétition économique*, Paris, L'Harmattan, 220p.
- SCOTT, A.J., (1997), *The limits of globalization. Cases and arguments*, Londres, Routledge, 359 p.
- SEGALEN M., (1994), *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*. Paris, Métailié, 246 p.
- SEGALEN, M., (1976), « Robe blanche et photo de noce ». In *Autrement*, n° 7, *La fête, cette hantise !*, nov. pp. 10-21.
- SEIDEL, R. J., CHATELIER, P. R., (1997), *Virtual Reality Training's Future? Perspectives on Virtual Reality and Related Emerging Technologies*. Springer, 222 p.
- SENNETT, R., (1979), *Les tyrannies de l'intimité*. Paris, Le Seuil, 378 p.
- SENNETT, R., (1990), *La ville à vue d'œil*. Paris, Plon, 314 p.
- SERBAN, A., (2005), « Drawing Boundaries : Audience Design in Literary Translations from Romanian into English ». Equipe *Praxiling*, ICAR UMR 5191 CNRS-Montpellier 3, Séminaire de recherche (7 mars), Montpellier.
- SERVIER, J., (1971[1991]), *Histoire de l'utopie*. Paris, Gallimard, rééd. augmentée « Folio Essai », 393 p.
- SERVIER, J., (1979), *L'utopie*. Paris, PUF.
- SFEZ, L., (1987), *La décision*. Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », 128 p.
- SFEZ, L., (2002), *Technique et idéologie. Un enjeu de pouvoir*. Paris, Le Seuil, 325 p.
- SHIELDS, R., (2003), *The Virtual*. Londres, Routledge, 246 p.
- SHOTTER, J., (1993), *Cultural Politics of Everyday Life*. Milton Keynes, Open University Press.
- SIBLEY, D., (1995), « Families and domestic routines. Constructing the boundaries of childhood Ū. In Pile, S., Thrift, N. (eds.), *Mapping the subject : geographies of cultural transformation*. Londres, Routledge, pp.123-137.
- SICARD, M., (1998), *La Fabrique du regard*. Paris, Ed. Odile Jacob.
- SIMARD, M., (2000), « Communautés locales et espace-monde. Les processus identitaires de la post-modernité ». *Géographie et cultures*, n° 36, pp. 3-20.
- SINGLY, F. (de) ET AL., (2000), *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*. Paris, Nathan, 411 p.
- SKELTON, T., (2000), « "Nothing to do, nowhere to go ?": teenage girls ans "public" space in the Rhondda Valleys, South Wales ». In Holloway, S., Valentine, G., *Children's geography*, Londres, Routledge, pp. 80-99.
- SLOTERDIJK, P., (1999), *Essai d'intoxication volontaire*. Paris, Calmann-Lévy, 185 p.
- SLOTERDIJK, P., (2001), *Bulles. Sphères 1*. Paris, Pauvert, 683 p.
- SMITH, P., (2001), *Cultural Theory. An Introduction*. Oxford (GB), Blackwell Publishers Ltd, 268 p.
- SÖDERSTRÖM, O., (2000), *Des images pour agir, le visuel en urbanisme*. Lausanne, Payot, 139 p.
- SOJA, E.W., (1999), Thirdspace : « Expanding the Scope of the Geographical Imagination » In Massey, D., Allen, J. and Sarre, P. (eds.), *Human Geography Today*, Cambridge, Polity Press, pp. 260-278.
- SOJA, E.W., (2000), *Postmetropolis*. Oxford, Blackwell, 440 p.

- SOJA, E.W., (2001), « Exploring the Postmetropolis ». In Minca, C. (ed.) *Postmodern Geography. Theory and Praxis*, Oxford, Blackwell, pp. 37-56.
- SPIVAK, G.C., (1988), « Can the subaltern speak ? ». In Grossberg, L., Nelson, C. (dir.), *Marxism and the Interpretations of Culture*, Chicago, University Press of Illinois, pp. 269-287.
- SPRING, K., (2004), « Behind the Rave : Structure and Agency in a Rave Scene ». In Bennett, A. et Peterson, R. A. (eds.), *Music Scenes. Local, Translocal and Virtual*, Nashville, Vanderbilt University Press, pp. 48-63.
- STASZACK, J.-F. ET AL., (2001), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*. Mappemonde/Belin, 314 p.
- STASZACK, J.-F., (1999), Détruire Détroit. La crise urbaine comme produit culturel. *Annales de géographie*, n° 607, mai-juin, pp. 277-299.
- STERN, J., (1976), « Why case study is not enough ». *Masters in Business Administration*, octobre 1976, 10, pp. 46-47.
- STIEGLER, B., (1994), *La technique et le temps, 1- La faute d'Epiméthée*. Paris, Galilée, 283 p.
- STIEGLER, B., (2003), « La fourmilière. L'époque hyperindustrielle de la perte d'individuation ». In Aubert, N. (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne (Toulouse), Erès.
- STIEGLER, B., (2004), *De la misère symbolique. 1. L'époque industrielle*. Paris, Galilée, 195 p.
- STREET, J., (1997), « Across the universe : the limits of global popular culture ». In Scott, A.J., *The limits of globalization*. Londres, Routledge, pp. 75-89.
- SWYNGEDOUW, E., (1997), « Neither Global nor Local : "Glocalisation" and the Politics of Scale ». In Cox, K.R. (ed.), *Spaces of Globalization : Reasserting the Power of the Local*, New York and London, Guilford Press, pp. 137-166.
- TAJFEL H., (1982), *Social Identity and Intergroup Relations*. Cambridge, Cambridge University Press, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 528 p.
- TAO, J. et HO, W.-N., (1997), « Chinese entrepreneurship : culture and economic actors ». In Scott, A.J., *The limits of globalization*, Londres, Routledge, pp. 143-180.
- THEULLE, A., (2004), *Les manifestations culturelles, facteur de développement local ? : l'exemple du festival country de Mirande (Gers) et son incidence pour la communauté de communes du « Cœur d'Astarac en Gascogne »*. Montpellier, Université Paul Valéry, département de Géographie, mémoire de Maîtrise Aménagement, 117 p.
- THOM, R., (et GIORELLO, G., MORINI, S.), (1983), *Paraboles et catastrophes : entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*. Paris, Flammarion, 193 p.
- THRIFT, N., (1983), *On the determination of social action in space and time. Environment and Planning D : Society and Space*. 1, pp. 23-57.
- THRIFT, N., (1996), *Spatial formations*. Londres, Sages, 367 p.
- THRIFT, N., (2004), « Les géographies de l'économie culturelle. Une boîte de Pandore ? ». *Géographie et cultures*, n° 49, pp. 23-41.
- THRIFT, N.J., (1999), « Steps to an ecology of place ». In Massey, D., Allen, J. and Sarre, P. (eds.) *Human geography today*, Cambridge, Polity Press, pp. 295-322.
- TORRICELLI, G.P., (1993), « La ville dans les Alpes : Zone grise ou laboratoire pour les transports de demain ». *Revue de Géographie Alpine*.
- TOURNIER, M., (2001), *Les Chartrons Nord. Quartiers Grand Parc-Chartrons. L'enjeu associatif : la vie associative a-t-elle un rôle dans l'identité des quartiers ?* TER de maîtrise de Géographie, Université Bordeaux 3, 150 p.
- TREMEL, L., (2001), *Jeux de rôle, jeux vidéo, multimédia : Les faiseurs de monde*. Paris, PUF, 309 p.
- TRETIACK, P., (2005), « Villes pastiches en duty-free ». *Urbanisme*, n° 342, mai-juin <en ligne> <http://www.urbanisme.fr/numero/342/Mag/chronique.html>
- TUNESI, S., (2007), *Analyse de l'essor touristique à Dubaï*. Mémoire de Master 1 Dynamiques spatiales, Gestion des Territoires et Développement, département de Géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3, 65 p.
- ULLÁN DE LA ROSA, F.J., (2001), « El papel de la dimensión simbólico-estética en los actuales procesos de reconstrucción identitaria frente a la globalización cultural ». *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española, tome 56, n° 2, pp. 167-184.
- URRY, J., (2005 [2000]), *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?* Paris, Armand Colin, 252 p. [2000, *Sociology beyond societies*. London, Routledge].
- UYS, Jamie, (1981), *Les dieux sont tombés sur la tête (The Gods Must Be Crazy)*. Botswana, film, 1h40.
- VALENTIN, J., (2007), *Les espaces vidéo ludiques, vers une nouvelle approche du géocyberespace*. TER de recherches, master 2, département de Géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3, 181 p.
- VALENTINE, G., Holloway, S.L., Bingham, N., (2000), « Transforming cyberspace. Children's interventions in the new public sphere ». In Holloway, S., Valentine, G., *Children's geography*, Londres, Routledge, pp. 156-173.
- VALERA, S., Pol, E., (1994), « El concepto de identidad social urbana: una aproximación entre la psicología social y la psicología ambiental ». *Anuario de Psicología*, n° 62, pp. 5-24.
- VALETTE, E., (2006), « Avec et sans la ville : la complexité de l'organisation territoriale rurale périurbaine. L'exemple de l'arrière-pays nord-montpelliérain ». In Crozat, D., Viala, L., Volle, J.-P. (dir.), *Villes*

- méditerranéennes d'Europe et leurs périphéries. Mutations territoriales, innovations sociales.* Actes du colloque « Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries », Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 199-214.
- VALETTE, E., BANZO, M., (2007), « Le projet territorial à l'épreuve des imaginaires environnementaux en périphérie urbaine. L'exemple du Parc Intercommunal des Jalles (Bordeaux) ». In Viala, L., Villepontoux, S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, pp. 423-436.
- VALLADARES, L., (2006), *La favela d'un siècle à l'autre. Mythe d'origine, discours scientifiques et représentations virtuelles*. Paris, Editions de la MSH, 229 p.
- VANDERMOTTEN, C., (1998), « La Wallonie, aménagement du territoire, réalités socio-économiques et contextes régionaux ». *Hommes et Terres du Nord*, 3, pp. 143-154.
- VARELA, F.J., (1989), *Connaître : les sciences cognitives : tendances et perspectives*. Paris, Le Seuil, 122 p.
- VEILLARD-BARON, H., (1994), *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*. La Tour-d'Aigues, Ed. de l'Aube.
- VELTZ, P., (1995), « A quoi sert la proximité dans l'économie ? ». In Savy, M. et Veltz, P. *Economie globale et réinvention du local*, Paris, DATAR-Ed. de L'Aube, pp. 107-117.
- VENTURI, R., SCOTT BROWN, D., (2000), *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*. Bruxelles, P. Mardaga, 190 p. [(1973) *Learning from Las Vegas*. Cambridge, Mass., Harvard University Press].
- VERRET, M., (1998), « L'utopie intérieure ». In Péquignot, B. (dir.), *Utopies et sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
- VIALA, L., (2005), « Contre le déterminisme de la forme urbaine, une approche totale de la forme de la ville ». *Espaces et sociétés*, vol. 122, n° 3, pp. 99-114.
- VIALA, L., VILLEPONTOUX, S. (dir.) (2007), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*. Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry Montpellier 3, 499 p.
- VIGNAUX, Georges, (1997), *Le démon du classement*. Paris, Le Seuil, 107 p.
- VILLAÇA, Nizia M., (2006), « Culture funk et identité à Rio de Janeiro ; les fêtes de la négociation médiatique ». Intervention au colloque *La fête au présent. Mutations des fêtes dans le temps des loisirs*, Nîmes, septembre 2006 <En ligne> <<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/mte/colloque6>>
- VIRILIO, P., (1984), *L'espace critique*. Paris, Christian Bourgois Ed., 189 p.
- VIRILIO, P., (1996), *Cybermonde, la politique du pire*. Paris, Ed. Textuel.
- VITRAC, E., (2002), *Bals populaires ruraux et dynamiques socio-spatiales. Recherches sur les pratiques territoriales de danseurs gersois, hauts-viennois et tarnais*. Thèse de doctorat en Géographie, Université Toulouse 2 le Mirail, 387 p.
- VON GLASERFELD, E., (1981[1998], « Introduction à un constructivisme radical ». In Watzlawick, P. (dir.), *L'Invention de la réalité; contributions au constructivisme*, Paris, Le Seuil, « Points Essais », pp. 19-43.
- WACQUANT, L. (2006) *Parias urbains. Ghetto, banlieues, Etat*. Paris, La Découverte, 332p.
- WALKLATE, S., MYTHEN, G., (2006), « Communicating the terrorist risk : Harnessing a culture of fear ? ». *Crime, Media, Culture*, vol. 2, n° 2, pp.123-142.
- WARK, Mc K., (1994), *Virtual geography. Living with Global Media Events*. Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 253 p.
- WARNIER, Jean.Pierre, (1999), *La mondialisation de la culture*. Paris, La Découverte.
- WATZLAWICK, P. (dir.), (1998), *L'Invention de la réalité. Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Contributions au constructivisme*. Paris, Le Seuil, 377 p.
- WELCOME TO THE SOCIETY OF CONTROL, (2006), *The Simulation of Surveillancerevisited*. In Haggerty, K. D., Ericson, R. V. (eds.), *The New Politics of Surveillance and Visibility*, Toronto, University of Toronto Press, 384 p.
- WINNER, L. (1986), *The Whale and the Reactor: A Search for the Limits in an Age of High Technology*. Chicago, University of Chicago Press, 450 p.
- YOUNÈS, C., MANGEMATIN, M. (dir.), (1997), *Lieux contemporains*. Paris, Descartes et C<sup>ie</sup>, 267 p.
- ZAOUAL, H., (1998), « De l'homo œconomicus à l'homo situs ». In Preiswerk, Y. et Sabelli, F., *Pratiques de la dissidence économique. Réseaux rebelles et créativité sociale, Nouveaux Cahiers de l'IUED*, n° 7, pp. 83-100.
- ZARTARIAN, V., NOËL, E., (2000), *Cybermondes. Où tu nous mènes, Grand Frère ?* Chêne-Bourg/Genève, Georg Ed., 159 p.
- ZENEIDI-HENRY D., (2005), « Les punks ou la comédie des genres : une analyse à l'épreuve des pratiques spatiales et corporelles ». *Géographie et cultures*, n° 54, pp. 85-102.
- ZENEIDI-HENRY, D., (2002), *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal, 288 p.
- ZENEIDI-HENRY, D., (2005), « Les territoires de l'errance au féminin ». In Capron, G., Cortès, G., Guétat-Bernard, H. (dir.), *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Paris, Belin, pp. 111-124.
- ZONABEND F., (1980), *La mémoire longue, temps et histoire au village*. Paris, PUF, 314 p.



Geluck, 2004

26 novembre 2007 : les cabanes en bois du marché de Noël de Nîmes (Gard), n<sup>ième</sup> avatar hyper réel de celui de Strasbourg, avec force neige synthétique, lumières, icônes (surtout profanes et commerciales) de la Nativité, et *authentique* artisanat dupliqué à l'infini, sont installées par les employés de Bulgaria Products...

## Table des figures

1	Du temps expérimenté : la visite des caves de Roquefort pour vendre du fromage mais aussi un imaginaire	67
2	Types et figures de mobilités spatio-temporelles	124
3	Catégories d'analyse de l'identité	131
4	Articulation entre images négatives, conflictualité et insécurité ; leurs conséquences sur les dynamiques sociales locales	141
5	Représenter l'identité territoriale contextualisée des individus à partir de la FSS de Di Méo	162
6	Six approches fonctionnelles de la frontière	168
7	Deux frontières exotiques encore vivaces : Ménin et Risquons-Tout (Tourcoing/Mouscron)	181
8	la frontière de la fête en périphérie belge de Lille	182
9	Le modèle du microcosme	191
10	La maïade à Loupiac-de-la-Réole (Gironde)	192
11	Masséna-Les Halles : une exceptionnelle concentration de bars	199
12	Les décombres de l'Axiome	202
13	Le bandeau d'annonce du site web Nigeria419	218
14	La multiplication des faux certificats, outil de base des scammeurs	219
15	Figures multiples de Nenita Villaran	221
16	Nombre de résidents connectés et activité marchande de <i>Second Life</i>	222
17	La naturalisation des différences sociales par la technologie	255
18	Les zones de <i>cabanisation</i> entre Montpellier et Sète,	289
19	Les PLU du canton de Lunel (Hérault)	291
20	Le marché immobilier de la <i>cabanisation</i>	292
21	Maïades à Virelade (33) et Les Eysies (24)	297
22	Construction des identités territoriales festives et bovines en bazadais	300
23	La guerre des cultures de Don Mitchell contre le choc des civilisations d'Huntington	336
24	Le centre commercial Santa Catarina à Porto	352
25	La fête médiévale	376
26	Ski Dubaï, au milieu du désert, mais dans l' <i>Emirates Mall</i>	383
27	Vendre la nature à tout prix : promotion immobilière à Lisbonne	388
28	Panoptisme, fausse diversité et hyper réel : la télé réalité, « <i>Veja com os seus próprios olhos</i> ».	
	Kubanacam (SIC, Portugal)	413
29	L'enlèvement de Ronnie Mac Donald à Saintes (Charentes)	417
30-31	<i>Alice</i> (M. Martins): la solitude, c'est l'absence de regard ou sa multiplication/dévitualisation	422
32	La réalité de la ville se défile jusque dans la fiction : on recherche toujours Alice	424
33	L'écologie urbaine de la peur (Davis)	432
34	Le tsunami de Montpellier	444
35	Le projet de Winy Maas (MVRD) pour la Maison de l'histoire de La Corogne	446

## Table des documents

1	Un courrier de Nenita Villaran	207
2	Une impunité qui n'est pas totale, surtout pour les nigériens	214
3	« Arturo Salgan » alias Julia Brandeau	217
4	Donner existence à Nenita Villaran	223
5	La construction de l'icône de Venice, California	238
6	Les MUSH : un peu plus qu'un robot, vers une intelligence sociale et de la machine	341
7	Montpellier Ville Antique : construire une culture par la référence à l'Antiquité	380

Cet ouvrage comporte également :

Une planche	Créer une ville hyper réelle à Dubaï (avec des figures numérotées 1 à 4)	404-405
Un tableau	Violences urbaines en France de janvier à septembre 2005	438



## TABLE DES MATIERES

### Introduction

<i>Mise en contexte : construire et s'engager</i>	3
<i>Hyper réel, interactivité, performativité et sujet : la promotion d'une géographie totale</i>	5
<i>Les cultures au cœur des processus de production des espaces</i>	6
<i>La production des espaces hyper réels</i>	11
<i>La performativité</i>	14
<i>Le microcosme</i>	15
<i>Organisation de l'ouvrage</i>	16

### 1<sup>ère</sup> partie

### Une géographie de la fluidité

<b>Introduction</b>	<b>19</b>
<i>Approche pragmatique et sensible de la vie quotidienne</i>	21
<i>Dire le monde</i>	22
<b>Chapitre 1 : Une géographie personnelle du discours des lieux</b>	<b>25</b>
<i>Une recherche située... mais à distance</i>	25
<i>Comment peut-on être géographe de bals ?</i>	27
<i>Géographe post-moderne, si l'on veut...</i>	32
<i>Une géographie discursive</i>	35
<i>Multiplicité des discours</i>	38
<i>De nouvelles perspectives</i>	42
<i>Souplesse et rigueur des méthodologies ou comment j'ai raté mon meilleur article ou l'expérimentation des richesses et limites de l'approche discursive</i>	44
<i>Du bel usage de la métaphore</i>	48
<i>Fluidité mais pas relativisme</i>	50
<b>Chapitre 2 : La culture pour normer le social (ou la culture ça sert d'abord à faire la guerre aux pauvres)</b>	<b>55</b>
<i>Un positionnement politique</i>	55
<i>La construction du pouvoir au quotidien</i>	56
<i>Capitalisme tardif et hyperspace</i>	57
<i>Le renforcement de la normalisation disciplinaire</i>	61
<i>Exclure dans la zone grise</i>	64
<i>Inclure/exclure</i>	66
<i>La guerre aux pauvres</i>	73
<i>L'économie subjuguée le politique</i>	80
<b>Chapitre 3 : Un positionnement scientifique pragmatique mais rigoureux</b>	<b>83</b>
<i>Nécessairement constructiviste</i>	83
<i>Echapper à des systèmes théoriques clos sur eux-mêmes</i>	87
<i>Une « vision modeste de l'accomplissement de la théorie »</i>	91
<i>Dépasser la représentation</i>	94
<b>Conclusion de la première partie</b>	<b>103</b>

<i>L'engagement culturel</i>	103
<i>Des pratiques spatiales situées</i>	104
<i>Vers une société totalement disciplinaire</i>	105

## 2<sup>e</sup> partie

### Vers une géographie du sujet. Des identités spatialisées aux sujets situés

<b>Introduction</b>	<b>107</b>
<i>Passer des identités au sujet</i>	107
<i>Construire une recherche</i>	113
<b>Chapitre 1 : Archéologie : identités, identités urbaines, urbanités flexibles</b>	<b>119</b>
<i>Les pratiques au cœur de l'urbanité</i>	119
<i>Des identités nécessairement multiples</i>	121
<i>Multiplicités identitaires et discours</i>	122
<i>Quelles identités ? Des réponses trop essentialistes</i>	126
<i>Tracer les fluidités identitaires</i>	128
<i>Dualité d'une identité nécessairement sociale</i>	131
<i>Prendre en compte les trajectoires</i>	136
<i>Dire la ville/se dire dans la ville</i>	140
<b>Chapitre 2 : Un si petit monde</b>	<b>143</b>
<i>Télescopages</i>	143
<i>Sur quelques variations autour du local-global : un débat stérile ?</i>	145
<i>Articuler local et global</i>	149
<i>Dépasser l'opposition local-global</i>	152
<i>Etre sujet dans la globalisation</i>	155
<i>Dépasser un retard méthodologique</i>	161
<b>Chapitre 3 : Le microcosme psycho-cognitif et le jeu des normes discursives dans la production de l'identité spatialisée</b>	<b>167</b>
<i>Un même terme pour une notion hétéroclite et indispensable</i>	167
<i>Frontière et idéologie territoriale</i>	170
<i>Clôtures</i>	171
<i>Le projet totalitaire contemporain</i>	173
<i>Nuancer l'horreur</i>	174
<i>Produire l'Autre « comme dimension constitutive de soi »</i>	177
<i>Pratiquer la frontière pour lui (se) donner existence</i>	179
<i>Les frontières du microcosme</i>	185
<i>Le modèle du microcosme</i>	190
<i>Pratique et affirmation identitaire</i>	195
<i>Frontière-événement et temporalités multiples</i>	198
<i>D'autres frontières, les mêmes fugacités territoriales</i>	201
<i>Conclusion</i>	204

<b>Chapitre 4 : En quête de Nenita Villaran : situer les identités multiples des réseaux</b>	<b>207</b>
<i>Scammeurs africains</i>	207
<i>Réactiver les clichés médiatiques d'une Afrique chaotique</i>	208
<i>Le gentil occidental au secours du désordre du monde</i>	209
<i>Jouer de l'articulation local-global</i>	211
<i>Identités multiples et virtuelles</i>	216
<i>Construire un sujet post-moderne</i>	224
<b>Chapitre 5 : Transgressions. Situer des corps sans limites</b>	<b>231</b>
<i>La négation des corps</i>	232
<i>La ré-invention de corps politiques</i>	234
<i>Un corps relationnel et dépendant</i>	237
<i>Inventer une géographie du corps</i>	240
<i>De Foucault à la métaphore de la destruction créatrice chez Fortuna</i>	243
<i>Un sujet en crise ?</i>	247
<i>Fragilités d'un sujet réinterprété et en mouvement</i>	248
<i>Exposer un corps sans limite et questionner son utilité</i>	252
<i>Conclure : entre stupéfaction, malaise et émancipation</i>	257
<b>Conclusion de la seconde partie : S'adapter</b>	<b>265</b>

### 3<sup>e</sup> partie

#### Une géographie de la (re)-présentation : performativité, *mimêsis* et hyper réel

##### Introduction

<i>De la culture aux médiacultures</i>	271
<i>Un et un ne font jamais deux</i>	275

##### Chapitre 1 : Inventer le monde par la performativité **279**

<i>Dépasser la représentation par un mouvement géo-graphique</i>	279
<i>Un outil majeur pour dépasser la représentation</i>	280
<i>Giddens : capacité d'action et contexte</i>	284
<i>Dire c'est faire : Austin</i>	292
<i>Remettre le monde en marche : Derrida</i>	295
<i>Devenir : Butler</i>	300
<i>Réintroduire le politique du contexte et rénover Foucault</i>	305
<i>Conclusion</i>	311

##### Chapitre 2 : Le discours et ses doubles **315**

<i>Se défier des apparences trop simples</i>	315
<i>Echapper à la confusion hégémonique avec le virtuel</i>	317
<i>Un long processus d'autonomisation du virtuel</i>	319
<i>Retours à l'expérience du monde</i>	320
<i>L'espace potentiel pour fuir l'anxiété du réel et s'adapter au monde</i>	322
<i>Un sens commun dominant : un virtuel technique paresseux et obsédé par le réel</i>	325
<i>Echapper au pouvoir sidérant de l'image</i>	336
<i>Changer de mode de production du réel</i>	338
<i>Développer une politique active de l'usage des images</i>	334

<i>Stupéfaction et expérience du réel</i>	347
<i>Hyperréel et virtuel : la nécessité d'une distinction souple, fluide</i>	339
<b>Chapitre 3 : Hyper réel et <i>mimêsis</i> : la confrontation centrale</b>	<b>345</b>
<i>Duplicité du simulacre et de la simulation</i>	345
<i>De la vérité du simulacre à celle de la simulation</i>	357
<i>De l'ersatz à l'hyper réalité ségrégative</i>	351
<i>La relation à la <i>mimêsis</i> comme positionnement social</i>	354
<i>L'obsession de la réalité, de l'interactivité au stéréotype</i>	358
<b>Chapitre 4 : L'hyper réel, une mutation majeure de l'expérience du monde</b>	<b>367</b>
<i>L'ordre de la simulation</i>	367
<i>L'expérience répétée du simulacre</i>	368
<i>Créer et manipuler l'événement</i>	371
<i>La fin de la représentation</i>	374
<i>Réinventer la nature</i>	382
<i>Un sauvage « totalement » domestiqué</i>	383
<i>Réaliser l'environnement</i>	385
<i>La ville nature</i>	386
<b>Chapitre 5 : Des identités en stupéfaction permanente</b>	<b>391</b>
<i>La manipulation des images comme expérience corporelle équivoque</i>	391
<i>Un corps en interaction</i>	393
<i>Organiser la confusion pour intégrer la « privatopia »</i>	396
<i>Dramatiser une simplification du monde</i>	398
<b>Chapitre 6 : Une utopie spatiale en cours de réalisation</b>	<b>401</b>
<i>Le renversement de l'utopie</i>	401
<i>Une indispensable unité de temps et de lieu</i>	404
<i>La forme de la ville pour créer un homme (ou un monde) nouveau</i>	404
<i>Construire Disneyville, la ville utopique totale</i>	406
<i>Le pouvoir de contraindre</i>	410
<b>Chapitre 7 : Des identités fragilisées et dépendantes</b>	<b>415</b>
<i>La fin du symbolique</i>	415
<i>L'infinie mise à distance des lieux et des hommes</i>	418
<i>La sécurisation définitive du monde par sa mise à distance</i>	425
<b>Chapitre 8 : Contraindre</b>	<b>429</b>
<i>Surveiller pour punir</i>	429
<i>La construction d'un monde réactionnaire</i>	433
<i>Un projet politique réactionnaire</i>	436
<i>Une société moralement réactionnaire</i>	440
<i>L'autonomisation des modèles (« VOUS êtes le modèle »)</i>	445
<i>En guise de conclusion</i>	452
<b>Conclusion et perspectives</b>	<b>455</b>
<i>Les limites du modèle</i>	455
<i>La construction d'une utopie est nécessairement politique</i>	456

<i>Une utopie contemporaine</i>	458
<i>La suppression de l'interaction</i>	462
<i>Le monde a-t-il encore besoin de géographes ?</i>	463
<i>Une géographie culturelle réellement humaine</i>	469
Bibliographie	475
Tables des figures et documents	495
Table des matières	497